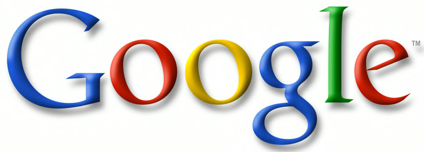
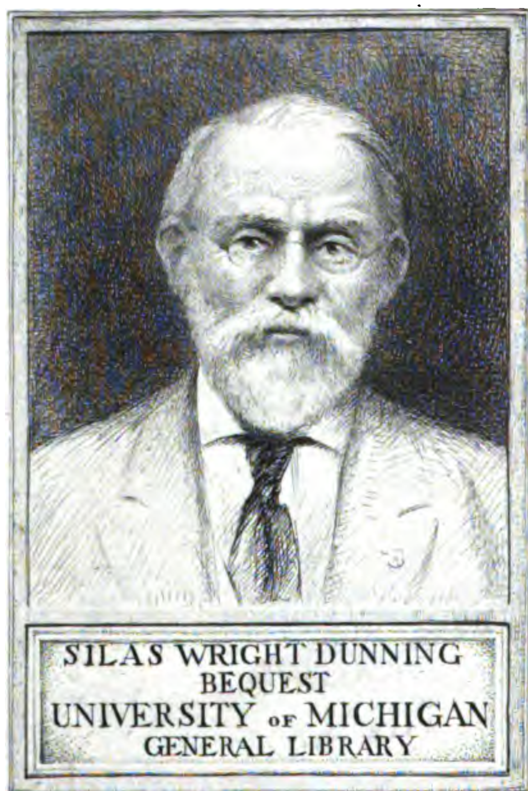



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME XVIII

110 — 1898

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1898

14 Charlemagne 110. 21e ANNÉE. — No 4. 1er Juillet 1898.

COMMÉMORATION DU Dr GABINO BARREDA

APOTRE DU POSITIVISME AU MEXIQUE

COLLABORATEUR DE JUAREZ

Fondateur et premier directeur de l'Ecole nationale préparatoire de Mexico

Célébrée à Paris, au siège de la Société Positiviste

Le Jeudi 10 mars 1898 (13 Aristote 110).

L'Amour pour principe,
Et l'Ordre pour base ;
Le Progrès pour but.

Mesdames, Messieurs,

Esquisser l'histoire de l'introduction et de la propagation du Positivisme au Mexique, signaler la valeur relative des apôtres de la nouvelle doctrine dans mon pays et les résultats atteints jusqu'à ce jour, tel est le but de cette appréciation de la vie et de l'œuvre du Dr Gabino Barreda.

J'ai accepté cette tâche, bien au-dessus de mes forces, parce que j'ai la conviction que tous les détails de l'institution d'une propagande philosophique sont, au plus haut degré, intéressants et précieux, et qu'ils doivent être publiés par ceux qui les ont vus ou appréciés de près, non seulement pour conserver bien des renseignements utiles, mais aussi pour empêcher la légende de prendre la place de la réalité, comme cela s'est produit déjà, en France même, relativement à notre évolution positiviste.

On a pu lire, en effet, dans un écrit de quelques-uns

des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, l'assertion suivante : « Fondateur d'*El Eco Hispano-Americano* (1853-1872), le premier, M. Florez mit pour épigraphe à cette publication périodique la devise politique du Positivisme : *Orden y Progreso*. Auguste Comte, qui recevait sa feuille et la lisait, ne fut pas sans remarquer cette initiative et sans en féliciter l'auteur. C'est dans le même journal que notre confrère poursuivit, du vivant même du Maître et longtemps encore après sa mort, par un effort considérable, fructueux et que l'on n'a pas assez remarqué, cette campagne de publicité positiviste qui répandit en Europe, mais surtout dans le Sud Américain, et principalement au Mexique, au Chili, à La Plata et au Brésil, cette connaissance générale de la philosophie et de la politique positives, qui fructifia si vigoureusement dans ces nobles pays et y produisit les résultats mémorables que l'on sait. »

Je déclare, avec tous les égards dus, que cette affirmation n'est pas exacte en ce qui concerne le Mexique, car la propagande et la diffusion du Positivisme doivent y être rapportées au savant Dr Gabino Barreda. M. Contreras Elizalde y contribua aussi pour beaucoup, mais il ne paraît pas qu'*El Eco Hispano-Americano* y ait eu aucune part. Cela découle clairement, ce me semble, de tout ce que je dirai plus loin à ce sujet. Je ne saurais nier, toutefois, que le journal de M. Florez ait eu des lecteurs mexicains, car c'est une chose que j'ignore; mais je puis affirmer que son influence ne compte pour rien dans la diffusion du Positivisme au Mexique.

Outre l'utilité de fixer des points intéressant l'évolution du Positivisme, j'ai cédé, comme adhérent complet à la doctrine de notre maître commun, Auguste Comte, au désir ardent de contribuer, pour ma part, à la célébration du centenaire du fils insigne de Montpellier, cente-

naire qui dure encore, en glorifiant, dans cette maison même où il a passé, la vie et l'œuvre de son plus éminent disciple mexicain.

Enfin, j'ai choisi ce jour, anniversaire de la mort de M. Barreda, parce que, dans une même communauté d'admiration et de reconnaissance, mes compatriotes, réunis sous la présidence de M. Fernández Leal, ministre de l'agriculture et de l'industrie (*Fomento*), rendent aujourd'hui même, à Mexico, un solennel hommage à la mémoire du plus grand disciple d'Auguste Comte dans cette partie du continent américain.

I

De l'État social du Mexique en 1867.

J'indiquerai, ne fût-ce que sommairement et comme préambule indispensable à cette étude, quel était l'état social du Mexique lorsque la propagande positiviste y fut instituée par le premier de nos apôtres, l'éminent Gabino Barreda. J'attache à ce préambule une importance telle, que j'ose affirmer, en m'appuyant sur l'histoire de mon pays, que, sans l'état social où le Mexique se trouvait en 1867, la diffusion du Positivisme dans ma patrie aurait été retardée de bien des années.

Les trois cents ans de régime colonial imposé par l'Espagne développèrent chez nous des habitudes et des besoins tels que, rien qu'à parcourir le continent américain, on y trouve partout les traces des conquérants ibères dans les trois grandes manifestations de la vie : le sentiment, l'intelligence et l'activité. Tout ce qui caractérise les peuples hispano-américains et les différencie des autres est essentiellement espagnol, et il n'y a rien d'étonnant à cette affirmation, si on tient compte de ce que l'élimination de la métropole du domaine des nouvelles nations du monde de Colomb n'a pu entraîner

la suppression ni des coutumes, ni des besoins, ni de la manière d'être, morale, intellectuelle et pratique, de leurs habitants. L'émancipation s'accomplit; mais, si nous avons cessé politiquement d'être espagnols, nous n'en continuons pas moins à l'être sous tous les autres rapports.

Pendant les trois siècles de domination pacifique durant lesquels les Espagnols conservèrent l'Amérique, un système parfaitement combiné, par le gouvernement de la métropole et par ses représentants vice-royaux, tendait à prolonger indéfiniment une situation partout stationnaire, faisant concourir l'éducation, la religion et la politique au même but, bien déterminé et très clair, la prolongation continue de la sujétion et de l'exploitation des colonies. Il n'était point d'idée nouvelle, qu'elle vînt du dedans ou du dehors, qui ne fût préalablement passée au crible du clergé séculier et régulier, étroitement lié au gouvernement de l'Espagne par des intérêts matériels considérables. L'oppression ininterrompue, et de jour en jour grandissante, exercée sur les habitants des colonies, amena comme conséquence inévitable, ainsi que l'avait prévu le grand Turgot, l'explosion qui éclata au commencement du siècle. Ce mouvement prit principalement sa source dans l'émancipation, scientifique, religieuse et politique, accomplie antérieurement en Europe et qui s'était lentement infiltrée dans l'esprit des hispano-américains, en dépit de la surveillance et de l'inquisition dont le clergé et le gouvernement espagnols tyrannisaient les colonies. La libération de la Nouvelle-Espagne accomplie, le peuple mexicain, jeune encore comme organisme indépendant, par un phénomène bien connu de tous ceux qui étudient la sociologie, suivit la conduite des enfants, très friands de nouveautés, et, au lieu de s'appliquer à utiliser les empreintes profondes du passé, s'écarta étourdiment de

sa voie normale. Il en résulta une crise révolutionnaire qui ébranla le pays entier pendant une longue suite d'années, depuis la mémorable proclamation d'indépendance faite le 16 septembre 1810 par un vieillard sexagénaire et vénérable, le curé de Dolores, Miguel Hidalgo y Costilla (1), jusqu'à l'exécution de Maximilien, sur le *Cerro de las Campanas*, le 19 juin 1867.

Les erreurs commises par ceux auxquels échut la direction de la société mexicaine après l'Indépendance, d'une part, et les puissants éléments d'anarchie et de division qui persistaient au sein de la nouvelle nationalité comme un reste de l'ancien régime, d'autre part, s'opposèrent à l'établissement d'un gouvernement stable; au lieu d'atteindre une paix définitive, la révolution éclata. Méconnaissant la vraie situation créée par la rupture des anciens liens avec l'Espagne, allant à l'encontre de toutes les tentatives du parti progressiste, le parti rétrograde, appuyé du clergé et de l'armée, plongea le pays dans une guerre civile qui amena des ravages tels que trente années d'ordre n'ont pas suffi à les réparer.

Le parti progressiste, toujours préoccupé de reconstruire, réussit, au milieu du fracas de la guerre, à édicter la Constitution de 1857, qui mit un terme aux prérogatives et à la prééminence des classes privilégiées. Bientôt après, en 1859, par les *lois de réforme*, le parti progressiste du Mexique, que le grand Benito Juarez personnifiait, en séparant complètement l'Eglise de l'Etat, en affranchissant à jamais le pouvoir spirituel du joug dégradant du pouvoir temporel, fit faire le pas le plus hardi qu'une nation ait jamais accompli dans la

(1) Hidalgo est le premier homme politique qui supprima l'esclavage en Amérique ; par son décret du 6 novembre 1810, il en ordonna l'abolition immédiate sur tout le territoire soumis à son autorité. Cette abolition fut sanctionnée par la Constitution de 1824.

voie de la vraie civilisation et du progrès moral; cette réforme eut pour résultat de relever la dignité d'un clergé qui avait atteint un inexprimable degré de corruption.

Les classes rétrogrades perdirent pour toujours leur suprématie par suite de l'approbation que les lois émanées du parti progressiste rencontrèrent chez tous ses membres; et, en 1861, ce résultat fut consacré par les triomphes qu'il remporta sur les champs de bataille. Les vaincus firent appel à Napoléon III pour déposer entre ses mains une nationalité, une indépendance, des institutions, dont la conquête avait coûté au pays un demi-siècle de combats et le sacrifice complet de son bien-être.

Tout le monde connaît l'attitude imposante de la nation mexicaine pour repousser l'inique invasion dont elle fut victime. Son indomptable résistance fit sombrer le soi-disant empire de Maximilien, après une suite ininterrompue de grands triomphes militaires. L'exécution de ce prince aventurier, qui fut passé par les armes en vertu de la loi même qu'il avait établie (1), convertit définitivement en fait la complète émancipation du Mexique de la tutelle de tout gouvernement étranger.

Le clergé, après sa trahison et l'avilissement auquel Maximilien l'avait soumis, séparé de l'Etat et privé désormais de ses armes matérielles, comprit enfin l'importance des lois de réforme, et protestant, tardivement selon son habitude, contre la tutelle du soi-disant empire, soupira pour le régime qu'il avait combattu.

Avec l'exécution de Maximilien, les conquêtes et le

(1) Maximilien, par un décret en date du 3 octobre 1865, avait donné l'ordre de mettre à mort tous les Mexicains faits prisonniers. C'est en exécution de ce décret qu'Arteaga, Salazar et tous les généraux républicains tombés en son pouvoir furent fusillés.

triomphe du parti progressiste restèrent définitivement assurés. Aussi peut-on résumer l'état social du Mexique en 1867 en quelques mots : Abolition de tous les privilèges ; direction des affaires publiques confiée à un parti ouvertement progressiste ; séparation totale ou indépendance des pouvoirs temporel et spirituel ; suppression des fondations, substitutions et droits de mainmorte ; nationalisation des biens du clergé ; pacification générale du pays ; triomphe complet des institutions républicaines.

Une fois le gouvernement de la République assuré et l'immortel Juarez établi de nouveau dans la capitale, tous les efforts du parti progressiste tendirent à une même fin, la reconstitution des éléments nationaux. Parmi les affaires qui attirèrent l'attention du gouvernement, préférablement à toute autre, se place la réorganisation de l'instruction publique. Pour y procéder, Juarez institua une commission et désigna pour la présider l'intelligent ingénieur Francisco Diaz Covarrubias. M. Diaz Covarrubias déclina cet honneur et déclara au gouvernement qu'il connaissait un homme bien plus capable d'assumer cette mission, le docteur Barreda. Celui-ci, appelé par le président de la République, accepta cette grande tâche, dont la réalisation devait lier à jamais son nom à la régénération de sa patrie.

Quel plan M. Barreda s'était-il tracé pour bien s'acquitter de sa charge? Quelle philosophie allait le guider dans sa difficile entreprise? Ce plan était celui d'Auguste Comte ; cette philosophie, le Positivisme.

Avant d'apprécier ce grand œuvre, nous allons examiner comment M. Barreda avait acquis une synthèse si élevée, comment il avait été amené à accepter les doctrines de son maître immortel, Auguste Comte.

II

De la Vie et de l'Œuvre de M. Gabino Barreda.

I. — M. Gabino Barreda naquit le 19 février 1824, dans la ville de Puebla, d'où il fut conduit, encore enfant, à Mexico. Doué d'un esprit ouvert et libre, combinant de surprenantes aptitudes mentales avec d'éminentes qualités morales et pratiques, le futur philosophe s'adonna, comme on devait s'y attendre, aux travaux intellectuels. Il consacra ses premières années à l'étude du droit, qu'il acheva entièrement.

Bien que très avancé dans la carrière juridique, M. Barreda renonça aux lauriers de Papinien et d'Ulpien, pour moissonner ceux d'Hippocrate et de Galien. Etant encore élève de l'Ecole de droit, il assistait en amateur à quelques cours de l'Ecole de médecine ; et là, ayant été interrogé plusieurs fois sur des sujets de solution difficile qu'il résolvait toujours avec une rare adresse, ses professeurs l'engagèrent à poursuivre son éducation médicale, vu la capacité peu commune dont il faisait preuve pour ce genre d'études. Ce fut à l'Ecole de médecine de Mexico que M. Barreda s'initia à la science épineuse des Bichat et des Broussais, sans y puiser l'abondance de connaissances biologiques dont il avait besoin, car le caractère spécialiste qui présidait aux études, dans cette école, aussi bien que dans tous les autres collèges du pays, n'était pas fait pour la lui fournir. C'est en octobre 1843, après avoir rempli les prescriptions de la loi, que M. Barreda s'inscrivit comme étudiant à la Faculté de médecine de Mexico et en suivit les cours, de 1843 à 1847, avec un rare succès : aux examens de fin d'année, il eut toujours les notes suprêmes, et remporta les prix; il se présenta deux fois au concours sur des

exercices pratiques d'anatomie, et il obtint chaque fois la première place; enfin, pendant les années 1846 et 1847, M. Gabino Barreda remplit la fonction d'aide-démonstrateur d'anatomie. Il ne lui manquait plus qu'une année pour acquérir le diplôme de docteur, lorsque, à la suite d'événements malheureux pour sa patrie, il se décida à partir pour Paris (18 février 1848).

En 1847, notre pays eut à subir la plus inique et la plus injustifiable des agressions. Les Etats-Unis, profitant des désordres occasionnés au Mexique par les guerres civiles et les rivalités des généraux, envahirent notre territoire. M. Barreda, dès le début des hostilités, s'était engagé dans le *Batallon Independencia,* dans lequel il servit jusqu'au moment où, par une aberration funeste, la garde nationale tourna contre ses frères les armes qui s'étaient levées contre l'étranger, juste au moment où le sol natal, souillé par la présence de l'armée ennemie, était menacé dans son intégrité. M. Barreda, navré de la façon dont la garde nationale profanait sa mission sainte, s'enrôla dans le *Cuerpo médico militar*, auquel il appartint jusqu'à la fin de la guerre, comme chirurgien de l'armée (1); il fut, en cette qualité, attaché à la garnison de la capitale, sans appointements, ainsi qu'il l'avait lui-même demandé. Les services qu'il rendit à l'armée furent très importants et lui valurent plus tard la décoration (2). Lorsque le personnel de l'Ecole de médecine s'enrégimenta pour la défense de la patrie, tenant compte de l'expérience acquise par M. Barreda dans le maniement des armes, pendant son service dans le *Batallon Independencia*, on le nomma instructeur de la compagnie, dont faisaient partie quelques-uns de ses

(1) Sa commission est du 11 juin 1847.

(2) Le 4 avril 1878, le ministre de la guerre conféra à M. Barreda la médaille commémorative de la guerre nord-américaine.

maîtres, qui devinrent alors ses élèves. Leur dévouement fut rendu inutile (1) par l'impéritie du général en chef, qui ne sut qu'épuiser, par des marches et contremarches, l'énergie de ses troupes, faisant toujours face au gros de l'armée ennemie avec la plus faible partie de ses forces. La paix signée, découragé sans doute, comme l'immense majorité des patriotes, d'avoir succombé sans combattre, notre jeune héros partit pour Paris, afin d'achever et de parfaire ses études médicales.

Arrivé dans la capitale française, M. Barreda y rencontra M. Pedro Contreras Elizalde, qui se trouvait alors en relations avec Auguste Comte. Celui-ci avait commencé, au Palais-Cardinal, le 11 mars 1849, le Cours philosophique sur l'histoire générale de l'Humanité, qu'il renouvela en 1850 et en 1851 ; M. Contreras Elizalde y conduisit son compatriote. Ce qu'était cet enseignement du maître, le Dr Robinet, son médecin, va nous le dire : « On sent combien il est difficile de rendre « compte d'un enseignement aussi élevé, et de donner « une idée convenable de cette exposition où le plus « inébranlable civisme relevait hautement une science « profonde, une raison invincible, une ardente sociabi- « lité. La force nous manque pour rappeler le génie de « ces hautes leçons : nous avons été subjugués par leur « puissance, sans en pouvoir rendre toute la grandeur. « Leur souvenir n'a pu s'effacer avec l'âge, et il nous « remue profondément encore le cœur, à quarante « années de distance, en nous rappelant cette parole « vénérable, quelquefois sévère et même terrible, tou- « jours grave et magnanime. Oui, dans ces heures « exceptionnelles, où s'annonçaient de si grandes desti-

(1) A la suite de cette guerre inique, les Etats-Unis s'annexèrent le Texas, la Haute-Californie, le Nouveau-Mexique, le territoire indien, l'Arizona, le Colorado, c'est-à-dire la moitié de notre domaine national. (Traité de Guadalupe, 2 février 1848.)

« nées, nous avons senti le souffle de l'Humanité, nous « avons entrevu sa réalité, sa grandeur, nous l'avons « reconnue, et le saint enthousiasme de la foi démontrée « s'est pour toujours allumé dans nos cœurs (1) ! »

Je ne saurais dire, n'ayant à ce sujet aucun renseignement, si M. Barreda eut des relations personnelles avec Auguste Comte ou s'il se borna à assister en simple auditeur aux leçons du fondateur de la religion de l'Humanité. Ce qui est certain, c'est que M. Barreda, malgré ses éminentes facultés, n'avait point encore la préparation nécessaire pour comprendre Auguste Comte; les idées dont l'avait imbu son éducation métaphysique, combinées avec l'insuffisance de ses études scientifiques, l'empêchèrent d'adhérer alors au Positivisme. Mais, malgré ce défaut de préparation et tout en s'étonnant des idées de Comte, qui lui étaient restées jusque-là inconnues, M. Barreda fut attiré par le vaste fonds de moralité que cette exposition lui fit découvrir dans la nouvelle religion. Il resta ébloui, après avoir entendu les prédications du Palais-Cardinal, et l'intérêt qu'éveilla en lui la nouvelle doctrine fut tel que, avant de revenir à Mexico, il acquit, à Paris, tous les écrits d'Auguste Comte et un grand nombre des ouvrages qui figurent dans la *Bibliothèque positiviste*. Par la suite, il s'attacha à compléter cette collection et à se procurer les œuvres publiées, jusqu'en 1857, par Auguste Comte.

II. — Quel but M. Gabino Barreda, de retour dans sa patrie, allait-il donner à sa vie? Après avoir, en 1851, obtenu son diplôme de docteur à l'Ecole de médecine de Mexico, il exerça la médecine, à laquelle il se consacra jusqu'en 1867, avec le dévouement et l'assiduité qu'inspire un véritable altruisme. Mais, sans négliger en rien l'exercice de la profession qu'il avait embrassée, M. Bar-

(1) *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte*, par le Dr Robinet, 3e édition, 1891, page 242.

reda se proposa de propager le Positivisme, après se l'être incorporé et avoir refait, à sa lumière, son éducation mentale tout entière : rude et noble labeur auquel il consacra dix années de sa vie. C'est cette régénération que nous allons esquisser, en suivant la marche graduelle et ascendante d'une préparation qui devait aboutir à des résultats si précieux, pour sa patrie et pour l'Humanité.

M. Barreda s'adonna, corps et âme, à refaire son éducation, sous l'inspiration d'Auguste Comte. Sa vie peut être donnée en exemple à ses disciples, comme un modèle de constance, d'application et de sagesse. Il commença son initiation d'abord par l'étude des mathématiques, dans lesquelles il excella, comme nous l'indiquerons plus loin, et la poursuivant, conformément à la hiérarchie des sciences, il la termina par la morale. Il s'appliqua à s'assimiler le Positivisme par l'étude et la méditation des œuvres combinées d'Auguste Comte et des auteurs de la *Bibliothèque positiviste*, en y associant la culture morale, par la lecture des grands poètes, qui lui devinrent familiers. « S'il peut y avoir quelque difficulté à se procurer « immédiatement la collection entière, a dit M. Frédéric « Harrison, en parlant de la *Bibliothèque positiviste*, la « difficulté la plus sérieuse consistera toujours, non pas « à trouver les livres, mais à les lire et à les digérer. » M. Barreda avait surmonté cette difficulté, grâce à sa puissante intelligence, grâce à la discipline sévère sous laquelle il éleva son esprit, qu'il n'occupa jamais à des lectures désordonnées. Aussi, d'après les preuves incontestables qu'il donna dans une foule de circonstances, on peut dire que M. Barreda s'était assimilé d'une façon complète les œuvres de la *Bibliothèque positiviste*, aussi bien que celles d'Auguste Comte.

L'Ecole de médecine ayant ouvert un concours pour la nomination à une chaire de Physique, M. Gabino Barreda fut au nombre des candidats. Ses démonstra-

tions furent telles, que non seulement il laissa le jury entièrement satisfait, mais il excita l'admiration de tous les assistants capables de le comprendre. Il n'est pas besoin d'ajouter que la chaire lui fut adjugée à l'unanimité, et que le gouvernement s'empressa de ratifier la décision du jury (1).

En 1855, M. Barreda fut nommé à la chaire d'Histoire naturelle de la même école, qu'il occupa jusqu'en 1868. Mettant à profit les sujets traités en classe, et les développements que lui fournissaient les explications orales dont il accompagnait toutes ses leçons, M. Barreda répandit peu à peu dans son enseignement les notions essentielles du Positivisme, c'est-à-dire sa méthode et ses principes fondamentaux. Cette propagande de l'esprit positif, qui allait porter une si rude atteinte à la prépondérance de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysique, qui se disputaient alors la direction de la jeunesse, était accomplie par M. Barreda avec une facilité d'autant plus grande qu'il ne condamnait pas le passé, mais cherchait à le justifier, en vrai positiviste qu'il était, faisant ressortir l'efficacité de la méthode historique appliquée à toutes les recherches scientifiques. Néanmoins, il ne se forma qu'un petit nombre de positivistes, dont le plus éminent fut le Dr Adrian Segura, parmi les élèves de la classe d'histoire naturelle, en raison du caractère purement concret de l'enseignement qui y était prescrit et de la paresse que devaient avoir à refaire leur éducation la presque totalité des élèves, qui manquaient de la préparation scientifique convenable pour s'initier au Positivisme.

M. Barreda devint un des membres les plus éminents de l'Académie de médecine de Mexico. Lorsqu'on réor-

(1) Le concours eut lieu le 16 avril 1854 ; la nomination est du 21 du même mois.

ganisa cette Académie, le jeune docteur, tout récemment arrivé d'Europe, en fut élu secrétaire, le 30 novembre 1851; il devint l'âme de cette association. Comme rédacteur des annales de l'Académie, il déploya toutes ses qualités pour rendre cet organe aussi intéressant que varié. De 1856 à 1858, il remplit de nouveau les fonctions de secrétaire de l'Académie, dont il devint le vice-président, en 1871. Plusieurs travaux très remarquables de M. Barreda sur différentes questions médicales parurent entre 1851 et 1858. Lorsqu'on discuta, pour la première fois, au Mexique, la question de l'emploi du chloroforme comme anesthésique, M. Barreda en fit ressortir la haute importance et prédit les grands services qu'il rendrait à l'Humanité souffrante. C'est lui aussi qui, le premier, fit connaître au Mexique certaines substances vermifuges et autres agents thérapeutiques.

Dans un opuscule de 1861, intitulé : *l'Homéopathie ou jugement critique sur ce nouveau système*, M. Barreda appliqua la méthode positive d'une manière complète et efficace. C'est à peine si, à cette époque, il y avait au Mexique deux ou trois personnes qui connussent le Positivisme, en dehors, bien entendu, du philosophe et de M. Contreras Elizalde. Cet écrit, remarquable par la grandeur des vues et l'originalité des conceptions, commença à appeler l'attention sur M. Barreda. Beaucoup de sociétés de médecine s'honorèrent de le nommer leur membre, et presque toutes nos sociétés scientifiques l'appelèrent dans leur sein.

M. Barreda publia, en 1863, une petite étude, plusieurs fois rééditée depuis, sur l'*Education morale*, qui attira justement l'attention publique, et où l'on trouve une exposition succincte, mais complète, des fondements de la morale positive. Cette étude est, d'un bout à l'autre, l'œuvre d'un positiviste de l'école d'Auguste Comte.

De 1863 à 1867, c'est-à-dire pendant la guerre d'inter-

vention. M. Barreda, fixé à Guanajuato, continua à exercer la médecine, toujours lisant et méditant Auguste Comte, complétant son éducation scientifique et philosophique. Durant cette période, il ne publia que deux petits articles relatifs à une épidémie : ils sont, comme tous ses autres travaux, remarquables par la précision et la rigueur de la méthode. Il eut, pendant ce temps, bien des succès dans sa pratique médicale ; et il ne pouvait en être autrement, car M. Barreda n'était pas le praticien empirique et routinier qui se borne à exécuter aveuglément ce qu'on lui a appris, mais bien le savant qui, plein d'initiative, s'efforce de faire avancer la théorie et la pratique de son art bienfaisant. A une époque où les praticiens européens n'y songeaient pas encore, M. Barreda mettait déjà en pratique, parmi ses clients, le précepte justifié de l'alimentation des fébricitants. On pourrait citer une foule d'autres succès pour corroborer l'opinion que l'investigateur pourvu d'une bonne théorie est supérieur à n'importe quel autre.

Le Dr Barreda était déjà connu pour ses aptitudes scientifiques et ses idées hautement progressistes. Ce qui prouve sa notoriété, ce sont les nombreuses tentatives que fit le soi-disant empire de Maximilien pour l'attirer à sa cause. Nous pouvons citer, entre autres, une nomination de membre de la Commission scientifique du Mexique, accompagnée d'une note élogieuse, signée par Victor Duruy, ministre de l'instruction publique en France, et datée de 1864. Mais M. Barreda ne trahit jamais sa patrie ; il repoussa toujours avec indignation les propositions des envahisseurs.

III. — Le 16 septembre 1867, anniversaire de la proclamation de l'indépendance mexicaine, M. Barreda prononça, à Guanajuato, une Oraison civique qui n'a jamais été surpassée, ni même égalée jusqu'ici, et dans laquelle, par une application, qui n'avait point encore

été faite, de la doctrine d'Auguste Comte, il présenta, de la manière la plus complète, la théorie sociologique du Mexique. Ce discours renferme tout un programme de politique nettement scientifique; pour la première fois, la méthode positive était appliquée avec succès à l'examen des questions ayant rapport à notre état social. Il n'est pas téméraire d'affirmer que la lecture du discours du Dr Barreda décida le président Juarez à l'appeler auprès de lui en qualité de collaborateur. Le fait est que, peu de temps après, M. Barreda se fixait à Mexico pour y travailler, avec un plein succès, à la réorganisation de l'instruction publique.

M. Barreda fut chargé de la haute direction de l'Ecole nationale préparatoire, créée à cette époque, et désigné pour y occuper la chaire la plus importante, celle de Logique. Vers le même temps, il fut nommé professeur de Pathologie générale à l'Ecole de médecine, fonction qu'il remplit avec une habileté remarquable, jusqu'au jour où une déraisonnable disposition gouvernementale l'obligea de quitter un enseignement grâce auquel les étudiants en médecine, qui avaient déjà suivi les cours de l'Ecole préparatoire, perfectionnaient leurs connaissances philosophiques. Il fit ensuite, dans le local de cette Ecole, un cours libre de Biologie, qui eut lieu le dimanche, pendant les années 1872, 1873, 1874 et 1875; le public de Mexico qui assista à ses lumineuses leçons ne les a pas encore oubliées.

Tout en dirigeant l'Ecole qu'il avait fondée, M. Barreda propageait par écrit les idées positives. Ce fut pendant les dix années de sa direction, bien qu'elle lui en laissât à peine le loisir, qu'il écrivit la plupart des travaux que je vais analyser rapidement. Le plus important et le plus transcendant de tous est incontestablement son *Examen du calcul infinitésimal au point de vue logique, ou Exposition des vrais fondements du calcul de Leib-*

nitz, comparés à ceux des autres formes de calcul transcendant. M. Barreda, qui connaissait toutes les sciences positives, et méditait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, s'interrogeait souvent sur les fondements philosophiques du calcul infinitésimal. Rien de ce qu'on avait écrit jusqu'alors ne le satisfaisant, il commença des recherches pour son propre compte. Avec sa supériorité de méthode ordinaire, il en vint à comprendre que, si la solution n'était pas encore trouvée, c'est qu'on la cherchait là où elle n'existe pas; que, bien que la mathématique soit déductive dans ses procédés, ses fondements sont inductifs; que ses notions élémentaires et ses axiomes ne sont que de vastes généralisations de l'expérience; et que, par conséquent, c'est à la logique inductive, non à la déduction, qu'on doit demander la justification du calcul infinitésimal. Poser la question avec tant de précision, c'était la résoudre, et le philosophe mexicain la résolut, en effet, en démontrant que c'est la méthode inductive qui sert de base au calcul infinitésimal. Dans ce beau travail, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de sa complète exactitude ou de son extrême simplicité.

L'appréciation par M. Barreda des progrès de l'astronomie physique, ou plutôt de la physique astronomique au point de vue positif; son examen de l'hypothèse de Darwin; sa défense de la classification des sciences d'Auguste Comte, suivie d'une critique de celle d'Herbert Spencer, sont des chefs-d'œuvre, où une dialectique vigoureuse se joint à une connaissance approfondie du sujet.

Ses autres travaux : ses discours, particulièrement celui qu'il prononça en l'honneur du baron de Humboldt; ses études philosophiques sur la physique et la chimie; ses rapports, dénotent tous chez leur auteur, pour qui les a lus, un disciple fidèle d'Auguste Comte.

Au mois d'avril 1878, M. Barreda fut nommé mi-

nistre-résident du Mexique près la cour allemande. Pendant son séjour à Berlin, M. Barreda fut désigné pour assister, comme délégué de son gouvernement, au Congrès pénitentiaire international réuni à Stockholm le 20 août 1878, dont il présenta les résultats dans un brillant rapport. C'est à cette époque qu'il remporta un prix en Allemagne (1), pour avoir indiqué la manière de pratiquer une difficile opération chirurgicale.

Si M. Barreda fut, pour ainsi dire, arraché à son œuvre maîtresse par cette fonction diplomatique, qu'il remplit jusqu'en 1880, il dut à cette circonstance la profonde satisfaction de revoir Paris, et d'entrer en relations avec la Société positiviste et particulièrement avec notre vénérable et très cher directeur, M. Pierre Laffitte.

De retour dans sa patrie, M. Barreda, qui avait rendu populaire la base scientifique de la foi nouvelle, allait se consacrer à la propagation de la religion de l'Humanité, lorsque, peu de mois après, une terrible maladie de l'appareil digestif lui arracha la vie, il y a aujourd'hui dix-sept ans.

Les œuvres que nous avons appréciées suffiraient pour nous rendre cher le nom de M. Gabino Barreda; mais ce qui doit surtout l'immortaliser, c'est sa fondation de l'Ecole nationale préparatoire, c'est son apostolat positiviste.

III

Fondation de l'Ecole nationale préparatoire.

I. — Lorsque le président de la République, Benito Juarez, appela notre savant philosophe pour collaborer à la réorganisation du Mexique, il céda à des influences

(1) *L'Ecole de Médecine* de Mexico, nº du 1er février 1883.

dont deux méritent d'être signalées, je veux parler des relations de M. Barreda avec M. Contreras Elizalde et de son mariage avec Mlle Diaz Covarrubias.

M. Contreras Elizalde a rendu de grands services au Positivisme. Dès le début, il adhéra publiquement à la foi nouvelle, dont il fut le premier disciple mexicain, car, bien qu'Espagnol d'origine, M. Contreras considéra toujours le Mexique comme sa patrie. C'est lui qui, étant entré en relations avec M. Barreda, le conduisit entendre le cours que l'insigne rénovateur faisait au Palais-Cardinal; c'est lui enfin qui, par son éminente valeur morale, fit naître chez le président Juarez une estime profonde pour les disciples d'Auguste Comte. En raison de ces services, il est nécessaire de résumer ici la vie de l'un des apôtres les plus sympathiques qu'ait compté à ses débuts la doctrine rénovatrice.

Son père, royaliste ardent, avait combattu avec l'armée espagnole contre les patriotes du Venezuela; lorsque la liberté de ce pays fut assurée par Bolivar, il émigra au Mexique, où il se maria; mais, cette nation ayant à son tour conquis son indépendance, cédant à l'empire de ses idées monarchiques, il retourna à Cadix, sa ville natale. C'est dans l'île voisine de Léon que naquit, en 1823 ou 1824, Pedro Contreras Elizalde. Devenue veuve, sa mère retourna au Mexique, dans la province de Yucatan, dont elle était originaire. Le jeune Contreras, qui avait commencé ses études de médecine, les continua d'abord à Cadix, puis, vers 1845, à Paris, à la Faculté de médecine, où il suivit les cours des docteurs Robin et Segond, tous deux disciples d'Auguste Comte; c'est sans doute à ces heureux contacts qu'il dut d'entrer en relations avec le grand philosophe. M. Contreras devint membre de la Société positiviste, fondée dans cet appartement même, il y a cinquante ans, le 8 mars 1848; et lors de la fondation du Subside positiviste, huit mois plus tard, il

figura comme le premier et alors l'unique souscripteur occidental au budget philosophique (1).

Un Espagnol, M. J.-S. Florez, amené au Positivisme par M. Contreras Elizalde (2), ayant fondé en 1853 une feuille périodique, *El Eco Hispano-Americano*, celui-ci, que des revers de fortune avaient obligé de suspendre ses études, en devint l'agent et parcourut en cette qualité le Venezuela et le Mexique. Après un dernier voyage à Paris, en 1855, M. Contreras retourna dans sa patrie d'adoption, qu'il ne devait plus quitter. C'est à la fin de cette même année qu'il connut le futur président de la République, Juarez, à la politique duquel il s'associa dès lors. Au début de l'année suivante, ayant été élu député au Congrès constituant par l'Etat de Yucatan, il coopéra avec succès à l'approbation et à la ratification du décret portant suppression des biens des corporations civiles et religieuses, et signa la Constitution générale de la République du 5 février 1857. Il accompagna Juarez pendant la guerre d'intervention, de 1863 à 1867, depuis sa sortie de Mexico jusqu'à son retour dans la capitale. M. Contreras Elizalde qui, après le triomphe du parti progressiste, avait été, de 1861 à 1863, chef de la section de l'Instruction publique au ministère correspondant, remplit de nouveau ce poste, au contentement général, depuis le 25 juillet 1867 jusqu'à sa mort, survenue le 30 mars 1875. Cet apôtre fervent des idées positivistes avait épousé, en 1867, une des filles de l'homme d'Etat dont il avait été l'inébranlable collaborateur. L'intimité continue dans laquelle avait vécu avec lui le président Juarez, la haute estime dans laquelle celui-ci le tenait, ne

(1) M. Contreras, *étudiant en médecine*, est au nombre des douze signataires de la circulaire initiale, du 12 novembre 1848, qui institua le *Subside positiviste*. Il est inscrit sur la première liste de souscription pour 80 francs.

(2) Ce fait résulte de la correspondance de M. Florez avec M. Contreras.

fut pas sans peser sur le choix que le gouvernement fit alors du Dr Barreda. On s'explique mieux par ces détails pourquoi Benito Juarez, qui avait compris la portée de la grande doctrine rénovatrice, s'attacha celui qui en était le digne et éminent interprète, et qui trouva en lui jusqu'à la fin un appui ferme, constant et dévoué. C'est entre les bras de M. Barreda, devenu son médecin, que mourut, le 18 juillet 1872, le restaurateur de la République mexicaine.

Une seconde influence favorable vint concourir, avec la conversion au Positivisme de M. Contreras Elizalde et sa liaison avec le président Juarez, à l'ascendant du Dr Barreda ; je veux parler de son alliance avec la famille Diaz Covarrubias.

Le 3 mai 1862, M. Barreda eut la satisfaction d'unir sa destinée à celle de l'élue de son cœur, Mlle Adèle Diaz Covarrubias, jeune fille aussi belle d'âme que de corps, douée de qualités morales et mentales supérieures. De leur mariage naquirent quatre enfants, dont une fille; leur premier né, M. Horace Barreda, est, comme son père, un positiviste complet. Le choix heureux que fit M. Barreda en se mariant contribua grandement à la constance qu'il apporta dans la lutte engagée pour la propagation du Positivisme, car le bonheur ne quitta jamais son foyer, et il y trouva toujours le calme nécessaire à ses hautes méditations philosophiques.

Mme Barreda appartient à une famille d'esprits distingués, qui compte, parmi ses membres, Juan Diaz Covarrubias, reçu médecin fort jeune, et qui est connu à Mexico sous le nom de « poète martyr », pour avoir été lâchement assassiné par le parti rétrograde. Mme Barreda eut deux frères, José et Francisco, dont la conversion au Positivisme, due à M. Barreda, valut des avantages considérables au pays, tant par leurs travaux que par l'aide puissante qu'ils apportèrent à leur beau-frère dans sa propagande.

M. José Diaz Covarrubias publia, en 1875, sur *l'Instruction publique au Mexique*, un ouvrage important, précédé d'une longue préface, où sont magistralement exposées les idées de Comte sur l'éducation. Au ministère de l'instruction publique, qu'il dirigea quatre ans, il est le seul qui ait défendu ouvertement le Positivisme et se soit déclaré en sa faveur. La désolation que la mort de M. Barreda fit naître en lui fut pour beaucoup dans sa mort prématurée.

Son frère, M. Francisco Diaz Covarrubias fut aussi un adepte d'Auguste Comte(1). Ce fameux astronome mexicain, mathématicien et professeur très distingué, est l'auteur d'un traité vraiment remarquable sur le *Calcul infinitésimal*, où il s'inspire des vues de Comte, qu'il propagea dans ses diverses œuvres scientifiques; son *Voyage au Japon*, où il avait été envoyé, en 1874, en compagnie de M. Leal, pour faire des observations astronomiques, couronnées d'un plein succès, renferme des pages qui décèlent un écrivain qui s'est assimilé Auguste Comte. C'est à lui que le gouvernement fit appel, en 1867, pour collaborer à l'œuvre de pacification du Mexique, en présidant la commission chargée de réorganiser l'instruction publique; mais, comme nous l'avons dit, il déclina cet honneur, en proposant le Dr Gabino Barreda, que Juarez eut le mérite d'accepter comme le seul homme capable de coordonner tous les efforts et de faire aboutir la réforme projetée.

II. — Nous voici revenus à l'année 1867, année deux fois mémorable, et dans l'histoire politique du Mexique, puisqu'elle vit se réaliser la restauration de la République, et dans l'évolution du Positivisme, puisqu'elle aboutit à la fondation de l'Ecole nationale préparatoire.

(1) M. Francisco Diaz Covarrubias mourut, le 19 mai 1889, à Paris, où il résidait comme consul général du Mexique et fut inhumé au Père-Lachaise (6e division).

Juarez, avec la clairvoyance qui caractérise les grands hommes d'Etat, non seulement songea à l'avenir de la nation, mais il sut choisir les hommes les plus capables d'y satisfaire. En même temps qu'il faisait appel à un homme doué de talents pratiques, pour diriger le ministère de l'instruction publique, M. Antonio Martinez de Castro, il nomma une commission chargée de rédiger un plan de réorganisation de l'éducation. Cette commission fut formée du Dr Barreda, de Contreras Elizalde, du Dr Ignacio Alvarado, de l'ingénieur Francisco Diaz Covarrubias et de l'avocat Eulalio M. Ortega. Sauf ce dernier, dont les opinions étaient ouvertement catholiques, tous les autres étaient disciples d'Auguste Comte : MM. Barreda, Contreras, Diaz Covarrubias et le Dr Ignacio Alvarado, qui seul vit encore, et qui, amené au Positivisme par M. Barreda, en est resté un adhérent enthousiaste.

M. Barreda fut l'âme de cette commission. Avec sa sagacité habituelle, il résolut magistralement le problème établissant, comme fondement de la régénération graduelle des institutions, la réorganisation préalable des opinions et des mœurs. M. Barreda, en sa qualité de positiviste de l'école d'Auguste Comte, savait fort bien que le Positivisme est une coordination scientifique caractérisée par la création et la prépondérance de la sociologie et de la morale ; M. Barreda savait admirablement que, l'homme étant l'élément de toute société, le développement de celle-ci exige de l'individu un perfectionnement correspondant, sans lequel la société aurait une existence contradictoire et se dissoudrait nécessairement ; M. Barreda savait tout cela dans la perfection : voilà pourquoi il choisit pour texte de son enseignement public un livre qui traite amplement de la sociologie ; voilà pourquoi il jugea le couronnement suprême de l'évolution scientifique, la morale positive, indispensable

à l'étude de l'homme, considéré non comme animal, ce qui est du domaine de la biologie, mais comme un élément de la société, développé par elle et pour elle. Enseigner l'ensemble des sciences positives, perfectionner graduellement cet enseignement, le caractériser par l'introduction sage et progressive du culte des grands hommes et des grandes institutions sociales, voilà l'œuvre glorieuse de notre colosse, Gabino Barreda.

Je ne rappelle ici cette destination que pour faire voir que M. Barreda fixait ses regards sur la postérité et donnait à cette question toute l'étendue qu'elle comporte en la rattachant à notre état social antérieur, pour améliorer le présent en vue de l'avenir.

L'œuvre de la commission porta d'abord sur l'enseignement primaire, qui fut réorganisé sur des bases strictement scientifiques. L'instruction professionnelle gagna beaucoup à cette réorganisation, car le point de vue franchement positif présida à l'ordre et à la distribution de toutes les études. Mais, ce qui constitua le chef-d'œuvre de cette commission, et la clef de sa délicate construction, ce fut la création d'une *Ecole nationale* dite *préparatoire*, dans laquelle tous les étudiants devaient rester pendant cinq ans avant de pouvoir passer à l'une quelconque des écoles spéciales. Les études, par leur entière gratuité, devaient rester accessibles à toutes les classes de la société, et un judicieux système d'examens de fin d'année ne devait permettre le passage aux classes supérieures qu'aux élèves justifiant des connaissances requises. Cette œuvre fut due, en entier, à M. Barreda, et sa réalisation marque une période saillante dans l'histoire du développement mental du Mexique.

L'idée féconde du D[r] Barreda fut de séparer l'élément scientifique de l'élément pratique, de constituer une école où l'on enseignât les diverses théories scientifiques dans ce qu'elles ont de général, afin que les élèves pus-

sent ensuite entrer dans les écoles professionnelles et en suivre avec fruit les études spéciales. M. Barreda, avec sa perspicacité ordinaire, eut recours au Positivisme pour résoudre le problème qu'il s'était posé; car le Positivisme, qui est l'expression complète et systématique de l'évolution séculaire effectuée par l'Humanité, pouvait seul fonder, sur la base réelle et inébranlable de la science, un système universel d'enseignement qui convînt à toutes les classes de la société et aux deux sexes; système caractérisé par la coordination générale de toutes les vérités abstraites, embrassant tout ce qu'il y a de réel, depuis la mathématique jusqu'à la morale, tout ce qu'il importe à chacun de connaître sur le monde, sur la société et sur l'homme.

Une idée prévalut dans l'esprit de M. Barreda, celle de développer l'intelligence des élèves, et il fit tous ses efforts pour arriver à cette fin. Non seulement il proposa un enseignement tout à fait général, sans but pratique, sans application immédiate, mais il soumit l'exposition des sciences à un ordre hiérarchique rigoureux, conforme à leur avènement historique, conforme à leur dépendance et à leur subordination réelles; ainsi les élèves doivent étudier en premier lieu la mathématique, jusques et y compris le calcul infinitésimal et la mécanique rationnelle, avant d'aborder l'étude des notions astronomiques, à laquelle succèdent graduellement la physique, la chimie, la biologie et l'étude des sociétés. Ce plan fut adopté et appliqué à l'enseignement des deux sexes.

Ainsi, pour la première fois dans le monde, se trouva réalisée, à Mexico, l'aspiration constante d'Auguste Comte : la création d'un établissement public et gratuit où l'on enseignât, suivant l'ordre, qu'il a si fortement établi, de complication croissante et de généralité décroissante, toutes les lois des phénomènes, tant du

monde extérieur que de l'homme, considéré au triple point de vue biologique, sociologique et moral.

M. Barreda introduisit dans son plan d'éducation la logique. Après l'importante réforme réalisée par Bacon, qui avait donné une impulsion si vigoureuse à l'observation et à l'expérimentation, la méthode déductive était tombée en désuétude, et Aristote, ce prince éternel des vrais penseurs, fut regardé avec dédain. C'est au Positivisme que revient la gloire d'avoir réhabilité la déduction, d'avoir démontré que la méthode scientifique résulte de l'union, de la combinaison de la forme inductive et de la forme déductive du raisonnement. Auguste Comte et, après lui, Stuart Mill ont eu ce mérite, entre autres, d'avoir présenté la déduction et l'induction comme collaboratrices, non comme rivales, comme complémentaires, non comme contradictoires.

C'est au vénérable M. Barreda que nous sommes redevables du service important d'avoir établi un plan d'études où la logique a une prépondérance que personne n'avait encore songé à lui accorder. Avec son bon sens habituel, il soutint que c'est en raisonnant sur des questions réelles que l'on apprend le mieux à raisonner; et, pour atteindre ce but, il institua un cours complet de logique, de méthode, d'abord pratique, puis théorique. Pour réaliser son vaste programme, on prescrivit que tous les élèves feraient les mêmes études, et que ces études seraient arrangées de manière que chacun d'eux fut en mesure d'y voir concrètement les meilleures applications des diverses opérations logiques, en partant des plus simples, comme la déduction, que l'on apprenait pratiquement en étudiant la mathématique, et en terminant par les plus compliquées, comme la classification, dont l'apprentissage se faisait en étudiant la botanique et la zoologie. De cette façon, et au moyen d'exercices graduels et progressifs, on embrassait l'étude pratique,

partielle, successive et concrète de la logique. Restait encore à en faire l'étude théorique, générale, simultanée et abstraite. Au premier abord, il semble que M. Barreda s'écartait ici des idées d'Auguste Comte, en établissant une classe de logique abstraite; mais, si l'on songe qu'il n'y avait pas au Mexique de véritable enseignement philosophique, qui était à créer; que l'exposition de la méthode ne faisait nulle part partie du cours d'études, on comprendra aisément la nécessité capitale, pour ne pas commettre une faute grave, de maintenir l'unité de plan, en complétant le cours de logique concrète et purement scientifique par une exposition non moins purement scientifique de logique abstraite, qui vint couronner le système. Pour assurer la destination de cette création capitale, l'exécutif de l'Union institua une chaire de Logique, et y appela la seule personne capable de l'occuper, et qui l'occupa, en effet, à l'approbation générale, avec un succès sans exemple, c'est-à-dire l'honorable et distingué Barreda. Il sut, avec sa perspicacité et sa sagacité habituelles, attirer l'attention des élèves sur les divers aspects de la méthode que, dans chacune des sept sciences abstraites, on emploie dans la recherche de la vérité. M. Barreda choisit comme texte de son cours le traité de Stuart Mill, le seul qui remplissait alors la condition nécessaire d'embrasser l'exposition abstraite et complète de toutes les méthodes logiques (1).

M. Barreda fut nommé directeur de l'Ecole préparatoire, comme le plus apte à veiller à l'exécution de l'œuvre qu'il avait conçue et fait adopter. Il en remplit

(1) Voici le jugement formulé par Auguste Comte sur ce traité :
« Sur cette appréciation générale de l'esprit et de la marche propres à la méthode positive, on peut étudier, avec beaucoup de fruit, le précieux ouvrage intitulé : *A system of logic, ratiocinative and inductive*, récemment publié à Londres (1843) par mon éminent ami, M. John Stuart Mill, ainsi pleinement associé désormais à la fondation directe

les fonctions depuis le 1er février 1868, jour de sa fondation, jusqu'au mois d'avril 1878, date de sa nomination à Berlin. Cette direction absorbait une grande partie de son temps, car il avait l'œil à toutes les classes ; il se faisait un devoir de discuter avec tous les professeurs sur la meilleure manière de donner leurs leçons, et de pourvoir à tous les besoins des élèves. Toutes les sciences que l'on enseignait à l'Ecole préparatoire lui étaient devenues familières ; aussi les professeurs prenaient-ils à tâche de bien s'acquitter de leur fonction, puisque leur supérieur était capable de les juger. De son temps, presque tous les professeurs de l'Ecole préparatoire lisaient ou étudiaient le *Cours de Philosophie positive*, afin d'avoir une bonne base pour l'enseignement et une connaissance claire du but de l'école précitée. M. Barreda proposa le *Traité philosophique d'Astronomie populaire* d'Auguste Comte, pour l'enseignement de cette science ; cet ouvrage fut accepté. M. Barreda se chargea même d'en faire une traduction que ses nombreuses occupations de directeur l'ont empêché, croyons-nous, de terminer.

En même temps que l'illustre fondateur de l'Ecole préparatoire créait ainsi le professorat mexicain, il obtenait, très vite, les plus heureux résultats au point de vue de la discipline morale et intellectuelle des élèves commis à ses soins. « Bien peu d'établissements, a dit l'un « d'eux (1), ont été le théâtre de plus de confusion que « la Préparatoire la première année de sa fondation, « bien peu ont été mieux ordonnés qu'elle trois années

de la nouvelle philosophie. Les sept derniers chapitres du tome premier contiennent une admirable exposition dogmatique, aussi profonde que lumineuse, de la logique inductive, qui ne pourra jamais, j'ose l'assurer, être mieux conçue ni mieux caractérisée en restant au point de vue où l'auteur s'est placé. » *Discours sur l'esprit positif*, 2e édition, Paris, 1898, au siège de la *Société positiviste*.

(1) Porfirio Parra. Notice sur le Dr *Gabino Barreda* (*Revista de Chihuahua*, Mayo de 1896).

« après. La jeunesse, inquiète, turbulente, séditieuse, « désorientée par le cruel spectacle des batailles, y trouva « le port assuré après la tempête ; elle y était entrée « comme un torrent dévastateur, qui, bientôt endigué, « se transforma en une source limpide, de courants « paisibles, dont les eaux fécondantes étaient destinées « à se répandre un jour sur le territoire dévasté de la « République. On doit un résultat si heureux à la supé- « riorité incontestable de l'éminent directeur de l'Ecole, « supériorité en tous genres, de caractère, d'intelligence, « de moralité, de savoir ; on le doit au chef insigne de « cette jeunesse indisciplinée, qui sut éveiller en elle le « stimulant moral, l'amour de la science, l'attrait des « nobles récompenses, l'horreur des censures méritées ; « on le doit à Barreda, qui, grâce à sa profonde con- « naissance du cœur humain, à sa remarquable saga- « cité, à sa parole insinuante, à sa bienveillante gravité, « grâce aux mille autres qualités que nous, Préparato- « riens de ce temps, nous rappelons avec une profonde « émotion, sut se faire respecter au point que les élèves les « plus incorrigibles, ceux qui se vantaient de ne redouter « aucun châtiment, en étaient arrivés à n'avoir qu'une « crainte, celle de déplaire à un maître aussi respecté « que chéri. Les mutineries, les pronunciamientos, l'in- « subordination, les folles perversités, firent place, peu « à peu, à l'habitude de l'étude, au goût pour les con- « troverses scientifiques, à l'esprit d'association et de « bienveillance, aux nobles propos de fonder des publi- « cations et des sociétés consacrées à des objets litté- « raires, scientifiques ou philanthropiques. »

III. — Outre les soins qu'il donnait à l'Ecole préparatoire, comme professeur et comme directeur, M. Barreda avait beaucoup de démarches à faire, orales et écrites, pour rallier les partisans de l'œuvre, pour repousser les attaques ou dissiper les calomnies auxquelles

étaient en butte la Préparatoire et le Positivisme, dont elle est l'émanation directe.

Au début, M. Barreda rencontra un ensemble de conditions favorables. Il avait la haute estime et l'appui du président Juarez et de son ministre de l'instruction publique, M. Martinez de Castro ; ceux-ci, dans les nominations qu'ils contresignèrent, font l'éloge des grandes qualités de l'illustre introducteur du Positivisme au Mexique. De plus, M. Barreda, qui avait été élu, en 1868, à la Chambre des Députés, y remplit les fonctions de président de la Commission de l'instruction publique. Il était donc au début à même, plus qu'il ne le fut plus tard, de soutenir et de défendre l'Ecole qu'il avait créée. Mais, après la mort du président Juarez, en 1872, de M. Contreras Elizalde, en 1875, il se trouva presque toujours seul, n'ayant, pour résister aux attaques, qu'un appui officiel bien limité, tant à la Chambre des Députés et au Sénat que dans le pouvoir exécutif. Néanmoins, soutenu par sa haute moralité et sa puissante intelligence, M. Barreda, dans la plupart des cas, remporta la victoire.

Parmi les apologies que M. Barreda écrivit pour gagner à sa cause les meilleurs serviteurs de la République, je signalerai, comme type, la lettre qu'il adressa, le 10 octobre 1870, au gouverneur de l'Etat de Mexico, M. Mariano Riva Palacio, qui remplissait sa fonction avec beaucoup de sagesse, marchant dans la voie du véritable progrès. Cette lettre a pour objet de faire connaître à cet illustre fonctionnaire le système d'enseignement implanté à Mexico par M. Barreda. L'auteur y signale, comme le plus saillant parmi les maux qui sévissaient dans la société mexicaine, le désaccord pratique qui s'est manifesté sous la plus ravageante et la plus alarmante de ses formes, par des guerres civiles, par des révolutions funestes, qui ont inondé le pays de

sang mexicain, qui ont tari les sources de sa richesse, paralysé le commerce, entravé l'industrie, et qui, finalement, ont été cause que les étrangers, au lieu de contribuer à notre prospérité, nous ont humiliés et appauvris en organisant tantôt des invasions injustes, tantôt des interventions insolentes. M. Barreda y fait voir que la cause principale de ce désaccord dans l'action tient au désaccord, non moins déplorable, dans la manière de raisonner, à ce qu'Auguste Comte a appelé « l'anarchie intellectuelle », manifestée par la diversité d'opinions que plusieurs individus ont sur un même sujet; diversité irrémédiable, parce qu'elle provient de l'irréductibilité des méthodes qu'ils appliquent à la solution d'une même question. Les causes de l'anarchie intellectuelle une fois indiquées avec une admirable justesse, M. Barreda en conclut que le seul remède efficace à un mal si grave est un enseignement supérieur scientifique, complet et identique pour tous, et ce but est précisément celui que poursuit l'Ecole préparatoire.

Le plan proposé par M. Barreda avait soulevé beaucoup d'opposants. La plupart n'obéissaient qu'à un aveugle esprit de routine; mais l'opposition systématique, due aux métaphysiciens et aux cléricaux, s'appuyait sur les préjugés surannés que la masse avait encore en matière d'éducation. Si les adversaires du Positivisme voulaient seulement se donner la peine de l'étudier, ils mettraient un terme à leurs déclamations aussi puériles que maladroites; mais la grande majorité préfère s'épargner l'effort mental de l'apprentissage, et aime mieux critiquer les choses qu'elle ignore et qui sont souvent hors de sa portée.

Les critiques sont venues surtout de personnes qui, manquant tout à fait de la préparation nécessaire pour juger une institution scientifique et positive, n'ont jamais pris la peine de l'étudier; ce sont, à proprement parler,

des lettrés, dont l'opposition aurait été négligeable sans l'action politique qu'ils continuent d'exercer. Parmi les métaphysiciens qui se sont le plus signalés par leur acharnement contre l'Ecole préparatoire et le Positivisme, figurent, au premier plan, les légistes, qui, par suite de l'état social du Mexique, ayant eu la chance de s'élever jusqu'à en devenir les directeurs, ont fâcheusement influé sur ses destinées.

Voici un fait qu'il est utile de signaler, comme caractéristique de cette situation. En 1877, le ministre de l'instruction publique, M. l'avocat Protasio Tagle, influencé par les attaques des cléricaux et des métaphysiciens, se prononça ouvertement contre l'Ecole préparatoire ; mais, avant d'agir, il s'appliqua à en faire une étude minutieuse. Aussitôt qu'il l'eut terminée, il connut la vérité, et se convertit ; d'ennemi qu'il était, il devint un des plus ardents défenseurs de l'institution. Dès lors, il rompit ouvertement avec ceux qui, en lui présentant la Préparatoire comme un foyer de vices, l'avaient grossièrement trompé, et il mit à contribution tous les moyens dont il disposait pour soutenir l'Ecole positive de Mexico.

Tout portait à croire, après l'expérience des dix années qui suivirent sa création, que l'œuvre de M. Barreda, consolidée, resterait aussi féconde en résultats. Lui-même le croyait aussi, et tant que l'Ecole fut sous sa direction, il en maintint le plan général, en dépit des luttes acharnées et des écueils plus ou moins dangereux qu'il rencontra. Aussi longtemps que le fondateur fut à la tête de la Préparatoire, son prestige, ses talents souverains, sa haute moralité, son altruisme inépuisable, lui donnèrent les moyens de vaincre ou tout au moins d'apaiser ses ennemis. Mais, à peine M. Barreda s'était-il éloigné, que le désordre commença ; son plan, attaqué par les spécialistes, finit par subir des mutilations regrettables, et la classification logique et harmonieuse des sciences, que

nous devons à Auguste Comte, fut dénaturée. Il y a peu d'années, on rétrograda au point de confier des chaires de la plus haute importance à des esprits purement métaphysiques, absolument dépourvus de l'éducation scientifique complète nécessaire.

Je n'insisterai pas davantage, le sujet étant intimement lié aux incidents de notre histoire contemporaine, sur les vicissitudes subies par le plan d'études mis en pratique par M. Barreda à l'Ecole nationale préparatoire. Cela exigerait un travail spécial, qu'il sera intéressant d'entreprendre. Il me suffira de dire aujourd'hui qu'on est revenu sur l'altération qui avait compromis l'œuvre, au grand dam du pays et de toute la jeunesse.

Le 19 décembre 1896, le gouvernement mexicain, sous l'inspiration d'un de nos coreligionnaires, M. l'avocat Ezequiel A. Chavez, a promulgué une loi réparatrice. Bien qu'elle ne soit exempte ni de défauts ni d'imperfections, cette loi pourvoit à l'éducation complète, sous le triple rapport de l'intelligence, du sentiment et de la volonté, et préconise l'étude des sciences, depuis la mathématique jusqu'à la morale, suivant l'ordre rigoureux établi par le grand Auguste Comte.

IV

Résultats.

I. — Il nous reste, avant de conclure, à apprécier les résultats de cette grande fondation.

La transcendance de l'œuvre de M. Barreda peut être aisément appréciée en rappelant, ne fût-ce que brièvement, quel était, avant 1867, l'état de l'enseignement au Mexique.

Les travaux scientifiques étaient dominés par l'empirisme le plus complet et le plus infécond ; tout était livré aux incertitudes des conceptions, aux discussions vagues de la théologie et de la métaphysique, dont on faisait dépendre le sort du pays, et qui faisaient marcher dans l'obscurité l'ensemble de mes compatriotes.

Jusqu'au moment où le grand Barreda fonda la Préparatoire, la logique était étudiée, au Mexique, comme un élément de ce qu'on appelait le « Cours d'arts » ; on l'étudiait comme un art, il est vrai, mais en la bornant à la partie déductive du raisonnement. Les travaux de Bacon et de ses continuateurs étaient entièrement inconnus dans nos collèges, où l'on apprenait comme des dogmes ces maximes : « La conclusion ne peut rien contenir qui ne soit contenu dans une des prémisses. — La conclusion ne peut jamais avoir plus d'étendue que les prémisses. » De telles sentences, qui sont la négation la plus catégorique de la méthode inductive, constituaient, à l'époque qui précéda la restauration de la République, la base de la logique qu'on enseignait dans nos collèges. La déduction était restée une fin, non un moyen ; les élèves n'avaient besoin que d'une provision suffisante d'autorités et d'axiomes pour former les prémisses majeures des syllogismes, « pour raisonner ».

L'école purement déductive, qui avait régné en souveraine sur le monde de l'intelligence en Occident jusqu'à la réforme de Bacon, avait conservé son empire dans ma patrie. C'est grâce au méritant Barreda que la réforme du XVII[e] siècle fut introduite au Mexique : l'interprétation de la nature fut substituée à celle des textes et des autorités ; l'observation et l'expérimentation remplacèrent la pure argumentation.

Ce fut ce changement radical de méthode, et pas autre chose, qui souleva les plus violentes attaques contre la Préparatoire et contre son fondateur, de la

part des ultramontains et des métaphysiciens, qui ne pouvaient voir d'un bon œil que l'on enseignât à la jeunesse que, pour raisonner, elle devait partir, non point des maximes de Hobbes, de Rousseau ou de Michel Chevalier, mais des postulats acquis au moyen de l'observation et de l'expérience. Comme on devait s'y attendre, ce changement de méthode a suscité un amour plus fort que les rancunes et les antipathies; car il a engendré des bienfaits sans nombre, qui ne cessent de se répandre sur le Mexique, et qui s'étendront un jour sur toutes les nations, car la fondation des écoles positives est d'une utilité universelle.

M. Barreda fut le vrai créateur du professorat mexicain. Jusqu'à la fondation de la Préparatoire, la très grande majorité des maîtres se bornait à procéder par demandes et par réponses, comme au catéchisme, ne cherchant qu'à inculquer des doctrines sans aucune liaison avec les méthodes correspondantes ; il n'y avait pas, au Mexique, de professeurs animés du véritable esprit philosophique : c'est M. Barreda qui les a formés.

Les avantages intellectuels de l'Ecole préparatoire sont assez évidents ; mais ses précieux avantages sociaux n'ont pas été aussi bien appréciés de tous que de M. Gabino Barreda. Ces avantages tiennent à la réunion, dans une école commune, de tous ceux qui embrasseront plus tard les carrières les plus diverses, de l'industrie et de la politique, de la science et des beaux-arts; ils y puisent un sentiment de fraternité, résulté de contacts prolongés, si faibles qu'ils soient, entre des hommes qui, une fois leurs études terminées, seront dispersés sur les divers points du territoire de la République, pour y exercer leurs fonctions respectives, théoriques ou pratiques.

Ils y puisent surtout la communauté des méthodes qui produit en eux cette identité logique et fondamentale si précieuse pour la paix publique et pour l'ordre social :

« Avant M. Barreda, dit M. Parra, notre patrie ne connaissait que deux modes de philosopher : la scolastique, symbole du parti conservateur, qui réduisait la philosophie à n'être que « l'humble servante de la théologie », et la méthode critique ou révolutionnaire, symbole du libéralisme plus ou moins radical. Dans l'ordre politique, la lutte des idées se traduisait par une suite ininterrompue de guerres civiles, qui déchirèrent cruellement le sein de la Patrie. Entre celui qui affirme et celui qui nie, lorsqu'il n'y a point de critérium commun, lorsqu'aucun ne peut démontrer à son adversaire la vérité de ses croyances, la question ne peut être tranchée que par des actes ; la discussion dégénère en dispute, celle-ci en luttes ; d'où naissent des haines, qui engendrent une nuée d'interminables guerres civiles. C'est ainsi que l'anarchie dans les opinions, en produisant la division dans les esprits et l'antipathie dans les cœurs, finit par séparer les hommes en partis qui ne tendent qu'à s'entre-détruire. M. Barreda répandit les doctrines qui ont été le remède à tant de maux. Préconisant un critérium qui, bien que n'étant particulier à aucun des partis adverses, était acceptable par tous les deux ; ajournant la résolution des questions qui les divisaient le plus ; conseillant de ne tenir pour certain que ce qui est prouvé ; respectant ce que dans l'ordre pratique avaient réalisé les doctrines rivales ; faisant de chacune une juste et impartiale appréciation historique, et traitant avec les égards et la courtoisie que mérite tout ce qui a été conçu par les hommes éminents et cru de bonne foi par un grand nombre de nos semblables..., il opposa la méthode scientifique, qui concentre toute la force mentale et toute l'activité des hommes sur les grands problèmes sociaux (1). »

C'est, en effet, le problème de la suprématie de la foi

(1) Porfirio Parra. *Loc. cit.*

positive qui fut mis en question par la fondation de la Préparatoire et par les attaques auxquelles elle donna lieu. La lutte fut, dès lors, nettement engagée entre les positivistes, d'un côté, et les métaphysiciens et les théologiens, de l'autre ; ceux-ci attaquant, ceux-là défendant l'œuvre de M. Barreda. Cette question transcendante, qui contient tous les germes de l'avènement du nouveau pouvoir spirituel, donna lieu à des discussions lumineuses où les positivistes obtinrent la palme triomphale.

C'est, au fond, l'ascendant du Positivisme qui était en question. L'étude attentive de l'œuvre de M. Barreda montre, en effet, qu'il agissait en véritable positiviste, comme un serviteur de la religion de l'Humanité. C'est cet aspect de sa vie qu'il nous faut maintenant apprécier.

II. — Malgré son adhésion complète aux doctrines de Comte, M. Barreda ne fit pas de propagande religieuse d'une façon explicite ; il la jugeait prématurée. Il savait que les réformes primordiales et définitives sont celles qui concernent les changements de méthode. Comme il n'avait ni les ardeurs inconsidérées, ni les juvéniles impatiences des âmes révolutionnaires, il voulut d'abord établir la base philosophique du nouveau régime ; avant de faire connaître une religion qui est du domaine de la science, il enseigna la science elle-même.

M. Barreda ne pouvait pas évidemment se proposer de propager la nouvelle synthèse à l'Ecole préparatoire, qui est un établissement officiel, ce que d'ailleurs la loi mexicaine défend ; mais il fit voir, dans ses discours, comme par tous ses actes, qu'il était le véritable disciple du fondateur de la religion de l'Humanité.

Aussi entreprit-il de la propager par les moyens qu'autorisent les libertés publiques, lorsqu'il jugea que la méthode et les principes fondamentaux de la véritable philosophie avaient suffisamment pénétré dans un public d'élite, inébranlablement convaincu de leur supériorité.

J'ai dit que M. Barreda caractérisa l'ensemble de l'enseignement qu'il créa au Mexique par l'introduction sage et progressive du culte des grands hommes et des grandes institutions sociales; en voici un exemple. En 1877, un groupe d'étudiants de l'Ecole de médecine, qui étaient passés par la Préparatoire, soulevèrent une discussion sur l'hypothèse de Darwin, et, dans le but d'exercer leurs facultés par l'examen de différents sujets en y appliquant la méthode positive, ils eurent recours à leur illustre maître pour constituer, sous le nom d'« Association Méthodophile Gabino Barreda », une société composée d'étudiants et d'anciens élèves de toutes les écoles, dont il rédigea le sobre règlement en s'inspirant de la maxime d'Auguste Comte : *Vivre au grand jour*. Tous les trois mois, on remplaçait la dissertation scientifique par la biographie de quelque bienfaiteur de l'Humanité; des études furent présentées, sur Dante par le Dr Manuel Gomez Portugal, sur Galilée par M. Albert Escobar. Au bout d'une année, la Société avait publié deux volumes, l'un consacré à ses intéressants travaux, l'autre contenant la plupart des études de M. Barreda. La probité qui présida à toutes les discussions et à tous les actes de la « Méthodophile » lui gagna la sympathie générale des gens d'études. Malheureusement, cette association ne survécut pas au départ de son organisateur pour Berlin.

M. Barreda se proposait de fonder une association plus systématique en vue de la plus haute action sociale. Avec l'esprit relatif qui le caractérisait, le philosophe mexicain avait entrepris de propager la méthode positive dans un établissement de l'Etat, le seul moyen qu'il eût alors à sa disposition, tout en s'abstenant d'y enseigner les principales applications sociales qu'elle comporte. Mais il n'en reconnaissait pas moins l'impossibilité permanente pour un pouvoir temporel d'agir avec plé-

nitude dans les questions d'ordre moral. Il ne pouvait point d'ailleurs indéfiniment espérer arriver à s'en faire comprendre ni à en être secondé, comme il l'avait été au temps de Juarez. Aussi, travailla-t-il à créer un pouvoir destiné à satisfaire aux nécessités spirituelles de l'avenir. Je crois utile de citer ici une partie de l'appel que M. Barreda adressa, le 1er mai 1877, *aux Citoyens professeurs des Ecoles nationales de la République*. Après avoir rappelé les mesures prises par le Gouvernement pour empêcher les professeurs de se consacrer entièrement à leur mission sociale, il ajoutait : « Si, à ces « entraves matérielles mises au professorat, qui ne lui « permettent pas de s'élever à la hauteur d'un véritable « sacerdoce et de constituer un pouvoir spirituel ou, si « l'on veut, intellectuel, sans autres armes que la rai- « son et la science, sans autres fonctions sociales que « l'enseignement et le conseil, viennent s'ajouter les « entraves morales suscitées par l'intolérance politique ; « si, oubliant son programme de séparation complète « entre le spirituel et le temporel, vraie signification « de ce qu'on a appelé la séparation de l'Eglise et de « l'Etat, et méconnaissant que cette indépendance ne « veut dire autre chose que la pleine liberté de con- « science, l'Etat exige des professeurs une profession de « foi qui dégrade sans rien garantir ; si nous songeons « enfin à tout ce que je viens de dire, nous verrons que « rien n'est plus juste ni plus urgent que de mettre à « exécution l'idée qui germe depuis quelque temps dans « l'esprit de plusieurs professeurs, et qui est, à n'en pas « douter, dans la conscience de tous, celle de former « une association de tous ceux qui sont consacrés au « noble sacerdoce de l'enseignement, dans le but d'a- « mener par tous les moyens licites et moraux, au « grand jour, mais de toute leur puissance, l'élévation « intellectuelle et morale, graduelle et progressive, du

« professorat, son indépendance spirituelle et même « matérielle de toute tutelle étrangère et, par suite, « dégradante, sans autre appui que la libre adhésion et « le suffrage spontané des vrais amis du progrès, de « l'éducation et du développement intellectuel.

« Le but de cette association ne saurait laisser d'être « sympathique à toute âme généreuse, quelles que « soient d'ailleurs ses croyances politiques, aussi bien « qu'à tout digne professeur; car elle tend à assurer « la stabilité nécessaire à leur fonction, tout en l'enno- « blissant, à ne donner accès dans la corporation qu'aux « personnes intellectuellement et moralement dignes, « et à mettre ceux qui n'ont pas d'autre ressource que « leur capital moral à l'abri de la misère imminente « qui, par suite d'événements tout à fait indépendants « de leur volonté, menace aujourd'hui eux et leurs « familles, aussi bien que la mission noble et paisible à « laquelle ils se sont consacrés. »

Le départ du philosophe pour Berlin ne lui permit pas de donner suite à ce projet.

III. — M. Barreda a laissé de nombreux disciples, embrassant à des degrés divers sa foi positiviste. Parmi ceux qui ne sont plus, je citerai, outre ceux que j'ai déjà désignés, l'ingénieur Eduardo Garay, professeur à la Préparatoire et à l'Ecole des Ingénieurs, qui admettait la religion de l'Humanité; le Dr Adrian Segura, professeur d'Histoire de la philosophie à la Préparatoire (1); successeur de M. Barreda à la chaire de

(1) Dans l'histoire de la Préparatoire, le nom de ces deux disciples de M. Barreda rappelle deux victoires des positivistes sur les métaphysiciens. Ceux-ci, dans leurs attaques, cherchèrent d'abord à rompre l'unité du plan, en proposant d'autres cours, spécialement celui d'Histoire de la philosophie, afin de permettre de parler dans l'Ecole des causes finales et de l'Etre suprême, qui en sont dogmatiquement bannis; la chaire fut créée, mais confiée, par le gouvernement, à un positiviste, le Dr Segura. Les métaphysiciens demandèrent ensuite le retour à l'ancien régime; le Congrès, saisi de la demande de revision du plan d'études,

Pathologie générale à l'Ecole de médecine, il publia son cours de 1880, où il se montre un positiviste éclairé et enthousiaste, comme en témoigne le passage suivant extrait de sa leçon sur les Fonctions cérébrales : « L'al-« truisme, principe d'une unité plus complète, plus « facile et plus durable que celle qui peut résulter des « préoccupations habituellement personnelles, est la « source du dévouement qui nous pousse à satisfaire « les besoins d'autrui plutôt que les nôtres. L'*Altruisme*, « voilà, Messieurs, la synthèse de notre sainte mission « de médecins. Celui qui manque à cette devise sublime, « *Aliis vivere*, ne doit pas se vanter d'être médecin ; il « n'est qu'un trafiquant en souffrances de nos sem-« blables. »

Parmi les nombreux élèves de M. Barreda qui vivent encore (1), il n'en est point qui fassent profession de la religion de l'Humanité : la plupart acceptent en partie l'œuvre d'Auguste Comte, quelques-uns suivent Stuart Mill et Herbert Spencer. Mais son principal disciple, son élève préféré, mon très cher et très respectable maître, le Dr Porfirio Parra, né dans le prolétariat, est celui de tous qui se rapproche le plus des positivistes complets. C'est le successeur de M. Barreda, celui qui, depuis la mort de son maître, a le plus contribué à la diffusion du Positivisme au Mexique : dans la chaire, comme professeur de logique, de mathématiques, de pathologie, de zootechnie et d'anatomie ; dans la tribune, où il s'est montré un de nos orateurs les plus

non seulement le maintint, mais le compléta (1876) par la création d'une chaire de Sociologie, dont le premier titulaire fut le député auquel était dû cette brillante victoire, l'ingénieur Garay. Sous la direction de M. Barreda, la Préparatoire devenait d'autant plus positiviste qu'elle était plus attaquée.

(1) L'un d'eux, le Dr Manuel Flores, dans son *Traité élémentaire de pédagogie*, qualifie d'irréprochable la classification des fonctions du cerveau d'Auguste Comte et adopte ses vues sur la musculation, sur la division des éléments du caractère, etc.

éloquents; dans ses conversations; et dans ses écrits, scientifiques, philosophiques et poétiques, car ses Odes l'ont placé au premier rang de nos meilleurs poètes. Pour aider à la propagande positiviste, M. Parra fonda deux organes, *la Méthode,* en 1880, et plus tard, sous la devise : *Amour, Ordre et Progrès, le Positivisme*, où il publia un grand nombre d'articles lumineux, soit d'exposition, soit de polémique (1), et où il inséra deux écrits d'Auguste Comte, le *Discours sur l'esprit positif* et la *Philosophie des mathématiques*, extrait de la *Revue occidentale.*

En dehors de ce milieu directement positiviste, nombre de personnes se disent telles, sans connaître de Comte que le nom ; c'est à peine si elles ont lu Herbert Spencer ou Mill ; à leurs yeux, Taine passe, ce qui peut ici sembler incroyable, pour un philosophe positiviste, pour le grand historien de la Révolution française ! La grande majorité du public regarde encore Littré comme le premier disciple et le véritable successeur d'Auguste Comte; dans ce milieu, la connaissance du Positivisme ne va pas au delà de la biographie de Comte par Littré, ou de la critique de Mill sur le Positivisme (2). On reviendra un jour à une appréciation plus juste de la réalité des choses. Nous suivons, d'ailleurs, en cela l'impulsion de l'Occident européen, car on publie chez nous peu d'ouvrages scientifiques et encore moins d'ouvrages philosophiques.

Quoique les efforts des positivistes mexicains ne

(1) Nous signalerons deux remarquables réponses aux attaques, faites à Paris, contre les doctrines d'Auguste Comte, par M. Vacherot et par le père Félix, dans ses prédications à Notre-Dame.

(2) Dans le journal *l'Ecole préparatoire*, publié en 1874 et 1875, on inséra trois articles extraits de la revue *la Philosophie positive : l'Atomicité* d'Alfred Naquet, *l'Origine de l'idée de justice* de Littré et la leçon unique que celui-ci fit en 1870, comme professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique; dans ce journal, le lexicographe est regardé comme le successeur d'Auguste Comte.

soient pas coordonnés, leur influence se fait pourtant sentir dans la marche générale du pays ; car, dans presque toutes les parties du Mexique, il y a des élèves de M. Barreda et de M. Parra, sortis de l'Ecole préparatoire, qui propagent, avec une vraie constance, les idées positives. Cette propagande, plus ou moins pure, plus ou moins complète, s'est faite, et continue à se faire encore, principalement à l'aide des écoles; car, depuis 1867, la plupart des Etats de la République ont fondé des établissements d'éducation et d'instruction sur le modèle de l'Ecole préparatoire de Mexico, de laquelle sont sortis les directeurs et quelques-uns des professeurs de ces collèges. Dans les écoles professionnelles où se trouvent des fils de la Préparatoire, ceux-ci ne cessent de propager la doctrine du Maître. Cette action publique se combine avec la propagande privée; je puis citer ma conversion comme un exemple de celle-ci. Pendant les vacances d'hiver de l'année 1888, étant encore à l'état théologique, je m'entretenais un soir avec un des médecins de Jonacatepec, mon village natal, le Dr Florencio Flores, aujourd'hui mon compère, lorsque notre conversation vint à tomber sur le Positivisme. Mes idées sur la grande création de l'immortel Comte étaient on ne peut plus erronées, et le Dr Flores me fit voir combien elles étaient fausses. Le lendemain, je me rendis chez lui, et il me prêta les deux volumes publiés par l'Association Méthodophile, dont il avait été un assistant assidu lorsqu'il faisait ses études médicales à Mexico. L'un de ces volumes contenait, comme je l'ai dit, les principales études du Dr Barreda, l'autre les travaux de l'Association. Je puis assurer que je dévorai plutôt que je ne lus ces livres; j'en fis des extraits. Cette lecture fut pour moi une révélation. C'est alors que je connus l'examen de l'hypothèse de Darwin et la défense de la classification des sciences

par M. Barreda, les biographies de Dante et de Galilée, le travail du Dr Parra sur « les causes premières », l'essai sur « les devoirs réciproques des supérieurs et des inférieurs » par l'avocat Miguel S. Macedo : ces deux dernières études, dont les auteurs devaient devenir mes maîtres, dénotent une acceptation franche et complète des idées d'Auguste Comte. Ma conversion au Positivisme date de cette époque.

Bien des vices de critérium ont été jetés à terre, bien des préjugés qui existaient autrefois, dans les classes dirigeantes du Mexique, sur l'évolution progressive des sociétés se sont évanouis, grâce à l'impulsion du Dr Barreda et de ses disciples.

La supériorité du Positivisme sur les autres synthèses a reçu une éclatante confirmation, à Mexico même, de la part des théologiens. Il y a quelques années, un prêtre catholique, élève de M. Parra à l'Ecole préparatoire, où il avait été initié d'une manière efficace aux études scientifiques, M. Francisco Labastida, entreprit de réformer le plan d'études du séminaire de Mexico, dans un sens strictement scientifique; il y introduisit l'enseignement des sciences positives qui n'y figuraient pas, et organisa leur étude suivant la loi si habilement instituée, par Auguste Comte, pour établir la hiérarchie des phénomènes que présentent le monde et l'homme. Cette réforme, acceptée par l'archevêque de Mexico, et mise immédiatement en application, subsista pendant deux à trois années; mais le changement de recteur amena le rétablissement de l'ancien régime. M. Labastida, qui avait quitté le séminaire lorsque son plan fut supprimé, a toujours protesté depuis contre l'élimination de l'esprit scientifique dans l'enseignement du Collège des ministres catholiques de Mexico.

Dans l'ordre politique, les conquêtes du Positivisme au Mexique offrent aussi quelque intérêt. En 1877,

M. Telesforo Garcia, écrivain vigoureux et adepte du Positivisme, fonda le journal *la Liberté*, qui intervint dans toutes les questions politiques palpitantes; c'est la première publication périodique dans laquelle on ait appliqué le critérium positif aux affaires publiques du Mexique, anathématisant les révolutions comme moyens de progrès, et préconisant la justification et non la condamnation du passé. Ce journal, qui subsista jusqu'à la fin de 1884, contribua à la diffusion de quelques-uns des aspects du Positivisme.

Le Trésor public avait toujours été en proie au plus grand désordre jusqu'à ce qu'un ancien élève de l'Ecole préparatoire, disciple de M. Barreda, M. l'avocat José Yves Limantour, ait accepté la charge du ministère des finances, qu'il dirige encore, et où sa gestion habile lui a conquis l'applaudissement unanime de ses compatriotes (1). Une haute moralité, une continuelle attention à sa tâche, et l'application du critérium positif à la résolution des questions, voilà les moyens employés par M. Limantour pour obtenir l'équilibre du budget et maintenir la bonne direction de toutes les affaires relatives à la richesse publique.

Un autre membre du cabinet mexicain, M. Manuel Fernández Leal, ingénieur, ministre de *Fomento*, sympathise avec le Positivisme. Collaborateur du Dr Barreda à la Préparatoire, comme professeur de mathématiques, depuis la fondation de l'Ecole jusqu'en 1879, M. Leal était au nombre des professeurs qui étudièrent la *Philosophie positive* d'Auguste Comte pour bien s'ac-

(1) « La tâche entreprise par ce ministère a été immense. Les résultats obtenus sont incalculables. » *Rapport du général Pórfirio Diaz, président des Etats-Unis mexicains, à ses compatriotes, sur les actes de son administration*, du 1er *décembre* 1884 au 30 novembre 1896. Parmi ces résultats, nous devons signaler l'unification de la dette publique, la suppression de la dette flottante, la suppression des octrois, qui assure la complète liberté de circulation des marchandises dans tout le territoire de la République.

4

quitter de leurs fonctions. Homme de science, dès sa jeunesse, et serviteur de la nation, depuis 1855, il a toujours été respecté pour son intègre moralité, pour le zèle qu'il a mis dans l'accomplissement de ses fonctions, pour l'étendue et l'utilité de ses services. Dégagé de toute conception théologique ou métaphysique, émancipé en religion aussi bien qu'en politique, M. Leal est un citoyen qui résout toujours les affaires humaines avec des éléments purement humains.

Au Sénat, à la Chambre des Députés, les éléments constructeurs, plus ou moins affiliés au Positivisme, ont toujours prédominé et prédominent encore.

Il résulte de cet examen que ce qu'il faut à présent, au Mexique, c'est de continuer l'œuvre commencée, non seulement en profitant des points de contact pour répandre les vues communes, mais surtout en coordonnant les efforts des différents positivistes, par une propagande systématique de l'œuvre complète d'Auguste Comte. J'estime qu'il y a, chez un grand nombre de mes compatriotes des deux sexes, des dispositions favorables à l'adoption des conceptions essentielles de la foi nouvelle. La poursuite de cette noble tâche est une de mes espérances et un de mes meilleurs propos.

V

Conclusion.

Vous l'avez vu, Messieurs, M. Barreda fut un vaillant apôtre, un vrai philosophe, un grand citoyen. Son élévation morale répondait à sa supériorité mentale et sociale.

Lorsque M. Barreda se chargea, en 1868, de la direction de la Préparatoire, il crut devoir renoncer à l'exercice de sa profession, qu'il aurait pu continuer avec un grand profit, car il était un médecin distingué, très

recherché de toutes les classes, en raison de son savoir reconnu et de son habileté incontestable ; mais M. Gabino Barreda avait une notion très élevée des devoirs sociaux : malgré l'exiguïté de ses appointements, il voulut se consacrer essentiellement au service que demandaient de lui sa patrie et l'Humanité.

Tous les ouvrages de M. Barreda sont imprégnés du plus profond amour social, du plus ardent désir de faire le bien en subordonnant toujours le progrès à l'ordre. L'intelligence affectueuse du savant fondateur de l'Ecole préparatoire palpite dans tous ses travaux ; elle vivra aussi longtemps que son souvenir. Il agissait d'après la loi sociale qui prescrit la noble et volontaire subordination de la SCIENCE à l'AMOUR ; subordination qu'il développa, d'une façon pleinement positive, dans le mémorable discours qu'il prononça en l'honneur de M. Juan Córdero (1), qui avait peint, pour la Préparatoire, un beau tableau allégorique, portant ces deux formules : SCIENCE : *Savoir pour prévoir* ; INDUSTRIE : *Prévoir pour agir.*

La devise *Ordre et Progrès,* que M. Barreda fit adopter pour l'Ecole préparatoire, dès sa fondation, se détache en lettres d'or au-dessus de l'escalier d'honneur. Ces devises, comme toutes celles qu'il préconisa, avaient été recueillies par lui de la bouche même du fondateur du Positivisme ; il ne s'en écarta jamais.

Dans sa vie, il y a un fait bien caractéristique, qui montre par quel côté les esprits élevés sont entraînés vers la nouvelle religion. M. Barreda a souvent raconté à ses meilleurs disciples, quand il leur narrait l'histoire de son initiation au Positivisme, que, dans les diverses occasions qu'il eut d'entendre Auguste Comte, rien n'attira plus vivement son attention que cette formule : *Nul ne possède plus d'autre droit que celui de faire toujours*

(1) L'Ecole préparatoire doit au talent et à la générosité de M. Cordero le seul portrait de M. Barreda qui ait été conservé.

son devoir. C'est à cette maxime qu'il faisait remonter entièrement la sympathie que lui inspira le Positivisme, le désir qu'il eut de le connaître, et sa conversion finale. Je prends plaisir à consigner ici que M. Barreda conforma toujours sa vie à cette règle morale. Si Auguste Comte avait connu son œuvre et sa vie, je ne doute pas qu'il eût été satisfait d'un tel disciple, aussi complet que digne. Aussi est-ce à juste titre que l'on a gravé sur sa tombe ces deux formules positivistes :

Famille, Patrie, Humanité.
Penser pour agir, et agir par affection.

Les sympathies que M. Barreda avait conquises à Guanajuato, lorsqu'il y exerçait la médecine, étaient si grandes, que, lorsqu'il quitta cette ville pour se rendre à Mexico, un grand nombre de familles le reconduisirent jusqu'à un certain endroit du chemin, quelques-unes même l'accompagnèrent jusqu'à la capitale de la République, manifestant, par ce touchant témoignage collectif, le chagrin qu'elles éprouvaient du départ de leur savant, modeste et bon docteur. Pour compléter ce témoignage d'estime et de reconnaissance, les habitants de Guanajuato le nommèrent, peu après, député à la Chambre de l'Union. Malgré cette nomination, M. Barreda n'aspira jamais à jouer un rôle politique : son action fut toujours et partout purement scientifique et philosophique. En vrai positiviste, il ne cessa de témoigner la plus grande déférence pour tout gouvernement constitué.

M. Barreda respectait toutes les opinions et avait des égards pour tous ; jamais il ne pratiqua ce prosélytisme indiscret si répandu parmi les déclamateurs et les fanatiques.

La jeunesse studieuse de Mexico, glorieuse de son illustre Maître, reconnaissante des grands bienfaits dont

elle lui est redevable, lui donnait des marques constantes de sa vénération ; à chaque anniversaire de sa naissance, elle organisait des fêtes, où le vif enthousiasme des élèves et des professeurs se traduisait par des épanchements de cœur à l'adresse du mentor de tous.

Jamais témoignage d'affection n'a été plus sincère que celui qui fut donné au Dr Barreda, lors de son retour de Berlin dans la capitale, par les âmes élevées qui pensent et qui sentent (1); jamais, de la tribune ou de la chaire, ne se sont produites des ovations plus grandes que celles qui furent faites alors en l'honneur du philosophe positiviste mexicain.

Jamais, hélas ! manifestation de deuil n'a été plus profonde que celle de la société mexicaine le 10 mars 1881, jour où le flambeau qui guidait la nation dans la voie de l'ordre, pour atteindre le progrès, s'éteignit pour toujours. Parmi les discours prononcés aux funérailles, je signalerai celui du Dr Manuel Dominguez, qui prit la parole au nom des professeurs de l'Ecole de médecine, non pour son mérite, qui est réel, mais pour l'affection qu'il révèle et qui, venant d'un catholique complet, prouve combien M. Barreda était aimé de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître et de le fréquenter, quelles qu'aient été, d'ailleurs, leurs croyances. Pour consacrer cet hommage public, où les regrets se mêlaient à la plus juste reconnaissance, le Conseil municipal de la ville de Mexico concéda, à la famille de M. Barreda, une sépulture de première classe dans le cimetière municipal de Dolores, et, par détermination expresse du Président de la République, la nation mexicaine fit les frais des obsèques de l'éminent disciple d'Auguste Comte.

(1) Pour donner une idée de l'enthousiasme public et de la joie causée par son retour, je rappellerai que, dans la principale voie, par laquelle M. Barreda devait passer à sa rentrée dans la capitale, on installa à cette occasion l'éclairage électrique, dont l'emploi à Mexico date de ce jour mémorable.

Depuis, l'anniversaire de la mort de M. Barreda a été célébré à plusieurs reprises. Dans la commémoration de l'année dernière, les discours ont été prononcés par mes chers maîtres, tous deux disciples du grand initiateur, le Dr Porfirio Parra et M. l'avocat Miguel S. Macedo, actuellement président du Conseil municipal de la ville de Mexico. Cette célébration eut lieu avec une telle solennité et devant un public si nombreux, qu'on a pu se rendre clairement compte de la sympathie de notre jeunesse pour le Positivisme. Aujourd'hui même, cette manifestation s'accomplit à Mexico pour la septième fois. Le devoir des positivistes mexicains, enfin organisés, sera de solenniser, chaque année, la transition de notre philosophe à la vie subjective, jusqu'au jour où ses compatriotes s'assembleront pour assister à la canonisation humaine de M. Barreda, et pour entendre l'histoire complète de son œuvre, dont les résultats ne font que de naître. Bienheureux celui qui convoquera cette réunion! Bienheureux celui qui écrira de si brillantes pages!

Une ère d'ordre et de progrès a été inaugurée au Mexique; depuis plusieurs années, une régénération graduelle des opinions s'opère partout. Tous ceux qui ont étudié notre état social sont d'opinion que cette transformation morale s'est accomplie grâce au Positivisme, et qu'elle doit être rapportée à l'action prépondérante du Dr Barreda. Le vrai créateur de la paix religieuse au Mexique, l'auteur de tous nos progrès intellectuels et moraux, c'est lui!

L'œuvre de M. Gabino Barreda, qui, comme toute œuvre constructive, a amené l'apaisement et la concorde, est de mieux en mieux appréciée dans sa patrie, et si le nom de l'éminent créateur du Positivisme est associé à celui de son illustre disciple mexicain, dans un même sentiment croissant de vénération et de reconnais-

sance, c'est que tous les esprits élevés ont été à même d'apprécier l'empreinte lumineuse tracée dans la pensée de notre philosophe Gabino Barreda par l'intelligence colossale et féconde du plus grand des constructeurs, l'immortel Auguste Comte.

MESDAMES, MESSIEURS,

Bien que dans la grande famille positiviste il n'y ait pas de différence de nationalité, je crois de mon devoir d'exprimer ici, publiquement, au nom de la famille de M. Barreda, de ses disciples, de ses collaborateurs et amis, au nom de mes compatriotes, mes remerciements les plus sincères : à M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme, qui, voulant rendre à M. Barreda le juste hommage qui lui est dû, m'a confié la noble mission de présider à sa commémoration, dans cet appartement où il a décidé que son portrait serait placé désormais; à mes chers confrères parisiens, qui ont tenu à honneur de s'associer à la glorification du grand homme auquel je dois de me trouver, aujourd'hui, au milieu de mes sympathiques coreligionnaires, dans le berceau même de la religion de l'Humanité.

BULLETIN DE HONGRIE

RAPPORT DE L'ANNÉE 1897

du Cercle positiviste de Budapest.

Le Cercle s'est maintenu l'année dernière, sans augmentation ni diminution. Il a fêté, comme d'habitude, la fête de l'Humanité, le 1er janvier, et l'anniversaire de la mort de notre Maître, le 5 septembre. Le jour de l'An le discours a porté sur l'appréciation critique d'Auguste Comte par le philosophe allemand Dühring. Le 5 septembre, j'ai donné lecture de la traduction — précédée d'une courte notice biographique — de l'*Avis d'une mère à sa fille*, de Mme de Lambert.

Les réunions mensuelles, le premier dimanche de chaque mois, se sont occupées principalement de la préparation d'une traduction allemande de l'*Exposé populaire* de M. Monier.

En fait de publications en langue hongroise, il faut noter l'apparition de la traduction du même *Exposé* (A Positivismus népszerü eloadasban. Budapest, 1897, chez Révai Léo, 1 vol. in-8° de 108 pages. Prix : 1 florin). J'ai publié en outre, dans une revue intitulée : *Magyar Nok Lapja* (nos 31 à 37, année 1897), la traduction de l'*Avis d'une mère* dont il est question plus haut. La *Revue Occidentale* a publié l'introduction qui précède la traduction hongroise de l'opuscule de M. Monier (1897, fascicule de janvier, p. 90), et un travail intitulé : *Récit de la campagne politico-ecclésiastique en Hongrie* (1893-94) (fascicule de mai 1897, p. 342).

Il a été versé pour le Subside positiviste de 1897, par sept souscripteurs, la somme de 26 fl. 50 kr., val. aut. = 55 fr. 50 cent.

Budapest, le 31 décembre 1897.

Le Président :

Samuel KUN,

Correcteur d'imprimerie.

1, Losonczi-utcza.

BULLETIN DE FRANCE

I. — DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE

DE LA

CHAMBRE SYNDICALE DES OUVRIERS EN VOITURES

DISCOURS DE M. VORBE

MESDAMES, MES CHERS CONCITOYENS,

Je suis profondément touché du grand honneur que m'a fait le Conseil d'administration de la *Chambre syndicale des ouvriers en voitures*, par l'intermédiaire du citoyen Mignon, son secrétaire général, en m'invitant à présider la fête de famille qui nous réunit aujourd'hui, et, en votre nom, je remercie du plus profond du cœur mes collègues et amis, MM. Raoul Bompard, aujourd'hui député, et Paul Viguier, ainsi que les citoyens qui ont bien voulu prendre place à cette tribune et donner, par leur présence, un témoignage sensible du vif intérêt qu'ils portent à votre œuvre d'enseignement professionnel.

En ce qui concerne le choix dont vous m'avez honoré, je me considérerais comme manquant à tous mes devoirs, si je ne faisais remonter la distinction si flatteuse dont je suis le bénéficiaire au *Conseil municipal*, auquel j'ai l'avantage d'appartenir, et au-dessus de cette assemblée considérable, à la *Ville* admirable, à l'incomparable cité toujours brillante de jeunesse, pleine d'une forte foi dans les destinées de la France républicaine, riche encore d'un long avenir avec ses quatorze siècles de gloire, de civilisation et de lumière.

L'homme est de tous les êtres celui qui a le besoin le plus impérieux de la société de ses semblables. Isolé, séparé d'autrui, sa pensée reste inféconde, ses plus nobles facultés s'atrophient, son activité ne peut être dirigée vers aucun but élevé. Sa force, sa

grandeur, ses progrès sont tout entiers dans l'imposante continuité qui le lie à toutes les générations éteintes et à toutes celles à naître, et à la solidarité qui l'unit à l'ensemble de ses contemporains.

En dehors et au-dessous du besoin moral que l'homme a de la société de son semblable, la faiblesse qui résulte pour lui de l'isolement fait à l'individu une nécessité de chercher dans l'*association* une puissance protectrice qui lui épargne des efforts trop pénibles, lui facilite la lutte pour la vie, diminue les aléas qui sont d'autant plus nombreux dans la civilisation contemporaine que les nations, dont les relations économiques vont se multipliant chaque jour, deviennent de plus en plus solidaires. L'unité humaine s'accentue en dépit des divisions profondes qui séparent les gouvernements. Le Grand Etre dont toutes les patries sont les organes, l'*Humanité*, devient de plus en plus une réalité sensible, indéniable.

Jusqu'à présent, faute d'organisation, et en raison de l'hostilité qui divise les individus et les sociétés, hostilité qui résulte de la subordination inconsciente ou criminelle des intérêts généraux aux intérêts particuliers, en raison surtout de la méconnaissance d'une haute et large doctrine enseignant aux enfants de toutes les patries leurs devoirs envers la société universelle considérée dans sa vie totale, comprenant les siècles écoulés et les siècles à venir; jusqu'à présent, disons-nous, malgré l'augmentation de la richesse, malgré les progrès accomplis, la solidarité des phénomènes, dans l'ordre économique, nous a été plutôt contraire que favorable, et, quelque douloureuse que soit cette constatation, il est logique qu'il en soit ainsi; car on tombe fatalement dans la dépendance des événements qu'on n'a pas su prévoir.

La recherche étroite et exclusive de l'intérêt personnel, du méprisable *salut individuel*, rend l'homme impropre à toute conception embrassant un vaste présent et un long avenir, à toute prévision dépassant son moi.

Aux résultats désastreux, aux conséquences brutales de la recherche aveugle de l'intérêt personnel, des satisfactions solitaires et mesquines de l'égoïsme individuel, il convient d'opposer la poursuite d'un idéal plus élevé. A l'activité individuelle sous sa triple manifestation physique, intellectuelle et morale, il faut donner, prescrire par l'intermédiaire de la famille et de la patrie, le *salut général* pour objet, la réalisation du plus grand bien commun pour but. Le besoin des vastes horizons s'impose à ceux qui ont l'habitude de vivre sur les hauts sommets, et la conquête du *mieux* naît, sort de la constante pratique du bien.

Les problèmes sociaux étant d'une extrême complication, il importe que les chercheurs soient nombreux et que la valeur mentale des individus soit aussi développée que possible pour rendre plus facile l'obtention des solutions voulues, désirées, hâter le saint

triomphe de la vérité, et par la science qui, en substituant la lumière aux ténèbres, la certitude au doute, peut seule faire l'unité dans tous les esprits, fonder sur d'indestructibles assises, établir pour toujours le *règne de la raison* sur la terre, de la raison qui est la plus sociale de toutes les puissances, puisqu'elle est l'expression de la conformité de nos conceptions et de notre conduite avec l'ensemble des vérités laborieusement acquises par le labeur séculaire de nos pères.

Pour atteindre ce but si enviable, la République devra donc toujours s'efforcer de donner à tous ses enfants la nourriture intellectuelle qui est indispensable à l'épanouissement de leurs facultés, et faire que l'intelligence humaine, éclairée, agrandie, fortifiée par le savoir, s'élève chaque jour davantage à la dignité de puissance directrice des phénomènes, dans la mesure où une telle direction est compatible avec la soumission raisonnée que nous devons aux inflexibles lois naturelles.

Transformer un torrent dévastateur en un cours d'eau bienfaisant, c'est noblement augmenter le capital social ; perfectionner une méthode d'enseignement, trouver un procédé, découvrir une vérité, avec le sentiment que d'autres jouiront du fruit de nos travaux, c'est assurer à notre être la plénitude de sa force et de sa grandeur. En dirigeant nos efforts dans le sens de la réalisation des progrès futurs, c'est nous rendre victorieux du temps et de la mort, c'est conquérir la seule immortalité qui convienne à des âmes fières et libres.

En attendant que le concours succède à la lutte dans l'ordre économique, que l'harmonie des intérêts remplace leur antagonisme, il importe grandement que les Chambres syndicales ouvrières se tiennent au courant des progrès industriels accomplis à l'étranger, propagent et perfectionnent leur *enseignement professionnel*. Il ne faut pas seulement qu'elles copient quand cela est utile, qu'elles s'en tiennent à l'imitation ; il faut qu'elles innovent, qu'elles créent. L'originalité dans la forme, la perfection dans l'exécution, le mieux faire doit rester l'idéal de cette grande patrie française qui, par ses penseurs et ses artisans, — les travailleurs de la plume et ceux de l'outil, — a imposé ses idées aux peuples, son goût au monde. Souveraineté bienfaisante que la puissance du glaive ne peut lui ravir.

En ce qui concerne les moyens de transport individuels ou collectifs, par exemple, il convient de prévoir, il faut tâcher de deviner les modifications que l'emploi de l'*électricité*, de la *vapeur*, de l'*air comprimé*, du *gaz*, du *pétrole*, pourra apporter dans la forme des véhicules.

Je me garderai de m'étendre davantage sur cette question, car l'universalité n'appartient à personne ; il n'est pas d'homme, quelque bien doué qu'il soit, qui n'ait des supérieurs chez beaucoup de ses

semblables, et je n'ai pas la prétention de faire la leçon à mes maîtres. Mes observations, déjà nombreuses, me donnent le droit d'affirmer que le penseur se confond avec l'artiste dans tout ouvrier intelligent et connaissant bien son métier. Développer toutes les bonnes dispositions, les aptitudes heureuses, cultiver les talents, s'efforcer de modifier avantageusement les médiocrités, tel est le but des écoles professionnelles.

Créées peut-être sous l'empire de préoccupations trop exclusivement économiques inspirées par la situation qui nous domine, les *Chambres syndicales ouvrières* n'ont pas dit leur dernier mot au point de vue du progrès général qu'elles contribuent à accélérer; nées d'hier, elles auront la longue durée, le vaste avenir des institutions qui répondent aux besoins fondamentaux des sociétés humaines.

Les idées, les doctrines, les théories qui évoluent, se répandent si lentement lorsque les individus sont isolés, se propagent au contraire avec une merveilleuse activité lorsqu'ils sont groupés, associés, que l'esprit de prosélytisme les pénètre, les domine, et que, par leur union, par le noble enthousiasme qui s'empare de ceux qui croient posséder la vérité, par le dévouement constant de *chacun pour tous* et de *tous pour chacun*, ils acquièrent l'énergique conscience, l'invincible conviction qu'ils sont tous les membres d'une même famille, les organes d'un même corps.

Je ne sais si je me fais illusion ; mais il me semble que les Chambres syndicales ouvrières, si favorables à la manifestation et à la culture de la fraternité corporative, contribueront puissamment à la substitution de la paix à la guerre dans les relations internationales, à l'évolution de la justice au sein des nations, à l'avènement du règne de la religion de l'avenir qui a pour devise : l'*Amour* pour principe, l'*Ordre* pour base et le *Progrès* pour but, et qui donne pour idéal à notre activité le service de l'immortelle trinité sociale à laquelle nous devons le tribut de notre corps et de notre âme : la *Famille*, la *Patrie* et l'*Humanité*.

Je termine en félicitant les jeunes gens qui ont suivi les cours si intéressants et si utiles créés par la *Chambre syndicale des ouvriers en voitures*, et en les invitant chaleureusement à rester dévoués et fidèles à l'œuvre d'enseignement professionnel qui jouit d'une si juste et si légitime considération auprès du Conseil municipal de Paris.

L'abondance des matières nous oblige à reporter pour le numéro de Septembre le compte rendu du banquet offert par M. Aragon à ses coreligionnaires français, à la veille de son départ.

II. — LE POSITIVISME A LYON

Sous les auspices de la Société démocratique d'Etudes économiques *le Chêne*, et sous la présidence de M. Bertrand, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, notre confrère le Dr Paul Dubuisson a fait à Lyon, le samedi 2 juillet, une conférence sur *le Positivisme et la question sociale*, qui a obtenu un réel succès. Cette conférence peut être considérée, selon le mot de M. Bertrand, comme un véritable petit événement lyonnais, à la fois philosophique et social.

Nous ne faisons aujourd'hui que signaler la chose à nos confrères, leur promettant pour la *Revue* de septembre un compte rendu circonstancié de cette manifestation positiviste qui, nous le croyons, laissera une trace durable parmi les 600 auditeurs de toutes conditions et de diverses nuances de l'opinion laïque et républicaine.

Mais nous tenons à exprimer dès maintenant, au nom de la Société positiviste de Paris, nos plus vifs remerciements aux organisateurs de la conférence — nos amis du *Chêne* — et à M. le professeur Bertrand, dont l'accueil fraternel nous a si profondément touchés. F. F.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. J.-B. Foucard, de Valenciennes, et celle de Mlle Bobard, à Paris. Des articles nécrologiques leur seront ultérieurement consacrés.

VARIÉTÉS

I. — PROJET D'ORGANISATION DES ÉCOLES PRATIQUES D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

A Messieurs les Professeurs de Sciences.

Je propose de créer des écoles pratiques d'enseignement secondaire, qui seraient annexées aux collèges communaux, en vertu d'un accord entre les municipalités et l'Etat.

Si cet accord n'avait pas lieu, et que l'idée, néanmoins, fît son chemin, il suffirait d'attendre au 1er janvier 1901. A cette époque, en effet, les municipalités pourront disposer librement de leurs deux cent cinquante collèges communaux.

Lorsqu'on voit avec quel généreux empressement les municipalités édifient à grands frais des établissements d'instruction pour les jeunes filles, on ne peut douter qu'elles ne se montrent également disposées à patronner toutes les œuvres sociales dont la nécessité se fera sentir successivement.

Au-dessus des intérêts universitaires, auxquels nous ne pouvons rester indifférents, il y a l'intérêt de la Patrie, dont se préoccupent surtout ceux qui ont en vue la constitution d'un enseignement national, résumant les besoins, les aspirations, les idées de notre pays et de notre époque. Au moyen des écoles pratiques d'enseignement secondaire, on pourrait instituer une nouvelle éducation nationale, sans bouleverser l'ordre établi, et sans se proposer de rompre d'un seul coup, et sur tous les points du territoire, avec des habitudes et des traditions séculaires.

La science renouvellera l'instruction publique, comme elle a renouvelé le système des études médicales.

C'est pourquoi je m'adresse à vous, mes chers collègues.

Je vous propose d'examiner au point de vue scientifique la solution que je vous présente, en vous priant de vouloir bien la rectifier en tous les points où j'aurais abandonné, à mon insu, les indications impersonnelles de la science.

Quel est le savoir le plus utile? La science. Autrefois, on disait: la religion ; et tout le monde le croyait. C'est une distinction fondamentale entre le monde ancien et le monde moderne.

Or, la science est exclue de l'école primaire, parce qu'on n'a pas le moyen de l'y introduire. Dans les collèges, l'élément littéraire occupe les principales positions, qu'il est décidé à ne pas céder. La science y est tellement à l'étroit, elle y est si tardive, si parcimonieusement distribuée, si fragmentée, qu'elle ne contribue presque en rien au développement intellectuel, qu'elle devrait diriger, aussi nécessaire au cerveau du penseur que l'outil à la main de l'ouvrier.

Les lettres resteront aristocratiques; rendons la science populaire.

Réunissons dans une école pratique annexée au collège les élèves de la maison, à qui les lettres ne suffisent pas, et les enfants des écoles communales, notamment ceux qui, ayant obtenu le certificat d'études, continuent à fréquenter, sans profit, l'école primaire.

A notre époque de divisions et de luttes, on comprendra l'importance, au point de vue social, de la réunion des enfants du peuple aux enfants de la bourgeoisie. Le moyen âge n'avait qu'une même église pour les uns et pour les autres, et leur imposait la même foi.

On s'installera à côté du collège, petitement d'abord, et partout où ce sera possible. On construira le strict nécessaire, en vue d'agrandissements ultérieurs. On évitera d'immobiliser, dès le début, des capitaux considérables. Il faut en réserver pour le jour où l'on aura enfin une architecture scolaire, qui n'existe pas encore, et dont nous allons essayer de donner une idée.

Le bâtiment de l'école pratique consisterait en un simple rez-de-chaussée. Ce serait un espace couvert et fermé, éclairé d'une manière égale sur toute sa surface. L'égalité d'éclairage

serait obtenue au moyen de toitures à crémaillère, vitrées sur une seule face, inclinée, du côté du nord, suivant le plus grand angle du soleil avec l'horizon. On éviterait ainsi de former des générations de myopes. La ventilation serait aussi complète que l'éclairage. Une salle d'attente longitudinale donnerait accès dans toutes les parties du bâtiment, comme cela a lieu dans les gares de chemins de fer. Ce système de construction pourrait être agrandi dans tous les sens et toujours sur le même modèle.

L'école pratique n'a pas été prévue dans notre législation; elle échapperait à toutes les réglementations, sauf à celles qui s'appliquent au travail des enfants dans les manufactures. Elle serait ouverte à tous.

Les maîtres pourraient être choisis non seulement parmi les professeurs du collège et des écoles publiques, mais aussi parmi toutes les personnes possédant un savoir réel.

Soyez persuadés, mes chers collègues, que ni nos grades universitaires, ni nos fonctions officielles ne nous donnent le monopole du savoir. En dehors des établissements d'instruction, le nombre de ceux qui savent et qui pourraient enseigner est considérable. Nous ne sommes qu'une infime minorité parmi les gens instruits.

Ce que nous enseignons ne constitue pas davantage toute la connaissance. Pendant que nous persistons à employer le même nombre d'années, les mêmes maîtres et des procédés traditionnels pour transmettre une doctrine à peu près invariable, partout autour de nous le domaine du savoir s'étend dans toutes les directions. Il faut donc songer à établir dans le monde de la connaissance des moyens de communication rapides et variés, ainsi qu'on l'a fait dans le monde matériel.

L'école pratique utiliserait toutes les ressources: elle deviendrait la cité enseignante par le groupement facultatif de toutes les capacités locales ou régionales.

Dégagée des entraves de la pédagogie traditionnelle, la science cesserait de se plier à l'ancienne méthode didactique, pour appliquer sa propre méthode, pour l'imposer par l'exemple et par les résultats, et pour la généraliser. Il n'y aurait ni classes où le professeur enseigne par la parole, ni

salles d'études où l'élève fait ses devoirs et apprend ses leçons sous la surveillance d'un répétiteur. Le maître travaillerait lui-même avec ses élèves dans son laboratoire ou dans son atelier ; il les ferait travailler en sa présence et sous sa direction. Les choses se passeraient comme dans la vie. On n'y apprend pas de leçons, on n'y rédige pas de devoirs ; on y fait son apprentissage. On se sert des livres pour les consulter et non pour les réciter par cœur. On s'adapte au milieu dans lequel on se meut. On en contracte les habitudes par la pratique et non par la théorie, après un exercice suffisamment prolongé, dont la durée varie selon les aptitudes.

L'école pratique aura pour objet d'approprier à l'éducation, de réunir et de grouper les principaux milieux qu'on trouve épars dans la vie, et dans lesquels on ne peut se mouvoir successivement, parce que la durée de l'existence n'y suffirait pas. Appliquée à la pédagogie, la notion scientifique de *milieu* y produira une rénovation complète.

En dehors des écoles, on vit dans le présent. Pendant les premières années de l'existence, c'est avec des yeux d'enfant qu'on entrevoit tous les objets. Ces observations, d'abord inexactes, sont ensuite rectifiées peu à peu par l'expérience de tous les jours. Les objets, primitivement grossis et interprétés par l'imagination, sont appréciés d'une manière plus exacte et plus raisonnable. On finit par voir avec des yeux d'homme : on n'imagine plus ; on observe.

Faire voyager l'enfant dans le temps, c'est-à-dire dans le passé, c'est le soustraire à l'expérience de la vie réelle, c'est substituer l'imagination à la raison, c'est placer entre l'observateur et la réalité observée une image inexacte du passé sur laquelle l'observation n'a aucune prise, c'est perpétuer la conception du monde telle que les Anciens l'ont imaginée, à une époque où cette conception répondait à l'ensemble de leurs connaissances et à leurs moyens d'investigation.

Quitter la vie réelle, à l'âge de l'enfance, pour l'imagination et pour le rêve, c'est s'exposer, lorsqu'on y rentrera à l'âge d'homme, à voir la réalité avec des yeux d'enfant et de rêveur.

C'est dans le présent que l'élève vivra à l'école pratique,

afin d'y faire l'apprentissage de la vie. Les excursions dans le passé au moyen des ouvrages des Anciens deviendront le couronnement de l'éducation, au lieu d'en être la base.

Vivre dans le présent, c'est s'assimiler son époque, et par suite les principaux éléments de la civilisation à laquelle on appartient, c'est-à-dire, pour nous autres, Français de la fin du dix-neuvième siècle, nos arts techniques, la langue et la littérature nationales, nos beaux-arts et les sciences. Tel sera l'ensemble des études de l'école pratique d'enseignement secondaire.

De plusieurs côtés et à divers degrés, on tente d'organiser l'enseignement des arts techniques. La pédagogie actuellement en honneur s'inspire, il est vrai, des données de l'histoire, mais elle considère le travail manuel surtout comme une préparation professionnelle, et comme un moyen de développer la dextérité, l'adresse de la main. Selon nous, c'est au point de vue moral et social qu'il faut envisager l'introduction du travail manuel dans l'enseignement secondaire. Il s'agit, en effet, d'y réhabiliter l'activité pratique, celle qui se rapporte à la satisfaction des besoins, à l'utile proprement dit.

Les préjugés sont tellement enracinés, que toute discussion à ce sujet est à peu près impossible. Il faut agir et laisser dire, sans chercher à convertir les adversaires. A ceux dont les efforts aboutiraient, en dernière analyse, à transformer le pays en une sorte de thébaïde littéraire et improductive, et qui répètent à l'envi que c'est l'*Enseignement secondaire* qui fait la grandeur morale et intellectuelle de la France, il suffirait pourtant d'objecter qu'il faut, avant tout, que la France vive.

Or, quelle que soit la valeur de notre armée, la nation française ne pourra soutenir indéfiniment la lutte industrielle, si les plus intelligents, les mieux doués, les plus forts s'obstinent, par une inexacte appréciation des professions libérales et de la dignité professionnelle, à s'écarter de l'industrie et des arts techniques.

Inexacte appréciation, avons-nous dit : nul, en effet, n'est plus grand, nul n'est plus libre que celui qui lutte contre les

forces naturelles, afin de les asservir et d'en faire des instruments dociles.

Il s'agit donc de développer chez l'enfant le goût de ce genre d'occupation, et de lui en faire contracter l'habitude dans le milieu le plus favorable, c'est-à-dire dans un atelier.

A cet égard, les Ecoles d'Arts et Métiers sont le meilleur et même le seul type à imiter, à condition de généraliser l'idée qu'on y a réalisée d'une manière si heureuse, et de l'appliquer à l'industrie locale, toutes les fois que cette application sera possible.

A l'atelier, travailler, c'est produire. Sans production, il n'y a ni travail effectif, ni instruction acquise. On s'instruit aux Ecoles d'Arts et Métiers, parce qu'on y produit réellement; mais la production n'est provoquée par aucun appât de lucre ou de gain; elle est subordonnée à l'instruction des élèves. Voilà ce qu'on ne peut attendre de l'industrie privée, dont le but est la production rapide et à bon marché.

Ce serait dénaturer le caractère du travail manuel que de lui enlever son cachet d'utilité pour le transformer soit en exercices abstraits, et par suite stériles et improductifs, soit en une sorte de jeu ou de récréation livrée à la fantaisie de l'élève ou à celle du maître.

Pour constituer un milieu industriel, il faut avoir un véritable atelier de production, où l'on exécute des travaux utiles, qui contienne le chef qui le dirige et les apprentis de toute force, depuis les plus avancés jusqu'aux plus faibles. Alors seulement, le milieu constitué, il y aura vie industrielle, c'est-à-dire action, effort, émulation, œuvre exécutée, habitude prise, développement de l'habileté professionnelle, échange de services, communauté de vues et de sentiments, souci des intérêts de la corporation, moralité. La vie militaire n'a pas le monopole du dévouement, et, à cet égard, la vie de l'atelier est aussi une excellente école pour la jeunesse.

Peu importe le métier enseigné, et qu'il s'agisse d'un seul métier ou de plusieurs. Le but sera atteint si l'enfant a contracté les habitudes de travail régulier qui s'y rapportent, y compris l'ordre et l'économie. Il aura, par cela même, acquis la facilité, le goût, la disposition, l'aptitude à se livrer à ce

mode d'activité, et à faire de nouvelles incursions dans le domaine de l'utile. Il se sera rendu compte par l'expérience du genre d'occupation qui convient à la majorité des hommes, et des services qui en résultent pour la grande famille humaine. Il se fera une idée de l'immense labeur accompli depuis les temps les plus anciens, au moyen duquel tant de générations de travailleurs ont disposé notre séjour terrestre tel que nous le voyons aujourd'hui.

Celui qui n'a jamais travaillé de ses mains, si peu que ce soit, ne sait pas ce que vaut le travail manuel ; il ignore l'effort qu'il coûte et la peine qu'il représente. Il lui manque un terme de comparaison. Il n'éprouve qu'indifférence ou dédain; tandis qu'il devrait, comme nous tous, avoir dans le cœur un sentiment de vive et profonde sympathie pour l'ouvrier comme pour le soldat, pour celui qui fait vivre le pays comme pour celui qui le défend.

L'introduction du travail manuel dans l'éducation est de la plus haute importance au point de vue social, pour unir tous les citoyens comme les membres d'une même famille. Honorer le travail manuel, c'est élever la dignité de l'ouvrier, et par conséquent le moraliser.

J'ai cité les Ecoles d'Arts et Métiers comme type de l'enseignement pratique du travail manuel, et comme milieu industriel approprié à l'éducation.

Il n'existe rien de semblable au point de vue scientifique. On n'a pas organisé l'enseignement pratique de la science ; on n'a formé, en éducation, aucun milieu scientifique.

Ce sera votre œuvre, mes chers collègues, si vous le voulez. Rien n'est plus urgent ; cette question doit primer toutes les autres. Il est plus utile de donner aux enfants du peuple des notions scientifiques que de leur enseigner à lire et à écrire. Les ministres des différentes religions enseignent leurs dogmes à l'enfance, et lorsque l'enseignement religieux régnait sans partage, l'esprit des jeunes générations en était marqué d'un caractère indélébile. C'est ainsi que les religions se sont transmises et perpétuées à travers les siècles en s'emparant de l'esprit de l'enfant. C'est un office analogue que nous devons faire remplir à la science.

Hommes de science, nous avons le droit et le devoir de propager les vérités scientifiques. Or, pour être efficace, c'est à l'esprit de l'enfant que notre enseignement doit s'adresser. Ni les écoles primaires, ni les collèges ne peuvent se prêter à cette transformation; c'est pourquoi nous devons fonder des écoles pratiques d'enseignement secondaire.

Alors certainement, mes chers collègues, ayant la liberté, vous vous empresserez d'employer la méthode scientifique. Les dogmes religieux se transmettent par la parole et par le livre : ce sont des articles de foi. Les vérités scientifiques sont choses d'expérience, et l'esprit de l'enfant ne peut se les assimiler que par le même procédé qui en a permis la découverte. Ce n'est pas une bible, ce ne sont ni des définitions, ni des règles que vous réciterez à vos élèves pour les leur faire réciter ensuite. C'est méconnaître la science que d'y voir une matière à leçons et à examens. Tout doit être enseigné et appris par l'usage, depuis la table de Pythagore jusqu'aux propriétés des tissus, depuis les mathématiques jusqu'à la biologie.

Vous organiserez un milieu scientifique, chacun dans votre spécialité. Vous entourant des livres et des instruments nécessaires à vos travaux, vous vous ferez calculateurs pour rompre vos élèves à la pratique du calcul; géomètres, afin de leur rendre familières les mesures géométriques. Vous généraliserez les procédés imaginés par Poncelet pour rendre élémentaire l'étude pratique de la mécanique. La vulgarisation des notions astronomiques, entreprise si courageusement par M. Camille Flammarion, vous permettra de compléter à cet égard l'enseignement scientifique, et d'initier pratiquement vos élèves à la méthode d'observation. Dans vos laboratoires de physique et de chimie, vous formerez des expérimentateurs habiles. Grâce à vous, les études biologiques pénétreront enfin dans l'enseignement secondaire.

Il ne s'agit pas d'enseigner telle science plutôt que telle autre, ni de faire de l'enfant un mathématicien ou un chimiste. Il s'agit de faire occuper à la science, dans l'éducation de la jeunesse, la même place qu'elle a occupée dans l'éducation de l'humanité, et de la présenter à l'esprit de l'enfant comme

elle s'est présentée spontanément à la radieuse enfance de la Grèce. C'est à la science que nous devons notre développement intellectuel, qui a commencé chez ces glorieux ancêtres ; c'est par la science que nous devons développer l'intelligence des nouvelles générations. Alors seulement il y aura accroissement de savoir et de moralité dans chaque individu, comme il y a accroissement de savoir et de moralité dans l'espèce.

Peu importe, en définitive, de laïciser l'école, si, au fond, l'enseignement reste le même, et n'aboutit qu'au même résultat, c'est-à-dire à l'obtention des mêmes brevets et diplômes de tout ordre, sans aucune augmentation de savoir réel. Il ne sert de rien de remplacer les personnes, si, de part et d'autre, la même doctrine continue à régner en souveraine, si nos enfants vivent toujours en plein moyen âge, si leur jeune intelligence ne reçoit pour tout aliment que la quintessence de la forme, l'abstraction de la règle, la banalité du précepte.

Que le savoir réel devienne enfin le maître de l'éducation, c'est par cet unique moyen qu'il pourra devenir le maître du pays. Alors la science commandant à chaque intelligence comme la loi commande à chaque citoyen, l'étude et la solution des questions sociales s'imposeront à la raison, au lieu d'être inspirées empiriquement par le sentiment ou par l'imagination.

Eclairons l'ouvrier des lumières de la science, afin de le soustraire aux entreprises des ignorants et des violents.

C'est à la science que convient la dénomination de haute culture intellectuelle, parce qu'elle rend l'homme plus éclairé, plus raisonnable, partant plus moral.

J'ose espérer, mes chers collègues, que je n'ai fait que traduire et résumer vos propres pensées. Vous avez tous conscience de votre haute mission éducatrice, et vous souffrez de la position effacée dans laquelle on vous a relégués. Il n'est question ici ni d'amour-propre, ni d'intérêt personnel. Je n'envisage que l'œuvre de l'éducation, dont la direction doit vous appartenir.

Restituons à l'éducation sa véritable base, sa seule base naturelle, le travail manuel. Nos enfants seront actifs, ils

seront animés non pas de cette activité puérile qui n'a d'autre but que l'exercice, mais de l'activité industrielle, guidée par le sentiment de l'utile, ennoblie par la connaissance des services rendus et par la perspective des services à rendre. Ils apporteront dans la vie des habitudes de travail, d'ordre et d'économie, que la pratique du travail manuel leur aura données, en leur faisant perdre ces habitudes de paresse, de désordre et de dissipation, qui sont inhérentes à l'enfance de l'individu et à celle de l'espèce.

Prenons la science pour guide intellectuel de l'éducation. Nos enfants entreront raisonnables dans la vie, parce qu'ils se seront assimilé lentement, par un long et patient effort, les découvertes, les méthodes et les vérités fondamentales de la science. Ils auront ainsi de bonnes habitudes intellectuelles.

Au point de vue moral, le travail manuel aura pour résultat d'habituer l'enfant à sortir de son égoïsme, pour s'occuper d'autrui et pour chercher à rendre service.

La science remplira le même office au point de vue spéculatif, en enlevant l'enfant au sentiment exclusif de sa propre personnalité, pour l'habituer aux idées impersonnelles.

J'ai ajourné jusqu'ici l'examen de l'un des principaux éléments de notre civilisation, l'élément littéraire et artistique. Je crois devoir m'arrêter, avant d'aborder cette étude, à une dernière remarque, qui servira de transition.

Le domaine de la science doit s'étendre progressivement dans tout le cours de l'éducation, comme il s'est étendu dans l'histoire, et les explications scientifiques doivent s'appliquer à autant de catégories de phénomènes que le permettent les facultés de l'enfant, à toute époque de sa croissance. Enseigner chaque science, l'une après l'autre, telle qu'elle existe aujourd'hui, serait contraire à la saine pédagogie, parce que ce serait contraire à l'histoire du développement scientifique de l'humanité, et par suite sans profit pour la culture générale. Un exemple suffira pour faire comprendre cette manière de voir.

« L'astronomie était réellement constituée comme science « depuis l'Ecole d'Alexandrie. Cependant, la physique n'exis- « tait pas encore. La géométrie permettait déjà la mesure des

« angles, des triangles, des cercles. Ces simples données suf-
« firent pour constituer l'astronomie géométrique, qui déter-
« mina les saisons, établit la précession des équinoxes, créa
« la gnomonique et procura la prévision des éclipses (1). »
Eh bien ! dès que l'enfant est en possession des mêmes éléments géométriques, il faut, sans plus tarder, l'envoyer apprendre l'astronomie à l'Ecole d'Alexandrie, c'est-à-dire qu'il faut se servir de ces données pour lui expliquer les phénomènes célestes. L'astronomie occupe une place si considérable dans l'histoire de la science que, pour comprendre qu'on ait pu l'exclure de l'éducation, il est nécessaire de se rappeler quels ont été, en pédagogie, les prédécesseurs de l'Université.

Les pédagogues modernes recommandent aux maîtres de développer chez l'enfant l'esprit d'observation. Aucun d'eux ne semble se douter que c'est à l'astronomie que nous sommes redevables de la méthode d'observation.

L'enfant pourrait, sans quitter son village et même la maison d'école, observer les corps célestes qui l'intéresseraient vivement, ainsi que tous les spectacles grandioses de la nature. On préfère surcharger sa mémoire de tout le fatras historique et géographique, où il n'observe rien, pas même le chef-lieu de son département ou de son canton.

C'est parce que le développement intellectuel de l'enfant reproduit les mêmes phases que le développement intellectuel de l'espèce que nous ne pouvons pas enseigner directement la science sous sa forme abstraite. Longtemps les notions scientifiques se sont présentées sous la forme concrète, dont elles se sont lentement dégagées. Ainsi, en mathématiques, l'idée abstraite de puissance est toute moderne.

(A suivre.) Emile RIGOLAGE.

(1) Littré. — *La Science au point de vue philosophique.*

II. — LE MOUVEMENT SYNDICAL EN ANGLETERRE

(*Suite*).

VII

L'ANCIEN UNIONISME ET LE NOUVEAU (1875-1889).

Les Congrès. — Pendant la période de lutte de 1871 à 1875, les Congrès ont concentré tous les efforts des syndiqués, alors étroitement unis, dans le but commun d'obtenir la reconnaissance complète des Unions par la loi et l'autorité.

De 1875 à 1885, les Congrès discutèrent presque exclusivement les questions relatives à la législation du travail; les points sur lesquels les leaders étaient en désaccord, tels que échelle mobile, conseils des salaires, tarifs des travaux aux pièces, furent soigneusement écartés de l'ordre du jour. En un mot, les points de vue relatifs à l'organisation et à la tactique des Unions, sur lesquels les opinions différaient profondément, furent exclus des discussions des Congrès, de telle sorte qu'un accord fictif y régnait toujours, alors qu'en réalité de sérieuses questions divisaient les délégués.

La Junte qui, on le sait, dirigea l'action politique du Trade Unionisme de 1867 à 1871, fut remplacée en 1871 par le Comité parlementaire, composé de 10 membres et un secrétaire élus chaque année par le Congrès. Les principales personnalités de la Junte, MM. Allan et Applegarth, cédèrent la place, entre 1872 et 1875, à MM. Henry Broadhurst, John Burnett, J.-D. Prior et George Shipton. Ceux-ci adoptèrent d'ailleurs la méthode et la tactique de leurs prédécesseurs. La composition du Comité parlementaire ne subit à peu près aucun changement jusqu'en 1889, et son secrétaire, M. Broadhurst, fut réélu dans cette fonction pendant 14 ans; lorsque M. Broadhurst devint, en 1886, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, il céda provisoirement sa fonction de secrétaire du Comité à M. Shipton.

Depuis 1872, chaque Congrès réclamait la modification de la loi qui n'admettait pas la responsabilité civile du patron en cas d'accident survenu à un ouvrier par la faute d'un de ses compagnons de travail.

Dans un accident de chemin de fer, par exemple, causé par la faute d'un aiguilleur, les voyageurs pouvaient obtenir de la compagnie réparation des dommages, tandis que les employés du train n'avaient droit à aucune indemnité, parce que la faute avait été commise par un de leurs collègues. Grâce aux efforts persévérants du Comité parlementaire et notamment de M. Broadhurst, la législation fut modifiée sur ce point important par le ministère Gladstone en 1880, malgré une opiniâtre opposition des grands industriels et des compagnies. Dès lors, le principe de la responsabilité civile des patrons en cas d'accidents fut introduit dans la loi, et d'importantes Unions, celles des maçons et des constructeurs de navires entre autres, poursuivirent leurs patrons pour obtenir des indemnités dans tous les cas où leurs associés furent victimes d'accidents professionnels. Cependant, l'ancienne jurisprudence ne fut point complètement abolie par la loi de 1880, car elle admit le *contracting out*, d'après lequel l'ouvrier pouvait à l'avance renoncer par contrat spécial au bénéfice de la nouvelle loi (1).

En dehors de cette réforme, les leaders du Comité parlementaire partageaient entièrement, sur les questions économiques, les opinions de la bourgeoisie libérale (2). Les Congrès de 1882 et 1883 allèrent même jusqu'à rejeter le suffrage

(1) La législation anglaise, en matière d'accident, a été sensiblement améliorée par la loi du 6 août 1897. Quoique établie sur des principes et des bases différents, la nouvelle loi anglaise est au moins aussi large et aussi avantageuse pour l'ouvrier que la récente loi française du 9 avril 1898.

(2) L'adhésion du Comité parlementaire à la politique libérale du temps et spécialement au ministère de M. Gladstone causa, en 1883, la rupture entre les leaders du mouvement ouvrier et les membres de la Société positiviste de Londres, notamment MM. Harrison, Beesly et Crompton, qui avaient pris une part si considérable à la campagne de la Junte, de 1869 à 1875. Les positivistes ne purent admettre que le Comité parlementaire s'inféodât à un parti politique quelconque et surtout qu'il soutînt M. Gladstone même dans ses mesures de coercition contre l'Irlande.

universel réclamé par quelques unionistes. Les chefs du mouvement préconisaient alors la maison à l'ouvrier, le paysan propriétaire, la coopération sous sa forme actuelle, l'accession des ouvriers au patronat, etc. Aussi, de 1880 à 1884, les Unions n'exercèrent-elles qu'une faible influence sur le Parlement; elles n'obtinrent que des améliorations secondaires, telles que la loi interdisant le paiement des salaires dans les débits de boissons, loi qui, d'ailleurs, fut votée sous l'influence de M. Bradlaugh, lequel n'était ni unioniste, ni ouvrier. Pourtant, à la suite de réclamations faites depuis longtemps, M. Prior, secrétaire de la Société des charpentiers, fut nommé inspecteur du travail, en 1882.

Une association ayant pour but d'obtenir la réforme de la législation du travail dans les manufactures fut créée en 1886 dans les provinces du Nord, afin d'exercer sur le Parlement la pression à laquelle les Congrès et le Comité parlementaire se refusaient.

Aussi bien peut-on dire que, pendant cette période, le mouvement unioniste n'eut aucune activité propre et que ses leaders se bornèrent à suivre docilement la politique du parti libéral, en qui ils avaient pleine confiance (1).

***

Tandis que les chefs unionistes se complaisaient dans cette quiétude un peu somnolente, de nouvelles idées se répandaient peu à peu dans le monde ouvrier. La lecture, vers 1882,

(1) Il nous est impossible de discuter, en connaissance de cause, les appréciations de M. Webb sur l'attitude du Comité parlementaire à cette époque : aussi bien notre but consiste-t-il simplement à donner au lecteur une analyse suffisante de son important ouvrage. Cependant, tout en pensant, avec nos distingués confrères de la Société positiviste de Londres, que le Comité parlementaire a eu tort de s'inféoder à la politique du parti libéral anglais, nous croyons que les reproches adressés par M. Webb au Comité parlementaire sont secrètement basés sur ce que celui-ci s'efforça, pendant cette période, de contenir les tendances de certaines Unions vers un parti politique contraire, c'est-à-dire vers le parti socialiste. Dès lors, nous qui sommes convaincu que l'une des causes essentielles de la faiblesse des syndicats français réside précisément dans cette union jusqu'ici beaucoup trop étroite entre les préoccupations syndicales et les préoccupations politiques, nous ne pouvons, pour notre part, critiquer avec la même sévérité l'attitude

de l'ouvrage d'Henry George sur la théorie économique de la rente causa une première modification dans les opinions du prolétariat. Peu après, la lecture de Karl Marx vint accélérer ce mouvement et produire, parmi les travailleurs, un courant déterminé en faveur des idées collectivistes. La crise industrielle qui éclata en 1883 pour se prolonger jusqu'en 1887 favorisa singulièrement la pénétration de ces idées. Au cours du Congrès international des Trade Unions, tenu à Londres en 1886, les délégués déclarèrent que, dans un grand nombre d'industries anglaises, le chômage sévissait avec intensité.

Cette pénible situation des travailleurs suscita beaucoup de sympathie en leur faveur dans la classe bourgeoise. Un philanthrope d'Edimburgh donna 25,000 francs pour l'organisation d'une conférence ayant pour but de rechercher le système le plus équitable de rémunération du travail industriel ; cette conférence eut lieu à Londres, en 1885. Un grand négociant, propriétaire de navires, M. Charles Booth, entreprit en 1886, à ses frais personnels, une enquête sensationnelle sur la condition des prolétaires les plus malheureux. Les résultats de l'enquête montrèrent combien était grande la misère imméritée de ces travailleurs; 1,250,000 personnes, soit 22 p. 100 de la population de Londres (dans certains districts, la proportion atteignit 60 p. 100), furent trouvées dans un état de pauvreté vraiment au-dessous des conditions élémentaires de la vie civilisée.

Ces investigations donnèrent une vive impulsion aux besoins de réformes sociales. Le parti libéral alors au pouvoir n'offrant, pour combattre les misères sociales, que ses théories sur le libre-échange, l'éducation populaire, fut peu à peu abandonné par les travailleurs qui se tournèrent vers les revendications théoriques et les propositions pratiques de la nouvelle école de réformateurs.

du Comité parlementaire, laquelle paraît avoir été prudente et mesurée, et non pas timorée et étroite. D'ailleurs, les incidents du Congrès de Cardiff, en 1895 — le coup d'Etat de Cardiff, comme on a dit — montrent bien qu'après une évolution caractérisée par le mouvement de 1889-90, les puissants syndicats anglais se rendent exactement compte du danger de l'immixtion, dans leurs affaires, de la politique et des politiciens, même socialistes.

Une réaction se produisit aussi contre l'esprit qui inspirait alors les Unions. Leurs cotisations élevées, leurs tendances à se préoccuper surtout du développement des caisses de secours mutuels, des fonds de réserve, et à refuser des secours aux grèves, même provoquées par des réductions de salaire et des augmentations d'heures de travail, furent vigoureusement dénoncées par quelques-uns de leurs propres membres. L'esprit de la Société des mécaniciens fut vivement attaqué par deux de ses adhérents, MM. John Burns et Tom Mann, au congrès de 1889. Il faut cependant reconnaître que si les grandes Unions, avec leurs puissantes caisses de secours mutuels contre la maladie, le chômage, la vieillesse, etc., pouvaient mériter quelques critiques, en revanche, les Unions qui ne possédaient pas ces institutions n'avaient pour ainsi dire aucune vitalité. Au cours de la crise de 1878-79, des centaines de petites Unions de cette dernière catégorie avaient disparu; quant à celles qui existaient, elles étaient incapables de la moindre action collective. Quoi qu'il en soit, cette situation et ces influences contribuèrent dans une large mesure à transformer l'esprit individualiste des syndicats en une foi collectiviste caractérisée par le « Nouvel Unionisme » qui se manifestera bientôt.

De 1886 à 1889, une série de manifestations significatives marqua le début de l'agitation nettement socialiste. Au mois de février 1886, le grand meeting des sans-travail provoqua une panique à Londres. Les leaders de la *Social Democratic Federation* (parti collectiviste), MM. Hyndmann, Burns, Champion et Williams, organisateurs du meeting, furent poursuivis par le gouvernement, mais acquittés par le tribunal; et cette poursuite eut pour effet d'attirer l'attention de l'opinion publique sur leurs doctrines. Le préfet de police ayant, en novembre 1887, interdit les meetings à Trafalgar-Square — qui depuis toute une génération servait de lieu de réunion publique en plein air — une démonstration imposante eut lieu le 13 novembre 1887 au square Trafalgar même, dans le but de défier l'autorité. La manifestation fut repoussée par la troupe et deux de ses organisateurs, MM. John Burns et Cunningham Graham, député, furent em-

prisonnés. Une agitation semblable, quoique moins intense, se produisit sur divers points du pays. Les mesures gouvernementales contre le mouvement ne firent qu'entraîner les forces ouvrières du parti radical de Londres vers le parti socialiste.

Le programme de ce parti fut adopté avec ardeur par les ouvriers sans métier (*unskilled*) : manœuvres, aides, hommes de peine, *dockers*, etc. Ceux-ci, mal vus par les membres des grandes Unions, les considéraient en retour comme un corps aristocratique. De plus, même dans les Unions d'ouvriers de métiers les plus réputées, telles la Société des compositeurs de Londres et l'Amalgamation des mécaniciens, un parti du Nouvel Unionisme, composé de jeunes hommes, se forma pour combattre le vieil esprit et faire de la propagande en faveur des théories socialistes.

***

Voyons maintenant comment le congrès annuel des Trade Unions fut finalement converti aux nouvelles idées. Tout d'abord, il est curieux de noter que la première manifestation en leur faveur est due à l'influence directe de Karl Marx. En effet, au congrès de Bristol, en 1878, Adam Weiler, ami personnel de Karl Marx et ancien membre de l'Internationale, fit une proposition tendant à la limitation légale des heures de travail. Au congrès suivant, Weiler profita d'une résolution en faveur de la propriété au paysan pour défendre un amendement préconisant la nationalisation de la terre, mais il ne trouva pas même quelqu'un pour signer sa proposition. Trois ans après, les effets de la propagande de M. George devenaient visibles ; l'idée de l'appropriation de la terre au paysan était alors très répandue. Néanmoins, au congrès de 1882, en dépit d'une protestation contre les principes communistes, une proposition ayant pour objet la nationalisation du sol fut votée par 71 voix contre 31. Mais le Comité parlementaire, hostile au collectivisme, ne tint aucun compte de ce vote, et aux cinq congrès suivants, la même proposition fut constamment repoussée, quoique à des majorités décroissantes. Au congrès de 1887, un vague amendement en faveur

de la nationalisation de la terre fut adopté. Enfin, au congrès de Bradford, en 1888, le principe de la propriété au paysan avait disparu; une motion tendant à la nationalisation du sol fut votée par 66 voix contre 5, avec invitation au Comité parlementaire de porter la question devant la Chambre des communes.

En ce qui concerne la limitation légale des heures de travail, les progrès dans les congrès ont été plus rapides. Au congrès de 1883, Weiler fit prendre une résolution invitant le Comité parlementaire à obtenir du Parlement la journée de huit heures pour les ouvriers de l'Etat et des Compagnies jouissant d'un monopole. Mais le Comité parlementaire n'en tint guère plus compte que du vote sur la nationalisation du sol. Au congrès de 1887, le Comité parlementaire fut invité à procéder à un plébiscite sur la question de la journée de huit heures. Un second plébiscite, ordonné par le congrès de 1888, montra que de vieilles Unions, comme celles des charpentiers et menuisiers, des compositeurs, des fòndeurs en fer, des employés de chemin de fer, s'étaient en partie ralliées à la proposition.

Les Mineurs. — Les nouvelles idées modifièrent également les opinions des Unions de mineurs, notamment en ce qui touche l'échelle mobile des salaires, système qui, nous l'avons dit (1), fut défavorable aux ouvriers. Au mois de décembre 1881, les Associations de mineurs du sud et de l'ouest du Yorkshire abandonnèrent formellement le système de l'échelle mobile et, malgré l'insistance des Compagnies, exigèrent un minimum de salaire. Les mineurs du Lancashire suivirent bientôt leur exemple. Cependant, l'Union nationale des mineurs, dirigée par les leaders du Northumberland et du Durham, maintenait sa préférence pour l'échelle mobile et, conséquemment, s'opposait à la loi sur la journée de huit heures. De 1885 à 1888, les congrès de mineurs mirent aux prises partisans et adversaires de l'échelle mobile. Ces luttes aboutirent à la fondation, par les partisans du minimum de salaire et de la journée de huit heures, de la Fédération des

(1) Voir, page 54, en quoi consiste l'échelle mobile des salaires.

mineurs, en septembre 1888, à la conférence de Manchester. Tandis que l'Union nationale ne compta bientôt plus dans ses rangs que les mineurs du Northumberland et du Durham, la nouvelle Fédération, au contraire, étendit rapidement son action sur les mineurs des autres centres houillers de l'Angleterre et de l'Ecosse. Son effectif, qui était de 36,000 membres en 1888, s'éleva à 96,000 en 1889, à 147,000 en 1891 et, en 1893, atteignit 200,000 membres.

Mais le Comité parlementaire et ses membres les plus influents faisaient toujours les plus grands efforts pour s'opposer au nouvel esprit. Dans le plébiscite de 1888 sur la journée légale de huit heures, nombre de bulletins de vote contenaient des arguments contre l'intervention de la loi et beaucoup de leaders n'hésitèrent pas à voter contre la journée de huit heures au nom de leur Union tout entière. Le Comité parlementaire manifesta une semblable hostilité contre l'organisation de congrès ouvriers internationaux. Il fut cependant obligé de réunir le congrès international de Londres en novembre 1888, où les représentants des idées nouvelles, MM. Burns, Tom Mann, Keir Hardie, eurent une influence prépondérante, au détriment du Comité. Ces divergences firent perdre au Comité parlementaire ses éléments les plus distingués, qui se retirèrent devant l'impossibilité de faire prévaloir plus longtemps leurs opinions économiques et sociales.

Sur le terrain politique proprement dit, une marche parallèle de l'opinion substitua finalement les idées progressistes aux idées libérales (laissez-faire). Les leaders progressistes adoptèrent le programme semi-socialiste de Newcastle.

Il est juste de remarquer que tous les membres du Comité parlementaire ne se refusèrent pas à défendre, au moins sous quelques-uns de ses aspects, le nouvel esprit unioniste. En effet, M. Drummond, secrétaire de la Société des compositeurs de Londres (1) et ami du Comité parlementaire, commença en 1886 une vigoureuse campagne pour obtenir que les im-

(1) Ayant abandonné cette fonction en 1892, M. Drummond fut appelé l'année suivante à l'Office du Travail *(Labour department)*, où depuis il occupe une fonction.

primés de l'Etat fussent exécutés au tarif des syndicats ouvriers, et que, par extension, il en fût de même pour tous les travaux publics. En 1889, sous l'influence de M. Cook, typographe, et de deux membres de la Société des Fabians (1), le Conseil des écoles de Londres — bientôt suivi par le Conseil de comté de la même ville — décida que les ouvriers employés par les adjudicataires de ses travaux seraient dorénavant payés d'après les tarifs syndicaux. Par un vote du 13 février 1891, la Chambre des communes prit la même décision en ce qui concerne les travaux de l'Etat. Depuis lors et conformément à ces diverses résolutions, le cahier des charges établi pour chaque adjudication contient une clause prescrivant à l'adjudicataire de payer à ses ouvriers les salaires considérés comme normaux et courants dans le métier, c'est-à-dire, en fait, de payer ses ouvriers aux tarifs établis par les syndicats.

Les idées nouvelles pénétraient de plus en plus les Unions. En même temps, les leaders du Comité parlementaire étaient attaqués violemment et sans mesure ; ils furent même accusés de corruption et de trahison, en raison de leur attachement au parti libéral et à ses théories. Les secrétaires généraux des grandes Unions partagèrent leur sort. Cependant, au congrès de Dundee, en 1889, les membres du Comité parlementaire et son secrétaire, M. Broadhurst, furent réélus par 177 voix contre 11, malgré leurs adversaires que les délégués refusèrent de suivre. Mais la grande grève des *dockers* (ouvriers des ports), en 1889, vint augmenter le succès du Nouvel Unionisme et assurer sa victoire.

Les Gaziers. — A la suite de petits résultats obtenus, en 1888, par des ouvrières de manufactures d'allumettes, l'utilité du groupement syndical se répandit avec une rapidité extraordinaire parmi les travailleurs n'ayant pas de métier proprement dit. En mai 1889, l'Union générale des *labourers* (manœuvres) et des gaziers fut fondée avec le concours de MM. Burns, Mann et Tillet, aidés par M. William Thorne, ouvrier gazier, homme dévoué et capable. L'Union compta

(1) Nous savons que l'un de ces hommes est M. Sidney Webb lui-même.

bientôt plusieurs milliers de membres qui, au mois d'août 1889, réclamèrent unanimement la réduction de la journée de travail de douze à huit heures. Après un intervalle de quelques jours, pendant lesquels les directeurs des grandes Compagnies du gaz de Londres mesurèrent leurs forces, des idées de paix prévalurent et, à la surprise générale des gaziers et du public, la *journée de huit heures* fut accordée par les Compagnies sans lutte aucune : cet important succès pacifique fut même accompagné d'une légère augmentation de salaire.

Les Dockers. — Cet événement impressionna vivement les dockers. A la suite d'un conflit insignifiant survenu le 12 août 1889 dans les docks, un mouvement général de grève se répandit bientôt parmi les dockers de tous les ports du nord de la Tamise. En trois jours, 10,000 hommes étaient en grève. Les grévistes demandaient 0 fr. 60 c. à l'heure, l'abolition des sous-entrepreneurs et du travail aux pièces, une augmentation pour les heures supplémentaires et un minimum d'engagement de quatre heures. M. Benj. Tillett appela à son aide MM. John Burns et Tom Mann. Sous l'influence de ces trois leaders, la grève se généralisa et, pendant plus de quatre semaines, le travail du port de Londres — le plus grand du monde entier — fut complètement paralysé. L'opinion publique désapprouva les Compagnies des docks qui cherchaient à remplacer leurs ouvriers par des renégats (*blacklegs* ou moutons à pattes noires). Le total des souscriptions en faveur des dockers atteignit 1,218,400 francs. Enfin, sous la pression exercée par les journaux, le clergé, les propres actionnaires des Compagnies des docks, les propriétaires de navires et les négociants, le cardinal Manning et M. Sydney Buxton, choisis comme arbitres du conflit, purent amener les directeurs des docks à accorder à leurs ouvriers toutes les demandes présentées par ceux-ci, et ce dans un délai de six semaines.

Le résultat immédiat de ce succès fut la formation d'un grand nombre d'Unions parmi les ouvriers des ports de l'Angleterre et parmi beaucoup d'autres manœuvres, hommes de peine, journaliers, etc. Un an plus tard, le Trade Unionisme était ainsi renforcé d'environ 200,000 membres, à peu près tous partisans des théories du Nouvel Unionisme. Pendant

cette période, une augmentation sensible du nombre des adhérents se produisit également dans les principales Unions. Au congrès de l'Union générale des employés de chemins de fer, tenu le 19 novembre 1890, le nouvel esprit fut ainsi caractérisé : « L'Union doit rester un instrument de combat et ne pas s'embarrasser de caisses de secours contre la maladie et les accidents. »

***

La vive impulsion donnée au mouvement unioniste fut accompagnée d'un grand développement des idées socialistes. Le congrès de Liverpool, en 1890, marqua la victoire décisive de l'esprit socialiste contre le Vieil Unionisme que défendaient les principaux membres du Comité parlementaire. Devant cette transformation des opinions, la plupart des anciens leaders du Comité parlementaire se retirèrent et le plus considérable d'entre eux, M. Broadhurst, abandonna sa fonction de secrétaire du Comité ; il revint fort heureusement sur cette décision et fut réélu membre du Comité, en 1894, immédiatement après M. John Burns. Le congrès de Liverpool fit directement appel à l'Etat et aux municipalités pour réaliser son programme de revendication.

Mais il importe de bien remarquer qu'en adoptant les idées socialistes, les Trade Unions les modifièrent assez profondément. En effet, le nouvel esprit fut aussi éloigné des tendances révolutionnaires qui, avec Robert Owen, avaient caractérisé la période de 1830-1834, que du libéralisme manchestérien. Sans doute, on proposa bien la célébration du centenaire de la Révolution française par une révolution sociale internationale, en même temps que l'idée d'une grève générale était de nouveau lancée ; mais pendant l'année 1889 elle-même, le courant socialiste révolutionnaire évolua bientôt vers une organisation socialiste légale et constitutionnelle. Cette évolution peut être caractérisée par l'attitude de deux leaders considérables, MM. John Burns et Tom Mann, qui, bientôt convaincus que la transformation de l'ordre social ne peut s'opérer par la violence, n'hésitèrent pas à se séparer de la Fédération sociale démocratique, organe du parti collectiviste marxiste.

Le nouveau courant socialiste est dès lors favorable aux Unions, aux sociétés locales de coopération de consommation, à l'action politique régulière, en un mot à tout sentiment de solidarité entre travailleurs. On vise à donner une grande extension aux services municipaux et nationaux, à assurer un minimum de bien-être rationnel *(standard of life)*, à obtenir de bonnes lois sur le travail dans les fabriques, et aussi à réduire et à limiter le nombre d'heures de travail. En outre, le nouvel esprit unioniste est de moins en moins intransigeant en matière de caisses de secours et de prévoyance contre la maladie, le chômage, les accidents et la vieillesse.

Il n'est pas possible de prévoir à cette heure (1894) les résultats que donnera le nouvel esprit qui a pénétré les Unions depuis 1889. Toutefois, on peut dire que le socialisme actuel est autrement pratique et raisonné que le communisme de 1833. La méthode de 1894 ressemble bien plus à celle de la Junte de 1867 à 1875 qu'à celle des owénites de 1833, et l'on pourrait d'ailleurs trouver de grandes ressemblances personnelles entre Allan et Applegarth d'une part, Burns et Mann de l'autre.

Quoi qu'il en soit, sous l'influence des nouvelles idées, l'esprit étroit et particulariste des anciennes Unions a cédé la place à un sentiment plus large de solidarité entre les travailleurs. Ce sentiment s'étend maintenant aux travailleurs sans métier et aux ouvrières. Il a également déterminé, chez les prolétaires anglais, des relations plus suivies avec les travailleurs européens.

(*A suivre.*) F. FAGNOT.

III. — THESPIS FIN DE SIÈCLE

Thespis ressuscité, cherchant une grand'ville
Afin d'y redresser ses bachiques tréteaux,
Les plus grandes cités lui promettaient, par mille,
Théâtres à l'instar ou départementaux,
Avec toile à réclame, orchestre et capitaux.
Du Théâtre-Français aux bouibouis miniscules,
Des casinos gascons aux beuglants de Calais,
On réclamait Thespis dans tous les édicules.
Lui, trouvant l'Odéon et l'Opéra trop laids,
Mûrissait son idée, en se grattant le nez.

Euréka ! cria-t-il. Peuple parlementaire ;
Ce n'est pas en Barnum que j'apparais, mon bon ;
En simple spectateur, je reviens sur la terre,
Convié par Thémis et guidé par Arton,
De plus Thespis que moi, rire au Palais-Bourbon.

PRIMOGUÉ.

BIBLIOGRAPHIE

I. — UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR LE QUATRIÈME SIÈCLE

(Suite.)

SECOND PROLÉGOMÈNE *(Suite)*.

III. Les historiens au IVe siècle. — Leur insignifiance relative. — Substitution de la théologie à la politique. — Les écrits des Pères, principale source d'informations. — Caractère polémique et très vivant de ces écrits.

IV. Le *Codex Theodosianus* ou actes législatifs des empereurs chrétiens. — Circonstances au milieu desquelles cette collection fut exécutée. — Sincérité et naïveté des compilateurs. — Concentration du pouvoir de légiférer. — Singuliers modes d'expression de ce pouvoir. — Les lois à la cantonade ou *in terrorem*. — Importance du Code Théodosien comme source historique. — Le lyrisme et le romantisme dans le prétoire.

V. Renaissance de la culture du latin. — Age d'or des lettres latines chrétiennes. — Causes de ce phénomène. — La liberté religieuse et l'empereur Julien. — L'édit de tolérance rendu par « l'Apostat ». — Ses effets sur le public chrétien. — La vie libre et les belles-lettres.

VI. Julien dénoncé comme persécuteur. — La loi sur l'enseignement des lettres grecques. — Les professeurs attachés au christianisme privés du droit d'enseigner l'*hellénisme*. — Circonstances qui provoquèrent cette mesure. — Son caractère plutôt ironique que politique. — Comme quoi Julien aimait trop à railler et jouait ici avec le feu. — Opportunité de sa glorieuse mort.

VII. Profit que la littérature latine chrétienne tira de ces incidents. — Brièveté inévitable de ce renouveau. — Ceux qui y participent le plus brillamment le condamnent. — Jérôme et Sulpice aspirent au style grossier. — Coup d'œil sur l'ensemble des sources indirectes. — De l'usage qui en sera fait.

III

Mais l'examen de ces questions — mieux à sa place en tête de ce livre II de la *Chronique*, où Sulpice parle parfois en homme

politique et comme s'il écrivait des mémoires — ne nous détournera pas plus longtemps de notre objet actuel, à savoir l'indication des sources indirectes qu'il nous a fallu consulter. Les historiens proprement dits y occupent une fort petite place. Ils n'avaient pas cessé de faiblir depuis les Antonins. Deux hommes de race hellénique, l'un fonctionnaire, l'autre soldat, — on sait à quel point ces vocations se confondaient alors, — essaient de nous renseigner : Zozime, en langue grecque; Ammien Marcellin, en un latin brouillé d'hellénismes et rendu pénible par l'abus des procédés de l'Ecole, qui était encore exclusivement grecque. Zozime, curieux pour son âpre hostilité contre le nouveau culte et sa haine contre des princes qui ont « trahi les dieux », serait utile en ce qui concerne l'Orient; mais il connaît mal les faits occidentaux, et il passe en courant sur les points qui nous intéressent le plus. Ammien, au contraire, calme et impartial, bien qu'aussi polythéiste que Zozime, constitue une autorité de premier ordre, en dépit de ses défauts; mais nous avons le chagrin de le voir se taire précisément en 378, à l'heure où son témoignage de courtisan expert et de vieux soldat nous importerait fort. Evidemment, la vaste information dont il disposait au regard du Palais et de l'Armée aurait jeté un jour précieux sur cette catastrophe de 383, que je devrai tirer de l'obscurité qui jusqu'ici a pesé sur elle, et où les évêques mondains, les bureaucrates corrompus et les militaires intrigants jouent le premier rôle. Je ne mentionne qu'en passant l'abréviateur Aurélius Victor, aussi dépourvu de capacité historique que de sûreté. A vrai dire, tous ces écrivains n'ont aucune idée des liens qui rattachent les événements entre eux, non plus qu'aucun souci de pénétrer les mobiles individuels et les caractères. On dirait qu'ils sentent que les masses agissent plus que les personnes et que le mouvement social s'accomplit aveuglément, en dehors de toute influence isolée. A aucune époque, si ce n'est dans notre présent XIXe siècle, les hommes importants n'ont compté pour si peu. C'est pourquoi il n'y a plus d'histoire au sens classique du mot. L'ancienne forme narrative n'avait jamais eu d'autre matière que la guerre et la politique. La religion étant devenue l'affaire non pas prédominante, mais exclusive, et le nouveau système religieux s'incarnant dans une hiérarchie puissante, organe d'un dogme fortement précisé, il en résulte que tout tourne autour de cette institution. Le surplus des faits ne compte que par ses rapports avec l'Eglise. Or, l'Eglise est la vraie société politique; c'est donc l'histoire ecclésiastique qui est la véritable histoire.

Cette histoire-là, ceux qui la font ne songent guère à la raconter, ils sont bien trop occupés à agir et à combattre. Il est remarquable qu'Eusèbe Pamphile, encore un Grec, fondateur incontesté de ce nouveau genre de narration historique, arrête son

récit à la convocation du concile de Nicée, en 325, bien qu'il ne soit mort qu'en 345, et après avoir participé amplement à la grande lutte qui remplit le premier tiers du siècle. On dirait qu'il a compris que ce qui allait se passer, ce tourbillon de synodes, de *conventus*, de conciliabules, de conciles, n'était pas matière à narration. Jérôme, qui essaya de continuer la partie la moins intéressante de l'œuvre d'Eusèbe, aboutit à un résultat des plus mesquins, tout comme son ami Turannius Rufinus, plus tard l'objet de son inextinguible haine. L'un et l'autre, ils avaient formé de grands plans historiques, dont le résultat le plus net se ramène à quelques récits hagiographiques relatifs aux solitaires d'Egypte et de Syrie, récits suspects, car ils étaient de troisième et quatrième main. Si, en réalité, Jérôme a largement travaillé pour l'histoire, c'est dans la masse de son œuvre, très considérable et très mêlée — lettres, préfaces, brochures — qu'il faut chercher les matériaux dont nous lui sommes redevables. Autant peut-on en dire de tous les « pères » de cette époque agitée. A s'en fier aux titres de leurs écrits, on croirait qu'ils visent uniquement l'instruction et l'édification. Mais ce n'est qu'une apparence. Les œuvres d'Ambroise, par exemple, le plus didactique d'entre eux, ont l'air d'être formées de cinq ou six grandes compositions, telles que l'*Hexameron* et le *De Officiis*. Seulement, quand on les regarde de près, elles ne sont rien autre chose que des allocutions aux catéchumènes, des harangues dominicales, des « sermons » noués bout à bout à l'aide d'un titre de fantaisie. Les productions de cet ordre, improvisées de bouche à oreille et recueillies par de très habiles sténographes *(notarii)*, étaient ensuite arrangées en volume, comme font nos écrivains de revues et nos conférenciers. En certains cas, la publication avait lieu à l'insu du sermonnaire, comme s'en plaint Gaudentius, évêque de Brescia : *nihil ad me attinet*, dit-il (Migne, t. XX, p. 835). On devine quelle quantité de matière historique vivante et pittoresque se cache dans ces gros livres, dont l'aspect nous semble aujourd'hui d'une si rébarbative frigidité.

Ajoutez que la littérature du IVe siècle est exclusivement polémique. Le christianisme, il est vrai, n'avait guère connu d'autre forme littéraire que la controverse. Les écrits d'enseignement doctrinal ou d'exposition dogmatique désintéressée sont très rares. A peine peut-on dire que Cyprien de Carthage en ait laissé quelques exemples. Mais, après le concile de Nicée, quand la situation officielle est conquise, l'hérésie — précédemment simple opinion erronée, se produisant au sein d'une doctrine librement professée — est devenue une menace d'insécurité et, parfois, une occasion de désordre. Les divergences sur le dogme peuvent entraîner la perte ou procurer la possession du pouvoir. Il s'ensuit que toute modération a disparu, et que chaque écrit revêt inévi-

ablement des formes agressives, car on ne s'occupe plus que d'attaquer ou de se défendre. La chanson elle-même est utilisée comme arme de combat. Arius avait nié la consubstantialité du Fils et du Père dans sa *Thalie*, imitée de Sotade, et même dans des couplets faits pour les matelots. Hilaire et Ambroise lui répliquent un peu plus tard par des hymnes que chantaient leurs ouailles en l'honneur de la divinité du Fils et de l'Esprit. Hilaire surtout, le maître vénéré de Martin, fut un type de combattant, sans cesse sur la brèche, et rarement la « liberté de la presse » se vit pratiquée avec la virulence et l'emportement qui marquent sa lutte contre Constance, l'empereur théologien. Les *tractatus*, les *enarrationes* d'Ambroise sont une perpétuelle polémique, remarquable surtout par le côté social. Quant à Jérôme, il ferraille jusque dans ses notes et ses commentaires sur les deux Testaments. C'est lui, le premier, qui a montré jusqu'où pouvait s'élever l'invective maniée pour la défense d'intérêts sacrés. De nos jours, on l'a peut-être égalé en ce genre, on ne l'a pas surpassé, nul n'ayant jamais été autant que lui possédé de cette forme spéciale de la faculté de haïr : l'*odium theologicum*. Les trente et un livres de la *Cité de Dieu*, d'Augustin, sont de véritables « articles » publiés par coupures, en réponse aux agressions polythéistes. C'est dans un but et selon un procédé analogues que le même Augustin enjoint à Paul Orose d'improviser les sept livres de ses *Historiæ adversus paganos*. A vrai dire, l'improvisation et la querelle sont le trait commun de cette masse de productions de toute catégorie qui, sous le nom générique de *tractatus*, provoquent en nous, aujourd'hui, une impression si froide et si pesante. Ecrites ou parlées, c'est toujours la pensée saisie au vol, de sorte que l'in-folio hirsute et glacé que j'ai là sous la main contient, en réalité, une collection de gazettes où revit l'existence courante, prise toute chaude sur le fait, et où la passion circule et bouillonne toujours. C'est ce que je vous montrerai dans les onze *tractatus* de Priscillien, sortis tout à coup, hier, après quinze cents ans, de la tombe ensanglantée de cet hérésiarque.

Quand le livre n'était pas composé de sermons, d'allocutions et de leçons catéchuméniques, il était formé de prétendues lettres, *epistulæ*, où l'auteur raconte sans doute, quelquefois, à ses amis la vie qu'il mène, les difficultés qui l'assiègent, les luttes qu'il soutient; mais, là encore, il faut se défier du titre — le IVe siècle n'a pas connu la spécialité, — et, subitement, surgit une dissertation longue et animée sur les disputes du jour. C'est le *tractatus* qui s'introduit dans la correspondance privée. Ce genre littéraire, d'origine très récente, était alors en si grande vogue que le païen Symmaque y put acquérir une réputation immense moyennant quelques centaines de lettres ou même de simples billets, dont le

vide, la nullité et l'ennui nous stupéfient. Dans le personnel chrétien, il s'était élevé deux ou trois réputations très hautes, vague ébauche de ce pouvoir spirituel que le nouveau régime rêvait de fonder. C'est la papauté qui s'essaye à surgir au moyen d'expériences spontanées et sporadiques. Comme on faisait naguère pour les oracles, chacun s'adresse à ces chefs intellectuels quand il s'agit de lever une difficulté de dogme, de trancher un point de morale, ou bien de réduire au silence une naissante hérésie; et, presque toujours, ces consultations se produisent par voie épistolaire. Aussi les grandes collections de lettres qui ont cette origine, celles de Jérôme, d'Ambroise et d'Augustin, sont-elles un opulent trésor à consulter. Il n'est pas de question qui ne s'y trouve débattue, soit sous la forme de la simple *epistula*, soit sous les espèces plus majestueuses du « traité ». Même dans la correspondance de l'aimable Pontius Meropius Paulinus avec Sulpice, les deux éléments se mêlent; et, à côté de détails précieux relatifs à cette franc-maçonnerie ascétique, dont les agissements, trop longtemps inaperçus, représentent la fin du siècle sous son aspect le plus vivant, vous trouverez d'interminables *tractatus* sur la reine de Saba et sur les bénédictions de Jacob.

IV

Mais la source des sources pour cette période, ce ne sont pas les historiens proprement dits, ni les polémistes religieux, ni les sermonnaires, ni les épistolaires, c'est le *Codex Theodosianus*. Quand cette compilation de textes législatifs fut exécutée, il y avait cent vingt-six ans que l'empire chrétien existait. Cette date présente de précieuses garanties. Nombre de lois impériales avaient été mises de côté, ou tout au moins modifiées par d'autres lois, dues aux empereurs « légitimes », comme on appelait les successeurs de Constantin. Celui qui ordonna de codifier ces textes avait toute raison apparente de croire qu'il construisait pour l'éternité. Il ne doutait pas, en tout cas, de la durée indéfinie de sa dynastie, et tout le monde autour de lui pensait de même. On n'imaginera jamais à quel point l'Empire soupçonna peu sa fin prochaine. En fait, il se tient encore pour immortel que déjà il est mort. Ce fut le prodige mental de Byzance. Quant au fils de l'idiot Arcadius, le simple et modeste Théodose II, il pouvait vraiment alléguer de bonnes excuses pour se fier en l'avenir. Il avait eu l'invraisemblable fortune de succéder à son père sans l'ombre d'une intrigue de palais, sans la moindre émeute de rues, tant la notion d'hérédité s'enracinait fortement. Cette circonstance, à peu près inouïe dans les annales impériales, communiquait un air de sûreté et d'efficacité à tous ses actes. Sans compter que ce porphyrogénète, plus authentique que Commode ou

Gratien, avait déjà, lorsqu'il se fit codificateur, régné trente années au milieu du calme le plus complet, — sauf les difficultés avec les barbares, bien entendu. Huit jurisconsultes, haut titrés et expérimentés, furent employés à cette besogne. Ils réussirent à mettre en un ordre méthodique et régulier la masse confuse des décisions de toute espèce prises par le chef de l'Etat depuis Constantin et portant sur toutes les matières imaginables.

Il faut se rappeler que l'empereur était le législateur unique. Sa simple parole tranchait toute question de droit public et de droit privé, et aussi de ce droit, alors naissant, qui devait bientôt tout envahir, sous le nom de droit canonique. C'est un des côtés les plus singuliers et les plus intéressants du *Codex Theodosianus*, que les décisions qu'il contient concernant la discipline religieuse. L'empereur, étant *pontifex maximus*, surveille les églises chrétiennes au même titre que tous les autres cultes. Il n'est pas un protecteur, mais un directeur, un chef, et son autorité n'était contestée par personne, exception faite pour les cas où elle se laissait trop durement sentir à tel ou tel groupe. Le livre XVI du Code Théodosien est consacré en entier à poser des règles pour l'Eglise, à réformer ce qui pourrait produire du désordre dans le clergé, à formuler la loi en ce qui concerne les personnes et les meubles des ecclésiastiques, enfin à promulguer le dogme et à fixer la foi. Ce législateur, la plupart du temps non baptisé, qui décide ce qu'on doit croire et ne pas croire, est un spectacle extraordinaire. J'entends qu'il était en désaccord absolu avec l'idée fondamentale du nouveau culte. Il est aussi tout à fait moderne, car bientôt il va disparaître, et on ne le reverra que quatorze siècles plus tard, alors que, ô merveille! la soi-disant Réforme l'accueillera comme un progrès. Il faut lire dans Socrate et dans Sozomène comment Théodose le Grand, assisté de Nectaire, — qu'il avait fait patriarche de Constantinople, bien que celui-ci n'eût pas reçu le baptême, — convoque les évêques des différentes sectes, leur pose une question captieuse, recueille leurs réponses, et puis, s'étant retiré dans son cabinet et ayant prié Dieu de l'éclairer, « approuve celle des professions de foi « qui reconnaissait une même substance dans les trois personnes « divines et annule toutes les autres » (Sozomène, VII, 12). Il ne s'agissait que de la personnalité et de la divinité de l'Esprit-Saint (1).

(1) Je n'ai pas donné place à Socrate et à Sozomène dans mon appréciation des sources indirectes de cette étude, non plus qu'à Paul Orose et à quelques autres auteurs que pourtant j'utilise. On trouvera sur eux des indications dans les notes (voir *infrà*, p. 151, sqq., ce qui est dit d'Orose); mais ils ne sont pas strictement contemporains de Sulpice, et je m'attache à resserrer les limites de la contemporanéité, qu'on a, à

La forme des actes législatifs rendus dans des conditions si étonnantes est faite, elle aussi, pour surprendre le lecteur accoutumé à nos procédés actuels. Tantôt, ce sont des « édits », mot qui implique un acte de propre mouvement; tantôt des « rescrits », c'est-à-dire une réponse faite à quelque demande particulière; ou bien encore des lettres adressées à certains fonctionnaires provinciaux. D'autres fois, il s'agit de véritables comptes rendus délibératifs, comme le texte que je cite ailleurs en parlant de la vie militaire de Martin, et où l'on voit l'Auguste entrer en colloque avec ses vétérans. La sténographie de ce colloque, c'est la loi. Mais les cas les plus remarquables se produisent quand l'acte législatif est formé d'un fragment de harangue, soit que l'empereur s'adresse au Sénat, soit qu'il parle directement « au peuple ». Les princes Flaviens semblent avoir eu un goût prononcé pour ce procédé, où le législateur prend des allures d'orateur et pousse souvent l'éloquence jusqu'au lyrisme le plus effréné. Ils aimaient à se prononcer *ab irato,* sous l'impression de quelque nouvelle alarmante ou sous le coup de quelque contradiction. La menace tient une grande place dans les lois ainsi improvisées. Elle ne s'adresse pas seulement aux délinquants ou aux criminels futurs, mais aussi, et très fréquemment, aux magistrats chargés de rendre la justice. Jamais la langue du droit ne serra à ce point l'actualité, se modelant sur les événements immédiats et servant d'organe aux passions courantes. Elle cesse alors de ressembler à ce bel ancien style juridique que Sulpice possédait si bien (cf. plus bas). L'emploi des formes imagées et colorées y est continuel et un romantisme échevelé se trouve ainsi introduit dans le prétoire. Ce sont ces édits, ces rescrits, ces constitutions, ces billets, ces harangues que nos huit jurisconsultes rangèrent en seize livres avec diligence et honnêteté. L'honnêteté surtout est incontestable, puisque, tout en étant chrétiens et dévots, ils ont placé dans leur compilation des textes qui établissent avec évidence que le polythéisme maintint sa prise sur le monde officiel bien au delà de la date qui lui est ordinairement assignée. Dans le *Codex Theodosianus*, Julien l'Apostat, si abhorré à en croire les écrivains ecclésiastiques, est qualifié couramment de *divus*, et plusieurs de ses lois, même celles qui con-

mon gré, l'habitude de beaucoup trop élargir, surtout pour les premiers siècles de notre ère. Je pourrais signaler des centaines d'exemples où Salluste, Tacite et Ammien sont cités à titre égal comme témoins d'une seule et même époque. Renan lui-même emploie fréquemment des textes du IVe siècle pour éclairer l'histoire de l'Eglise sous les Antonins. Par exemple, il utilise le congé de Martin en vue de constater le sentiment des chrétiens à l'égard du métier militaire du temps de Marc-Aurèle. Il y a une distance très grande et une différence infinie entre les deux situations.

tredisaient les prétentions chrétiennes, y sont insérées tout au long. Il est vrai qu'elles sont fort bien rédigées. En tête du titre *De Paganis*, à côté des imprécations furibondes de Constance contre les sectateurs des sacrifices : *sacrificiorum aboleatur insania*, vous lisez un rescrit de Constantin, autorisant, en termes d'une tolérance parfaite, le libre exercice de toutes les religions, et aussi une « constitution », expliquant congrûment la légitimité de l'aruspicine et l'utilité des incantations en agriculture. Sulpice, malgré ses sentiments libéraux, eût été lui-même scandalisé — s'il avait assez vécu pour feuilleter ce recueil — d'y rencontrer la loi de Valentinien II accordant une valeur officielle aux formules semi-ariennes du concile de Rimini *(De Fide catholica)*. Ces insertions inattendues ont toujours indigné les écrivains orthodoxes qui ne comprennent pas que des fonctionnaires de la pieuse cour de Théodose II aient pu s'oublier ainsi. En revanche, elles sont, pour l'historien, une riche aubaine; pour le critique, une garantie de loyauté et de sincérité : deux éléments peu communs en histoire ecclésiastique.

L'étude du droit, traitée selon la méthode historique, a rendu bien des services depuis son inauguration par notre illustre Cujas; mais elle ne fut jamais plus utile que lorsqu'elle mit en lumière les textes, purgés de toute immixtion postérieure, du Code Théodosien. Ce fut comme un bec de gaz allumé au fond d'une cave toute noire, car le IV[e] siècle — moment si décisif de la longue transition entre l'antiquité et les temps nouveaux — est plein de trouble, d'obscurité et de confusion. Néanmoins, le travail de Cujas — pour des lecteurs tels que celui qui parle présentement, par exemple, — laissait subsister des ombres assez épaisses. Le grand bienfaiteur en cette matière, ce fut le Genevois Jacques Godefroy, qui mourut à la peine. Il ne vit pas son livre imprimé, destinée amère dont je suis actuellement menacé. Grâce à son labeur immense, les seize livres du *Codex Theodosianus* deviennent une lecture comparable au roman le plus intéressant, pour qui s'est pris à goûter cette période si riche, si compliquée, si bouillonnante, où plongent les racines de l'histoire occidentale, plus spécialement les racines de l'histoire de notre France chérie. Sous leurs mutilations et leurs souillures, les textes, fouillés, triés, rajeunis au moyen de sagaces expurgations, resplendissent illuminés en faisceau par des emprunts à la littérature et à l'épigraphie contemporaines. Autour d'eux circule une route sûre et bien tracée, qui laisse apercevoir les trous, épargne les chutes, et permet qu'on s'approprie, avec une reconnaissante tranquillité, les informations de tout ordre contenues dans cet inappréciable document.

Son côté le plus curieux, c'est le ton théâtral et, pour ainsi dire, irréel de tout ce qui touche à la religion, aux mœurs et à

la morale. Le nombre des lois faites par les empereurs chrétiens, uniquement pour prendre une attitude devant telle fraction du public, et sans aucune intention de les appliquer, est considérable. Je signalerai, entre autres, un certain édit de Théodose, autorisant les petites gens à se faire sommairement justice à eux-mêmes, en cas d'abus commis par les *optimates* ou par les soldats. Cet acte, pris au sérieux, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, aurait mis l'*Orbis romanus* à feu et à sang. Lorsque Constance déclare avec fracas que les temples doivent être fermés, leur accès interdit, et tout sacrifice puni de mort, il sait fort bien qu'au delà des murs de Constantinople, où ces façons comminatoires sont superflues, son édit ne recevra aucune exécution. Lui-même, quelques mois plus tard, il ira tranquillement et en grande pompe visiter à Rome les innombrables et très opulents sanctuaires polythéistes, éclat et gloire de la Ville éternelle. Mais à cette heure précise, il a besoin de faire une démonstration de christianisme intransigeant pour contrepeser les mauvais effets de sa politique arienne. Sur un autre terrain, quand Théodose ordonne la mise en liberté des enfants que leurs pères ont vendus pour solder une dette ou pour se procurer des ressources, il n'ignore point qu'une telle mesure ébranlerait la base de l'ordre social fondé sur l'esclavage. C'est affaire de déclamation, non de législation. Les évêques les plus exaltés n'ont jamais demandé que le régime servile fût modifié. Mais, très probablement, Théodose venait d'entendre ou de lire un des émouvants *tractatus* dans lesquels Ambroise trace la navrante description de familles mises à l'encan par des usuriers. Comme il faut toujours adopter les interprétations les plus bienveillantes, je ne nierai pas que l'empereur ait cédé — en signant cet édit, qui bouleversait l'organisation sociale — à une sincère émotion. Mais ce qu'il souhaitait principalement, c'est que son improvisation législative parvînt sous les yeux du très redouté évêque de Milan. Quant à l'application, il en devait être comme si la Chambre actuelle des Députés décrétait l'abolition du salariat ou la suppression du mariage.

C'est un point très important à retenir que ces manifestations législatives adressées à la cantonade, comme on dit en argot de théâtre. On peut éviter ainsi de colossales bévues dans le maniement du *Codex Theodosianus*. Pour l'avoir oublié, le grave Baronius en a commis d'énormes, et à sa suite, des historiens tout aussi graves que lui. Je pense en ce moment à la question des temples renversés, un problème historique qui intéresse fort le caractère moral de notre saint et que j'ai traité dans un petit essai intitulé : *Martin destructeur de Sanctuaires*. Ce système des lois de parade, ou *in terrorem*, exige évidemment que chaque texte soit étudié, de façon à s'assurer si, au moment de sa

publication, il n'existait pas sur un point quelconque de l'empire un homme ou un groupe d'hommes ayant des titres à la bonne attention du législateur, et à qui celui-ci octroyait, faute de mieux, une satisfaction littéraire. La littérature, en effet, tient une place considérable dans l'histoire de l'empire chrétien, particulièrement dans les actes de ces empereurs de la maison Valentinienne que, pour la commodité du récit, j'appelle les troisièmes Flaviens; on y devine des rédacteurs qui ont passé par les écoles de déclamation et conservé l'amour du beau parler.

V

Qui donc, au surplus, n'éprouvait ce goût dans la période que nous traversons (360-420)? C'est le très rapide âge d'or des lettres latines chrétiennes. Ce phénomène, excellemment mis en lumière par M. Gaston Boissier, — à qui j'adresse un seul reproche, son silence sur Sulpice, — demande à être exposé avec quelque détail, précisément parce qu'il exerça une sensible influence sur le développement intellectuel et esthétique de notre auteur. Jusqu'à la fin du IIIe siècle, le christianisme, issu d'une conjonction dès longtemps préparée entre le judaïsme et l'hellénisme, n'avait parlé que grec. Dans cette œuvre préliminaire, une part considérable doit être, en effet, attribuée aux Juifs hellénisants, que représentent très bien les Septante et Philon. Avant la venue de Jésus, ils avaient élaboré les idées messianiques; après, ils les développèrent et les enrichirent. Nulle religion ne possédait le germe de l'unité : la religion d'Israël pas plus que les autres, quoi qu'on ait pu dire sous l'impression de son succès postérieur. La catholicité n'appartenait vraiment qu'à la philosophie grecque, surtout à cette doctrine du Portique, où toute la race humaine est conçue comme une seule et même famille. Sous ce rapport, l'hymne à Zeus de Cléanthe dépasse les prophètes de mille et mille coudées. Le vrai fondateur du christianisme, Paul, était un Juif hellénisant de Tarse, centre philosophique considérable, où il avait puisé tout un côté de sa doctrine. On a remarqué que son discours à l'Aréopage d'Athènes rappelait cet hymne à Zeus que je viens de citer. Toute la prédication de Paul — Rome exceptée, où il n'alla pas de son plein gré — se produisit en pays grec : Antioche, Éphèse, Corinthe, Thessalonique. A vrai dire, la première propagation de l'Evangile serait inexplicable sans l'existence des groupes de Juifs, que la dispersion, ou *diaspora*, avait répandus sur toute la surface de l'*Orbis romanus*. Leur langue était le grec, et le grec jouait dans l'empire le rôle du français dans l'Europe du XVIIIe siècle.

Sans doute, au sein des petites communautés situées loin du centre, d'humbles croyants traduisirent en un bien mauvais langage

la Bible des Septante, tout au moins fragmentairement. Il y avait eu aussi, à partir du règne de Septime Sévère, en Afrique, une école d'apologistes latins. Mais à Rome la langue officielle du christianisme était le grec : pour les actes de baptême, pour les épitaphes, pour tout ce qui concerne le culte et la liturgie. Ce ne fut qu'après le concile de Nicée, vers la fin du premier tiers du IVe siècle, que le latin reprit son rang. Il le reprit à temps.

Les Grecs, qui avaient rendu tant de services à la religion nouvelle, la poussaient grand train vers un inextricable chaos. Leur penchant pour les constructions subjectives et pour les spéculations à perte de vue les rendait inaptes à la portion de l'œuvre qui restait à accomplir. Le premier concile œcuménique n'avait fait que les mettre en verve. Nos Occidentaux, au contraire, estimaient que les grands points avaient été vidés à Nicée. Dans leur opinion, la doctrine est acquise : il faut laisser le dogme en paix, songer à la morale. Or, celle-ci ne peut se fonder que par la discipline, laquelle ne peut s'obtenir qu'au moyen d'une organisation forte et bien réglée.

C'était une besogne éminemment romaine. Pour l'accomplir, le génie pratique et gouvernemental qui avait unifié, concentré et régularisé le monde antique, semble alors passer dans l'âme des protagonistes de l'Eglise latine. Ils parlent la langue claire, simple, résolue de l'unité et de l'ordre. Ils la parlent non sans un certain éclat, rendu plus sensible par l'éclipse qu'elle venait de subir. Les querelles de chrētiens contre chrétiens ont désormais un tout autre caractère. On y sent moins l'école et plus l'intelligence des affaires. A ces indices, chacun peut deviner que le catholicisme est proche et c'est à bon droit que plus tard il se qualifiera de romain. Maintenant, je tiens à dire que ce phénomène du relèvement de la langue usitée administrativement dans l'*Orbis romanus* eut une autre cause encore que la prétention du culte nouveau à l'universalité. J'entends qu'il fut considérablement aiguillonné et hâté par la politique de l'empereur Julien. Quoi qu'on pense de ce personnage, dont les Français et spécialement les Parisiens ne devraient parler qu'avec une affectueuse gratitude (1), il est certain que si la reviviscence du latin au IVe siècle fut une renaissance; si, au lieu de balbutier le dialecte grossièrement enfantin de la *Vetus Itala* ou la langue sauvagement irrégulière, bien que

(1) « Je fis comprendre à mes soldats qu'il s'agissait moins de ma « propre vie que du salut de l'Etat, de la liberté du genre humain, et « surtout de l'existence des Gaulois. » (Lettre XXIX, adressée de Lutèce des Parisiens au peuple d'Athènes.) Ce contact, établi entre Parisiens et Athéniens en 361, est tout à fait symbolique. Julien, en construisant un pont pour unir la *Lutecia* insulaire à la rive gauche de la Seine, avait fondé Paris.

puissante, des Africains, les « pères » latins visent à la correction et à l'élégance ; s'ils y atteignent parfois, c'est que Julien leur fit respirer, bon gré mal gré, l'air de la liberté et leur inocula inconsciemment, il est vrai, le goût des belles-lettres

Une telle proposition étonnera peut-être ceux qui, voyant surtout en Julien un persécuteur passionné du nouveau culte, ne sont guère disposés à admettre que rien de libéral ait pu venir de lui. Je les invite, tout d'abord, à réfléchir sur la véritable nature de l'esprit de persécution, lequel consiste essentiellement à croire qu'on peut et qu'on doit faire prévaloir, même par violence, les opinions théologiques auxquelles on est attaché. Le monde antique ne conçut jamais une semblable idée. Elle est absurde dans la donnée polythéiste, plus absurde dans la situation religieuse adoptée par Julien. L'esprit de persécution est entré dans le monde tout juste le même jour que la croyance en un Dieu unique, auprès duquel tous les autres sont méprisables et malfaisants. On avait pu souvent constater les résultats de cette innovation au cours de la dernière période de l'ancien judaïsme. Dans la période judéo-chrétienne qui suivit, comme à la foi en le Dieu *Un* vint s'ajouter l'opinion que le salut éternel s'obtient non seulement en adorant ce Dieu unique, mais en contraignant autrui à l'adorer, l'esprit de persécution se déchaîna dans toute sa grandeur et son horreur ; car sa source est très haute et très noble, si les conséquences sont affreuses.

Aussitôt, en effet, que les chrétiens disposent de quelque puissance, l'emploi de la terreur et de la violence pour se sauver soi-même et le prochain devient le souci majeur, l'obligation principale. Ils l'appliquent d'abord entre eux ; puis, les hérésies réprimées, ils l'appliquent aux non-chrétiens ; et les choses marcheront ainsi jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, avec quelques légères intermittences, très difficiles à bien fixer. Je n'en connais qu'une qui soit absolument authentique. C'est celle qui commence au troisième mois du règne de Julien (novembre 361) et s'arrête vers la septième année du règne de Gratien.

Constance mourut à Mopsucrène, près de Tarse, le 3 des nones de novembre 361, après s'être fait baptiser par un évêque arien. Flavius Claudius Julianus, qui, l'année précédente, avait été élevé à l'augustat par les légions gauloises, à Lutèce des Parisiens, se trouva ainsi le maître de tout l'empire. Son premier acte — *in ipso veluti principatus vestibulo* — fut de rappeler tous les évêques que Constance avait poursuivis, maltraités et jetés en exil. Il les réinstalla dans leurs églises respectives ; il leur fit restituer les biens que les ariens ou plutôt les semi-ariens leur avaient arrachés ; enfin, ce persécuteur combla la mesure en déclarant qu'à l'avenir nul ne pourrait être tourmenté pour sa croyance.

Il a été établi plus tard que cet acte, d'apparence si libérale,

avait été inspiré par un infernal esprit de ruse. L'aimable Grégoire de Naziance, qui n'y va pas de main morte quand il s'agit de son ancien camarade de l'école d'Athènes, a très bien démontré que Julien fut un abominable tyran et Constance le plus doux des maîtres *(Oratio secunda in Julianum)*. Mais, au premier moment, l'impression avait été tout autre. La vérité, c'est qu'il y eut un immense cri de joie et de délivrance parmi les orthodoxes, et aussi dans le public entier, attristé et excédé par les troubles interminables, fruit de la politique de Constance. C'est grâce à l'édit de pacification, rendu, au plus tôt, en décembre 361, qu'on vit régner cette *libera colendi facultas*, ancienne devise des apologistes et des martyrs, base des premières lois de Constantin, mais que Constantin ne pratiqua pas toujours et que ses fils foulèrent aux pieds. Julien la reprit, la respecta et en imposa le respect aux autres. A chaque secte son bien ; à toute personne le libre choix de son culte. Le successeur de Julien, soldat horriblement brutal, mais brave homme, — je parle de Valentinien Ier, — ne crut pas manquer à ses devoirs de bon orthodoxe en imitant « l'Apostat ». Et comme il fallut quelque temps pour amener Gratien à renier la politique de son père, notre précieuse période put atteindre à un total approximatif de dix-huit années (1). C'est ainsi que les « pères » vécurent — plus ou moins longtemps et avec plus ou moins de profit, selon leur âge — dans une atmosphère de liberté. Or, la liberté favorise la culture intellectuelle et met en contact amical les représentants des doctrines opposées : tel Basile échangeant les lettres les plus tendres avec Libanius. Elle ne craint pas de confier un poste très élevé à Themistius, « le défenseur des dieux ». Elle pousse Symmaque, polythéiste dévot, à user de son influence sur son ami Ambroise, l'ardent catholique, pour faire donner à Augustin, qui était encore un peu manichéen, la chaire d'éloquence de Milan. Grâce à elle, Valentinien, croyant réel et pratiquant, qui avait sacrifié à sa foi la situation qu'il occupait dans l'armée sous Julien, n'hésita pas à donner pour précepteur à son fils le Bordelais Ausone, chrétien à peine nominal et poète ultra-paganisant. Père et professeur vont à l'office ensemble ; ensemble aussi, ils font assaut de vers pornographiques. C'est l'époque où les écoles d'Italie, d'Afrique et de Gaule brillent d'un si vif éclat. Ambroise, Jérôme et Ruffin, d'abord, Augustin, notre Sulpice, avec son ami de cœur, Pontius Paulinus, et Prudence, un peu plus tard, sont les représentants de cette génération Julienne. Le plus éminent et le plus complet d'entre eux, c'est Augustin. Il n'est pas un aristocrate

(1) Ceci n'est tout à fait vrai que de l'Occident. L'édit de tolérance de Julien n'empêcha pas Valens de suivre une tout autre ligne de conduite que son frère, et même de rompre avec lui pour ce motif.

comme Pontius ou Sulpice. Mais son père, ayant quelque aisance, put lui faire donner cette éducation des privilégiés de la fortune que Mommsen compare à celle des gentlemen anglais. Sa vie de jeune homme peut servir de type pour les étudiants de l'époque. Or, ses propres récits nous le montrent poursuivant librement et ardemment la vérité et la sagesse à travers les sectes et les systèmes, sans abjurer son christianisme natif, mais aussi sans beaucoup s'en soucier. L'*Hortensius* de Cicéron — du Platon accommodé à la romaine — lui avait donné l'impulsion première. Ce sont ces deux païens, ô triomphe de l'humanisme ! et non Isaïe, dont la lecture le rebutait, qui lui ont fait concevoir une plus haute idée de la divinité. Il est successivement académicien, stoïcien, manichéen. Avec quelle ardeur et avec quelle bonne foi les *Confessions* vous l'apprendront, si vous surmontez l'agacement que cause d'abord le mode de composition de ce délicieux livre, tout en éjaculations vers Dieu, lequel est pris pour confident direct et accablé d'aveux à fatiguer un curé de village. Mais que de matière nutritive et savoureuse dans cet os médullaire, et surtout quel étonnant tableau d'une activité philosophique et d'une liberté de recherche qu'on ne retrouvera que douze cents ans plus tard, car ce mouvement fut une préfiguration de la Renaissance.

VI

L'édit de tolérance et de pacification, en créant l'atmosphère de liberté intellectuelle que je viens de décrire, avait donc poussé les chrétiens occidentaux vers cette culture littéraire qu'ils avaient jusque-là négligée. C'est dans ces circonstances que parut la fameuse loi interdisant le professorat public aux sectateurs du nouveau culte. Prenant — ou faisant semblant de prendre — au sérieux les dénonciations furibondes que les apologistes, tant grecs que latins, aimaient à diriger contre les « lettres profanes », Julien ordonna que quiconque voudrait enseigner « l'hellénisme » devrait faire adhésion au culte national. Nous n'avons pas cet édit, qui n'est probablement que la lettre n° XLII. C'est le seul acte positif qu'on invoque quand on veut prouver que Julien fut persécuteur. Cet acte ne touchait, en réalité, qu'à la partie orientale de l'empire. Il désignait uniquement la littérature grecque ; et le grec était très peu étudié en Occident. Ausone, Paulin, Augustin ne le savaient pas. Ce dernier parle avec un véritable effroi des efforts qu'il a faits pour l'apprendre, sans y réussir. Sulpice le savait quelque peu. La plaisanterie de Julien — car ce fut une plaisanterie, dont les effets ont été ridiculement exagérés — eut un singulier résultat parmi nos Gaulois, gens volontiers portés à l'opposition et friands du fruit défendu. En voyant l'ennemi du

nom chrétien interdire aux disciples du Christ l'étude des lettres « plus humaines », *humaniores*, on se rua vers elles. Elles devinrent à la mode. Je ne suis pas disposé à laisser maltraiter les seconds Flaviens. Même les moins bons d'entre eux ont eu l'incomparable honneur de présider à l'évolution finale du monothéisme, et c'est un titre au respect. Il y a, en outre, une ingratitude pour des Français à oublier ce qu'ils doivent à Constance Chlore et à son dernier petit-neveu. Les Flaviens, en admettant leur douteuse descendance de Claude le Gothique, personnage quelque peu sauvage, avaient dû bien s'affiner avec le temps. Claude reçut de l'avancement de Décius, pour avoir brisé les deux mâchoires d'un athlète en un mouvement de pudeur offensée. Il assommait très bien un mulet d'un seul coup de poing. Constance, au contraire, leur souche immédiate, était distingué, délicat, de santé chancelante, comme l'indique le surnom de Chlore, que lui donnaient les Grecs pour marquer le peu d'éclat de son teint. En revanche, son fils Constantin rappelait par sa haute taille et sa puissante musculature le terrible aïeul, exterminateur de trois cent vingt mille Goths. En tout cas, il y eut deux coulées dans le sang de la race, et elles se discernent bien dans Gallus et Julianus, les deux épargnés du massacre de Constantinople. Gallus, qui, pendant son court césarat, noya Antioche dans le sang pour de stupides histoires de sorcellerie, était une bête brute, le digne rejeton du tueur de mulets. Julien, au contraire, est bien l'héritier de son grand-oncle, le doux et pâle adorateur d'Apollon, de la divinité rédemptrice qui effaçait les péchés et se refusait à maudire. Comme lui, il déteste la violence, bien que très capable de mettre la force aux ordres du Juste et du Bon. Mais il ne hait pas les hommes. Il savait pardonner ; son histoire en est une longue preuve. Et Dieu sait si les occasions lui manquèrent. Aux habitants d'Antioche, qui l'outragent, « l'Apostat » répond par des railleries. Ce n'est pas précisément ainsi que l'orthodoxe Théodose traitait les gens de Thessalonique, pour une injure à peu près analogue.

J'ai conscience que ces considérations risquent de paraître un peu trop étendues, surtout pour le lecteur qui ne sait pas encore que nous rencontrerons le dernier Flavien mis en scène dans la *Vita Martini* sous un jour aussi inexact que peu favorable. Et encore n'ai-je pas touché aux intolérables provocations dont le jeune empereur fut l'objet de la part de certains évêques. Il me faudra y revenir. Mais, même en restant cantonné sur le terrain littéraire, il m'eût été impossible de bien faire ressortir l'aspect particulier que présente sous ce rapport le IV[e] siècle finissant, si je n'avais marqué avec netteté l'influence de Julien. Je répète qu'elle fut libérale, et que la taxer de réaction ou de rétrogradation, c'est commettre un manifeste abus de mots. Ce point est

capital. Si la politique suivie par Julien eût été vraiment une réaction, il serait déraisonnable d'accorder tant d'importance à une tentative qui dura quelques mois à peine. La vérité, c'est qu'elle représente un mouvement d'oscillation et d'hésitation parfaitement explicable, car il ne manquait ni de légitimité ni d'opportunité. Le christianisme, qui triomphait et qui venait de suivre pendant trente ans une voie détestable, — il n'y eut jamais de gouvernement exécré à plus juste titre, au point de vue religieux, que celui de Constance, — s'appuyait sur une minorité. Cela n'est pas contestable, et, d'ailleurs, est tout à l'honneur des chrétiens. La majorité de l'*Orbis romanus* était polythéiste ou plutôt conservatrice. Seulement, ce polythéisme avait un fond monothéiste, comme dans notre siècle, en France, la majorité a été le plus souvent monarchiste, c'est-à-dire conservatrice, avec un indéracinable fond de démocratie et de républicanisme. Julien n'a pas réagi à la manière de Philippe II, comme le croyait Auguste Comte, mais à la façon de Louis-Philippe. Il n'a jamais eu l'idée qu'on pût changer les opinions religieuses par la violence ; il pensait précisément tout le contraire, et il l'a dit en un très beau langage; mais il croyait à l'influence du pouvoir gouvernemental sur cette masse de l'opinion qui, à certaines époques, n'est ni dans l'opposition, ni avec le gouvernement. Accorder la faveur officielle à un culte, sans aucunement persécuter les autres, cela pouvait mener très loin. Non pas anéantir ni même refouler le christianisme, hypothèse absurde ! mais en changer notablement la nature et les destinées. Si Julien avait vécu âge d'homme, si, au lieu de mourir à trente-trois ans, comme Jésus, il était mort à soixante ans, comme Constantin, cette méthode, — faveur officielle et abstention stricte de toute coercition, — appliquée pendant un quart de siècle, aurait certainement prolongé l'existence de ce polythéisme régénéré que j'ai décrit plus haut. Très certainement aussi, elle aurait profondément modifié le monothéisme chrétien. Il est vraiment bien difficile d'imaginer comment le catholicisme aurait pu naître, si le dogme avait été livré aux libres disputes, sous des évêques contraints par le pouvoir à être libéraux. A ce point de vue, les « pères » intelligents et capables de juger les choses à distance eurent des motifs légitimes de haïr Julien. Il dut leur faire une belle peur. Remarquons, cependant, qu'en dehors de quelques Grecs, les contemporains de Julien parlent de lui avec modération (Hilaire, Augustin, Paulin, Prudence). On a vu plus haut la citation de Jérôme. Sulpice ne mentionne même pas la prétendue persécution à laquelle pourtant l'honnête Tillemont a consacré, sans en rougir, le tiers d'un volume grand in-quarto.

Maintenant, on se tromperait du tout au tout si l'on pensait que ce qui précède exprime le regret que Julien n'ait pas pu réaliser ses plans. Non seulement je ne le regrette pas, mais comme je lui

porte, personnellement, un sentiment très tendre, pour avoir été bon, noble, spirituel et passionnément dévoué au bien public, je me réjouis de sa fin prématurée, et je la classe parmi les morts heureuses. Un essai de libéralisme, en 360, tenté par un dévot plus superstitieux et plus exalté dans sa dévotion que ces moines qu'il méprisait tant, était chimérique. Et qui sait ce que l'insuccès et les inévitables aigreurs qu'il engendre auraient pu amener? Julien commença à jouer avec la persécution. Etant donné le courant de l'époque, il eût peut-être fini par devenir réellement persécuteur. Béni soit donc le javelot du Parthe qui lui épargna une destinée aussi misérable, et à nous ce crève-cœur de voir le premier gouvernant vraiment moderne tomber au niveau d'un Philippe II ou d'un Robespierre!

Jouer à la persécution, c'est le mot du fameux édit de Julien. Il aimait trop à railler. Quand Grégoire de Naziance veut prouver qu'il fut un monstre, il lui reproche sa démarche déguingandée, ses yeux égarés et surtout son nez, « ce nez insolent, qui donnait au visage un air de dédain et de moquerie ». Je crois bien que là est le gros péché de Flavius Julianus : l'abus de l'ironie, la seule arme qu'il ait employée contre les choses et les hommes qu'il n'aimait pas. Il avait bien quelque sujet de ne point chérir les chrétiens. Outre que ses oncles, très pieux, avaient tué son père, ils tentèrent de l'hébéter par un mode d'éducation asphyxiant. La chose alla jusqu'à le faire entrer dans la domesticité sacerdotale avec le grade de « lecteur ». Ce procédé, avant-goût du système mérovingien, de raser la tête et de pousser vers le cloître les princes Francs dont on voulait se défaire, — je vous dis que tout le moyen âge est dans le IVe siècle, — était bien propre à exaspérer une nature aussi énergiquement intellectuelle. Sa colère pourtant ne se fit jamais jour qu'en paroles, parfois, il est vrai, plus amères que plaisantes. Il donnait des surnoms méprisants à Jésus; et, avec un indicible dégoût, il accusait les disciples de ce « Galiléen » d'adorer un « Juif mort ». Il faut se souvenir de cet état d'esprit, après tout fort excusable, pour juger sa conduite dans l'affaire des professeurs.

Il avait lu, dans les livres des chrétiens les plus lettrés, que la Grèce est le génie du mal, qu'elle n'a eu ni mérite littéraire, ni valeur esthétique. Sa langue même est un parler inférieur, disait Tatien. Tel autre docteur du nouveau dogme avait démontré avec éclat qu'on pouvait, à la rigueur, et avec beaucoup de précautions, étudier les lettres sans tomber dans le crime; mais les enseigner sans se couvrir de souillures était chose impossible. Julien, devenu responsable des écoles publiques, — l'Auguste se mêlait beaucoup de tout ce qui touchait à l'instruction au IVe siècle, — prit les déclamateurs au mot. « C'est affaire seulement à nous, païens, de parler grec et d'étudier le grec, » disait-il, en équi-

voquant sur le double sens du mot « helléniser » (1). Son but était de jouer « un bon tour » aux faux contempteurs des lettres humaines, en particulier à ses anciens condisciples de l'Ecole d'Athènes, qui aimaient Homère et les Tragiques autant que lui, tout en affectant de les mépriser. Ils le lui rendirent avec une effroyable usure. Un flot de calomnies venimeuses, d'inventions atroces lui répondit (2). Je ne soutiens pas que la plaisanterie dont ils se plaignaient fût de très bon goût et bien digne d'un Auguste. C'était ce que les Anglais appellent *a practical joke*, une farce d'étudiant. Julien la jugea sans doute ainsi, car il prit soin d'établir des exceptions en faveur de certains professeurs qu'il aimait et respectait, tel que le célèbre Proheresius. Son acte n'en eut pas moins un résultat sur lequel il n'avait assurément point compté.

Les chrétiens, tout en faisant profession de maîtriser les instincts de la nature, restaient sujets aux petites passions, à la vanité littéraire notamment. C'est le péché inavoué de Paulin, et plus peut-être de Sulpice. En essayant de les mettre hors de la société polie et lettrée, qui déjà les jugeait fort grossiers, Julien les piqua au jeu. Sous le prétexte narquois de préserver la pureté de leurs croyances, ils sentirent l'amer aiguillon ; et, l'esprit de résistance aidant, ils se mirent à aimer les lettres avec l'ardeur qu'inspirent les choses interdites. Il est déraisonnable d'attribuer à la mesure prise par Julien une grande portée. Eût-elle été intentionnellement plus sérieuse, elle dura trop peu pour obtenir quelque efficacité répressive. C'est en mai ou juin 362 que le jeune Auguste, après plusieurs mois d'hésitations, se déclara pour les dieux ; et comme il mourut en juin 363, l'application de la loi sur les écoles ne put avoir d'effets que pendant dix ou douze mois, sur lesquels il en faut défalquer quatre pour les préparatifs de la guerre de Perse et pour cette guerre elle-même. Qu'on se rap-

(1) *Nostri sunt sermones, nostrumque grecari quippequi deos colimus. (Orat. prim. in Julianum.)* Mais le mot *grecari* ne remplace pas ἑλληνίζειν, qui signifiait à la fois parler grec et adorer les dieux. Julien justifie à peu près de la même façon une autre mesure excluant les chrétiens des fonctions de juges. « Les coupables doivent être punis de mort : comment confierai-je le glaive à qui commet un péché, s'il ose s'en servir? » C'est le *Kulturkampf* réduit en persiflages. En tout cas, l'édit sur des lettres grecques, interprété à l'extrême, ne va pas au delà d'une tentative faite pour pousser les étudiants vers les écoles officielles.

(2) Baronius (*Annales*, 362, LXXI) n'a pas honte d'affirmer que l'on trouva dans le palais de l'empereur, après sa mort, les cadavres humains dont il avait consulté les entrailles selon sa coutume, *ut solebat*.

pelle ce qui a été dit plus haut des lois de parade du *Codex Theodosianus*, qui ne s'appliquaient guère ou qui, du moins, pour s'appliquer, exigeaient la présence ou le voisinage immédiat du législateur. C'est se moquer que de dénoncer, comme on fait d'habitude, les terribles effets de la haine de « l'Apostat » (1). Mais, au point de vue spécial où je me suis placé, le résultat fut réel et considérable. Ce coup de fouet, peut-être donné pour rire, eut un long retentissement. Je ne crois pas avoir exagéré en disant que c'est à lui que nous devons la belle latinité de Sulpice et l'élégante désinvolture de style de quelques-uns de ses contemporains.

VII

Le christianisme n'avait guère pu favoriser le sens esthétique parmi ses primitifs adhérents, presque tous d'ailleurs illettrés, ἄνθρωποι ἀγράμματοι καὶ ἰδιῶται (*Act. apost.* IV, 13). En Occident, ceux qui savaient lire en étaient réduits à la *Vetus Itala*, une traduction de traduction. Les premiers et tardifs écrivains latino-chrétiens, à l'exception de Minucius Félix, parlent une langue grossière, ayant quelques-unes des qualités et tous les défauts de la dure et sauvage Afrique. Il y eut une éclipse presque totale de l'activité littéraire latine pendant le IIIe siècle. Dans le solide ouvrage d'Adolf Ebert (2), on peut suivre la marche pesante et lourde de l'esprit chrétien occidental, travaillant — avec quelle lenteur — à s'approprier un peu de culture gréco-romaine. Mais il s'opère un changement sensible aussitôt après l'agitation créée par la politique de Julien. Le calme, ramené par lui au sein des communautés que tourmentaient, depuis trente années, les

(1) Voici avec quelle ineffable niaiserie on caractérise parfois le décret de Julien : « Appolinaris le père mit l'Ancien Testament en « centons homériques, et, *grâce à ce subterfuge hardi,* offrit à la « jeunesse athénienne la substance du poète des poètes, en dépit d'une « loi abominable qu'avait pu seule inspirer la haine clairvoyante d'un « apostat. » (Amédée Thierry, *Saint Jérôme.*) M. de Broglie ajoute que Julien « fit le rêve étrange de *confisquer la science* ».

(2) *Geschichte der christlich-lateinischen Litteratur* (Leipzig, 1884), œuvre de grand mérite — j'en parle plus loin avec détail — et qui n'a qu'un tort. M. Ebert a lu réellement et apprécié Sulpice Sévère, mais il n'a pas vu à quel point il fut initiateur et original. Il le met sur le même pied que Rufin, racontant les vies des Pères du désert à l'aide de bouts de notes recueillies de seconde main, et çà et là, dans les laures de Thébaïde et de Syrie. L'auteur, qui, en outre, a compris tout de travers la *Vita Pauli* de Jérôme, s'est ainsi privé d'un critérium de premier ordre pour les jugements portés par lui sur les vies des saints, à mesure qu'elles se produisent au cours du moyen âge.

fureurs des Ariens contre les Nicéens, et des Nicéens contre les Ariens, permit de rendre à l'enseignement littéraire toute sa valeur. Il la reprit avec d'autant plus de vivacité qu'on semblait vouloir en priver à tout jamais les adhérents du culte nouveau. Désormais, nul ne prête l'oreille aux déclamations sur le danger de lire les poètes et sur le péril d'étudier la grammaire. Ceux qui accusaient les lettrés de paganiser perdent toute leur autorité. Elle leur reviendra, et pas très tard, car, au fond, ils avaient raison (1). Pour le moment, on ne les écoute plus. Dans les deux générations qui se succèdent et se chevauchent depuis Ambroise jusqu'à Augustin (360-420), il s'accomplit un effort considérable pour adapter les formes et les procédés de l'ancienne littérature au tempérament chrétien. Jérôme, qui y travailla avec plus d'activité et de talent que personne, trouvait, à certains jours, qu'on allait trop loin. Dans un morceau d'ailleurs extrêmement soigné et réussi, après s'être plaint que la dureté stridente de l'hébreu a détruit en lui tout sentiment de la vénusté du parler latin (2), il ajoute : « Et pourtant, aujourd'hui, on est très exigeant à cet égard dans les églises. Elles sont comme des athénées où les applaudissements s'obtiennent à force d'art et de belle rhétorique. La simplicité des Apôtres n'est plus de mode, il faut que le discours, semblable à une courtisane, soit orné de la fleur des mots et que, bien poli et limé, cherchant à plaire et non à instruire, il chatouille les auditeurs, comme ferait un joueur de flûte ou de *psaltérion.* » Cet excès de délicatesse scandalise Jérôme ou, du moins, il en fait semblant. On ne doit pas oublier que l'Eglise a été formée non par des disciples de l'Académie ou du Lycée, mais par une vile *plébécule*, dit-il. Quant à lui, il a cessé de lire Tullius, Maro et tous les autres. Qui donc parle à présent d'Aristote ? qui sait seulement le nom de Platon ? A peine quelques vieillards oisifs, perdus dans des coins obscurs, se les rappellent. Le monde entier ne s'occupe que des pêcheurs et des hommes rustiques qui ont répandu l'Evangile. En eux est la majesté et la grandeur ; les lettrés du siècle ne sont qu'arrogance et vanité. Les Apôtres parlaient avec simplicité ; comme eux, il faut parler simplement.

Les écrits de Jérôme doivent rarement être pris au pied de la lettre ; celui-ci moins que tout autre, car le maître rhéteur y

(1) Vers la fin de la période que je décris, le reflux est déjà accentué : « *Væ tibi, flumen moris humani, quis resistit tibi? quandiu siccaberis ?* » s'écrie Augustin (*Confess.*, I, 25), maudissant les livres qu'on lui avait fait étudier dans son enfance. Tout ce chapitre 16 est une invective contre les belles-lettres. Etudier Virgile et les poètes, c'est « sacrifier aux démons ». Il faut fonder l'enseignement sur les Ecritures.

(2) « *Latini eloquii venustatem stridor lectionis hebraïcæ sordidavit...* etc. » *(Tertii Libri ad Galatas, proœmium.)*

vante en style trop étudié et trop choisi la grossièreté du langage. Sulpice, lui aussi, l'auteur très châtié de la *Chronique*, aime à déclarer qu'il ne rougit point de faire des solécismes. Il reste pourtant de l'amusante sortie de Jérôme, que le goût du bien dire et des lectures profanes était redevenu général. On voit aujourd'hui, dit-il ailleurs, des prêtres de Dieu négliger les évangiles et les prophètes, lire des comédies, chanter des bucoliques amoureuses, ne pas quitter leur Virgile et tourner en volupté ce qui est un devoir pour les écoliers. Ignorent-ils que les vers des poètes, la sagesse du siècle, la pompe des figures de rhétorique sont une nourriture du démon ? Tiraillé entre son humanisme et son ascétisme, Jérôme voudrait trouver un moyen terme : cesser toute fréquentation des belles-lettres serait trop dur. Mais on pourrait suivre le conseil du *Deutéronome*, où il est prescrit que « si un Israélite veut prendre pour épouse une captive étrangère, il doit d'abord lui raser la tête, lui couper les ongles et lui arracher tous les poils du corps » ; moyennant cet épilage et ce nettoyage, les embrassements perdent tout danger. Que la littérature païenne soit donc ainsi lavée et purifiée de ses souillures ; alors tout chrétien pourra entrer en commerce avec elle (1). Ces conseils ne devaient être que trop suivis ; ils furent même dépassés. Mais, à l'heure où nous sommes, les contemporains de Jérôme, Jérôme lui-même, n'y regardent pas de si près, et toute leur œuvre s'en ressent agréablement. Le savant interprète de l'Ancien Testament avait beau s'être courbé pendant quinze années sur des manuscrits hébreux, il était si plein de Virgile, de Plaute et de tous les poètes, qu'il les cite même au cours de ses commentaires bibliques; seulement il ne les nomme pas : *quidam dixit*. D'autres pratiquent sur les maîtres profanes un système d'emprunts qui va jusqu'au plagiat : Ambroise imite et pille silencieusement le *De Officiis* de Cicéron et tire du platonicien Philon toutes ses allégories. L'influence fut plus grande encore sur les poètes que sur les prosateurs. Hilaire avait écrit un hymne fort élégant qui doit avoir été rédigé sous ce Julien qu'il appelait affectueusement « mon religieux seigneur » (2), à l'heure où le grand évêque put, grâce au futur apostat, reprendre possession de son diocèse de Poitiers. Ambroise imita Hilaire avec une incontestable originalité. Mais, à qui voudrait mesurer les progrès accomplis sur ce terrain, je conseillerais de rapprocher les beaux vers de Prudence (cf. Aimé Puech) et les jolis vers de Paulin de Nola des élucubrations de leurs prédécesseurs en poésie chrétienne, Commodien, Juvencus ou Faltonia Proba.

(1) *Epist.* LXX, *ad Magnum*.

(2) *Dominum meum religiosum, Cesarem tuum Julianum*. Cf. *Adversus Constantium*, X, 13.

Or, lorsque quelques poètes font de bons vers, on peut être assuré que la prose ambiante n'est pas absolument mauvaise. C'est le cas de celle du IVe siècle finissant et du Ve siècle commençant.

Ainsi se trouva un peu sauvegardée la culture de la langue latine. Je ne veux pas prétendre que tout fut parfait ; mais, faute des circonstances que je viens d'exposer, tout aurait pu être pire. Le latin de Sulpice, de Jérôme, même d'Augustin, — les trois auteurs qui allaient bientôt accaparer le public lisant, — ne constituait pas, après tout, une lecture grammaticalement trop corruptrice. C'est, en effet, avec les productions de ce renouveau, ainsi présidé et préparé, qu'allait se remplir l'armoire aux provisions où le moyen âge devait puiser sa pâture intellectuelle. En tout cas, c'est dans les livres publiés à ce moment-là que se rencontrent principalement les sources indirectes de mon étude. Je n'utiliserai ces divers documents qu'autant qu'ils seront indispensables pour mieux comprendre les actes et les opinions de mes deux moines et permettre de les juger avec plus d'équité. C'est même un des motifs de la gratitude que je leur porte d'avoir pu mener à bonne fin tant de lectures, qui, en l'absence de ce stimulant, m'auraient probablement rebuté, j'en fais l'aveu. Rechercher avec calme et austérité les pensées, les sentiments des hommes d'autrefois, à travers la poussière des monuments et les livres, est une noble besogne. Mais elle suppose un don d'énergie intellectuelle que tous n'ont pas reçu. Beaucoup ne sauraient poursuivre ce genre de travail, que s'il les surexcite et dans la mesure où il les émeut ou, même, les amuse. Au surplus, je parle pour moi seul. Combien souvent j'ai feuilleté d'une main languissante des pages d'où suintait l'ennui ! Tout à coup, une phrase, une épithète, un mot me les rendaient savoureuses, en éveillant l'espoir de quelque bonne rencontre. Tel un chasseur traîne à travers la morne campagne ses pas appesantis. Il succombe à la fatigue. Mais un bruit fait frémir le buisson. Il se redresse : ses muscles redeviennent élastiques, et il fournit allègrement une nouvelle et longue étape.

TROISIÈME PROLÉGOMÈNE

I. Brusque abandon du terrain littéraire, historique et critique. — Le point de vue social, moral et religieux. — La sainteté et l'avenir. — De la création de la sainteté catholique. — Part de Sulpice en cette œuvre. — Il entrevoit le principe de l'imitation de Jésus. — Noblesse et beauté de la conception qui en résulte. — L'apothéose de Martin vers l'An Mil.

II. Part de Martin. — Il a fourni tous les matériaux dont se compose sa personne spirituelle. — Nul ne lui a rien prêté. — Excellence morale de Martin. — Influence incomparablement bienfaisante de ce type de sainteté sur les hommes du premier moyen âge.
III. Valeur actuelle de la vie de Martin. — Elle présage notre avenir religieux. — Elle fait comprendre la vraie providence humaine. — Le saint d'hier et les saints de demain.

Laissons les livres, les manuscrits, les historiens, les législateurs, les professeurs. Je suspends provisoirement mon travail de critique, longtemps avant qu'il touche à son terme. Comme s'il était arrivé à bonne fin après avoir suffisamment renseigné les lecteurs, j'en veux exposer tout de suite le résultat général et final. Mon risque est grand de choquer par le contraste entre ce qui précède et ce qui va suivre. Mais cet autre risque d'être confondu — faute de n'avoir pu conduire mes préliminaires jusques au bout — avec tant de fades et creuses élucubrations qui tournent la religion en tremplin et nous abreuvent d'esthétique frelatée, me remplit d'un véritable effroi. L'avenir est trop incertain, et j'aime mieux avoir parlé hors de place que de « mourir sans tirer ma raison », comme disait Rodrigue.

I

Je n'ai pas traduit et commenté Sulpice Sévère uniquement parce qu'il parle un langage sobre et châtié, perle d'élégance dans le fumier latin de son temps. Je n'ai pas consacré de longues années à ses petits livres, seulement parce qu'ils sont situés au seuil de nos lettres nationales, marquant une filiation glorieuse, — et que nous oublions trop, car les successeurs de Rome, c'est nous, — dernier type du classicisme romain, première ébauche de ce que sera le classicisme français. Bien qu'ils aient leur prix, ces motifs sont inférieurs, tout au moins secondaires. La littérature doit le rester toujours, quand l'objet poursuivi est social, moral et religieux. Sulpice a eu cette chance incomparable d'être l'exposant primordial et fondamental de la renaissance d'une institution qui avait déjà rempli, sous d'autres formes, surtout en Grèce, un rôle sociocratique considérable ; qui allait, en se modifiant, exercer une influence infiniment plus puissante ; et qui, manifestement, est destinée à prendre le premier rang dans la religion de l'avenir. La vie du premier saint catholique, de celui qui donna le type initial et complet de la sainteté avant qu'il existât des saints, c'est Sulpice qui l'a racontée, introduisant ainsi dans l'histoire un très puissant et très précieux ferment de courage, de noblesse, de sacrifice et de bonté. Mais quelle a été sa part exacte dans la création de cet idéal?

La *Vita Martini* est, depuis le Christ, la première biographie

conçue et exécutée dans des conditions historiques et sur un plan méthodique en vue de la propagande morale par l'exemple et l'action. Elle n'a eu pour modèles — très lointains — que les récits de Porphyre sur Plotin ou d'Eunape sur Edesius, fruits de la dévotion néo-platonicienne. Vainement vous y chercheriez une trace de ce genre de piété dont saint Augustin donnait alors les premières formules. En revanche, on y peut reconnaître la prédominance d'un très ancien principe de la piété antique : imiter les dieux (1). C'était un idéal tout polythéiste, spécialement de ce polythéisme d'où le génie hellénique tira la divinisation des types humains. Or, pour qu'un Dieu soit imitable par les hommes, il ne doit pas être trop loin de l'humaine nature. Aussi n'est-il jamais question d'imiter Dieu dans les anciens livres d'Israël, Iahveh étant séparé de ses créatures par un infranchissable abîme. Mais quand l'humiliation nationale, l'exaltation religieuse et le contact avec les métaphysiciens grecs eurent rendu possible la transformation du premier messianisme, purement ethnique et politique, en un messianisme mystique et universel, le principe de l'imitation des dieux reprit toute sa force, et ce fut précisément en Judée, là où il aurait semblé ne devoir jamais surgir, qu'il reçut une impulsion décisive.

Jésus, en fournissant aux dévots un type de perfection idéale, revêtu de la forme humaine, aida puissamment à la transition laborieuse qui s'opérait depuis plusieurs siècles. Le mouvement vers un Dieu unique, auquel tous aspiraient, mais que les habitudes mentales, nées du polythéisme, semblaient rendre inaccessible, en fut considérablement hâté. C'est le service capital rendu par le judaïsme des derniers temps. Cette divinité sublime et toute-puissante que les penseurs préconisaient, mais que l'imagination populaire avait peine à atteindre, Jésus, devenu homme en restant Dieu, la rendit abordable par un rapprochement des distances.

Seulement, après ses grands succès dogmatiques remportés principalement sur ceux qui lui disputaient le titre divin, il pencha, comme cela arrive toujours, du côté qu'on avait voulu lui interdire et se trouva ainsi un peu plus dieu et un peu moins homme, par suite, un peu trop haut et un peu trop loin pour être communément imitable. A coup sûr, l'instinct populaire avait

(1) « *Vetus illud præceptum : deum sequere.* » (Sénèque, *De Vita beata.*) Julien avait très bien saisi cette infériorité de la religion nouvelle, et il s'en faisait un argument : « Nos philosophes nous ordonnent « d'imiter les dieux autant que possible ; se préparer par l'absence de « passion à la contemplation des êtres, c'est le moyen d'imiter Dieu. « Or, quelle serait l'imitation de Dieu chez les Juifs ? » (*Fragments contre les chrétiens*, tirés de Cyrille, p. 335 de la traduction Talbot.)

contribué au moins autant que la science des docteurs à la divinisation de Jésus. Cependant ce furent, en fin de compte, des docteurs — des Alexandrins — qui donnèrent au vœu du peuple sa suprême formule en l'affinant et le sublimant beaucoup. De là le besoin d'une nouvelle recherche pour se procurer un personnage divin moins idéalement conformé : Dieu véritablement, homme véritablement, lui aussi, mais en dehors de toute métaphysique et plus homme que Dieu. Ceci touche à la moelle de mon sujet et marque l'intervention de Sulpice.

C'est, en effet, de son temps que le christianisme et le paganisme, après avoir lutté pendant trois siècles avec acharnement, commencèrent à se réconcilier sur les bases d'un polythéisme modéré, réduit à un personnel très sobre, mais assez riche encore pour rouvrir la voie à des manifestations cultuelles dont l'imagination populaire ne pouvait se passer. Si la proposition ainsi rédigée paraît messéante, je la remplacerai en disant que l'accord tendait à s'opérer sur les bases d'un monothéisme plus pratique, plus positif, plus anthropomorphique que ne l'auraient supporté les chrétiens des premiers temps — et capable de satisfaire aux nécessités de notre nature, qui est, comme l'a si bien établi Mathieu Arnold, païenne et chrétienne tout à la fois. Ce point de vue ne resta pas étranger à la théologie orthodoxe. Avec un sens profond, elle a maintenu la nature humaine du Christ aussi énergiquement que sa nature divine. Mais cela ne fut bien compris que plus tard par les conciles qui condamnèrent Nestorius et Eutychès; et je me permets de croire que la pleine et totale humanité du Fils de Dieu et de Marie ne fut proclamée qu'après que les premiers succès du culte des saints eurent attesté le besoin populaire d'un lien étroit entre l'homme et Dieu, créant la sympathie et procurant une suffisante efficacité morale. En de semblables conjonctures, la trop grande prédominance de la nature divine en Jésus avait des inconvénients graves. Le mérite personnel n'y apparaissait qu'assez faible, chacun étant porté à se dire qu'il n'est pas tellement difficile, après tout, de résister au vice, au péché, aux souillures du mal, de supporter les souffrances et les privations, même de subir la mort, quand on est dieu.

En tous cas, cette pensée tendait à décourager les essais d'imitation chez des dévots qui se sentaient faits de chair et se savaient parfaitement dépourvus d'éléments divins. Aussi, n'est-il pas très exact d'affirmer que, Jésus mort, les fidèles se mirent à l'imiter. J'ai lu cela en cent endroits, mais je n'en ai trouvé nulle part la preuve un peu nette. Il s'agit, je crois, d'une notion très ultérieure. Ce qu'on trouve dans les documents, c'est l'idée que certains hommes, spécialement doués, — tels les prophètes et les apôtres, — peuvent fournir un modèle qu'on devra s'essayer à imiter; et encore cette idée est-elle assez vaguement exprimée. Quant à

Jésus, je ne saurais citer un texte quelque peu précis le signalant comme objet d'imitation. Il est certain que les précurseurs de Sulpice ne se livrent à aucune allusion de ce genre lorsqu'ils parlent d'Antoine, de Paul ou d'Hilarion. Grégoire de Nysse, plus strictement contemporain, s'il lui arrive d'établir quelque similitude entre son thaumaturge et les personnages du passé, ne songe jamais qu'à Moïse, à Josué ou à Elie. La vérité, c'est que le programme indiqué tout à l'heure, — un nouvel intermédiaire, plus homme que Jésus, et cependant semblable à Jésus; lointain, comme doit l'être l'idéal; prochain, comme la réalité; très haut situé, néanmoins très abordable, — ce programme n'a commencé à prendre une forme concrète et déterminée que dans les opuscules martiniens. C'est là un fait incontestable (1). Cette histoire du premier saint à biographie a inauguré l'imitation systématique de Jésus. Il fallait, en effet, que l'être souhaité, pour tenir dignement son rang dans le culte public et pour profiter efficacement à la culture intime des âmes, ressemblât au Rédempteur et fût aimé avec la même tendresse et contemplé avec une égale vénération; seulement, plus facile à connaître, plus facile à chérir et plus facile à servir. La *Vita Martini* remplit toutes ces exigences. Sulpice Sévère a donc été initiateur, et c'est de lui que date l'éclosion du principe qui gouvernera plus tard l'hagiographie.

Cependant, il ne suit pas de là que l'action de l'auteur des opuscules martiniens ait été réfléchie et proprement consciente. On doit bien se persuader que Sulpice et son entourage vivaient en un milieu de véritable mythologie; une mythologie qui, pour n'être ni le résultat du langage primitif et poétique, interprété ultérieurement au pied de la lettre, ni l'effet de cette mystérieuse capacité que possèdent, assure-t-on, les épithètes d'ancienne provenance d'engendrer des agents surnaturels, n'en exerça pas moins une influence très sensible sur le IVe siècle. Après tout, l'esprit mythologique souffle où il veut et n'a pas qu'un seul procédé. Il peut lui arriver, par exemple, qu'au lieu de transmuter de vieilles métaphores en histoire sacrée, il crée des types, décalque plus ou moins fidèle de faits antérieurs par lesquels l'imagination populaire avait été impressionnée, et dont elle souhaitait le renouvellement. Dans le cas actuel, impossible de ne pas reconnaître l'influence exercée par une habitude mentale en vertu de laquelle tout chrétien éminent semblait devoir faire certaines choses parce que Jésus et les Apôtres les avaient faites.

(1) L'assertion doit paraître un peu sommaire; mais je renvoie aux prolégomènes sur la *Vita Martini*, où se trouve longuement exposée l'évolution du concept de Sainteté à travers le Martyr, le Confesseur et, finalement, le Saint.

Mais cette donnée, ainsi qu'il a été remarqué plus haut, était extrêmement indécise et dépourvue de fixité. C'est une grosse erreur de la représenter comme ayant tout d'abord dirigé les esprits et, par suite, prédominé dans les écrits. Il faudrait, au contraire, beaucoup de soin et d'attention pour en relever les indices isolés, irréguliers et fugitifs. Elle ne revêtit une forme quelque peu dessinée, nullement définitive d'ailleurs, que dans la biographie de Martin.

Sans m'attarder aux détails sur lesquels pourrait s'établir un examen comparatif, je vais tout droit à ce fait bien curieux : c'est que les opuscules ne contiennent pas un mot permettant de penser que Martin, de l'enfance à la tombe, ait jamais failli. A aucun moment, on n'aperçoit en lui la moindre marque d'une lutte entre les mobiles inférieurs et les forces morales destinées à les refréner. On ne peut pas dire qu'il y ait eu victoire, puisqu'il n'y a pas eu combat. En aucune circonstance, Martin ne se laisse asservir par les impressions basses. Toute sensibilité matérielle est par lui domptée jusque sur son lit de mort. Le joug du besoin même est brisé. Si la grandeur morale consiste à dominer les penchants sensuels, fussent-ils les plus légitimes, à étouffer tout éclat de sentiment se rapprochant de ce qu'on appelle « les passions », fût-ce même le rire, Martin l'atteignit dans sa plénitude. Sa conscience lui suggère toujours les solutions les plus nobles et les plus délicates; et c'est un spectacle émouvant de le voir souffrir et se repentir quand il a agi le plus noblement du monde, mais à l'encontre de la discipline établie (cf. *Dialogue* III, l'Angélophanie de la forêt d'Andethanna). Or, que signifie tout cela, sinon qu'il semble doué de cette impeccabilité que les théologiens concèdent à Jésus seul sous le titre d'impossibilité de pécher?

Pour sentir à quel point un tel don est contradictoire à la nature humaine telle que le dogme chrétien la conçoit, il n'est pas nécessaire d'être bien profond en théologie. L'homme naît pécheur ; la faute et les imperfections qu'elle engendre résident en lui par le fait de son humanité. Martin apparaissant impeccable et infaillible acquérait donc, rien que par là, le degré de divinité indispensable au nouveau type que réclamaient les instincts religieux de la masse. Effectivement, il fait plus qu'imiter Jésus, il l'égale, puisqu'il participe comme lui à la perfection absolue. C'est la première et, je pense, l'unique fois que de tels mérites aient été reconnus à un homme dans des conditions historiques.

Sulpice n'expose pas cette appréciation *totis verbis* : elle découle des faits recueillis par lui. Dire qu'il les aurait délibérément imaginés et combinés en vue d'un résultat semblable est hors de question. Il était moins que personne capable d'artifices prémédités; et puis cela dépasse l'invention humaine. Il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il croit avoir vu, ce que l'on avait vu, ce que l'on

croyait avoir vu dans les entours de Martin. Là finit son rôle, car il ne soupçonna jamais la transcendante portée de ses narrations. La théorie qui devait en sortir ne fut aperçue nettement qu'au XIII[e] siècle, quand le « pauvre » d'Assise — mais pas plus amoureux de la pauvreté et de l'humilité que Martin — proclama que la vraie piété consistait à imiter Jésus. Il fallut même un très long stage de culture théologique et d'ardente vénération populaire pour dégager l'étonnante conception contenue dans les opuscules. Ce fut seulement aux approches de l'An Mil que le célèbre Odon de Cluny écrivit sa vibrante et chaude « séquence » : *Rex Christe, Martini decus!* vêtement poétique de la pensée que formulera un peu plus tard Bernard de Cîteaux, grand admirateur de Martin, comme lui :

O roi Christ, honneur de Martin !
Il est ta gloire, toi la sienne;
Laisse-nous t'adorer en lui,
Comme aussi l'adorer en toi (1).

Jamais l'activité mythologique n'offrit en Grèce, toute proportion gardée, rien de plus merveilleux que cette conception de Martin et de Jésus s'équipollant dans les balances de la Renommée pour donner satisfaction au peuple du moyen âge.

Dans ce premier essai de modeler un homme semi-divin, presque semblable au dieu-homme, les intentions réfléchies ne sont pour rien. Si l'on veut s'en assurer, il suffit d'examiner les conformités et les similitudes que présentent la *Vita* et les *Dialogues*. Elles se ramènent exclusivement à des *virtutes*, ce mot pris au sens de prodiges accomplis par les mêmes procédés que Jésus et en des circonstances analogues. On eût fort surpris et choqué Sulpice de lui dire que telle démarche de l'évêque de Tours à la cour de Trèves, tels propos échappés au saint pendant l'une de ses visions, étaient d'infiniment plus de prix que tous les actes miraculeux réunis. Nous nous retrouvons en face de ma théorie sur la prédominance nécessaire et inévitable du miracle comme facteur de l'histoire religieuse, aussi longtemps que la religion reste théologique. Sulpice admire que Jésus se soit glorifié luimême « en un seul homme », qui, ainsi doté de tous les mérites appartenant au Sauveur, devient son émule. Mais ce qu'il s'agit

(1) Rex Christe, Martini decus!
Hic laus tua, tu illius;
Tu nos, in hunc, te colere
Quin ipsum in te tribue!

Bibliotheca Cluniacensis de Maurier-Duchesne, dans tome XXXIII, col. 515, de Migne. Selon Guibert de Gemblours, Odon brillait par la noblesse de sa race, son talent en musique et la beauté de sa voix. (*Analecta Bollandiaria,* VII, 288.)

de rivaliser, ce sont les miracles : *gestarum a Salvatore virtutum æmulator*. Ce n'est pas de l'imitation, c'est de la similitude. La voie qu'on suivra plus tard est signalée sans doute ; elle n'est pas ouverte ; et cette observation fixe l'exacte mesure de la part de Sulpice dans le phénomène que nous étudions.

Au surplus, sous les princes mérovingiens et carlovingiens, lorsque chroniqueurs et sermonnaires célèbrent la grandeur de Martin en phrases exubérantes : *Martinus toto nominatus in orbe;* ou bien, formule plus curieuse : *Martinus toto orbe peculiaris patronus,* ce sont uniquement les miracles qui soulèvent leur enthousiasme. Dans la noble esquisse où, sans le savoir, Sulpice avait déclaré Martin impeccable et parfait, ils discernent seulement l'égalité thaumaturgique : les miracles du saint valent ceux du Christ. Détail décisif, c'est d'après cette donnée et en l'amplifiant que le public gaulois accueillit et apprécia toujours l'apparition de Martin. Quand Paulin de Périgueux, cinquante ou soixante ans après la publication de la *Vita* et des *Dialogues,* entreprit de les mettre en vers, afin de les rendre accessibles aux simples d'esprit, ce qu'il conçoit comme le trait essentiel de l'œuvre, ce qu'il représente avec force comme l'aspect principal du récit, c'est que Martin a été « pour la Gaule lointaine » l'équivalent de ce que Jésus, trois cents ans en çà, avait été pour le reste du monde. Les miracles du Christ ayant illuminé tout l'univers, les Gaulois en avaient sans doute ouï parler, dit Paulin; mais ils ne les avaient pas *vus*. C'est pourquoi, pris de compassion pour eux, — on ne saurait bien croire sans voir, — Dieu voulut leur octroyer leur part de prodiges et leur envoya Martin :

Donans extremis Martini insignia Gallis.

Ce langage est la clef vraie de l'action exercée par le saint, en même temps qu'il consacre, dans une juste et précise mesure, la gloire du biographe. L'acceptation par tout le public occidental du point de vue ainsi exposé ne fit que se confirmer de siècle en siècle. L'hymne d'Odon de Cluny en marque l'apogée. C'est là un fait de capitale importance. Il faudrait être bien ignorant des idées directrices de l'époque pour ne pas voir qu'il plaçait hors de pair la nation si hautement privilégiée.

II

Telle est la part de Sulpice. Il me reste à dire quelle a été celle de Martin dans la création que symbolise son nom. Auguste Comte estimait que, pour donner naissance à un type idéal capable d'élever et d'améliorer, il faut prendre soin de réagir sur le sujet réel, soit par « abstraction », en émondant les détails

privés de poésie, soit par « exagération », en augmentant les qualités existantes. Nul remaniement de ce genre ne se discerne dans les opuscules martiniens. Il y a bien une certaine tendance à reproduire les miracles évangéliques, surtout dans les *Dialogues*, œuvre plus collective et chronologiquement plus éloignée des faits que la *Vita*. Mais les actes vertueux, les décisions magnanimes, la conduite courageuse, les paroles élevées, ce qui compose le principal objet de la vie, et que Spinoza appelle l'intrépidité et la générosité de l'âme, tous ces éléments, à l'aide desquels se construit la personne spirituelle de Martin, lui appartiennent en propre. Plus ils aboutissent à l'excellence morale, moins il est admissible que les hommes — après tout médiocres, sans excepter Sulpice — qui l'entouraient aient pu les inventer. Ce sont ces traits, éclosion spontanée où la légende ni la mythologie n'ont que voir, qu'il va suffire de rassembler pour que le portrait moral de Martin apparaisse dans son exquise et simple grandeur. Ici, il ne doit plus être question des miracles, mais des beautés morales, auxquelles les miracles servirent jadis de véhicule en jetant sur elles leur — alors indispensable — éclat.

Dans le siècle où vécut Martin, le monde — j'entends le monde religieux qui seul vivait activement — est mené par des hommes éminents, depuis Athanase et Hilaire jusqu'à Ambroise et Augustin. Ils ont l'intelligence, l'éloquence, le savoir, le talent, même le génie, toutes choses qui manquent à Martin. Mais nul d'entre eux n'avait reçu comme lui les facultés qui attirent le peuple et contribuent presque exclusivement à former la poésie de la sainteté primitive. C'est pourquoi, populairement parlant, leur notoriété resta nulle, comparée à celle du vieil évêque de Tours, qui allait remplir de son bruit toute la première phase du moyen âge. Martin possédait le don de faire passer à travers les cœurs ce frisson d'émotion noble qui les exalte et leur communique le goût des choses généreuses et pures. Je ne vois pas que Sulpice dise nulle part qu'il fut un prédicateur ; mais, à certaines époques, la moindre parcelle d'enthousiasme, plus efficacement qu'un monceau de sagesse et de science, peut devenir un énergique stimulant de la vie générale. Chez Martin, la raison semblait très inférieure à l'imagination et au sentiment. Cependant, quelques-uns de ses actes et quelques-unes de ses paroles — comme chez Antoine — attestent un singulier bon sens et une très fine connaissance de la nature humaine. Seulement, cette expérience des choses de la vie, il n'en tire aucun profit pour lui-même. On ne voit pas qu'il ait jamais conçu une de ces pensées d'égoïsme qui sont le fond nécessaire de presque tous nos actes. D'autre part, jamais non plus il ne songe à exiger des autres cet abandon des intérêts individuels qu'il pratiquait pour son compte. Telle règle,

obligatoire pour lui, il en dispense autrui; même, il sait se faire intéressé, quand c'est autrui qui doit en profiter. Telle transaction avec le siècle qu'il repousserait avec dégoût, s'il s'agissait de sa personne, il saura s'y prêter pour l'avantage du prochain et la conduire avec habileté et finesse.

Dès sa jeunesse, il avait pratiqué toutes les vertus qui constituent la perfection religieuse : il fut charitable, bienveillant, chaste, frugal et humble « au delà de la mesure humaine ». C'est la formule que les canonistes de la Congrégation des Rites ont empruntée à Sulpice pour exprimer l'héroïcité des vertus exigées dans le Saint. Il recherche la solitude, mais son goût pour elle ne le porte pas à s'isoler de ses semblables, comme c'est le penchant des mystiques dont le cœur se rétrécit sous les corruptrices exigences du salut personnel. Martin, lui, a le cœur plus grand que la poitrine. Je prends le mot « cœur » dans son double sens français, l'un signifiant la capacité d'aimer et de souffrir, l'autre l'ardeur de lutter et de combattre. Son infériorité intellectuelle met encore plus en relief ses deux qualités d'impulsion affective et de décision active, la tendresse et l'énergie. Il n'en est pas de plus précieuses pour la vie sociale.

Un autre point caractéristique le distingue des héros habituels de la dévotion ; il ne songe pas au salut, ou du moins il ne parle jamais comme s'il y songeait. Ses actes de sacrifice et de dévouement coulent de source. Il ne les accomplit pas en vue de la récompense. Il semble n'avoir eu aucune idée de cette doctrine atroce du péché originel qui, de son temps, commençait à se répandre. Pas une fois, Sulpice, dans les récits où Martin est mêlé, ne parle de l'éternité des peines. Il semble que Martin n'y croyait guère, et je compte vous arracher des larmes en vous montrant l'inouïe tendresse qu'il laisse déborder quand il rêve de sauver des flammes de l'enfer le diable lui-même : *si tu ipse miserabilis !*

Il y a dans les *Vitæ Patrum* bien des scènes qui touchent au comique. Flaubert, qui, un jour, leur fit l'honneur de les feuilleter, les trouvait « très chouettes ». Ces anachorètes d'Egypte avaient sans cesse des visions véritablement étonnantes. Martin n'aimait pas moins qu'eux la contemplation intérieure, loin du bruit que font les hommes. Il la recherche, car lui aussi est visionnaire. Dans ses chères rêveries, il entre en colloque avec tout un monde surnaturel d'anges, de saints et de démons qu'il a le privilège de fréquenter. Mais à la différence des hommes de la Thébaïde qu'opprime l'absorbante préoccupation d'échapper au châtiment éternel, il n'hésite jamais, quand il peut servir les autres, à quitter la solitude pour la mêlée. Ce sauvage va à la Cour : il cajole les reines, il courtise les rois, en vue d'arracher à la ruine et au supplice des fonctionnaires qui, peut-être, l'avaient persécuté, et des hérétiques que certainement il abominait. L'amour

du prochain lui rend supportables la ville bruyante et les palais où s'abritent la méchanceté, la frivolité et l'intrigue.

C'est que l'ascétisme de Martin est d'une autre nature que celui qui inspirait la plupart des solitaires. Il est tout spontané. Martin semble avoir eu, de tout temps, une vie grave et innocente. Le régime de sévérité et de privation qu'il adopte lui est naturel et ne lui coûte rien. Il ne semble pas qu'il y ait jamais eu lutte entre ses penchants et ses principes. La bataille contre les besoins matériels qui asservissent, point de départ de toute vertu, n'est pas chez lui une bataille. On dirait un instinct qui se développe nativement. Son austérité ne résulte pas d'un enseignement ou d'une imitation. Sans doute, il avait entendu parler des merveilles de la Thébaïde, vaguement connues en Occident; et c'en est un écho que cette préoccupation précoce et confuse qu'il montre à l'égard des « monastères », *circa monasteria* (*Vita*, II, 4). Mais quoi de commun entre lui et ces névrosés d'Egypte toujours tremblants devant le diable, alors que Martin se moque de lui et le domine de sa compassion? Au surplus, tout en pratiquant les privations et l'abstinence, il n'y met point d'ostentation. Il n'a pas scrupule de demander au diacre Caton, l'économe de Marmoutiers, un bon poisson de Loire pour s'en régaler le jour de Pâques, — en quoi il se rapproche de Jésus. Il est de la race des héros gais et bien portants. Son âme bienveillante habite un corps robuste que les plus extrêmes fatigues ne laissent ni attristé ni abattu. Nul ne le vit se plaindre ni rire bruyamment : *nemo mærentem, nemo ridentem*. Mais le sourire animait toujours cette face rayonnante, miroir d'une âme bien équilibrée : *Cælestem quodam modo lætitiam vultu præferens, extra naturam hominis*. Aussi, quand il s'associait de plus près à Dieu pendant le sacrifice public, toute sa personne prenait un tel éclat que le consulaire Arborius croyait l'avoir vu couvert de pierreries qui rendaient un joyeux cliquetis (*Dial.* III, 10, 6). Pour un tel homme, la vie contemplative était sans danger : elle ne risquait pas de tarir en lui les sources de la charité. Elle ne faisait que confirmer sa dévotion calme et tranquille. Remarquons que cette âme paisiblement exaltée s'était emplie, dès l'enfance, de l'enthousiasme religieux alors endémique. L'éducation ne fit rien — il n'en reçut aucune — pour apaiser et régulariser cette prédisposition toujours périlleuse. Et, néanmoins, Martin ne connut jamais les graves écarts que souvent elle entraîne. Pour le dire en passant, je crois bien que le fait d'être illettré le sauva de bien des défauts qu'on rencontre chez Jérôme, chez Ambroise, chez Augustin. Il ignora les rages de vanité furieuse que donnent la fréquentation des livres et l'exercice de l'art d'écrire. A cela, d'ailleurs, il ne perdit rien comme évêque, n'ayant guère eu affaire qu'à des illettrés tels que lui. En revanche, il y gagna de frapper plus fortement l'attention

de son biographe qui, blasé d'éloquence et de littérature, fut comme halluciné par ce type de simplicité, de bonté, de sainteté et d'amour. Sulpice était habitué à voir autour de lui des gens en qui la sensibilité s'exaltait jusqu'à ressembler à une maladie; il n'était pas lui-même exempt de cette prédisposition. La nature calme et sereine de Martin dut l'étonner et lui inspirer une vive admiration. On ne voit pas, en effet, que notre saint ait été sujet à ces accès de terreur religieuse qui assaillent les mystiques à la suite des conflits dont leur âme est agitée. Dans les récits des Pères du désert, — même dans la vie d'Antoine, plus sobrement conçue, — ce ne sont que tentations lubriques jusqu'au dégoût, effrayantes jusqu'à l'horreur. Des formes tantôt hideuses, tantôt enivrantes, flottent dans l'air de la nuit. Martin ne vit jamais ni les unes, ni les autres : il ignore le cauchemar.

Ces divers dons, combinés avec les circonstances favorables, firent de ce simple et de cet illettré un entraîneur d'hommes de son vivant, un homme-programme après sa mort. Je ne crois pas que Sulpice lui ait rien prêté, comme on l'a dit des biographes de Jésus. Il écrivait trop près de son sujet pour y rien ajouter, et le mot de « légende » appliqué à la *Vita Martini* est, je le répète, extrêmement ridicule. Martin a fourni lui-même tous les matériaux dont son portrait se compose. Type incomparable de la sainteté française, ou plutôt — pour écarter tout messéant particularisme — de la sainteté occidentale, il diffère autant des Paul, des Antoine et des Schnudi que notre Roland ressemble peu à Judas Macchabée. Son mérite actuel, c'est de rentrer pleinement dans ce culte de l'humanité qui, faisant de l'altruisme la première des vertus, ordonne à chacun de nous d'oublier ses souffrances pour songer au bien des autres et exalte toute activité vers un but supérieur, en vue de conquérir des biens dont on ne jouira pas soi-même. L'histoire de Martin, jugée à ce point de vue, est une épopée de sacrifice, d'amour et de désintéressement. Martin n'est pas un grand esprit ni une haute intelligence. C'est un grand cœur, et ses actes, dignement racontés, ont puissamment servi au progrès de son peuple et de sa race. Si je voulais résumer l'œuvre commune de Martin et de son biographe, l'un agissant, l'autre écrivant, je dirais qu'ils ont travaillé avec succès à faire renaître la pureté morale, ce grand besoin du IVe siècle (ce plus grand besoin du XIXe); à adoucir les cœurs qui, chaque jour, devenaient plus sauvages, et qu'en dépit de leur ascétisme intransigeant, ils ont accompli leur œuvre, en maintenant obstinément un idéal de tolérance et de liberté, alors méconnu de tous, même des meilleurs. Ce dernier point leur constitue une originalité propre. C'est pourquoi les opuscules, jugés à la place où ils exercèrent leur influence, ressemblent à un son de trompette guerrière. De telles narrations, conçues avec sincérité et exécutées avec so-

briété, furent, pour les hommes perdus dans la nuit du moyen âge, comme une fanfare qui va au loin, dans la plaine, réveiller et réjouir les soldats découragés et débandés (1).

III

Aujourd'hui encore, pourvu qu'on la dégage d'une foule d'associations d'idées postérieures, la *Vita Martini* nous présente la sainteté sous des aspects nobles et fiers, qui nous font mieux comprendre le passé et nous aident à présager l'avenir. S'il doit y avoir une religion pour les temps qui s'approchent, si une croyance générale doit renaître, qui relie les cœurs et satisfasse les esprits, si la foi en une providence doit susciter en nous des promesses d'éternité et de justice, c'est dans le sens d'un culte de l'humanité personnifiée par ses représentants éminents que ces grandes transformations se produiront. Voilà pourquoi il nous importe de placer sous la lumière de la science historique les antiques ébauches de ce culte, au fond aussi ancien que l'humanité elle-même. La foi commune, qui nous l'a jamais fournie, sinon ceux qui arrachèrent au monde extérieur, à force de labeur et de peine, la connaissance des lois certaines par lesquelles il est immuablement régi? La Providence, à quelle époque nous est-elle apparue, autrement qu'en la personne des initiateurs et des inventeurs qui nous ont rendus capables de résister à la rigueur des lois naturelles, en nous les adaptant et en les modifiant? Quant à l'immortalité, s'il nous faut y renoncer sous les formes chimériques qu'elle a longtemps revêtues, on peut l'obtenir plus réelle et bien autrement étendue, pourvu que, vivant en intime et reconnaissante union avec les ancêtres, ces prédécesseurs à qui nous devons tout, nous sachions assurer la prolongation à la fois idéale et très positive de notre être, en préparant avec amour et diligence le progrès de nos successeurs, ainsi contraints de nous garder vivants dans leur souvenir, puisqu'ils nous devront quelque chose.

André LAVERTUJON.

(1) Priscus, l'un des philosophes amis de Julien, s'étant retiré dans un temple à la mort de son maître, « y vécut jusqu'à plus de quatre-vingt- « dix ans, à une époque où tant de jeunes gens étaient conduits au sui- « cide par le chagrin. » C'est d'Eunape que je tire cet indice de profond désarroi moral (Eunapius Sardianus, VII, 115, édit. Boissonade et Wittembach).

II. — « PARIS » PAR ÉMILE ZOLA (1).

La diffusion du Positivisme se fait d'une manière lente, mais continue, et l'on peut dire que la plupart des ouvrages scientifiques et littéraires importants qu'on publie aujourd'hui en sont plus ou moins fortement imprégnés. *Paris*, le dernier roman de Zola, est une preuve incontestable de ce fait. Cet ouvrage nous semble supérieur aux romans antérieurs de cet auteur. Les descriptions présentent plus d'exactitude, sont moins exagérées, moins entachées de ce qu'on appelle le naturalisme, qui n'est autre chose que la peinture de la laideur physique et morale sous des formes grossières.

Zola procède par voie de comparaison ; il oppose la corruption effrénée et le gaspillage considérable de la richesse à la moralité élevée et aux moyens d'existence bornés du travail, l'impuissance du christianisme à constituer un régime de justice et de vérité à l'action sans cesse grandissante de la science, qui nous rapproche chaque jour de cet idéal vers lequel tendent nos efforts.

Les personnages de *Paris* discutent entre eux les œuvres sociales de Saint-Simon, Auguste Comte, Fourier, Proudhon, Cabet, Karl Marx, et dans ces discussions écourtées, beaucoup trop vagues, beaucoup trop confuses, le Positivisme joue un rôle prépondérant. Cette doctrine, dit l'un deux, donne des certitudes inébranlables dans l'ordre intellectuel; sa méthode claire et décisive établit une hiérarchie entre toutes les sciences en rejetant comme inutiles toutes les hypothèses métaphysiques, et le problème humain, social et religieux sera résolu par la science seule (2).

Les principales idées positivistes ne pouvaient être mieux condensées en quelques lignes.

Un savant chimiste, dont le nom est bien connu et que Zola désigne suffisamment en l'appelant Bertheroy, explique à un de ses amis, anarchiste et partisan de la propagande révolutionnaire, combien sont vaines les agitations de la politique, aussi bien la révolutionnaire que la conservatrice; qu'il est inutile de hâter les temps, lorsqu'un pas de la science avance plus l'humanité vers la cité de justice et de vérité que cent ans de politique et de révolte sociale; que c'est elle seule qui balaye les dogmes, emporte les dieux, fait de la lumière et du bonheur; que c'est lui, le membre de l'Institut, rentier et décoré, qui est seul révolutionnaire (3).

(1) Paris, 1898, E. Fasquelle, 608 pages. 3 fr. 50.
(2) Page 214.
(3) Page 143.

Dans un autre passage, Zola s'élève également contre la propagande anarchiste. La destruction et l'assassinat ne sauraient être un acte fécond, ensemencer le sol d'une heureuse et large récolte. La violence n'est bonne qu'à exaspérer le sentiment de solidarité, même chez ceux pour qui l'on tue. Le peuple se révolte contre l'isolé qui croit faire justice (1).

Zola critique avec beaucoup de justesse l'esprit nouveau de Spuller, qui n'est qu'un retour en arrière ; la prétendue banqueroute scientifique de Brunetière, qui n'est fondée sur rien ; l'enseignement littéraire de l'Ecole normale supérieure dont les élèves, imbus d'idées spiritualistes, sacrifient à la mode du jour en médisant de l'esprit scientifique, en niant le progrès de l'avenir.

Il attaque vivement le christianisme dont il prédit la ruine, la disparition. Ses critiques sont fondées, aujourd'hui que la science s'est substituée complètement à lui pour l'explication du monde, pour la fondation d'une morale positive ; mais il a le tort de ne pas savoir reconnaître les grands services qu'il a rendus pendant dix-huit siècles, malgré les défauts inhérents à son caractère fictif qui ne pouvaient pas ne pas exister à l'époque de sa fondation.

Voici les passages de Zola concernant le christianisme, que je crois devoir reproduire ici presque complètement :

« L'expérience est faite, le salut humain n'est pas possible par la charité ; il ne saurait l'être désormais que par la justice. C'est le cri peu à peu souverain qui monte de tous les peuples. Voici près de deux mille ans que l'Evangile avorte. Jésus n'a rien racheté, la souffrance de l'humanité est restée aussi grande, aussi injuste. Et l'Evangile n'est plus qu'un Code aboli dont les sociétés ne sauraient rien tirer que de trouble et de nuisible. Il faut s'en affranchir ; Jésus est destructeur de tout ordre, de tout travail, de toute vie. Il a nié la femme et la terre, l'éternelle nature, l'éternelle fécondité des choses et des êtres. Puis le catholicisme est venu bâtir son effroyable édifice de terreur et d'oppression. Le péché originel est l'hérédité terrible, renaissante chez chaque créature qui n'admet pas, comme la science, les correctifs de l'éducation, des circonstances et du milieu. Il n'y a pas de conception plus pessimiste de l'homme ainsi voué au diable dès sa naissance, en proie à une lutte contre lui-même jusqu'à la mort. La terre n'est qu'un péché, un enfer de tentations et de souffrances que l'on traverse pour mériter le ciel. Admirable instrument de police, de despotisme absolu, religion de la mort que l'idée de charité a pu seule faire tolérer, mais que le besoin de justice emportera forcément. Le pauvre, le misérable dupé, qui ne croit plus au paradis, veut que les mérites de chacun soient récompensés sur cette terre ; et

(1) Page 604.

l'éternelle vie redevient la bonne déesse, le désir et le travail sont la loi même du monde, la femme féconde rentre en honneur, l'imbécile cauchemar de l'enfer fait place à la glorieuse nature toujours en enfantement. C'est le vieux rêve sémite de l'Evangile que balaye la claire raison latine, appuyée sur la science moderne (1).

« ..... L'expérience est faite, l'Evangile de Jésus est un code social caduc, dont la sagesse humaine ne peut retenir que quelques maximes morales. Le vieux catholicisme tombe en poudre de toutes parts ; la Rome catholique n'est plus qu'un champ de décombres; les peuples se détournent, veulent une religion qui ne soit pas une religion de la mort. Autrefois, l'esclave accablé, brûlant d'une espérance nouvelle, s'échappait de sa geôle, rêvait d'un ciel où sa misère serait payée d'une éternelle jouissance. Maintenant que la science a détruit ce ciel menteur, cette duperie du lendemain de la mort, l'esclave, l'ouvrier, las de mourir pour être heureux, exige la justice, le bonheur sur la terre. C'est là, enfin, la nouvelle espérance, la justice après dix-huit siècles de charité impuissante. Ah! dans mille ans (nous espérons bien que ce sera plus tôt), lorsque le catholicisme ne sera plus qu'une très vieille superstition morte, quelle stupeur que les ancêtres aient pu supporter cette religion de torture et de néant ! Un Dieu bourreau, l'homme châtré, menacé, supplicié, la nature ennemie, la vie maudite, la mort seule douce et libératrice. Pendant deux mille ans, la marche en avant de l'humanité aura eu pour entraves cette odieuse idée d'arracher de l'homme tout ce qu'il a d'humain, les désirs, les passions, la libre intelligence, la volonté et l'acte, toute sa puissance. Et quel réveil joyeux, lorsque la virginité sera méprisée, lorsque la fécondité redeviendra une vertu dans l'hosanna des forces naturelles libérées, les désirs honorés, les passions utilisées, le travail exalté, la vie aimée, enfantant l'éternelle création de l'amour (2) ! »

Zola admet la nécessité d'une religion nouvelle, d'une religion de la science qui sera le dénouement marqué, certain, inévitable de la longue marche de l'Humanité vers la connaissance. Elle y arrivera comme au port naturel, à la paix mise enfin dans la certitude, lorsqu'elle aura passé par toutes les ignorances et tous les effrois. La science étanche la soif de l'au-delà, satisfera le désir de tout savoir qui est en nous. Si elle est la vérité conquise, elle est aussi et sera toujours la vérité à conquérir. Devant elle, ne restera-t-il pas sans cesse une marge pour le désir de savoir, l'hypothèse qui n'est que de l'idéal ?

(1) Page 411.
(2) Page 596.

Il explique la création de l'univers par l'idée métaphysique du monisme, par la condensation de l'éther.

Il dépeint le rôle civilisateur qu'est appelé à jouer la ville de Paris, qu'il compare dans son style imagé à une chaudière où bout l'avenir, sous laquelle les savants entretiennent l'éternelle flamme. Elle règne sur les temps modernes, comme autrefois Rome, agonisante aujourd'hui, régnait sur le monde antique. Elle est le centre des peuples dont les regards sont tournés vers le progrès; elle en est le cerveau, l'initiatrice, la libératrice. Hier, elle jetait le cri de liberté aux nations; demain, elle leur apportera la religion de la science, la foi nouvelle des démocraties. Cette religion de paix, de justice, de vérité, mettra sans doute beaucoup de temps à s'organiser, à acquérir assez de force et de puissance pour régir le monde; mais le catholicisme n'a-t-il pas mis lui-même quatre siècles à se constituer ?

Il critique sans la connaître la religion de l'Humanité, dans laquelle il ne voit qu'un mysticisme trouble, tandis qu'elle comprend dans son dogme la systématisation de toutes les sciences, qu'elle dirige notre activité, développe nos sentiments de sociabilité et rallie toutes les individualités par une philosophie purement scientifique. N'est-ce pas là en partie la religion que préconise Zola, débarrassée de sa métaphysique ?

Il commet la grave erreur, incompréhensible, de reprocher à Auguste Comte d'avoir négligé la crise sociale qui menaçe de tout emporter, comme si tout le monde ne savait pas qu'elle avait été la préoccupation constante de toute sa vie, l'objet presque unique de tous ses travaux. N'a-t-il pas dit que la grande question était l'incorporation du prolétariat à la société moderne, comme celle du moyen âge avait été l'émancipation de l'esclavage ?

Organiser la société sans dieu ni roi, tel est le double problème que se propose de résoudre le Positivisme, sans la solution duquel toute réorganisation sociale, complète et définitive, est impossible.

La croyance à la royauté est détruite en France, en Suisse, n'a jamais existé aux Etats-Unis, et les liens qui la retiennent dans les autres Etats sont si faibles, que le moindre vent les emportera; mais il n'en est pas de même de l'idée de Dieu, qui reste fortement incrustée dans les neurones de la couche corticale de la plupart des cerveaux de notre époque. L'évolution des idées est très lente, ne se fait que par une série de lentes modifications transmises par l'hérédité. Pour le savant, il faut une longue méditation pour changer celles de son enfance, celles au milieu desquelles il vit, qui prédominent autour de lui. Ce n'est pas sans un grand effort intellectuel qu'on se débarrasse de l'étude des causes premières et des causes finales qui aboutissent à un dieu abstrait ou concret, pour se borner à l'étude des causes secondes que seules nous pouvons connaître. L'origine de l'homme remonte à une date incal-

culable, à plus de cent mille ans, puisqu'on a découvert ses ossements dans les terrains de l'époque tertiaire; et cependant le fétichisme, qui doit remonter à l'enfance de l'Humanité, puisqu'il était alors la seule explication possible des phénomènes, persiste encore aujourd'hui dans un grand nombre de mots de notre langage, anime très souvent notre poésie, comme on peut le voir surtout dans celle de notre grand poète Victor Hugo.

La persistance du théologisme tient aussi à ce que l'on croit ordinairement que la morale ne peut exister sans lui, que la disparition de l'un entraînerait la disparition de l'autre, qu'ils forment un tout unique, dont les deux éléments ne peuvent être dissociés. Aussi tous nos efforts doivent-ils tendre à démontrer qu'il existe une morale scientifique, bien supérieure à toutes les morales spiritualistes, méconnaissant toutes profondément la nature humaine, basées sur des peines et des récompenses ultra-terrestres, purement chimériques, dont les très grandes imperfections, les très graves dangers sociaux ne peuvent être palliés que partiellement par la sagesse de leurs sacerdoces.

Ce qu'il faut crier, ne cesser de crier, ce n'est pas, avec Gambetta : guerre au cléricalisme, mais guerre à Dieu, qui empêchera toujours cette morale de se répandre, de devenir universelle, morale seule capable de faire cesser les nombreux conflits qui existent entre les différents peuples de notre planète, entre les membres d'une même patrie, de rétablir l'unité au sein du foyer domestique où la femme, moins émancipée que l'homme, n'a plus ni ses sentiments, ni ses opinions, ce qui est une source de discordes continuelles.

Les romans de Zola ont l'heureuse fortune d'être les plus répandus, les plus lus de tous les romans actuels. Le tirage de *Paris* approche du centième mille; il continue, et l'on ne sait à quel chiffre il s'arrêtera. Ce sont donc de puissants moyens de vulgarisation dont profitera le Positivisme, autour duquel on était parvenu trop longtemps à faire le silence.

D[r] Daniel BRUNET.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

AMIS, PROTECTEURS CORRESPONDANTS D'AUGUSTE COMTE

Nous publions la correspondance d'Auguste Comte avec M. de Constant. Cette correspondance, comme toutes celles d'Auguste Comte, est infiniment précieuse. M. de Constant a été le véritable patron d'Auguste Comte dans les dernières années de sa vie. Sans doute, les positivistes ont montré beaucoup de dévouement à leur Maitre; néanmoins, il eût été difficile de réaliser annuellement la somme qui lui était nécessaire, sans l'intervention de M. de Constant. J'ai, dans une de mes circulaires (1), fourni des détails biographiques principaux sur M. de Constant : ils m'avaient été transmis par son ami, M. le comte de Limburg-Stirum. Je vais me contenter de les reproduire ici :

Le 25 février 1862 est décédé à Florence, enlevé après quelques jours de maladie, par une petite vérole maligne, M. le baron Wilhem de Constant-Rebecque, officier supérieur en retraite de la marine hollandaise, l'un des treize exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte. M. de Constant était né à Berlin le 6 janvier 1806; sorti en 1821 de l'Ecole militaire du génie et de l'artillerie de Delft, il entra dans la marine hollandaise, dans laquelle il servit d'une

(1) Quatorzième circulaire adressée à chaque coopérateur au libre subside institué par Auguste Comte pour le sacerdoce de l'Humanité. Paris, 17 Archimède 74 (10 avril 1862); P. Laffitte.

manière active et brillante jusqu'en 1854, où il prit sa retraite. Après avoir noblement rempli dans la société actuelle un office spécial, il résolut de consacrer cette retraite à une propagation active de la religion démontrée. Initié en 1844 au Positivisme, il avait dès cette époque commencé et conduit à terme un résumé général du système de philosophie positive; mais c'est à partir de sa retraite qu'il put se consacrer exclusivement à son office social. Outre une intelligence haute et synthétique, quoique parfois confuse, il était surtout remarquable par une indomptable énergie de caractère, qu'il appliqua dès lors au perfectionnement moral conçu comme le but suprême de l'existence humaine; il fut ainsi pour nous tous un vrai modèle de cette puissance de l'homme sur lui-même, véritable signe caractéristique de sa grandeur; il commença alors par ses voyages une propagande positiviste très active, en même temps qu'il ralliait ainsi entre eux les divers positivistes occidentaux trop épars. Quoique son action eût surtout l'Allemagne pour théâtre, il avait consacré aussi une partie de ses efforts à l'Italie. Profitant de sa position sociale, il chercha à agir sur quelques chefs du mouvement italien: et peut-être son influence n'est pas étrangère à la noble vue par laquelle un homme d'Etat de ce pays, trop tôt enlevé, a nettement annoncé comme base de la politique actuelle la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel.

Cet important principe positiviste a été ainsi adopté par cet homme d'Etat, tranchant par là sur les vulgarités aujourd'hui en circulation. Du reste, la profonde réalité du Positivisme se caractérise par sa haute aptitude à faire accepter partiellement ses vues et ses mesures sur tous les sujets quelconques, par ceux qui n'en adoptent pas l'ensemble et qui même, à quelques égards, lui sont antipathiques. Le Positivisme modifiera ainsi de plus en plus la société occidentale avant qu'il en prenne la direction définitive. M. de Constant s'était transporté à Florence pour présider à la publication d'une traduction italienne du catéchisme positiviste, dont il s'occupait depuis longtemps. Il est mort ainsi au milieu de l'accomplissement d'un devoir social. Outre son action personnelle si active et si utile, M. de Constant avait fait deux publications. En 1856, il publia des *Réflexions synthétiques sur la Philosophie, la Morale et la Religion*. Il résuma dans ce travail les principales formules positivistes, et ce qui en ressort surtout, c'est la vue d'une âme activement dominée par une profonde régénération morale; il adopta, du reste, pour épigraphe de cet opuscule, la devise caractéristique : *Diis extinctis, Deoque, successit Humanitas*. En 1860, il publia son travail sur l'*Imitation*, que j'ai déjà apprécié dans une de mes précédentes circulaires. Mais M. de Constant ne fut pas seulement un actif propagateur du Positivisme, il en fut encore un patron dévoué, comme il l'avait été d'Auguste Comte. L'Humanité qui, dans les services rendus, tient un si grand compte de l'im-

portance sociale de celui à qui on les rend, sera éternellement reconnaissante de la protection matérielle par laquelle M. de Constant a si largement contribué pour sa part à la conservation de la précieuse existence du grand philosophe. Ce sont les esprits capables de comprendre l'importance suprême des grandes natures qui honoreront surtout de tels services.

Il n'y a que la notion d'une égalité trompeuse qui puisse empêcher de sentir la portée d'un tel service. Du reste, il ne faut pas, dans ce cas, séparer M. de Constant du noble noyau hollandais qui, des premiers, il faut le dire, sut convenablement apprécier Auguste Comte, lui apporter dans le profond oubli dont l'entouraient ses contemporains la consolation d'une digne appréciation, et enfin permettre, en 1848, par une généreuse intervention, la publication du *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, travail capital qui contenait les bases de toute l'évolution ultérieure de ce grand philosophe.

Dans la commémoration funèbre accomplie au domicile sacré, le 23 mars 1862, j'ai cherché à faire bien apprécier l'ensemble d'une telle existence ; j'ai cherché à faire ressortir en M. de Constant cette combinaison normale entre l'*économie privée* et la *munificence sociale*. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'on en est venu de nos jours à méconnaître complètement cette sage économie des matériaux si difficilement accumulés par l'Humanité, de manière à oser faire de leur simple consommation une véritable fonction sociale. On méconnaît ainsi radicalement le rôle de la consommation, qui est seulement de permettre l'accomplissement de nos divers devoirs sociaux. Enfin, j'ai dû faire comprendre comment les vraies natures aristocratiques puisent, quand elles sont dignes, dans le souvenir de leurs antécédents de famille, des impulsions réellement sociales, qui manquent à l'exercice des fonctions actuelles de l'industrie humaine, où sont si évidentes encore les traces de l'esclave émancipé dans les motifs serviles d'intérêt purement personnel qu'on proclame, à peu près exclusivement, comme sources de l'activité. Aussi c'est toujours un noble spectacle que celui de natures aristocratiques transformant leur ancienne activité sociale en s'adaptant avec un caractère élevé aux nécessités de la régénération humaine. Du reste, il n'y a rien de fortuit à ce que de tels exemples émanent de la population hollandaise, chez laquelle l'aristocratie a su se conformer aux nécessités de l'ordre moderne, de cette aristocratie d'où est sorti Guillaume le Taciturne, type admirable d'un homme d'Etat qui, tout en ménageant convenablement les croyances correspondantes de sa population, quoique dignement émancipé lui-même, gouvernait sous une haute impulsion civique.

P. Laffitte.

CORRESPONDANCE D'AUGUSTE COMTE[1]
AVEC M. LE BARON WILHEM DE CONSTANT-REBECQUE

I

PAR M. DE CAPELLEN, La Haye, 15 août 1854.

(Ceci est de la main de M. de Constant.)

Paris, le dimanche 1er Guttemberg 66.

Mon cher Monsieur de Capellen,

Ma présente disponibilité me permet de vous envoyer, après l'avoir scrupuleusement lu, le manuscrit que vous m'apportâtes hier, et qui, malgré son volume apparent, ne m'a pas pris plus de deux heures.

Dans son état actuel, ce travail ne comporte aucune publicité. Je suis pourtant heureux de l'avoir lu. Car il offre une précieuse confirmation, non seulement de la réalité, mais aussi de l'opportunité de la doctrine capable d'inspirer les nobles sentiments et les profondes convictions qu'il manifeste.

Le vague et la confusion qui s'y trouvent ne doivent pas être uniquement imputés à d'insuffisantes préparations scientifiques. Il faut surtout les attribuer au milieu protestant, d'où dérive sa principale hérésie consistant à vouloir fondre l'Humanité dans Dieu.

Sous l'impulsion des croisades, le catholicisme tendit spontanément à se transformer en Positivisme, d'après la prépondérance croissante de la Vierge sur Dieu. Le protestantisme vint briser cette initiative du cœur en suscitant la révolte de l'esprit. Non moins rétrograde qu'anarchique, il a reporté sur Dieu la préoccupation qui commençait à se diriger vers la suave précursice de l'Humanité. C'est seulement parmi les Occidentaux préservés du protestantisme que le mouvement du moyen âge a pu se prolonger, et là même, les réactions négatives l'ont gravement altéré. Tel est le seul culte intermédiaire qui puisse historiquement faciliter le passage du catholicisme au positivisme, mais uniquement chez les Méridionaux.

Cette grave erreur n'empêche point l'utilité que le manuscrit doit offrir à son auteur, en satisfaisant ses convictions. Il serait à souhaiter que tous les vrais positivistes accomplissent une semblable étude, quand même ses résultats ne devraient jamais devenir publics. Mais, outre cette efficacité personnelle, un tel tra-

vail comporterait une utilité générale envers les âmes placées dans une situation analogue à celle de l'auteur. Un milieu sceptique doit être involontairement affecté par le spectacle, heureusement contagieux, de cette foi pure et profonde, dont les déviations mêmes constatent sa spontanéité. Toutefois, il ne faudrait publier cet opuscule que sous le titre de *Réflexions synthétiques*, comme un recueil de pensées détachées, avec le numérotage usité, pour éviter les vains efforts qu'exigerait l'incohérence qu'il présente.

Si cette résolution est adoptée, l'auteur devra d'abord l'ajourner jusqu'au suffisant examen de mon prochain volume, qui, le plus systématique de tous, permettra de compléter et de perfectionner cette collection, après en avoir écarté les redites. Mais je dois finalement recommander de ne point publier cet opuscule sans que l'auteur y soit ouvertement nommé, pour qu'un écrit destiné surtout à faire connaître et respecter le Positivisme ne devienne pas formellement contraire à l'une de ses prescriptions les plus usuelles. Ne devant rien écrire l'an prochain, j'offre de relire convenablement ce manuscrit, quand il sera complété suffisamment et rédigé sous sa forme normale.

P.-S. — Le meilleur mode pour faire connaître à l'auteur le résultat de ma lecture consiste à lui transmettre cette lettre, par l'entremise de M. de Constant.

II

A M. LE BARON DE CONSTANT, en Silésie.

Paris, le jeudi 19 Shakespeare 65 (28 septembre 1854).

Monsieur,

M. de Capellen m'a remis hier soir les huit cents francs que vous avez envoyés pour coopérer, conjointement avec votre digne ami M. X....., au supplément exceptionnel qu'exige l'insuffisance actuelle de mon subside annuel. Je m'empresse de satisfaire au besoin que j'éprouve de vous témoigner combien je suis touché de cette généreuse intervention, noblement accomplie avec une pleine opportunité, de manière à prévenir tout délai dans mes payements périodiques. Il y a lieu d'espérer que le subside sacerdotal cessera désormais d'exiger ces sacrifices supplémentaires. Mais leur reproduction vient aujourd'hui confirmer la manifestation de l'an dernier sur l'aptitude des vrais positivistes à développer les dispositions qui conviennent à leur mission. Cette con-

solante indication ressort surtout de l'étendue du sacrifice tutélaire spontanément accompli par vous et votre généreux ami.

Salut et fraternité,

Auguste COMTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

Annotation de M. de Constant : *Lu à Poterwitz, 3 octobre 54.*

III

A M. W. DE CONSTANT, à Paris.

Paris, le lundi matin 7 Aristote 68.

Mon éminent disciple et digne patron,

Je crois devoir vous informer que le mariage religieux de M. Fili se célébrera chez moi jeudi 10 Aristote (6 mars), *à 2 heures précises.*

Tout à vous,

Auguste COMTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

68... 1856.

IV

A M. LE BARON W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris, le vendredi 18 Bichat 68.

Mon éminent disciple et digne patron,

Sans être aucunement surpris, je suis profondément touché du nouvel acte de générosité par lequel vous allez encore combler le déficit que j'avais justement craint pour la fin de cette année, d'après l'insuffisance spontanée du subside positiviste. Veuillez offrir à votre digne ami, M. Y..., la part que je lui dois dans la reconnaissance et l'admiration que m'inspire une telle conduite. La noble simplicité de ce protectorat volontaire en fait mieux ressortir le prix.

Dans votre précipitation cordiale, vous avez oublié de *passer à mon ordre* la lettre de change de mille francs jointe à votre épître. C'est pourquoi je vous la renvoie ici pour que vous y remplissiez cette formalité, sans laquelle le payement m'en serait refusé.

M. Foley m'a soigneusement informé de l'incident imprévu qui concerne le ballot français de votre opuscule. Si vous ne parveniez pas à lever cet obstacle, je ne penserais pas qu'il fût spécia-

lement dirigé contre un tel écrit, dont la première édition a circulé sans entraves en France, et n'en aurait pas éprouvé davantage quand même vous l'eussiez mise en vente. La poste m'a directement transmis l'exemplaire de la seconde édition que vous m'avez ouvertement adressé le 22 octobre. En cas que l'interdit ne fût pas levé, je le regarderais comme une mesure purement fiscale récemment obtenue de l'aveugle zèle du gouvernement français pour la propriété littéraire, d'après les ignobles réclamations de nos lettrés contre la concurrence étrangère. Ce serait semblable à la prohibition subie par M. Florez envers l'introduction en Espagne de son *Eco*, par suite des rivalités de Madrid avec tout écrit espagnol publié dans un autre pays.

Si l'autorisation de reproduire la traduction de l'abbé Bautain ne vous est pas accordée, il faudra vous en consoler aisément. Cette comparaison augmenterait vos frais et grossirait votre volume, sans beaucoup concourir à faire mieux apprécier votre transformation. Il serait, je crois, préférable de laisser celle-ci directement confrontée au texte original.

Tout à vous,
Auguste COMTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

V

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris, le jeudi matin 24 Bichat 68.

Mon éminent disciple et digne patron,

J'ai reçu, vendredi dernier, votre lettre de l'avant-veille, renfermant un billet à ordre de mille francs. Ce mandat n'ayant pas été transféré par vous à mon ordre, n'était réellement payable qu'à vous-même. Voilà comment je me suis alors trouvé dans la fâcheuse nécessité de vous le renvoyer immédiatement, afin que vous y remplissiez la formalité négligée, sans laquelle il ne pouvait aucunement me servir. Inclus dans la réponse que je vous fis, vendredi même 19 décembre, il a dû vous parvenir dimanche, en sorte que j'attendais hier son retour régularisé. Ne recevant rien, je ne dois pas tarder davantage à vous annoncer cet incident; quoique rare, les vols de lettres ne sont pas sans exemple.

Votre réponse au présent avis pourra seule dissiper mon inquiétude à cet égard.

Tout à vous,
Auguste COMTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

VI

A M. W. DE CONSTANT.

Reçu à la Haye le 17 Moïse 69 (7 janvier 1857).

Paris, le mardi 6 Moïse 69.

Mon éminent disciple et digne patron,

Voici les trois reçus qui correspondent à la traite, déjà payée, que contenait votre lettre du 3, arrivée hier. Je suis extrêmement touché de la scrupuleuse sollicitude qui vous a fait d'abord envoyer la principale partie du subside hollandais, après avoir si généreusement dissipé les inquiétudes récemment suscitées par l'insuffisance spontanée des recettes de 1856. Sans attendre ma prochaine circulaire, je dois aujourd'hui vous annoncer que, grâce à l'appel exceptionnel du mois dernier, dont le succès vous est surtout dû, le subside positiviste a, pour la première fois, en 1856, notablement dépassé le minimum normal, ayant *produit 8,246 francs.*

Je reçois, et je rends, avec la même cordialité, les vœux de longévité qui terminent votre lettre. Certains de faire un bon usage de notre vie, nous devons tous désirer qu'elle se prolonge autant que possible, afin d'ébaucher personnellement les dignes types respectifs du sacerdoce et de la chevalerie que systématise et consolide la religion de l'Humanité. Onze ans seront bientôt accomplis depuis que le fondateur de la foi positive se trouve directement placé sous le noble patronage de ses dignes disciples hollandais, et la régénération finale ne peut que beaucoup gagner à la longue durée d'une relation également honorable aux deux parts.

Tout à vous,
Auguste COMTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

P.-S. — Le silence même que je garde sur ma santé doit vous indiquer qu'elle continue d'être excellente, à l'issue de l'énorme volume qui vient d'employer la majeure partie de mon année 1856. Il est naturel d'espérer que ce bon état ne sera nullement altéré par la pure préparation méditative à laquelle je vais exclusivement consacrer la présente année, sans aucun opuscule épisodique.

M. Congreve a publié, le mois dernier, son précieux opuscule intitulé : *Gibraltar : or the foreign policy of England*, que je lui suggérai l'été dernier, et dans lequel il a dépassé mes meilleures espérances. En m'écrivant le 1er janvier, il m'annonce l'intention

de vous en adresser un exemplaire, aussitôt qu'il aura trouvé quelque voie moins dispendieuse que la poste, dont les frais, d'Angleterre en Hollande, restent exorbitants, au milieu des autres réductions.

Je présume que vous avez déjà reçu de M. Edger, son éminent opuscule (The positivist calendar), *qui contient la meilleure exposition jusqu'ici surgie du positivisme religieux.*

VII

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris, le jeudi 15 Moïse 69.

Mon éminent disciple et digne patron,

Après avoir hier reçu votre lettre spéciale de lundi, j'ai su, par le libraire Dalmont, que, contre ma bienveillante hypothèse initiale, le refus officiel de laisser ici circuler votre seconde édition française des *Réflexions synthétiques,* est indépendant de toute règle générale, et dû seulement à la répugnance particulière que cet opuscule inspire à *l'administration* actuelle (car je ne puis encore supposer que notre *dictateur* y soit pour rien). Je vais donc réclamer contre une telle inconséquence auprès de M. Vieillard, dont l'intervention pourra mieux réussir que s'il s'agissait d'une mesure universelle. Si j'obtiens ici quelque résultat, je vous en informerai directement.

Tout à vous,
Auguste COMTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

VIII

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le mardi 27 Homère 69.

Mon éminent disciple et digne patron,

L'envoi que je vous fis vendredi dut spontanément compenser mon silence exceptionnel sur votre lettre de mardi dernier que je reçus jeudi. Je suis autant que vous sans nouvelles de M. de Montègre, au point que, depuis deux mois, je ne sais s'il est mort ou vivant.

Quoique je n'ai jamais eu d'entrevue ni de correspondance avec

votre M. Mazell, vos indications me font enfin soupçonner que c'est le jeune poète prussien qui, récemment marié, suivit avec sa femme mon cours public de 1846. J'ai négligé de joindre au paquet qui le concerne ma nouvelle circulaire, dont je pourrai vous envoyer quelques exemplaires si vous le désirez, vu l'heureuse libéralité maintenant introduite dans les relations postales entre la France et la Hollande.

D'après votre dernière lettre, j'ai fait spécialement demander au libraire Dalmont si votre ballot était actuellement chez lui; ce qui m'a directement appris que cette affaire est encore restée au même point qu'avant mon intervention. Je me suis ainsi trouvé finalement conduit à faire hier, pour ce seul motif, une visite exceptionnelle à M. Vieillard, dont je n'avais nullement reçu de réponse à ma lettre du 15 janvier. C'est ce qui m'a poussé, contre ma coutume, à retarder jusqu'à ce moment ma réponse à votre lettre de mardi dernier, afin de pouvoir vous annoncer le résultat d'une telle entrevue.

Elle m'a beaucoup satisfait sous tous les rapports. Sans me répondre, M. Vieillard avait utilement agi d'après ma lettre. Il a, mercredi dernier, obtenu la promesse officielle que cet étrange interdit serait prochainement levé. D'après notre entrevue, il va, dans quelques jours, surveiller et, s'il le faut, hâter l'exécution de cette promesse. J'ai disposé pour lui du dernier des exemplaires que vous m'avez laissé de votre opuscule, qu'il fera certainement lire, après l'avoir lu soigneusement.

Il faut maintenant consacrer tout le reste de cette réponse à la triste explication confidentielle qui vous est spécialement due, sur le cas de M. ....., dont le mariage positiviste avorte par le refus de sa femme, malgré le préambule accompli.

Mon éminent disciple, après avoir dédaigneusement rejeté tous les choix naturellement vulgaires, mais probablement tolérables, que lui proposait son père, a spontanément fini dans une de ces familles incurablement révolutionnaires, dont l'alliance sera bientôt antipathique à toutes les âmes vraiment religieuses, d'abord positivistes, puis catholiques et même protestantes. Tandis que la religion est toujours destinée à régler indirectement ou directement l'ensemble de la vie humaine, cette jeune dame, d'après son père, stupidement Roussien, pense et dit que la vie humaine n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée et que le sentiment seul suffit pour nous conduire. Elle ne professe qu'un vague et stérile déisme, qui ne peut aucunement susciter le mariage mixte, où des positivistes s'allient à des femmes d'une autre religion quelconque, catholique, musulmane, juive ou protestante, et même polythéiste ou fétichiste au besoin.

Ce cas offre l'un des exemples les plus prononcés du type pleinement anarchique qui reste heureusement restreint à la France,

où même il est extrêmement rare chez les femmes. Quoique j'eusse, suivant ma coutume, d'abord jugé favorablement cette jeune dame, je suis maintenant convaincu que, nullement supérieure au vulgaire de son sexe, pour l'esprit et le caractère, elle est au-dessous de la moyenne pour le cœur. Mon malheureux disciple me semble avoir réellement manqué son mariage, où les destinations morales vont se trouver essentiellement interverties. Loin que sa femme puisse lui fournir une source directe d'amélioration affective, c'est à lui qu'échoit la tâche difficile d'élever et de développer les sentiments de cette jeune dame mal cultivée et pauvrement organisée. Il a déjà pris, avec sa noble énergie habituelle, le parti le plus décisif, en se décidant à quitter Paris pour aller prochainement exercer la médecine dans un village à trente lieues éloigné de tout chemin de fer, de manière à préserver sa jeune malade des funestes contacts paternels qui la rendraient probablement incurable. Une telle résolution m'inspire des regrets à la fois personnels et sociaux, en restreignant une précieuse relation, et dispersant le principal foyer positiviste. Néanmoins, je l'ai directement encouragée, comme seul remède à cette situation domestique, et je sais d'ailleurs qu'elle est profondément méritoire, vu le chagrin qu'en éprouve M. ....., dont le petit capital lui permettait encore de tenter à Paris, pendant plusieurs années, une position médicale, quoique avec peu d'espoir d'y réussir.

Suivant cette issue imprévue, son mariage positiviste passe au second mode, où la religion de l'Humanité sanctifie, par le désengagement du veuvage éternel, les unions qui se sentent imparfaitement consolidées par les cultes antérieurs. Mais ce mode, le plus décisif envers la loi du veuvage, exige que l'existence conjugale se soit convenablement prolongée pendant trois ans au moins, afin d'assurer que l'insuffisance des liens ordinaires est réellement sentie. Tel fut le cas du couple Robinet, le jeudi 25 décembre 1851, puis celui du couple Bazalgette, le jeudi 7 juillet 1853. Ces deux exemples du mariage renouvelé sont pleinement normaux, puisque, dans chacun d'eux, l'union civile avait spontanément précédé la conversion au Positivisme, et même l'élaboration directe de la religion de l'Humanité. Le cas de M. ....., si, comme je l'espère encore, il finit *par se réaliser dans trois ans*, ne peut plus être aussi satisfaisant, puisque la consécration y pouvait être immédiate, si la femme n'avait pas trompé les espérances universelles.

Une explication complète vous était spécialement due à cet égard, vu la cordiale assistance que vous aviez personnellement promise. En effet, le second mode de mariage positiviste s'accomplit sans aucune intervention de témoins particuliers, l'engagement étant assez consolidé par la signature de tous les positivistes présents à la célébration religieuse. C'est surtout au préam-

bule que conviennent les témoins spéciaux dont la participation a la cérémonie finale est principalement destinée à constater leur conviction du plein accomplissement de l'engagement préliminaire.

Tout à vous,

Auguste COMTE.

P.-S. — Votre libraire Chapman ne m'a rien envoyé de votre part. Je présume qu'il attend pour ce minime produit l'occasion d'une remise plus considérable au nom de miss Martineau.

Bien que l'intervention de M. Vieillard doive bientôt terminer l'incident relatif à la seconde édition française de votre opuscule, je crois ici devoir spécialement signaler un expédient récemment proposé par un *nouveau positiviste, sur lequel je compte beaucoup, M. Foucart, principal avocat de Valenciennes (15, rue du Frossart). Il m'a spontanément offert d'employer ses relations officieuses avec les agents directs pour que votre librairie de Bruxelles lui pût adresser autant d'exemplaires successifs qu'on voudra, si l'interdit n'était pas levé ; ce qui permettrait ensuite à M. Dalmont* de les recevoir sans obstacle. Mais, ce dernier étant trop prudent pour vendre un opuscule que votre gouvernement aurait réellement condamné, ce moyen ne serait *finalement applicable* qu'à des envois individuels.

Outre la chance d'efficacité que ce mode pourrait ultérieurement conserver, même à d'autres égards, je dois surtout me féliciter que cette communication me fournisse l'occasion de m'expliquer sur M. Foucart. *La nature spontanément outrageuse qui rend M. de ..... un observateur fort suspect m'avait d'abord conduit à mal augurer de M. Foucart, d'après des rapports erronés.* Ayant eu, depuis quelques mois, quelques entrevues *décisives* avec lui, je me suis pleinement assuré qu'il mérite toute notre confiance, et chacun de mes disciples qui l'a pu voir ici pense comme moi sur lui. *Nous devons le regarder comme une précieuse acquisition pour le Positivisme, auquel il offre un auxiliaire très supérieur à M. de ....., sous tous les aspects vraiment essentiels, sauf une vaine instruction scientifique*, ou plutôt *mathématique*. Il m'a spécialement annoncé la déclaration inattendue qui m'explique l'étrange attitude finalement prise envers moi par ce jeune capitaine d'artillerie dont il faut bientôt attendre la défection décisive, d'après sa formule actuelle : *Mon père spirituel, c'est M. Littré.* Toute paternité supposée chez un homme qui n'a *jamais pu rien engendrer* doit autant embarrasser l'acceptant que l'invoquant. Je crois pourtant que le vrai motif de cette étrange préférence consiste dans la secrète prédilection de M. de ..... pour les âmes radicalement dépourvues d'énergie, auprès desquelles sa personnalité compte finalement obtenir un essor toujours incompatible avec un ascendant tel que le mien.

IX

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le lundi 5 Archimède 69.

Mon éminent disciple et digne patron,

L'édition hollandaise de votre précieux opuscule m'est exactement parvenue hier avec votre bonne lettre de vendredi. Je vous félicite d'avoir ainsi réalisé ce complément nécessaire d'une importante publication. C'est surtout dans votre pays que votre noble initiative doit naturellement développer sa principale influence, d'après l'intime puissance spontanément inhérente aux convictions sincères et complètes, surtout envers un milieu profondément incohérent.

Quant à la seconde édition française, exceptionnellement confinée à la Douane parisienne, je n'en ai pas entendu plus parler que vous, depuis mon entrevue avec le civique patron officiel du Positivisme. Mais je présume, comme vous, que l'interdit est maintenant levé, pour que le libraire m'ait spécialement informé d'un événement peu considérable pour lui. Son prochain versement trimestriel me fournira, le 15 avril, l'occasion naturelle de savoir à quoi nous en tenir là-dessus.

Deux heures après votre double envoi, je reçus, hier matin, les courts mais touchants adieux du noble et malheureux Dr ....., venant, avec sa fatale poupée, m'annoncer son départ immédiat pour sa résidence médicale où ses meubles étaient déjà transportés. C'est à Mantes, l'un des cinq chefs-lieux d'arrondissement que renferme celui de la Seine, à la même distance de Paris vers l'ouest que le poste de M. Robinet vers l'est. Selon les explications antérieures de mon éminent disciple, un tel établissement médical me semble pleinement conforme à toutes les convenances spéciales, tant locales que professionnelles. Je n'y vois d'autre inconvénient personnel que d'être seulement à cinq quarts d'heure de Paris par le chemin de fer de Rouen. Ainsi va probablement devenir difficile la première condition du traitement de la déplorable maladie, la restriction des contacts avec un père anarchique, principal soutien de la seule croyance propre à cette jeune dame, savoir que la vie humaine n'a nullement besoin d'être systématiquement réglée, et que le sentiment suffit toujours pour nous conduire sans aucune foi. Mais, du reste, je crains que la maladie ne soit radicalement incurable, malgré les espérances banales que suscite la réaction morale d'une prochaine maternité, qui peut-être développera les conflits d'après les dissidences relatives à l'éducation de l'enfant. En reproduisant l'irréparable faute volontaire que je commis ayant dix ans de moins et me trouvant nécessairement dé-

pourvu de tous guides, M. . . . . . sera probablement forcé, comme moi, de chercher, dans la vie publique, la compensation des déceptions propres à la vie privée, ce qui doit naturellement arriver, de nos jours, à plusieurs vrais positivistes.

Une lettre, d'ailleurs précieuse, de M. Congreve m'a récemment témoigné la satisfaction qu'il attend de votre salutaire visite. Vous aurez plaisir à le féliciter, comme moi, de la noble résolution qu'il m'annonce d'exécuter, dans trois ou quatre ans, l'important volume que je lui proposai, l'an dernier, sur l'histoire positiviste de la vraie révolution anglaise, afin de proclamer la connexité sociologique des deux grandes explosions républicaines, personnifiées en Cromwell et Danton, de manière à lier les deux prolétariats, dont l'union importe le plus à la réorganisation occidentale. Ce noble disciple, heureusement pourvu d'une digne compagne, entreprend de réparer les lacunes de son éducation théorique à l'aide de mon récent volume; en sorte que j'espère qu'il pourra finalement arriver au sacerdoce complet, tandis que je l'avais d'abord cru, par ce motif, restreint au pur apostolat dont il a déjà pris une possession décisive dans son admirable opuscule.

En général, je ne saurais trop louer vos habitudes normales de pérégrination occidentale, qui suscitent des contacts éminemment propres à développer, chez les vrais positivistes, l'union et le dévouement dont l'insuffisance constitue le principal obstacle à l'ascendant d'une doctrine maintenant complète.

Relativement à la prochaine publication de M. de Lombruil, j'ai beaucoup félicité ce jeune disciple sur sa noble résignation à refondre entièrement, selon mes avis, l'insuffisante élaboration qu'il m'avait d'abord soumise, et qui, dans son nouvel état, m'a paru vraiment susceptible d'utilité secondaire, surtout d'après la sincérité saillante des convictions ainsi formulées. Mais, au fond, l'auteur manquant lui-même de force et de profondeur, sa *Sommaire exposition du Positivisme* ne saurait en avoir davantage et ne peut aucunement constituer un éminent opuscule. C'est pourquoi, tout en approuvant l'assistance fraternelle de MM. Hutton et Ingram envers l'impression de cette brochure, et même invitant leurs camarades à suivre un tel exemple, j'ai plutôt apprécié cette intervention d'après sa réaction subjective que selon sa valeur objective, pour engager les deux Irlandais à dépasser le chiffre qu'ils avaient spontanément fixé. Je verrais plus d'inconvénients que d'avantages à faire, dans cette occasion, aucun appel collectif aux souscripteurs habituels du subside positiviste, cette protection exceptionnelle devant être soigneusement réservée pour les ouvrages vraiment importants auxquels je ne pourrais encore étendre l'efficacité normale du fonds typographique.

Je ne crois pas devoir terminer cette expansion spontanée sans vous annoncer la précieuse visite que je reçus vendredi, de

M. Cauliffe Owen, capitaine de vaisseau en retraite de la marine royale d'Angleterre. Ce vénérable vieillard, en me témoignant une noble humilité, profondément relevée par une habituelle expression de dignité, m'a d'autant plus frappé qu'il m'est seulement venu d'après ma réputation, n'ayant encore lu que des comptes rendus du Positivisme dans les revues britanniques. Ses aspirations vraiment synthétiques ne se développent que depuis sa retraite, et sous l'unique direction de Spinoza jusqu'ici, ce qui les rend insuffisantes et vagues. Mais, outre que notre entretien l'a beaucoup affecté, sa visite s'est achevée en emportant le *Catéchisme positiviste* avec l'*Appel aux conservateurs*, et me promettant de profiter souvent, pendant son séjour à Paris, de ma cordiale invitation à revenir. Un tel contact m'est spécialement précieux comme annonçant le développement spontané de l'importante assistance que doit aujourd'hui fournir à la foi régénératrice l'élément sénile de la chevalerie normale, composé des praticiens retirés, dont votre exemple et votre patronage ont noblement offert le premier type.

Tout à vous,

Auguste COMTE.

X

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le dimanche 25 Archimède 66.

Mon éminent disciple et digne patron,

Votre prochain départ me détermine à répondre à votre intéressante lettre d'avant-hier, une heure après l'avoir reçue. Je suis très satisfait de ses renseignements sur l'association à laquelle vous êtes utilement affilié. C'est au plus ancien foyer du Positivisme qu'il doit normalement appartenir de fournir la première société destinée à sa propagation. Le passage cité me fait mieux apprécier le véritable état de liberté de la presse en Hollande. Mais parmi les noms que vous me signalez, il en est un envers lequel je dois vous recommander une circonspection spéciale.

Je connais M. Erdan depuis qu'il me fut expressément présenté par M. Etex, en 1853. C'est un jeune homme fort intelligent, mais très léger, qui, sans aucune conviction arrêtée, me semble, par nature et par position, incurablement révolutionnaire. La *France mystique* est, au rapport de M. Laffitte, un livre radicalement frivole, où je suis spécialement rangé parmi les mystiques; prenez garde de l'être aussi. Le procès qu'il eut à cette occasion suscita, de sa part, un acte public de faiblesse exceptionnelle, qui le dis-

crédita chez nos révolutionnaires. Néanmoins, on peut utiliser sa grande habitude d'écrire, pourvu qu'on se défie d'un homme qui, dans un moment d'humeur suscité par une juste franchise, offrit à mon indigne épouse sa plume contre moi, quoique sa versatilité lui permette aujourd'hui de se qualifier de positiviste, et peut-être sincèrement.

La tournée que vous allez commencer mérite une cordiale bénédiction, parce que j'y vois une mission d'autant plus précieuse qu'elle est purement spontanée. Elle va graduellement ranimer la fraternité, la vénération et le dévouement, où réside la principale lacune actuelle des vrais positivistes, plus satisfaisants maintenant hors de France qu'au dedans. ***J'ai récemment reçu d'Edimburgh une précieuse lettre admirablement écrite en français, de M. Alexandre Ellis (2, Church. Hill, Morning Side), que vous aurez certainement plaisir à connaître, s'il est encore en Ecosse. Il me recommande, à partir du 10 mai, d'adresser pour lui les lettres à M. Pitman (20, Paternoster Row, London), qui pourra faciliter vos contacts.*** Votre exploration actuelle vous permettra, j'espère, de constater que la fraternisation mutuelle des dignes positivistes, surtout extérieurs, a déjà produit d'heureux effets, notablement développés par votre influence, en un temps où la torpeur de mes vrais disciples constitue la principale entrave à leur prépondérance dans un milieu qui sent de plus en plus le besoin d'un tel ascendant occidental.

Quand le libraire Dalmont m'a fait, le 15 avril, son versement trimestriel, j'ai su que le ballot était encore à la douane parisienne. Mais je crois que le retard vient maintenant de ce que le libraire n'a pas demandé spécialement l'exécution de la promesse faite à M. Vieillard. Averti par moi, M. Dalmont a dû, ces jours-ci, faire une démarche d'après laquelle j'espère que vous trouverez cette étrange affaire heureusement terminée quand j'aurai la satisfaction de vous avoir.

Auguste COMTE.

XI

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le dimanche 25 Dante 69.

Mon éminent disciple et digne patron,

Quoique je sois en vraie convalescence, je ne suis nullement rétabli de la plus cruelle maladie que j'aie jamais éprouvée depuis trente ans. La crise décisive eut seulement lieu le lendemain de

votre départ, le dimanche 26 juillet, par un copieux vomissement spontané de sang, sans effort ni douleurs; j'en perdis en cinq minutes plus d'un demi-litre. Cette rude solution, combinée avec la sévère diète d'après laquelle je me suis surtout traité, m'a jeté dans une extrême faiblesse physique, qui maintenant constitue mon seul trouble essentiel. Cette courte réponse est un effort pour moi, quoique je commence, depuis quelques jours, à manger un peu de viande, même de bœuf.

En acceptant le généreux dévouement de M. Robinet, je me suis ouvertement réservé la surintendance du traitement. Au fond, il ne m'a réellement fait qu'une seule consultation, dont j'ai successivement écarté toutes les parties d'après une courte épreuve : en sorte que je suis seul responsable.

J'ai reçu jeudi le discours de M. de Stirum, que M. Lonchampt, sachant l'allemand, s'efforce de déchiffrer pour m'en faire un rapport verbal.

Votre sollicitude m'a beaucoup touché.

Auguste COMTE.

XII

A M. W. DE CONSTANT, à la Haye.

Paris (10, rue Monsieur-le-Prince), le mardi 20 Guttemberg 69.

Mon éminent disciple et digne patron,

Malgré la difficulté d'écrire, encore liée à ma longue et pénible convalescence, je suis très heureux de répondre à votre charmante lettre de vendredi. J'y sens combien, chez les belles natures, les mœurs aristocratiques rendent délicate et facile une discrétion qui, partout ailleurs, reste grossière et forcée. Quelque vaste que soit ordinairement ma correspondance, elle l'est davantage devenue depuis ma maladie, d'après la sollicitude naturelle et louable qui, de toutes les parties de l'Occident, m'a procuré de touchants messages, auxquels je ne pouvais guère me dispenser de répondre plus promptement que ne le permettait ma débilité physique. Pendant les trois dernières semaines, j'ai, chaque matin, écrit une de ces lettres, et quelquefois deux, ce qui m'a souvent fatigué. Vous qui m'aimez plus que la plupart de ces inopportuns correspondants et me comprenez mieux, m'avez seul épargné ces affectueuses corvées.

J'accepte avec une profonde satisfaction vos dignes félicitations sur la manière dont, *à mes risques, je me suis finalement affranchi, dans un cas décisif, de la médecine, notre dernière tutelle préparatoire, comme je l'avais successivement fait de la*

théologie, de la métaphysique, et même de la science, en gardant de chacune ce qu'elle a de vraiment incorporable au Positivisme. Outre le développement général que cette pleine émancipation procure à ma grande mission sociale et religieuse, où j'utilise ainsi jusqu'à mes maladies, je suis spécialement convaincu que mon volume capital de l'an prochain en sera beaucoup amélioré, pour l'ensemble et même les détails. Vos espérances envers le renouvellement de forces, physiques et morales, qui va bientôt résulter de cette cause, coïncident avec les miennes, surtout quant à l'active longévité qu'exige l'immense office sacerdotal propre à la vieillesse dont cet événement marque le préambule, tandis que son début arrivera normalement dans quatre ans, après l'entière publication de ma construction finale. Mais cette perspective m'a déjà suggéré la précaution de régimes les plus convenables à ce résultat réellement social, quoique personnel en apparence. Non seulement je ne veux plus recevoir, *pendant tout le reste de ma vie, que des disciples vraiment dévoués ou des étrangers spécialement recommandés, mais je n'admettrai personne avant midi, ni passé cinq heures.*

Continuez, mon noble disciple, à toujours croître en fraternité, vénération et dévouement.

Auguste Comte.
Fondateur de la Religion universelle,
et premier Grand-Prêtre de l'Humanité.

P.-S. — Puisse M. de Capellen réaliser bientôt son heureux projet de traduire, à mon usage, le dernier discours de M. Stirum ! Mon exemplaire est, depuis son arrivée, entre les mains de M. Lonchampt, qui ne m'en a pas fait encore son rapport verbal, probablement entravé par la difficulté de déchiffrer le hollandais d'après l'allemand.

(Les parties soulignées l'ont été non par Auguste Comte, mais par M. de Constant.)

Annotation de M. de Constant, écrite quatre jours avant sa mort :

W. de C. R.

« J'ai écrit le 28 août (vendredi).

« Reçu, mercredi 21 Gutenberg et L. Coster.

« Mardi 1er septembre 1857. »

COMITÉ DE LA STATUE D'AUGUSTE COMTE

COMMISSION EXÉCUTIVE

Pierre Laffitte, Président; — Ch. Jeannolle, Vice-Président; — Em. Antoine; — Em. Corra; — Dr Constant Hillemand; — A. Keufer; — C. Monier.

COMITÉ DE PATRONAGE

Dr J. Albarran, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux (*adhér. positiv.*); — J. Angelé, typographe, membre de la Commission de Surveillance de l'Ecole Estienne, Paris; — Agustin Aragon, Professeur à l'Ecole des Ingénieurs de Mexico (*adhér. positiv.*); — Audiffred, Député au Parlement français (*adhér. libre*); — A. Aulard, Professeur à la Sorbonne, Paris; — Avezac-Lavigne, Sous-Inspecteur des Douanes à Bordeaux (*adhér. positiv.*); — Aymonin, Sculpteur, Paris.

L. Baraduc, Substitut du Procureur de la République à Moulins (*adhér. positiv.*); — Dr G. Barbezieux, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Paix* » (*adhér. positiv.*); — Dr L. Bard, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Horacio Barreda, Mexico (*adhér. positiv.*); — J. Bastide, Administrateur du Cours professionnel de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Teixeira Bastos, Redactor du « *Seculo* », Lisbonne (*adhér. positiv*); — Pierre Baudin, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — Baumé, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine; — E. Spencer Beesly, M. A. Oxon., lately Professor of History, University College, London (*adhér. positiv.*); — Bemy, Directeur de la Société des Imprimeurs sur étoffes de Lyon; — Bérard père, ancien Député de Lyon; — Berrond, commerçant, à Lyon; — A. Berthelot, Député de Paris; — Berthelot, membre de l'Académie des sciences, Sénateur, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Affaires étrangères (*adhér. sc.*); — A. Bertrand, Professeur de Philosophie à l'Université de Lyon; — Constantin Billeberq, Ingénieur à Stockholm (*adhér. positiv.*); — Adrien Blatri, Trésorier de la Fédération française des Travailleurs du Livre; — Paul Boell, Chef de Service au Gouvernement général de l'Indo-Chine; — Boitel, Directeur de l'Ecole municipale Turgot; — A. Boll, ancien Conseiller municipal de Paris; — Colonel Bombard (*adhér. positiv.*); — Dr Bonmariage, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, Directeur de l'Institut d Hygiène; — Ch. Bos, Député de Paris; — P.-V. Bosson, membre fondateur de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Ch. Bouchard, Professeur de Pathologie générale à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie des sciences (*adhér. libre*); — Léon Bourgeois, Député

au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres, Ministre de l'Instruction publique; — J.-B. Bourrec, à Lyon; — Theophilo Braga, Professor du Curso superior de Lettres, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — Bretin, ouvrier corroyeur, à Lyon; — V. Breton, typogr., Professeur technique à l'Ecole Estienne, Paris; — Briat, Secrétaire du Syndicat des ouvriers en instruments de précision de Paris; — Dr J.-H. Bridges, M B. Oxon., formerly Fellow of Oriel Coll. (*adhér. positiv.*); — Dr D. Brunet, Directeur, Médecin honoraire des Asiles publics d'aliénés (*adhér. positiv.*).

A. Caduc, Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — Camélinat, ouvrier bronzier, ancien Député au Parlement français; — Dr Cancalon, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur, à Charenton (Seine); — J. Cazot, Sénateur au Parlement français, ancien Ministre de la Justice; — T. de Chaignon, propriétaire, Lyon; — Jules Chapon, Conseiller général de la Drôme (*adhér. libre*); — Dr A. Charrin, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Professeur remplaçant au Collège de France, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Ezequiel A. Chavez, Avocat, Professeur à l'Ecole nationale préparatoire de Mexico, Sous-Chef de Bureau de l'Instruction publique au Ministère de l'Instruction publique (*adhér. positiv.*); — Dott. Prof. Mario Cermenati, Presidente del Circolo dei Naturalisti, Roma; — Em. Clairin, Conseiller municipal de Paris; — G. Clémenceau, ancien Député au Parlement français, Rédacteur du journal parisien « *L'Aurore* »; — Jose Augusto Coelho, Director da Eschola normal, Lisbonne; — Conelleux, négociant, Lyon; — Emile Corra, Chef de Bureau au Ministère du Commerce (*adhér. positiv.*); — Crescent, Professeur au Lycée de Lyon; — Dr J. Curtillet, Professeur Agrégé des Facultés, chargé du Cours de clinique des maladies des enfants à l'Ecole de médecine d'Alger.

Giuseppe d'Aguanno, Professeur à l'Université de Palerme, Director del periodico « *La Liberta e La Pace* »; — Roger Danglar, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Cloche* »; — Déandreis, Sénateur de l'Hérault au Parlement français; — Delabrousse, ancien Conseiller municipal de Paris; — Delamarche, ancien Maire de Mont-le-Frânois (Haute-Saône); — Dr E. Delbet, Maire de la Ferté-Gaucher, Conseiller général de Seine-et-Marne, Député au Parlement français, Directeur du Collège libre des Sciences sociales (*adhér. positiv.*); — Dr Pierre Delbet, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — P. Deluns-Montaut, Chef de la Division des Archives au Ministère des Affaires étrangères, ancien Député au Parlement français, ancien Ministre des Travaux publics (*adhér. positiv.*); — Hector Denis, ancien Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Membre de l'Académie royale de Bruxelles, Député au Parlement belge; — Hector Depasse, Publiciste, ancien Conseiller municipal de Paris; — Dequaire, Agrégé de philosophie, à Lyon; — Dr Louis Dor, ex-Interne des Hôpitaux de Lyon, ancien Chef du Laboratoire de Clinique chirurgicale (*adhér. positiv.*); — François Drtina, Docent à l'Université Tchèque de Prague (*adhér. libre.*); — Dr Dubois, ancien Président du Conseil général de la Seine, Député de Paris; — Antonin Dubost, Président du Conseil général de l'Isère, Sénateur, ancien Ministre

de la Justice; — Dubost, clerc d'avoué, Lyon; — Dr P. Dubuisson, Médecin en chef à l'Asile Sainte-Anne, Paris (*adhér. positiv.*); — Dumay, ouvrier mécanicien, ancien Député au Parlement français, Administrateur de la Bourse du Travail de Paris; — Dr Ernest Dupré, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris; — Duval, professeur de musique, Lyon.

Dr G. Escande, ancien Député au Parlement français, Bordeaux (*adhér. positiv.*).

Fagot, Conseiller prud'homme, à Lyon; — Louis Farges, Chef du Bureau historique aux Affaires étrangères; — Maurice Faure, Député de la Drôme au Parlement français, Vice-Président de la Chambre des Députés; — Enrico Ferri, Professore nella Universita di Roma, Deputato al Parlamento; — Ferrier, limonadier, à Lyon; — Ch. Ferry, Député des Vosges au Parlement français (*adhér. libre*); — Isidore Finance, Chef du Bureau des Syndicats professionnels et des Etudes d'Economie sociale, à l'Office du Travail (*adhér. positiv.*); — L. Flocard, Président de la Chambre syndicale typographique lyonnaise; — Fournière, Député au Parlement français.

Aug. Gaillard, ancien Député de l'Isère au Parlement français; — Louis Gallet, Librettiste; — Dr Ern. Gaucher, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Claude Gaule, typographe, Secrétaire adjoint de la Fédération du Livre; — Dr Gautrez, Directeur de la Maternité du Puy-de-Dôme, Conseiller municipal de Clermont-Ferrand; — Giordan, Directeur de la « Mutuelle nationale », à Lyon; — J. Girard de Rialle, Ministre plénipotentiaire de France au Chili; — Gustave Gounouilhou (*adhér. libre*); — Henri Gounouilhou, Capitaine d'Artillerie dans l'Armée territoriale (*adhér. libre*); — Guillaume de Greef, Recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles; — Hugh Mac Gregor, lately Gen'l President of the American Federation of Labor, New-York (*adhér. positiv.*); — Grimanelli, Préfet de la Loire (*adhér. positiv.*); — Alessandro Groppali, Director de la « *Rassegna di Sociologia e Science affini* », Cremona; — Nicolas Grote, Président de la Société psychologique de Moscou, Professeur de Philosophie à l'Université; — A. Guy, artiste peintre, à Lyon.

Frederic Harrison, lately Professor of Jurisprudence (Council of Legal Education, London), Alderman London Country Council, President of London Positivist Committee; — Dr Ch. Gaskell Higginson, M. B., University of London, President of Manchester Positivist Committee; — Harald Hoffding, Professeur de Philosophie à l'Université de Copenhague; — Ed. Husson, Avocat, Paris (*adhér. positiv.*).

Dr Jabely, Benevent; — Dr L. Jagot, Professeur à l'Ecole de médecine d'Angers; — Jeanvrot, Conseiller à la Cour d'Appel d'Angers (*adhér. positiv.*); — Juge, employé de banque, à Lyon.

Ahmed ben Kaddour, Licencié en Droit, Alger; — J. Kaines, Sc. D., London (*adhér. positiv.*); — Auguste Keufer, Secrétaire de la Fédération française des Travailleurs du Livre, membre du Conseil supérieur du Travail, Président du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris; — J.-L. Kin, Architecte à Buenos-Ayres; — E. Koch, négociant, ancien Conseiller municipal de Lyon; — Samuel Kun, Président du Cercle positiviste de Budapest.

Dr Laborde, Chef des Travaux physiologiques de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine; — Dr Lacassagne, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris (*adhér. positiv.*); — F. Lafay, ouvrier typographe syndiqué de Paris; — Lampué, Conseiller municipal de Paris; — Fern. Lataste, ancien Professeur de Zoologie à l'Ecole de médecine de Santiago du Chili (*adhér. positiv.*); Lavenir, Directeur de l'Association des ouvriers corroyeurs de Lyon; — André Lavertujon, Ministre plénipotentiaire de 1re classe, ancien Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — G. Lavoine, agriculteur à Boudeville (S.-Infre); — Dr P. Le Gendre, Médecin des Hôpitaux de Paris; — J. Léveillé, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien Président du Conseil général de la Seine, ancien Député de Paris; — Dr Léonce Levraud, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — Dr Enrique F. Lhuria, à Madrid; — Dr Lovy, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin de l'Hôpital arabe, à Tunis; — Judge Vernon Lushington, Q. C., M. A. Trin. Coll. Cambridge (*adhér. positiv.*).

Miguel Macedo, Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit, Président du Conseil municipal de la ville de Mexico (*adhér. positiv.*); — Pablo Macedo, ancien Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit de Mexico, Député au Parlement mexicain (*adhér. positiv.*); — Malfait, Trésorier de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr A.-B. Marfan, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Mariet, employé, Lyon; — Errico de Marinis, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento; — Dr Th.-G. Masaryck, Professeur à l'Université Tchèque de Prague; — Robert de Massy, Substitut du Procureur de la République, à Orléans (*adhér. positiv.*); — Julio de Mattos, Director du Manicomio do Conde de Ferreira, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — J. Maynier, Secrétaire de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Meynard, ancien Adjoint au Maire de Lyon (*adhér. positiv.*); — A. Meynier, architecte, Lyon; — Ph. Millet, Directeur de la « Sellerie lyonnaise »; — Dr Monprofit, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Angers; — J. Morel, journaliste, Lyon.

V. Neveux, statuaire, Lyon; — Nicolas, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Anton Nystrom, Directeur de l'Institut Ouvrier de Stockholm (*adhér. positiv.*).

Dr Pactet, ancien Maire de Mont-sous-Vaudrey; — Paillasson, Conseiller général, Lyon; — Dr Porfirio Parra, Professeur d'Anatomie à l'Ecole de médecine de Mexico, membre de l'Académie de médecine, Médecin de l'hôpital Juarez (*adhér. positiv.*); — J. Pasquelin, Rédacteur au journal parisien « *La Presse* »; — Dr Marius Paulalion, Professeur de Biologie au Collège libre des Sciences sociales; — Dr G. Pennetier, Professeur à l'École de médecine de Rouen, Directeur du Musée d'Histoire naturelle (*adhér. positiv.*); — Raph. Petrucci, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Dr Ad. Pic, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Dr Sam. Pozzi, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, Sénateur au Parlement français (*adhér.

libre); — *Le Progrès de Lyon :* Charles MANGIN, rédacteur en chef; Arm. BASSET, A. GIROD, A. ROCHE, rédacteurs; F. BULARD, RICHIER, correcteurs; BROYER, metteur en pages; Aug. ABEL, ANDRIER, F. BARBIER, BATTÉRON, BONFILS, BROICHOT, F. COSSON, DUCOTÉ, Just. FERROUILLON, FEUILLAT, GRENIER, GROSSE, F. LAHILLE, A. LIÈVRE, LIPRANDI, L. LUBRANO, PÉLISSIER, Phil. PETIT, ROMAIN, typographes; — G. PRUNIÈRES, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur; — L. PUECH, Député de Paris, ancien Vice-Président du Conseil municipal.

RANC, Sénateur de la Seine; — Albert REGNARD, Publiciste, Paris; — Joseph REINACH, ancien Député au Parlement français (*adhér. positiv.*); — J. RENOUARD, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — RENOUVIER, ancien Directeur de la Revue « *La Critique philosophique* »; — Em. RIGOLAGE, Ingénieur des Arts et Manufactures, Agrégé de l'Université, Principal de Collège honoraire (*adhér. positiv.*); — Ch. RITTER, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, en retraite (*adhér. positiv.*); — Dr Ant. RITTI, Médecin en chef à la Maison nationale de Charenton (*adhér. positiv.*); — Ahmed RIZA, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, Rédacteur en chef du « *Mechveret* », organe de la Jeune-Turquie; — E. DE ROBERTY, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles; — Dr ROBINET, ancien Maire du VIe Arrondissement de Paris (*adhér. positiv.*); — JULES ROCHE, Député au Parlement français, ancien Ministre du Commerce et de l'Industrie (*adhér. libre*); — Dr H. ROGER, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — ROSSIGNOL, Conseiller municipal de Lyon; — ROUSSELLE, Conseiller municipal de Paris; — Dr ROUSSY, Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, au Collège de France (*adhér. positiv.*); — Maurice ROUVIER, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres (*adhér. libre*).

Sante DE SANCTIS, Professor all'Instituto secunro di Roma; — Bernard SAINT-JUST, Ingénieur civil, à Lyon; — J.-B. SARS. Professeur d'Histoire à l'Université de Christiania (*adhér. libre*); — R. SCHIATTARELLA, Prof. ordinario all Universita di Palermo; — Dr L.-A. SEGOND, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris (*adhér. positiv.*); — Dr Paul SEGOND, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — L. SIFFERT, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Libanio DA SILVA, Lisboa; — Paul STRAUSS, Sénateur de la Seine; — Hte STUPUY, ancien Conseiller municipal de Paris, Conservateur des Collections artistiques de la Ville; — SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française (*adhér. libre*).

TARDE, publiciste, Paris; — L. TINIÈRE, Chef de Bureau à l'Assistance publique, Paris; — TRIDON, Secrétaire général de l'Alliance des Savants et des Philanthropes; — J. TROUBAT, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, Paris.

L. VAGANAY, Avocat à la Cour d'appel de Lyon; — A. VAILLANT, Chef de Division à l'Administration générale de l'Assistance publique, Paris (*adhér. positiv.*); — C. VALLIS, Professeur de Pathologie à l'Institut Caroline de Stockholm, Député au Parlement suédois (*adhér. libre*); — Dr VAUTHIER, Ingénieur des Ponts et Chaussées,

ancien Représentant du Peuple français; — Francis Velly, Président du Tribunal à Briançon (*adhér. positiv.*); — Viguier, Conseiller municipal de Paris; — G. Villard, artiste peintre, à Lyon; — A. Vorbe, Conseiller municipal de Paris, Conseiller général de la Seine (*adhér. positiv.*); — E. Windesheim, Conseiller municipal du Havre; — René Worms, Directeur de la « *Revue internationale de Sociologie* », Paris; — G. Wyrouboff, ancien Directeur de la Revue « *La Philosophie positive* » (*adhér. positiv.*); — Dr Zizeos, Bucarest (*adhér. positiv.*).

Note : Nous rappelons, pour expliquer les mentions qui suivent certains noms, que, par suite d'un malentendu, deux formules de demandes d'adhésion, rédigées en des termes différents par deux des membres de la Commission exécutive, furent d'abord simultanément mises en circulation : — l'une, dans laquelle on demandait aux destinataires de faire partie du Comité de patronage, soit à titre *d'adhérents positivistes,* soit à titre *d'adhérents libres* ; — l'autre qui, seule, fut maintenue comme étant plus simple, dans laquelle, tout en sauvegardant suffisamment l'indépendance des divers adhérents, on réclamait une adhésion pure et simple.

Or, les noms suivis de l'une ou de l'autre des mentions en question sont ceux des personnes auxquelles fut adressée la première formule et qui y répondirent (Voir *Revue Occidentale* de mai).

C. H.

SOUSCRIPTION

La Circulaire ci-dessous vient d'être lancée en vue d'obtenir du public un concours matériel au projet d'érection d'une statue à Auguste Comte, sur l'une des places publiques de Paris :

Paris, juin 1898.

M

Au lendemain de la célébration, le 19 janvier dernier, du centenaire de la naissance d'Auguste Comte, il s'est formé, sous la présidence de son plus ancien disciple, M. Pierre Laffitte, une Commission ayant pour but l'érection à Paris, en 1900, d'une statue au Fondateur de la science sociale et de la philosophie scientifique, que Gambetta proclamait le plus grand penseur du siècle.

La Commission crut devoir avant tout solliciter le concours et l'appui de ceux — quelles que fussent leur nationalité ou leur position sociale — de qui le nom et l'œuvre d'Auguste Comte étaient vraisemblablement connus. Elle se persuadait que beau-

coup d'entre eux, lors même qu'ils n'admettraient pas toutes ses conceptions, tiendraient à honneur de le signaler au public, à cette occasion, comme ayant posé sur ses véritables bases et résolu dans une large mesure le problème de l'avenir humain.

Ce problème, en effet, tel qu'Auguste Comte l'a lui-même énoncé au début de sa carrière, consiste à faire reposer désormais le gouvernement des sociétés sur des principes exclusivement scientifiques, c'est-à-dire toujours démontrables ou tout au moins vérifiables. Ce sont, en effet, les seuls sur lesquels tous les esprits puissent se mettre d'accord, et la science seule est compétente pour indiquer les moyens, vainement cherchés jusqu'à notre époque, de réaliser le progrès sans compromettre l'ordre, de maintenir l'ordre sans sacrifier la liberté, de rendre, enfin, par de paisibles et fécondes transformations, la révolution inutile et la réaction impossible. C'est aussi au nom de la science et par une éducation commune à toute la jeunesse des deux sexes, qu'Auguste Comte voulait donner aux individus la connaissance et le sentiment de leurs devoirs envers la Société et l'habitude de l'effort sur soi-même, condition nécessaire de tout progrès véritable.

C'est à mettre la science en état de jouer ce rôle de doctrine directrice, qu'Auguste Comte a, pendant près de quarante ans, avec une ténacité indomptable, consacré les puissants efforts de son génie. La mort ne lui a pas permis de couronner son œuvre, certaines parties en seront peut-être un jour revisées; mais les bases de sa gigantesque construction restent inébranlables et sont maintenant admises de tous les esprits au niveau de leur temps. Le nombre d'idées émanant de lui et qui sont, pour ainsi dire, passées dans la circulation est incalculable. Il a certainement imprimé à l'esprit public une orientation et des habitudes nouvelles, manifestes surtout en France, mais qui se retrouvent partout à des degrés divers. Il est véritablement, comme on l'a dit, le maître de la pensée moderne et son influence grandit chaque jour. La statue qu'il s'agit de lui élever n'ajouterait rien à sa gloire; elle ne ferait que la consacrer.

L'appel de la Commission exécutive, en vue de former un Comité de patronage, a été entendu. De nombreuses adhésions lui sont venues de toutes parts ; elle en attend de nouvelles, notamment de l'étranger, sur lesquelles elle peut compter absolument, mais qui n'ont pu lui parvenir encore, de sorte qu'il n'est pas possible de constituer actuellement ce Comité d'une manière définitive.

Mais le temps presse : les délais nécessaires à la bonne exécution du monument seront considérables et l'on ne peut songer à l'entreprendre tant qu'on n'aura pas réuni un nombre suffisant de souscriptions.

La Commission exécutive se voit ainsi dans la nécessité de s'adresser elle-même, directement, au grand public ; mais elle estime que la liste ci-jointe des personnes qui ont consenti à faire partie du Comité de patronage est déjà, quoique bien incomplète, assez considérable pour présenter toute garantie relativement à la convenance et à l'opportunité de la tentative.

Le succès, M   , dépend en partie de vous. Il ne vous échappera pas, après les explications précédentes, corroborées par les adhésions déjà reçues, que l'érection, à Paris, en 1900, de la statue d'Auguste Comte, à la suite d'une souscription véritablement universelle, aurait une portée considérable, à la fois sociale et politique.

Nous espérons donc, M   , que vous voudrez bien vous associer à cette œuvre, par l'envoi d'une souscription qui sera reçue avec reconnaissance.

Pour la Commission exécutive
du Comité de la Statue d'Auguste Comte :
Le Vice-Président, Ch. JEANNOLLE.

Prière de faire parvenir les envois de fonds et communications quelconques à l'adresse suivante :

M. Ch. JEANNOLLE, *10, rue Monsieur-le-Prince, Paris.*

SOUSCRIPTIONS

2e LISTE.

MM. *Fagot*, docteur	5
Desprez, docteur	20
Vicat, industriel	10
Lenglier (Ch.)	20
Lefebvre (Th.)	3
Bombard	20
Finance (Camille)	10
Richer (A.)	20
A reporter	108

Report	108
Bodin (Edmond)	5
Brunet, docteur	100
Pactet, docteur	5
La Loge « l'Industrie », Saint-Etienne	10
Terrade (A.)	10
Deluns-Montaut	20
Hillemand, docteur	50
Pergot, employé	5
A. Saint-Domingue, plombier	3
Stilling, professeur	40
Corny	1
Kin, architecte	20
R. Worms	10
J.-B. Saint-Domingue	5
Boudeville	5
Rousseau, employé	20
Beaudoin (Max)	12
Brecville	10
Mme Jeannolle	20
Jeannolle (Ch.)	100
Barrat	5
29 souscriptions, ensemble	564
25 *id.* montant de la 1re liste	520
Exécution testamentaire d'Auguste Comte. . . .	500
Total.	1,584

30 juin 1898.

Le Trésorier,
Emile ANTOINE.

Nota. — La *Revue Occidentale* mettant simplement ses colonnes à la disposition du Comité de la Statue d'Auguste Comte, laisse à ce Comité la responsabilité des inscriptions portées en regard des sommes versées et qui sont conformes à celles qu'ont demandées les souscripteurs.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Versailles. — Imp. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

JOHN STUART MILL

Une génération presque tout entière s'est écoulée depuis le jour où l'un des plus puissants et des plus généreux esprits fut déposé, pour son dernier sommeil, dans le cimetière d'Avignon, sur les bords du Rhône. Dans ce lieu plein de majesté et de mélancolie, sous les pins noirs, à côté de sa femme bien-aimée, repose John Stuart Mill, l'un des plus ardents travailleurs, l'un des esprits les plus éminents de notre siècle. Ce siècle, lui aussi, nous pouvons l'admettre, a coulé comme le Rhône jusqu'à la mer et a laissé le philosophe en repos dans ce tombeau éloigné. Son œuvre était achevée, comme il le dit lui-même à son lit de mort, et ses amis les plus fervents n'oseraient réclamer maintenant pour lui l'influence et la réputation qu'il possédait, sans conteste, il y a trente ans. Ils sont peu nombreux ceux qui, de nos jours, se feraient littéralement l'écho de tout ce que disait John Morley dans les deux beaux morceaux écrits à la mort de Mill, en 1873, et qui ont été réimprimés dans le troisième volume de ses « *Mélanges* ». Ce tribut d'hommages, que la perte inattendue d'un ami et d'un maître rendait tout vibrant de passion et si pathétique, était au fond juste et vrai. Il n'exagérait rien quand il écrivait : « Une grande et pure lumière s'est éteinte, rayonnement d'une claire intelligence et d'une âme toute portée à la bienveillance. » « ... Nous avons perdu un grand maître et un grand exemple de science et de vertu. »

Il est cependant évident que l'influence de John Stuart Mill a été en déclinant au cours de la génération actuelle. Ceux qui parleraient encore de lui dans les termes que nous venons de rappeler ne sont ni aussi nombreux, ni aussi influents. Lorsque Mill mourut, on disait que, avec sa réputation, se soutiendrait ou tomberait celle de toute une génération d'Anglais. Cette prédiction semble s'être en quelque sorte déjà réalisée. Les lions du jour, en politique, en littérature ou en philosophie, s'occupent assez peu de ce qu'ont pu dire « les hommes de l'ancien temps », c'est-à-dire de l'époque où leurs pères arrivèrent à la maturité. Leur devise est : ἡμεῖς μὲν πατέρων μέγ' ἀμύμονες εὐχόμεθ' εἶναι. Ils ne sont point familiers avec les hommes célèbres de la génération qui a précédé la leur et sont fort capables de se demander sur quoi reposaient ces réputations. Si celle de Mill a décliné, il en est de même de celle de toute une école d'esprits dirigeants de la même époque. C'était cette école qui dominait vers 1860 ; elle ne domine plus aujourd'hui.

Cette raison est bien propre à nous faire désirer que M. John Morley se décidât enfin à nous donner cette étude sur Mill qu'il nous promettait en 1873 et cette biographie que nous attendons depuis si longtemps. Mais puisque, malheureusement pour les lettres et la philosophie, il a d'autres occupations, on nous permettra d'expliquer en quelques mots à la jeune génération l'influence qu'eurent sur nous, ses aînés, il y a quelque trente ans, le caractère et l'esprit de Mill. Pour ma part, je ne saurais revendiquer aucune des qualifications qui se rencontrent, d'une façon si éminente, en M. Morley. Bien que j'aie connu Mill dans les dernières années de sa vie, je ne puis, en aucune façon, me réclamer de son intimité. Sans manquer au respect dû à sa mémoire, je dirai que je n'étais nullement son disciple.

Mon éducation, mes habitudes, mes goûts et mon tempérament étaient fort éloignés des siens, qui éveillaient plutôt en moi un sentiment de contraste et de surprise. J'étais et je suis encore fort opposé à quelques-unes des idées et des doctrines que chérissait Mill. Bien loin d'être mon maître, je puis dire qu'il a, dans l'un de ses ouvrages les plus importants, attaqué celui qui l'a été, d'une manière sévère et même injuste. Je ne puis donc avoir d'autres titres à parler de lui que ceux que donnent la connaissance de sa vie, un profond respect pour ses nobles qualités et, je le crois aussi, un esprit plein de sympathie, mais réellement impartial.

Ces quelques pages n'ont point d'ailleurs la prétention d'offrir une critique complète de la philosophie de Mill, de son enseignement social et moral ou de ses doctrines politiques, et encore moins une appréciation de son caractère, de son exemple et de sa vie.

Entreprendre une telle tâche, ce serait compiler un traité de Logique, un autre d'Economie politique, un troisième sur la Morale, un quatrième sur la Politique, sans parler de la Métaphysique, de la Théologie naturelle et du Positivisme. Nous aurons cela de M. Morley en son temps, nous l'espérons tous, lorsque les Unionistes et les Nationalistes, les Impérialistes et les Anglais seront tous confondus dans le même repos. En attendant, je veux seulement dire quelques mots (*caret quia vate sacro*) de l'influence de John Stuart Mill sur sa génération — quelle part en est restée et est destinée à se maintenir — quelle autre part dort silencieuse sous les pins et les cyprès d'Avignon — sous quelle forme enfin ce qu'elle avait de meilleur s'est développé et a pu venir à maturité.

Ceux qui connaissent le morceau sur la mort de Mill que j'ai déjà cité se souviennent qu'il déborde d'enthousiasme pour le caractère de l'homme beaucoup plus que d'éloge pour l'œuvre du maître. Il est peut-être dif-

ficile pour ceux qui ne le connurent pas personnellement de rendre justice à tout ce qu'il y avait dans la nature de Mill de grand et de généreux. Par son éducation comme par son tempérament, il fut un homme des plus réservés et des plus renfermés, peu sympathique même, à n'en juger que par les apparences extérieures, stoïcien de naissance et d'éducation, déformé depuis l'âge le plus tendre par une discipline contraire à la nature et même à l'humanité, aussi étranger à tous les divertissements, à tous les badinages et à toutes les émotions ordinaires de la vie qu'à ses folies et à ses vices. Aux yeux des gens du monde, sa courtoisie pointilleuse passait pour de la cuistrerie, et sa générosité était si méthodique et si rationnelle, qu'elle paraissait presque choquante à l'homme léger. D'une patience infinie, juste et tolérant, il était sans cesse dominé par le désir de peser le juste et l'injuste, la valeur de la preuve, la force des arguments pour ou contre tous les actes qu'il observait et tous les propos qu'il entendait. Il en résultait pour l'observateur ordinaire et d'occasion une impression de formalisme pédantesque que ne méritait pas une nature qui était la compassion, la bienveillance et l'honneur mêmes. Comme ses livres sont assez étrangement dépourvus de toute espèce de parure littéraire ou d'habileté dans le maniement de « l'illusion pathétique », le lecteur ordinaire ne s'aperçoit pas facilement de tout ce que recouvrent d'enthousiasme, de magnanimité, de sensibilité, des exposés aussi lumineux que *l'Autobiographie*, *l'Assujettissement des Femmes*, *De la Liberté*, qui sont tout brûlants d'affection, de pitié et de passion. Quelques-uns d'entre nous furent attirés vers Mill, beaucoup plus par son caractère que par son intelligence ; nous mettions son cœur au-dessus de son cerveau, et ses erreurs nous semblaient des perversités intellectuelles, mais non morales.

Mais je n'ai pas besoin de parler de son caractère si noble et si digne d'être donné en exemple. John Morley lui a rendu pleine justice lorsqu'il a si bien dit que la distinction de Mill consiste dans « l'union d'une science sévère avec des aspirations infinies, d'un sentiment exact de ce qui est réel et praticable avec de glorieuses et lumineuses espérances ». Nous l'écoutions parce que nous trouvions en lui une intelligence systématique dans un cœur vraiment noble.

On doit toujours avoir présent à l'esprit que Mill appartenait essentiellement à une école, qu'il fut le produit tout spécial d'une certaine catégorie de penseurs anglais aux idées desquels il donna un nouveau développement. Il est difficile de dire que Carlyle, Coleridge, Ruskin furent les fondateurs ou les successeurs d'une école philosophique quelconque. John Stuart Mill, lui, fut le produit singulièrement systématique d'une école philosophique singulièrement systématique elle-même. Il fut, lui-même, à un moment donné, le chef incontesté d'un groupe d'esprits appartenant, à des degrés divers, à la même famille intellectuelle, et qui poursuivirent tous, à quelques variations près, des buts identiques, dans la sphère des sciences mentales et morales. Locke, Hume, Adam Smith, Bentham, Malthus, James Mill, Austin, Grote, Bowring, Roebuck, tous les Radicaux philosophes du temps de la première Réforme maintenaient une filiation réelle entre certaines idées maîtresses qui atteignirent leur complète systématisation générale dans les premiers écrits de John Stuart Mill. Lui-même, à son tour, travaille dans la même voie que le professeur Bain, T. Hare, G. H. Lewes, le professeur Cairnes, W. E. Forster et Henry Fawcett. John Morley et Leonard Courtney tiennent encore debout le drapeau de leur premier maître. Quant à Herbert Spencer, tout en travaillant d'après un plan général

analogue, il a construit un système qui lui appartient en propre et d'un caractère encore plus encyclopédique.

John Morley n'exagérait pas l'autorité intellectuelle de Mill lorsqu'il écrivait, en 1873, que les hommes dirigeants de notre époque portent des traces de son influence, qu'ils aient été ses disciples ou ses adversaires. Les Universités (disait-il), la presse, les livres populaires, l'opinion des étrangers en font également foi. Mill occupait en outre une situation exceptionnelle : il était à la fois le chef d'une école philosophique et en même temps un réformateur social des plus ardents, un homme politique éminent, l'inspirateur de plusieurs agitations morales, économiques ou religieuses. Hume, Adam Smith, Carlyle, Spencer ont tous répandu des idées fécondes sur les problèmes sociaux, mais ils n'ont pas discuté des Bills au Parlement ni fondé des Ligues. C'est le trait caractéristique de John Stuart Mill, dont il hérita comme de son sang benthamiste et de sa culture utilitaire, d'unir « une science sévère à ses aspirations infinies », de regarder la philosophie sociale comme l'instrument de la régénération sociale. S'il fut un philosophe, d'une manière beaucoup plus éminente que Bentham, il fut autant que lui et beaucoup plus qu'aucun autre de ses disciples un réformateur social. Mill fut en réalité un mélange de Bentham, corrigé par les idées et par les penseurs de la France moderne, spécialement par Auguste Comte.

Ceux qui admettent que l'influence de Mill a subi un déclin au cours de la dernière génération doivent admettre également que l'école philosophique même dont Mill fut comme la floraison suprême a décliné en même temps et pour les mêmes raisons. John Mill n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a une génération, parce que l'Utilitarisme, le Benthamisme, l'Economie politique, le Radicalisme, la Philosophie expérimentale, les Uto-

pies morales ou sociales ont quelque peu cessé d'être de mode. C'est l'Ecole plutôt que l'homme qui n'a plus la vogue. Ce n'est pas tant Mill que la science sociale qui cesse d'absorber les penchants les plus élevés des générations qui s'élèvent. Notre époque, je dois le reconnaître, cherche à revenir à des types plus anciens, aux problèmes théologico-métaphysiques, aux incarnations aristocratiques de la beauté, de la sagesse et de la bonté.

A l'heure actuelle, nos aspirations sont impérialistes, et le *sommum bonum*, c'est la gloire nationale. Notre héroïque et patriotique jeunesse ne rêve que guerres, armements, triomphes athlétiques. La Philosophie s'est retirée dans une sphère céleste, invisible au milieu des brouillards. Mais elle peut attendre en toute tranquillité.

Si les traités didactiques plus importants de Mill ont un plus grand pouvoir d'enseignement, ses idées caractéristiques et la clef de voûte de son esprit et de sa nature se trouvent plutôt dans les trois courts Essais populaires auxquels il se consacra tout entier dans la dernière partie de sa vie et sur lesquels il fondait ses principaux titres à la direction des esprits. Ce sont : *la Liberté* (1859), *l'Utilitarisme* (1863) et *l'Assujettissement des Femmes* (1869). Ces trois livres sont des abrégés de ses croyances, des manifestes, des appels, presque des sermons par leur ardeur intime, s'adressant à la foule, condensés et publiés sous une forme exclusivement populaire. Pour pénétrer l'essence même de la nature et de l'influence de Mill, il faudra toujours aller directement à ces courtes, mais caractéristiques productions de l'époque de sa maturité et de son veuvage.

L'histoire littéraire du livre sur la *Liberté* présente un intérêt d'une certaine importance. Il fut conçu et écrit sous forme d'Essai en 1855. L'année suivante, raconte Mill, pendant qu'il montait les degrés du Capitole à Rome, l'idée lui vint (comme à Gibbon) d'en faire un

livre. Pendant deux années, sa femme et lui y travaillèrent, l'écrivant en entier deux fois de suite, revoyant chaque phrase chacun de leur côté, puis le critiquant ensemble. Après plusieurs années de méditation, il fut publié avec une magnifique dédicace à sa femme morte, à celle qui avait été la collaboratrice d'une œuvre inspirée par « sa sagesse sans rivale ». Et l'on peut se le procurer pour 16 sous, en 68 pages, forme sous laquelle il a eu une immense diffusion. Aucun de ses livres, nous dit-il lui-même, n'a été composé avec tant de soins ni corrigé avec tant d'attention, et d'après lui, il est destiné à survivre plus longtemps qu'aucun autre de ses écrits, à l'exception peut-être de *la Logique*. Il deviendra, pour nous servir de ses propres expressions, « une sorte de manuel philosophique traitant d'une vé- « rité unique, c'est-à-dire de l'importance qu'il y a, « pour l'homme et pour la société, dans l'existence d'un « grand nombre de types différents de caractère, et de « l'utilité de donner toute liberté à la nature humaine « de se déployer suivant toutes les directions, si op- « posées qu'elles soient les unes aux autres ». Mais cette « vérité unique » recouvre le champ entier des relations de l'individu avec la société, c'est-à-dire la Morale, la Sociologie, l'Education, la Politique, le Droit, les Mœurs et la Religion. Il n'était pas étrange, par conséquent, qu'un code de maximes sur tous ces sujets put absorber les méditations de deux penseurs durant plusieurs années et enflammer, lorsqu'il fut formulé avec une sorte de passion austère, des millions de cerveaux.

Le « principe unique » sur lequel le livre de la *Liberté* répand tant de logique et une si ardente passion est le suivant : la protection d'elle-même est le seul droit qu'ait la société d'intervenir dans la liberté d'action de l'individu. Ce principe est *absolu* et comprend toute espèce d'intervention, soit par la force physique, soit

par la contrainte morale. L'indépendance de l'individu est absolue, elle est de droit, et elle implique la souveraineté de l'individu sur son esprit et sur son corps. La seule partie de sa conduite dont l'individu ait à rendre compte à la société est celle qui concerne les autres. Et cette liberté comprend la liberté de conscience, la liberté de goûts et d'occupations, la liberté d'association. Aucune société ne peut se dire libre lorsque la liberté, sous toutes ces formes, n'y existe pas, d'une manière absolue et sans restrictions. Sur ce grand sujet, John Mill a écrit une sorte de traité vraiment magistral, rempli de pensées fines et pénétrantes.

Il serait vain d'essayer, dans ces quelques pages, soit de défendre, soit de critiquer ces dogmes dont la portée est si haute. Le seul but de cet article est d'examiner l'impression que fit le livre de Mill sur sa génération et jusqu'à quel point il est permis de dire que son influence grandit toujours ou persiste encore. Il est certain que ce petit livre produisit une impression profonde sur la pensée contemporaine et qu'il eut auprès du public un succès extraordinaire. Il a eu des centaines de mille de lecteurs et, pour quelques-uns des esprits les plus vigoureux et les plus consciencieux de notre temps, il devint une sorte d'évangile — comme le furent à une certaine époque le *Contrat Social* de Rousseau et les *Principes de Législation* de Bentham. Il fut le Code d'un grand nombre d'écrivains philosophiques et de plusieurs hommes politiques influents. Il est incontestable qu'il contribua à la rédaction des programmes d'action des Libéraux et des Radicaux, au cours de la génération qui salua son apparition, et que nos lois portent des traces nombreuses de son influence pour tout ce qui concerne la sphère et les devoirs du gouvernement. Mais, sur la génération actuelle, ou, pour parler d'une manière plus précise, depuis la grande guerre franco-allemande, cette

influence a été en diminuant et elle se trouve maintenant réduite au minimum. Le livre est encore lu, encore admiré, il n'a été ni réfuté ni surpassé; mais on en considère un bon tiers comme une vérité qui aujourd'hui n'a plus besoin d'être démontrée, un autre comme ne s'adaptant plus du tout aux conditions de la société moderne, et le dernier enfin est condamné comme contraire à toutes les préoccupations et à toutes les aspirations des écoles plus récentes qui s'occupent de la réforme sociale. Quelle en est la raison et quelles sont les parties du livre auxquelles ces remarques peuvent s'appliquer?

Le second chapitre sur la « Liberté de Pensée et de Discussion » est un magistral plaidoyer, plein de bon sens et de générosité, en faveur de la tolérance pour les opinions, de la liberté de discussion et de la liberté de conscience. Il est impossible d'être original sur un tel sujet, mais on y trouve condensé, avec une grande maîtrise de touche et une sorte de passion concentrée, tout ce que l'on a jamais dit de mieux en faveur de la liberté des opinions, et le livre restera, à côté de *l'Aréopagitique*, de Milton, comme un des manuels classiques sur cette matière. Peu d'entre nous aiment encore assez la Discussion pour tomber dans l'exagération de Mill sur la valeur morale et mentale qu'elle a en elle-même, au point de croire que la Vérité languira si elle n'a pas sans cesse en face d'elle, pour la stimuler, quelque « *avocat du Diable* ». Mais Mill ne serait pas Mill, s'il n'exagérait pas la valeur de la discussion. Et pourtant ici l'argumentation s'illumine d'un tel enthousiasme moral et (ce qui est si rare chez lui) d'une telle éloquence, que nous lui pardonnons aisément ses défauts. Ce chapitre nous offre également un exemple typique et concret de liberté dans l'exposition des idées — l'acte d'accusation hardi et quelque peu injuste qu'il dresse contre la moralité chrétienne. Mais, même ceux qui ne peuvent pas adopter

plusieurs des arguments et des conclusions de ce chapitre, reconnaîtront avec le professeur Bain « qu'il est le meilleur manuel que nous ayons sur la liberté de discussion ».

Le troisième chapitre est un ardent plaidoyer en faveur de l'*individualité* comme élément du bien-être, et c'est cette partie du livre qui en fait une sorte d'évangile pour plus d'un noble et sincère esprit. Personne ne peut nier l'enthousiasme viril et la logique convaincante qui résonnent à chaque passage. Personne, à l'exception d'un jésuite de séminaire, ne soutiendra jamais le contraire; la justification éloquente et raisonnée de l'individualité comme la base essentielle de la civilisation donne certainement une grande force morale à la vie, et plus d'un homme se fera l'écho des paroles de Charles Kingsley, qui disait que la lecture de ce chapitre lui avait instantanément rendu « l'intelligence plus claire et l'esprit plus courageux ». Mais il reste toujours à se demander si on a, dans ces derniers temps, constaté, soit dans notre pays, soit en Europe, une diminution notable de l'individualité, et s'il y a un réel danger à ce qu'elle ne soit pas appréciée à sa juste valeur? Est-il bien évident que « le danger qui menace la nature humaine, c'est *le défaut d'impulsions et de préférences personnelles* »? Non! Il y a certainement des natures timides, semblables à celles des mollusques, qui en manquent totalement. Il y en a toujours eu et il y en aura toujours; et s'il n'y a pas lieu de désespérer d'en faire jamais des hommes, l'avertissement que Mill leur adresse dans son livre est évidemment le meilleur des stimulants. Mais, un examen impartial des faits, au cours des trente-neuf années qui se sont écoulées depuis cette effrayante prophétie, nous oblige à nous demander si, actuellement, un tel danger « menace la nature humaine », si la dernière génération (1859-1898) a fait preuve d'un manque d' « individualité », si l'individualité a diminué parmi nous au cours de la gé-

nération actuelle. Aujourd'hui, une opinion très puissante et qui grandit sans cesse croit que nous souffrons plutôt d'un excès de « la souveraineté de l'individu ».

C'est lorsqu'on arrive au quatrième chapitre : « Des Limites de l'autorité de la Société sur l'Individu, » que la rupture s'accentue entre l'individualisme absolu de Mill et le courant général de la pensée contemporaine. La tendance constante de l'opinion et de la politique, au cours de la dernière génération, a été de renforcer l'autorité de la Société sur les individus. Bien que ce ne soit qu'une plaisanterie de dire, avec sir W. Harcourt : « Nous sommes tous Socialistes maintenant, » il est très vrai que, dans ces derniers temps, l'opinion et la législation ont donné des preuves de leurs tendances socialistes. Mill considérait comme un axiome que « la Société a maintenant le pas sur l'Individu ». Mais les aspirations prépondérantes — et, j'ajouterai même, les meilleures de notre temps — tendent à assurer encore plus le triomphe de la Société sur l'Individu. En réalité, le livre sur la *Liberté,* loin de mettre un frein à l'autorité de la Société et de limiter sa portée, a coïncidé avec un mouvement très puissant qui, du haut en bas du corps social, tendait à étendre et à renforcer l'autorité de la Société. L'ancien proverbe légal disait : « C'est le devoir d'un bon juge que d'étendre sa juridiction. » La maxime politique d'aujourd'hui dit plus exactement : « C'est le devoir d'un législateur sage que de renforcer l'autorité de la loi. » Et, quelles que soient les erreurs de détail, l'esprit général de cette maxime satisfait les citoyens les plus réfléchis et les plus patriotes.

Il ne s'ensuit nullement que les protestations de Mill dans le chapitre le plus important de son livre soient inutiles ou nuisibles. Ses propositions générales sont trop absolues et trop doctrinaires, mais ses conseils pratiques sont inappréciables, et les exemples concrets qu'il donne de l'intervention de l'Etat et du trouble qu'elle

occasionne sont aussi sensés que piquants. Des milliers de réformateurs sociaux et des politiciens par vingtaines réclament tous les jours, à cors et à cris, cette législation répressive, dont Mill fait voir toute la folie et tous les maux. La plupart des exemples qu'il donne dans le chapitre sur les « *Limites de l'Autorité* » et dans celui qu'il intitule « *Applications* » peuvent être acceptés avec reconnaissance comme des contributions à la philosophie politique par ceux-là mêmes qui trouvent que les doctrines générales de Mill sur la non-intervention de la Société sont des axiomes trop absolus et trop rigides. Ils doivent même rendre hommage à tout ce qu'il y a de sage, de noble, de véritablement chaleureux dans ce livre aussi sagace que célèbre.

La réelle faiblesse du livre, la cause de l'aversion qu'il inspire à un si grand nombre d'esprits se trouvent dans son dogmatisme ultra-absolu et dans sa violente exagération de l'individualisme. Mill pose les règles de l'intervention de l'Etat avec la même généralité rigide que des axiomes mathématiques. Ses propositions sont hérissées de mots comme : « absolu, sans restrictions, de plein droit, souveraineté, indépendance. » Tandis qu'au contraire, aujourd'hui, la science politique a horreur de toute règle « absolue » et « sans restrictions », elle n'emploie les mots : « droit, souveraineté, indépendance, » que dans leur sens légal ou métaphorique, jamais comme constituant une loi sociale immuable. Mill était trop profondément versé dans l'histoire de la sociologie et de la jurisprudence pour faire appel « aux droits », de la manière sophistique et avec la même légèreté que de si nombreux métaphysiciens. Mais lorsqu'il dit d'une chose qu'elle est « sans garanties », qu'elle est « de plein droit », qu'elle est « illégitime », il a recours à une théorie du droit. Nous savons, au contraire, maintenant que les vrais principes de l'organisation sociale ne peuvent pas reposer exclusivement sur des droits. Nos

droits, c'est d'abord ce que la loi assure à chacun de nous, et en second lieu ce que chacun croit pouvoir exiger des autres — idée sur laquelle on ne peut fonder aucune doctrine. Somme toute, le livre sur la *Liberté* est un effort en vue de déterminer quels sont les « droits » de l'individu contre l'Etat; nous savons maintenant que cela revient à se demander quels sont les « droits » de l'estomac contre le corps ?

Une erreur plus fondamentale encore, c'est la manière dont Mill emploie les mots de « Société et d'Etat », comme si l'on pouvait les prendre à volonté l'un pour l'autre, et l'on sent, à travers toute son argumentation, qu'il n'établit pas entre eux deux une distinction assez ferme. Le véritable problème n'est pas de savoir « quelles sont les limites de l'autorité de la Société sur l'Individu », mais bien « quelles sont les limites respectives de la Législation d'Etat et de l'Opinion publique ». L'essence de la Science sociale est de déterminer les provinces respectives du Droit, de la Force, du Gouvernement, d'une part, de l'Opinion publique, de la Moralité sociale, de la Discipline religieuse, d'autre part. Les progrès de la civilisation se traduisent par la diminution du premier de ces deux pouvoirs et l'augmentation corrélative du second, par le transfert du contrôle des individus de la Loi à l'Opinion. Comme l'a dit le poète :

Molto è licito là che qui non lece.

La plupart des hommes qui réfléchissent reconnaissent l'exactitude des exemples pratiques que donne Mill des maux qu'engendre l'intervention législative, mais ils ne veulent pas enfermer le pouvoir législatif dans une règle de fer absolue. Il n'y a pas des limités absolues et immuables, mais seulement un problème pratique qui doit être résolu d'une manière expérimentale, suivant les diverses sociétés et d'après les occasions variées, par des hommes d'Etat habiles, en se

conformant au précepte d'Aristote, ὡς ὁ φρονίμος ὁρίζειεν, c'est-à-dire comme la sagacité pratique nous le conseille.

Aujourd'hui, la plupart d'entre nous protestent énergiquement contre ce dogme arbitraire, que la seule partie de notre conduite dont nous devions compte à la Société est celle qui concerne les autres, et que, pour ce qui ne concerne que lui-même, l'individu est souverain. C'est peut-être, dans la pratique, la limite de la législation, mais ce n'est pas une barrière absolue que l'influence morale et sociale ne puisse franchir. Si un homme préfère être un ivrogne, un pourceau, un sauvage, un débauché, c'est le devoir strict de ses concitoyens que de mettre en œuvre pour agir sur lui toutes les forces dont dispose la Société, la *Société*, disons-nous, et non pas nécessairement la *Loi*, ce qui est une question à résoudre par les connaisseurs et par les hommes d'Etat. Quelle est la « partie de la conduite » qui ne concerne que l'individu seul et ne regarde pas les autres? Aucune. La conduite est, *par hypothèse*, un acte social. Aucun homme ne mène et ne peut mener une vie solitaire. La conduite, tout entière, dans son ensemble, concerne la Société et les autres hommes; la vie humaine n'est, en effet, qu'une action et une réaction continuelles de nous sur nos semblables et de nos semblables sur nous. « Nous sommes tous des membres les uns des autres, » a dit le plus grand des fondateurs de religions. Et la force de toutes les religions est venue de la conviction qu'elles donnaient au croyant que tous les actes et toutes les pensées de l'âme individuelle sont en communication constante avec l'Etre tout-puissant qui, pour lui, représente la somme des choses et des êtres qui l'entourent. Et aucun évangile ne peut avoir la prétention de remplacer ceux de l'ancienne théologie, s'il ne prend pour base l'unité organique de l'Individu et de l'Humanité et ne dédaigne les vains rêves de l'autonomie isolée de l'*auto-homme*.

Que signifie ce mot « l'Individu »? C'est, sans aucun doute, un fait physique, mécanique et biologique. C'est un terme commode de logique, et qui peut être utile, en tant qu'idée abstraite, en vue de l'analyse et de la classification. Mais, en sociologie, il n'y a jamais eu, il n'y a pas et il ne peut y avoir d'individu absolu dans la vie réelle, c'est-à-dire un être humain vivant d'une manière complète et continue. En science sociale, un individu est un « terme d'art » et non pas un organisme existant, de même que nous parlons du « système nerveux » ou de « l'appareil digestif » en anatomie, ou de la « série des vertébrés » en physiologie. Nous ne pouvons trouver ni même imaginer « un système nerveux » ou « un appareil digestif » vivant, fonctionnant toujours d'une manière normale et cependant absolument isolé du reste de l'organisme, souverain vis-à-vis de lui-même et étroitement absorbé dans ce qui ne concerne que lui. De même, dans la Science sociale, nous ne pouvons pas trouver un individu vivant d'une manière complète et continue en tant qu'individu. Les hommes et les femmes vivants sont et devront toujours être des membres organiques d'un système social. Toute philosophie sociale fondée sur « les individus » en tant qu'individus repose non sur des faits exacts et sur des êtres réels, tels que nous les voyons et les connaissons, mais sur des abstractions mentales, c'est-à-dire sur des postulats et non pas sur des réalités. D'ailleurs, nous pouvons bien momentanément isoler les individus, de même que nous pouvons, par la dissection, séparer un nerf ou même une cellule; mais ces individus sont aussi incapables de fonctionner d'une manière normale, comme hommes et comme femmes, que le nerf ou la cellule que nous avons disséqués.

Parler, en science sociale, « des droits des individus », ou de la vie isolée des individus, ou de l'indépendance des individus, ou de la conduite qui ne concerne que

l'individu, à moins que nous ne nous servions de ces mots que comme des hypothèses commodes pour l'analyse abstraite et non pas comme des faits naturels réels, permanents et vraiment existants, c'est aussi incohérent que de parler « des droits » du système nerveux ou de la « vie isolée » d'un nerf ou d'un organe détaché du corps par la dissection. En science sociale, le plus petit organisme réel dont la Société se compose, c'est la Famille et non pas l'Individu. Une famille a, en tant que famille, une vie organique rudimentaire qui lui appartient en propre, l'individu n'en a pas. On peut concevoir qu'une Famille, dans une île déserte, perpétue, d'une manière rudimentaire sans doute, mais normale cependant, un type de vie humaine physique, morale, intellectuelle et progressive, et puisse transmettre, de génération en génération, quelque chose que nous pouvons appeler les germes de la civilisation humaine. Un Individu ne le peut pas; il n'est pas par conséquent du tout un *homme* normalement parlant. L'unité de la Société, c'est donc la Famille et non pas l'Individu, qui n'est qu'un artifice abstrait de classification analytique. Et toute science sociale qui prend pour point de départ les Individus au lieu des Familles repose sur un sophisme radical. C'est là l'erreur fondamentale qui vicie le livre de Mill sur la *Liberté* et même aussi tout l'ensemble de sa Philosophie sociale.

Dans l' « Introduction » de *la Liberté*, Mill fait allusion à la difficulté que ce qui affecte l'Individu peut affecter indirectement la Société, et il promet d'examiner cette objection dans la suite de son ouvrage. Mais il manque complètement à sa promesse et il traite beaucoup trop légèrement la difficulté elle-même. Vouloir distinguer entre la conduite qui ne concerne que soi-même et celle qui, d'une manière indirecte, peut concerner les autres, est tout à fait fallacieux. Il n'y a pas

de distinction possible, car les actes humains sont, au point de vue organique, inséparables. Non seulement la conduite de l'individu, qui ne concerne que lui-même, *peut* affecter les autres, mais elle *doit* forcément les affecter; car l'individu ne peut jamais savoir quand, comment et qui il affectera. L'estomac pourrait aussi bien dire au cerveau : « que t'importe ce que je prends? » que l'individu à sa famille ou à ses concitoyens : « que vous importe ce que je mange ou ce que je bois? » La Société ne possède évidemment pas l'Œil qui voit tout, qui, dans la croyance chrétienne, pénètre les pensées et les actes les plus secrets; mais elle a un intérêt tout aussi réel dans ces pensées et dans ces actes, et ils se rapportent de très près à son propre bien-être.

Le livre sur la *Liberté* est, depuis le commencement jusqu'à la fin, un manuel inappréciable pour le législateur, pour l'homme politique, pour le réformateur social. Son énergique protestation contre toutes les formes de la surlégislation, contre l'intolérance, contre la tyrannie des majorités, est féconde en leçons par sa sagesse qui est de tous les temps et par sa noble et virile dignité. Mais, comme œuvre de philosophie sociale, elle repose sur un sophisme aussi radical que celui de Rousseau sur l'existence d'un contrat primitif. Si ses dogmes absolus sur la « Souveraineté de l'Individu », même vis-à-vis de la contrainte morale de ses concitoyens, étaient réellement mis en pratique, ils seraient un obstacle au développement moral et religieux des communautés civilisées. Mill a toujours laissé dans un vague extrême la ligne de démarcation entre « la persuasion, l'exhortation, l'instruction et même apparemment la mise en quarantaine » qu'il admet, et la « contrainte morale de l'opinion publique » qu'il considère comme inique. Comme dans le fameux procès des *Trades Unions*, il semble laisser à l'appréciation du Juge

le soin de décider où la « persuasion » finit et où la « contrainte morale » commence. La véritable difficulté, dans le problème de la liberté individuelle comme dans « le piquet », c'est de déterminer le moment où la « persuasion » permise devient la « contrainte » illégitime. Mill a laissé toute cette partie du problème dans le vague et dans l'incertitude. Pour beaucoup d'entre nous, une « contrainte morale » sage et réservée peut devenir un agent puissant de civilisation progressive.

Ce n'est pas seulement le langage de *la Liberté* qui reste vague lorsqu'il s'agit de définir les limites respectives de la « persuasion » et de la « contrainte », mais il donne, de l'action restrictive de l'Etat, des exemples pratiques qu'il semble parfois difficile de concilier avec une doctrine aussi absolue. Il est assez surprenant, après avoir affirmé d'un ton tranchant la liberté absolue de l'Individu, de le voir prendre la défense des lois malthusiennes de quelques Etats du continent qui s'opposent au mariage des adultes nécessiteux. Ce langage véhément contre « l'acte nuisible » des pauvres qui se multiplient résonne étrangement dans la bouche d'un apôtre de la liberté. Il est plus surprenant encore de voir qu'il vient après un plaidoyer très étudié sur « *le devoir de rendre l'instruction obligatoire* » au moyen d'examens publics auxquels seraient soumis tous les enfants dès l'âge le plus tendre, et de condamnations pour les parents en cas d'échec. C'est là évidemment une tyrannie chinoise d'un genre inquiétant et qu'il est difficile de concilier avec la liberté absolue du citoyen. Beaucoup d'entre nous protestèrent, dès le début, contre cette contrainte exercée par l'Etat, même pour la cause sacrée de l'éducation, et nous pouvons en voir aujourd'hui les résultats. *Hinc illæ lacrimæ, — illæ rixæ* — qui résonnent au milieu de nous. L'éducation obligatoire, le *gavage* des enfants en vue d'un

examen purement mécanique, la condamnation des parents à l'amende ont bien prouvé, par leurs résultats, qu'ils étaient la source de l'animosité religieuse et la désorganisation de notre éducation publique.

L'erreur fondamentale des anciennes communautés fut, suivant Mill, de croire que « l'Etat a un intérêt primordial dans tout ce qui concerne la discipline corporelle et intellectuelle de chacun de ses concitoyens ». Il est très exact que les codes des anciennes républiques contenaient une dose énorme de surlégislation (*Mulieres genas ne radunto*, XII Tables) qui atteignit son point culminant dans la république utopique de Platon. A cette erreur primitive, Mill opposait le dogme de la Souveraineté de l'Individu, et non pas de l'Etat, sur tout ce qui ne concerne que lui-même. Le correctif est aussi sophistique et aussi nuisible que le dogme originel. L'erreur des anciens législateurs gisait dans l'idée exagérée qu'ils se faisaient de l'Etat. Remplacez l'Etat par la Société et la doctrine est juste. La Société *a* un intérêt profond dans tout ce qui concerne la discipline physique et intellectuelle de chacun de ses membres, bien que les magistrats ne puissent appliquer ou la loi prescrire qu'une très faible partie de cette discipline, et bien que la Loi elle-même ne puisse en contrôler qu'une partie. Comment les distinguer l'une de l'autre? voilà le grand problème de la Politique, de la Morale et de la Religion. Ce problème, Mill ne l'a pas résolu, en dépit de tous les avertissements salutaires qu'il adresse au législateur et du souffle chaleureux de vertu courageuse qu'on respire à travers tout son livre.

(A suivre.) Frédéric HARRISON.

(Traduit de la « **Nineteenth Century** » par L. BARADUC.)

LE FUMIER BARBARE

Coup d'œil sur les Invasions et sur le Germanisme [1].

Que l'application de l'épithète « barbare » à Assuérus est romaine, non biblique. — Comment les Juifs avaient pour les Achéménides un respect que Sulpice ne partage pas.

Parmi les bévues historiques que fait commettre à Sulpice la manie de tout voir à la romaine, l'application à un roi de Perse de l'épithète *barbarus*, comme si elle reproduisait le livre de Daniel, est spécialement absurde. Dans les écrits juifs, surtout ceux de l'époque postérieure, jamais les souverains de Babylone ne sont traités irrespectueusement. Jérémie les soutenait avec chaleur. Même quand ils font du mal, ce sont toujours leurs courtisans qui en sont rendus responsables. Le destructeur de Jérusalem, l'auteur de la captivité, Nabuchodonosor lui-même, est peint sous des couleurs plutôt favorables. A plus forte raison, les Achéménides,

(1) M. André Lavertujon ayant mis à notre disposition les épreuves de la suite de sa *Chronique de Sulpice Sévère* dont la publication est accidentellement retardée, nous en profitons pour placer quelques-uns des Petits Essais que le second volume doit contenir sous les yeux de nos lecteurs. Ils ont déjà fait connaissance avec cet ouvrage ; il nous faut pourtant les inviter à garder bien présent à l'esprit le point de vue spécial où l'écrivain s'est placé et qu'il n'abandonne jamais une minute.

Toutes les questions quelconques qu'il aborde, même les plus générales, sont toujours par lui rattachées à un texte de Sulpice Sévère ; toujours elles sont comparées aux opinions que professaient Martin de Tours et son biographe ; le plus souvent aussi, elles servent à marquer l'état social, moral, religieux ou politique de l'Occident vers la fin du

successeurs de Cyrus, l'auteur de la délivrance, profitent-ils de cette disposition. C'était une gloire de vivre auprès d'eux, dans leur cour, ainsi qu'on peut en juger par les histoires de Daniel, de Néhémie ou de Zorobabel. On faisait parade d'avoir été leur fonctionnaire. On admirait leur richesse, leur puissance, leurs lumières, leurs qualités morales. Quand donc Sulpice qualifie Artaxerxès ou Assuérus de barbare; ce n'est pas le langage de la Bible qu'il parle, c'est le vocabulaire romain qu'il emploie, lui faisant exprimer la méprisante infériorité qu'impliquait à ses yeux le seul fait d'être roi. J'ai omis de remarquer tout à l'heure (13, 3, 20) que Sulpice accuse Assuérus d'avoir voulu exposer Vasthi toute nue devant ses satrapes, alors qu'il n'y a rien de semblable dans le texte original. Seulement, l'idée était bien d'un barbare et, comme telle, fournissait à notre auteur l'occasion d'établir qu'un roi peut être plus stupide et plus impudique qu'une sultane. Il ne la laisse pas échapper : *Vasthi stulto rege consultior*. Mais laissons ce détail qui aurait dû trouver place dans mon précédent petit essai : *Sulpice et la politique*. J'ai conscience qu'il y aurait utilité pour ce commentaire à

IV[e] siècle. Un jour ou l'autre, nous dirons notre pensée sur ce procédé de composition historique, à la fois très compréhensif et très précis, qui paraît bien avoir le mérite de brider un penchant fort développé de nos jours vers les vagues généralisations.

L'article que nous reproduisons intégralement n'a besoin d'être expliqué qu'en ce qui concerne son titre. Si nos lecteurs veulent bien se reporter au numéro de mai 1898 de la *Revue occidentale* où sont reproduits les prolégomènes du tome I[er] de *la Chronique de Sulpice Sévère*, ils y verront que M. A. L., résumant les traits caractéristiques des relations de l'empire avec les Germains durant le IV[e] siècle, après avoir dit que « les barbares pénétraient dans l'armée comme fait la pluie quand elle rencontre des espaces vides, ajoute que « la maturation des « idées chrétiennes ne devait s'obtenir qu'après un long enfouissement « sous les débris et les plâtras de toute nature qu'on peut appeler le « fumier barbare, bien que les barbares n'en soient pas, il s'en faut, le principal élément ». C'est cette dernière vue qu'il s'agit d'éclaircir et de corroborer.

préciser mieux les emplois divers que la *Chronique* fait du mot *barbarus*. Dans les opuscules Martiniens, on verra que les collisions avec les « barbares » étaient, en Gaule, des incidents de quotidienne occurrence. Sulpice a écrit à la veille et presque au milieu de la grande invasion, ce qui donne un intérêt considérable à sa manière de juger ceux qui allaient subvertir l'*Orbis Romanus*. J'avoue d'ailleurs qu'en insistant pour donner des barbares une idée plus exacte, c'est la vieille ambition tenace et persistante, bien que répudiée, qui me remonte à l'esprit : faire de mon livre une figuration réelle et complète de tous les aspects de la vie du ɪvᵉ siècle — de ce ɪvᵉ siècle, matrice de l'Europe moderne, terreau végétal où la Gaule antique poussa ses premiers bourgeons français, et aussi, représentation introspective du siècle xɪxᵉ qui finit présentement. A ce compte, le barbare a pleinement droit à notre attention. Sulpice a trois manières d'utiliser ce mot.

I

Importance du mot barbarus *dans nos opuscules. — Nécessité de l'étudier à fond pour bien comprendre le IVᵉ siècle. — Ses trois significations dans Sulpice. — Emploi de* barbarus *au sens le plus étendu. — En Grèce, être barbare, c'était ignorer la langue grecque. — Plus tard, c'était être étranger et surtout ennemi des Grecs. — Comment les Romains, d'abord classés parmi les barbares, en vinrent, à leur tour, à qualifier de barbares tous les non-Romains. — Reviviscence inattendue du procédé de l'*Epinomis. *— Les Juifs et les Chrétiens seuls admis par M. de Bonald parmi les civilisés.*

Je constate d'abord, quoiqu'elle soit la dernière quant à sa date de formation, celle qui exprime certains vices moraux, la dureté, la cruauté, ou plutôt l'absence, par manque de culture, de certaines qualités morales, la sauvagerie engendrant la férocité et l'inhumanité. Ainsi le roi Ochus commet des actes sanguinaires, étant,

dit Sulpice, d'un esprit plus que barbare, *plus quam barbaro animo*. C'est le sens le plus large : il prédomine aujourd'hui dans toutes les langues européennes, où barbare équivaut à grossier, dur, féroce, inhumain.

La seconde signification donnée au mot barbare par Sulpice est celle qui marque le fait d'être étranger. Cette idée fut longtemps exclusivement grecque. Est βαρβαρος celui qui ne sait pas parler grec; βαρβαριζειν, c'est bredouiller la langue hellénique. Les montagnards macédoniens étaient dans ce cas. Par extension, être barbare, c'est ne pas connaître les délicatesses et les beautés de la vie des Hellènes, selon cette parole extrêmement curieuse, et dont je me sers ailleurs, de l'*Epinomis* du pseudo-Platon : « Tout ce que les Hellènes ont reçu des barbares, ils le rendent plus beau. » Il s'agit d'une catégorie de dieux, les divinités astrales, que les Grecs avaient empruntées aux étrangers. Cette supériorité que les fils d'Hellas s'attribuaient sur le reste des hommes est un fait de psychologie universelle, observable chez toutes les nations ; seulement plus saillant chez eux, parce que la prétention qu'il représente était mieux justifiée. Aussi la poussèrent-ils plus loin que partout ailleurs. Elle n'épargnait ni l'Italie, sauf la Grande-Grèce, bien entendu, ni Rome : *Greci nos quoque dictitant barbaros;* et nous aussi, ils nous traitent de barbares, réclamait aigrement Caton (Pline, 29, 1, 7). Mais la chose n'avait pas d'abord été prise en mauvaise part, puisque Plaute, dans son prologue de l'*Asinaria* qu'il avait empruntée de Démophile, dit avec simplicité et bonne humeur : « Je l'ai traduite du grec en barbare ; *Marcus vertit barbare.* » Au surplus, ce serait se tromper de croire que l'idée de prééminence intellectuelle dictait seule cette façon de s'exprimer. Sans doute, le barbare est celui qui ignore la langue grecque et ne participe pas à la culture hellénique, mais c'est aussi et surtout

l'ennemi des Grecs. Les Perses n'avaient certainement rien de l'ignorance du sauvage ; ceux d'entre eux qui s'étaient fait connaître avant les guerres médiques passaient pour de parfaits aristocrates, de même que leur roi était « le Grand Roi ». Cependant, après Salamine et Marathon, ils sont devenus les barbares par excellence ; et ce nom leur est presque exclusivement réservé. C'est, d'ailleurs, exactement ce qui advint plus tard pour les Romains, lorsque leur supériorité eut été incontestablement établie par l'incorporation des peuples méditerranéens. A partir d'Auguste, est *barbarus* quiconque vit hors des limites de l'administration romaine, aussi bien les sujets des Arsacides, restaurateurs de la monarchie la plus avancée du monde, que les moindres nomades septentrionaux ou méridionaux. Les Parthes ont beau être une race très organisée et très raffinée, ils sont barbares autant que ces sauvages Nubiens dont parle Sulpice en son dialogue I, les Blemmyes de qui l'on disait qu'ils n'avaient pas de tête et qu'ils portaient leurs yeux sur la poitrine. Le barbare, c'est si bien l'ennemi du nom romain, que Tite-Live applique rétroactivement cette épithète aux Gaulois en racontant les guerres d'une époque où la civilisation des Gaules égalait, si elle ne dépassait celle du Latium, à qui elle disputa longtemps la suprématie continentale. Les écrivains des premiers temps de l'empire transforment aussi en barbares les Chypriotes, les Phéniciens, les Ciliciens, les Carthaginois, tous peuples qui, dans la période dont il s'agit, étaient manifestement plus avancés que les Romains. Ces façons de dire devinrent courantes ; et l'habitude une fois contractée ne laissa pas d'entraîner des effets assez comiques. C'est ainsi que, par un singulier retour des choses d'ici-bas, Tive-Live, sans songer d'ailleurs à offrir une revanche à Caton, traite de barbares les Dassarétiens, qui étaient Grecs de race (*Tit.*-

Liv., Hist., 31, 3). Il est vrai que le cas est exceptionnel ou plutôt unique, car les Romains gardèrent toujours une vue très nette de la supériorité de l'hellénisme.

En voici assez, sans doute, sur cette seconde signification du mot *barbarus*, qui le présente *lato sensu*, alors que la première nous l'a montré *sensu latissimo*. Quand Sulpice qualifie le roi du livre d'Esther de *barbarus*, c'est uniquement parce que ce monarque vit hors des limites de la domination romaine : emploi très classique au surplus, comme on peut s'en assurer en feuilletant le *Thémistocle* et l'*Agésilas* de Cornélius Nepos. Mais, avant de passer à la troisième manière d'utiliser *barbarus* dans sa signification plus étroite, *stricto sensu* — celle qui nous occupera plus longuement que les deux autres, — je veux encore me permettre quelques réflexions sur la tendance des peuples heureux à couper la race humaine en deux fractions, l'une vivant dans la lumière, l'autre accroupie dans une ombre noire. Il n'est pas inutile pour l'ensemble de ma recherche de remarquer que cet usage n'est pas resté spécial à l'Antiquité. Après s'être transmis des Grecs, qui l'avaient inauguré, aux Romains qui lui donnèrent plus d'extension et des bases plus positives, il a été ultérieurement adopté par le monde européen, sauf quelques petits changements dans les termes. C'est ainsi que ce monde nouveau s'appela la « Chrétienté » et que le mot barbare fut remplacé par celui d'infidèle ou de non-chrétien. La barbarie, c'est l'infidélité, et ce mot s'applique aux Musulmans, même alors que la cour des Califes était un foyer scientifique et que, dans celle de Charlemagne, c'était une merveille de savoir lire et écrire. Le mot barbare a disparu, la prétention est restée. Mais je ne sais pas pourquoi je parle de disparition. Dans une thèse comme on les aimait il y a soixante ans — j'en ai oublié la place et la forme, mais je suis sûr du fond, — M. de Bonald,

le dernier représentant de la haute métaphysique orthodoxe, entreprit de démontrer que les jugements les mieux établis de l'histoire devaient être renversés, le titre de civilisés n'appartenant qu'aux Juifs et aux Chrétiens, et celui de barbares s'appliquant de droit aux Romains et aux Grecs. M. de Bonald émettait ce dogme fort sérieusement. Bien qu'il eût de l'esprit, ce n'était pas son habitude de rire. Reprenant avec une légère modification le principe de Platon, — son vrai maître, s'il est vrai, comme je le crois, que Platon soit l'aîné des docteurs chrétiens, — il disait à peu près : Connaître Jésus, c'est connaître Dieu, dont il est le médiateur exclusif; connaître Dieu, c'est être capable de saisir les vrais rapports des choses, par suite, de faire de vraies lois, par suite, de créer la vraie vie civilisée. Une fois ainsi établie l'adéquation entre la connaissance de Dieu et de son intermédiaire, et la capacité civilisatrice, M. de Bonald en tirait sans peine l'appréciation historique que j'ai dite : chez les Juifs, il y a eu civilisation commencée ; chez les Chrétiens, civilisation consommée ; partout ailleurs, notamment en Grèce et à Rome, la barbarie a régné. Qu'aurait dit Sulpice avec son : *Et præcipue Judeos*, de voir placer les fils de Jacob au-dessus des Gréco-Romains ? Assurément, cette application du procédé de l'*Epinomis* est un peu inattendue ; mais il y a là un phénomène de survivance et de filiation qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

Entre le règne de Trajan Dèce et celui de Constantin, le mot barbare se rétrécit et se précise pour désigner presque exclusivement les tribus, *nationes,* dirait Tacite, dont l'existence à peu près nomade s'écoulait dans les contrées assez vaguement délimitées de la Germanie. C'est la troisième signification qui se rencontre chez Sulpice : elle domine aussi dans le langage courant. Tacite assigne aux habitants du pays germanique un

grand nombre de noms, mais ils ne sont rien moins que sûrs et ils varièrent beaucoup. On ne connaissait bien que les clans qui se pressaient tout contre l'empire, le long du Rhin et du Danube, la pression étant plus forte, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et le nom générique le plus usité étant celui de « Germains » en pays rhénan et de « Goths » dans les plaines danubiennes. Au moment même de l'invasion, il vaut mieux se guider pour cette question de noms sur les lettres bien connues de saint Jérôme et d'après le poème théologique *De Providentia* du pseudo-Prosper. Dans les temps un peu antérieurs, on avait pu encore comprendre parmi les barbares les peuplades sauvages de l'Afrique, et surtout, du côté de l'Euphrate, les Parthes, redevenus les Perses à la suite de la révolution sassanide qui les avait rendus plus remuants. Par exemple, vers l'an 250, lorsque Celse dit que si les principes chrétiens étaient adoptés, les « barbares » viendraient qui détruiraient tout, et qu'Origène lui répond, avec un singulier détachement, qu'ils ne détruiront certes pas la religion chrétienne, puisqu'elle est immortelle, mais qu'au contraire, ils s'y convertiront, je crois bien que dans ce dialogue les deux interlocuteurs englobent encore sous le terme de barbares les non-Romains de toute catégorie. Seulement, à mesure que le temps avance, cette donnée générale se contracte après avoir subi quelques vicissitudes. C'est ainsi que les irruptions, relativement assez graves pendant la seconde partie du IIIe siècle, cessèrent presque complètement dans la période qui suivit l'avènement de Constantin à la maîtrise absolue de l'empire. Vigoureusement réprimés à plusieurs reprises, les Germains semblent à ce moment avoir perdu le goût de la guerre et des aventures pour ne songer qu'à la vie régulière, soit comme soldats de l'armée impériale, soit comme agriculteurs dans les domaines de l'empire. Sur

les pentes septentrionales des Balkans, sur les rives de la Theiss et du Pruth, ils sont en train de devenir de riches fermiers. Les villes de Mœsie comptent sur eux pour leur approvisionnement. Ils se font chrétiens; parmi eux, on rencontre des prêtres. Un évêque de même sang qu'eux traduit la Bible en langue tudesque. Cet état de choses n'est troublé que par des incidents de peu de durée, la plupart du temps provoqués par les chefs politiques romains quand ils ont intérêt à utiliser les barbares pour leurs intrigues et leurs querelles. Un demi-siècle s'écoula au cours duquel l'épisode le plus sérieux fut le soulèvement des « Lentenses » rhénans (cf. Ammien, 18), que Julien ramena si vivement à l'ordre et à l'obéissance. On ne saurait dire exactement de quel côté le danger semblait alors plus insignifiant, sur le Rhin et le Danube, ou sur l'Euphrate. Les forteresses romaines qui protégeaient la Belgique et la Dacie paraissaient tout autant solides que celles qui couvraient l'Asie Mineure et la Syrie. Cependant, il faut bien que Julien ait estimé le péril plus réel sur la frontière mésopotamienne, puisqu'il entreprit cette funeste expédition où il devait perdre la vie. Mais un peu après sa mort, les choses changèrent de face, en telle sorte qu'à la suite d'événements dont il va être question, quand nous approchons de l'époque qui directement nous intéresse, les seules agitations de quelque importance sont celles qui ont le Danube et le Rhin pour théâtre; et alors le mot barbare devient étroitement synonyme du mot Germain. Des Germains seuls, en effet, vont provenir les embarras extérieurs de l'empire.

II

Le mot barbare *comme désignation ethnique et géographique. — Au IVe siècle, les barbares,* stricto sensu, *ce sont les Germains. — Attitude réelle des Germains vis-à-vis de l'empire. — De quelques erreurs sur ce sujet. — Que Tacite ne doit pas être pris au pied de la lettre quand il parle des Germains. — Et surtout qu'il n'a pas dit tout ce que Montesquieu lui fait dire. — Caractère général des incursions germaniques. — Elles visent à l'établissement, non à la conquête. — Le type des procédés et des ambitions barbares est fourni par leur grande victoire d'Andrinople. — Que les Germains furent toujours des subordonnés du pouvoir romain.*

J'ai dit « les embarras » pour marquer une nuance trop négligée et faire contrepoids aux mots, trop gros et trop prodigués, de conquête et d'invasion. Je pourrais m'en tenir là si, en entreprenant cette étude, je n'avais songé qu'à éclaircir le vocabulaire de Sulpice. Mais mon plan m'entraîne un peu plus loin, et en voici la substance : les Germains ne sont pas des ennemis de l'empire; le conquérir est une chimère qui jamais ne hanta leur faible cerveau; y obtenir un abri, du travail assuré, un peu de cette stabilité, souhait ardent qu'une comparaison de tous les jours engendrait chez le nomade, tel est leur but. Ils sont excédés de cette indépendance dont, plus tard, on a tant exalté les délices. Ils ne demandent qu'à servir. Cette considération restera vraie jusqu'au dernier moment, aussi bien après qu'avant le grand hourvari de 406; c'est pourquoi je l'expose tout de suite. Elle est le fond de ma thèse. Seule, elle fait comprendre ce qui dut se passer quand la ruine intérieure atteignit son paroxysme, parce que les idées dirigeantes et les hommes capables de diriger avaient fini par faire totalement défaut.

On a, par un gros anachronisme, transporté à ce moment-là des indications puisées dans le petit livre que Tacite écrivit à la fin du Ier siècle et qui, du reste,

n'étaient déjà pas très exactes à cette date. Mais, du moins, avaient-elles l'excuse de la satire. Je me permets de penser que le *De Moribus Germanorum*, quoique dû à la plume d'un éminent écrivain et d'un grand fonctionnaire, tient beaucoup des exercices d'école et qu'il a été principalement conçu pour flétrir, par le contraste, la corruption des mœurs et le manque supposé de liberté du régime impérial sous Domitien. Le Germain est simple de goûts, ennemi du luxe, vertueux, chaste, et il participe aux affaires publiques en homme libre. C'est dans ce fantastique portrait — fantastique d'abord, parce que tous les termes employés présupposent un état de civilisation qui n'existait pas et, par suite, donnent une impression radicalement fausse; en second lieu, parce que la peinture, fût-elle exacte au Ier siècle, avait certainement cessé d'être applicable à ces Germains du IVe et du Ve siècle, qui venaient de vivre pendant trois cents ans en contact avec la civilisation; — c'est là pourtant, dis-je, qu'on est allé cherché les preuves du rajeunissement universel opéré par l'élément germanique. On y a aussi découvert les origines de la chevalerie et celles de la monarchie parlementaire, système merveilleux qui aurait été « trouvé dans les bois ». Montesquieu est le principal auteur de ces remarquables découvertes. Il admirait fort, et il avait raison, le régime féodal; mais sa gloire est assez grande par ailleurs pour qu'on puisse dire qu'il l'entendait assez mal. Surtout il se trompait quand il en attribuait la construction aux Germains. Avec un tel point de départ, évidemment, Montesquieu devait s'étonner que Tacite eût traité, en quelques pages, une matière aussi capitale. Mais, s'écrie-t-il, « il abrégeait tout parce qu'il voyait tout ». Cela encore est un mot d'école. Tacite, qui a consacré cinq livres, — plus de dix fois la longueur du *De Moribus*, — à une année et demie de la vie politique de Rome, n'avait

pas tant que ça le goût de l'abréviation. Quand il voyait quelque chose d'intéressant, il prenait le temps de le dire, et je pense qu'il a dit tout ce qu'il savait sur les Germains. Peut-être a-t-il dit plus qu'il ne savait, car il indique comme leur étant personnels des traits qui conviennent à beaucoup d'autres peuples. Je voudrais qu'on me montrât la différence entre le régime politique qu'il leur attribue et celui de l'*Iliade*. En tout cas, et là est le point qui davantage m'intéresse, quand il représente les avertissements donnés à Rome par les Germains comme plus sérieux — *ne quidem sæpius admonuere* (35) — que ceux qu'avaient pu lui infliger les Samnites, les Espagnols, les Carthaginois, les Gaulois, c'est de la déclamation toute pure. Les échecs des guerres germaines résultèrent d'une politique fondamentalement erronée, puisqu'elle visait à conquérir des nomades, alors que, par sa nature constitutive, le nomadisme échappe à toute conquête ; mais ils n'eurent vraiment rien de commun avec les mortels périls que Rome courut dans ses luttes contre le Samnium, Carthage, l'Espagne et la Gaule. Il n'est pas sérieux de mettre des expéditions lointaines manquées — fût-ce celle de Varus — sur le même pied que les Gaulois occupant Rome, moins le Capitole, ou les Carthaginois se rendant, par leur victoire de Cannes, maîtres de l'Italie, Rome exceptée. La vérité, c'est que, à part la célèbre marche des Cimbres et des Teutons, mise à néant par Marius, les Germains ne s'organisèrent jamais en armées pour envahir et subjuguer. Leurs entreprises les plus hardies ne sont guère que des razzias, avec le pillage pour but essentiel. Le plus souvent, ils se présentent comme un troupeau affamé, demandant à se soumettre et à être employés. Au chapitre X de la *Vita Martini*, Sulpice raconte que les envahisseurs rhénans, devant lesquels Martin voulait se présenter sans armes, empêchèrent la réalisation de

ce projet en se soumettant corps et biens à Julien, qu'ils menaçaient la veille très bruyamment : *sua omnia seque dedentes*. Cette phrase pourrait servir de rubrique tout le long du IVe siècle. Pour ce qui concerne plus spécialement les barbares d'outre-Danube, ils jouaient certainement alors le rôle d'une avant-garde de défense de l'empire en même temps qu'ils représentaient une ressource permanente, capable de suppléer aux lacunes résultant pour le service public du dégoût de l'ancienne population vis-à-vis de l'existence militaire. Qu'il s'agisse des Thervings, installés plus au sud, en Moldavie, en Valachie, en Hongrie méridionale, et qu'on appelle Goths de l'ouest (Wisigoths), ou des Gruthunges de Transylvanie, de Bessarabie et des bords du Dniester, qui, situés plus à l'est et au nord, sont appelés Ostrogoths, tous, ils étaient romanisés jusqu'à former un utile appendice à l'empire. S'il n'avait dépendu que d'eux, cette situation aurait pu se prolonger indéfiniment, mais ils furent les premiers frappés par le terrible événement qui vint, tout à coup, la modifier. « De l'extrémité des Palus-Méotides, entre les glaces du Tanaïs et la cruelle nation des Gètes, là où les rochers du Caucase, barrière d'Alexandre, retiennent ces peuples barbares, sont accourus les essaims de Huns qui, volant çà et là sur des chevaux rapides, remplissent de carnage et d'effroi les lieux qu'ils traversent. » C'est en ces termes que Jérôme (*Epistula* XXXII *ad Oceanum*) annonce l'apparition des Huns. Bas de stature, larges d'épaule, la face comme un tronçon de chair noire et informe, trouée de petits yeux et ne méritant guère le nom de visage, l'extérieur à peine humain avec une férocité de bête fauve, les Huns n'étaient pas des barbares, mais des sauvages. Leur premier choc atteignit les Ostrogoths qui, plus agriculteurs que soldats, bien que Jérôme les appelle « la cruelle nation des Gètes », ne firent pas un grand

effort pour défendre la ligne du Dniester. On les vit bientôt prendre la fuite et s'entasser, au nombre de deux cent mille, sans compter les femmes, les enfants et les vieillards, sur la rive droite du Danube. Perdus d'épouvante, claquant les dents, les mains tendues, ils supplient qu'on leur accorde l'abri de la frontière impériale. Après des hésitations bien naturelles, l'empereur Valens consentit à les accueillir, sous condition qu'ils livreraient des otages et qu'ils rendraient leurs armes. Le passage eut lieu sous le contrôle des fonctionnaires romains, dont la dure avarice se donna aussitôt carrière. Ils exploitent, rançonnent, dépouillent sans pitié ces malheureux fugitifs. Par milliers et milliers, des jeunes filles, des adolescents étaient vendus pour un morceau de pain. Au moins eût-il fallu, une fois le passage effectué, tenir les promesses faites en vue d'aider à l'installation de cette énorme masse d'immigrants. Personne ne s'en soucie. Chacun s'occupe uniquement de pressurer les barbares sans nul égard pour l'équité et l'humanité, sans se rappeler, qu'après tout, ils sont nombreux, forts et qu'en beaucoup de cas, par la complicité intéressée des agents du fisc, même ceux qui n'avaient pas rang d'auxiliaires avaient conservé des armes. Naturellement, les chefs militaires voulurent intervenir auprès du principal auteur de ces iniquités, le gouverneur Lupicinus. Celui-ci vendait à son profit les provisions fournies par l'Etat, tandis que les Goths mouraient de faim. Il ne trouva rien de mieux que d'essayer de faire assassiner les dignitaires barbares dans un banquet. Mais ce beau plan ayant échoué, un soulèvement général s'ensuivit. On vit alors les Goths et les Ostrogoths, renforcés par beaucoup d'esclaves fugitifs et par des vagabonds de toute espèce, prendre la campagne, faute de pouvoir vivre. Seulement, comme la ligne fortifiée des Balkans arrêtait les rebelles, il n'eût

pas été bien difficile de réprimer ce mouvement en en faisant cesser les causes. Un peu d'habileté, de fermeté, et aussi d'honnêteté, y aurait suffi. Malheureusement, ces qualités manquaient à Valens. Bête et lâche — M. Amédée Thierry le qualifie grotesquement de « rude soldat », — il avait pourtant su assez opportunément se tenir coi en attendant une circonstance propice pour régler l'incident. Mais on le poussa à prendre une attitude belliqueuse, et tout fut perdu. Les forces romaines furent par lui maniées de telle sorte, qu'à la suite d'une inexplicable panique, dans laquelle le stupide empereur trouva la mort sans que personne eût songé à le tuer, il n'existait plus d'armée. L'infanterie avait été placée de façon à ne pouvoir ni fuir ni se défendre. Les Goths, devenus tout récemment cavaliers, purent égorger leurs adversaires à plaisir et sans péril. Sur les soixante mille soldats formant l'ensemble des troupes, quarante mille furent mis à mort. Presque tous les officiers succombèrent. C'est ainsi que les barbares, entraînés bien malgré eux à attaquer cet empire où ils ne souhaitaient que de se caser régulièrement, se trouvèrent avoir détruit pour toujours l'armée orientale. On ne la revit plus. Ammien Marcellin compare ce désastre à la bataille de Cannes.

Voici donc les Goths maîtres, à ce qu'il semble, de toute une moitié de l'*Orbis Romanus*. Que vont-ils faire? Rien. Ils ne réussirent même pas à s'emparer de la ville d'Andrinople, située au nord de cette plaine, transformée en ossuaire et théâtre de leurs victoires. Ils se présentèrent aussi devant Constantinople, du côté du sud, à la « Porte d'Or » ; mais le simple aspect des murailles les plongea dans le découragement. Leur hâte était grande de s'éloigner. Une impression de peur les avait saisis. C'est ce sentiment qu'exprimait un peu plus tard l'un d'entre eux, Athanaric, lorsque, en entrant dans la ville impériale, il disait : « Maintenant, je vois ce dont

j'avais entendu parler, mais sans avoir jamais voulu y croire. » (Cf. Jordanès, *De Rebus Geticis.*) Sous bref délai, ceux des Germains qui avaient des armes, les cavaliers surtout, s'enrôlèrent au service du nouvel empereur, celui qu'Athanaric appelait un dieu sur terre. Théodose dut la plupart de ses triomphes à la cavalerie germaine. Quant au reste des prétendus envahisseurs, munis de semences et d'outils, ils s'occupèrent à remettre en valeur les terres incultes qui, Dieu merci, ne manquaient pas. J'ai un peu insisté sur ce tableau du premier grand succès barbare, parce qu'il présente un parfait modèle de ce que seront toutes les conquêtes germaniques avant 406. Après cette date, lorsque la désorganisation intérieure se sera généralisée, il n'y aura pas grand'chose de changé. Jamais un Germain, s'appelât-il Chlodovechus, ne se croira installé solidement dans un poste, ni vraiment maître d'une propriété, s'il n'a reçu, sous telle forme ou sous telle autre, la délégation du pouvoir romain.

III

Ce que pensait sur ce point Synésius, le très éminent contemporain de Sulpice. — Il ne flatte pas l'empire. — Il le voit plutôt trop en noir. — Il discerne très bien le péril germanique. — Mais il est trop méprisant pour les Germains. — Rien de plus aisé de se défendre d'eux. — Certitude inébranlable en la durée indéfinie de l'empire. — Causes de cette illusion qui fut générale. — Sulpice la partageait autant que personne. — Son dédain pour les barbares égale celui de Synésius. — Comme quoi ce sentiment n'était pas erroné. — Il représentait une vue exacte et profonde des choses. — Ce sont ceux qui répètent aujourd'hui encore que les barbares ont renversé l'empire qui se trompent.

J'ai peur de trop sortir de mon cadre; sans quoi, à l'appui de ces appréciations qui m'ont été suggérées par Sulpice, j'interrogerais plus amplement ce discours *De Regno* que Synésius prétendait avoir prononcé devant la

cour de Constantinople. Il est, certes, improbable que le futur évêque de Ptolémaïs, alors très jeune et chargé de solliciter pour la Cyrénaïque les faveurs d'Arcadius, se soit avisé de lancer en public des accusations aussi directes et aussi dures contre ceux-là mêmes qu'il était de son devoir de se concilier. Cependant, le goût passionné qu'on avait pour la belle rhétorique faisait passer sur bien des choses ; et puis, le discours n'a peut-être pas été prononcé comme il était écrit ; ou, enfin, l'auteur peut très bien y avoir beaucoup ajouté plus tard. Mais, même en ce cas, les critiques qu'il contient ne diminueraient guère de portée. Celles, par exemple, qui concernent la situation générale de l'empire et qui me paraissent les moins entachées de déclamation, ont beau être de couleur très noire, on sent que le jeune orateur, qui venait de passer deux années à Constantinople à attendre une audience, décrit ce qu'il a vu et tel qu'il l'a vu. La peinture est aussi attristante que possible. Cependant, il s'en faut que celui qui l'a tracée se montre porté à prédire d'imminentes catastrophes. Autant il décrit le mal comme universel et très profond, autant il le tient pour facile à guérir, si l'on veut s'en donner la peine. C'est précisément cet état d'esprit contradictoire qui est réellement le trait curieux de l'époque. Instruit, éclairé, bien que fort inexpérimenté, probe, honnête, généreux, Synésius accable de ses flétrissures le personnel militaire et politique qu'il a vu rongé de corruption et vautré dans la pourriture. Il ne ménage pas même le chef de l'Etat, avili par la mollesse, peureux de la lumière, ridicule de luxe et de parure, et qui n'abandonne l'ombre du palais que revêtu d'une double carapace d'or et de pierreries. Si tels sont les gouvernants, les gouvernés, d'autre part, ne valent guère mieux. La population de l'*Orbis Romanus*, les Romains, comme on disait, ont perdu tout ressort civique et guerrier. Nul ne veut plus

se battre, ni peiner, ni travailler. Il en résulte que la besogne que les hommes libres ne savent pas et ne veulent pas faire, on en charge les esclaves et aussi les barbares, que Synésius classerait volontiers au même niveau, et qu'en tout cas il méprise indiciblement. Il faut voir avec quel dégoût il constate leur présence dans les rangs de l'administration et de l'armée. Son indignation est extrême que l'on compte sur eux pour gagner des victoires, les succès ainsi obtenus lui paraissant pires que des revers. Tout va donc au plus mal. Vous croiriez lire un bulletin funéraire rédigé par ces médecins qui veillent près de la couche des mourants. Tout à coup, à la suite de ces lugubres lignes, la même plume qui les a tracées s'épanche en paroles optimistes respirant la certitude du salut prochain. Sortir d'embarras sera chose aisée, puisqu'il suffit pour cela d'expulser les mauvaises semences, « comme une emblavure se nettoie, quand on veut laisser croître le froment pur ». Si l'empereur veut se ressouvenir qu'il règne sur des Romains et rappeler à ces Romains ce qu'ils furent hier, ils le redeviendront demain, tout sera sauvé. Pour ce qui touche aux barbares — Synésius, qui leur donne le nom de Scythes, confond sous cette désignation générique les nomades quelconques de toute époque et de tout pays; il comprend très bien d'ailleurs que le nomadisme est la marque essentielle de la barbarie; — les barbares, dis-je, ne lui semblent nullement dangereux; ou, s'ils le sont, c'est qu'on leur a montré trop de longanimité. « Dans leurs récentes immigrations, quand ils sont venus vers nous, c'était en suppliants, non en ennemis. Ils ont trouvé parmi nous des hommes faciles, non pas à vaincre, mais à émouvoir, et qui se sont laissé toucher par leurs prières. » Là gît le mal, selon Synésius. L'ingratitude est un fruit naturel de la sauvagerie. Les êtres inférieurs, qui n'ont pas eu le bonheur de naître sous le régime des

lois, ignorent toute bienveillance. Un traitement trop doux ne sert qu'à les exciter à la violence dès qu'une occasion favorable se présente, car ils ne connaissent que la force. C'est pour cela qu'on a eu tort de les faire soldats. Le soldat, a dit Platon, est un chien fidèle, dévoué à l'Etat qui a protégé son enfance et qui doit soutenir sa jeunesse. Le barbare, au contraire, par sa naissance seule, est un loup. Quelle folie d'introduire les loups au milieu des chiens : « Même pris jeunes et en apparence apprivoisés, ils se jettent sur le troupeau, aussitôt que faiblit la vigilance; ils pourraient bien alors manger et les brebis et le berger! » Or, c'est après cette analyse exacte et sagace, — je n'y ferais qu'une objection : elle nie à tort le très grand courage du Germain, et aussi elle exagère sa sauvagerie; neuf fois sur dix, il ne se révolta que poussé à bout par d'atroces injustices; — c'est après avoir mis ainsi en présence, d'un côté l'irrémédiable affaissement de l'ancien peuple, de l'autre les possibilités d'explosion de l'énergie latente du barbare, que Synésius invite sérieusement l'empereur, et quel empereur! à se débarrasser de cette importune engeance des « Scythes », ou, du moins, à les courber au travail des champs. « Si tu veux m'en croire, dit-il à Arcadius, cette œuvre qui paraît ardue deviendra aisée. Il suffira que tu accroisses le nombre de nos soldats et que tu leur rendes la confiance. » Ce « il suffira » est prodigieux. Mais combien ne devient-il pas plus étonnant quand Synésius poursuit : « Dès que nous aurons une armée indigène, il te faudra ajouter à ta puissance une chose qui jusqu'ici lui a manqué, ton courroux (θυμος), ce courroux dont Homère fait le signe distinctif des rois, fils de Zeus. Déploie-le contre les Scythes; et bientôt soumis à tes ordres, ils se livreront tranquillement à la culture du sol. »

Je n'ai pas eu tort d'avertir que Synésius manquait

un peu d'esprit pratique et qu'il ne se gênait point pour déclamer. Parler d'accroître une armée indigène de laquelle on vient d'exposer la totale extinction ; la vouloir remplir de citoyens romains, alors qu'on a établi que les Romains, s'il en restait, ne voulaient plus à aucun prix de la vie militaire, c'est vraiment pousser un peu loin l'incohérence. Quant au θυμος d'Arcadius, subitement métamorphosé en une redoutable force publique, c'est la plus plaisante des hallucinations que la rhétorique ait pu engendrer. Sulpice s'en trouve dépassé. Lui aussi, il tombe dans cette contradiction de déclarer que l'empire est usé jusqu'à la corde, et, en même temps, de proclamer son immuable solidité ; mais, au moins, évaluait-il à plus juste prix le θυμος d'Arcadius et d'Honorius.

Maintenant, s'il est incontestable que l'orateur du *De Regno*, aussi bien que l'auteur de la *Chronique*, aient été tous les deux dépourvus de sens politique et d'expérience, il n'est pas du tout sûr que ce soit de là que proviennent les sentiments contradictoires que je viens de signaler. Chaque symptôme de l'irrémissible dissolution qui menaçait l'empire pouvait être discerné par quiconque y regardait d'un peu près ; mais cette possibilité, incontestable pour le détail, ne s'étendait point à l'ensemble. L'empire restait tellement grand et majestueux qu'il éblouissait, tellement vaste qu'il semblait se soutenir *mole suâ*. On entrevoyait si peu comment il pourrait être remplacé que, même après les plus terribles secousses, dès que se montrait une main quelque peu valide pour le diriger, la conviction de sa durée indéfinie rentrait dans tous les esprits. Il y a, vers la fin des *Histoires* d'Ammien Marcellin, un mot bien curieux quand on songe aux habitudes judicieuses de celui qui l'a écrit, et, plus encore, à la date où il l'a écrit, c'est-à-dire à la veille de la catastrophe qui frappa Gratien.

Ammien hésite à raconter certains faits déplorables accomplis sous les règnes antérieurs. C'est parfois, dit-il, pousser à commettre un acte que d'exposer comment, à une autre époque, cet acte a déjà été commis. Mais, ajoute-t-il, je dirai tout, « rassuré par le calme profond du temps présent, *præsentis temporis modestia fretus* » (XXX, 4). L'historien vient de voir fonctionner depuis quelques années un gouvernement très ferme. Il n'en faut pas davantage pour lui faire concevoir l'avenir comme pleinement assuré. Sans doute, pour nos yeux de spectateurs historiques, l'absence ou la rareté de ces mains fermes est encore plus visible que l'affaiblissement général des ressorts. Nous nous rendons compte que le moindre à-coup qui va se produire amènera une irrésistible démolition. C'est même pour cela que nous sommes portés à attribuer aux barbares une importance tout à fait disproportionnée. Mais ces jugements, suggérés par une situation vue d'ensemble et de loin, Sulpice, ni Synésius, ni aucun des contemporains n'aurait pu les concevoir. Ce qu'ils observent isolément, ils le décrivent avec une netteté parfaite ; ils en comprennent le danger. Mais quand du détail ils passent à la masse, leur faculté visuelle se modifie, éblouie qu'elle est par la gloire, la puissance, la majesté dont la vieille fabrique impériale offrait encore le tableau ; et cette impression était considérablement fortifiée par l'intense certitude que l'unique agresseur possible, le barbare, est un être insignifiant, négligeable, digne de mépris. Si Tacite eût vécu au IVe siècle, et non sous le régime impérial naissant, il n'aurait pas vanté les Germains ni dénoncé les périls qu'ils faisaient courir à l'empire, *urgentibus imperii fatis;* ou, en ce cas, il se serait attiré l'universelle moquerie. Au premier abord, cela paraît fou ; au fond, c'était absolument exact.

Les barbares ne furent qu'un incident sans grande

importance. Leur rôle a été nul avant comme après la catastrophe. Avant, ils n'ont pas plus détruit l'empire que les Chrétiens n'ont détruit le polythéisme. Pénétrer dans un bâtiment, dès longtemps miné, à l'heure où il s'écroule, ce n'est pas renverser ce bâtiment. Après, très différents, dans cette seconde phase, des Chrétiens qui, au contraire, furent les actifs ouvriers de la reconstitution, ils continuent à n'être rien. Assister au relèvement d'une fabrique ruinée sans fournir aux nouvelles murailles, fût-ce une humble brique ou un simple moellon, ce n'est pas rétablir cette fabrique. Sulpice et Synésius avaient raison.

IV

Que la valeur intrinsèque des Germains n'est pas ici mise en cause. — Qu'elle est incontestablement très grande. — Mais qu'elle ne se manifesta pas au IVe siècle. — Ni aux Ve, VIe et VIIe siècles. — Ni au VIIIe et au IXe — Le haut moyen âge, opération de chimie historique, dont le premier effort fut d'éliminer les barbares, et dont le premier effet fut de changer les Germains en Romains. — Les Germains sont-ils nos ancêtres? — Le monde occidental est-il devenu germanique en l'an 406? — De quelques opinions des historiens polémistes de la Restauration. — De l'abus des mots « conquête et conquérant ».

Rien de ce qui précède, bien entendu, ne met en doute la valeur intrinsèque des races germaniques, si on veut absolument parler des races. Je ne donne pas mon temps à de vides et puériles polémiques. Comment la contester, cette valeur, quand on voit aujourd'hui ces Germains au premier rang? Il s'agit de ce qu'ils valaient étant barbares. Je répète qu'on pouvait faire d'eux des soldats, des officiers, des gendarmes, des fonctionnaires, des hommes politiques même, très exceptionnellement, mais cela se pouvait. Ce qui ne se pouvait absolument pas, c'était de recevoir d'eux une impulsion nouvelle, une direction résul-

tant de leurs vues propres, un effort intellectuel quelconque capable de réagir efficacement, à titre d'amélioration ou de modification du désordre social et religieux. Or, en cela uniquement consiste l'influence exercée sur l'histoire. Les quelques hommes distingués sortis des rangs barbares — Stilicon, par exemple, qui est pleinement dans mon dossier — ne firent autre chose que ce qu'ils avaient vu faire et qu'ils voyaient faire encore aux hommes de naissance gréco-romaine. Et il en fut ainsi lorsque, au lieu d'être des ministres subordonnés à un maître, ils devinrent des souverains.

Les quelques rois distingués de race germanique, tels que Théodoric qui en est le type le plus avancé, ne furent « distingués » que parce qu'ils agirent à la romaine. En cela, et rien qu'en cela, consiste leur distinction. Plus tard, la supériorité du plus éminent d'entre eux n'eut pas d'autre sens et ne découla pas d'une autre source. Karl le Grand, ayant compris la vacuité des prétentions de race, se subordonna résolument au service de la civilisation que vingt races différentes — mais parmi lesquelles la germanique n'apparaît point — avaient formée et que, pour la commodité du langage, nous appelons gréco-romaine. Il employa tout ce qu'il avait d'énergie à remettre au moule, de sa main,

Le bronze qui restait du vieux monde romain;

et c'est pourquoi il a été nommé Charlemagne, une dénomination que les pédants ne lui enlèveront pas. Cette subordination prolongée, cette infériorité insurmontable, est une loi de chimie humaine et historique. Quand les peuples entrent en fusion et sont livrés à un rapprochement destiné à créer de nouvelles nations, l'état plus ou moins vigoureux des groupes ethniques influe très légèrement sur les résultats du mélange. Les

Romains se portaient très mal, mais ils avaient avec eux toute la civilisation accumulée depuis vingt siècles. Les Germains étaient en très bonne santé, mais ils traînaient comme un boulet au pied cette barbarie que trois cents ans de contact avec l'*Orbis Romanus* avaient à peine entamée. Or, la barbarie est un élément lourd et inerte; la civilisation, au contraire, fût-elle à son *minimum* de vitalité, n'est qu'énergie et progrès. Dans la rencontre de ces deux corps, le premier pouvait très dangereusement affaiblir et entraver le second ; mais le second devait à la longue et inévitablement éliminer le premier ou l'absorber. Voilà pourquoi j'ai dit que les Germains n'avaient pas renversé l'empire. Plutôt retardèrent-ils la chute de cette construction, admirable, mais prématurée, qui succombait sous sa précocité. C'est aussi pour la même raison que, lorsque l'empire fut tombé, les Germains, au lieu de le remplacer, firent le possible pour l'aider à se perpétuer; les royautés mérovingiennes et carlovingiennes n'ayant pas été autre chose qu'une série d'efforts accomplis en ce sens. Le côté le plus saillant du rôle de Charlemagne consista à écraser les Germains qui se refusaient à devenir Romains.

Maintenant, si les barbares germains ont réellement occupé dans nos origines européennes la place que je viens de leur assigner, chacun peut voir à quel point il serait raisonnable de faire de l'entrée de ces peuplades dans l'enceinte civilisée un événement assez fondamental pour que l'ère nouvelle puisse en tirer son nom, ainsi que le veulent certains Allemands, avec l'assentiment de quelques Français (1). Je remarque qu'il s'agi-

(1) Georges-G.-F. Hegel (*Philosophie de l'histoire*) divise les annales universelles en quatre compartiments successifs, chacun dominé par une race prédestinée : l'orientale, la grecque, la romaine, la germanique. Rome disparue, s'ouvre le quatrième moment historique dévolu

rait encore d'une mutation d'ancêtres, analogue à celle dont j'ai parlé plus haut, comme nous ayant été proposée par les Pères de l'Eglise. Le monde moderne, inspiré, modelé, formé par « l'esprit germanique », ce n'est pas là une conception faite pour plaire à ceux qui sont attachés à notre descendance gréco-romaine. Je n'ai pas voulu d'Abraham le Sémite pour aïeul; mon penchant, s'il se peut, est moindre encore pour Herman, fils de Teutsch. A option forcée, mieux vaudrait le vieil Arabe. Au moins avait-il une histoire, tandis que le Teuton, hier encore, était un sauvage; et ce qu'il a acquis de civilisation, il me le doit à moi, fils de la Grèce et de Rome, Gallo-Romain. Je puis bien consentir à ce que cette distorsion du matériel historique soit accueillie de l'autre côté du Rhin; à vrai dire, on l'y a prônée surtout à l'époque où, faute de mets plus substantiels, les Allemands se nourrissaient de fumée (1). Mais, chez nous, il serait inouï qu'elle pût survivre aux circonstances qui l'avaient mise en vogue. Le rôle extraordinaire attribué au soi-disant principe de natio-

à l'influence de la race germaine. C'est l'âge mûr de l'humanité, au cours duquel le principe chrétien « va devenir réel et concret par l'intermédiaire des nations germaniques ». (Cf. *Filosofia della storia*, traduzione dell' originale par A. Novelli.) Je me sers d'un texte italien, faute d'avoir sous la main l'allemand, que, d'ailleurs, je déchiffre mal. — Quant aux Français, il faudrait citer bien des noms et en tête Montesquieu, qui avait, par avance, dicté à Hegel une partie de sa théorie. Le nombre de ceux que leur aveuglante admiration pour la monarchie anglaise a poussés à germaniser l'histoire de l'Europe est considérable. J'en cite un seul, très représentatif, parce que très modeste, un humble écho : « Cet ouvrage (le *De Moribus Germanorum*) peint les mœurs *de nos ancêtres... Elles régirent longtemps l'Europe...* il n'est pas une nation qui n'en conserve quelque trace. » Cela se lit page v de l'Introduction aux *Œuvres de Tacite*, traduites par J.-L. Burnouf, qu'il ne faut pas confondre avec Eugène Burnouf, pas même avec Emile.

(1) Lessing, longtemps si représentatif de ce que l'Allemagne eut de meilleur, déclarait ne pas se faire une idée de l'amour de la Patrie : « C'est une faiblesse héroïque dont je suis bien aise de me passer, » ajoutait-il. On peut retrouver cette théorie dans un article de la

nalité et de race par quelques-uns de nos historiens, Augustin Thierry notamment, est un pur mirage, né des ardeurs d'une polémique aujourd'hui parfaitement et à juste titre oubliée. Pour donner quelque apparence à cette creuse chimère, il fallut exagérer outre mesure les effets de l'invasion dont l'importance ne fut jamais que très limitée. Pour ma part, je ne vois qu'une région de l'*Orbis Romanus* où elle ait agi radicalement : c'est la Grande-Bretagne. Là, elle s'attaquait à une fraction de la population celtique très imparfaitement romanisée et qui avait été abandonnée par Rome longtemps avant la venue des envahisseurs. Ceux-ci, du reste, il est permis de le supposer, n'auraient pas eu une destinée aussi brillante, sans la part ultérieure que prirent à leurs affaires les habitants romanisés du nord-ouest de la Gaule, très à tort qualifiés, eux aussi, de conquérants. Nous devrions bien nous débarrasser définitivement des vues inexactes que le désir de rendre haïssables les nobles de Louis XVIII et de Charles X fit entrer chez nous en circulation, concernant une prétendue opposition radicale entre Gaulois et Franks.

Gironde, à l'occasion de certaines fêtes publiques en l'honneur de Gœthe. Il y est dit, d'un ton fort détaché, que l'Allemand n'a qu'une patrie intellectuelle et qu'il s'en contente. Cela est signé de moi, rédigé par moi ; la loi, à cette époque, punissant durement les articles anonymes, qui ne voulait ou ne pouvait donner son nom, devait avoir un parrain complaisant. Mais, en réalité, l'écrit dont il s'agit appartenait au fond à Karl Hillebrand, un Badois, jadis révolutionnaire, que nous avions accueilli dans sa détresse, naturalisé, doté de fonctions universitaires et finalement installé dans une chaire de Saint-Cyr. En 1870, le dit Hillebrand lâcha la France sans hésiter, se fit journaliste bismarckien et finit, je crois, sa digne existence dans une sinécure administrative, qu'il avait d'ailleurs bien gagnée.

V

En admettant, ce qui n'est pas vrai, que les Germains aient conquis l'Occident, où sont les traces de leur maîtrise? — Hegel consulté sur cette question. — L'esprit germanique a renouvelé le monde au Ve siècle. — S'il en est ainsi, quelles traces les Germains ont-ils laissées entre l'an 400 et l'an mil. — Bilan exact de leur apport social. — Même en la majorant de beaucoup, leur influence sur l'ère nouvelle reste minuscule.

J'ai pour mon compte essayé en cette question de tirer quelques clartés du témoignage oculaire de Sulpice. La question de savoir si les barbares nous ont conquis est, à mes yeux, bien vidée. Les peuplades qui, au ve siècle, entrèrent en Gaule, n'eurent jamais une attitude de vainqueurs à vaincus. Rien ne montre que les Gaulois aient été des opprimés, ni les Franks des maîtres. Mais cette opinion — qui était la mienne longtemps avant que Fustel de Coulanges l'eût renouvelée avec éclat (1), — il n'est pas nécessaire d'y adhérer pour recevoir comme valables les observations qui me restent à faire. Je puis même admettre, afin que l'argumentation soit ainsi rendue plus rapide, que les Germains nous ont subjugués, qu'ils ont étendu leur main victorieuse sur l'Occident comme Rome avait précédemment posé la sienne sur l'Afrique, la Grèce, l'Espagne, la Gaule, la Bretagne. Le fait est absolument inexact; mais si, l'acceptant pour vrai, je m'enquiers de ce que ces conquérants surent faire de leur prétendue conquête, je constate un résultat remarquablement analogue à celui que la victoire d'Andrinople avait pu produire en l'an 379. Les Germains sont devenus les maîtres du monde occidental, soit. Quelle forme a revêtue leur maîtrise? Quels signes la révèlent? Dans l'organisme politique, dans les arrange-

(1) *Institutions politiques de la France*, t. Ier, 2e édit. Paris, 1877.

ments sociaux, dans l'existence religieuse, dans le culte, dans le langage public, dans l'activité esthétique, dans la vie populaire, où trouver quelque chose qui se puisse qualifier de germain? Hegel me répond : ce que vous cherchez apparaît partout et glorieusement ; c'est l'esprit germanique, lequel représente et résume l'esprit du monde nouveau. Son but est « la réalisation de la vérité absolue, comme infinie auto-détermination de la liberté, de cette liberté qui a pour son contenu sa forme absolue elle-même » (1). Ce langage est profond, mystérieux et beau, mais il me laisse perplexe, faute de suffisante clarté. Quand Hegel ajoute que « la destination des peuples germaniques fut de soutenir le principe chrétien et la liberté spirituelle ; que leurs cœurs spontanés et incultes apportèrent la notion de la véritable essence religieuse et de la conscience subjective ; que c'est là un axiome qu'ils ont répandu dans le monde », je continue à ne pas refuser mon admiration à ces majestueuses généralités. Mais j'aimerais bien à voir paraître quelque chose d'un peu plus concret, ayant forme de réponse. Puisque l'esprit germanique est l'esprit du monde renouvelé par les barbares au v[e] siècle, où sont ses œuvres à partir de cette date? Entre l'an 400 et l'an mil, période que j'appellerais volontiers le régime de l'invasion,

(1) *Philosophia della storia di Giorgio C.-F. Hegel*, Napoli, 1864 ; *il Mondo germanico; quarta parte*, p. 340. La traduction de M. A. Novelli doit être exacte, si le fait d'adorer l'auteur que l'on traduit est une garantie. Cependant, les deux dernières lignes m'échappent. C'est pourquoi voici le texte italien : « Lo spirito germanico é lo spirito del « nuovo mondo ; il cui scopo é la realizazione della verita assoluta, « come infinita auto-déterminazione della libertà; di quella libertà che « ha per suo contenuto la stessa sua assoluta forma. La destinazione « del popoli germanici é quella di sostegno del principio christiano. « L'assioma fondamentale della spirituale libertà, il principio della « reconciliazione posato nei cuori ancora spontanei ed inculti di quei « popoli, non solo sviluppo in servigio dello spirito del mondo la « nozione della vera libertà a sostanza religiosa, mà della conscienza « de se subiettiva la produsse libera nel mondo. »

qu'est-ce qui signale son influence? Hegel, mieux que personne, aurait pu nous le dire, non seulement comme inventeur du « quatrième monde germanique », mais parce qu'il fut vraiment un penseur exempt de tout chauvinisme, — il admirait Napoléon et il fit paraître sa *Phénoménologie de l'esprit* le jour de la bataille d'Iéna, — le plus positif des métaphysiciens; que dis-je, un parfait positiviste s'il eût su débarrasser son clair et vaste cerveau des nébulosités démodées sur l'absolu, l'être, le non-être, l'indéterminé, dont il l'obstruait à plaisir. Dans le livre même que je viens de citer, Hegel s'était remarquablement approprié le mot célèbre — et celui-là vraiment profond — d'Anaxagore sur l'esprit, Νους, qui gouverne le monde, entendant par là, non la soi-disant Providence des déistes, mais l'énergie mentale de l'homme, laquelle étudie l'univers et peu à peu en révèle les lois pour arriver à se connaître elle-même. Seulement, cette force intellectuelle, ce Νους universel, à quel titre l'affuble-t-on de l'épithète de « germanique » pendant une période de l'histoire où les Germains ressemblaient à s'y méprendre à des sauvages, entrés dans la civilisation « comme un bœuf dans une boutique de faïencier » ?

Je vois très bien qu'ils ont apporté du sang frais et des muscles dispos là où les populations anciennes étaient très usées; une grande aptitude à la vie pratique et simple en contraste avec les tendances divagatrices que favorisait l'universelle préoccupation religieuse ; un besoin d'activité positive et régulière, dominé par des habitudes de discipline et de soumission qui avaient à peu près partout disparu; enfin, en dépit de leurs mœurs belliqueuses, un très visible goût pour la paix, né du désir d'échapper à cette dure et grossière existence où la guerre était l'unique industrie. C'est à très bon droit que Charlemagne, qui batailla pendant un demi-siècle, fit

mettre dans le protocole de son élection à l'empire le titre d'*imperator pacificus*. Ces divers traits, le dernier surtout, s'adaptaient précieusement à la situation nouvelle; cela n'est pas contestable. Néanmoins, tournez-les tous et retournez-les sous toutes les faces; grossissez-les, amplifiez-les, vous n'en ferez jamais surgir quelque chose d'assez marqué pour caractériser un monde, une époque, une ère.

VI

Ce que c'est qu'une ère. — Caractère continu de l'histoire. — Son uniformité au point de vue statique. — Comment elle se transforme et se modifie au point de vue dynamique. — Variété et diversité dans un milieu relativement immobile. — Naissance des ères. — Cas de la Chine et des sauvages. — Chaque modification un peu décisive exige des centaines de siècles. — Plus rapide chez l'élite de l'Humanité, l'évolution reste encore très lente. — Preuve par le développement religieux. — La condensation catholique nous met en présence d'une ère. — Evénement qui l'ont précédée et préparée. — Ils suggèrent l'idée de révolution. — Chacun sent que l'histoire se disloque et se recompose. — Incontestablement, il s'agit d'une ère.

Bossuet dit avec son ample et admirable simplicité: « Le mot d'ère signifie un dénombrement d'années, commencé à un certain point que quelque grand événement fait remarquer. » Cette définition est claire et valable, bien que personne ne l'ait autant méconnue que celui qui avait su la formuler. Essayons de l'appliquer aux temps dont nous nous occupons. Virent-ils ce « certain point » qui mérite le nom d'*ère?* S'ils le virent, lequel des événements alors accomplis peut servir légitimement à les tous qualifier? Qu'on propose de retirer cet honneur au christianisme, j'y pourrais consentir; il y a de fortes raisons à invoquer en ce sens; mais le transporter au germanisme, l'idée me paraîtrait une pure plaisanterie, si tant d'esprits distingués ne l'avaient favorablement accueillie. Il est donc indispensable de lui consacrer de convenables développements.

L'histoire humaine, vue dans sa réalité positive, ne connaît ni ères, ni périodes, ni époques. Elle s'écoule sans interruption. Ce qui arrive le matin est la suite de ce qui est arrivé la nuit dernière ; ce qui est arrivé la nuit dernière résultait étroitement de faits accomplis le jour précédent ; ces faits, à leur tour, se rattachent par une stricte continuité à ceux que la veille avait vus surgir ; si bien que, tout ce qui prend forme d'histoire est relié au passé dans des conditions telles qu'un phénomène quelconque, par cela seul qu'il prétendrait à se détacher de tout rapport antérieur, doit irrémissiblement être rejeté hors des choses intelligibles. Cependant, l'image de l'histoire ainsi représentée laisserait, si on s'en tenait là, une impression d'uniformité, exacte sans doute quand elle s'applique à l'immense durée des siècles, mais très fausse lorsqu'il s'agit d'un temps plus limité. Il faut spécifier. Au point de vue statique, l'humanité se ressemble toujours à elle-même, puisque douée des mêmes organes, des mêmes instincts, des mêmes penchants, des mêmes facultés, les exerçant sur le même théâtre planétaire, sous la sujétion des mêmes lois physiques et biologiques, elle vit dans un milieu cosmologique qui ne change jamais. « En comparant aux anciennes éclipses la théorie de l'équation séculaire de la lune, j'ai trouvé, dit Laplace, que depuis Hipparque la durée du jour n'a pas varié d'un centième de seconde et que la température n'a pas diminué d'un centième de degré (1). » Il est donc clair que lorsqu'on l'envisage sous le rapport de la stabilité de l'ordre matériel, l'humanité, vue au XIX[e] siècle à Londres ou à Paris, ressemble exactement à l'humanité de ces temps préhistoriques sur lesquels nous ne sommes renseignés que par quelques fragments d'os et de silex. L'organisme humain, tant

(1) *Calcul des probabilités*, p. 210.

corporel que mental, en traversant cet abîme de siècles, n'a subi ni un retranchement, ni obtenu une augmentation; tout, comme le milieu où cet organisme se développait, est resté complètement immobile. Et pourtant — c'est là le point de vue dynamique — des changements considérables se sont produits.

Ils se sont produits, d'abord, dans les milieux géologiques et atmosphériques; ensuite, l'homme a appris à se servir de ses membres et de ses facultés intellectuelles, en les exerçant. Ajoutant une expérience à une expérience, comparant l'œuvre accomplie la veille à celle qu'il exécutait le lendemain, rectifiant ses procédés pour les améliorer, il a pu appliquer les forces ainsi acquises aux choses de son entourage et commencer à les adapter à ses convenances et à ses besoins. C'est le dynamisme en activité, l'histoire humaine en mouvement. Au fond, rien n'est changé; la base statique reste inébranlable, seulement les divers éléments qui la composent ont été plus ou moins modifiés, aussi bien sous leur forme cosmique ambiante que sous leur forme humaine et individuelle. La contrée qu'un groupe d'hommes a habitée pendant un certain laps d'années n'est plus ce qu'elle était au début. La végétation y a pris un autre aspect; l'eau y coule d'une manière différente; l'air lui-même est plus bienfaisant; et ces diverses modifications résultent des forces humaines, tant corporelles que mentales, et qui, elles aussi, se sont modifiées par l'entraînement et le contact social. Ce sont ces actions et ces réactions de l'homme sur le monde et sur lui-même qui composent vraiment la substance historique. C'est grâce à elles qu'on peut commencer à entrevoir la variabilité et la diversité se développant par des agents, toujours et à tout moment identiques, dans un milieu relativement immobile. Ainsi se justifie et se concilie ce que j'ai dit plus haut de la perpétuité inamissible de l'histoire avec

l'existence de certaines périodes où, après s'être entassée et accumulée, comme on le voit parfois au cours d'un fleuve, elle semble ensuite se couper et se disjoindre pour couler, transformée, dans une autre direction. En cela consiste la légitimité des « ères ».

Une seule objection contre la théorie que j'expose ici se présente avec quelque apparence. On a constaté, on constate encore tous les jours l'existence de sociétés isolées qui ne se rattachent à rien et vivent sur elles-mêmes. Cela est vrai des groupes sauvages répandus dans le désert. Cela *semble* vrai aussi de l'immense groupe chinois, qui compte plus de trois cent millions d'hommes. L'histoire sauvage est encore à faire ; c'est une matière sur le chantier, en préparation ; nous en avons déjà tiré, nous en tirerons de précieuses lumières. L'histoire chinoise est mieux connue, mais extrêmement mal comprise. Nous ne nous en rendrons un compte exact que lorsqu'elle aura été étudiée au double point de vue de la loi des trois états, laquelle constitue une voie douloureuse sur les pentes de laquelle les collectivités, tout comme les individus, peuvent s'arrêter à mi-chemin ; et de cette autre loi primordiale de notre intellect, l'opération fétichique (cf. t. I[er], p. 168 et suiv.) qui, après avoir ouvert une première vue d'ensemble sur le monde extérieur, peut très bien nous y égarer et même nous y perdre, si sa prédominance se prolonge indéfiniment (1). Ecartons donc ces deux cas, après en avoir dit que, dans leurs limites propres, ils subissent, eux aussi, la règle de la perpétuité, — le jour engendré par la veille et engendrant le lendemain, — avec cette

(1) Un tel travail a été entrepris par M. Pierre Laffitte et remarquablement exécuté. Il n'y a rien à y ajouter quant à l'interprétation philosophique des faits. Tout ce qu'on peut dire, c'est que M. Laffitte s'est servi de matériaux devenus depuis beaucoup plus considérables. Outre plusieurs publications anglaises de grande importance, nous signalerons les huit volumes parus dans les *Annales du musée Guimet*.

différence que la faculté d'accumulation progressive est frappée d'inertie, ou ne s'exerce qu'avec une extrême lenteur. Cette lenteur, au surplus, est un fait à peu près général. Dans l'existence préhistorique, notamment, le moindre progrès représente des milliers de siècles. Il s'écoule un temps presque impossible à exprimer en chiffres entre l'usage de la pierre taillée par éclat des périodes paléolithiques et celui de la pierre polie ou période néolithique. Le passage de l'outil éclaté à l'outil aiguisé est la grande révolution de la préhistoire, et c'est là une « ère » très authentique. Ne nous étonnons donc point de voir le progrès s'avancer à pas immensurablement lents. Ce serait sa rapidité qui aurait lieu de nous surprendre. Seule, notre race sociologique a fourni un spécimen d'évolution de suffisante longueur en ce sens que nous la connaissons, sans aucune solution sensible, depuis environ quarante siècles. Eh bien! à partir de l'époque dont les tombes de Mycènes, les poteries de Thera et les poèmes d'Homère nous donnent une idée, jusqu'au moment actuel, les modifications réellement profondes et ayant l'air de s'être produites avec quelque rapidité sont extrêmement rares. Le mouvement est incessant, mais les transformations subites ne se manifestent guère. Si nous nous en tenons au phénomène le plus compréhensif et le plus universel, à savoir l'activité religieuse, véritable moelle du mouvement général humain, on est frappé de l'étonnante similitude qui se remarque entre le sentiment religieux tel que nous le voyons dans le monde homérique et celui dont j'ai recueilli les indices en visitant les ruines de Chypre et de Pompéi, ou en lisant les notes à Virgile de Servius et le dialogue des Saturnales. A l'égard de ces deux oracles du IVe siècle polythéiste, il est curieux de constater que, tout en ayant reçu l'empreinte visible des idées nouvelles, ils n'ont en aucune façon la conscience d'un

changement quelconque qui se serait produit en religion depuis Homère jusqu'à Claudien. Or, c'est à titre d'aboutissement de cette longue série de faits directement observables qu'on voit surgir le christianisme, doctrine d'abord vague, confuse, mobile, bientôt clarifiée, solidifiée, concrétée, — voici que j'imite M. A. Novelli (1), — sous le nom de catholicisme. A ce moment, je dis que désormais nous sommes en présence d'une « ère » bien caractérisée. Le fait s'est produit avec les circonstances que j'indiquais plus haut. Au milieu du cours des choses, d'ailleurs immutablement continu dans sa masse, un remous s'est formé où quelques éléments nouveaux ont contrarié et retenu les éléments anciens. Cet accident, dont on avait signalé les premiers symptômes vers la fin de la liberté politique en Grèce, s'accentue et devient plus visible aux derniers jours de la république romaine. La vieille race qui se battait devant Troie du temps de l'*Iliade* et qui parcourut en tous sens la mer Egée, l'Adriatique et le golfe de Naples au temps de l'*Odyssée*, est toujours présente. Seulement, après sept ou huit siècles de crise philosophique, morale et religieuse, elle veut décidément changer son fond dogmatique. Et, en effet, un changement survient, si sérieux, si grave, si profond, que cette fois ceux qui considèrent avec attention ce qui se passe cessent d'éprouver le vieux sentiment que l'histoire toujours se déroule dans une monotone identité. Plus volontiers, les uns s'imaginent qu'elle se replie et que son flot s'est mis à couler en un sens divergent et meilleur. Les autres, au contraire, supposent qu'elle s'est totalement arrêtée et jugent tout perdu parce qu'on ne vit plus comme les ancêtres. Cette double

(1) Il prétend que le christianisme est la concrétisation de l'indéterminé : « Me pare che il Cristianesimo é la personnificazione dell' astra-« tismo o la concretizatione dell' indeterminato. »

attitude est bien indiquée dans la littérature du siècle d'Auguste. Impossible de ne pas chercher pour désigner ce qui se passe alors un autre nom que celui qu'on donnait d'habitude à l'évolution régulière. Cela est si vrai, que vers la fin du IIIe siècle après Jésus-Christ, le mot de révolution se présente à quelques esprits éclairés. Ceux-ci avec joie, ceux-là avec effroi, discernent les approches d'un de ces moments décisifs où l'histoire se disloque et tout en même temps se recompose sur un plan nouveau. C'est une ère de l'humanité qui va s'ouvrir.

VII

Mais quel est le « certain point » qui la caractérise? — A coup sûr, ce ne sont pas les Germains qui l'ont fourni. — Contorsions des historiens allemands pour établir l'importance du germanisme au IVe siècle. — L'ouverture de l' « ère germanique » se marque par la démission universelle de l'esprit « germain ».

Ce mot, je le répète, doit éveiller une circonspection infinie. Il a été prodigué avec une facilité déplorable. Les « époques » de Bossuet, avec la naissance d'Abraham pour événement principal, sont à peine plus arbitraires que l'habitude, non encore abandonnée de nos historiographes, de faire de la prise de Constantinople la porte d'entrée de l'histoire moderne. Mais ces exemples et tant d'autres de l'emploi abusif des termes *ère* et *période*, sans souci de la réalité objective et pour la simple commodité de la narration, semblent raisonnables comparés à la tentative du philosophe allemand. Sous le prétexte qu'au début du Ve siècle, l'empire romain, ce noble représentant de toute la civilisation antérieure, usé dans ses ressorts politiques, épuisé dans ses anciens mobiles, enfiévré par l'introduction dans son sein de mobiles nouveaux qu'il avait, d'ailleurs, lui-

même élaborés, se laissa tomber de lassitude (1); et parce qu'il arriva alors que les barbares plus ou moins nomades qui l'entouraient, ces Germains à cent noms divers qu'il avait longtemps contenus et fouaillés comme on fait d'un chien quand il se pousse trop vers le tournebroche, purent pénétrer dans l'enceinte sacrée, y jeter du trouble, y produire du tumulte en s'appropriant, très prudemment et très servilement d'ailleurs, ce qu'ils n'avaient ni préparé, ni légitimement gagné, c'est l'Ere germanique qui commence ! Germanique, pourquoi? Montrez une trace, un vestige, un scrupule d'idée, d'usage, de forme civile ou religieuse, indiquant que les Germains ont pesé d'un poids appréciable sur le développement que prit alors le *Nous*, pour parler comme Hegel, la force intellectuelle générale qui guide l'humanité ? Si notre thèse, tout à l'heure exposée, a quelque exactitude, l'ère qui s'ouvrait aurait dû contenir, d'abord et en prépondérance, ceux des éléments anciens dont la vitalité et la robustesse avaient pu résister au temps ; ensuite, et en moindre quantité, mais doués de plus de vigueur, les éléments datant de la dernière heure et assez énergiquement actifs pour fournir à l'ensemble de la naissante époque son cachet de nouveauté. Or, dans ces deux catégories de matériaux, les Germains ne tiennent aucune place. Ils ne se doutaient pas même de

(1) Cette idée est bien rendue par le délicat, délicieux et parfois profond Claudien, dont la poésie éclaire d'une dernière lueur l'Antiquité finissante. Il fait dire à Rome : « C'est ma propre masse qui m'écrase. Que je voudrais rentrer dans mes limites d'autrefois, celles que marquait la muraille du pauvre Ancus. »

Ipsa nocet moles. Utinam remeare liceret,
Ad veteres fines, et mœnia pauperis Anci.
(*De Bello gildonico.*)

Cela est touchant et beau. Cependant, notre scurrilité native est si indéracinable, que je pense au bourgeois d'Henri Monnier disant du premier Bonaparte : « S'il était resté lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le trône. »

ce qu'avait été l'Antiquité qu'ils ne connurent que beaucoup plus tard, après qu'on leur eut enfin appris à lire et à écrire. Quant à la phase récente au cours de laquelle les Romains avaient concentré et coordonné les éléments antiques en s'aidant de la constamment grandissante collaboration des Espagnols et des Celtes de Gaule et de Bretagne, les Germains y paraissent sans doute, mais en pillards de frontières, pour troubler le travail civilisé dont ils convoitent les résultats sans tenter grand'chose qui puisse les leur mériter. Ce qu'on peut alléguer en leur faveur, c'est qu'ils se firent parfois les serviteurs fidèles et soumis de la vieille fabrique, lui fournissant de bons soldats et des manœuvres diligents. Mais ce détail constaté, et je l'ai constaté amplement, on cherche en vain quelle besogne un peu noble, quel travail un peu relevé pourrait permettre de leur attribuer une influence sur le mouvement général. D'autres que moi, mieux préparés, ont entrepris cette recherche et, bien que remplis du désir de réussir, n'ont pas été plus heureux. Trouver des preuves de l'importance du germanisme pendant le IVe siècle, ç'a été la préoccupation inquiète des érudits. Le Dr Henri Richter, l'auteur laborieux et opiniâtre d'une récente histoire des derniers jours de l'empire d'Occident, nous en fait le naïf aveu. « Les événements qui suivirent le règne de Constantin, « dit-il, ont été étudiés chez nous non en eux-mêmes, « mais au point de vue de leur réaction sur l'histoire « des Germains. Ce travail est extraordinairement pé- « nible et minutieux, il offre encore beaucoup de lacunes « et il nous faut les combler tant bien que mal par des « conjectures ou des commentaires (1). » En vérité, je n'ai pas voulu dire autre chose. Je n'ai même pas dit

(1) *Das Westromische Reich, besonders unter den Kaisern Gratian, Valentinian II und Maximus* (Berlin, 1895).

aussi crûment que des minuties, des conjectures, des commentaires péniblement échafaudés, constituaient tout le germanisme de l'époque impériale. Je relève dans mes documents des noms germaniques en assez bon nombre : Merobaude, Vallio, Bauto, Ricomer, Fritigern, Stilicon. C'est beaucoup de Germains, ce n'est pas du tout du germanisme, car tous ces personnages se conduisent en bons Romains, et ainsi font leurs soldats. Est-ce parce qu'ils étaient nombreux qu'on soutient que le germanisme fut, en ce temps-là, prépondérant? Mais alors, le *Nous* germanique, au lieu d'incarner l'absolu et d'être « l'infinie auto-détermination de la liberté spirituelle », serait tout simplement la brute force du chiffre? Eh bien ! oui, l'intervention des Germains n'eut jamais un autre caractère. Ils restèrent alors absolument étrangers aux œuvres intellectuelles et morales. Comptez plutôt. Ils apportaient avec eux une langue, issue de la même souche préhistorique que la langue latine; ils ne la firent adopter par personne, s'empressant au contraire de l'abandonner pour parler le langage latin. Ils apportaient une religion que Tacite avait déclarée digne d'un peuple de philosophes ; ils essayèreut si peu de la propager, qu'avant d'entrer dans l'empire on les vit tous se faire chrétiens. Ils possédaient des chants épiques, riches en légendes peuplées de dieux et de héros. Les populations de l'*Orbis Romanus* étaient tellement avides de nouveautés de cet ordre, qu'elles en prenaient de toutes mains. L'occasion eût été belle pour répandre cette épopée nationale, âme et poésie d'un peuple enfant. Les Germains n'eurent rien de plus pressé que de l'oublier, et la répudiation fut à ce point radicale, que lorsque, vers la fin du siècle dernier, douze ou treize cents ans plus tard, on retrouva le *Nibelungen-Lied*, l'effet produit ne différa guère de celui qu'eût provoqué la découverte de tel palimpseste d'Egypte ou de telles briques

gravées d'Assyrie (1). Ils avaient un droit public... mais je ne veux pas revenir sur ce sujet, me bornant à remarquer qu'on a pu soutenir que le seul vestige bien net qui en soit resté, c'est le duel comme procédé juridique et méthode pour « dire le droit ». Ainsi, ce serait en jetant au rebut religion, poésie, langue maternelle, mœurs sociales et politiques, tout le bagage propre d'une race ; ce serait en reniant tout ce qui décèle la nationalité et le respect des ancêtres, pour adopter le parler, le culte et les coutumes des vaincus, que les vainqueurs germains auraient attesté leur maîtrise et consolidé leur triomphe. Curieuse façon de tirer profit de la conquête. On peut, certes, la louer au point de vue de l'humilité et de la modestie. Il est moins légitime de s'appuyer sur une telle base pour affirmer que l'esprit germanique qui, au v[e] siècle, venait de se démettre de tout et avait baissé pavillon devant tout, se trouva néanmoins, précisément à cette date, investi du droit suprême de tout diriger.

VIII

Explication de la formule « le fumier barbare ». — Des services que rendit le gâchis produit par l'invasion. — Qu'il y avait nécessité à faire la nuit et à organiser le silence. — Comment le fumier barbare procura à l'activité intellectuelle un repos devenu indispensable. — De l'infériorité où tombèrent les pays épargnés par l'invasion. — Pas de fumier barbare, pas de progrès religieux et social. — Que la production de ce fumier constitua, entre l'an 400 et l'an 1400, la seule fonction utile du germanisme. — Qu'en constatant ce fait, on ne songe ni à froisser, ni à dénigrer la « race » allemande. — Mais qu'on veut réduire à ce qu'elle vaut la fausse et dangereuse théorie des « races ». — Nous n'appartenons pas à une race, mais à une civilisation constituée par vingt peuples différents. — Comme quoi la France, de même qu'Athènes, est un colluvies gentium. *— Qu'elle n'en vaut pas moins pour cela, au contraire. — Et qu'elle est heureuse de compter Karl le Grand et Fritz de Hohenzollern parmi ses meilleurs ancêtres.*

Et le fumier? le fumier barbare; nous l'avons oublié.

(1) Le *Nibelungen-Lied*, ou les *Nibelungen-Lieder*, ou le *Nibelungen-Nôt*, comme on voudra, n'attira sérieusement l'attention qu'après les humiliations nationales infligées à l'Allemagne par l'insolente domination de Napoléon.

Point du tout. Dans ce qui précède, il n'a été, au fond, question que de lui. C'est pour pouvoir le caractériser en quelques lignes qu'ont été écrites ces pages. Les Germains n'avaient servi à rien sous le régime impérial, pas même à en décider la ruine. Il aurait succombé sans eux; dans d'autres conditions, il est vrai, mais il aurait succombé. Après que l'empire eut été détruit, ils ne servirent ni à le reconstituer, ni à en conserver les débris valables. Inaptes à restaurer, ils se montrent encore plus inaptes à innover; et pourtant ils furent très utiles. Voici comment :

De ce qui n'eût été qu'une décomposition graduelle, ils firent une débâcle; d'un lent affaissement qui se serait opéré en concomitance avec une reconstitution plus lente encore, ils firent une rapide agonie; si bien qu'au lieu du désordre quasi régulier des morts naturelles, une secousse survint, pleine de subits craquements et de démolitions instantanées qui amenèrent un très abondant gâchis. Bien plus opportun qu'abondant, ce gâchis facilita une transformation salutaire de l'état général. L'incorporation romaine avait préparé et accumulé tous les germes des institutions, religieuses (1), sociales, économiques, politiques, nationales, qui devaient faire de la future Europe un groupe — tel que le passé n'en avait pas connu — de collectivités ethniques, distinctes et indépendantes, vivant néanmoins sous une loi morale commune et sous une commune foi. Mais ces germes, pour fructifier, avaient besoin d'une longue et calme incubation. Le plus important de tous, celui qui

(1) Je dis bien « religieuses » et je ne le dis pas au hasard, car ce mot indique la portion capitale de l'œuvre romaine. Je me suis attaché à plusieurs reprises à établir que le culte de Rome et d'Auguste, premier spécimen un peu complet d'une religion universelle, avait préparé le catholicisme; et mes études sur les événements religieux du IVe siècle, notamment sur la formation de la hiérarchie, ont visé à montrer qu'une des causes majeures du succès de l'Eglise, c'est qu'elle sut et put mettre ses pieds dans les souliers de l'Etat romain.

représentait un dogme nouveau et un nouveau culte, avait d'abord, détail notable, été favorisé par la rudesse extrême des obstacles qu'on lui suscita. Maintenant que, de cette chose mouvante et indéterminée, le christianisme judéo-grec, était sorti, grâce à la lutte, cette chose, tout à la fois même et très autre, le stable et solide catholicisme romain, c'est au contraire de protection qu'il était besoin; d'un fort abri contre la négation et la critique; d'une vigoureuse organisation du silence. Or, ce silence profond, complet, propice au sommeil, jamais il n'eût été obtenu si l'empire s'était désagrégé graduellement, pièce à pièce, sous un régime analogue à celui que rêva Julien. A eux seuls, les grands centres intellectuels, dont notre hypothèse implique la persistance, auraient suffi pour s'y opposer, avec leurs académies, leurs écoles, leurs chaires, théâtre d'une permanente et dévorante agitation spéculative. Au point de vue civil, administratif, économique, il y aurait peut-être eu gain à ce que l'évolution ne fût pas changée en révolution, c'est-à-dire en rupture totale de l'équilibre. Mais, au point de vue moral et religieux, qui l'emportait alors de beaucoup sur tous les autres, car il touchait au vrai problème du temps, la perte aurait été immensurable. Rien n'eût pu contenir l'incessante et mortelle controverse dans ses foyers d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople, la police et les lois étant sans prise contre les courants établis. C'est, du reste, ce qui se produisit partout où la vie antique subsista dans une certaine intégrité. On peut s'en convaincre par l'histoire des contrées de l'*Orbis Romanus* que n'atteignit pas l'invasion, et en comparant la valeur progressive et sociocratique du christianisme byzantin avec celle du christianisme occidental. Il en était des débats touchant la foi et l'hérésie comme pour les jeux de gladiateurs. La dispute théologique ne prit fin que lorsqu'il n'y eut plus ni

disputants, ni lieu pour disputer. Par cela se marque la véritable utilité de la venue des Germains. En s'introduisant, le plus poliment et le plus doucement qu'ils purent, dans l'empire, ils y cassèrent pourtant assez de ressorts essentiels pour le faire descendre à leur niveau; et c'est ainsi que, sans trop de brutalité d'ailleurs, ils donnèrent naissance à un état social *sui generis*, où la vitalité mentale, affaissée, mais non pas morte, put se suspendre et se détendre. Ce que j'ai appelé le « fumier barbare » l'abrita, pour un temps, contre la lumière et le grand air devenus trop vifs. Je soumets cette considération à ceux qui disent que le christianisme est la première religion née sous le feu des disputes. Cela est vrai à condition d'ajouter qu'après ce début survint une épaisse nuit et un plus épais silence. Supprimez les Germains et leurs opportunes grossièretés, alors il n'y aura ni engrais d'aucune sorte, ni paisibles jachères sous les lourdes surfaces limoneuses. Mais, en ce cas, l'esprit antique, déchu de sa native vocation pour la science et l'étude, dégénéré en un inquiet appétit pour les problèmes creux, continuera ses malfaisantes besognes, remettant chaque matin en doute les questions décidées la veille, et se livrant à ce goût morbide de la vaine recherche qui n'a d'autre objet que son propre exercice. C'est cette ardeur maniaque de toujours tout contester qui fit paraître profitables des événements en eux-mêmes funestes et sinistres. Pas de barbares, pas de ténèbres, pas de fumier, d'où les choquantes utopies devaient renaître, revêtues d'une vénérable patine d'ancienneté; rendues immémoriales par le lent et sûr travail de l'édification; garanties, en outre, par l'adhésion de vingt rois qui, il est vrai, ne savaient pas lire, et patronnées par cent docteurs, que peut-être bien Athènes et Alexandrie auraient hués, mais que le haut moyen âge admirait profondément. Sans le hourvari germain, la

transformation de l'*Orbis Romanus* occidental, d'abord en chrétienté, ensuite en Europe moderne, ne se serait pas ou se serait mal accomplie. C'est la gratitude que nous devons à l' « Esprit germanique ». Hors de cette fonction, il ne compte pour rien jusqu'au XIVe siècle (1). A partir de cette date, que les Allemands soient arrivés à l'importance, même si on veut à la prépondérance, tout autre est la question. Je n'écris pas pour froisser et dénigrer un peuple à qui nous devons Luther, Leibnitz, Lessing, Kant et Gœthe. Je n'ai voulu que ramener à leur valeur exacte des vues gravement erronées et une théorie profondément contraire aux véritables intérêts de l'humanité. En dehors des grandes divisions connues — la blanche, la jaune, la noire, — les races, au point de vue physiologique, n'existent pas. Il n'y a que des races sociologiques. Pour mon compte, je ne suis pas de telle race, la celtique, par exemple, en dépit de la structure de mon nom. Je suis d'une civilisation composée d'hellénisme, de romanisme et finalement d'européanisme. Elle fut, dès le début, supérieure à celles qui s'étaient produites avant elle ou qui surgirent, sur d'autres points de la planète, en concomitance avec elle. D'abord élaborée obscurément par un nombre inconnu de groupes divers, cette civilisation a reçu sa

(1) Au surplus, Hegel ne le nie pas; il l'a dit mieux que je ne l'ai dit, et son exposé se termine par l'aveu que le monde germanique semble n'être qu'une continuation du monde romain : *per tal via il mondo germanico sembra essere una mera continuazione del mondo romano* (parte quarta, p. 341). C'est le bon sens même et l'exact écho de la vérité historique. Seulement, après l'aveu vint le désaveu, celui-là assaisonné au goût de la plus haute transcendance. Ecoutez bien, et tâchez de comprendre comme quoi « il existait dans les Germains un esprit nouveau qui devait régénérer le monde » — où, quand, comment? — « je veux dire, ajoute l'oracle, cet esprit libre qui repose sur lui-même et qui est le sens absolu de la propre subjectivité ». *Voglio dire lo spirito libero, che riposa su se stesso, che è l'assolutu senso della propria subjectività.* Ce serait admirable si la philosophie de l'histoire pouvait se traiter avec des rébus.

marque décisive, en premier lieu, de ceux qui donnèrent au monde l'*Iliade*, l'*Odyssée*, le théâtre grec, la sculpture grecque, la philosophie grecque et surtout l'inébranlable assise de la science abstraite grecque. Sont venus ensuite, moins brillants et plus solides, ceux qui, systématisant la guerre et la politique pour unifier les groupes humains cantonnés sur les rives de la Méditerranée, ont constitué définitivement la famille, la patrie, le droit. Sans répudier les apports de surcroît provenus de l'Orient, ce sont là mes aïeux. Lorsqu'ils combattent à Salamine, à Marathon, à Arbelles, contre une théocratie oppressive et arriérée; lorsqu'ils anéantissent à Zama la rétrograde prépondérance punique; lorsqu'ils écrasent la destructive brutalité des Cimbres, à Pourrières, dans les *campi putridi* de la Provence, avec Marius, et qu'ils refoulent les sauvages Rhénans avec Tibère, Germanicus ou Julien, j'estime que c'est pour moi que leur sang a coulé, cimentant, chaque fois avec plus de force, cette haute fabrique civilisée, sous laquelle, présentement, je trouve abri et protection. Je dis qu'ils sont mes ancêtres, non à cause de la nuance de leur teint, de la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux, ou des proportions de leur taille, mais pour les actes qu'ils ont accomplis et les œuvres qu'ils ont engendrées. Bruns, blonds ou cuivrés, cela m'est tout à fait indifférent. Epictète était Sémite de même qu'Annibal. Je le considère comme un des plus grands saints de ma « race »; tandis que je tiens Annibal pour un de ses pires ennemis. Le nom actuel de ma patrie, la France, est un nom allemand; il l'est à juste titre, je le constate sans le moindre ennui, mes compatriotes du premier moyen âge ayant accompli leurs hauts faits sans quitter la direction gréco-romaine, mais sous l'hégémonie de chefs qui avaient appartenu à la tribu des Franks. J'ai dit ma vénération et mon admiration pour Karl le Grand, qui fit

œuvre splendidement romaine en courbant sous le joug, avec une effroyable rudesse, les tribus germaniques opiniâtrement barbares; et c'est ce Germain qui sera le premier et le plus haut patron de notre République occidentale ; si bien qu'une fois normalement constituée, elle lui consacrera un culte public, célébré, non en allemand, ni en anglais, ni en français, ni en espagnol, mais en italien, la langue qui représente mieux que toutes les autres l'ancien parler commun de l'Occident. A de tels ancêtres, on ne demande pas compte de leur clan natif pour les reconnaître. Il ne coûte rien de s'incliner devant eux, fussent-ils Prussiens, ou Brandebourgeois comme Fritz de Hohenzollern, le premier homme politique qui ait compris la vraie notion de l'état moderne, le type presque parfait de ce que devra être le bon gouvernant dans notre nouvelle civilisation. Lui aussi, plus connu sous le nom de Frédéric le Grand, est un Germain ayant fait œuvre romaine; non, je me trompe, œuvre gréco-romaine; non, je me trompe, œuvre occidentale (1). Puissent ses héritiers, devenus grands et forts, tirer leurs inspirations de ce très éminent continuateur de l'entreprise inaugurée sur les rives de l'Archipel il y a quarante siècles, et qui ne se préoccupa jamais de savoir s'il était Teuton, Celte, Ibère ou Slave, se contentant simplement d'être un Occidental civilisé.

André Lavertujon.

(1) M. A. Novelli dit quelque part, avec une chaleur d'Italien de l'ancienne mode : *É veramente germanico il mondo presente? Lo dice Hegel; ma pure... I germani subirono l'incivilisatione non la erearono. E, se piace, oggidi, guardate al diffetto di cultura pratica in quelle tedesche nazioni qui meno hanno di elementi romani. Frederigo II fu il genio della Prussia perchè penso, parlo ed opero alla francese.* (P. III, VII.)

BULLETIN DE FRANCE

I. — BANQUET D'ADIEUX DE M. AGUSTIN ARAGON

Avant de retourner dans sa patrie, après avoir accompli en Europe la mission dont il avait été chargé par son Gouvernement, notre jeune et distingué confrère mexicain, M. Agustin Aragon, a tenu à réunir dans un banquet ceux des positivistes avec qui il s'était trouvé plus particulièrement en contact pendant son séjour à Paris.

Le repas eut lieu le lundi soir, 16 mai, dans les salons du café Voltaire. Il était présidé, selon le vœu de M. Aragon, par notre vénéré directeur, M. Pierre Laffitte. Une trentaine de personnes y assistaient.

Au dessert, M. Emile Corra, se faisant l'interprète de tous les convives, se leva pour remercier M. Aragon de sa gracieuse invitation. « La venue de notre confrère mexicain, dit-il, a été pour nous une bonne fortune : nous avons trouvé en lui un coreligionnaire intelligent, actif et dévoué, une nature éminemment sympathique, toute de cordialité et d'expansion communicative, avec qui les rapports ont toujours été des plus agréables et nous laisseront le meilleur souvenir. M. Aragon a été aussi pour nous une source d'instruction et d'encouragements. En nous retraçant la vie du grand apôtre positiviste mexicain, Gabino Barreda, il nous a fait voir ce que peuvent la profondeur des convictions et l'ardeur du dévouement, quand elles se lient à une vue claire de ce que permet la situation et à un caractère à la fois prudent et ferme. Gabino Barreda comprit qu'il fallait avant tout poser les bases intellectuelles de la régénération future en donnant à toute la jeunesse mexicaine, d'après le plan d'Auguste Comte, la même instruction positive, à la fois scientifique et philosophique. Mais il ne s'en tint pas là et nous avons appris avec joie qu'il existe maintenant au Mexique, grâce à lui, un noyau de positivistes complets. Ses disciples et, à leur tête, M. Porfirio Parra, que nous n'avons eu le plaisir de voir que pendant de trop courts instants, ont pris à tâche de continuer son œuvre, en faisant prévaloir le côté social et religieux du Positivisme. Nous sommes certains que M. Aragon

voudra maintenir le lien qu'il a si puissamment contribué à former entre les positivistes mexicains et les positivistes du centre parisien, et si nous nous sentons attristés à la pensée de son prochain départ, nous saluons avec confiance son retour dans son pays où il est appelé à rendre d'éminents services à la cause qui nous est chère à tous. »

M. Emile Corra termine en souhaitant un heureux voyage à M. Aragon et en exprimant l'espoir qu'il ne restera pas longtemps sans revenir en France.

M. Aragon se lève ensuite et, d'une voix émue, prononce l'allocution suivante :

MON CHER MONSIEUR LAFFITTE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Je dois commencer par vous remercier infiniment et de tout mon cœur d'avoir accepté mon invitation. Au moment où s'approche le jour où je dois quitter ce beau et grand pays, j'ai cru de mon devoir de vous exprimer ma gratitude pour votre bienveillant accueil, pour la sympathie que vous m'avez témoignée pendant mon séjour à Paris; mais, en vous invitant, ce n'est pas un simple devoir de politesse qui m'a guidé, non; ce qui m'a poussé, c'est le désir de mon cœur, c'est une nécessité des sentiments que vous avez fait naître en moi.

J'ai été, au milieu de vous, très heureux et très satisfait, et le chagrin que me causait la séparation des miens, l'absence de ma famille — courte, si on la mesure avec le compas du temps, mais longue à travers les battements du cœur — a disparu toutes les fois que j'ai été au milieu des familles positivistes. Nous ne sommes pas aussi nombreux, il est vrai, que nous le désirerions, mais j'ai trouvé des qualités telles dans mes confrères, que leur quantité ne me préoccupe nullement.

La connaissance que j'ai faite de notre cher Directeur et de ses disciples restera pour moi un souvenir inoubliable, et l'impression que j'emporte de la société française ne saurait être plus satisfaisante. Les prolétaires positivistes m'ont produit une profonde impression, et j'ai senti tout le pouvoir de notre doctrine en voyant tous mes confrères associés fraternellement et poursuivant le même but.

Avant de quitter mon pays, je savais bien que je trouverais à Paris d'excellents confrères, mais, en quittant la France, je laisse non seulement des confrères, mais de très bons amis; c'est pour cela que je puis vous dire : quoique bientôt loin de vos yeux, je vous trouverai très près de mon cœur. Puissé-je n'être pas trop loin du vôtre!

Lors même que, pendant mon séjour en Europe, je n'aurais fait

autre chose que de lier connaissance avec les positivistes, mon voyage n'aurait pu être mieux employé, et je me considère comme bien heureux d'avoir subi l'influence des disciples de notre grand Maître, aussi bien de ceux qui, comme M. Laffitte et le Dr Robinet, sont les soldats de la vieille garde, que des représentants des deux générations positivistes qui ont surgi après eux.

Quant à l'action que je puis être appelé à exercer au Mexique, j'ai peu de chose à vous dire. J'appartiens à la troisième génération positiviste de mon pays, et je ne suis qu'un lieutenant de mon cher maître, M. le Dr Porfirio Parra, que vous connaissez déjà, et qui est le chef du Positivisme dans la patrie de Juarez et de Barreda. Mon action consistera toujours à seconder les efforts de mon maître et de M. l'avocat Miguel S. Macedo, autre disciple distingué de M. Barreda et mon maître aussi, parce que, par éducation et par tempérament, j'aime la discipline, et que je ne suis content qu'en étant d'accord avec mes supérieurs. J'ai l'espoir de pouvoir établir une liaison intime entre les positivistes mexicains et les positivistes français, et l'esprit relatif que j'ai remarqué chez vous me fait espérer que ces rapports seront bons, fructueux et constants.

Encore une fois, mes chers confrères, je vous remercie pour votre fraternel accueil, et, en vous quittant, j'éprouve, croyez-moi, la peine d'une séparation domestique, car mon cœur me dit que je laisse en France une partie de ma famille.

Je vous invite à boire avec moi à la santé de notre bien cher M. Laffitte, à la prospérité de notre doctrine et de la France, au triomphe de nos idées et à la fraternité constante entre les positivistes français et les positivistes mexicains.

Le discours de M. Aragon a produit sur les assistants une vive impression, qu'ils ont manifestée par leurs applaudissements répétés.

Quelques instants après, M. Laffitte prit à son tour la parole :

Avant de nous séparer, je tiens à remercier M. Agustin Aragon d'être venu du Mexique parmi nous, représenter ses coreligionnaires au Centenaire de la naissance d'Auguste Comte, et à lui exprimer la profonde sympathie qui nous relie à lui, sympathie qu'un séjour prolongé parmi nous n'a fait que consolider et développer, et à laquelle nous devons d'être ce soir ses hôtes.

M. Aragon représente parmi nous un pays auquel me rattachent, au triple point de vue philosophique, politique et affectif, des souvenirs inoubliables, que sa foi vive et agissante a ravivés en moi.

M. Aragon a mis à profit sa présence au milieu de nous pour nous exposer la vie et l'œuvre de M. Gabino Barreda, ce qui nous a permis de rendre le digne hommage qui était dû à la mémoire

de cet homme éminent. A cette occasion, j'ai, comme directeur du Positivisme, décidé que son portrait serait placé, par les soins de M. Aragon, dans la maison d'Auguste Comte. Grâce au don de son principal disciple, le Dr Porfirio Parra, dont ces murs nous rappellent la présence, cette décision a pu recevoir une application immédiate.

A maintes reprises, notre jeune confrère nous a rappelé, avec une juste fierté, l'action heureuse exercée sur son pays par un homme d'Etat auquel les positivistes rendent un hommage mérité, le président Benito Juarez. Par sa fermeté, son souci de la chose publique, sa conception de l'avenir, c'était un disciple des Richelieu, des Cromwell, des Danton. Lorsque Juarez eut à prononcer sur le sort de Maximilien, on dit que, parmi les personnes qui demandèrent sa grâce, on compta son gendre, notre confrère, M. Contreras Elizalde; et cette intervention ne me surprend point, tant elle est d'accord avec la sensibilité de sa ravissante nature morale. Juarez sut concilier ce qu'il devait à sa Patrie et à l'Humanité; nul ne put vaincre la grande pitié qu'avaient enfantée en lui les maux que le Mexique avait soufferts par l'intervention de l'impérial aventurier, qui alla jusqu'à faire immoler les citoyens armés pour la défense de leur patrie et tombés en son pouvoir : Maximilien subit la peine de son crime. J'étais ici, au café Voltaire, lorsque j'appris la nouvelle de son exécution, et je ne cacherai point que ce fut un des beaux moments de ma vie. Maximilien subit la peine des puissants; on ne peut les condamner à dix jours de prison ou à 50 francs d'amende : selon le précepte de Danton, on ne doit les frapper qu'à la tête; c'est une des prérogatives de leur fonction. Benito Juarez remit en vigueur cette sage habitude. Cette punition exemplaire eut un retentissement prodigieux; si elle fut décisive pour l'avenir de la République mexicaine, elle ne réagit pas moins puissamment sur les destinées du second Empire français.

J'ai été, successivement, en relations avec les principaux représentants du Positivisme au Mexique. Le premier que j'ai connu, et le plus intimement, fut M. Contreras.

C'était une nature exquise, véritablement charmante. Positiviste convaincu, M. Contreras assista à toutes les manifestations sociales qui caractérisèrent les débuts de la religion de l'Humanité. Lui et moi, le jour des funérailles de M. de Blainville, nous accompagnâmes Auguste Comte au cimetière du Père-Lachaise; nous étions à ses côtés, quand, sous la pluie, il prononça le discours au début duquel d'illustres inconnus, dont tout le monde ignore aujourd'hui les noms, dont la trace même est perdue — c'étaient des académiciens — crurent de leur dignité de se retirer. Auguste Comte a fait allusion à cet incident, en reproduisant son discours dans le *Système de politique positive*.

Nous suivîmes aussi ensemble chacun des trois cours philoso-

phiques que professa Auguste Comte sur l'Histoire générale de l'Humanité; nous nous donnions rendez-vous, chaque dimanche, devant le café Procope, M. Contreras, le docteur Ch. Robin et moi, et moins assidûment, MM. Segond et Florès, pour nous rendre de compagnie au Palais-Royal, où nous retrouvions d'autres positivistes de diverses nationalités, MM. de Ribbentrop, Robinet, Demetrius Zitzeos, Nerva Benedetti (de Ferrare), etc. Nous étions à cette fameuse séance prolongée jusqu'à plus de cinq heures — Auguste Comte commençait ses leçons à midi — qui termina son troisième et dernier cours. Emile de Girardin était au nombre des auditeurs; retenu par l'intérêt et en dépit des nombreuses occupations qui l'appelaient ailleurs, il persistait à suivre l'exposition du maître; mais en voyant, au bout de deux heures, Auguste Comte poursuivre avec la même ardeur le développement de ses conclusions, le célèbre publiciste, obligé de se retirer, sortit en traduisant par un geste expressif le regret qu'il avait de ne pouvoir entendre le reste de la leçon et l'étonnement que lui causait une pareille vigueur mentale. Ces souvenirs sont déjà bien lointains, puisqu'ils me ramènent à près d'un demi-siècle en arrière; mais rien n'a pu affaiblir le charme de l'amitié qui m'a lié à M. Contreras.

Je prie M. Aragon de reporter à Mme Contreras et à sa famille, non seulement comme directeur du Positivisme, mais en mon nom personnel, l'expression de l'affection profonde que j'ai conservée à sa mémoire.

Qu'il soit aussi, auprès de M. Porfirio Parra, auprès de tous ses coreligionnaires et des disciples de M. Barreda, l'interprète de nos sentiments de vive sympathie, et qu'il leur transmette les vœux que nous formons pour le développement de notre mutuelle fraternité philosophique !

Je bois à M. Agustin Aragon, à son heureux retour dans sa patrie, au succès de ses travaux ! Je bois à la nouvelle génération positiviste et à l'avenir de la religion de l'Humanité.

M. Keüfer s'excuse de prendre la parole après M. Laffitte, mais il tient à remercier M. Aragon de ce qu'il a dit des prolétaires positivistes parisiens. La question sociale n'a pas au Mexique la forme aiguë qu'elle a prise dans la vieille Europe et dans les Etats-Unis d'Amérique; mais elle existe cependant et appellera bientôt l'attention spéciale des positivistes mexicains, car la participation de la masse prolétarienne à la vie générale de la nation est un problème de tous les pays.

Nos confrères devront s'efforcer de la résoudre pacifiquement, par une modification convenable des opinions et des mœurs, avant que les inévitables revendications d'ordre économique aient pris un caractère perturbateur. M. Keüfer fait remarquer que le rallie-

ment des prolétaires positivistes français autour d'Auguste Comte, puis autour de son successeur, M. Pierre Laffitte, n'a pas été dicté uniquement par les sentiments de respect et de reconnaissance que méritaient leurs travaux et leur dévouement social. Convaincus que le prolétariat ne pourra jouer dans l'avenir le rôle paisible et fécond qui lui incombe normalement que par l'avènement du Positivisme, ils ont porté toute leur attention sur les conditions de cet avènement, dont la plus importante, assurément, est la coordination des efforts de propagande et d'enseignement.

En France, la propagande est extrêmement difficile en raison des divisions que fait naître la multiplicité des doctrines. Les plus grandes difficultés proviennent de la situation créée par le parlementarisme. Aussi devons-nous nous appliquer tous à suivre le conseil donné par notre cher et si regretté M. Magnin : nous efforcer de rallier au Positivisme des disciples nouveaux et, pour cela, faire connaître, toujours et en tout lieu, nos idées, nos aspirations, et faire converger nos efforts par l'action centralisée de tous les positivistes.

M. Keüfer boit à l'union des positivistes mexicains avec le centre français, au succès de M. Aragon dans son apostolat et lui souhaite un heureux voyage.

M. Delbet, en quelques mots gracieux, adresse ses compliments à M. Aragon, dont il se félicite personnellement d'avoir fait la connaissance. Faisant allusion à la présence de M. Ahmed Riza, il dit que que les positivistes peuvent avoir confiance dans l'avenir, puisque nous voyons déjà, réunis fraternellement à la même table, des hommes venus de points si éloignés et de civilisations si différentes. Un tel résultat est propre à faire envisager avec calme les difficultés du présent.

Cette soirée intime a dù prouver à M. Aragon que les sentiments qu'il a exprimés envers ses confrères parisiens sont bien ceux qu'il leur a inspirés lui-même. Ce sont de véritables amis qu'il a laissés en France; il peut compter sur eux comme ils comptent sur lui.

ROUSSEAU.

II. — LE POSITIVISME A LYON

CONFÉRENCE DU Dr PAUL DUBUISSON.

Avant d'aborder le compte rendu de la conférence faite à Lyon, le 2 juillet dernier, par notre confrère le docteur Paul Dubuisson, nous voudrions présenter aux lecteurs de la *Revue* les dévoués organisateurs de cette manifestation positiviste.

Le Chêne, Société démocratique d'études économiques, présente, par certains côtés, tant d'analogie avec la Société positiviste, que nous ne sommes nullement étonné qu'il ait pris l'initiative d'organiser, à ses frais, une conférence positiviste, sur la proposition de l'un de ses membres, M. Fagot, ouvrier cordonnier, conseiller prud'homme et président du syndicat de sa profession.

Fondé en 1892 par quelques anciens membres du Comité central de la rue Grôlée — Comité qui, après avoir organisé sous l'Empire le parti républicain lyonnais, le conduisit à la bataille et à la victoire au 24-Mai et au 16-Mai notamment, — le *Chêne* est une société de républicains libres-penseurs, se préoccupant essentiellement de questions économiques et sociales. Formé par sélection rigoureuse, il se compose exactement de quarante-un membres, nombre qui, suivant la spirituelle boutade de l'un d'eux, le différencie de l'Académie, puisque, arithmétiquement, il ne compte pas de zéro dans son sein.

Au *Chêne*, la qualité des membres remplace avantageusement la quantité. Ces quarante-un hommes actifs, épris de justice sociale et mus par l'esprit laïque et émancipateur, représentent toutes les conditions sociales : professeur, médecin, avocat, commerçant, industriel et prolétaire. Ce n'est pas au *Chêne* que règne ce funeste préjugé de classe qui, à cette époque troublée, se remarque trop facilement à tous les degrés de notre société déséquilibrée. Par sa composition même, le *Chêne* tend à développer la bienveillance, l'harmonie, l'union entre hommes des situations les plus différentes. A ce point de vue capital, il est animé du véritable esprit philosophique et social qui, tout en respectant les inégalités fatales de l'ordre humain, apprécie les hommes non point d'après leur situation ou leur fortune, mais d'après leur valeur sociale, morale et intellectuelle. La hiérarchie nécessaire s'établit spontanément

au *Chêne*, en raison du mérite propre de ses membres, savants ou prolétaires, sans tenir compte des considérations vulgaires qui dominent la société actuelle. Dans ce petit cercle, la main et le cœur de l'homme instruit vont franchement vers le travailleur.

C'est donc justement que tout à l'heure nous constations l'analogie frappante et inattendue qui existe entre le *Chêne* et la Société positiviste de Paris, et tous les groupements organisés, en Europe et en Amérique, sous l'inspiration de notre doctrine.

Le *Chêne* offre un second caractère non moins curieux, bien qu'à cet égard il tende plutôt à s'éloigner du point de vue positiviste. Non seulement ses adhérents appartiennent à tous les milieux sociaux, mais ils représentent toutes les opinions républicaines, depuis les républicains sans épithète jusqu'aux socialistes. Le blanquiste résolu y coudoie le gouvernemental modéré ou radical, sans qu'il résulte le moindre heurt de ces divergences de conceptions et d'idéal politiques. Cela tient à ce que ces hommes sont animés d'une mutuelle estime, d'une sympathie réciproque, prenant leur source et dans un large esprit de tolérance et dans une parfaite sincérité.

De plus, le *Chêne* fonctionne sans statuts ; il n'a pas même de président effectivement désigné. Une telle absence de gouvernement paraîtra étrange même aux positivistes les moins formalistes et leur donnera à penser, *a priori*, que cette Société incline plus vers les théories libertaires que vers une doctrine organique ; mais ce n'est qu'une apparence. Si le *Chêne* a perdu pour les « Constitutions » le respect sacro-saint que leur accordent encore la plupart des réformateurs modernes, il ne s'ensuit nullement que son organisation très simple ne puisse s'accommoder du régime un peu trop négatif sous lequel il vit. Pour lui, comme pour les positivistes, les statuts et les constitutions tirent leur valeur réelle de l'usage que les sociétés savent en faire et, en ce qui le concerne, les conditions de son existence sont suffisamment remplies par le scrupule de ses membres à les respecter en toute circonstance.

Mais, dira-t-on, une agrégation d'hommes ne peut subsister et surtout agir sans un appareil de direction qui, sous une forme quelconque, représente le point de vue d'ensemble et fasse converger les parties. C'est fort juste. Aussi, au *Chêne*, s'il n'y a pas de président *élu*, cela ne veut point dire que la fonction reste vacante ; cela prouve bien plutôt que, comme dans les Sociétés positivistes et sans s'en douter, le *Chêne* ne croit pas que l'élection soit l'unique et le meilleur moyen de bien choisir un fonction-

naire ou un mandataire. Quant à la direction, elle est au contraire occupée de la façon la plus heureuse par un homme que sa longue expérience des choses politiques indiquait naturellement, M. Chaumat, « l'âme du *Chêne* », qui dirige la Société par la seule autorité morale qu'il exerce spontanément sur ses collègues.

Dans ces conditions, le *Chêne*, composé d'hommes ayant d'autant moins besoin d'être gouvernés qu'ils savent mieux se gouverner eux-mêmes, fonctionne régulièrement sous une direction qui ne se sent point, mais qui agit efficacement sur de tels esprits, avec le concours de secrétaires et de trésorier très dévoués à l'œuvre commune.

Ajoutez qu'une cordialité simple et franche relie fortement les adhérents; que cette qualité se complète d'une urbanité toute lyonnaise envers ceux qui, comme nous, ont eu le privilège d'être leurs hôtes, et vous reconnaîtrez que le *Chêne* réalise dans une large mesure ce « triomphe de la sociabilité sur la personnalité » qu'Auguste Comte a donné comme idéal permanent à ses disciples et à l'Humanité.

Tels sont, sommairement esquissés, les caractères qui distinguent la Société sous le patronage de laquelle la parole positiviste s'est fait entendre, le 2 juillet, dans l'antique et laborieuse cité lyonnaise.

***

La conférence a eu lieu dans le grand amphithéâtre du palais Saint-Pierre, sous la présidence d'un membre du *Chêne*, M. Alexis Bertrand, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, auteur de *l'Enseignement intégral* (1), ouvrage qui constitue la plus éloquente défense du système d'éducation abstraite proposé par Auguste Comte et dont nos lecteurs liront avec intérêt une appréciation motivée de M. le docteur Brunet dans un prochain numéro de la *Revue*.

Quoique d'une importance qui n'échappera à aucun positiviste, étant donnée la haute situation universitaire de son auteur, cet ouvrage n'est pas le premier et le seul service précieux rendu par M. Bertrand aux idées essentielles du Positivisme. Appelé par la ville de Lyon à faire, avec quelques-uns de ses collègues, des Cours d'enseignement populaire supérieur, M. Alexis Bertrand, depuis longtemps touché par la majestueuse grandeur des concep-

(1) *L'Enseignement intégral*, par Alexis Bertrand, professeur de philosophie à l'Université de Lyon, correspondant de l'Institut. — Paris, Félix Alcan, 1898. Prix : 5 francs.

tions de notre Maître, a saisi cette heureuse occasion de les faire connaître aux esprits studieux de Lyon. Pendant l'année 1895-96 (1), il a exposé entièrement le *Cours de philosophie positive* en des leçons à ce point brillantes qu'il a su maintenir, malgré la difficulté et la hauteur du sujet, un auditoire habituel de quatre cents personnes dans ce même amphithéâtre où la conférence eut lieu.

Six cents personnes avaient répondu à l'invitation du *Chêne* et, fait particulièrement intéressant, parmi les dames présentes, plusieurs prenaient des notes avec une réelle ardeur. Il va sans dire que l'auditoire de M. Dubuisson se composait en grande partie de celui de M. Bertrand, ce qui montre bien et la sympathie dont jouit le savant professeur et l'intérêt qu'il a su éveiller en faveur du Positivisme.

Autour du président ou dans le vaste amphithéâtre avaient pris place de nombreuses notabilités du monde intellectuel, politique et ouvrier : MM. Compayré, recteur de l'Université; Dr Cazeneuve, vice-président du Conseil général ; Dr Beauvisage et A. Robin, adjoints au maire de Lyon ; Chaumat, du *Chêne*; nos confrères, Dr Lacassagne, professeur de médecine légale, et Maynard, ancien adjoint au maire; MM. Péronnet, conseiller municipal; Dr Lépine, professeur à la Faculté de médecine; Dr Gros, professeur à l'Ecole des beaux-arts; Dr Musy; Vaganay, avocat à la Cour d'appel; Bally, Deschamps et Koch, anciens conseillers municipaux; Doublier et Fagot, conseillers prud'hommes ouvriers; Besse, président du Syndicat des employés de commerce; Broichot et Roulet, anciens président et trésorier du Syndicat des typographes; les membres du *Chêne*; de nombreux étudiants des diverses Facultés, etc., etc.

En ouvrant la séance, M. Bertrand déclare qu'en organisant cette conférence, le *Chêne* s'est proposé de faire connaître, par la voix de l'un de ses adeptes autorisés, l'une des grandes doctrines philosophiques et sociales du siècle; puis il présente le Dr Dubuisson et lui donne la parole.

Pendant plus d'une heure, notre confrère développe son sujet, *le Positivisme et la question sociale*, qui provoque l'attention la plus soutenue. Le Dr Dubuisson se propose d'indiquer, dans leurs grandes lignes, la méthode et la doctrine du Positivisme vis-à-vis de la question sociale qui préoccupe justement les cœurs généreux. A cet égard, le but de l'Ecole positiviste, dit-il,

(1) Comme chaque année, ces cours publics et gratuits ont eu lieu de novembre à avril, le lundi de chaque semaine, de 8 à 10 heures du soir.

est essentiellement le même que celui des écoles socialistes avec lesquelles cette école affirme que « la richesse, étant sociale dans sa source, doit l'être dans sa destination ». L'orateur procède ensuite à un sommaire examen critique des diverses doctrines socialistes et reconnaît qu'elles *posent* énergiquement le problème social, sans cependant lui donner une solution suffisamment scientifique, capable d'entraîner un jour l'adhésion décisive de l'opinion publique.

Abordant ensuite la solution positive, notre confrère montre que le problème social, envisagé dans sa grandeur et son immense complexité, à l'aide des lumières de la biologie d'abord, de la sociologie ensuite, exige une modification profonde des idées, des mœurs et des habitudes, au moins chez les natures actives, avant que la transformation des institutions politiques et sociales puisse se réaliser définitivement. En d'autres termes, la révolution, pour être radicale, doit s'opérer d'abord dans les cerveaux de la minorité active (qui de tous temps dirige le monde) avant de s'attaquer au régime politique et social qui, faute de mieux, nous abrite. Renverser les termes et vouloir aborder directement la transformation du régime, c'est violer les lois naturelles de l'évolution humaine, c'est suivre une méthode non scientifique et se condamner à l'avance à un échec certain. Individuellement et collectivement, l'homme est mené par le cerveau, c'est-à-dire par ses penchants égoïstes et altruistes, et, sans contester la réaction que le milieu économique exerce sur ces penchants, il est certain que l'homme et surtout le corps social peuvent modifier dans une large mesure les conditions et les fatalités de ce milieu, de manière à le rendre plus favorable à la satisfaction de nos besoins. Il faut donc, avant tout, modifier la mentalité et la moralité humaines, et faire, avec le temps, dominer le point de vue social sur le point de vue personnel.

Il est vrai que cette action ne produira que lentement ses effets décisifs et que les prolétaires notamment ne peuvent pas attendre ses résultats certains, mais éloignés, depuis surtout qu'ils ne croient plus aux récompenses chimériques de l'au-delà. C'est pourquoi, pendant la douloureuse période de transition, l'action politique et corporative peut et doit, en nombre de cas particuliers, protéger et défendre la situation pénible et les légitimes intérêts des travailleurs. Mais ces efforts du pouvoir politique, comme ceux des nombreuses et utiles associations professionnelles, ne doivent point faire oublier la véritable nature du problème et les conditions rigoureuses de sa solution définitive qui, pour les positi-

vistes, sont beaucoup plus intellectuelles, morales que matérielles.

La délicate question de la propriété individuelle, cause *apparente* des maux du prolétariat, — ce qui explique les attaques véhémentes des socialistes contre elle, — a été spécialement bien traitée par notre excellent confrère.

Mais il n'y a pas lieu d'insister davantage sur la conférence de M. Dubuisson, car son insertion *in extenso* dans la *Revue* de novembre viendra bientôt prouver au lecteur que les conceptions sociales du Positivisme ont eu en lui un propagateur aussi bien inspiré que profond.

De chaleureux applaudissements ont d'ailleurs témoigné la vive satisfaction que ce substantiel exposé a fait goûter à toute l'assistance. Se faisant l'éloquent interprète du sentiment géuéral, M. Alexis Bertrand a remercié en d'aimables paroles le conférencier, puis il a conclu qu'il est temps que la France apporte enfin son tribut d'hommages pleinement mérités à l'un de ses plus grands penseurs, dont les idées et les doctrines sont déjà hautement appréciées par l'élite intellectuelle de l'étranger.

*
* *

Tout en constituant le point essentiel du programme, la conférence n'en formait cependant que la première partie. Par une délicate attention, le *Chêne* avait fait coïncider la fête anniversaire de sa fondation avec la conférence, voulant ainsi entrer en contact plus personnel avec le représentant de la Société positiviste et aussi avec l'un de ses membres qu'une heureuse circonstance avait amené à Lyon.

Comme les peuples heureux, cette seconde journée n'a pour ainsi dire pas d'histoire. Elle a été tout entière occupée par une délicieuse promenade à Poleymieux, site ravissant de la banlieue de Lyon et chef-lieu de la commune où naquit, en 1775, l'illustre physicien Ampère, dont nous avons pu voir la modeste maison natale, sur la façade de laquelle M. Bertrand espère obtenir bientôt l'apposition d'une plaque commémorative. Chemin faisant, nous avons, à Rochetaillée, déposé une superbe branche de chêne au pied du petit monument élevé à la mémoire de Pierre Dupont, le chantre si populaire des paysans et des ouvriers.

La joie se lisait sur tous les visages ; la sympathie faisait battre tous les cœurs et chacun exprimait à l'envi ses sentiments d'attachement pour le *Chêne* ou d'amitié pour ses membres. Parmi les nombreux et aimables toasts portés à la fin du dîner, je voudrais signaler celui de M. Chaumat, qui a adressé un souvenir ému à la

mémoire du regretté Burdeau; celui, si chaleureux, du Dr Lacassagne et celui de M. Bertrand, qui a proposé la nomination, aussitôt unanimement approuvée, de M. Dubuisson comme correspondant parisien du *Chêne*, titre et mandat que notre confrère a acceptés avec le plus grand empressement.

De telles journées ne peuvent rester sans profit pour l'idée qui les a inspirées et nous avons appris sans surprise, quoique avec une vive satisfaction, la récente décision que vient de prendre le *Chêne* de consacrer une réunion mensuelle à la lecture en commun d'un ouvrage d'Auguste Comte, afin d'apprécier en connaissance de cause les conceptions philosophiques et sociales du Positivisme. Et nous savons aussi que M. Alexis Bertrand, désireux de favoriser cet heureux projet, lui accordera son précieux concours en assistant régulièrement aux séances de lecture où il donnera, avec sa bonne grâce habituelle, toutes les explications que le sujet pourrait exiger.

Que nos amis du *Chêne* me permettent de leur assurer qu'ils puiseront dans cette lecture, s'ils la font avec l'assiduité et la persévérance que comportent un tel sujet, les plus réelles satisfactions intellectuelles, politiques et sociales.

F. FAGNOT.

P.-S. — Tout dernièrement, notre sympathique confrère M. Keüfer, de passage à Lyon, a été très cordialement reçu par nos amis du *Chêne*. Sur leur demande, M. Keüfer a exposé, à leur réunion hebdomadaire du 23 août, les principales conceptions positivistes en une rapide, mais substantielle causerie qui, de l'avis d'un témoin, a produit la meilleure impression sur les vingt personnes présentes.

Admis au *Chêne* au cours de la même séance, notre confrère lyonnais, M. Maynard, a été aussitôt prié de présenter le Positivisme sous ses trois grands aspects : la philosophie, la politique et la religion positives. Notre confrère ayant accepté avec empressement cette heureuse proposition, la première séance consacrée à la philosophie positive aura lieu le 27 septembre prochain. Cette exposition complète, quoique très générale, du Positivisme permettra certainement aux membres du *Chêne* de connaître et d'apprécier la méthode, l'esprit et le but de notre grande doctrine réformatrice, surtout s'ils font simultanément la lecture personnelle des trois résumés d'Auguste Comte : 1° le *Discours sur l'Esprit positif;* 2° le *Discours sur l'ensemble du Positivisme;* 3° le *Catéchisme positiviste.*

VARIÉTÉS

I. — UN RÉPUBLICAIN SOUS HONORIUS ET ARCADIUS

Dans ce fragment — notre second emprunt au volume inédit de M. André Lavertujon — l'auteur, ayant recueilli parmi les opuscules de Sulpice revisés des preuves nombreuses que ce quasi-moine était républicain ou du moins qu'il détestait les rois et la royauté, se trouve amené à tracer du régime impérial une esquisse dont l'âpre netteté heurtera peut-être nos routines démocratiques, mais assurément n'étonnera pas nos amis familiers avec la saine philosophie de l'histoire. Après avoir cité une certaine manifestation des sentiments haineux dont Sulpice poursuivait les détenteurs du pouvoir souverain, M. André Lavertujon continue en ces termes : L. R.

Peut-être l'occasion est-elle propice pour étudier d'un peu plus près la question, précédemment effleurée, de ses velléités républicaines. En recherchant en quoi elles consistaient, nous aurons, je crois, à rendre justice à l'indépendance et au courage de notre auteur, à louer sa fierté et sa noblesse d'âme, à admirer aussi la pureté et l'honnêteté des motifs qui l'animaient ; mais son indignation devra nous laisser froids et nous ferons des réserves sur sa capacité politique. Il ne voit, en effet, de l'impérialisme que les côtés qui mettent en relief la servilité humaine. C'est un peu insuffisant comme largeur de coup d'œil et un peu maigre comme sagacité. Sulpice avait le sentiment, pas très réfléchi, mais très réel, des immenses services rendus au monde civilisé par l'incorporation romaine. Seulement, il ne sait pas faire le compte des changements qu'une telle opération avait dû provoquer dans les procédés administratifs et politiques. L'Occident unifié

exigeait une direction puissamment concentrée; là est la justification de l'institution impériale. Sulpice, cédant à des réminiscences d'école, par classicisme en quelque sorte machinal, reste fidèle à l'antique animosité républicaine contre le nom de roi. Le phénomène est assez singulier pour qu'on le scrute un peu à fond; d'autant qu'outre la cause plus littéraire que morale ou sentimentale que je viens d'indiquer, il s'explique aussi par certains faits appartenant exclusivement à l'histoire religieuse de la fin du IVe siècle. J'ai plaisir à ajouter que ces faits, Sulpice les apprécie de façon à prouver qu'il fut toujours un brave cœur, s'il se montra souvent politique peu judicieux.

Son premier manque de discernement, c'est de déblatérer contre les rois, alors qu'il n'existe pas de rois. Le principat romain ressembla aussi peu que possible à l'antique monarchie, même à l'époque, en apparence ultra-monarchique, que nous étudions. Il ne fut autre chose qu'une dictature destinée, d'abord, à subordonner le Sénat, qui n'était plus que malfaisant; ensuite, à réduire les prétentions électorales de l'armée qui, après avoir été sagement dirigées, étaient devenues subversives; enfin, à créer l'unité de droit et d'administration pour le monde méditerranéen. Cette dictature — démocratique, au vrai sens de ce mot qu'on emploie fort inexactement de nos jours — ne contenait pas un atome de royauté, la royauté antique ayant toujours été théocratique, alors que l'empire ne cessa pas un moment, au fond, d'être électif. C'est précisément ce que j'ai mis en relief dans mon cinquième prolégomène, avec l'épisode de Maxime, remarquable résurrection du procédé électoral, survenant au milieu d'une expérimentation en apparence presque réussie de la légitimité. J'ai fait voir que Gratien était un dauphin anticipé et Maxime un dictateur à idées, avec cette capitale nouveauté que ce furent moins les soldats qui le soutinrent que les évêques, lesquels étaient eux-mêmes les représentants élus d'un parti; et ce détail nous fait rejoindre de très près les débuts du principat, institution, je le répète, pleinement populaire. Elle était née de la pressante nécessité des choses, et aussi du génie et de la grande âme de ce Jules César qui

aima tant les Gaulois et la Gaule, et à qui les Français devraient bien le rendre un peu. Il faut, ma foi, que j'en dise plus au long mon avis.

Non seulement, je pense beaucoup de bien du grand Jules, mais je n'ai aucun préjugé défavorable contre les « Césars »; je suis plutôt porté à les juger avec sympathie; et cette tendance s'accroît au souvenir des niaises invectives dont, moi aussi, je les ai accablés, alors qu'en leur jetant des pierres et de la boue, je m'imaginais lapider cet être funeste, Napoléon III. La première excuse des Césars c'est qu'ils étaient indispensables; la seconde, c'est qu'ils ont eu constamment l'immense majorité des peuples de l'*Orbis romanus*, auprès de qui pesaient bien peu les sentiments du Sénat et du « peuple » romain. Le peuple romain! il était partout, hormis à Rome. Cette populace oisive et insolente, qui ne fournit plus de soldats et qu'il faut nourrir et amuser; cette oligarchie abaissée et tarée, dont il faut satisfaire la cruelle avarice, c'est le sang et la chair des provinces qui les alimentent. Or, ces provinces s'appellent l'Italie méridionale et septentrionale, l'Espagne, la Gaule, toute l'Europe moderne, qui ne serait pas née, si on eût laissé faire les sénateurs et les plébéiens. Dévorés et pillés, les provinciaux cherchaient un homme ayant quelque générosité et quelque idée de justice. Dès qu'ils l'eurent trouvé, ils l'adoptèrent passionnément pour maître, heureux de n'avoir plus cent maîtres différents. Ce fut avec une joie intense qu'ils virent tomber l'odieuse caricature de République qui les opprimait, et cette joie je la partage de tout mon cœur. Il me semble que j'y étais, provincial moi aussi, et que, du jour au lendemain, j'entrai alors en jouissance de cette prodigieuse expansion de progrès matériel et de haute culture qui, se développant aussitôt, balaya l'obstruction sénatoriale. Au premier moment, Virgile et Horace s'en firent les enthousiastes échos, ne parlant que pour l'Italie. Mais combien le bienfait et le profit de la pacification civile furent plus considérabes parmi nous, je veux dire en Espagne et en Gaule. Ce n'est pas seulement la présence de quelques-uns de nos compatriotes dans le Sénat qu'il faut célébrer, ce sont les villes qui, hier, étaient de

misérables bourgades, devenues si rapidement des cités riches, grandes et prospères : Cordoue, Toulouse, Bordeaux et ce Périgueux où je me suis livré à mes premiers jeux, au milieu des ruines imposantes d'un splendide temple d'Isis qui date du IIe siècle. De telles transformations attestent une subite affluence de bien-être et de bonheur; et encore sont-elles moins significatives que ces orateurs, ces professeurs, ces poètes qui, restés tendrement attachés à leur plus petite patrie, brillent néanmoins à Rome et s'y enrichissent, — tel Martial de Bilbilis, — puis reviennent ensuite sous le toit natal pour y mourir, en proclamant la gloire du nom romain qu'ils savent être aussi la leur, et que, tous, ils font remonter à l'empereur. Or, l'opinion que je trouve dans leur prose et dans leurs vers, c'est l'opinion de « chez nous » ; et elle m'est de plus de poids que celle de Juvénal, de Suétone ou même de Tacite. Une troisième raison, c'est que, étudiée de près, la liste des Césars contient une majorité d'hommes distingués, beaucoup d'hommes très éminents; et parmi eux les provinciaux ne manquent pas, Trajan, par exemple. Vopiscus, un des anecdotiers qui prirent part à la composition de cette plate rapsodie, l'*Histoire Auguste*, s'adressant à Constantin, lui parlait de la rareté des bons empereurs et du grand nombre des mauvais (1). Naturellement, il ne s'agissait que de savoir si lesdits empereurs s'étaient bien ou mal conduits vis-à-vis du Sénat ou du peuple de Rome. C'est là la grande, l'unique question. Nous, qui sommes placés à un point de vue assez différent de celui qui absorbait exclusivement les beaux esprits de la « Ville », nous arrivons à d'autres conclusions que Vopiscus. Cette besogne admirable des temps impériaux, à laquelle nous devons tant, à laquelle nous devons tout, et qui s'accomplit si vite, a occupé sans doute de très nombreux collaborateurs anonymes, dignes de notre gratitude; mais leurs chefs connus, les Césars, furent dans l'ensemble et à quelques exceptions près, sérieux, probes, dévoués, très souvent des politiques de premier ordre.

La quatrième de mes raisons, qui se rapporte à la troisième

(1) *Historia Augusta, in Aurelian*, 204.

et peut-être se confond avec elle, c'est que le mode d'élection des empereurs, — Sénat seul, armée seule, Sénat et armée réunis, — n'est pas un électorat qu'il faille tant dédaigner. Sans compter que l'autre forme, celle qui, par malheur, ne se produisit pas assez souvent, la cooptation, conserve aujourd'hui encore sa supériorité théorique, destinée qu'elle est à diminuer, dans beaucoup de cas, la morbide influence du suffrage inéclairé, actuellement considéré comme une indispensable panacée. Le procédé électif n'est pas emprisonné, que je sache, dans une formule unique. Quoi qu'il en soit, Rome a vécu cinq cents ans sous les consuls et quatre cents ans sous les empereurs. La seconde de ces deux périodes est très différente de la première; mais si elle lui est inférieure, ce n'est que dans la proportion où le monde ambiant avait lui-même déchu. Je ne sais si, cette proportion étant bien observée, chose, il est vrai, difficile, on ne trouverait pas qu'il y a eu plus de talent, de vertu, de génie dans l'impératoriat que dans le consulat. Ce serait un tamisage à pratiquer sur les deux listes. En ce qui concerne plus particulièrement l'empire chrétien, époque où le principe dynastique, comme nous disons aujourd'hui, commence à se mêler plus nettement au principe électif, ceux qui occupèrent le trône ne sauraient, Julien excepté, inspirer beaucoup d'enthousiasme. On est pourtant obligé de convenir que, pendant ces soixante-dix années, si pleines de développements décisifs, l'empire n'eut pas à souffrir par le fait de ses gouvernants. Dans l'ensemble, ils se montrèrent supérieurs à ceux qu'ils devaient conduire. Je ne suis donc disposé à aucune critique sévère à l'égard de la forme politique qui existait au moment où Sulpice tient la plume. En fait de libéralisme, même, je voudrais qu'on me montrât quelque chose de comparable à la ligne de conduite religieuse de Jovien, de Valentinien et des premiers temps de Gratien, ou quelque chose d'égal en douceur, longanimité et patience, à l'attitude de Constance, lisant sans s'émouvoir les écrits d'Hilaire de Poitiers et de Lucifer de Cagliari. Si la liberté de la presse est un indice d'équilibre et un signe de progrès, elle exista alors dans sa plénitude, non par le fait de la loi, mais par le bon vouloir

des chefs. A vrai dire, dans le gouvernement impérial, jugé avec nos idées actuelles, ce qu'il y a de meilleur, c'est l'empereur. Ne commettez pas la méprise de croire à la tyrannie des Césars. Les chrétiens ont appliqué parfois l'épithète de tyran à ceux des empereurs qui participèrent aux persécutions. Mais, comme il s'agit presque toujours d'hommes tels que Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, cela ne tire pas à conséquence politique. Quant au tyran, ou maître qui impose sa domination par la ruse et la violence à un peuple dont il est haï (1); quant à la tyrannie, conçue comme un gouvernement contraire à la volonté générale et que les sujets brûlent de renverser, rayez cela de vos papiers, comme dit Alceste.

Ce fut longtemps un thème convenu de juger la période impériale comme une époque d'oppression, de servilité et de corruption. Il y a, sur ce chapitre, une très ample collection d'anecdotes scandaleuses et un choix de dénonciations, d'invectives, de satires et de déclamations, le plus riche et le plus varié du monde. Comme une grande partie de ces diatribes ont un fondement après tout légitime et que la forme littéraire en est presque toujours très bonne, c'est là que nous avons pris l'habitude de puiser les éléments du verdict que nous portons sur l'empire et les empereurs. Nous oublions que les auteurs de ces attaques sont des mécontents qui ont eu beaucoup à souffrir dans leur situation, dans leur fortune, dans leur orgueil, de la révolution profonde qui vient de s'opérer et qui a mis très bas les Romains de Rome et très haut cette autre catégorie de Romains qui, la plupart, n'ont jamais vu Rome, et qui n'en sont pas moins partie intégrante et très importante de sa force et de sa majesté. Importante n'est pas assez dire : prépondérante. Les Romains de Rome

(1) Dans la *Vie d'Apollonius*, écrite pour édifier les dames de la cour de Septime Sévère, Philostrate fait dire à son héros : « J'ai vu les plus cruelles bêtes de l'Arabie et des Indes, de plusieurs et diverses sortes, mais je ne sais pas encore combien de têtes a ce monstre qu'on appelle Tyran, ni quelles griffes et dents il a, si crochues ou reployées. Jamais on ne vit ni entendit dire, nulle part, que pas une de ces sauvages et cruelles bêtes dévorent leur mère, et si a bien ceste-cy la sienne à ce qu'on dit. » (*Vie d'Apollonius thyanéen en VII livres*, traduction de B. de Vigenere, Bourbonnois; p. 1611, liv. IV, p. 859.)

sont très intéressants ; je ne refuse pas de compatir au sort de ces vieilles familles, les *Gentes* patriciennes et plébéiennes, qui, hier encore, dirigeaient les affaires de l'univers avec les mêmes principes et les mêmes lois dont l'application avait présidé au développement de la « Ville ». On les a décimées, spoliées, humiliées. Le sabre de César a ouvert toutes grandes les portes de la curie, leur sanctuaire, pour y faire entrer des Espagnols et des Gaulois. C'est fort pénible pour la « société romaine ». Mais, enfin, on ne peut pas ne considérer que ce côté de la situation, comme le font les écrivains du Ier siècle. Ils s'exagèrent grandement leur importance. Ce qu'ils appellent « la liberté » et qui, au fond, se compose de l'ensemble des privilèges des anciennes familles, est de bien peu de poids, comparé aux intérêts que l'autre côté de la question représente. Pendant que les historiens, les orateurs et les poètes cherchent à nous émouvoir en décrivant la ruine très réelle des anciennes mœurs et en dépeignant le monde comme un troupeau d'esclaves corrompus, ce qui est à peu près vrai de la population de Rome, je porte mes regards en Afrique, en Espagne, en Gaule ; je m'aperçois que le vérirable intérêt est là ; et aussitôt le bruit que font les littérateurs ne me semble plus qu'un vain bourdonnement. Les vrais Romains, ce sont les provinciaux, déjà intensement romanisés et qui, tout en devenant Romains, restent Africains, Espagnols et Gaulois. Il ne s'agit plus de l'ancienne république municipale, qui a distendu tous ses organes jusqu'à en mourir et qui n'est évidemment pas apte à diriger la prodigieuse construction qu'elle a élevée. Il s'agit de l'empire, qui ne saurait être gouverné municipalement et dont les destinées représentent celles de la future Europe. L'empire a accablé de déboires les Romains de la vieille Rome, mais il a procuré la sécurité, la tranquillité et la justice aux Romains de la Rome nouvelle. Jamais gouvernement, excepté peut-être celui de la Russie actuelle, ne fut entouré de sympathies, d'admiration, d'adoration comme le gouvernement de Rome. C'est un sentiment énergique, à ce point qu'il subsiste même en face des plus détestables empereurs. Sans effort, sans sophisme, les peuples de l'empire opèrent la distinction entre l'homme méchant et

pervers, qui tient actuellement les rênes, et le chef idéal de l'Etat, en qui s'incarne le génie de Rome et d'Auguste. Savez-vous pourquoi ? c'est que, quelle que soit la valeur de tel ou tel César, il personnifiait toujours un système de justice universelle qui constitua le plus glorieux aboutissement de la civilisation antique. D'abord privilège patricien, remplacé ensuite transactionnellement par un partage entre l'aristocratie et le peuple, mais resté toujours privilège, l'ancien droit romain avait revêtu un caractère général et philosophique. Il était devenu la justice de l'empereur. Cette conséquence de l'incorporation a été bien vue par Vico : les intérêts de Rome se confondirent avec ceux de tous les peuples de l'*Orbis romanus*, c'est-à-dire de l'humanité civilisée.

Je ne connais pas de preuve plus décisive à donner en faveur des services éminents que la conquête avait procurés au monde méditerranéen, services que le système impérial seul rendit appréciables et profitables pour les conquis ; car la première conduite des conquérants, celle qui se caractérise par la prépondérance sénatoriale, avait été abominable. Cela est surtout vrai en Gaule, où l'avènement de l'empire marqua l'éclosion de cette quintessence de vie civilisée, qui devait s'épanouir entre les Alpes, les Pyrénées, le Rhin et la mer avec un si incomparable éclat. A ces contrées stérilisées et ravagées par l'excès du particularisme, l'empire fit connaître la paix, l'ordre, la sécurité.

Je me suis souvent demandé si, dans notre tendance tenace, ardente, irréfrénable, vers la centralisation ; si, dans notre répugnance, notre aversion, notre horreur pour tout ce qui risque de diminuer la cohésion et l'unité nationales, — au point que, pendant nos plus terribles crises, la devise de salut, c'est toujours l'indivisibilité, — si, dis-je, il n'y avait pas là l'indéracinable ressouvenance des maux soufferts, des humiliations subies, alors que la Gaule vivait divisée en quatre-vingts peuplades sous des chefs, aristocrates enragés, se disputant la première place, sans pitié pour la nation que leurs querelles maintenaient barbare et misérable. Or, c'est Rome qui nous a rendus aptes à devenir un organisme national hautement centralisé ; et, en politique comme en biologie, le

degré de concentration règle la prééminence. Il importe peu que Rome nous ait battus et conquis; étant à deux de jeu, nous avions fait tous nos efforts pour la battre et la conquérir. C'est elle qui nous a communiqué et enseigné le culte de l'unité; — communiqué à ce point que nous en avons été, plus tard, les gardiens uniques, l'ayant entretenu, relevé, reconstitué, pour en offrir à l'Europe un modèle nouveau; alors que l'Italie, notre institutrice, dépérissait de municipalisme et tombait dans le démembrement. En même temps que Rome nous apprenait les grandes conditions de la vie publique, elle nous donna aussi des leçons d'industrie, de travail, de littérature, principalement sous le règne de ces seconds Flaviens que l'auteur de la *Chronique* aime si peu. Le doux Constance Chlore, qui nous épargna les maux de la persécution dioclétienne; Constantin, qui considérait la Gaule comme son plus beau joyau et, à ce titre, la donna au plus aimé de ses fils; Julien, qui la réorganisa, la protégea contre les nomades germaniques, et signa à Paris son premier brevet d'immortalité, tous, ils furent admirables pour nous. C'est une ingratitude affreuse que pas un d'eux n'ait pu obtenir en France le moindre de ces souvenirs commémoratifs que nous prodiguons avec si peu de discernement. Cette réserve générale ainsi franchement exprimée, je me sentirai plus à l'aise pour parler de l'anti-impérialisme de Sulpice. Il va s'agir d'une tout autre chanson.

Je crois qu'on se hâte trop d'affirmer l'indifférence politique des « Pères ». Sans doute, ils ne pouvaient beaucoup s'intéresser aux choses du « siècle », le Christianisme ayant pour maxime fondamentale le mépris de la vie terrestre. La proximité des derniers jours, encore très généralement admise, semblait, en outre, rendre oiseuse et superflue toute idée de changer ou de réformer le régime établi. Au surplus, ce régime était le gouvernement d'un seul, sans balance ni contrepoids; la plupart croyaient y voir une reproduction du type politique fourni par l'Ancien Testament, et, à ce titre, ils l'admiraient. Ce sentiment est surtout celui des Orientaux, qui semblent avoir eu le despotisme dans les veines. Ils sont

très bien représentés par Eusèbe de Césarée, à qui l'on reproche sa courtisanerie, plus que de raison peut-être, en ce sens qu'elle était presque toujours sincère et que le personnage à qui elle s'appliquait n'était vraiment pas le premier venu. L'œuvre considérable accomplie par Constantin avait été conçue et exécutée avec intelligence et vigueur. C'est de bonne foi qu'Eusèbe le fait profiter de la popularité qu'avait alors l'unité divine. Il ne doit y avoir qu'un roi comme il ne doit y avoir qu'un Dieu, disait-il. Les gouvernements où l'égalité règne ressemblent à une foule rassemblée en tumulte. L'empire domine sur tous les Etats et sur toutes les administrations : « Notre empereur, comme la lumière du soleil, doit aussi pouvoir réchauffer de ses rayons les hommes les plus éloignés. » Telle est l'opinion des Pères d'Orient.

On pourrait relever chez les Occidentaux des textes marquant une tendance assez différente : le souvenir des gloires républicaines qui remplissaient les livres employés pour l'enseignement en Italie, en Espagne, en Gaule, était défavorable à l'empire. Quiconque fréquentait l'école devait s'en ressentir. Ceux qui, comme Ambroise, avaient un fond d'indéracinable patriotisme romain, établissaient parfois entre le présent et le passé des comparaisons où le présent ne gagnait guère. Mais il faut reconnaître que ces manifestations manquent généralement de profondeur ; il y a plus de rhétorique que de sentiment. Sulpice seul fait réellement exception sous ce rapport. Au milieu de l'affaissement général, il conserve une hauteur de vues et une indépendance de pensée fort extraordinaire. Bernays veut y voir l'indice du mépris prétendu que les Gaulois avaient pour le souverain romain. Cette opinion que la Gaule, au IVe siècle, lutta pour sa stabilité nationale et, dans ce but, attaqua à plusieurs reprises la monarchie impériale, est une imagination de Michelet, qui s'est ensuite répandue en Allemagne, ou *vice versa*, je ne saurais dire. Mais d'où qu'elle vienne, j'en montre ailleurs l'absolue fausseté. Quant à Sulpice, s'il juge avec élévation et finesse la situation faite au monde civilisé par la décadence politique de Rome et par les débuts de l'invasion, s'il exprime avec une vigueur extrême son dégoût pour le temps présent,

aucun motif national particulariste ne l'inspire. Bien plutôt, dégagé de ses préoccupations piétistes, il parle comme un Romain de la vieille roche républicaine. Sa mémoire, remplie de la littérature latine du bon temps, lui suggère une admiration marquée pour ce que les Romains appelaient « la liberté » et un mépris extrême pour le « nom royal ». C'était un sentiment qui avait tout à fait disparu. Vous eussiez fouillé l'*Orbis romanus* entier sans y rencontrer ce genre de dignité qui poussa jadis l'austère Pythagore à quitter Samos parce que la tyrannie de Polycrate se consolidait « à un point qu'il n'était plus possible de la supporter honnêtement ». (Cf. *Vita Pythagoræ*, par Porphyre.) Sulpice avait quelque ressouvenance de ces vieilles façons de sentir. Assurément, semblable en ce point à tous ceux que l'exaltation religieuse possède, il reste très froid devant les révolutions dont l'*Orbis romanus* est le théâtre. Mais s'il eût daigné s'en occuper, il aurait pris le rôle, alors peu commun, d'opposant et même d'opposant radical. Bernays relève avec étonnement l'usage qui fut fait, en Angleterre et en Danemark, aux temps révolutionnaires, de quelques passages de la *Chronique*. Qu'eût-il dit, s'il avait connu la si prodigieuse moisson de pamphlets qui germa infatigablement pendant trois quarts de siècle sur le sol de la République des Sept-Provinces-Unies? Pour lutter contre les ambitions de Leicester, pour combattre les convoitises du fils du Taciturne, cinq à six textes tirés des opuscules servent d'arme de chevet, d'abord aux républicains nationalistes, puis aux calvinistes antistathoudériens. C'est là que Milton apprit à représenter les jugements de notre auteur sur la royauté comme un écho du sentiment général des « Pères » en la matière. La polémique politique ne se priva jamais de semblables exagérations. En réalité, c'est le contre-pied de l'assertion de Milton qu'il faut prendre, si l'on veut arriver à une appréciation exacte. Cette haine de la monarchie et ce mépris des monarques, qui remplissaient Milton de contentement, ne se rencontrent nulle part ailleurs que chez Sulpice, au IVe siècle. Quand des sentiments de ce genre assaillent l'esprit d'un Ambroise ou d'un Jérôme, ils sont aussitôt étouffés sous les plus prudentes précautions. Sulpice, au con-

traire, leur fait accueil et les caresse. Il leur réserve les meilleurs soins de sa plume et les épithètes les plus chaudes de son vocabulaire. L'impression qu'il avait reçue de sa culture gréco-latine, jointe à un tempérament au plus haut degré excitable, peuvent sans doute expliquer le fait. Mais la fréquentation des livres saints n'y nuisit point.

Eusèbe lisait dans la Bible le despotisme et le gouvernement d'un seul, et l'on ne peut dire qu'il la lut de travers. Sulpice, qui y voyait la démocratie et la liberté, lui non plus, ne tirait pas tout de son imagination. Dans l'état d'esprit où il était, et ayant abordé l'étude des écrits bibliques comme un pur document d'histoire, comment n'eût-il pas été séduit par les tableaux d'indépendance absolue qui remplissent la *Genèse* et les *Juges* plus encore. Aussi ai-je remarqué que ce dernier livre avait occupé son attention bien plus longuement que les autres parties de l'Ancien Testament. Il s'attarde avec un visible plaisir aux peintures de ce qu'il croyait être la pleine liberté politique. Gédéon, vainqueur des Madianites et refusant le suprême pouvoir, est pour lui un héros à l'âme citoyenne, qui rougirait de ne pas vivre avec ses compatriotes sur un pied de civique égalité. Les textes ont beau le montrer comme un chef semblable à tous les autres, même un chef héréditaire, puisqu'à défaut de ses fils égorgés, son bâtard lui succède, Sulpice voit en lui un magnanime champion du droit populaire, qu'inspirent les plus nobles maximes de la liberté civile, et il écarte soigneusement loin de ses yeux tout détail susceptible de troubler sa vision républicaine.

Ce parti pris se montre plus nettement quand il raconte l'installation du régime monarchique en Israël. Certes, un écrivain peu familier avec les mœurs orientales pourrait, sans manquer à la vérité, donner une couleur sensiblement démocratique aux faits que raconte le chapitre VIII du livre Ier des *Rois*. Iahveh et Samuel ont des paroles d'une singulière amertume contre la royauté : « C'est un poison, » semblent-ils dire au peuple, « prends-en, puisque cela te plaît, mais puisses-tu en crever ! » Evidemment, ce sont là de singuliers préliminaires pour préparer la fondation d'une dynastie. Mais, sous toutes ces colères, on aurait beau fouiller, on ne trouverait pas une

parcelle de libéralisme politique. Il en va comme du civisme de Gédéon; et le rédacteur théocrate exprime sa vraie pensée lorsqu'il place dans la bouche de l'Eternel-Dieu cette parole amère : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi! » Dans Sulpice, au contraire, Samuel dénonce la domination royale et ses orgueilleux commandements, rappelant, en termes qui ressemblent à un écho du Forum ou plutôt du Pnyx, que le nom royal est haï de tous les peuples libres. Jamais emploi plus énergique ne fut fait du discours indirect que Salluste maniait si bien : *libertatem extollere*, *servitutem detestari*. Quant au motif essentiel de l'écrivain biblique pour blâmer les Hébreux, à savoir le principe théocratique, Sulpice le relègue à la fin de cette fougueuse harangue comme une superfétation. A côté de la théocratie, je ne dis pas à la place, — Sulpice, on le verra, était théocrate à sa manière, — à côté, dis-je, et très au-dessus, il met un idéal démocratique, plus hellénique encore que romain, car il est emprunté à la fois d'Aristote et de Démosthène. Le raisonnement qu'il prête à Samuel s'appuie, en effet, sur la définition aristotélique du roi, considéré comme investi, *plenissimo jure*, du privilège de vivre au-dessus de toute loi. Si les peuples qui veulent être libres haïssent le nom royal, c'est qu'ils savent que l'essence de la liberté, c'est d'obéir seulement aux lois, c'est-à-dire à la raison; tandis que se soumettre à un roi, c'est se soumettre à une volonté, à la volonté souvent capricieuse d'un homme presque toujours méchant. Aussi le Samuel sulpicien déclare-t-il que, pour souhaiter un roi, il faut être en démence, puisque préférer la royauté à la liberté, c'est aimer mieux le caprice que la raison. Cette dialectique, si profondément anti-juive, est exposée avec une superbe brièveté et à l'aide de ces infinitifs de commandement dont Sulpice, toujours d'après Salluste, usait avec une chaleur concentrée. Ce qu'il fait dire à Samuel diffère *toto cælo* de ce que lui faisait dire la Bible. Or, il est bien évident que, pour introduire avec tant de vivacité, en des places où jamais ils n'existèrent, des sentiments à ce point exubérants, il faut les éprouver très fortement soi-même : il n'y a que ce qui surabonde pour déborder ainsi.

Nous avons déjà indiqué, et nous montrerons plus amplement ailleurs, que Sulpice professait tout à la fois un respect profond pour l'épiscopat et une irritation extrême contre les évêques; il n'en est pas de même ici : les fonctionnaires et la fonction sont traités par lui sur le même pied. Les rois le dégoûtent autant que la royauté. Il ne trouve pas un mot d'éloge, même pour Constantin, « ce soleil, » disait Eusèbe. Certainement, il haïssait Constance, car il s'était nourri des pamphlets d'Hilaire de Poitiers, et il le transforme en un fantoche tremblant et ridicule, dont quelques évêques madrés tirent les ficelles. Il traite rageusement Julien de tyran, en donnant à ce mot la signification la plus odieuse. C'est avec une extrême aigreur qu'il parle de Valentinien. De Gratien, par égard pour Pontius Paulinus qui avait été son fonctionnaire, il ne voudrait rien dire; mais, sans le nommer, quel piteux rôle il lui assigne dans l'affaire de Priscillien! Il n'a que du dédain, il n'éprouve même pas de la compassion pour ce gentil petit Auguste si gracieux, si avenant et si traîtreusement égorgé. Quant au « grand » Théodose, cela, c'est le comble, étant donnée la superéminence qu'il est d'usage d'accorder à ce personnage. Sulpice l'ignore, le mot pris au sens de ce dédain transcendantal à l'anglaise, qui équivaut à l'annihilation de celui qui en est l'objet. Après cela, imaginez ce qu'il devait penser des fils du grand homme, Arcadius et Honorius, de leur *numen*, de leur Génie, de leur Eternité et de leur Divinité. N'est-il pas curieux que Maxime soit le seul souverain de son temps dont Sulpice ait dit quelque bien? Peut-être parce que Maxime fut beaucoup moins roi que régicide. Positivement, pour Sulpice comme pour l'abbé conventionnel Grégoire, les personnages royaux sont méchants et malfaisants par définition. Toutes occasions qui s'offrent de les flageller sont par lui saisies avec une verve empressée. Si elles ne se présentent pas, il les fait naître.

Ici, l'auteur nous montre Sulpice mettant la Bible en pamphlets, s'évertuant à établir comme une vérité l'histoire que tout mal vient des rois et faisant la satire des mœurs impériales à propos de la divinisation des personnages royaux. C'est pour M. André

Lavertujon une occasion de dire ce que fut ce culte de Rome et d'Auguste que les documents épigraphiques nous ont révélé et dans lequel il discerne une religion nouvelle que César fonda inconsciemment, avec son incomparable prestige, et qu'Octave consolida par sa haute sagesse politique. Ce fait lui semble avoir pesé d'un poids considérable dans les destinées du christianisme. « Il est aujourd'hui très difficilement intelligible pour nous, « ajoute-t-il; il ne nous inspire aucune sympathie; nous n'y « voyons que bassesse et servilité. Il n'en fut pas moins une vraie « et solide religion dans le sens le plus étendu du mot, une reli- « gion parfaitement adaptée à un temps où il n'y avait plus de « religions fixes. Je la qualifie ailleurs comme ayant été la « répétition générale du catholicisme; et, en effet, si on la « supprimait par la pensée, l'organisation ultérieure de la hiérar- « chie ne se comprendrait plus. » Ayant ainsi donné au culte de Rome et d'Auguste sa vraie signification, M. André Lavertujon en décrit la dégénérescence vers la fin du IIIe siècle, en même temps que — détail infiniment curieux — ce procédé de divinisation s'accentue et se régularise aux approches du christianisme.

Quand Dioclétien, non pas tant par innovation que par systématisation des précédents, entoura le Souverain, *Dominus*, des rites et des cérémonies jusque-là réservés à la Divinité, l'Empereur fut réellement un Dieu vivant et gouvernant. A l'imitation de l'Egypte et des rois Evergètes (1), il s'efforça de prendre toutes les apparences extérieures d'une idole. On ne l'approchait qu'en se soumettant aux plus abjectes formalités des religions orientales. Les formules soigneusement rédigées, qu'on employait pour s'adresser à lui ou pour parler de lui, tendaient toutes à le représenter comme un être céleste, infiniment supérieur à l'humanité. Ce système, que tout avait préparé d'ailleurs, obtint un très rapide succès : il était déjà admis et enraciné avant la mort de

(1) Dès la plus haute antiquité, les rois d'Egypte se disent et se croient fils du Soleil ou de Ra, vivificateur éternel. (Cf. de Rougé, *les Six premières Dynasties.*) L'étude des protocoles royaux établit que le Pharaon est bien moins une personnalité humaine qu'un Dieu-soleil, descendu chez les Egyptiens pour leur salut. (Cf. Grebault, *Hymne à Ammon-Ra*, p. 188, *Bibliothèque des Hautes-Etudes.*)

son organisateur; et comme Dioclétien fut presque immédiatement remplacé par un prince chrétien, on est autorisé à dire que la divinité impériale et l'avènement du christianisme portent à peu près la même date.

Cette proposition, en apparence paradoxale, saute aux yeux dès qu'on feuillette un peu attentivement le Code Théodosien, le grand recueil législatif des princes de religion chrétienne. Les collections épigraphiques, si prodigieusement enrichies depuis une soixantaine d'années, confirment pleinement cette observation. Le culte des empereurs n'eut à souffrir aucune déchéance par le fait de la politique religieuse de Constantin, qui, d'ailleurs, conserva soigneusement son titre et ses droits de *pontifex maximus*. Il n'y pouvait être touché sans danger vis-à-vis des païens qui formaient l'immense majorité des populations de l'empire. Quant aux Chrétiens, moyennant quelque diminution dans les sacrifices proprement dits, compensée par une augmentation des fêtes et des réjouissances (1), le fond des choses resta le même dans presque tout l'empire, l'Italie exceptée peut-être. Il y avait un intérêt considérable — politique et administratif — à ne pas négliger un culte qui encadrait les diverses régions de chaque province et fournissait aux habitants des organes réguliers, respectés et fort bien écoutés par le chef de l'Etat. Un Dieu est toujours bienveillant pour ses prêtres. Les Chrétiens de marque ne l'ignoraient pas et agissaient en conséquence.....

... Au surplus, les documents attestent que tout cela se faisait sans contrainte et de très bon cœur. Sans doute, on peut y voir la prolongation automatique d'anciens usages qui subsistent après avoir perdu leur signification. Je suis porté, quant à moi, à expliquer ainsi ces formules de chancellerie où des princes chrétiens parlent de leur éternité — Constance n'y manquait jamais; Théodose II, au v[e] siècle, désigne encore Constantin et Julien par ces mots : *principibus*

(1) Ce fait est scrupuleusement établi par M. l'abbé Beurlier dans sa remarquable thèse pour le doctorat : *le Culte rendu aux Empereurs*, p. 230 sqq. Paris, 1890.

æternis — qualifient de célestes les lois édictées par eux, *celestia statuta*, *sanctio divalis*, et punissent le crime de fausse monnaie comme un attentat à leurs divins visages, *divinorum vultuum adpetitor*. Mais il serait plus difficile d'appliquer cette même exégèse à la persistance de la consécration, ou élévation par voie légale et régulière, de l'Empereur mort à la dignité de Dieu. Ici, l'affaire ne se menait pas mécaniquement et on ne saurait la mettre sur le compte d'employés de chancellerie ressassant de vieilles phrases sans les comprendre. Il y avait délibération publique, proposition, discussion et vote. Sous l'empire païen, le vote ne fut pas toujours favorable; en tous cas, une fois émis, il devait être sanctionné par l'Empereur en fonction. Cet usage persista, puisque Gratien dut approuver la divinisation de son père Valentinien Iᵉʳ, et que les fils pieux du fondateur de l'orthodoxie officielle contribuèrent à placer Théodose au rang des Dieux. Il n'y eut pas jusqu'à Théodose le Jeune qui — le vᵉ siècle étant déjà avancé dans sa course (423) — s'occupa de promouvoir à la dignité divine son père Honorius. Les noms de Valentinien, de Théodose et d'Honorius se lisent, en effet, sur la liste des *divi*, récemment dressée et complétée par la science de M. Robert Mowat (1).

Ainsi l'apothéose ou divinisation légale est un fait qui se prolonge jusqu'au milieu du vᵉ siècle. M. André Lavertujon trace un intéressant tableau de la manière dont s'organisa alors l'adoration des images des empereurs chrétiens. Les *Labrata* ou *Laurata*, comme on appelait les icônes impériales, furent systématiquement mises à la portée du petit peuple, et leur rôle fut considérable dans la religion populaire de ce temps. Naturellement, les évêques n'assistaient pas avec beaucoup de sympathie à de telles démonstrations. Mais, n'osant réagir, ils imaginaient des excuses qui, au fond, constituaient d'accablants aveux, puisque en écartant le grief d'idolâtrie proprement dite, elles attestent que la

(1) *La Domus divina et les Divi*, dans le *Bulletin épigraphique* de 1885 et de 1886. M. Mowat compte soixante-dix *divi*, parmi lesquels Flavius Julius Crispus, le fils aîné de Constantin; Flavius Valentinianus, le père de Gratien, consacré par son fils; Flavius Theodosius, le grand Théodose; Flavius Honorius, le fils de Théodose, consacré en 423.

personne impériale était égale à la divinité. Cela n'était pas pour donner satisfaction à Sulpice.

Bien que sur un autre terrain, celui de la constitution du culte des saints, il ait partagé et même fomenté les sentiments populaires de son temps, en activant avec énergie un certain retour vers les façons de sentir polythéistes, il accueillit avec un dégoût profond cette renaissance indirecte et mitigée de l'ancienne adoration des personnes royales. Son sentiment anti monarchique y contribua beaucoup, cela est évident. Je confesse même qu'en me ressouvenant qu'il avait à ce moment-là sous les yeux des souverains aussi dégradés qu'Honorius et Arcadius, je n'ai guère envie de reprendre ici mon apologie de l'impératoriat. D'autre part, il faut remarquer que l'exaspération de Sulpice dut être considérablement et légitimement accrue par le fait de ces *divi* de sang royal, qui, tout en étant chrétiens, conservaient à leur profit les coutumes païennes; se permettaient tous les jours de trancher souverainement des questions de discipline, même de dogme, et dictaient la loi aux clercs en morigénant les évêques. Cette Césaropapie s'étale effrontément dans le *Code Théodosien*. Elle blessait Sulpice par deux côtés : dans son penchant de républicain et dans ses idées de théocrate. Nous tenons donc ici la vraie clef des allusions auxquelles il se livre et du courroux qui le transporte aussitôt qu'il se croit en présence d'un souverain assez impudent pour essayer de faire le pontife, ou d'un roi poussant l'aliénation mentale jusqu'à vouloir être tenu pour Dieu. Ce n'est pas de la colère, c'est de la fureur que ces prétentions à la suprématie religieuse lui inspirent. Je prie le lecteur de vouloir bien noter ce détail. Il nous aidera à pénétrer certains incidents de l'épisode priscillianiste, sur lesquels on a jusqu'ici considérablement divagué. En ce qui concerne spécialement les empereurs, ses contemporains, l'auteur de la *Chronique* se propose ouvertement de soulever contre eux l'indignation du peuple chrétien. Ces « évêques du dehors », comme Eusèbe qualifiait Constantin, qui se font adorer ou se laissent entourer d'hommages idolâtriques, en même temps qu'ils agissent et légifèrent comme chefs temporels du culte chrétien, sont pour lui un révoltant spectacle.

Le profond pessimisme qui s'était emparé de son esprit tire de là sa principale source. On peut penser ce qu'on voudra du républicanisme de Sulpice ; mais cette façon de se mêler à la politique fut véritablement très loyale et très brave. A l'heure où la *Chronique* paraissait, le noble Jean Chrisostome, pour avoir flétri les scandaleux hommages rendus à la statue d'Ælia Eudoxia, épouse d'Arcadius, se voyait dépouiller de sa dignité épiscopale par cette « Hérodiade », qui l'expulsait de Constantinople en dépit des résistances du peuple et l'envoyait mourir dans un très cruel exil.

André LAVERTUJON.

II. — PROJET D'ORGANISATION DES ÉCOLES PRATIQUES D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Suite.)

Le métier étant concret, l'enfant le pratique directement. Il résulte de cet exercice une série d'observations qui peuvent conduire les esprits bien doués à la connaissance des règles générales ou principes abstraits des différents métiers. Mais ces règles et ces principes ne sont intelligibles que grâce à la pratique, dont ils sont l'expression abstraite.

On n'a pas encore songé, fort heureusement d'ailleurs, à faire commencer l'apprentissage d'un métier par l'usage des outils dont les travailleurs se servaient il y a plusieurs siècles, par exemple, à faire employer par les apprentis laboureurs la charrue au soc d'airain du temps d'Auguste et de Virgile. Cette recherche, qui fait partie de l'histoire du métier, est digne d'intérêt sans doute, et peut donner d'utiles indications pour la prévision des progrès futurs. Mais il faut apprendre d'abord à travailler comme on travaille aujourd'hui. Cela seul est indispensable, et peut permettre d'étudier ensuite avec compétence l'histoire du métier, s'il y a lieu.

Un examen superficiel pourrait faire croire que nous indi-

quons, pour l'étude des sciences, une marche inverse, du passé au présent. Nous ferons remarquer d'abord qu'il s'agit de se servir des instruments et des autres moyens d'investigation dont on dispose aujourd'hui, et qui diffèrent beaucoup de ceux que les Anciens employaient. Mais il y a plus. La science se caractérise par sa fixité. Sans doute, elle s'étend et grandit tous les jours; mais elle a une base fixe. Ainsi l'astronomie géométrique, si ancienne, n'a pas plus changé que la géométrie elle-même. Par conséquent, enseigner cette science, c'est enseigner ce qu'on en pense aujourd'hui, c'est faire vivre nos enfants dans le présent, c'est les faire penser en géométrie et en astronomie comme nous pensons nous-mêmes, comme il faut penser. Ce n'est donc pas l'histoire de l'ignorance et des erreurs dont l'humanité s'est si péniblement dégagée que nous présentons à nos élèves, c'est au contraire le tableau des vérités successivement acquises, qui constituent actuellement l'ensemhle de la science, dont le domaine s'accroît sans cesse et ne diminue jamais.

Cette remarque nous conduit à l'étude de la langue et de la littérature nationales, ainsi qu'à celle des beaux-arts. On y trouve également la partie concrète, c'est-à-dire la pratique, la production, les œuvres, et la partie abstraite, la règle. Quoi qu'on puisse dire, c'est à peu près la règle seule qui fait l'objet de l'enseignement littéraire. Nous ferons exactement l'inverse à l'école pratique. La production seule nous préoccupera. Nous donnerons à nos élèves de bonnes habitudes littéraires et artistiques; il en résultera par surcroît la connaissance de la règle, sans que nous ayons besoin de la formuler. D'ailleurs, ce serait peine perdue, la règle n'étant pas intelligible sans la pratique. Et pourtant, c'est cette peine que prennent tant de générations de maîtres instruits et dévoués, qui enseignent la langue et la littérature, comme le prêtre enseigne la morale, en prêchant dans le désert.

Il faut constituer en éducation un milieu littéraire et artistique, c'est-à-dire faire exactement, pour les lettres et pour les beaux-arts, ce qu'on fait aux Ecoles d'Arts et Métiers pour le travail manuel, ou dans les Ecoles des Beaux-Arts pour l'art proprement dit.

Au point de vue littéraire, l'outil dont nous disposons, c'est la langue. C'est cet outil que l'enfant doit apprendre à manier habilement, par un exercice persévérant, au moyen d'un long et patient effort, jusqu'à ce que, l'habileté étant acquise par l'habitude, l'effort disparaisse, et que l'outil obéisse pour ainsi dire de lui-même, comme le serviteur docile de l'idée. Mais il faut, pour cela, faire subir à la langue la même préparation qu'à la science, c'est-à-dire la dégager de tout ce qu'elle contient d'abstrait.

Le langage de l'enfant suit dans sa formation la même marche que les langues ont suivie dans leurs formations successives. Elles ont commencé par être concrètes, comme les idées qu'elles représentaient. Les idiomes de plusieurs peuplades sauvages ne contiennent aucune expression abstraite; tel est le langage de l'enfant. C'est pourquoi le maître devrait parler à chaque enfant, selon son âge, la langue qui correspond à son développement intellectuel. C'est d'ailleurs ce que font empiriquement les parents.

L'enfant ne s'assimile que les aliments qu'il peut digérer. Lorsque, par exemple, on raconte en présence d'un enfant, sans même y prendre garde, un fait de la vie de famille, seul milieu qu'il connaisse, parce qu'il y vit, cet enfant retient le fait, et peut même le répéter presque mot pour mot. S'agit-il, au contraire, de faits qu'il n'a pu observer, il ne les retient pas. Or, presque rien de ce que lui dit le maître n'a pu être observé par lui; c'est pourquoi il retient si peu.

Les maîtres des classes élémentaires devraient être de fins lettrés et de grands philosophes. Ils ne parleraient pas à leurs élèves comme à des hommes; ils ne chercheraient pas à les faire penser en hommes; ils ne leur donneraient pas des explications toutes moins claires que la chose à expliquer. On entasse ainsi les obscurités les unes sur les autres. On explique les livres, on explique la grammaire, l'histoire, la géographie, les auteurs, et de toutes ces explications il ne reste à peu près rien. Si le livre ne peut être compris sans explications, c'est qu'on le met trop tôt entre les mains de l'élève, et alors l'explication n'est pas plus de saison que le livre.

On ne devrait ni expliquer la grammaire ni la faire apprendre par cœur, mais enseigner à l'élève la manière de s'en servir, comme il se sert de son dictionnaire. Un livre n'est qu'un outil, un instrument, un moyen de travail.

Au moment où l'on fait commencer l'enseignement littéraire, l'élève ne possède encore qu'un langage imparfait. Or, la forme artistique ou poétique ne s'est jamais manifestée dans l'histoire qu'autant que le langage a été suffisamment perfectionné. Par conséquent, l'élève n'est pas apte à recevoir le genre de culture qu'on se propose précisément de lui donner. De plus, le génie littéraire est toujours apparu sous sa forme créatrice ou productive, longtemps avant de se présenter sous la forme critique. Or, c'est de critique et d'analyse que se compose l'enseignement. On n'y observe donc pas la loi du développement esthétique, qui est la même pour l'individu que pour l'espèce; de là le peu de résultat de l'enseignement littéraire chez la grande majorité des élèves.

L'enseignement pratique du français n'existe nulle part. On enseigne indirectement le français au moyen des langues anciennes. Les habitudes acquises sont si puissantes, qu'on a tenté de faire servir les langues vivantes au même résultat. C'est l'enseignement pratique et direct du français, sans aucun intermédiaire, que je voudrais organiser.

Si l'on parle correctement autour de lui, l'enfant ne tarde pas à s'exprimer avec la même correction. L'enseignement de la parole, de la diction, n'est institué ni à l'école primaire ni au collège. C'est l'art de bien dire qu'il s'agit d'enseigner par l'exercice, par l'usage, par la pratique. Pour cela, un seul point est nécessaire, avoir un maître qui sache bien dire, bien parler, bien lire, et qui veuille se prêter à transmettre lui-même son talent à ses élèves. Il constituera ainsi un milieu oratoire, où l'art de la parole sera la seule affaire. Libre de ses moyens d'action, il prendra les mesures qui lui sembleront les meilleures. Il pourra, s'il le juge à propos, faire dialoguer ses élèves et prendre part à la conversation. Peu importent les moyens, en pareille circonstance, pourvu que le résultat soit obtenu. Le résultat, c'est d'habituer l'enfant à se rendre maître de sa parole au point de pouvoir s'adresser

à une foule aussi librement qu'à un seul de ses petits condisciples, en prononçant distinctement, en articulant les mots, en ponctuant la phrase, en y mettant non seulement le ton, mais aussi le geste. Le but n'est pas de former de futurs orateurs ; c'est de faire servir la parole au développement intellectuel et esthétique de l'enfant, en utilisant ces facultés d'éloquence naturelle qui sont inhérentes à l'enfance de l'individu comme à celle de l'espèce.

C'est de la même manière que le maître enseignera la langue écrite, en ne négligeant aucune de ses parties fondamentales, l'écriture, l'orthographe, le style, qu'on a le grand tort de séparer.

Nous sommes maintenant dans un milieu littéraire où l'unique occupation, l'unique souci, c'est d'écrire. Dans les classes de langues vivantes, on avait recommandé d'employer, à l'exclusion de toute autre, la langue étrangère qu'il s'agissait d'enseigner. Ainsi, l'on devait faire la classe en allemand ou en anglais et ne parler que l'une ou l'autre langue. Eh bien ! la méthode sera la même ; mais on ne la laissera pas devenir lettre morte. L'écriture sera usitée à l'exclusion de la parole. L'enfant s'habituera à écrire comme il s'habitue à parler. Chez lui, tout est spontané : la pensée se présente à lui sous la forme parlée, et il la parle ; elle se présentera de même sous la forme écrite, et il l'écrira sans plus de difficulté.

Le rôle du maître consiste surtout à favoriser l'évolution des aptitudes naturelles. Il leur donne l'occasion de se manifester et de se produire ; il les met en œuvre, et, sans paraître les diriger, il en rectifie les déviations. Ce n'est pas le lendemain qu'il doit corriger la faute, c'est le jour même, c'est à l'instant où elle est commise. Il faut refaire le travail mal fait et le recommencer jusqu'à ce qu'il soit bien fait, parce qu'on ne peut pas le laisser ainsi.

On s'est parfois étonné de l'habileté spéciale d'enfants auxquels on s'est plu à donner la dénomination de petits prodiges. On a pris ce terme en mauvaise part, parce qu'on a vu sacrifier l'intérêt de ces enfants à la sotte vanité de leurs parents ou à la cupidité de certains entrepreneurs. Cependant,

pour peu qu'on y réfléchisse et qu'on se rappelle plusieurs biographies célèbres, on reconnaîtra dans cette habileté précoce le germe de grands talents. Dans tous les cas, c'est par des procédés analogues à ceux que je recommande, c'est-à-dire par le simple exercice, sans la formulation d'aucune règle, que cette habileté a été acquise.

C'est une semblable initiation qui a manqué à la plupart de ces hommes qui végètent, dans mainte profession, par suite de leur inhabileté à exécuter leurs conceptions ou leurs desseins les mieux arrêtés. Comment un orateur pourrait-il s'abandonner à son inspiration, s'il n'était certain que son langage traduira fidèlement sa pensée ? Il sait d'avance qu'aucune incorrection n'est à redouter. Autrement, il serait paralysé par la crainte de mal dire, comme le sont ordinairement ceux qui n'ont pas l'habitude de parler en public. Il en est de même de l'écrivain et, en général, de tous les artistes qui se sont habitués à vaincre les difficultés matérielles de leur art.

A l'école pratique d'enseignement secondaire, l'élève devra contracter, autant que ses aptitudes le lui permettront, cette habileté de parole, cette facilité de style que nos collègues des lettres semblent, au contraire, redouter.

« Ecrire avec facilité, quel crime abominable ! » s'écrieraient-ils volontiers.

Le maître devra prêcher d'exemple...

S'il est lui-même un écrivain, et c'est de toute nécessité, il n'a pas tardé à constater chez ses élèves certaines dispositions plus ou moins hâtives, plus ou moins prononcées, à sentir et à réaliser l'harmonie des mots et des formes du langage. C'est le sentiment de cette harmonie qu'il saura diriger, exercer, rectifier, jusqu'à ce qu'il ait transmis à ses élèves toute la partie de son propre talent que chacun d'eux aura pu s'assimiler.

Le maître ne crée pas, il éveille chez ses élèves toutes ces puissances endormies par lesquelles leur activité se manifeste selon l'excitation qu'elle reçoit.

La première activité de l'enfant, exubérante et désordonnée, se traduit par l'exercice de ses forces physiques. Tout

se rapporte alors à la satisfaction de ses besoins, et paraît être subordonné à sa croissance. Nous avons cherché à régulariser cette activité en présentant l'utile à l'intelligence de l'enfant, pour l'habituer à employer ses forces physiques à son usage personnel et au service d'autrui.

Nous lui avons donné les premières notions scientifiques comme explication du monde matériel. Loin de nuire à l'essor de son imagination, ces premières notions lui ouvrent un monde plus grandiose que le monde des rêves, des fables et des fictions. C'est le monde réel, tel qu'il nous apparaît.

Au delà de cet astre brillant que l'enfant aperçoit dans le ciel, qu'y a-t-il encore ? D'autres astres. Et au delà de cette petite étoile à peine visible, qui scintille faiblement, et que le plus léger flocon nuageux suffit pour voiler, on ne voit plus rien ; est-ce que tout s'arrête là ? A mesure que l'homme a augmenté la puissance de sa vision par des moyens artificiels, il a découvert de nouveaux astres, invisibles à l'œil dépourvu d'instruments optiques. C'est ainsi qu'il a été amené à penser qu'il existe, dans l'immensité de l'espace, une multitude d'astres qu'il ne verra jamais, qui resteront toujours invisibles pour l'observateur muni des plus puissants télescopes. Quel champ plus vaste pourrait-on donner à l'imagination de l'enfant ? Il rêve de ces astres inconnus, qu'aucun œil humain n'a jamais pu entrevoir. La merveilleuse beauté des choses du ciel le ravit et le transporte ; elle élève ses sentiments et agrandit ses idées. Pourquoi peupler son esprit de chimères, lorsqu'on peut lui offrir un pareil spectacle ?

Qu'est-ce, à côté de cela, que ces notions de géographie qu'on s'évertue à lui inculquer, et quelle influence peuvent-elles bien exercer sur son développement intellectuel ? Qu'est-ce que la terre tout entière avec ses mers, ses continents et ses chaînes de montagnes ? Nous n'y pouvons faire voyager l'enfant ; son jeune âge s'y oppose ; tandis que nous pouvons déjà le faire voyager dans le ciel de la même manière que l'homme lui-même. Ce voyage accompli, les excursions terrestres lui sembleront chose facile. La lecture d'une carte de géographie ne sera qu'un jeu pour lui. Mais il com-

prendra que la vue de toutes ces terres éloignées pourra seule lui en donner une idée exacte, puisque c'est par la vue, par l'observation, qu'il a fait la conquête du ciel. Il sentira donc la nécessité de se déplacer pour satisfaire son insatiable curiosité. Le goût des voyages deviendra chez lui d'autant plus vif qu'il sera plus convaincu que le monde ne se laisse pas deviner, mais qu'il faut le voir et l'observer pour le connaître.

C'est d'une manière analogue que se développera dans l'esprit de l'enfant, par l'étude de l'astronomie, le goût des voyages dans le temps au moyen des livres et des documents de toute sorte que le passé nous a légués.

Le premier soin d'un voyageur, c'est de reconnaître le lieu où il se trouve. C'est également la première pensée au moment du réveil. Dès que l'intelligence de l'enfant est suffisamment éveillée, c'est sa grande préoccupation. Les notions astronomiques qu'on lui donnera, non pas sur un livre, mais devant le ciel bleu, le renseigneront exactement à cet égard. De plus, grâce à ces notions, sa jeune imagination prendra un essor que rien ne pourra jamais entraver, parce qu'elles l'habitueront à se mouvoir librement dans l'espace sans bornes et dans la durée sans limites.

C'est à tort qu'on oppose la science à la poésie et aux beaux-arts, comme si la faculté de comprendre pouvait exclure le désir d'admirer ou le besoin d'agir.

Non seulement l'enfant est tout activité, mais encore il est tout sensibilité et tout intelligence. C'est déjà l'homme lui-même. Il ne s'agit donc pas de développer l'une après l'autre les différentes activités qui se manifestent dès le jeune âge ; mais il faut leur donner toutes les stimulations qu'elles peuvent recevoir, de manière que la vie de l'enfant soit aussi intense et aussi complète que le sera plus tard la vie de l'homme. Malheureusement, peu d'existences humaines sont intenses et complètes. La plupart des hommes emportent dans la tombe des trésors d'activité qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de dépenser, et dont ils n'ont même jamais eu conscience, faute d'essai ou d'exercice.

L'enfant est artiste et poète, mais il n'est pas grammairien

et ne saurait l'être, l'art et la poésie ayant précédé la grammaire. Il est doué d'une intensité de vie extraordinaire, et quoi qu'il fasse, il est incapable de la dépenser. Non seulement il remplit toute la maison de bruit et de mouvement, mais encore il anime tout ce qui l'entoure. Lorsqu'il souffre, le ciel est moins bleu, les roses sont moins fraîches, la nature tout entière est triste et compatit à sa douleur. Si, au contraire, il est joyeux, sa gaîté est si communicative, il voit tout le monde si heureux autour de lui, qu'il prête à tous les êtres la joie qui épanouit son cœur.

Il est surtout impressionnable; il sent vivement, sa sensibilité est exquise; mais les moyens d'expression lui manquent, ou du moins ceux qu'il possède sont rudimentaires.

Avant de savoir parler, il n'en éprouvait pas moins les divers besoins physiques, sans pouvoir toutefois les traduire par la parole. Cependant, ses parents, sachant ce qui convenait le mieux à son jeune tempérament, s'empressaient de lui donner l'alimentation, les soins et tout ce qui lui était bon et utile. Seul et livré à lui-même, il eût été incapable de subvenir à ses premiers besoins.

Au point de vue esthétique, ce sont également les moyens d'expression qu'il faut donner à l'enfant. Seul, il serait incapable de surmonter les premières difficultés, et s'arrêterait à ces essais informes qu'on retrouve chez les peuples arriérés. En fait d'art, il ne sait ni lire ni écrire : les moyens d'expression lui manquent. C'est aux maîtres, à l'orateur, à l'écrivain, à l'artiste, qu'il appartient de les lui donner. Qu'ils parlent, qu'ils écrivent, qu'ils exercent leur art devant lui. Qu'ils constituent un milieu oratoire, littéraire, artistique; qu'ils y réalisent le beau sous toutes ses formes; qu'ils joignent à l'harmonie des mots et des idées l'harmonie des sons, de la ligne et de la couleur. C'est ainsi qu'ils inspireront à l'enfant le goût et le sentiment du beau par l'exemple, et non par le précepte.

Qu'ils empruntent les sujets de leurs œuvres à la civilisation contemporaine, à la vie de famille, ils n'auront besoin d'aucun autre artifice. L'enfant ne porte-t-il pas en lui-même tout un monde d'inspirations poétiques : la joie de ses jeunes

années, l'immense tendresse qui remplit son cœur, son amour de la vie, pour lui si bonne et si pleine de promesses, sa foi en l'avenir, sa riche imagination, son enthousiasme et toute l'ardeur des sentiments qui l'animent?

On favorisera ainsi l'éclosion d'une véritable renaissance des lettres et des beaux-arts. L'expression esthétique de la vie moderne sera rendue par l'imagination de l'enfant dans toute sa fleur, au moyen de compositions naïves et gracieuses comme la jeunesse elle-même, vivantes et sincères parce qu'elles auront été réellement vécues et senties.

Que l'enfant sache lire et écrire en tout genre, et cela suffit; c'est-à-dire, qu'on lui enseigne, non pas les principes, non pas les règles, mais les éléments ou les commencements des choses. Qu'il sache lire et écrire en poésie, en musique, en peinture, en architecture même. Qu'il choisisse librement la langue qui lui convient le mieux. S'il ne peut comprendre ou parler plusieurs langues, qu'il en sache comprendre ou parler au moins une. Le but n'est pas de former des poètes, ni des écrivains, ni des artistes de quelque genre que ce soit, c'est de faire occuper aux lettres et aux beaux-arts, dans l'éducation de la jeunesse, la même place qu'ils ont occupée dans l'histoire. L'appréciation de leur influence civilisatrice est un thème tellement ancien, qu'il est inutile d'insister sur un sujet si rebattu. Mais pourquoi s'être borné jusqu'ici à introduire dans l'enseignement les lettres, sans les beaux-arts? C'est le langage artistique sous toutes ses formes qu'il faut parler et faire comprendre à l'enfant. Aucune nature n'est assez mal douée pour ne pouvoir l'apprendre, au moins dans une certaine mesure.

Que tous les modes d'expression esthétique soient donc mis à la disposition des élèves dans l'école pratique d'enseignement secondaire. Non seulement le maître réalisera cette expression et la fera réaliser par ses élèves, mais encore il rassemblera tous les chefs-d'œuvre dont il pourra s'entourer, et ce sont les chefs-d'œuvre contemporains qui serviront de premiers guides, parce que l'élève y retrouvera plus aisément ses propres sentiments, le milieu étant le même pour l'artiste et pour lui.

La contemplation des modèles antiques et leur imitation, que préconisent nos collègues des lettres, laissent leurs élèves indifférents et froids, parce que l'enfant ne peut pénétrer directement dans la civilisation des Anciens. Il faut d'abord le faire pénétrer dans la civilisation actuelle, dans ce qu'elle contient de plus beau, de plus grand, de plus noble, de plus élevé en tout genre.

L'enfant doit vivre avec les vivants, avant de vivre avec les morts.

J'ai cherché à vous faire comprendre, mes chers Collègues, ce que j'entends par une école pratique d'enseignement secondaire.

Il me sera facile de résumer à présent les idées que je soumets à votre appréciation.

Nous partons de ce principe que la science doit renouveler toute l'instruction publique, comme méthode et comme doctrine, ainsi qu'elle a renouvelé les études médicales.

Cette rénovation, d'abord partielle, tendra ensuite à devenir générale.

De là l'idée d'annexer aux collèges communaux de petites écoles pratiques, qui pourraient, grâce à un heureux concours de circonstances, se développer et grandir selon les lois de l'évolution.

On y enseignerait par la pratique, parce que c'est seulement ainsi qu'on apprend dans la vie.

On y enseignerait le présent, parce que c'est dans le présent que nous vivons et que nous avons besoin de savoir vivre.

On y étudierait les principales manifestations de l'activité humaine, qu'on retrouve en tout homme et en toute civilisation, parce que c'est leur ensemble qui constitue réellement la matière de l'enseignement général.

Aucune réglementation n'entraverait l'essor des différentes aptitudes : il n'y aurait ni études obligatoires, ni classement, ni examens, ni diplômes.

L'idée de l'apprentissage serait généralisée et appliquée aux divers modes de l'activité humaine. Chacun mettrait le temps qui lui serait nécessaire pour apprendre, et recevrait

tous les enseignements qu'il serait disposé ou apte à recevoir en qualité et en quantité.

L'école pratique serait la préparation directe à la vie : chacun y apprendrait à vivre de la vie la plus complète et la plus fructueuse pour lui-même et pour la société, parce qu'il ferait à l'école l'apprentissage de la vie en exerçant toutes ses activités, en les affinant par l'usage et en prenant, par l'exercice, la mesure de chacune d'elles.

Le but et le résultat de l'école pratique d'enseignement secondaire seraient de former des hommes d'action et non pas des diplômés, des producteurs et non pas des fonctionnaires.

Emile RIGOLAGE.

III. — LE MOUVEMENT SYNDICAL EN ANGLETERRE
(*Suite*).

VIII

LE MONDE SYNDICAL (1892-1894).

D'après les meilleurs renseignements statistiques, d'ailleurs très incomplets, on peut dire que sur environ 9 millions d'hommes âgés de 21 ans, 7 millions appartiennent à la classe ouvrière. D'autre part, sur 100 personnes de tout âge, on estime à 18 environ le nombre des travailleurs hommes adultes. Sur ces données, le nombre des Trade Unionistes est d'environ 20 p. 100 des ouvriers adultes, soit 1 syndiqué sur 5 ouvriers. Cette proportion varie beaucoup suivant les villes et les contrées; ainsi, dans les centres industriels et miniers, la proportion est très forte, puisque presque tous les ouvriers sont syndiqués. A la fin de 1892, le nombre total des Unionistes en Angleterre dépassait 1,500,000.

Statistique des Syndiqués, en 1892, dans les grandes industries du Royaume-Uni :

INDUSTRIES	ANGLETERRE	ÉCOSSE	IRLANDE	TOTAL
Métallurgie	233,450	45,300	8,250	287,000
Bâtiment	114,500	24,950	8,550	148,000
Mines	325,750	21,250	»	347,000
Industries textiles .	184,270	12,330	3,400	200,000
Vêtements, cuirs et peaux	78,650	8,400	2,950	90,000
Imprimerie	37,950	5,650	2,400	46,000
Transports et journaliers	302,880	21,670	10,450	335,000
Industries diverses.	46,550	7,450	4,000	58,000
TOTAUX	1,324,000	147,000	40,000	1,511,000 (1)

(1) Dans ce total sont comprises 52 Unions d'ouvrières comptant 99,650 membres, dont 80,900 pour les industries textiles.

Métallurgie. — Les 287,000 syndiqués de la métallurgie sont répartis en 260 Unions distinctes. Les quatre grandes organisations nationales de métallurgistes comprennent, à elles seules, plus de la moitié de l'effectif total des syndiqués. La Société des fabricants de chaudières et des constructeurs de navires réunis — *(United Society of Boilermakers and Iron Shipbuilders)*, — fondée en 1832, avec 39,000 membres, est incomparablement la plus puissante; non seulement elle n'a aucune rivale, mais encore elle groupe la presque totalité des travailleurs de cette profession. La Société amalgamée des mécaniciens *(Amalgamated Society of Engineers)*, fondée en 1851, qui comprend 66,000 membres en Angleterre et 5,000 à l'étranger, est l'Union la plus fortement centralisée de tous les pays. Les deux autres groupements principaux sont : la Société amicale des fondeurs en fer *(Friendly Society of Ironfounders)*, fondée en 1809, et l'Association des constructeurs de navires ou charpentiers en fer *(Associated Society of Shipwrights)*, fondée en 1882, par la réunion d'Unions locales de cette corporation.

Le tableau suivant donne le nombre de syndiqués dans chacune des grandes branches de la métallurgie et de la construction des navires, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande réunies :

Mécaniciens et fabricants de machines	85,000
Forgerons et maréchaux ferrants.	9,900
Ouvriers du cuivre jaune et rouge	15,500
Ferblantiers et tôliers	17,500
Fondeurs en fer	23,250
Ouvriers des constructions navales.	62,350
Ouvriers des fonderies de fer et d'acier	25,000
Ouvriers en métaux précieux	3,500
Ouvriers en métaux divers.	45,000
Total	287,000

Le Bâtiment. — 120 Unions distinctes groupent les 148,000 ouvriers syndiqués du bâtiment; mais trois Unions nationales représentent à elles seules la moitié de ce nombre total. La Société amicale des ouvriers maçons de pierre

(Friendly Society of Operative Stonemasons) fut fondée en 1832; cette Union nationale, qui compte 16,000 membres, est la plus puissante des trois. La plus grande et la plus riche est la Société amalgamée des charpentiers et menuisiers *(Amalgamated Society of Carpenters and Joiners)*, qui, fondée en 1860, groupe 34,000 membres en Angleterre et 4,000 à l'étranger, soit les trois quarts des ouvriers syndiqués dans ces deux professions. La même situation brillante est occupée par la Société des maçons de brique *(Operative Bricklayers' Society)*, qui, constituée en 1848, groupe 22,000 membres.

Nombre des syndiqués dans chaque profession du bâtiment :

Maçons (de pierre)	25,250
Maçons (de brique)	27,000
Charpentiers et menuisiers	44,100
Ebénistes	9,500
Scieurs et ouvriers des forêts	4,750
Plâtriers	9,000
Peintres	15,550
Plombiers	7,000
Tapissiers et polisseurs	3,250
Ouvriers de divers métiers du bâtiment	2,600
Total	148,000

Mineurs. — Les ouvriers mineurs et carriers, qui possèdent 65 sociétés, occupent incontestablement le premier rang parmi les travailleurs syndiqués de l'Angleterre. Sur les 347,000 mineurs syndiqués, les deux tiers composent la puissante Fédération des mineurs de la Grande-Bretagne, établie en 1888. Cette Fédération comprend vingt organisations indépendantes et autonomes, parmi lesquelles : l'Association des mineurs du Yorkshire, fondée en 1858, qui, fortement centralisée, groupe 55,000 adhérents, et la Fédération des mineurs du Lancashire, fondée en 1881, qui compte 43,000 adhérents. En dehors de la Fédération, il faut citer l'Association des mineurs du Northumberland, fondée en 1863, qui comprend 17,000 membres, et l'Association des mineurs du Durham, fondée en 1869, qui a 50,000 adhérents; ces deux sociétés constituent l'Union nationale des mineurs.

Répartition des syndiqués mineurs et carriers :

Mineurs de charbon et de fer	318,500
Mécaniciens des houillères	6,500
Carriers	10,500
Ouvriers des mines de schiste	1,750
Divers	9,750
Total	347,000

Les Unions de mineurs sont, en majorité, des Unions régionales n'ayant pas de caisses de secours contre la maladie, le chômage, etc.

Industrie textile. — Les deux tiers des 200,000 ouvriers syndiqués de l'industrie textile appartiennent à la branche du coton, tandis que les ouvriers de la laine, au contraire, ont un mouvement syndical sans importance réelle. L'Association amalgamée des ouvriers fileurs de coton *(Amalgamated Association of Operative Cotton Spinners)*, établie en 1853, comprend 19,500 membres répartis dans 40 Associations régionales. L'Association amalgamée des tisseurs des provinces du Nord *(Northern Counties Amalgamated Association of Weavers)*, fondée en 1884, compte 71,000 membres. L'Association amalgamée des ouvriers cardeurs et souffleurs, créée en 1886, groupe 31,000 membres. Ces trois Associations ont fondé entre elles, en 1886, l'Association des ouvriers unis de l'industrie textile *(United Textile Factory Workers' Association)*, qui a toujours exercé une influence politique considérable.

Répartition des ouvriers syndiqués dans chacune des branches principales de l'industrie textile :

Fileurs de coton	19,500
Tisseurs de coton	83,000
Ouvriers cardeurs de coton	31,000
Ouvriers de la laine	15,500
Ouvriers trieurs et cardeurs de laine	2,500
Tisseurs de soie	2,560
Tisseurs de lin	3,390
A reporter	157,450

Report	157,450
Tisseurs de tapis	3,000
Ouvriers de la bonneterie	6,500
Fabricants de dentelles	4,500
Tisseurs d'élastiques	700
Teinturiers, blanchisseurs et finisseurs	12,100
Surveillants et contremaîtres	5,250
Imprimeurs et graveurs sur calicot	2,500
Divers	8,000
Total	200,000

Vêtements, cuirs et peaux. — Les ouvriers de ce groupe d'industries sont peut-être les moins solidement organisés parmi les travailleurs ayant une véritable profession *(skilled)*, Seule, l'Union nationale des cordonniers *(National Union of Boot and Shoe Operatives)*, fondée en 1874, compte plus de 43,000 membres et exerce un contrôle effectif sur les conditions du travail à la machine dans la cordonnerie. La Société amalgamée des tailleurs *(Amalgamated Society of Tailors)*, fondée en 1866, comprend 17,000 membres.

Statistique des syndiqués dans les professions principales de ces industries :

Cordonniers	49,000
Cuirs et peaux	6,550
Tailleurs	23,900
Chapeliers et gantiers	10,550
Total	90,000

Industrie du Livre. — Les 46,000 syndiqués de cette industrie sont répartis en quatre grandes Unions comptant 27,000 membres et 45 petites Sociétés qui se partagent 19,000 adhérents. Les typographes possèdent trois Unions importantes : la Société des compositeurs de Londres *(London Society of Compositors)*, créée en 1848, qui compte 9,800 membres sur 12,000 typographes environ à Londres ; l'Association typographique, établie en 1849, qui groupe 11,500 membres dans les diverses parties du pays ; enfin, l'Association typographique d'Ecosse, fondée en 1852, qui com-

prend 3,000 adhérents. La quatrième grande Union du Livre est l'Union consolidée des relieurs, créée en 1835, qui compte 3,000 membres.

Répartition des syndiqués dans chaque profession principale de l'industrie du livre :

Typographes et imprimeurs-conducteurs . . .	33,250
Relieurs.	6,150
Fabricants de papier	3,650
Divers	2,950
Total.	46,000

Nous donnons ci-après le nombre d'ouvriers syndiqués dans quelques professions diverses :

Vanniers et brossiers	3,250
Carrossiers et charrons.	7,000
Tonneliers	6,000
Verriers	8,000
Meuniers et boulangers	12,000
Potiers	7,900
Divers	13,850
Total.	58,000

Ouvriers des transports, manœuvres et marins. — Parmi les 120 organisations qui relèvent de cette grande division, il faut citer : la Société amalgamée des employés de chemins de fer *(Amalgamated Society of Railway Servants)*, fondée en 1872, qui compte 31,000 membres. Par ses cotisations élevées, ses caisses de secours contre la maladie, le chômage, les accidents, la vieillesse, l'importance de ses fonds de réserve, cette Société présente beaucoup d'analogie avec les Unions nationales de mécaniciens et d'ouvriers du bâtiment. La Société des mécaniciens et chauffeurs de locomotives, fondée en 1880, groupe 7,000 membres. L'Union nationale des travailleurs agricoles, créée en 1872, qui compte 15,000 membres, est essentiellement une Société de secours mutuels. L'Union nationale des ouvriers du gaz et des manœuvres, établie en 1889, comprend 36,000 adhérents.

Répartition des syndiqués dans ces diverses industries :

Marins, pêcheurs	39,250
Employés de chemins de fer	48,000
Conducteurs de machines (autres que ceux des mines et des chemins de fer)	6,770
Charretiers, voituriers	23,500
Manœuvres	217,480
Total	335,000

Le mouvement syndical est beaucoup plus développé dans certaines corporations que dans d'autres. Les fileurs de coton du Lancashire sont à peu près tous membres de l'Association existante; il en est de même chez les ouvriers des constructions navales. La proportion des mineurs syndiqués est de 80 p. 100. Parmi les tonneliers de Dublin, les verriers du Centre, les verriers à bouteilles du Yorkshire, les tullistes de Nottingham, le non-syndiqué est, en fait, inconnu. Sur le chiffre total de un million et demi de syndiqués, la moitié, soit 750,000 ouvriers, appartiennent à trois industries : les mines, les ouvriers du coton et la métallurgie. Au contraire, on peut dire que, dans leur ensemble, les manœuvres, aides, hommes de peine, ainsi que les ouvrières, n'ont pas encore adopté l'organisation syndicale.

Le tableau suivant montre la progression du nombre des membres entre 1850 et 1895, dans chacune des plus grandes Unions et Fédérations. Il est inutile de faire ressortir l'importance de ces chiffres, par eux-mêmes suffisamment éloquents.

Mouvement de l'effectif des principales Fédérations et de quelques Syndicats entre 1850 et 1895.

DENOMINATION DES SOCIETES	DATE DE FONDATION	1850	1860	1870	1880	1890	1895
Société des mécaniciens.	1851	5,000	20,935	34,711	44,692	67,928	79,134
Société amicale des fondeurs en fer	1809	4,073	7,973	8,994	11,580	14,821	15,176
Société des constructeurs de machines.	1824	2,068	2,050	2,819	4,134	5,822	7,085
Association des fondeurs en fer d'Ecosse. . . .	1831	814	2,084	2,766	4,664	6,198	6,612
Société des constructeurs de navires	1832	1,771	4,146	7,261	17,688	32,926	39,629
Société amicale des maçons de pierre	1832	4,671	9,125	13,965	12,610	12,538	16,174
Société des maçons de brique.	1848	340	1,641	1,441	5,700	12,740	24,123
Union générale des charpentiers et menuisiers .	1827	535	2,228	8,008	4,420	2,485	5,841
Association des typographes	1849	603	1,473	2,430	5,350	9,016	13,593
Société des compositeurs de Londres	1848	1,800	2,650	3,350	5,100	8,910	10,280
Union consolidée des relieurs.	1835	420	500	915	1,501	2,910	3,373
Société des fabricants de voitures.	1834	1,567	4,086	5,801	4,989	5,367	5,675
Société amicale des verriers.	1849	500	1,355	1,776	1,963	2,123	2,146
Société des imprimeurs sur calicot.	1841	375	508	570	690	860	»
Société des ouvriers d'usines métallurgiques. .	1844	200	330	280	258	304	»
Société des forgerons	1857		856	1,590	2,002	2,300	4,175
Amalgamation des charpentiers et menuisiers .	1860		618	10,178	17,764	31,495	44,155

Mouvement de l'effectif des principales Fédérations et de quelques Syndicats entre 1850 et 1895 (Suite).

DENOMINATION DES SOCIETES	DATE DE FONDATION	1850	1860	1870	1880	1890	1895
Association des charpentiers et menuisiers . .	1861			3,585	4,673	4,742	7,120
Association nationale des plâtriers	1862			2,461	3,211	4,236	8,486
Association des mineurs du Northumberland .	1863			5,328	10,707	16,961	20,522
Association des fondeurs en cuivre	1866			1,457	1,890	2,162	»
Association des plombiers	1832			1,537	2,232	5,350	8,146
Alliance des ébénistes	1865			242	1,346	4,298	3,863
Société des maçons de briques unis	1832			3,850	3,282	1,725	3,500
Amalgamation des tailleurs	1866			4,006	12,583	16,629	15,005
Amalgamation des fileurs de coton	1853			10,518	11,834	18,145	18,234
Société des verriers à bouteilles	1860			792	1,061	1,899	2,525
Association des mineurs du Durham	1869			1,899	30,000	49,000	58,400
Société nationale des ouvriers du cuivre	1872				4,633	7,958	5,751
Association des modeleurs-mécaniciens	1872				824	2,205	3,160
Union nationale des ouvriers en chaussures . .	1874				6,404	23,459	40,720
Société des employés de chemins de fer	1872				8,589	26,360	38,119
Association des mineurs du Yorkshire	1858				2,800	50,000	50,379
Association des ouvriers des machines	1844				279	2,501	»

Arrivé au terme de cette étude, nous tenons à exprimer, comme positiviste et comme syndiqué français, notre vive gratitude à M. et à M[me] Webb pour leur grand ouvrage qui contribuera certainement à l'éducation syndicale et sociale des prolétaires occidentaux.

Mais cette analyse, malgré sa longueur, reste encore très incomplète. Nous aurions pourtant atteint notre but si le lecteur pouvait maintenant se faire une opinion suffisamment éclairée sur l'évolution du mouvement syndical en Angleterre. Au surplus, une traduction française de l'*Histoire du Trade Unionisme*, due à M. Alfred Métin, a été publiée par l'éditeur Giard et Brière, rue Soufflot, 16, Paris; nous ne saurions trop recommander à nos confrères positivistes et aux travailleurs syndiqués de lire et d'étudier cet ouvrage avec le haut intérêt social qu'il comporte.

(A suivre.) F. FAGNOT.

BIBLIOGRAPHIE

APPRÉCIATION D'AUGUSTE COMTE PAR M. E. DUHRING.

Nous présentons aux lecteurs de la *Revue* une appréciation allemande d'Auguste Comte et de son œuvre, émanée d'un philosophe et d'un savant distingué, M. E. Dühring. Elle a été tirée d'un ouvrage de cet auteur, intitulé : *Histoire critique de la philosophie* (1), et forme le second chapitre de la deuxième section (intitulée : Schopenhauer, Comte et la philosophie contemporaine) de la troisième partie de cet ouvrage, qui porte elle-même le titre significatif : « La philosophie depuis sa régénération par les Allemands. » Je me suis borné à traduire aussi fidèlement qu'il m'a été possible le texte de l'auteur, laissant au lecteur le soin de redresser les assertions erronées ainsi que les critiques plus ou moins fondées, qui s'expliquent, du reste, naturellement par le point de vue spécial du penseur allemand dont je dirai dans la suite quelques mots.

Il m'a paru intéressant, sans vouloir entamer une polémique avec l'illustre auteur, de constater simplement l'impression produite par notre maître en Allemagne et particulièrement sur un des coryphées de la philosophie allemande. En effet, M. Dühring, autant que j'ai pu le constater par l'étude attentive de quelques-uns de ses ouvrages, me paraît doué d'une valeur incontestable, savant aussi distingué que penseur original. Il représente par conséquent, en vertu de ces qualités et d'une grande indépendance d'esprit et d'allures, aussi bien que possible, le grand milieu germanique, et l'attitude prise par lui à l'égard du fondateur de la Philosophie et de la Politique positives ne saurait nous laisser indifférents.

En effet, ce qui, à mon avis, intéressera en première ligne le public positiviste dans la brève notice consacrée à notre maître, ce n'est pas autant le fond même de l'appréciation qu'on va lire,

(1) Kritische Geschichte der Philosophie von ihren Anfængen bis zur Gegenwart, von Dr E. Dühring. Zweite vermehrte Auflage. Berlin. L. Heimann, 1873.

mais la lumière qu'elle jette sur l'état d'esprit du public cultivé de l'Allemagne, et sur le point précis où l'évolution des idées philosophiques en est arrivée, ou plutôt était arrivée au moment de la publication du livre cité. Et sous ce rapport, le travail suivant est curieux et plein de renseignements.

Il est donc entendu que l'appréciation de M. Dühring ne nous apprendra rien sur l'œuvre capitale d'Auguste Comte, que les critiques formulées sont assez faibles et ne dénotent guère une compréhension plus profonde de la grande construction du maître, surtout de tout ce qui est ultérieur au *Cours de philosophie positive*. Ceci dit, il faut reconnaître que les critiques, si elles sont parfois injustes, ne sont pourtant point formulées à la légère, mais elles dérivent constamment des idées individuelles de notre auteur, exposées avec plus ou moins de suite et de développements dans de nombreux ouvrages. Elles dénotent par conséquent une divergence de vues fondamentale, qu'une étude approfondie de l'auteur allemand mettrait en pleine lumière. Mais c'est une tâche que je laisse à d'autres plus compétents que moi. Voyons plutôt en quoi nous sommes d'accord avec l'illustre critique.

Notons d'abord que M. Dühring, en dépit de nombreuses critiques, reconnaît — plutôt implicitement qu'explicitement, il est vrai — le grand rôle qui incombe à notre maître dans l'évolution de la pensée moderne. Ceci ressort du fait même de lui avoir consacré un chapitre spécial dans son « Histoire de la philosophie ». Il range, en effet, Auguste Comte à côté des grands novateurs modernes en philosophie, à côté de Giordano Bruno, de Descartes, de Hume, de Kant et de Schopenhauer. C'est un aveu d'autant plus précieux, et une concession d'autant plus méritoire, qu'en général les Allemands d'après la guerre — fussent-ils philosophes — ne sont guère prodigues de louanges envers les penseurs étrangers, et particulièrement envers les Français. M. Dühring professe en outre une grande admiration pour les qualités de caractère d'Auguste Comte, et mentionne avec éloge sa compétence dans les sciences, et spécialement en mathématique. Si, néanmoins, la signification et la portée véritables de la grande synthèse d'Auguste Comte lui échappent totalement, ce n'est pas autant la faute à M. Dühring personnellement, je crois, mais plutôt celle du milieu germanique actuel, quelque peu arriéré sur le terrain des spéculations sociales et morales, et se plaçant volontiers au point de vue individualiste.

Pourtant, il serait injuste de confondre le fondateur de la « philosophie réelle » (Wirklichkeitsphilosophie) dans la foule des

métaphysiciens ontologistes et téléologistes, éclos en Allemagne à la suite de Kant. Mathématicien, économiste et philosophe, il a fait preuve d'un certain esprit réformateur, qui le différencie d'une manière radicale du vulgaire des professeurs et des compilateurs de compendiums, auxquels il a voué lui-même une haine vigoureuse, d'autant plus qu'il a eu beaucoup à souffrir de la pédantocratie, ou de la « scoliarchie », comme il l'appelle. Après avoir professé, avec beaucoup de succès, la philosophie et l'économie politique à l'Université de Berlin, M. Dühring, à la suite de certains démêlés avec plusieurs de ses collègues, fut chassé de cette Université, ses opinions ayant offusqué le piétisme officiel comme entachées d'athéisme et de tendances subversives. Ce débat a eu beaucoup de retentissement en Allemagne, et il a valu à M. Dühring une grande popularité parmi les esprits éclairés.

Parmi les ouvrages de M. Dühring, il faut citer, en première ligne, une « Histoire critique des principes de la mécanique », dont on dit beaucoup de bien, mais que je n'ai pu me procurer. Les ouvrages que j'ai étudiés, et sur lesquels j'ai pu baser mon appréciation des opinions de l'auteur sont, en dehors de « l'Histoire de la philosophie » déjà citée, son « Cours de philosophie (1) », et celui qui porte le titre « Logique et théorie des sciences (2) ». L'impression qui m'en est restée est que nous avons affaire à un homme profondément versé dans les sciences, bien différent en cela des métaphysiciens de sa nation, dont il est le premier à se moquer et qu'il comble de sarcasmes d'une verve intarissable. A cheval sur l'infaillibilité de la raison, et peu accessible aux suggestions du sentiment, M. Dühring me semble poursuivre une synthèse objective, un peu plus perfectionnée que celles de ses prédécesseurs, en tant qu'il tient compte des découvertes récentes, et notamment de la fameuse loi de la conservation de l'énergie. C'est, tant que je peux en juger, une sorte de Descartes allemand, mis au jour et adapté au milieu germanique, sauf, naturellement, la puissance créatrice du génie.

Est-il exact de dire que M. Dühring procède du Positivisme, comme le P. Gruber l'affirme? Je ne le pense pas. Il y a bien quelque vague ressemblance entre quelques vues d'esprit du philosophe allemand et certains principes d'Auguste Comte, mais c'est tout. M. Dühring ne se rattache, à mon avis, ni peu ni

(1) Cursus der Philosophie als strengwissenschaftliche Weltanschauung und Lebensgestaltung. Leipzig. Koschny, 1875.

(2) Logik und Wissenschaftstheorie. Leipzig. Reisland, 1878.

prou au Positivisme. Ce qui le différencie d'un autre côté des philosophes allemands contemporains, c'est son émancipation complète de toute théologie, son aversion instinctive et systématique contre les conceptions métaphysiques sous quelque forme qu'elles se présentent, un mépris absolu du « pouffisme », soit philosophique, soit scientifique. Sous ce dernier rapport, il faut lire ses attaques virulentes contre la « philosophie de l'inconscient » de Hartmann, contre le spiritisme et contre la géométrie méteuclidienne à quatre et plusieurs dimensions de Riemann et de Helmholtz. Tout cela est, certainement, très méritoire, mais je persiste à croire, jusqu'à preuve du contraire, qu'il n'y a pas de comparaison possible entre M. Dühring et Auguste Comte — la priorité de ce dernier étant hors de conteste — ni quant à la profondeur des vues, ni quant à l'universalité des connaissances, ni surtout quant aux hautes aspirations sociales et morales.

La synthèse de M. Dühring reste partielle et en quelque sorte locale. De là, à côté de vues très justes, il serait facile d'énumérer, dans son œuvre, un grand nombre d'aberrations colossales, principalement sur le terrain des spéculations sociales. Telles me paraissent les idées relatives à la société libre (Freie Gesellschaft), à l'Etat basé sur la force et la sujétion (Gewaltund Unterdrückungsstaat), au mariage-contrainte (Zwangsehe) et à la propriété, résultat de la force (Gewalteigenthum), et tout ce communisme renouvelé de Platon qu'il préconise comme l'idéal social de l'avenir.

Quant à l'« Histoire de la philosophie », dont j'aitiré le chapitre qu'on va lire, c'est un livre très bien fait, et qui mérite d'être lu. Dans le cadre d'une série de biographies de chefs d'école, l'auteur fait défiler devant nos yeux toute l'évolution des idées philosophiques telle qu'il la conçoit. Chose essentielle, M. Dühring n'est nullement prévenu en faveur de ses compatriotes. Il va même, je crois, un peu trop loin dans le sens contraire. Ainsi, il traite le grand Leibniz comme un vulgaire accapareur de places et de pensions, exclusivement occupé à augmenter sa fortune, et qui a volé ses idées philosophiques à Giordano Bruno et ses découvertes mathématiques à Newton. Il reproche à Kant d'avoir sacrifié son indépendance philosophique aux exigences de sa position universitaire et de sa tranquillité personnelle. Schopenhauer, pour lequel l'auteur professe une réelle sympathie, est accusé, avec raison, il est vrai, d'être resté empêtré dans la métaphysique. La seule erreur grave de M. Dühring consiste dans une prévention absolument injustifiable à l'égard du prince de ceux qui savent,

de l'incomparable Aristote, qu'il rend responsable de tout le dévergondage scolastique du moyen âge.

Ajoutons, pour terminer, que M. Dühring est un écrivain de race qui manie la langue allemande avec une grande maîtrise. Son style est vigoureux, primesautier, et à cause de cela assez difficile à rendre dans un autre idiome. Après ces quelques aperçus, qui n'ont nullement la prétention de préjuger à une étude ultérieure plus complète, je laisse la parole à M. Dühring.

Budapest, le 12 décembre 1897.

Samuel KUN,
Correcteur d'imprimerie.
1, Losonczi-utcza.

EXPOSÉ DE M. DUHRING

CHAPITRE II. — AUGUSTE COMTE.

Conception du rôle de la métaphysique. — Sophie Germain.

I. En quittant le domaine de la métaphysique allemande pour nous occuper d'un penseur qui, selon les idées ayant cours parmi nous, représente tout le contraire de l'esprit métaphysique, il faut nous rappeler ici que l'isolement national des philosophes n'a pas été aussi prononcé qu'on le croirait à première vue. Kant, par exemple, a marché sur les traces de Hume, et son système repose sur les traditions du criticisme anglais. Schopenhauer, dans une époque ultérieure de sa carrière, a subi l'influence de différents penseurs étrangers, et il s'était placé en pleine connaissance de cause à un point de vue pour ainsi dire européen, c'est-à-dire qu'il a senti le besoin d'avoir égard aux investigations dans le domaine philosophique perpétrées dans d'autres milieux. Le reproche qu'on adresse sous ce rapport à la philosophie allemande, d'avoir l'horizon étroit et de se claquemurer dans les disputes d'école ayant un caractère purement national, ne saurait convenir qu'à certaines sectes philosophiques. Plus le sacerdoce scolastique manquait de véritable intérêt scientifique, moins il se sentait le désir d'établir un échange d'idées sur le terrain de la philosophie. On approuvait les tentatives de propagande étrangère, mais on évitait soigneusement toute discussion rationnelle qu'on n'était guère d'ailleurs en état de soutenir sur le terrain propre, et encore bien moins sous forme d'un défi international. Bref, il s'agissait bien plutôt d'un

culte de certaines conceptions spiritualistes, que de la réalité objective et généralement acceptée d'un savoir accessible au monde civilisé. Or, actuellement, nous sommes en train de reconnaître cet isolement comme une circonstance extrêmement fâcheuse. Il conviendra, par conséquent, en raison de l'essor élevé et indépendant, que l'esprit allemand a su faire prévaloir dans d'autres branches d'études, de reprendre l'appréciation convenable des penseurs remarquables de l'étranger, selon nos meilleures traditions, négligées quelque peu, au lieu de partir, dès l'abord, de la supposition que nous sommes au-dessus d'un tel commerce. Précisément en raison de ce que nous pouvons avoir confiance dans la supériorité de nos traditions philosophiques sur quelques points, nous ne devrions point craindre les comparaisons avec l'étranger. Au contraire, nous sommes d'avis que l'esprit allemand n'obtiendra de véritables succès en philosophie que quand il saura s'exprimer d'une façon compréhensible aux autres nations, et quand il apprendra à exciter l'intérêt du grand public sur une plus vaste échelle que cela n'a eu lieu jusqu'ici. Pour y arriver, il faudrait nous débarrasser d'abord de ce préjugé absurde, à savoir : qu'il faut, pour acquérir la connaissance des conceptions purement scientifiques de la philosophie, une sorte de révélation (Erleuchtung) spécialement nationale. Qu'on tienne à ce que l'expression de nos sentiments et de nos aspirations porte un certain cachet national, qui doit même être conservé soigneusement dans ce qu'il a d'avantageux, — rien de mieux. Mais le savoir proprement dit, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas exclusivement l'expression des opinions individuelles, n'aura qu'à gagner au contact du grand air (Weltluft), et c'est précisément le consensus sur le terrain de cet élément purement intellectuel qui devrait être recherché et cultivé, aussi bien dans le domaine des sciences exactes que dans celui de la philosophie.

Voilà la raison pour laquelle nous terminons la liste des penseurs de premier ordre par l'appréciation d'un philosophe remarquable, le seul qui, parmi les philosophes français du XIX[e] siècle, mérite l'attention, et dont nous n'hésitons pas à joindre le nom à ceux de Bruno (Giordano), de Descartes, de Spinoza, de Locke, de Hume, de Kant et de Schopenhauer. Comte appartient, en outre, à cette minorité peu nombreuse dont la vie, vouée à la philosophie, a été éprouvée par beaucoup de souffrances, à tel point que la carrière de ce penseur nous offre tous les caractères essentiels d'un martyre contemporain.

II. Auguste Comte (1798-1857), natif de Montpellier, et fils d'un

employé des finances, reçut son éducation scientifique à l'Ecole polytechnique de Paris. Son intelligence précoce, qui se nourrit d'abord des traditions révolutionnaires négatives, reçut une nouvelle impulsion par sa liaison avec Saint-Simon. L'influence de ce socialiste célèbre sur le jeune homme de vingt ans a duré l'espace de sept ans. Elle diminua d'intensité à mesure que les idées du disciple et du collaborateur prirent un essor de plus en plus opposé à cette sorte de fantaisie, qui distingue la manière de voir du maître. Comte avait déjà, en 1822, fixé les bases de ses vues principales qu'il développa plus tard, notamment dans la période qui s'étend de 1830 à 1840. Les six volumes de son « Cours de philosophie positive » (1830 à 1842) forment son ouvrage principal et constituent l'exécution en détail des principales idées de son système, autant par rapport à la science exacte qu'aux phénomènes sociaux et historiques.

Comte avait déjà pris de bonne heure la résolution de ne pas faire son gagne-pain de la philosophie. Le fait qu'il gagnait sa vie principalement, surtout au début, en donnant des leçons de mathématique, et que, plus tard, il compromit sans balancer les fonctions assez lucratives qu'il exerçait depuis 1832 à l'Ecole polytechnique, ne laisse pas de doutes à cet égard. Les fonctions que remplissait Comte dans cet établissement n'avaient aucun rapport à la philosophie; il était tout simplement répétiteur de mathématique supérieure et de mécanique, et, plus tard, examinateur d'entrée. Sa position était assujettie à un renouvellement annuel et il ne se décida à l'accepter qu'après avoir subi des revers de fortune très graves. En 1826, dès le début d'un cours philosophique qu'il professait chez lui devant un public d'élite, il fut atteint d'une affection cérébrale accompagnée de délire. Les médecins avaient désespéré de le rétablir, mais la nature leur opposa un démenti formel. C'est alors que Comte, étant reconvalescent et désespérant de recouvrer la plénitude de ses facultés mentales, se jeta dans la Seine; mais il fut sauvé malgré lui. La suite, c'est-à-dire la possibilité d'exposer plus tard son « Cours de philosophie positive », prouva bien qu'il s'était trompé lui-même dans ses prévisions funestes. Mais au point de vue subjectif, cet accès de désespoir est assez compréhensible. Cet accident lui avait rendu dans la suite la lutte pour l'existence plus difficile, en suscitant des préjugés défavorables au sujet de l'intégrité de ses facultés intellectuelles. Dès 1828, d'ailleurs, le philosophe était en état de reprendre le cours interrompu.

C'est durant l'élaboration du Cours en question que Comte

s'est trouvé dans des conditions matérielles les plus favorables dont il eût jamais joui. Il est vrai qu'il n'avait de temps libre pour ses travaux philosophiques que celui qu'il prenait sur ses loisirs. Mais, au moins, les ressources que lui procurait l'enseignement suffisaient-elles pour entretenir son intérieur. C'est seulement quand ses adversaires eurent réussi à lui soustraire les bases matérielles de l'existence que commence la nouvelle phase de sa manière de philosopher. Cette dernière peut s'expliquer en partie par des troubles subjectifs de nature sentimentale et en partie par les lacunes même de son système. Ces circonstances, aggravées par des soucis de sa situation matérielle, firent tomber notre philosophe dans quelques singularités. Il considéra sa philosophie comme une sorte de religion et il alla jusqu'à concevoir la possibilité d'un culte dont cette philosophie formerait la base. Mais il ne faut pas croire pourtant qu'il ait négligé, même dans les travaux appartenant à cette partie de sa carrière, certaines bases rationnelles de sa conception du monde. Il n'est pas possible de méconnaître dans ce qu'il a écrit à cette époque une sorte de continuité avec ses conceptions antérieures. Seulement, cette continuité s'accentue du côté des défauts. Comte veut rétablir le sentiment dans ses droits et, sous l'influence d'une affection éclose sur le tard et conçue d'une manière quelque peu sublime, il met en avant une conception de l'amour universel qui est incompatible avec les lois naturelles et normales du sentiment. Son biographe, l'académicien Littré, qui fut sous beaucoup de rapports un érudit remarquable et un libre-penseur sérieux, de même que Stuart Mill, ont raison en ce qu'ils considèrent le « Cours de philosophie positive » comme l'œuvre principale et fondamentale de Comte, qui est, tant comme effort mental que comme source d'instruction générale, d'une importance capitale; mais ils font preuve de partialité quand ils ne s'aperçoivent pas que le philosophe témoigne, même dans ses aberrations, d'une universalité de vues qui surpasse de beaucoup la portée philosophique des travaux desdits disciples. Il est certain qu'on doit regarder le cerveau humain comme un atelier de la pensée et que dans l'appréciation des hommes éminents on doit faire abstraction de leurs productions extravagantes et mal réussies. Mais on ne doit pas, à notre avis, soigneusement dissimuler les habitudes d'esprit de Comte dans cette dernière période de sa vie et encore moins, comme le font les enthousiastes religieux de sa philosophie, les exalter outre mesure. Les productions saines et fertiles du philosophe auront d'autant plus d'efficacité, qu'on n'essaiera pas de

cacher des faiblesses inévitables et en partie essentielles. Ces faiblesses ne sont pas du reste plus considérables, mais plutôt moins importantes et dans leur genre beaucoup plus excusables, que ce que nous rencontrons d'analogue, par exemple, chez Schelling ou chez Hegel. Si Comte s'est considéré à la fin de sa carrière comme le chef d'une secte, s'il a constitué une nouvelle religion qui devait remplacer le catholicisme, il ne faut voir là qu'une analogie avec d'autres phénomènes que présente la philosophie du XIXe siècle, au lieu d'une énormité choquante. On ne doit pas non plus être surpris du fait que Comte n'empêcha pas dès le début une souscription commencée par ses amis; qu'il a subsisté pendant les dix dernières années de sa vie de pareilles subventions, qu'il dirigea bientôt en personne, comme une sorte de contribution réglée. Il n'avait, étant données les circonstances, d'autre choix, ou de vivre ainsi ou de ne pas vivre du tout. Et il avait en somme bien plus de droit à cette assistance modique que, par exemple, le poète gaspilleur et le politicien fantaisiste, Lamartine, aux sommes colossales que l'on sait. Il est vrai qu'en acceptant cette ressource, il n'agit plus dans le même esprit qui lui avait inspiré la décision rapportée plus haut (de ne pas faire de la philosophie un moyen de vivre, *Trad.*) ; mais il ne faut pas oublier d'un autre côté qu'il prit cette décision sous l'empire d'une affection qui l'empêchait d'envisager une décision virile du même œil qu'avant, et de considérer à ce moment sa conduite comme un acte d'égoïsme incompatible avec sa mission.

Comte lui-même a considéré, il est vrai, la dernière phase de sa vie, qu'on peut dater de 1845, comme une nouvelle phase de ses méditations; mais elle ne devait être autre chose en somme qu'un développement de ses conceptions antérieures. Il s'appuie, non sans quelque raison, sur un petit travail de 1822, qui avait précédé de six ans son Cours, et qui avait à ce moment, sous le titre de « Système de Politique positive », (mais réuni avec des travaux de Saint-Simon), reçu une publicité plus étendue. Or, non seulement son second ouvrage principal, paru de 1851 à 1854, en quatre volumes, porte le même titre de « Système de Politique positive », mais on peut le considérer, sous tous les rapports essentiels, comme une exposition plus développée des faiblesses qui sont déjà assez visibles pour l'observateur attentif dans les conceptions exposées environ trente ans auparavant. Notons — pour ceux qui veulent étudier les écrits de Comte, insignifiants au point de vue de son action objective et purement par rapport à la psychologie

individuelle ou collective, en guise d'exemple important de la déviation sentimentale et même quelque peu mystique de l'intelligence — que, dans l'ouvrage que nous venons de citer, ils trouveront les autres petits opuscules de l'auteur et à peu près tout ce qui, soit plus tôt, soit plus tard, mérite l'attention en dehors du Cours. Notamment, le quatrième volume de la *Politique* contient, sous le titre d'*Appendice,* tous les opuscules et travaux qui avaient précédé le *Cours,* reproduits sans changements. Du dernier travail qui porte le titre de *Synthèse subjective*, il n'a paru qu'un seul volume en 1856, qui correspond exactement, quant à la matière, au premier volume du *Cours de philosophie*, car il expose la mathématique et la mécanique considérées comme la base du système d'enseignement institué par la nouvelle religion. Les prétentions de ce livre à représenter une « logique positive » ne sont justifiées d'aucune façon. Les singularités accumulées dans cette dernière et plus faible émanation du système particulier de Comte sont rendues encore plus évidentes par le contraste qui existe entre la matière éminemment rationnelle et la manière de l'exposer d'un côté, et les meilleures parties du volume correspondant du *Cours* de 1830 de l'autre. En effet, les ouvrages propres à la période de décadence du philosophe appartiennent entièrement à cette catégorie d'écrits, au sujet desquels il ne peut être question d'une efficacité plus générale et ils ne dépassent guère les bornes d'une secte particulière. Là où nous parlons sans autre épithète du système de Comte, il faut naturellement entendre les conceptions plus originales du *Cours de philosophie.*

III. La vue fondamentale et aussi la plus originale du système de Comte consiste dans sa manière de concevoir l'essence et l'importance historique de la métaphysique. Pour lui, elle constitue une doctrine transitoire, et quoique prenant les formes les plus variées, elle doit son origine au mélange de la manière de voir les choses, nécessairement théologique au début, avec les éléments de la pensée mûrie et mieux informée par l'expérience. L'état primitif de l'esprit humain est encore si peu au courant de la véritable nature des choses, qu'il imagine toujours dans ou derrière elles des personnalités ou des entités. La raison avancée et rassise amène un second état, dans lequel les démons, ou ce qui dans le jeu des phénomènes a été représenté sous la forme de fantômes, prennent davantage la consistance de simples ombres, et disparaissent même en partie, ou même, sous les rapports essentiels, deviennent des forces du genre métaphysique. La métaphysique prend de cette façon une physionomie essentiellement critique :

mais ses tendances critiques ne le sont, selon les idées de Comte, qu'à moitié. La métaphysique tient bien compte de l'intelligence, mais seulement dans une certaine mesure. Elle n'est autre chose qu'une théologie transformée. A la place des démons, elle met des catégories, mais elle ne cesse pas de supposer au fond des phénomènes des entités, c'est-à-dire des êtres imaginaires. La critique entière et complète amène, selon Comte, l'avènement d'un troisième état, dans lequel la manière de penser théologique, désignée comme point de vue de l'enfance de l'Humanité, doit disparaître même sous sa forme plus subtile. La métaphysique, telle que Comte la conçoit, devra donc s'effacer entièrement et faire place à une manière de concevoir le monde purement « positive ». Telle est son idée des trois étapes du développement que doivent, selon Comte, parcourir l'Humanité, les peuples et les individus. La conception métaphysique constitue, selon lui, une réunion d'éléments essentiellement instables. Elle présente un caractère bâtard, et en raison de cela même, elle doit durer moins longtemps que les autres états, quand on compare son régime à celui des deux autres grandes époques, entre lesquelles elle s'intercale comme une forme hybride et mitigée.

L'idée de ce que Comte appelle « positif », dans le sens particulier de son système, constitue le fond même de sa manière de voir. Au point de vue purement théorique, la conception positive consiste dans la constatation de ce fait que toute véritable connaissance ne résulte que de l'application des méthodes des sciences exactes comme de la théorie des sociétés et de l'histoire traitée selon les mêmes principes. Ce que nous arrivons à savoir du monde et de l'homme se résume dans une demi-douzaine de sciences dont une partie est déjà solidement constituée, et l'autre demande encore des développements. La mathématique, la mécanique et la physique, la chimie, l'astronomie, la physiologie, complétées par la théorie des sociétés, constitueraient, avec leurs catégories de conceptions, un système homogène, un tout systématique qui trace les limites essentielles de toute connaissance. Les relations des phénomènes doivent être recherchées exclusivement au moyen des catégories des sciences énumérées, sans tenir aucunement compte des causes premières, lesquelles ne sont autre chose qu'une conception métaphysique. On voit que la fixation des limites de la connaissance offre quelque analogie avec une vue fondamentale du système de Kant. Mais il y a cette différence essentielle entre les deux, à savoir que Comte conçoit

le phénomène tel qu'on le considère dans les sciences naturelles et conformément au sens commun, tandis que Kant substitue à la conception du phénomène un produit métaphysique déterminé.

L'exposition du point de départ et des méthodes de chacune des sciences fondamentales constitue la matière du *Cours de Philosophie positive*. Ce qu'il y a de plus philosophique dans cette œuvre, c'est la démonstration de l'échelle des sciences, la coordination de chacune d'elles et leurs méthodes. La marche qui, en partant des considérations générales, conduit vers les vues de plus en plus spéciales, est dans les choses essentielles bien formulée. La mathématique, comme instrument formel de la connaissance, est mise à la première place ; à la suite viennent les sciences mécanique et physique dans le sens le plus étendu du terme ; sous le nom de science de la vie (biologie), il faut entendre ce que nous nommons couramment physiologie. L'étude des phénomènes organiques est d'ailleurs, d'une manière très juste, considérée comme une catégorie de connaissances, dans laquelle les points de vue des degrés antérieurs s'enrichissent de nouvelles vues importantes. A la fin se place le domaine du monde social et politique, en d'autres mots l'étude de la vie humaine sous toutes ses faces, et notamment par rapport à l'évolution historique.

Quant à la manière de concevoir l'importance de la mathématique dans la « hiérarchie » des sciences, telle qu'on vient de l'exposer, il est impossible de méconnaître une certaine analogie avec une des conceptions de Kant. Le philosophe de Kœnigsberg considère également les notions mathématiques comme un domaine qui doit être entièrement séparé des autres catégories de connaissances, à cause que, selon lui, la certitude n'en peut être expliquée qu'au moyen de la formalité subjective de l'espace. Mais il traite la connaissance expérimentale par rapport aux conceptions mathématiques pures, comme quelque chose de subordonné, et, lui personnellement, va presque jusqu'à la mépriser. Or, chez Comte, malgré la coïncidence générale mentionnée, nous trouvons juste le contraire du procédé de Kant. Le penseur français déclare que la mathématique ne fournit point une connaissance matérielle et proprement objective, mais seulement les moyens et les formes d'une telle connaissance. Les deux philosophes disent, il est vrai, la même chose à un certain point de vue général, mais la différence se trouve dans les tendances diverses et l'intérêt respectif qu'ils portent aux conceptions mathématiques. L'un accentue la forme de l'intuition et de la pensée, l'autre appuie sur le contenu du monde.

IV. Si le Positivisme de Comte ne comprenait autre chose que ce que nous avons exposé jusqu'ici, son caractère principal consisterait — assez singulièrement — dans une sorte de négativité. Son idée la plus saillante et la plus décisive serait la critique d'une certaine espèce de métaphysique, c'est-à-dire de l'ontologie plus ou moins fantastique. L'autre idée principale qui consiste dans la formulation (schématisation) et la coordination en un tout d'un certain nombre de sciences, désignées comme positives dans le sens courant du terme, ne peut guère prétendre au titre de progrès philosophique dans un sens plus élevé, ou seulement à celui d'acquisition de quelque utilité pour la science elle-même. L'exposition d'une vue générale sur les sciences, qu'elle comprenne six volumes ou soixante, n'enrichit de rien notre savoir réel. Mais en ce qui regarde la formulation et la liaison de nos connaissances et les réflexions méthodiques afférentes, il est certain qu'il y a à faire quelque chose sous ce rapport. Toutefois, les vues de cette sorte, outre qu'il faut qu'elles soient neuves, doivent pouvoir être détachées, de manière à constituer une branche de connaissances à part. Autrement, elles échapperont pour la plupart à l'attention des spécialistes. A l'heure qu'il est, aucun savant spécial ne souffrira une reconstitution soi-disant philosophique de son domaine propre, surtout si la coordination en question abonde en détails qu'il est mieux en état de juger dans la plupart des cas. Il serait bon, par conséquent, de remplacer la généralisation ainsi employée dans une fausse direction par une autre d'un meilleur aloi. On devrait s'efforcer, notamment, d'exprimer ce qu'on a à dire d'important au spécialiste dans la forme la plus concise possible. En procédant ainsi, quelques feuilles suffiront souvent là où on avait employé des volumes entiers. L'exposition diffuse n'est jamais un signe d'une orientation logique précise. Moins que partout ailleurs devrait-elle jouer le principal rôle en philosophie. Ceci ne s'applique pas seulement à Comte, mais à tous les philosophes qui ont essayé à coordonner ou à reconstruire le savoir spécial. Les tentatives faites dans cette voie auront tout au plus la valeur d'une esquisse ou d'un exposé populaire dans un sens plus relevé. Par conséquent, à ce point de vue, le fait du penseur français d'avoir coordonné une demi-douzaine de sciences ne saurait être considéré comme un progrès capital. Il est vrai que son procédé diffère avantageusement d'autres entreprises du même genre, en ce qu'il avait étudié à fond les sciences qu'il traite, ou au moins les avait-il apprises suffisamment dans leurs détails. Il a, par conséquent, réellement travaillé et réfléchi sur elles (durchdacht) et

non pas, comme l'avait fait Hegel, par exemple, donné cours à sa fantaisie (durchphantasirt). Même dans les cas où la conception spéciale de Comte, relativement aux trois états, et l'application qu'il en a faite à l'histoire, joue le principal rôle, il a toujours tenu suffisamment compte de la réalité des connaissances expérimentales positives, et dans les résultats purement arbitraires des combinaisons fictives d'idées, il ne s'est jamais égaré au même degré que Kant dans sa philosophie naturelle. Ses erreurs, même par rapport à quelques théories des sciences exactes sont encore supportables, attendu qu'au moment de son développement intellectuel, elles appartenaient encore au domaine des conceptions possibles ou probables. Ce qu'il y a de pire sous ce rapport me semble être la méconnaissance des progrès en optique accomplis au début du siècle (1). Son parti pris pour Gall doit être rangé également dans cette catégorie d'aberrations.

A côté des défauts indiqués, nous trouvons par contre des vues justes très remarquables. Comte a su, par exemple, distinguer la libre allure et le trait de génie de Lagrange de la manière bien plus inférieure de Laplace. Aussi, sa philosophie de la mathématique et de la mécanique, qui, avec l'introduction, forme la matière du premier volume du *Cours de philosophie*, offre-t-elle bien plus d'intérêt que ce qu'on trouve d'ordinaire dans des travaux analogues. Il est vrai que son opinion d'avoir surmonté les difficultés qu'offrent certaines conceptions de l'analyse transcendante, notamment celles qui tiennent à une fausse interprétation des infiniment petits, est manifestement erronée. Néanmoins, à part cela, l'exposition générale de la constitution de la mathématique et de la mécanique ne manque pas d'utilité. Sur ce terrain, Comte avait une compétence incontestable et, partant, il était en état de formuler ses réflexions d'une matière très positive, comme je l'ai fait ressortir d'ailleurs dans mon histoire des principes de la mécanique (particulièrement au n° 196). Qu'on s'imagine donc qu'il a essayé quelque chose d'approchant pour les autres domaines des sciences, alors on n'évaluera la valeur formelle de sa tentative ni trop haut, ni trop bas. Mais ce serait une erreur de vouloir y chercher les fondements de sa position en philosophie. Pour fixer le rang qui lui convient dans l'histoire de la philosophie, on devra faire plutôt entrer en compte deux vues fondamentales d'une individualité prononcée et lui appartenant en propre. L'une

(1) Il est probablement question ici de l'analyse spectrale inaugurée par Fraunhoffer.

d'elles a déjà été signalée en partie plus haut, et l'autre peut être regardée comme une application, en matière de philosophie de l'histoire, de l'idée fondamentale commune aux deux vues principales dont il est question.

V. Au point de vue purement théorique, la « positivité » de Comte consiste, comme nous l'avons vu, dans une prédilection pour les sciences positives qu'il voudrait substituer — pour nous servir d'une expression peu exacte — à la philosophie. La coordination de la matière générale des sciences spéciales ne constitue pas encore une philosophie, comme nous venons de l'exposer. Aussi le penseur français a-t-il involontairement dépassé le cadre tracé, et c'est précisément par là qu'il a fait preuve d'une aptitude philosophique plus élevée. Son idée relativement à la succession des trois états dans les conceptions intellectuelles et dans l'organisation historique de l'Etat et de la société est une pensée qui peut se détacher entièrement et qui apparaît comme quelque chose de tout à fait neuf, à côté et en dehors de l'ensemble du savoir positif. Ce n'est donc pas sans raison que les disciples de Comte, et entre autres M. Littré, dont il a été déjà question ici (dans son travail intitulé *Auguste Comte et la Philosophie positive*, Paris, 1863), considèrent les vues sur la philosophie de l'histoire comme le trait caractéristique et incontestablement original du nouveau système. Il faut ajouter encore que ces dernières n'acquièrent une pleine originalité que quand on les considère dans leurs rapports avec l'état d'esprit et avec l'influence de la science exacte, rapports que Comte envisage comme essentiels. A ceux qui voudraient rechercher ce qui appartient en propre aux méditations de Comte et ce qui revient à Saint-Simon, son maître, je renvoie le lecteur aux résultats de mes investigations approfondies consignés dans mon *Histoire de l'Economie politique et du Socialisme* (1). Il faut dire que, sous quelques rapports, les formulations de Saint-Simon précèdent, tant au point de vue du temps qu'à celui du rang, celles du système de Comte ; mais ces dernières ont l'avantage d'être plus développées et les distinctions en sont formellement plus marquées. Quoi qu'il en soit, il reste toujours à Comte, comme propriété indiscutable, la conception déterminée de la métaphysique avec toutes les conséquences qui en découlent, dont la réalisation dans le domaine restreint de la philosophie, comme sous une forme plus rigoureu-

(1) Kritische Geschichte der Nationalekonomie und des Socialismus, 2e édition. Berlin, 1875.

sement scientifique dans celui des états politiques correspondants, constitue son titre de gloire indiscutable.

L'évolution historique des formes de l'Etat et de la société passe, selon notre philosophe, par l'état théologique et métaphysique pour aboutir finalement à l'état positif. La manière de voir théologique représente le type intellectuel qui, historiquement, appartient spécialement au régime désigné par l'auteur comme monarchique et militaire dans le sens le plus large de ces termes. La seconde parallèle, celle qu'il établit entre les conceptions métaphysiques et le régime constitutionnel, est encore plus frappante. Ce dernier constitue, selon notre penseur, une phase transitoire d'une durée relativement courte. Il ne serait autre chose que la critique et la dissolution de la phase précédente, laquelle présente un caractère plus pur et une consistance supérieure. Comte considère le régime en question, non sans raison, comme une sorte de compromis basé sur la réunion plus apparente que réelle de principes d'action et de puissances qui ne sont guère susceptibles d'être reliés en un tout consistant et durable. Cette idée a reçu, tout à fait indépendamment de Comte, une expression dans le fait qu'on désigne actuellement certaines doctrines politiques comme de la « métaphysique constitutionnelle ». Notre philosophe a écrit son *Cours* sous la royauté de Juillet. On conçoit donc avec quelle sûreté de main il a pu tracer à grands traits un tableau fidèle des fictions politiques de ce régime bâtard. Si l'on tient compte en outre de sa manière de voir positive dans les choses sociales, on ne sera pas surpris qu'il ait condamné sans restriction les doctrines, constitutionnelles avec leurs fictions multiples, comme appartenant à la métaphysique politique. Il n'a vu dans ces doctrines remplies de contradictions, qu'un mélange de conceptions originales et des erreurs d'une critique partielle. Il faut ajouter en outre que Comte, ayant pris son point de départ dans les idées saint-simoniennes, est resté exempt des préjugés de l'économie politique de son temps. Il enveloppe dans le même mépris l'économie politique anglaise et la politique constitutionnelle empruntée à l'évolution britannique spéciale. Mais, sous ce rapport, on ne lui peut guère concéder autre chose qu'une analyse quelquefois frappante du développement anglais et, à un point de vue plus général, un essai de critique des habitudes constitutionnelles. Il faudrait tenir compte, notamment, de ses objections contre la glorification théorique du rôle de l'opposition parlementaire. Mais si l'on s'élève au-dessus de ces phénomènes spéciaux de la phase transitoire vers une vue générale sur l'histoire, on regrettera

que l'exposition du type d'organisation positive et définitive soit restée enveloppée dans les nuages de schémas entièrement abstraits, sans forme et sans consistance. Si cette organisation avait été développée d'une façon plus distincte, alors la partie de la philosophie positive relative à l'avenir de l'existence sociale aurait pu être susceptible d'une auto-critique qui en aurait fait ressortir les aberrations et les obscurités. A défaut de celle-ci, nous devons nous borner à indiquer en général que, sous ce rapport, nous ne rencontrons guère chez Comte de vues qui soient dignes de remarque ou qui satisfassent l'esprit. Mais ceux qui sont en état de compléter les parties indiquées du *Cours* — remplies de réticences et de schématisations très générales — au moyen de conceptions implicitement y contenues, mais plus précisées, reconnaîtront déjà les idées essentielles qui, dans la dernière phase de Comte, ont revêtu une physionomie plus que compréhensible, notamment du côté de l'organisation d'une religion. Quoi qu'on pense, du reste, de la loi de l'évolution exposée plus haut, on trouvera du moins dans ses applications une preuve de l'idée qui présuppose en général, comme un fait historique et comme une nécessité, la corrélation d'une manière de penser avec un état politique. On peut donc presque faire abstraction du fait, à savoir si les détails particuliers d'une correspondance pareille se vérifient réellement. On peut même rejeter les principales parallèles, et malgré cela, on ne laissera pas de reconnaître qu'il existe une corrélation intime entre la manière de concevoir les choses d'une nation et entre la méthode suivant laquelle la même nation peut et doit être gouvernée politiquement ou socialement, soit dans son ensemble, soit dans ses couches particulières.

VI. Malgré les défauts indiqués, l'idée de rapporter l'état positif à l'organisation pratique des sociétés renferme un élément qui se prête mieux à une explication que la conception théorique correspondante. Cet élément consiste dans la supposition actuellement très répandue — indépendamment de tout système de philosophie — que la simple décomposition de l'état antérieur ne peut être considérée comme but suffisant (selbstændiger Zweck), mais qu'il faut qu'elle cède le rang à la puissance organisatrice. Sous ce rapport, Comte appartient à la classe de ceux qui ne posent point comme but à leurs efforts la destruction pure et simple. Il ressent vivement l'étroitesse inhérente aux théories économiques et politiques qui ne conçoivent rien au delà d'un progrès négatif. Bien qu'il n'ait construit rien de durable dans ce nouvel ordre d'idées, le

fait seul d'avoir posé et défendu le principe dans le domaine de la philosophie mérite d'être relevé.

Si nous comparons entre elles et par rapport au système entier les deux formes que la conception de la positivité a assumées, c'est-à-dire la direction théorique et pratique, nous trouvons que, dans toutes les deux, il manque quelque chose qui aurait grandement besoin d'être précisé par ailleurs. La conséquence en est que c'est l'idée de « positivité » elle-même qui, avec certains avantages, renferme les points les plus faibles de la philosophie de Comte. Et d'abord, ce système laisse persister un domaine dans lequel il ne reconnaît aucune compétence à la raison. Il est donc sans défense contre cette sorte de suppositions métaphysiques qui d'habitude se nichent de préférence dans cette lacune même. Il ne possède pas de critique des conceptions, ou, en d'autres termes, il lui manque cette espèce de métaphysique au moyen de laquelle il est possible de surmonter les superstitions métaphysiques elles-mêmes. La destinée du système, dans la personne de son auteur, a fourni une preuve frappante de cette assertion. L'affection universelle et le « cœur » ont rempli la lacune que la raison scientifique avait renoncé de remplir. Il y a là une démonstration évidente de ce que la philosophie de Comte n'a jamais reconnu à l'intelligence l'office de tribunal de dernière instance. Tandis qu'elle se flattait d'avoir conquis une position solide par le rejet pur et simple de la superstition métaphysique, dans le fait, elle n'avait fait que lui tourner le dos. Elle n'a nullement trouvé le moyen de triompher définitivement des fictions. Ce qui est plus, elle ne s'est même pas approprié ce qui, sous ce rapport, était déjà à sa disposition dans le domaine de la philosophie et ce qui, dans la main d'un penseur doué d'un esprit critique, aurait pu être transformé en un puissant outil de la tendance rigoureusement rationnelle (unbedingt verstandesmæssige Haltung).

Sans doute, avec une conception plus nette de la positivité théorique, la manière de concevoir la positivité pratique aurait pu assumer une forme plus critique. Mais Comte avait précisément laissé de côté, dans l'ensemble de son exposition, ce qu'il y avait d'uniforme dans toute la série de l'évolution historique. Il n'a pas reconnu que les mêmes idées qui donnent naissance à la superstition métaphysique et aux formes caractéristiques de l'ordre social correspondant sont encore celles où les éléments réels des conceptions et des institutions prennent leur origine.

Il a cru pouvoir de cette façon, pour ainsi dire, reconstruire de

nouveau le monde et lui substituer *ab radice* d'autres principes fondamentaux. Malgré son idée de l'évolution et malgré toutes ses analyses historiques des organismes politiques et religieux, il a méconnu le côté le plus important de la continuité historique de l'existence et du penser, et il a glorifié en fin de compte, d'une manière manifestement rétrograde, le côté le moins important, c'est-à-dire l'efficacité des nébulosités sentimentales dépourvues de clarté. Il n'a pas vu qu'en réalité, il existe une certaine forme abstraite qui est commune à la pensée moderne rigoureuse et aux conceptions rudimentaires qui ont guidé l'homme au début de son évolution, et qu'il en devait être nécessairement ainsi. Cette erreur capitale a eu pour conséquence nécessaire qu'il a fourni en sa propre personne un exemple tout à fait préjudiciable. Dans la dernière phase de sa vie, notamment, il est arrivé à cette conception fantaisiste de douer les corps célestes d'une sorte de vie qui les rendrait propres à être les objets d'une véritable affection. Cette aberration de l'amour universel est ce qu'il y a de plus caractéristique dans la dernière période de sa vie, reniée du reste par ses adhérents doués d'un esprit critique. Pour preuve du fait que, même alors, Comte a essayé de se maintenir d'une façon décisive dans les limites de ses méditations antérieures, nous mentionnerons le fait qu'il a bien pu introduire dans son exposition du nouveau culte une sorte de prière; mais elle devait se borner à l'expression d'un désir et être du reste sans efficacité objective. Il a donc laissé subsister dans son entier, même alors, l'idée de loi naturelle, telle qu'il l'avait exposée auparavant. Par contre, il est très caractéristique que sa politique, désignée comme positive, se trouve complètement absorbée par la nouvelle religion, et que la création non seulement d'un pouvoir spirituel, mais d'un véritable clergé (eine nicht etwa blos geistige sondern geistliche Gewalt) avait déjà été avancée dans ses « Réflexions sur le pouvoir spirituel », publiées dans le *Producteur* dès 1826. Cette tendance étant donnée, on ne sera plus étonné de trouver chez Comte, à côté d'un schéma républicain et socialitaire, mais pratiquement très indéterminé, des velléités rétrogrades tout à fait suspectes. Il faut ranger ici la réfutation des idées du XVIIIe siècle relatives à la souveraineté populaire, comme aussi toutes les tendances des phases antérieure et postérieure de sa vie, dans lesquelles la critique — au fond justifiée — des fictions libérales et du progrès factice prend quelquefois une tournure quelque peu rétrograde. Les dangers d'une pareille tendance rétrograde, dans laquelle les aspirations nou-

velles se rencontrent avec des vues intellectuellement dépassées et condamnées, dans une obscurité équivoque, ressortent d'une manière évidente du positivisme de Comte. Les mêmes dangers menacent du reste toutes les tendances positives sans exception qui, entraînées par l'antagonisme contre la négation et la destruction, peuvent difficilement et souvent même ne peuvent point du tout éviter les écueils suscités par des sympathies dépourvues de critique historique.

VII. S'il est vrai, d'un côté, que l'appréciation de l'ensemble de la philosophie de Comte devient plus exacte quand on tient compte — comme cela a lieu, par exemple, chez Fichte ou chez Schelling — de la dernière phase de son évolution, il faut savoir, d'un autre côté, que cette appréciation ne porte que sur le système particulier et revêt un caractère essentiellement subjectif et psychologique. La religion de l'Humanité de Comte, qui a beaucoup d'analogies, au moins théoriquement, avec les conceptions de Feuerbach relatives au même sujet, pourtant avec moins de tendances à l'émancipation, peut donc être considérée comme sans conséquence pour l'histoire des acquisitions philosophiques ; et les travaux de la dernière période de Comte, où elle se trouve exposée sous le nom de Politique positive, ne présentent pour nous aucun intérêt. Par conséquent, au point de vue de l'utilité que le public scientifique et philosophique pourrait tirer des travaux de Comte, l'opinion, exposée plus haut, de ceux qui considèrent le *Cours* (de Philosophie positive) comme son ouvrage décisif, est parfaitement justifiée.

On ne doit point omettre, entre autres, une qualité de cette œuvre principale, c'est l'esprit éminemment méthodique, et bien que celui-ci ne constitue qu'une partialité (Einseitigkeit), néanmoins, il acquiert une valeur considérable comme contrepoids à un inconvénient qui a beaucoup entravé la philosophie de nos jours. Il s'agit de la « méthode objective » qui consiste principalement à prendre le point de départ dans l'objet même et à laisser de côté de prime abord la constitution intérieure du sujet. La philosophie de Comte, dans sa période principale, comme celle de Kant — bien que par une raison tout à fait différente — ne possède pas une psychologie distincte et spéciale. Ce fait est une conséquence de la tendance originelle de la méthode qui prend son point d'appui dans l'investigation objective. Mais cette méthode avait été abandonnée par Comte lui-même dans sa période de décadence, celle de la « Synthèse subjective ».

L'exposition aussi est suffisamment claire dans l'ouvrage prin-

cipal et exempte d'obscurité, au moins quant au langage. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'être trop diffus et plein de tournures abstraites et de répétitions d'épithètes superflues, qui rendent le style traînant; mais il rachète cet inconvénient par une certaine précision logique, très précieuse pour ceux des lecteurs auxquels la culture philosophique manque et qui veulent l'acquérir. En réalité, le succès du côté scientifique de la « philosophie positive » — qu'il faut distinguer de la propagande quasi-religieuse de ses aberrations faite par la secte des positivistes religieux — est déjà très considérable. Au début, c'est en Angleterre qu'elle a trouvé des appréciateurs et des défenseurs. Stuart Mill, entre autres, a puisé dans cette source et il a aidé à en répandre la connaissance. Dans leur pays d'origine, les idées de Comte n'ont acquis la notoriété que plus tard. Mais depuis une douzaine d'années environ, l'Ecole positiviste ne peut plus être ignorée. En France, ses adhérents affirment avec raison qu'ils sont les représentants d'une philosophie qui possède encore de la vitalité. Ils apostrophent par contre les représentants français d'une philosophie dont on ne peut même pas dire qu'elle s'appuie sur quelque chose qui ait jamais eu une étincelle de vie. Hors de l'Angleterre, où Buckle, de son côté, a puisé beaucoup dans les idées de Comte et où les écrits du penseur français ont trouvé plusieurs interprètes, — on a su aussi apprécier le Positivisme dans la littérature américaine. Carey, notamment, lui a emprunté directement beaucoup de vues philosophiques générales qu'il a incorporées dans sa science sociale. Il est à noter pourtant que l'économiste américain diffère d'une manière radicale du Positivisme, précisément dans la manière de concevoir l'évolution des sociétés.

Quant aux moyens de propagande, il faut mentionner la Revue fondée par M. Littré dès 1867, sous le nom de *Philosophie positive*, comme organe principal du côté scientifique du Comtisme. C'est une publication qui représente une exception digne de remarque au milieu des organes périodiques de la philosophie paraissant un peu partout. Ceux-ci joignent au caractère métaphysique et scolastique au moins une espèce quelconque de théologie généralisée. Mais il faut noter que les adhérents religieux, c'est-à-dire les sectaires des idées ultérieures de Comte, ne manquent pas non plus d'un organe périodique. La tendance purement scientifique de l'esprit de Comte possède en plus une exposition de l'ensemble de l'histoire de la philosophie. Au moins l'auteur, M. G. Lewes, se donne comme adhérent de Comte, et, effec-

tivement, il a essayé de construire le domaine en question d'une manière antithéologique. Bien que l'auteur anglais, connu en Allemagne par sa biographie de Gœthe, se soit maintenu involontairement dans les vieilles ornières de la caractéristique historique et se soit laissé influencer en outre par des sympathies aristotéliques et souvent par une déférence envers des publications éphémères de la littérature allemande contemporaine; et bien qu'il ait été peu en état d'entrer dans le fond des questions et des discussions dialectiques un peu plus subtiles, néanmoins son travail se distingue avantageusement des productions analogues de nos professeurs de philosophie, comme relativement plus moderne et susceptible d'être goûté par le grand public. Dans une autre direction, la tendance encyclopédique de la conception de la philosophie propre à Comte a conduit M. Wechniakof à une théorie de la biographie des savants et des artistes. Nous devions d'autant moins passer sous silence la tentative biographique de l'auteur russe, avec ses principes originaux tendant à une classification systématique des types de la production littéraire, que, évidemment, toute exposition positive des sciences et de leur histoire ne pourra que gagner beaucoup par la préférence accordée à l'élément biographique.

Comte est celui parmi les philosophes qui s'est le mieux conformé à la manière de penser propre aux sciences naturelles, et l'on se rend compte qu'un physiologiste comme Claude Bernard ait pu prendre son point de départ dans le Positivisme et y baser ses réflexions méthodiques sur les principes d'investigation et sur la doctrine de sa spécialité. Même les personnes qui sont à même de se rendre compte des vices inhérents aux conceptions fondamentales du Positivisme devront concéder que celui-ci joint à une puissance de pensée originale et d'une envergure tout à fait supérieure une disposition de sentiments et une position qui l'élève bien au-dessus des essais de restauration sans consistance de la philosophie contemporaine. Il est incontestable qu'un certain positivisme, dans un autre et plus large sens du terme, dominera de plus en plus notre époque ; mais les systèmes particuliers devront forcément reculer en face des exigences générales, à mesure que l'esprit rigoureusement scientifique gagnera de plus en plus en vigueur et en extension. Il ne subsistera autre chose de leurs caractères particuliers que ce qui pourra être détaché en sentences distinctes et devenir ainsi, comme dans les sciences exactes, partie intégrante du domaine général. Mais, même sous ce rapport, il est impossible de contester aux conceptions de Comte une certaine originalité, et l'histoire de la philosophie lui sera toujours

redevable d'une contribution essentielle à la critique d'une fausse sorte de métaphysique et puis d'une vue fondamentale sur la philosophie de l'histoire.

VIII. Le petit travail posthume de Sophie Germain sur l'état des sciences prouve d'une manière éclatante qu'à l'époque où surgit Comte, les analogies des méditations mathématiques influaient puissamment sur la formulation plus exacte des pensées philosophiques. L'auteur du travail cité, dont la vie (1776-1831) se déroule parmi les épreuves de la grande Révolution et au milieu de l'instigation de l'époque de splendeur des mathématiques, s'était occupée de cette science dès sa treizième année comme autodidacte, et elle avait réussi plus tard à appliquer l'emploi de l'analyse transcendante à un problème spécial de physique, bien que Lagrange lui-même y eût pronostiqué des difficultés presque insurmontables. Nous ne mentionnerions même pas une certaine constatation de la valeur mathématique de Mlle Germain de la part de l'Académie (des sciences) de Paris — qui lui accorda un grand prix — s'il ne s'agissait pas d'une femme. Il n'est guère possible d'établir une comparaison entre l'aptitude mathématique de Sophie Germain et celle de Comte, puisque ce dernier n'avait pas pris une part active à l'avancement des mathématiques au moyen de résolutions de problèmes nouveaux. Mais comme preuve de ses aptitudes philosophiques, Sophie Germain a fait voir comment il était possible de déployer dans une composition de peu d'étendue (le travail en question ne comprend même pas cent pages) plus de profondeur philosophique sur divers sujets importants — et d'exposer d'une manière suivie une vue fondamentale systématique — qu'on n'en rencontre, à beaucoup d'égards, dans des cours de philosophie comprenant de nombreux volumes. Ce qu'on a trouvé dans ses papiers et ce qui a été édité sous le titre suivant : *Considérations générales sur l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture* (Paris, 1833), ne comprend rien moins, malgré le peu d'étendue du travail, qu'un programme logique et esthétique des caractères fondamentaux d'une constitution précise de l'ensemble de la science, ainsi que de la production littéraire et artistique dans l'avenir. L'auteur de ce travail attaque avec raison l'hypothèse fondamentale, d'ailleurs insoutenable, du système de Kant, à savoir que la logique n'a pas une valeur absolue et que le type du savoir, représenté dans notre pensée par l'intermédiaire des formes de l'intuition mathématique (mathematische Vorstellungsform), ne s'applique pas à toute sorte d'existence en général et en soi, mais seulement à ce qu'on appelle les phénomènes. Dans

la conception de Mlle Germain, unitaire au plus haut degré, il n'existe qu'un principe fondamental unique, commun aux productions de l'imagination et de la raison, c'est-à-dire celui de l'ordre et de la proportion des parties, ou, comme on pourrait dire plus justement, la loi et l'harmonie. En vertu de ce principe, elle étend l'analogie des conceptions mathématico-mécaniques sur l'ensemble du monde physique et moral. La réflexion, précédant les déterminations de la volonté, n'était pour elle, et avec raison, autre chose qu'une analogie plus élevée des oscillations mécaniques dont le jeu précède le mouvement ou le repos définitif. Dans le troisième domaine où le principe en question devait être particulièrement à sa place, c'est-à-dire en esthétique, elle développe les conséquences d'une vue ingénieuse, à savoir les relations intimes et non pas seulement formelles qui existent entre la production esthétique d'une part et les travaux purement scientifiques de l'autre. Ses méditations profondes l'élevaient fort au delà des notions purement exactes et lui faisaient entrevoir une époque où le penchant artistique inné à l'Humanité, par rapport à la conception du monde et de la vie, reprendra de nouveau ses droits, et il n'aura alors d'autre objet — après s'être dépouillé des errements qui ne sont autres que les systèmes métaphysiques et religieux — que la réalité rigoureuse des choses. Cette anticipation, d'ailleurs très naturelle, d'un point de vue plus élevé en philosophie n'est chez notre auteur qu'une conséquence de sa vue fondamentale, à savoir que l'imagination et l'intelligence constituent une fonction identique et que le raisonnement ne vient qu'à la suite des imaginations, de la fantaisie. Elle considère, par conséquent, la construction des vieux systèmes qui avancent une vue d'ensemble sur le monde et la vie, ainsi que les conceptions métaphysiques, comme des manifestations d'un penchant constructeur spontané, lequel, ne disposant que d'un matériel insuffisant, remplit les lacunes au moyen de suppositions gratuites. Mais, malgré cela, il est impossible d'y méconnaître une tendance à former un tout, un ensemble quelconque subsistant par lui-même. Au savoir positif et exact incomberait le rôle de transformer les vues fictives sur le monde et la vie en vérités rigoureuses, sans flétrir la fleur de poésie qui embellit les fictions des premiers âges. Au contraire, les beautés véritables n'apparaîtraient qu'avec la vérité naturelle, dépouillée par la science rigoureuse de ses atours fictifs. La science devra prendre une tournure plus artistique, et l'art se mêler davantage d'éléments scientifiques. L'investigation scientifique et la poésie devront être reliées par

un lien commun, et l'idée que ce qui, dans la réalité pleine et entière, n'apparaît que comme une divagation perturbatrice, fait place, après un temps relativement court et d'une façon constante, à une régularité plus puissante et plus élevée, finira par nous apparaître comme un accomplissement des exigences et des aspirations de nos besoins moraux et esthétiques.

On verra, par ce qui précède, que cette sorte de positivisme qu'on rencontre, sans que le mot soit prononcé, chez Sophie Germain comprend les traits essentiels de celle que nous constatons chez Comte, répartie dans des périodes et des manières de voir différentes, et qui a conduit finalement ce dernier penseur à des singularités que le tact du génie féminin a pu éviter sans peine. L'exemple de cette femme, d'un génie subtil et délicat, dont le nom désormais n'appartient pas seulement à la mathématique, mais aussi, comme nous l'avons constaté, à l'histoire de la philosophie, est de nature à corroborer cette vérité importante, que l'époque contemporaine tend puissamment vers un positivisme rigoureux, lequel, dégagé de l'arbitraire et des mélanges de systèmes particuliers plus ou moins étroits, s'attache finalement à la conception de la réalité dévoilée, et met à la place des fictions populaires et des créations métaphysiques la vérité pleine et entière du savoir exact, ainsi qu'une morale et un art purifiés et rendus fertiles par la science. E. DUHRING.

(Traduit de l'allemand par Samuel KUN.)

RECTIFICATION

D'après une communication, émanée de M. Dühring lui-même, je me vois obligé de rectifier quelques erreurs de fait concernant la personne ou la doctrine de l'illustre penseur.

Voici les faits : 1° Dans la 4° édition, revue et augmentée, de l'*Histoire de la Philosophie* (Leipzig, 1894), il n'est plus question de la *régénération*, mais simplement de la reprise des spéculations philosophiques par les Allemands; — 2° La révocation de M. Dühring, de l'Université de Berlin, a été occasionnée uniquement par l'envie de quelques professeurs titulaires, et ses doctrines n'ont même pas servi de prétexte à cette iniquité; — 3° Il appert d'une brochure de M. le Dr Doll, son disciple, sur laquelle je reviendrai à l'occasion, que l'accusation de *communisme renouvelé de Platon*, portée contre M. Dühring, est tout à fait erronée. Au contraire, je constate, avec plaisir, que le jugement porté sur le Collectivisme à la Marx, l'anarchisme et autres utopies *ejusdem farinæ*, est tout à fait conforme à nos propres sentiments en ces matières. On les y combat presque avec les mêmes arguments. Bref, un positiviste ne saurait mieux dire. S. K.

COMITÉ DE LA STATUE D'AUGUSTE COMTE

COMMISSION EXÉCUTIVE

Pierre Laffitte, Président; — Ch. Jeannolle, Vice-Président; — Em. Antoine; — Em. Corra; — Dr Constant Hillemand; — A. Keufer; — C. Monier.

COMITÉ DE PATRONAGE

Dr J. Albarran, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux (*adhér. positiv.*); — J. Angelé, typographe, membre de la Commission de Surveillance de l'Ecole Estienne, Paris; — Agustin Aragon, Professeur à l'Ecole des Ingénieurs de Mexico (*adhér. positiv.*); — Roberto Ardigo, Professore nella Universita di Padova; — Audiffred, Député au Parlement français (*adhér. libre*); — A. Aulard, Professeur à la Sorbonne, Paris; — Avezac-Lavigne, Sous-Inspecteur des Douanes à Bordeaux (*adhér. positiv.*); — Aymonin, Sculpteur, Paris.

L. Baraduc, Substitut du Procureur de la République à Moulins (*adhér. positiv.*); — Dr G. Barbezieux, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Paix* » (*adhér. positiv.*); — Dr L. Bard, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Horacio Barreda, Mexico (*adhér. positiv.*); — Professor Dr Paul Barth, Privat Docent an der Universität zu Leipzig; — J. Bastide, Administrateur du Cours professionnel de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Teixeira Bastos, Redactor du « *Seculo* », Lisbonne (*adhér. positiv*); — Pierre Baudin, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — Baumé, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine; — E. Spencer Beesly, M. A. Oxon., lately Professor of History, University College, London (*adhér. positiv.*); — Bemy, Directeur de la Société des Imprimeurs sur étoffes de Lyon; — Bérard père, ancien Député de Lyon; — Berrond, commerçant, à Lyon; — A. Berthelot, Député de Paris; — Berthelot, membre de l'Académie des sciences, Sénateur, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Affaires étrangères (*adhér. sc.*); — A. Bertrand, Professeur de Philosophie à l'Université de Lyon; — Constantin Billeberq, Ingénieur à Stockholm (*adhér. positiv.*); — Adrien Blatri, Trésorier de la Fédération française des Travailleurs du Livre; — Paul Boell, Chef de Service au Gouvernement général de l'Indo-Chine; — Boitel, Directeur de l'Ecole municipale Turgot; — A. Boll, ancien Conseiller municipal de Paris; — Colonel Bombard (*adhér. positiv.*); — Dr Bonmariage, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, Directeur de l'Institut d'Hygiène; — Ch. Bos, Député de Paris; — P.-V. Bosson, membre fondateur de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Ch. Bouchard, Professeur

de Pathologie générale à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie des sciences (*adhér. libre*); — Léon BOURGEOIS, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres, Ministre de l'Instruction publique; — J.-B. BOURREC, à Lyon; — Theophilo BRAGA, Professor du Curso superior de Lettres, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — BRETIN, ouvrier corroyeur, à Lyon; — V. BRETON, typogr., Professeur technique à l'Ecole Estienne, Paris; — BRIAT, Secrétaire du Syndicat des ouvriers en instruments de précision de Paris; — Dr J.-H. BRIDGES, M. B. Oxon., formerly Fellow of Oriel Coll. (*adhér. positiv.*); — Dr D. BRUNET, Directeur, Médecin honoraire des Asiles publics d'aliénés (*adhér. positiv.*).

A. CADUC, Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — CAMÉLINAT, ouvrier bronzier, ancien Député au Parlement français; — Dr CANCALON, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur, à Charenton (Seine); — Ferdinand CASTELS, Doyen de la Faculté des Lettres, ancien Maire de Montpellier; — J. CAZOT, Sénateur au Parlement français, ancien Ministre de la Justice; — A. CHABOT, Voyageur de commerce, Paris; — T. DE CHAIGNON, propriétaire, Lyon; — Jules CHAPON, Conseiller général de la Drôme (*adhér. libre*); — Dr A. CHARRIN, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Professeur remplaçant au Collège de France, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Ezequiel A. CHAVEZ, Avocat, Professeur à l'Ecole nationale préparatoire de Mexico, Sous-Chef de Bureau de l'Instruction publique au Ministère de l'Instruction publique (*adhér. positiv.*); — Dott. Prof. Mario CERMENATI, Presidente del Circolo dei Naturalisti, Roma; — Em. CLAIRIN, Conseiller municipal de Paris; — G. CLÉMENCEAU, ancien Député au Parlement français, Rédacteur du journal parisien « *L'Aurore* »; — Jose Augusto COELHO, Director da Eschola normal, Lisbonne; — Dr Napoleone COLAJANNI, Direttore della « *Rivista popolare di Politica, Lettere e Scienze sociali* », Deputato al Parlemento, Roma; — CONELLEUX, négociant, Lyon; — Gabriel COMPAYRÉ, Recteur de l'Université de Lyon; — Dr Luigi CREDARO, Prof. ordinario di Storia della Filos. R. Universita di Pavia, Deputato al Parlamento Nazionale; — CRESCENT, Professeur au Lycée de Lyon; — Dr J. CURTILLET, Professeur Agrégé des Facultés, chargé du Cours de clinique des maladies des enfants à l'Ecole de médecine d'Alger.

Giuseppe D'AGUANNO, Professeur à l'Université de Palerme, Director del periodico « *La Liberta e La Pace* »; — Roger DANGLAR, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Cloche* »; — DÉANDREIS, Sénateur de l'Hérault au Parlement français; — DELABROUSSE, ancien Conseiller municipal de Paris; — DELAMARCHE, ancien Maire de Mont-le-Frânois (Haute-Saône); — Dr E. DELBET, Maire de la Ferté-Gaucher, Conseiller général de Seine-et-Marne, Député au Parlement français, Directeur du Collège libre des Sciences sociales (*adhér. positiv.*); — Dr Pierre DELBET, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — P. DELUNS-MONTAUT, Chef de la Division des Archives au Ministère des Affaires étrangères, ancien Député au Parlement français, ancien Ministre des Travaux publics (*adhér. positiv.*); — Hector DENIS, ancien Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Membre de l'Académie royale de Bruxelles, Député au Parlement belge; — Hector DEPASSE,

Publiciste, ancien Conseiller municipal de Paris; — DEQUAIRE, Agrégé de philosophie, à Lyon; — Dr Louis DOR, ex-Interne des Hôpitaux de Lyon, ancien Chef du Laboratoire de Clinique chirurgicale (*adhér. positiv.*); — François DRTINA, Docent à l'Université Tchèque de Prague (*adhér. libre.*); — Dr DUBOIS, ancien Président du Conseil général de la Seine, Député de Paris; — Antonin DUBOST, Président du Conseil général de l'Isère, Sénateur, ancien Ministre de la Justice; — DUBOST, clerc d'avoué, Lyon; — Dr P. DUBUISSON, Médecin en chef à l'Asile Sainte-Anne, Paris (*adhér. positiv.*); — Dr DUMAS, Agrégé de l'Université, Professeur de philosophie au Collège Chaptal; — DUMAY, ouvrier mécanicien, ancien Député au Parlement français, Administrateur de la Bourse du Travail de Paris; — Dr Ernest DUPRÉ, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris; — DUVAL, professeur de musique, Lyon.

Dr G. ESCANDE, ancien Député au Parlement français, Bordeaux (*adhér. positiv.*).

FAGOT, Conseiller prud'homme, à Lyon; — Louis FARGES, Chedu Bureau historique aux Affaires étrangères; — Maurice FAURE, Député de la Drôme au Parlement français, Vice-Président de la Chambre des Députés; — Enrico FERRI, Professore nella Universita di Roma, Deputato al Parlamento; — FERRIER, limonadier, à Lyon; — Ch. FERRY, Député des Vosges au Parlement français (*adhér. libre*); — Professore Giuseppe FIAMINGO, Direttore della « *Rivista di Sociologia* », Roma; — Isidore FINANCE, Chef du Bureau des Syndicats professionnels et des Etudes d'Economie sociale, à l'Office du Travail (*adhér. positiv.*); — L. FLOCARD, Président de la Chambre syndicale typographique lyonnaise; — FOURNIÈRE, Député au Parlement français.

Aug. GAILLARD, ancien Député de l'Isère au Parlement français; — Louis GALLET, Librettiste; — Dr Ern. GAUCHER, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Claude GAULE, typographe, Secrétaire adjoint de la Fédération du Livre; — Dr GAUTREZ, Directeur de la Maternité du Puy-de-Dôme, Conseiller municipal de Clermont-Ferrand; — GIORDAN, Directeur de la « Mutuelle nationale », à Lyon; — J. GIRARD DE RIALLE, Ministre plénipotentiaire de France au Chili; — Gustave GOUNOUILHOU (*adhér. libre*); — Henri GOUNOUILHOU, Capitaine d'Artillerie dans l'Armée territoriale (*adhér. libre*); — Guillaume DE GREEF, Recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles; — Hugh Mac GREGOR, lately Gen'l President of the American Federation of Labor, New-York (*adhér. positiv.*); — GRIMANELLI, Préfet de la Loire (*adhér. positiv.*); — Alessandro GROPPALI, Director de la « *Rassegna di Sociologia e Science affini* », Cremona; — Nicolas GROTE, Président de la Société psychologique de Moscou, Professeur de Philosophie à l'Université; — A. GUY, artiste peintre, à Lyon.

Frederic HARRISON, lately Professor of Jurisprudence (Council of Legal Education, London), Alderman London Country Council, President of London Positivist Committee; — Dr Ch. Gaskell HIGGINSON, M. B., University of London, President of Manchester Positivist Committee; — Harald HOFFDING, Professeur de Philosophie à l'Université de Copenhague; — Ed. HUSSON, Avocat, Paris (*adhér. positiv.*).

Dr Jabely, Benevent; — Dr L. Jagot, Professeur à l'Ecole de médecine d'Angers; — Jeanvrot, Conseiller à la Cour d'Appel d'Angers (*adhér. positiv.*); — Juge, employé de banque, à Lyon.

Ahmed ben Kaddour, Licencié en Droit, Alger; — J. Kaines, Sc. D., London (*adhér. positiv.*); — Auguste Keufer, Secrétaire de la Fédération française des Travailleurs du Livre, membre du Conseil supérieur du Travail, Président du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris; — J.-L. Kin, Architecte à Buenos-Ayres; — E. Koch, négociant, ancien Conseiller municipal de Lyon; — Samuel Kun, Président du Cercle positiviste de Budapest.

Dr Laborde, Chef des Travaux physiologiques de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine; — Dr Lacassagne, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris (*adhér. positiv.*); — F. Lafay, ouvrier typographe syndiqué de Paris; — Lampué, Conseiller municipal de Paris; — Fern. Lataste, ancien Professeur de Zoologie à l'Ecole de médecine de Santiago du Chili (*adhér. positiv.*); Lavenir, Directeur de l'Association des ouvriers corroyeurs de Lyon; — André Lavertujon, Ministre plénipotentiaire de 1re classe, ancien Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — G. Lavoine, agriculteur à Boudeville (S.-Infre); — Dr P. Le Gendre, Médecin des Hôpitaux de Paris; — J. Léveillé, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien Président du Conseil général de la Seine, ancien Député de Paris; — Dr Léonce Levraud, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — Dr Enrique F. Lhuria, à Madrid; — Achille Loria, Professore nella Universita di Padova; — Dr Lovy, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin de l'Hôpital arabe, à Tunis; — Judge Vernon Lushington, Q. C., M. A. Trin. Coll. Cambridge (*adhér. positiv.*).

Miguel Macedo, Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit, Président du Conseil municipal de la ville de Mexico (*adhér. positiv.*); — Pablo Macedo, ancien Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit de Mexico, Député au Parlement mexicain (*adhér. positiv.*); — Malfait, Trésorier de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Giov. Marchesini, Professore nella Universita di Ferrara; — Dr A.-B. Marfan, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Mariet, employé, Lyon; — Errico de Marinis, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento; — Dr Th.-G. Masaryck, Professeur à l'Université Tchèque de Prague; — Robert de Massy, Substitut du Procureur de la République, à Orléans (*adhér. positiv.*); — Julio de Mattos, Director du Manicomio do Conde de Ferreira, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — J. Maynier, Secrétaire de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr J.-R. de Mendonça, ancien Président de la Société positiviste de Rio-de-Janeiro; — Meynard, ancien Adjoint au Maire de Lyon (*adhér. positiv.*); — A. Meynier, architecte, Lyon; — Ph. Millet, Directeur de la « Sellerie lyonnaise »; — Dr Monprofit, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Angers; — J. Morel, journaliste, Lyon; — John Morley, Conseiller Privé de la Reine, membre du Parlement britannique, ancien Ministre L. L. D.; — Professor Enrico Morselli, Directeur de la Clinique des Maladies mentales, à l'Université de Gênes, Direttore

della « *Rivista di Filosofia scientifica* » et della « *Rivista di Scienze biologiche* ».

V. Neveux, statuaire, Lyon; — Nicolas, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Anton Nystrom, Directeur de l'Institut Ouvrier de Stockholm (*adhér. positiv.*).

Dr Pactet, ancien Maire de Mont-sous-Vaudrey; — Paillasson, Conseiller général, Lyon; — Parché, ouvrier charpentier, membre du Conseil supérieur du Travail; — Dr Porfirio Parra, Professeur d'Anatomie à l'Ecole de médecine de Mexico, membre de l'Académie de médecine, Médecin de l'hôpital Juarez (*adhér. positiv.*); — J. Pasquelin, Rédacteur au journal parisien « *La Presse* »; — Dr Marius Paulalion, Professeur de Biologie au Collège libre des Sciences sociales; — Camille Pelletan, Député au Parlement français; — Dr G. Pennetier, Professeur à l'Ecole de médecine de Rouen, Directeur du Musée d'Histoire naturelle (*adhér. positiv.*); — Raph. Petrucci, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Dr Ad. Pic, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Dr Sam. Pozzi, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, Sénateur au Parlement français (*adhér. libre*); — *Le Progrès de Lyon :* Charles Mangin, rédacteur en chef; Arm. Basset, A. Girod, A. Roche, rédacteurs; F. Bulard, Richier, correcteurs; Broyer, metteur en pages; Aug. Abel, Andrier, F. Barbier, Battéron, Bonfils, Broichot, F. Cosson, Ducoté, Just. Ferrouillon, Feuillat, Grenier, Grosse, F. Lahille, A. Lièvre, Liprandi, L. Lubrano, Pélissier, Phil. Petit, Romain, typographes; — G. Prunières, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur; — L. Puech, Député de Paris, ancien Vice-Président du Conseil municipal.

Ranc, Sénateur de la Seine; — Albert Regnard, Publiciste, Paris; — Joseph Reinach, ancien Député au Parlement français (*adhér. positiv.*); — J. Renouard, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Renouvier, ancien Directeur de la Revue « *La Critique philosophique* »; — Em. Rigolage, Ingénieur des Arts et Manufactures, Agrégé de l'Université, Principal de Collège honoraire (*adhér. positiv.*); — Ch. Ritter, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, en retraite (*adhér. positiv.*); — Dr Ant. Ritti, Médecin en chef à la Maison nationale de Charenton (*adhér. positiv.*); — Ahmed Riza, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, Rédacteur en chef du « *Mechverel* », organe de la Jeune-Turquie; — E. de Roberty, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles; — Dr Robinet, ancien Maire du VIe Arrondissement de Paris (*adhér. positiv.*); — Jules Roche, Député au Parlement français, ancien Ministre du Commerce et de l'Industrie (*adhér. libre*); — Dr H. Roger, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Rossignol, Conseiller municipal de Lyon; — Rousselle, Conseiller municipal de Paris; — Dr Roussy, Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, au Collège de France (*adhér. positiv.*); — Maurice Rouvier, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres (*adhér. libre*).

Sante de Sanctis, Professor all'Instituto secunro di Roma; —

Bernard SAINT-JUST, Ingénieur civil, à Lyon; — J.-B. SARS, Professeur d'Histoire à l'Université de Christiania (*adhér. libre*); — R. SCHIATTARELLA, Prof. ordinario all Universita di Palermo; — Dr L.-A. SEGOND, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris (*adhér. positiv.*); — Dr Paul SEGOND, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — L. SIFFERT, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Libanio DA SILVA, Lisboa; — Paul STRAUSS, Sénateur de la Seine; — Hte STUPUY, ancien Conseiller municipal de Paris, Conservateur des Collections artistiques de la Ville; — SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française (*adhér. libre*).

TARDE, publiciste, Paris; — Dr Giuseppe TAROZZI, Libero Docente di Filosofia teoretia nell' Universita di Roma; — H. TARRY, Inspecteur des finances en retraite, en mission à l'Ecole polytechnique; — Abel TINAYRE, Membre de la Chambre consultative de Majunga, Madagascar; — L. TINIÈRE, Chef de Bureau à l'Assistance publique, Paris; — Louis TISSIER, Maître de Conférences à la Sorbonne; — Albert TOURNIER, Bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; — TRIDON, Secrétaire général de l'Alliance des Savants et des Philanthropes; — J. TROUBAT, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, Paris.

L. VAGANAY, Avocat à la Cour d'appel de Lyon; — A. VAILLANT, Chef de Division à l'Administration générale de l'Assistance publique, Paris (*adhér. positiv.*); — C. VALLIS, Professeur de Pathologie à l'Institut Caroline de Stockholm, Député au Parlement suédois (*adhér. libre*); — Dr VARIOT, Médecin des Hôpitaux de Paris; — VAUTHIER, Ingénieur des Ponts et Chaussées, ancien Représentant du Peuple français; — Francis VELLY, Président du Tribunal à Briançon (*adhér. positiv.*); — VIGUIER, Conseiller municipal de Paris; — G. VILLARD, artiste peintre, à Lyon; — Filippo VIRGILII, Professore nella Universita di Siena, Direttore della « *Rivista di Sociologia* »; — A. VORBE, Conseiller municipal de Paris, Conseiller général de la Seine (*adhér. positiv.*); — E. WINDESHEIM, Conseiller municipal du Havre; — René WORMS, Directeur de la « *Revue internationale de Sociologie* », Paris; — G. WYROUBOFF, ancien Directeur de la Revue « *La Philosophie positive* » (*adhér. positiv.*); — Dr ZIZEOS, Bucarest (*adhér. positiv.*).

Note : Nous rappelons, pour expliquer les mentions qui suivent certains noms, que, par suite d'un malentendu, deux formules de demandes d'adhésion, rédigées en des termes différents par deux des membres de la Commission exécutive, furent d'abord simultanément mises en circulation : — l'une, dans laquelle on demandait aux destinataires de faire partie du Comité de patronage, soit à titre *d'adhérents positivistes*, soit à titre *d'adhérents libres*; — l'autre qui, seule, fut maintenue comme étant plus simple, dans laquelle, tout en sauvegardant suffisamment l'indépendance des divers adhérents, on réclamait une adhésion pure et simple.

Or, les noms suivis de l'une ou de l'autre des mentions en question sont ceux des personnes auxquelles fut adressée la première formule et qui y répondirent (Voir *Revue Occidentale* de mai).

C. H.

NÉCROLOGIE

L'un de nos coreligionnaires, aussi estimé pour sa valeur intellectuelle qu'aimé pour la bonté de son cœur, le Dr J. Albarran, vient d'être cruellement frappé dans ses plus chères affections, par la perte de sa jeune femme, décédée le 15 août dernier, à l'âge de 28 ans, après quelques heures de maladie.

Au nom de la Rédaction de la *Revue Occidentale*, nous adressons à notre coreligionnaire l'expression de nos plus vifs regrets et de la part que nous prenons à son affliction.

C. H.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication de la Correspondance d'A. Comte et de Mme Austin.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

Versailles. — Imp. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

L'ASCÉTISME ET LES ASCÈTES (1)

Quand Sulpice Sévère, après avoir raconté ce qui se passa entre Judith et Holopherne, veut, selon sa manière, caractériser d'un mot bref les mérites de cette femme de la Bible (voir plus loin), il dit qu'elle fut plus illustre par ses mœurs que par sa beauté, *moribus quam vultu illustrior.* Cette admiration pour les « mœurs » d'une femme qui provoque des convoitises amoureuses, contre lesquelles elle sait n'avoir aucune défense, ressemble à une gageure. Sulpice aurait bien dû ne pas employer ce mot, qui est ici très malheureux; car enfin Judith, en acceptant l'invitation à souper de ce brutal soldat dont elle avait savamment allumé les désirs, s'était, par avance, résignée à le laisser se satisfaire, pourvu que la volupté même le rendît plus aisé à égorger. Tout peut être à louer en cette singulière aventure, hormis les « mœurs ». Mais voici : Judith est illustre comme Esther, pour des raisons analogues, et aussi pour quelques autres motifs, parmi lesquels un scrupuleux respect des prescriptions relatives au boire et au manger (cf. *suprà* la formule : *ne cibis gentilium participaret*, à propos de Daniel, et aussi à propos d'Esther). C'est ce que Sulpice a voulu exprimer par le terme *moribus*, afin de ne pas répéter une troisième fois la même rédaction. Les observances concernant l'alimentation et la toilette, qui avaient peu d'importance avant la captivité, devinrent prédominantes quand la loi mosaïque entra en contact avec la loi mardéenne, toute pleine de prescriptions sur les purifications et les souillures. Pour les Juifs du second siècle avant Jésus-Christ, les règlements diététiques, moyen de faire de leur race un groupe

Pourquoi Sulpice admire les mœurs de Judith.

(1) Extrait du second volume (*inédit*) de LA CHRONIQUE DE SULPICE SÉVÈRE, éditée, traduite et commentée par André Lavertujon.

La différence des caractères employés pour le préambule de cet article et celui du suivant s'explique simplement par le besoin de gagner de la place, tout en respectant l'enchaînement des idées de l'auteur. L. R.

jalousement distinct de toutes les autres races, doivent être respectés en première ligne. N'admettre de nourriture que celle qui a été préparée d'après des procédés fixés par le rite; tenir pour souillés, et aussi imprimant souillure, des mets qui auraient subi certains attouchements, voilà l'essentiel de la religion. On n'a qu'à voir dans le récit original avec quel soin minutieux Judith compose sa valise quand elle quitte Béthulie. A vrai dire, elle se fait accompagner d'une servante, non pas parce qu'elle aura besoin d'aide pour le meurtre, son bras de virago suffit, mais uniquement pour porter son vin, son huile, sa semoule. Sulpice est séduit par la similitude avec ses chères pratiques d'ascétisme, un mot qu'il est temps pour nous d'étudier, ainsi que les choses qu'il représentait à l'époque dont nous nous occupons.

De l'ascétisme des Mardéens et des Juifs après la captivité.

Si l'on essayait de classer les œuvres principales accomplies par le premier moyen âge, on trouverait, avant toutes les autres, celle qui consista en la purification et la réglementation des instincts les plus violents, les plus exclusivement personnels de l'homme, ceux qui concernent la nutrition et la reproduction. La merveille du catholicisme, c'est qu'avec des principes utopiques et des croyances absurdes, il ait réussi à faire accepter une discipline morale et sociale qui a créé la société moderne. Dans cette tâche, l'ascétisme, à un moment donné, fut le principal ouvrier. De ses exagérations sont sortis, puissamment conditionnés et fortifiés, ces sentiments nécessaires à toute vie saine et bien ordonnée : la sobriété, la pudicité, la retenue dans les actes familiers, la réserve dans le langage, la convenance dans l'attitude et le vêtement. Je n'entends point soutenir, comme cela se fait couramment, qu'il s'agisse d'une innovation due au nouveau culte. Pour avancer un tel paradoxe, il faudrait, au préalable, effacer les plus nobles souvenirs de l'existence grecque et romaine. Néanmoins, il est indispensable de se rappeler d'abord que l'effort accompli en ce sens par le monde antique

Vue sur les origines de l'ascétisme.

resta toujours très partiel, et ne réussit complètement que dans l'éducation militaire; ensuite, qu'aux approches de notre ère, il s'était produit, par suite de la ruine des vieilles croyances, un immense désordre aussitôt suivi d'un abaissement énorme de la moralité générale. Ce fait, graduellement mis en plus grande saillie pendant la première période impériale, devint encore plus sensible sous l'empire chrétien par le contraste entre les prétentions de la religion nouvelle et le complet échec pratique qu'elles semblèrent subir au premier abord. A aucune époque, en effet, le désarroi moral et social n'atteignit des proportions pareilles. Si l'on voulait s'en rendre compte, il n'y aurait qu'à prendre pour mesure ce que nous savons des beaux temps de la vie républicaine en Grèce et à Rome.

Etendue et profondeur du désarroi moral.

Dès les premiers jours de l'empire, — c'est-à-dire lorsque l'activité militaire, ayant rempli son objet, n'a plus de but; que l'activité politique, arrivée aux résultats qu'elle ambitionnait, ne sait plus où s'exercer; que les religions d'autrefois, discréditées par leur mélange avec des doctrines étrangères, ne fournissent plus de principe dirigeant; et que, d'autre part, les richesses de l'univers, entassées dans une seule ville, ont mis aux mains d'un petit nombre de privilégiés une capacité, en apparence incommensurable, de se procurer toutes les satisfactions, — à ce moment, dis-je, la bête humaine, naguère si fortement disciplinée et contenue par l'esprit guerrier et civique, se débride peu à peu. Ceux qui résistent à tant de corruptrices séductions et savent trouver, dans la situation générale transformée, de nouveaux et généreux mobiles, donnent au monde le spectacle qui rendit souvent si admirables certaines périodes du haut empire. Mais les exemples de cet ordre devenaient de moins en moins nombreux, par la raison que les conditions sociales et économiques étant restées les

mêmes et la politique seule ayant changé, toute modification profonde et décisive était impossible. L'esclavage et la grande propriété qui subsistent, quoique rien ne les justifie plus, suffiraient à eux seuls à expliquer tout le mal. Or, ces traits généraux, que je viens de montrer s'accentuant pendant trois siècles, n'éprouvèrent aucun changement quand le christianisme, d'ennemi qu'il était de l'empire en devint un des éléments officiels. Sans doute, lorsque le gouvernement se fit chrétien, beaucoup d'existences individuelles furent modifiées; mais l'existence générale ne bougea pas, du moins dans le sens du bien; car, dans le sens du pire, je crois que le peuple des grandes villes, ayant perdu même le souvenir qu'il fut autrefois citoyen, était descendu au dernier fond de l'abjection. La populace de Constantinople, par exemple, formait un limon humain le plus répugnant qui se soit jamais vu; et je la cite de préférence à celle de Rome, parce qu'elle était chrétienne, passionnément et sans mélange. Il devenait évident que les résultats de cette splendide civilisation matérielle acquise par six siècles de luttes infatigables et de progrès continus allaient bientôt périr, puisqu'ils ne servaient plus qu'au profit de quelques-uns et n'étaient employés que pour assurer les plus basses tendances de notre nature. Les grands ressemblent à de vigoureux et puissants animaux, sans aucune préoccupation élevée, portant toute leur ardeur vers le plaisir et ne connaissant pas le scrupule. Les petits s'abandonnent eux aussi à leur ignoble paresse de mendiants repus. C'est en cela que consiste proprement ce qu'on a désigné par le mot de décadence; et, ainsi compris, il peut s'appliquer indifféremment aux quatre premiers siècles. Bien entendu qu'employé sans restriction comme presque toujours, il était superficiel, comme je l'ai déjà fait remarquer; plus que superficiel, inexact, parce que si l'ancien régime

Pourquoi la corruption va grandissant.

s'affaissait dans ses souillures, de toutes parts germaient et mûrissaient les éléments d'un régime très supérieur. Mais enfin, le fait visible et dominant, à quoi tout le reste aurait pu se ramener, c'était l'abandon de toute contrainte morale; *moral restreint*, dit Malthus, et le mot est ici de parfaite application. Ce fait était général, aucune classe n'y formait exception. Comme de juste, le relâchement universel, quant aux personnes, affectait d'une façon plus spéciale les deux penchants les moins aisés à contenir, ceux contre lesquels l'ancienne culture avait péniblement et fortement élevé une double barrière : la sobriété et la pudicité. Il n'est pas possible de nier que la prédication chrétienne, triomphante quand l'Eglise était humble et moins fréquentée, n'avait conservé que des prises beaucoup moins profondes depuis que le christianisme était monté au rang de culte d'Etat. J'ai recueilli et classé des documents, allant du milieu du IVe siècle jusqu'à la fin du Ve, qui ne laissent subsister aucune hésitation sur ce point (1), et il y eut des moments où le clergé, qui alors arrivait à sa pleine formation comme corps distinct et privilégié, se trouva entraîné, peut-être plus encore que les fidèles, dans la débâcle générale. On verra ce que j'en dis quand j'essaie d'expliquer la vraie nature et les causes réelles du mouvement priscillianiste. C'est alors que, reprenant en sous-œuvre un plan de vie qui avait eu d'anciens et nombreux précédents, quelques hommes d'élite entreprirent une campagne d'assainissement et de purification.

Le christianisme n'y changea rien.

(1) Jérôme (préface de la *Vie de Malchus*) dit qu'il avait projeté d'écrire, sous formes de biographies successives, l'histoire de l'Eglise chrétienne; et quel dommage qu'il n'ait pas réalisé son plan, s'il avait dû en sortir beaucoup de morceaux tels que cette vie de Malchus, chef-d'œuvre de simplicité, de réalité et de bonne grâce. Le but de Jérôme était de montrer comment l'Eglise, agrandie par les persécutions, couronnée par les martyrs, subitement diminua en vertu quand des princes chrétiens la firent forte et riche : *postquam quidem et divitis major, sed virtutibus minor facta sit* (*Vita Malchi*, I).

Au surplus, l'élan se produisit aussi bien en dehors qu'en dedans du monde chrétien. Les philosophes néo-platoniciens y participèrent avec une ardeur extrême. Mais je ne parlerai d'eux que très incidemment, par voie de courtes citations et pour maintenir à cette première partie de ma recherche son caractère de généralité. C'est le milieu où vivaient Martin et Sulpice qui me préoccupe. Là, — avec des nuances, nos deux amis, dans la pratique, se montrèrent modérés, — le programme consistait en une lutte infatigable contre les penchants sensuels ; et certains ne craignaient pas de la pousser jusqu'au refus des satisfactions qu'exige l'existence matérielle, dont on aurait voulu étouffer tous les besoins. Comme la sensualité menace sans cesse d'annihiler la conscience, il n'est pas de moyens tendant à la refréner qui ne parussent acceptables, dussent-ils mettre la vie en péril. Théoriquement, pour l'ascète chrétien, la vie importe peu : c'est au salut éternel qu'il faut songer. Je n'ai pas besoin de marquer ici le danger de dépasser la vraie limite. Les impulsions personnelles *doivent* être contenues; mais c'est aussi un *devoir* de maintenir la santé, afin que chacun puisse s'acquitter envers l'ensemble. Seulement, cette remarque est sans poids auprès du chrétien qui ne doit rien qu'à Dieu. C'est pourquoi les macérations, même extrêmes, étaient préconisées comme très efficaces dans la grande bataille contre la tyrannie de la chair. Entendez bien que le mot « bataille » n'est pas ici une métaphore de hasard. Il exprime exactement le point de vue des promoteurs de l'ascétisme. Leur langage est invariablement emprunté au vocabulaire militaire, surtout à ce régime d'entraînement (ασκεσις) que suivaient les anciens athlètes et qui avaient tenu une si grande et si utile place dans le monde grec. L'ascèse représentait un effort patient et tenace, comportant des privations systématiques et des

Le clergé gravement atteint par la déchéance morale universelle.

Caractère militaire du mouvement.

exercices rigoureusement réglés en vue d'obtenir la perfection du corps et des muscles. Les nouveaux combattants la pratiquèrent dans des conditions à peu près semblables, quoique en se proposant un but très différent. Eux aussi, ils sont des lutteurs athlétiques (1) qui visent à dompter les exigences de l'estomac par le jeûne, les ardeurs de l'instinct sexuel par la continence absolue, les tendances à l'orgueil et au contentement de soi-même par l'humilité. Cette dernière notion est nouvelle comme le mot qui la représente. On le trouve pour la première fois pris en ce sens dans Tertullien, un des précurseurs de l'ascétisme. Jamais cerveau grec ou romain n'avait imaginé que le fait d'être humble, *humilis*, allait devenir un substantif abstrait représentant la plus haute des vertus, parce que la plus difficile à pratiquer. L'humilité est, en effet, tellement contre nature, qu'elle n'a jamais beaucoup réussi à se répandre. En revanche, elle a considérablement fortifié le penchant à la vénération qui, lui, nous est parfaitement naturel. En relevant ce détail où il faut voir l'unique trait vraiment neuf que présente notre recherche et en le rapprochant des mots spéciaux que je rappelais à l'instant, mots par lesquels l'idée de lutte est si fortement exprimée, je pense à Martin. Il fut le premier type complet et vraiment sympathique de l'humilité, — chose rare, les humbles tournant volontiers à une orgueilleuse aigreur, — et toujours, néanmoins, il parle comme un soldat. J'avais cru d'abord que c'était parce qu'il avait

Essai d'une réaction visant à assainir et à purifier.

Apparition d'une vertu nouvelle : l'humilité.

Le vieux soldat Martin est le premier à la personnifier.

(1) Le vocabulaire de l'ascétisme est curieux à établir dans sa série chronologique : *ασχεῖν*, s'exercer ; *ασχειν πενταεθλον*, s'exercer aux cinq combats ; *ασχεσις*, le fait de se livrer à des exercices systématiques et assidus ; le régime des athlètes, et, par métaphore, la méditation. Ασχητης, celui qui s'exerce, plus tard, ascète et moine. Ασχετιχος, ce qui est propre à exercer ; *διος ασχετιχος*, l'existence de qui aime à s'exercer ; puis la vie ascétique ou contemplative. Ασχητεριον, c'est d'abord un gymnase ; ensuite, une cellule monastique ; plus tard, un couvent.

vécu vingt ans dans l'armée. Je me trompais; son choix d'expressions résulte de ce qu'il se sait vraiment être un athlète, un guerrier armé contre les dangereux ennemis de la liberté morale et de la conscience humaine : le penchant à jouir, le goût des joies affaiblissantes que procurent les sens.

La méthode de vie que je viens de décrire opéra de très profonds changements. Peu importe qu'elle ait été prêchée au nom d'un principe le plus étroitement égoïste qui se soit jamais vu, le salut personnel, destructeur de toute solidarité et de toute continuité. L'ascète chrétien, en effet, surtout dans ses personnifications orientales, ne songe qu'à échapper, individuellement, au démon. Fallût-il sacrifier la famille, la parenté, la patrie, l'amitié, il place avant tout l'espoir de se préparer une vie ultra-mondaine d'éternelle durée et remplie de jouissances délicieuses. Cependant, les conversions provoquées par de tels calculs et les spectacles souvent peu édifiants qui durent les accompagner n'en profitèrent pas moins à la moralisation générale. Le niveau commun en fut notablement relevé. Même les exagérations parfois monstrueuses des ascètes, en frappant l'imagination des masses, réussirent à leur inspirer le mépris et le dégoût de certains actes qui, précédemment, se produisaient au grand jour sans choquer personne. Par là fut constitué un noble idéal de sobriété et de pudicité. Sans doute l'existence pratique ne le réalisa jamais, fût-ce de très loin, sauf les cas exceptionnels. Il contribua puissamment néanmoins à régler cette existence, à la relever, à l'ennoblir parmi les plus grossiers et les plus abandonnés. Ce fut une œuvre de vigilance tenace, persistante, minutieuse jusqu'à sembler petite et basse. Aujourd'hui, quand nous lisons les admonestations qu'Ambroise ou Jérôme, ou tel autre membre illustre du parti ascétique adressait à des jeunes filles

de grande maison, à de jeunes veuves de la haute société romaine, pour les inviter à garder la virginité, à fuir les secondes noces, à manger modérément, à ne pas trop boire de vin, à ne pas s'attarder voluptueusement au lit, les détails singulièrement crus et précis dans lesquels ils entrent nous font éprouver un sentiment pénible (1). Notre délicatesse est froissée. Comment des hommes cultivés et pieux osaient-ils, en de telles circonstances, tenir des propos à ce point inconvenants et indécents? La vérité, c'est que ces façons de dire étaient alors générales; elles correspondaient à des habitudes d'une grossièreté extrême et qu'il fallait nettement désigner pour parvenir à les réprimer. La répugnance même qu'un tel langage actuellement nous inspire, d'où vient-elle, sinon de ce travail d'épuration et de purification, dont nous avons assez tiré profit pour que ces procédés primitifs nous révoltent. Qu'on se reporte à l'anarchie morale qui résultait alors de tant de ruines sociales et religieuses accumulées, de tant de traditions méprisées ou perdues. Dans l'état de culture intérieure où nous a mis notre apprentissage catholico-féodal, il est aisé de s'indigner contre les austérités outrées qui diminuent la force physique, éteignent l'énergie mentale et risquent de rendre l'ascète impuissant pour toute œuvre utile ou bienfaisante. Ainsi pratiquée, l'austérité ne vaut guère mieux que le suicide; je montrerai ce côté de la question en commentant la *Vita Martini* et surtout les *Dialogues*.

Que l'ascétisme présentait de très dangereux côtés.

(1) Dans une allocution à Marcella qui allait prendre le voile, Tibérius, évêque de Rome, dit : « Tu es pure, défie-toi ; bois très peu de vin pour ne pas exciter en toi le penchant voluptueux. » (Cf. *Ambrosii opera de virginibus*, III.) Marcella était la sœur d'Ambroise. — Jérôme écrit à Eustochium, la fille de l'illustre Paula : « Fuis le vin ; la jeunesse est un foyer de volupté, ne jette pas d'huile sur ton petit corps tout brûlant..., n'imite pas ces vierges qui se gorgent... ; le ventre se distend, réagit sur les autres membres, qui grossissent à leur tour... si le besoin de roter t'éveille, que ce ne soit pas pour avoir trop mangé. » (*Epist.* XVIII.)

Les Pères du Désert, notamment, ressemblent plus à des malades atteints d'affections nerveuses qu'à des hommes religieux et pieux. Aussi voyait-on parfois se produire parmi les moines de véritables épidémies de *tædium vitæ*, où les victimes succombaient en grand nombre (cf. *Bibliothèque des Chartes*, une étude sur l'*acedia* des monastères. J'ai perdu la note bibliographique). Mais de ce que l'ascétisme a des côtés dangereux, il ne s'ensuit pas qu'on puisse oublier qu'il représentait une nécessité permanente, laquelle, contrariée ou méconnue, — comme c'est présentement notre cas, — laisse dans l'inertie ceux de nos instincts dont la prédominance est impérieusement réclamée par l'intérêt social. A ce point de vue, les services qu'il rendit à une époque où n'existaient aucun des stimulants à l'aide desquels nous le remplaçons aujourd'hui, bien qu'imparfaitement, ne sauraient être trop appréciés. Ils furent immenses. Pour qui a pris la peine de constater à quel excès était parvenue la corruption générale, — j'entends cette corruption qui s'étale, que tous les yeux perçoivent, et qui, par conséquent, va troubler et flétrir toutes les classes de la population, — il est impossible de ne pas éprouver des sentiments de gratitude envers ceux qui osèrent alors entrer en lutte contre les appétits personnels, débordés jusqu'à l'oubli de toute dignité humaine. Edgar Quinet, ayant constaté que la poésie de l'Inde antique et, après elle, la poésie de notre moyen âge occidental, ne connut que des ascètes pour héros, en concluait que dans ces deux pays l'ascétisme devait avoir été un principe de civilisation (1). La

Mais que les services qu'il rendit furent immenses.

(1) Pleinement émancipé vis-à-vis du catholicisme, plutôt trop excité contre lui, ce qui est devenu chez nous un motif d'adhérer à de grosses erreurs morales et sociales uniquement parce que le catholicisme les a condamnées, Quinet disait pourtant avec une grande netteté : « Les saints qui combattirent contre l'hydre et le python renaissant, les

remarque est juste; mais trop rétrécie est la portée que Quinet lui accorde. Ce n'est pas seulement dans l'Inde antique et dans l'Europe médiévale que les ascètes ont eu un rôle civilisateur : c'est partout où s'est formé un groupe humain, ordonné, progressif et durable.

Leur chimérique tentative nous a appris à combattre l'inévitable bassesse primitive de nos penchants.

Il ne faut pas se trop laisser prendre par le petit aspect des choses et surtout ne point oublier que nos manifestations les plus élevées tiennent par des liens absolument infrangibles aux plus grossiers phénomènes de notre nature. Au sommet de la culture se retrouve l'inéluctable influence des fatalités réelles les plus crues. L'amour éthéré et désintéressé plonge par sa racine première dans l'aveugle élan charnel qui pousse le Polynésien vers sa *squaw*. Si cette loi fondamentale aujourd'hui nous répugne au point de considérer comme un trait de bassesse le fait de la constater, c'est que les ascètes, en visant chimériquement à l'anéantir, ont tout au moins réussi à nous faire rougir d'elle. Supprimer nos penchants matériels, entreprise folle. Nous amener à les considérer comme des infirmités organiques qu'il faut soigner, surveiller et, aussi, voiler le plus possible, quelle précieuse et admirable étape dans la voie du progrès moral! L'excès de la réaction que tentèrent les ascètes est curieusement attesté par ce scrupule du fondateur fameux de la vie solitaire en Egypte, Antoine, qui avait honte qu'on le vît manger (*Vita Antonii*, 3, 7). Il n'a pas réussi à faire du repas une chose dont on se cache. Mais, outre que les habitudes de goinfrerie sont devenues déshonorantes, — elles étaient un sujet de gloriole pour la haute société romaine, — si nous affichons ouvertement nos besoins

instincts de la nature païenne (lisez les instincts égoïstes de l'homme, quelle que soit sa religion), voilà les Hercules et les Thésées de l'humanité moderne. » (*Génie des religions*, p. 64 du t. II des Œuvres complètes.)

d'incrétion, il y a tant d'autres actes, en sens inverse, non moins essentiels, non moins quotidiens, que les ascètes nous ont appris à contenir et à masquer pour le plus grand profit de la vie sociale, qu'on fera sagement de ne pas rire d'Antoine. Dans les deux cas, l'ascétisme partait du faux principe de l'indignité de la matière. Or, il y a un principe tout aussi faux : c'est celui qui la représente comme ayant droit de s'accorder toutes les satisfactions, même de les étaler. Il est fort en vogue. Nous serions sages de tourner nos railleries de ce côté-là. En tout cas, n'est-il pas singulier que ce soient les représentants intransigeants de ce que le nouveau culte avait de plus antisocial — et Dieu sait s'il était riche sous ce rapport! — qui nous aient aidé, les uns à reconstituer, les autres à créer cette plus grande délicatesse dans le geste, dans l'attitude, dans le costume, dans le parler, qui toujours accompagne l'essor graduel de la vie en société? Comme tout agissement corporel leur paraissait un témoignage de notre déchéance (1), c'est à leur extravagante réserve que nous devons nos meilleures habitudes. Vous croirez peut-être me déconcerter en remarquant que je fais l'apologie de ce que nous appelons la civilité puérile et honnête. Le mot civilité ne me déplaît pas, surtout au sens qu'a voulu lui donner le théologien anglais que je citais tout à l'heure. Ces humbles usages, infus dans notre sang de génération en génération, ont fini par constituer notre principal droit au titre de civilisés, précisément parce qu'ils sont le résultat d'une règle austère de vie personnelle et

Toute fausse qu'elle était, leur doctrine de l'indignité de la matière a fait beaucoup de bien.

(1) Sur ce point, le néo-platonisme ne le cédait en rien au christianisme : « Porphyre, dit Eunape, dès qu'il se fut pénétré des doctrines de Plotin, prit en haine son corps et sa qualité d'homme, σωμα καὶ ανθρωπον ειναι εμισησε. » (*Vita*, *Philos*, 3, 7.) Le « grand » Edesius, trop vieux pour instruire Julien dans la haute science, l'adressa à Chrysanthe et à Maxime en disant : « Si tu peux t'approprier ces mystères, tu rougiras d'être né et appelé homme. » (*Ibid.*, 6, 48.)

domestique persévéramment appliquée. Leur routine a purifié nos rapports avec les choses matérielles; elle a aussi stimulé et facilité notre élan vers les choses spirituelles. Il suffit de se souvenir de la part considérable qui revient à l'ascétisme dans la construction de l'idéal chevaleresque, si graphiquement personnifié par l'admirable Don Quichotte. Au IVe siècle, la civilisation était menacée. Elle faillit périr, non parce que les Barbares se ruèrent sur elle et qu'il y eut des villes brûlées, des organismes publics détraqués, des administrations disloquées. Ce sont là des pertes relativement anodines et guérissables. J'ai dit comment j'appréciais les dégâts tout matériels de l'invasion. Mais la vie sociale et morale s'était déplorablement abaissée. Ce que nous en connaissons est repoussant. Elle se représente par une populace urbaine comblée de prodigalités avilissantes; par une masse rurale abominablement pressurée et tyrannisée. En même temps, la richesse s'accumulait entre quelques mains, — Pontius Meropius Paulinus possédait des « royaumes », dit Ausone, — et la plupart de ceux qui la détenaient ne s'en servaient que pour l'augmenter encore par l'usure et les exactions. Le travail, déshonoré et déserté, avait besoin pour se maintenir de lois de fer qui font ressembler les statuts des corporations d'ouvriers aux règlements d'un bagne. Parmi ces corporations les plus durement parquées et surveillées étaient celles qui, au théâtre et au cirque, faisaient des fêtes publiques une école permanente de démoralisation (1). Les freins divers que l'homme occidental s'était laborieusement forgés pour se protéger contre la brute que tous nous portons en nous, chaque

Dégradation de la vie sociale au IVe siècle.

(1) Sur ce personnel, il faut lire au livre XV du Code Théodosien le titre *De Scenicis*. Il est des cas où tel empereur très pieux prend des mesures pour empêcher les femmes, *scenicæ*, de s'évader du théâtre sous prétexte de christianisme.

Usure et rupture des liens moraux.

jour rongés plus à fond par la rouille, finissaient de se briser tout à fait dans cette douloureuse transition d'un régime social et religieux à un autre régime. Or, il ne faut pas croire que le sauvage soit celui qui ignore les chemins de fer et l'éclairage électrique. Bien plutôt serait-ce celui qui ne sait pas se restreindre dans ses appétits, n'ayant aucune loi pour se guider intérieurement, aucune loi extérieure non plus qui le contraigne à courber le front devant les exigences de la sociabilité.

Je n'essaie pas de tracer un tableau détaillé et méthodique de ce qu'était la moralité publique au début du v[e] siècle. Mais j'ai dressé, pour mon usage, un dossier, très riche de textes, de faits et d'anecdotes, concernant les résultats apparents des soixante-dix années de christianisme officiel. Ils sont tels qu'on pourrait se demander si, au lieu de se relever, les mœurs générales n'avaient pas baissé plus encore. A tout le moins, ils expliquent et justifient amplement la réaction ascétique; ils excusent même les excès où elle se laissa entraîner. La tentative de substituer une discipline nouvelle à l'ancienne discipline semblait avoir radicalement échoué. Le déclamateur marseillais, Salvien, qui écrivait un peu après Sulpice son livre très surfait, *De Gubernatione Dei*, avait pourtant raison, au milieu de tant d'assertions insoutenables, de mettre les Germains au-dessus des Romains, du moment qu'il croyait ou feignait de croire que ces barbares étaient plus sobres, plus chastes et moins sanguinaires que les chrétiens des grandes villes. Salvien se souvenait d'avoir vu ses coreligionnaires de Trèves entassés dans le cirque pour faire ripaille et contempler des femmes nues à l'heure où la cité était envahie et mise à sac. Le christianisme avait fait beaucoup de dévots, cela est certain; la forme religieuse avait été changée, les lois aussi; mais point les mœurs. Les fils de Théodose, représentation gouvernementale du IV[e] siècle

Impuissance des idées nouvelles à former de nouvelles mœurs.

finissant et du v[e] siècle à son début, font preuve sur ce terrain d'hésitations étrangement significatives. Quand il s'agit de toucher à l'amas d'usages presque tous immoraux dont se composaient les amusements publics, *voluptates populi romani*, dit le *Codex Theodosianus,* c'est un bloc de granit devant lequel ils reculent. Il y avait une certaine fête de la *Maiuma* dont il serait difficile de donner la description en langage honnête, et qu'ils prohibèrent et autorisèrent à cinq ou six reprises en quelques années; Godefroy (t. V, p. 404) a pris la peine d'en établir l'édifiante chronologie. J'ai lu quelque part cette assertion faite d'un ton de supériorité satisfaite : « Ce n'est pas aux Tite, aux Trajan, aux Antonin que le monde doit l'abolition de ces jeux où le sang humain coulait ! » Il est vrai ; mais ce n'est pas davantage à Constantin qui, après avoir abusé plus qu'aucun empereur païen de ces atroces spectacles (1), fit semblant de les condamner et y échoua aussi bien que ses fils et que tous leurs successeurs. En l'an 399, la grande occupation de Symmaque est de préparer les jeux qui inaugureront la préture de son fils; et l'on peut voir, dans une douzaine de ses lettres, le mal qu'il se donne pour acquérir des léopards, des ours, des crocodiles et des captifs. Il exprime à un certain moment son désespoir parce que vingt-neuf jeunes Saxons, payés très cher, avaient mieux aimé s'étrangler les uns les autres que de combattre dans le cirque. Ce fait de la dernière année du siècle indique que

Voluptates populi romani.

Les spectacles sanglants et obscènes après 60 années de christianisme officiel.

(1) « Je ne sais pas s'il y eut jamais pendant l'empire, excepté sous Constantin, un seul combat de gladiateurs où les vaincus aient été forcés de s'exterminer. » (Denys, *Histoire des idées morales*, II, p. 186.) Pour saisir cette nuance, il faut savoir que les gladiateurs étaient soit des criminels, c'est le cas le plus commun, soit des artistes se battant volontairement, soit des prisonniers de guerre. Le cas le plus répugnant est celui de Constantin en Gaule. Eumène, son panégyriste, le loue d'avoir « fatigué les bêtes du cirque » à force de leur livrer des barbares : *Puberes sævientes bestias multitudine fatigarunt. Hoc est, imperator, fretum esse virtute* (§ 12 de l'édition Behrens).

les choses n'étaient pas près de changer (cf. Otto Seek, p. LXXI). La vérité, c'est qu'il y eut des réjouissances, où le sang versé et l'obscénité tenaient la première place, aussi longtemps que les arènes restèrent debout. Sous ce rapport, le fait qui se produisit à la prise de Trèves est typique. Il y a gros à parier que dans le chiffre énorme des fonctionnaires dont s'entouraient les empereurs chrétiens, le *tribunus voluptatum* (1) fut le dernier à disparaître. Pour modifier ce côté des mœurs publiques, il fallut plus que la ruine de la chose publique : son écroulement total. Le clergé s'était trouvé impuissant. Cette œuvre dépassait son ardeur et sa bonne volonté (2). Pour l'entreprendre, les membres du sacerdoce séculier étaient, comme l'indique leur nom, rattachés au « siècle » par trop de liens, trop mêlés à l'existence générale. Une telle tâche exigeait l'aveugle entraînement des ascètes, cet enthousiasme que ne retiennent ni les convenances, ni les habitudes, ni la peur du ridicule ; et encore ils n'y suffirent pas. Lorsqu'en 404, l'un d'eux, le jeune Télémaque, imagina de se jeter au milieu des gladiateurs pour arrêter le combat, il fut hué et assommé par les spectateurs chrétiens et non chrétiens. Cependant, la folie même des manifestations de ce genre impressionnait beaucoup plus que n'aurait pu le faire un enseignement régulier. Dans un milieu en proie à

Comment leur caractère excentrique et antisocial servit les ascètes en cette conjoncture.

(1) Voir au titre VII du livre XV du Code Théodosien, *De Scenicis*, comment Godefroy définit la fonction « du tribun des voluptés ». Cf. avec le titre VIII, *De Lenonibus*, les proxénètes et prostitués des deux sexes étant placés sur le même pied que les gens de théâtre.

(2) On a déjà vu, tome I[er], p. 216, la diatribe de Sulpice contre les clercs ambitieux, scandaleux, avides de gain, peu épris de virginité. Jérôme, en parlant d'un évêque espagnol, Carterius, marié deux fois, remarque que le monde est plein d'épiscopes ordonnés dans ces conditions : *omnis mundus his ordinationibus plenus* (*Epist. ad Oceanum*). Le nombre de ceux qu'il connut dans ces conditions dépassait, disait-il, celui des évêques réunis à Rimini, où il y en avait quatre cents. « Si on ne fermait les yeux, on manquerait de prêtres, » ajoutait-il.

de continuels et irrémédiables désordres, il fallait des actes fous pour frapper les imaginations, comme aussi un langage et des préceptes exorbitants pour éveiller les esprits. Ceci rentrerait dans ma thèse sur l'opportunité et la nécessité du miracle, ascétisme et thaumaturgie étant d'ailleurs toujours très proches voisins. Mais quant au vrai rôle des ascètes à l'époque qui nous occupe, rien qu'avec les textes de nos opuscules et avec les maximes de Martin, je pourrai montrer comment ces déséquilibrés, hostiles au mariage, à la famille, à la propriété, au travail, à la prévoyance, au courage civique et militaire, à la patrie, contribuèrent pourtant à maintenir debout l'édifice social. Ils relevèrent les âmes en leur faisant entrevoir et admirer un plan de vie hautement idéale, alors que tout s'abîmait dans la plus complète bestialité. La société sauvée par des gens qui la haïssaient et ne faisaient grâce à aucun de ses principes essentiels, c'est un des plus étonnants paradoxes de l'histoire. Ainsi se forma ce parti ascétique dont Martin allait être le très énergique champion et Sulpice le porte-parole. Il faut prendre garde de le confondre avec le montanisme du IIIe siècle, effusion purement religieuse et mystique, tandis qu'il s'agit ici d'un effort encore plus social que religieux. C'est une crise capitale marquant l'heure où le nouveau culte, devenu portion intégrante de la fabrique politique, va, par cela même, descendre et se rapetisser, son clergé étant désormais une hiérarchie forte et riche, ses fidèles une masse où prédominent les recrues à motifs suspects. La réaction ascétique partait d'une inspiration très noble et aussi d'un besoin très pratique, bien qu'elle ait rencontré beaucoup d'interprètes extravagants. Son expression naturelle se trouva dans le monachisme. Seulement, deux routes s'offraient, sensiblement divergentes. L'une menait au désert : c'est celle que l'on adopta en Egypte; Paul, Antoine, les héros des

Formation du parti ascétique.

Directions divergentes de ce mouvement.

Vitæ patrum, la suivirent. Le désir de se dégager de la dissipation dévorante, de la corruption inouïe du monde contemporain, peut leur servir d'excuse. Mais qui les défendra contre le reproche de lâcheté sociale et de coupable égoïsme? La conduite des deux plus célèbres d'entre eux, que je viens de nommer, reste au-dessous de tous les qualificatifs de blâme. L'ascétisme égyptien est un écœurant symptôme de dissolution. Les « pères » abandonnent la fréquentation des hommes pour obtenir leur salut individuel. Ils se retranchent de la société des êtres vivants afin de se rendre dignes de la société éternelle. L'autre système, au contraire, mettait ses adeptes en face du mal partout triomphant, aussi bien parmi les chrétiens que parmi les païens, dans les rangs du clergé comme dans ceux des fonctionnaires. Il les poussait à le combattre par la parole, par l'exemple, quelquefois de vive force et en ne ménageant rien. C'est cette voie que suivirent les ascètes d'Occident, en particulier ceux d'Espagne et de Gaule, les uns avec Priscillien d'Avila, les autres avec Martin de Tours, pour protagonistes.

Martin et Sulpice types de l'ascétisme occidental.

Martin, notamment, avait été moine — ce mot devra être expliqué et daté — avant d'être évêque. Il resta moine ou plutôt ascète après son élévation à l'épiscopat, et ce ne fut pas une petite fortune pour le nouveau parti que de rencontrer un tel chef, vraiment incomparable par le désintéressement, le courage et la grandeur d'âme.

André LAVERTUJON.

DU ROLE DES TEXTES SACRÉS

ET DE LA FOI INTERMITTENTE QU'ON LEUR PRÊTE (1)

Coup d'œil sur les procédés narratifs de Sulpice.

Jacob Bernays s'est efforcé de mettre en lumière la valeur chronologique du petit livre de Sulpice Sévère; mais un point plus intéressant, ce sont ses procédés narratifs. En rapprochant les paragraphes successifs où se trouvent discutées les indications relatives aux Achéménides, on voit qu'à l'aide d'un laborieux calcul, il évalue leur durée à 250 ans, ce qui est suffisamment exact. Cette longue période, embrassant les treize rois de Perse, de Cyrus à Darius Codoman, est racontée en huit chapitres dont cinq sont réservés à Esther et à Judith. J'ai déjà fait remarquer que la différence proportionnelle d'étendue entre les textes originaux et la *Chronique* augmente ou diminue toujours en raison de la plus grande abondance des détails pittoresques. Ainsi, le Livre des Juges occupe quatre fois autant de place que le Lévitique et les Nombres réunis au Deutéronome, et ce fait déjà signalé (t. Ier, p. 201) donne de l'opportunité à quelques lignes d'une Homélie d'Origène que je feuilletais à l'instant et dont voici le sens approximatif : « Tel qui lira Esther y prendra « plaisir et repoussera le Lévitique comme un mets répugnant, « parce qu'au lieu d'y apprendre à honorer Dieu et à pratiquer la « justice, il n'y trouvera que les procédés sacrificiels et les rites « d'immolation. Tel autre se sent ravir par les Psaumes ou les « Evangiles, qui, s'il essaie de lire les Nombres, rejettera le livre « comme l'estomac revomit une nourriture proscrite et indi- « geste. » (*Homél.* 27 *in Numeris*, p. 709 du t. II de Migne). Ne dirait-on pas que Sulpice avait pris ce passage pour règle de son travail, bien qu'il soit assez peu probable qu'il l'ait jamais lu ?

(1) Extrait du second volume (*inédit*) de LA CHRONIQUE DE SULPICE SÉVÈRE.

Son exclusive préoccupation d'artiste vis-à-vis de la matière biblique.

En tous cas, son instinct littéraire le portait vers les mêmes conclusions. Il mesure la valeur d'un texte au degré plus ou moins marqué de précision concrète et selon la plus ou moins grande vivacité du récit. L'étendue qu'il m'a fallu donner, dans l'intérêt de mon enquête, aux questions de moralité et de dogme ne doit pas nous induire en erreur. Ce ne sont ni le dogme ni la moralité qui l'inquiètent. Il vise à l'adéquation de l'histoire sacrée et de l'histoire profane; et son flair d'Aquitain lui fait comprendre que, pour attirer l'attention sur des récits dont le public occidental se méfie, il faut n'y mettre en vedette que les détails propres à frapper l'imagination et se rattachant aux choses de la vie courante. Il ne s'embarrasse pas davantage d'interprétations allégoriques ; non qu'il craigne de prêter le collet aux fauteurs d'hérésie, mais parce qu'il ne s'en croit pas la capacité et qu'il n'en éprouve le besoin à aucun degré.

Son dédain absolu pour l'allégorie.

1. L'allégorie eut de tout temps un mobile principal : rendre acceptable, au point de vue de l'édification, d'anciens récits devenus choquants ou scandaleux par suite du développement des mœurs publiques. Porphyre expliquant Homère, Philon le juif ou Origène le chrétien expliquant la Bible, obéissent aux mêmes motifs. Mais précisément ces motifs-là laissent Sulpice à peu près insensible. J'ai pu passer en revue bien des incidents scabreux qu'il est d'usage de gazer : les mensonges d'Abraham, les inconvenances de Loth, les roueries de Jacob, les cruautés et les perfidies de ses fils ; il m'eût été facile d'en relever beaucoup d'autres. Mais vraiment, en aucun de ces cas, notre auteur ne se laisse tourmenter par des scrupules exagérés. Le double sens qu'Origène voulait qu'on introduisît dans l'Ancien Testament pour le rendre supportable ; la triple interprétation qu'il donnait aux textes : l'historique, la morale et la mystique, Sulpice n'y entend rien. Ou plutôt, toutes ces précautions ne lui semblent pas nécessaires. Augustin, qui était bien trop familier avec la critique philosophique pour ne pas voir l'immense péril de la méthode d'interprétation par allégorie, y a pourtant recours quand il ne trouve pas d'autre moyen d'atténuer, d'émonder ou d'annuler certains textes. J'en ai fourni de caractéristiques exemples. Seulement, il avoue lui-même que, dans la plupart des cas, c'est aux nécessités pressantes de la polémique qu'il obéit.

L'allégorie lui sert à répondre, tant bien que mal, aux attaques de l'adversaire, et aussi à raffermir sa propre confiance parfois profondément troublée (1). Sulpice, lui, n'éprouve ni l'un ni l'autre de ces sentiments. Il tient les arguments des impies pour parfaitement nuls, et il se sent entièrement à l'aise devant la pure lettre des textes sacrés, tant au point de vue du fond qu'à celui de la forme. Les dogmes ont beau être absurdes, il n'a pas besoin, comme les théologiens d'Afrique, de crier à tout instant, pour s'étourdir, que le motif d'y croire gît dans leur absurdité même (2). Cette absurdité, il ne la perçoit pas. Quant à la forme, j'en ai fourni dix exemples : ce n'est pas lui qui aurait eu honte, comme le juif Josèphe, de raconter que Saül, pour donner sa fille Melchol à David, imposa à ce jeune héros de lui apporter cent prépuces de Philistins. Cet usage de l'ablation du prépuce était une occasion de mépris et une source de railleries parmi les raffinés. Josèphe, afin de ne pas donner à rire aux mauvais plaisants de la cour de Titus, change les prépuces en têtes de guerriers. Mais Sulpice : *impigre David centum præputia retulit.* Telle est sa manière. J'ai voulu la caractériser une dernière fois, au moment où il va quitter l'histoire chimérique pour entrer, avec les Macchabées, sur le terrain de l'histoire positive.

Il accepte tranquillement le texte sacré, fond et forme.

(1) A peine converti, manichéen de la veille, pour réfuter ses ex-coreligionnaires, il commente la Genèse sans la très bien comprendre ; et quand le sens littéral lui échappe, il imagine un sens allégorique en se préoccupant moins du texte que des besoins de son argumentation. C'est lui-même qui fait ingénument cet aveu, *De Genesi ad litteram*, VIII, 2, 5 : « Je voulais vite réfuter leurs divagations, *cito volens confutare eorum deliramenta*, » dit-il. Il s'agit de ses amis d'hier, les tenants du manichéisme. « J'improvisai du mieux que je pus une signification figurée pour faire bref et devenir clair : *quid figurate significarent ea, quanta valui brevitate et perspicuitate explicavi.* » Il confesse que ses allégories ne valent pas grand'chose, mais il s'excuse en disant : « J'étais pressé, *ne retardarer.* »

(2) J'ai avancé (t. Ier, p. 304) que la méthode d'argumentation de saint Augustin, consistant à faire de l'absurde un motif impérieux de crédibilité, avait été inaugurée deux siècles plus tôt par un autre Africain, Q. Septimius Florens Tertullianus. Il dit en effet dans son *De Carne Christi*, 5 : « *Le fils de Dieu est mort;* cela est surtout croyable parce que c'est inepte; *il a été enseveli et il est ressuscité;* cela est certain parce que c'est impossible. » Voici le texte que j'avais égaré et que je viens de retrouver : « *Mortuus est Dei filius ;* prorsus credibile est quia ineptum est ; *et sepultus resurrexit* ; certum est quia impossibile est. » (P. 400 de l'édit. Rigault.)

Le rendre amusant est son unique souci.

Elle consiste à ne tenir compte que de ce qui lui paraît avoir une valeur narrative. Toute circonstance bien dessinée et accentuée, quelle qu'elle soit, lui agrée, l'objet de son travail étant d'établir que la Bible est un document au même titre que les écrits de Tacite ou de Salluste. Il n'a jamais dit cela en toutes lettres, mais c'est, manifestement, le but qu'il a toujours visé, et que, d'ailleurs, il a complètement atteint. Je prie qu'on reprenne les seize premiers chapitres du livre II qui, je viens de l'établir, se composent de purs romans; et puis qu'on les fasse immédiatement suivre des dix chapitres consacrés à la révolution asmonéenne et aux événements politiques qui la suivirent jusqu'à la naissance de Jésus. Si, au cours d'une lecture ainsi suivie, on éprouve la sensation d'un changement de ton, toutes mes remarques sur l'originalité de la *Chronique* et sur l'influence qu'elle a exercée jusqu'à nos jours — elle était encore un manuel d'école au commencement du présent XIXe siècle — sont sans valeur. Mais je ne redoute aucune impression semblable. Les matériaux dont Sulpice va avoir à s'occuper auront beau changer de nature et révéler un caractère totalement différent de ceux que jusqu'ici il a abrégés, son procédé ne changera pas.

Quand on prend connaissance des divers fragments qui composent la littérature juive, en les suivant dans leur ordre traditionnel, on ne peut se soustraire à des surprises subites, qui vous secouent de loin en loin. Quoi de plus déconcertant, par exemple, que la brusque transition des tableaux où la Genèse embrasse l'univers et l'humanité, aux livres des Nombres et du Lévitique dont le point de vue est uniquement ritualiste et cérémoniel, et où les formes du vêtement, la manière de sacrifier, le choix des mets, la façon de manger, de boire et de se laver tiennent la première place. Il arrive quelque chose de ce genre pour passer du livre de Daniel à celui des Macchabées. Tandis qu'avec Daniel — quoique le sujet au fond soit absolument le même, puisqu'il ne s'agit que de raconter le règne d'Antiochus IV — nous vivons dans un monde de visions et d'hallucinations, avec les Macchabées nous entrons en plein pays historique. Le contraste est trop marqué pour qu'un lecteur, même médiocrement attentif, ne s'en trouve pas inquiété. Sulpice, pourtant, n'éprouve évi-

Aisance avec laquelle il passe de l'histoire chimérique à l'histoire positive.

demment rien de semblable. Plutôt ressentirait-il une certaine satisfaction à voir comme les supputations chronologiques auxquelles il attachait tant de prix vont lui donner désormais bien moins de souci et de fatigue. Le livre des Macchabées, en effet, à la différence des narrations antérieures, où éclate le plus parfait dédain de toute chronologie, rattache avec soin chaque événement à l'ère des Séleucides, 312 avant J.-C., date de la victoire de Séleucus Nicanor sur Démétrius Poliorcète. C'est vraiment un exposé de faits à la manière classique, sauf une ou deux intercalations qui semblent être des débris de chants populaires. Les dernières traces du vieil hébraïsme ont disparu. C'est le judaïsme, et cette fois tout à fait pratique et positif, qui entre en scène. Nous n'entendrons plus parler de Jahveh ; pas même de l'Ancien des Jours ; il ne s'agit que d'Adonaï, ma seigneurie, le κύριος des Septante, désormais devenu correct et légitime. Enfin, il n'est plus question de miracles. Judas le Maqqab — le Marteau, j'adopte l'interprétation de Reuss — est, comme ses frères, un guerrier pleinement réel, je dirais presque moderne. On ne doit pas le confondre avec les « Sept Frères Macchabées », personnages évidemment fictifs qui ne se trouvent que dans la seconde portion du livre biblique. Les remarques précédentes, il faut s'en souvenir, s'appliquent exclusivement à Macchabées I, surtout celle qui concerne le miracle. Macchabées II non seulement n'est pas une suite à Macchabées I, comme on pourrait le croire d'après la numérotation du canon ; il en diffère considérablement, en partie pour les matières traitées, mais principalement par la manière de les traiter (1). L'Eglise catholique a pu placer les sept frères Macchabées et leur stoïque mère parmi les saints ; les honorer de l'office et de la messe ; adorer leurs reliques que possède la basilique de *San Pietro in Vincoli*, de Rome ; ils furent, dit Benoît XIV, les derniers martyrs de la Synagogue, ils devaient être les seuls

Réalisme, simplicité et véracité du premier livre des Macchabées.

(1) Tandis que Macchabées I raconte le règne d'Antiochus IV et la guerre nationale jusqu'à la mort du troisième chef national (175 135), Macchabées II remonte plus haut (176), ne va que jusqu'en 161 et ne contient que quelques chapitres traitant le même sujet que Macchabées I, de IV à XV.

martyrs empruntés à l'ancienne Loi par la Loi nouvelle (1); mais une telle opération eût été impraticable vis-à-vis des fils de Mathatias. Quand ce prêtre de la lignée de Joarib donne le signal de la révolte en égorgeant, à Modin, un de ses compatriotes qui sacrifiait aux idoles, c'était là un acte que le patriotisme de l'auteur de Macchabées I a pu chaudement approuver, — *insiliens trucidavit eum super aram et zelatus est legem* (2); — mais l'Eglise romaine aurait rencontré beaucoup de difficultés à le présenter comme digne d'imitation. Il ne concorde nullement avec la théorie du martyr telle que l'établissent les théologiens. Historiquement, au contraire, cette scène, qui ouvre le drame, reproduit les données constitutives d'après lesquelles se forma toujours la personnalité des héros. Il s'agit d'un acte de fanatisme, mi-partie politique, patriotique et religieux, comme nous en avons connu de nos jours. Ce prêtre juif ne diffère pas beaucoup d'Armand Barbès, mettant à mort en avril 1834 le lieutenant Drouineau; de Blanqui, se jetant sur un poste de pompiers en août 1870; ou, plus exactement, de l'abbé Verger, poignardant Monseigneur Sibour au cri de : *A bas les déesses!* Tous les incidents du début de l'insurrection juive sont de cet ordre : ils ne sortent jamais des conditions de l'histoire ordinaire. Aussi ne pourrait-on trop louer le parti pris, et très réfléchi, de Sulpice de ne jamais faire intervenir le merveilleux dans son exposé de ces événements. S'il l'eût souhaité, la carrière s'ouvrait toute large devant lui. Il y a dans Macchabées II un riche emploi des anges et des apparitions (cf. chap. 3, 5, et 11, 15). Par exemple, lorsque Héliodore se présente pour mettre la main sur le trésor du Temple, un cavalier, couvert d'une armure d'or et accom-

Caractère fictif du second.

Comment Sulpice, ayant à opter entre l'histoire et le roman, opte pour l'histoire.

(1) Cf. *De beatificatione et canonizatione*, I, 14, et IV, 5, p. 26-29. Dans les *Acta Sanctorum*, à la date du 1er juin, on lit : *Eleazarus senex VII Fratres Macchabei et horum mater MM. Antiochiæ ante Christum anno CLXI.* Ces sept frères n'ont rien de commun avec le fondateur de la dynastie asmonéenne, Judas le Macchabée ; c'est en parlant d'eux que Grégoire de Nazianne invoque « une raison mystique et occulte » en vertu de laquelle il semble probable que ceux qui ont subi le martyre avant l'arrivée du Christ croyaient néanmoins en Christ, bien qu'il n'existât pas encore. Sans cela, ils n'auraient pu être martyrs : *id, sine fide in Christum, consequi nòn potuisse.*

(2) « Laissant un libre cours à sa colère, comme cela était juste, il courut le frapper à mort. » (II *Macchab.*, 2, 24, 26.)

pagné de deux jeunes hommes non moins bien vêtus, assaille le malheureux envoyé du Séleucide, le foule sous les sabots de son cheval, puis le fait accabler de coups par ses acolytes. Ni Daniel, ni Tobie n'avaient donné aux anges des missions pareilles. Mais Sulpice ne se laisse pas tenter par cette brillante et dramatique mise en scène; il n'y fait même aucune allusion. A un autre point de vue, lorsqu'il s'agit de raconter la mort du tyran, il y a dans Macchabées II une peinture effrayante des chairs tombant par lambeaux, de la vermine qui les rongeait, de l'horrible puanteur qu'exhalait le corps de cette misérable victime de la colère de Dieu, au point d'incommoder l'armée entière. Ces traits qui, plus tard, feront partie intégrante de tout récit relatif à la fin des persécuteurs (1), Sulpice ne les mentionne pas. Il se contente des indications simples et correctes que donne Macchabées I et qui montrent l'Epiphane succombant, non sans grandeur et sans dignité, sous la douleur morale dont ses échecs successifs l'avaient abreuvé. Nulle autre partie de la *Chronique* ne met mieux en relief ce fait, digne de remarque, que Sulpice, si ami du merveilleux comtemporain et immédiat, suit une tout autre ligne quand il s'agit du passé. C'est en tenant compte, comme je l'ai fait pour le règne de David, de cette sobriété et de cette discrétion de ton, plus saillante encore dans le cas présent, qu'on est autorisé à voir en notre auteur le dernier représentant de la narration classique. Les historiens païens du IVe siècle ont de la probité, de l'honnêteté et de la tenue; telle est du moins l'impression que me laisse la lecture de Zozime et d'Ammien Marcellin. Mais enfin, c'est l'esprit encore imbu des croyances anciennes qu'ils restent fidèles à l'ancienne méthode. Pour eux, la tradition à imiter n'offre aucune difficulté, puisqu'ils sont pleinement d'accord avec elle. Sulpice, au contraire, étant tout rempli des opi-

La *Chronique*, dernier spécimen de la narration, comme la comprenaient les anciens.

(1) Le persécuteur doit mourir rongé par les vers. C'est une règle. Ainsi finit Hérode : « Etant mangé de vers, il mourut, » disent les *Actes des Apôtres*, 12, 23. Ainsi moururent Valérien, Dioclétien, Maximin et Julien. Cf. Eusèbe, 2, 10; 9, 16; 8, 10; et Lactance, *De Mortibus persecutorum*, *passim*. Jérôme, dans son commentaire sur Zacharie, constate que ce prophète avait prédit que les ennemis de Dieu finiraient tous invariablement par voir leur corps tomber en lambeaux, leurs yeux pourrir dans l'orbite et leur langue se dessécher et se corrompre dans la bouche (14, 12).

nions nouvelles, semblait condamné à répudier tout en même temps, et la vieille foi et les vieux procédés. La phase où l'histoire venait d'entrer continuait sans doute le mouvement gréco-romain; mais, au point de vue intellectuel et esthétique, elle avait déjà cessé de lui ressembler. Or, Sulpice, quoique totalement immergé dans le courant nouveau, a néanmoins fourni un tout à fait ultime et très distingué spécimen de l'art de raconter raisonnablement les affaires humaines. C'est ce qui fait de la *Chronique* un document isolé, bien à part, et je dis à ceux qui suivent avec intérêt la marche des choses littéraires, si instructive à étudier dans sa lente, pénible et obscure évolution de l'antiquité aux temps modernes : Saluez au passage ce petit livre que j'ai minutieusement commenté pour vous. De longtemps, vous ne reverrez rien qui lui ressemble.

Quelques mots sur l'origine biblique et son intérêt actuel.

2. Ceci attire mon attention vers un point de vue extrêmement actuel, je veux parler du sens et de la vraie portée de l'exégèse biblique. Car, au fond, vous entendez bien que l'ancienne préoccupation polémique m'est indifférente ; et si j'ai si souvent comparé la Bible à la tradition classique, c'est que le problème est aujourd'hui posé de nouveau, bien qu'en des termes autres qu'au IVe siècle. Il s'agissait, en ce temps-là, de faire accepter par des hommes de culture gréco-romaine les livres juifs comme source de vérité religieuse. Présentement, il s'agirait de conserver ou de restituer à ces mêmes livres leur capacité d'édification désormais bien diminuée. Ils l'avaient conquise à une époque où le goût de la libre recherche venait de s'éclipser ; et ils la voient s'amoindrir chaque jour davantage depuis que ce goût s'est pris à renaître. Sulpice représente à un étonnant degré la première de ces deux dispositions d'esprit : celle qui permet que la croyance aux événements les plus invraisemblables coexiste avec une manière plausible et rationnelle de les exposer. Jamais les questions de fait ne lui suggèrent un doute. Il

narre des choses énormes avec sérénité et simplicité, sans se battre les flancs pour en expliquer l'étrange aspect. Cette disposition mentale qui, alors, ne faisait que de naître, quant à la matière biblique (cf. *supra*, p. 220) a depuis et très longtemps prédominé. Hier encore, elle était généralement répandue. Actuellement, elle devient fort rare. Les écrivains orthodoxes, lorsqu'ils sont obligés d'aborder la doctrine toute pure, s'épuisent en inventions ingénieuses pour la masquer ou l'atténuer. Les livres scolaires exagèrent encore cette tendance, au moyen des plus étonnantes prétéritions. Nos prédicateurs, à leur tour, semblent s'être donné le mot pour substituer la psychologie courante à la théologie, et la morale pratique à l'exposition du dogme. Quant à certaines vérités, jadis considérées comme fondamentales, tout le monde est d'accord pour n'en point parler. Si, par hasard, un prédicateur jeune, sans expérience, ou trop ardent, se laisse aller à les proclamer à haute voix et dans leur réalité toute crue, c'est partout un soulèvement d'indignation. La hiérarchie sacerdotale est elle-même contrainte de s'y associer et l'imprudent sermonnaire se voit unanimement blâmé pour avoir émis ce principe, cent fois et mille fois ressassé, de la philosophie de l'histoire théologiquement conçue, à savoir : que dans un monde, formé et régi par une souveraine sagesse, toute destruction est l'effet d'une punition (1).

La question se pose comme au IVe siècle, mais en d'autres termes.

(1) « Il ne tombe pas un passereau sur la terre sans l'aveu de votre père qui est au ciel, » dit Jésus dans Mathieu, 6, 10. C'est, je pense, tout le discours du père Olivier. Il a dû développer la théorie de la paternité divine, laquelle ne va pas sans une constante responsabilité. Le scandale énorme survenu marque bien curieusement l'étiage de notre foi théologique. Catholiques, chrétiens émancipés, ceux-ci du pape, ceux-là de la Bible, déistes, théistes et philosophes providentiels, tous se piquent, avec des nuances, de croire en un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur ; ils veulent être gouvernés par lui, à condition, toutefois, qu'il les gouverne à leur guise. C'est le régime constitutionnel orléaniste appliqué à la théologie. Je montre plus loin qu'il y a

Que la tranquille confiance de Sulpice est, de nos jours, introuvable.

La tranquille confiance de Sulpice a donc disparu. Tout au moins s'est-elle bien affaiblie. Là où elle subsiste, on la voit se troubler au moindre choc comme l'attestent les biographies de tant d'hommes distingués de notre siècle qui, ayant commencé par la foi active et profonde, ont fini par une douloureuse incrédulité. Cependant, quelques penseurs, intelligents et sincères, nous recommandent encore, à titre de remède au mal présent, de maintenir nos croyances anciennes si nous les possédons toujours ; de travailler à les reconquérir si nous les avons perdues, ou bien, au cas où ce dernier procédé serait impraticable, de garder envers elles assez de vénération et de respect pour qu'elles puissent continuer à servir de base à notre morale. Ces conseils, tout naturels quand ils viennent du sacerdoce, sont vraiment singuliers dans la bouche d'hommes qui, visiblement, ont eu, pour leur propre compte, à subir les atteintes de l'universelle incrédulité. Nous savons, car ils ne s'en cachent pas, qu'en dehors d'un vague déisme, il n'est aucune des vérités essentielles de la foi chrétienne qu'ils soient capables d'affirmer sans ambiguïté, en termes clairs et intelligibles. Dans ces conditions, comment ces conseils qu'on nous donne pourraient-ils être pris au sérieux et acquérir quelque efficacité? Je lis

D'une singulière tentative pour la faire renaître.

accord presque unanime parmi les croyants de toute catégorie, même les jésuites, pour retirer à Dieu le droit de miracle. Présentement, il s'agirait de le priver de sa prérogative fondamentale d'être l'unique auteur des désastres et des catastrophes. Théologiquement, supposer que tant de charitables dames ont pu périr, rue Jean-Goujon, d'une mort affreuse et inattendue, par simple accident et sans quelque dessein de leur créateur, est une absurde monstruosité. Sur ce terrain, l'éjaculation de M. Brisson, président de la Chambre des députés, a certes pu justement paraître niaise et ignorante à plaisir, ce fidèle adhérent, si je ne m'abuse, du « grand architecte de l'univers » ne s'étant pas douté qu'il mettait sur la sellette aussi bien son Dieu que celui des catholiques. Mais, d'autre part, combien typique et représentatif a été son langage ; et surtout, combien caractéristique le succès à peu près universel qu'il a obtenu. (Avril 1898.)

dans un des écrits auxquels il vient d'être fait allusion qu'on ne doit pas se laisser troubler par les résultats de l'exégèse biblique, laquelle n'est, après tout, qu'une chicane de grammaire et de chronologie, n'ayant rien de commun avec le surnaturel. Ce langage me semble plein de témérité. Je ne suis pas porté à grossir le rôle de la critique historique et philologique dans le travail de décomposition qui mine le Christianisme, particulièrement en France où personne ne connaît la Bible de première main. Mais comment oublier que les chutes les plus retentissantes de notre temps, depuis Chateaubriand, Lamennais et Joüffroy, jusqu'à Schérer et Renan, ont eu pour cause l'impossibilité de conserver à certains textes l'autorité qu'on leur avait d'abord accordée ? L'exégèse, c'est la recherche méthodique de l'époque et du milieu où un livre a été écrit ; du caractère et de la situation de celui ou de ceux qui l'ont écrit ; de l'état de pureté du texte à l'heure où ce texte nous est parvenu. Ainsi, les deux Testaments passèrent longtemps pour un tout homogène et continu, rédigés par certains hommes clairement désignés et écrivant sous la dictée de Dieu. Notez ce dernier point : sur le terrain de l'orthodoxie, il est capital. Or, les travaux exégétiques, accomplis d'ailleurs presque tous, dans leur début, par des croyants résolus, ont établi, entre autres résultats, que le Pentateuque, pour ne parler que de cette fraction considérable de l'Ancienne Ecriture, est un agrégat de livres qui ne se suivent ni ne se ressemblent et souvent, au contraire, se contredisent ; provenant de matériaux antérieurs mutilés et de dates très diverses, ils ne se soudent les uns aux autres que fort imparfaitement. D'où il suit que l'attribution de la Genèse, de l'Exode, des Nombres, du Lévitique et du Deutéronome à Moïse est chimérique, et l'hypothèse de la dictée divine insoutenable. Elle inculperait Dieu

Comment les résultats de l'exégèse agissent sur le domaine entier de la foi

d'incohérence, d'ignorance, d'injustice, de grossièreté et de plusieurs autres défauts plus graves encore (1). Quant au Nouveau Testament, la critique a démontré que les évangiles de Marc, de Mathieu et de Luc, appelés synoptiques parce qu'ils sont évidemment issus d'une source commune, n'ont été écrits ni par Luc, ni par Mathieu, ni par Marc ; qu'ils ne sont pas dus à des témoins oculaires, mais à des rédacteurs notablement postérieurs ; et que le quatrième évangile, celui qui porte le nom de Jean, est un travail de tendance très différente, auquel le fils de Zébédée est resté absolument étranger.

Remarquez que j'insiste uniquement sur les conséquences les plus matérielles et les plus grossières de

(1) Il est vrai que cette considération n'a guère de poids aux yeux d'une certaine catégorie de chrétiens. Calvin, pour démontrer que Dieu n'est pas bon, — cette qualité n'étant qu'une conception humaine, sans rapport possible avec l'être infini, disait-il, en quoi il raisonnait fort bien, — ajoutait que nos idées sur le juste et l'injuste sont inapplicables à la conduite du Tout-Puissant à notre endroit ; car, de même qu'il nous a prédestinés à la damnation, il peut aussi nous avoir prédestinés à l'erreur, et nous avoir donné des idées fausses. Cette argumentation, très forte, n'infirme pas seulement la bonté, mais la véracité de Dieu, en supposant qu'il a pu nous tromper dans des vues dont le sens et l'appréciation sont hors de notre portée. Ainsi s'expliquerait que le livre dicté par lui nous ait fait adhérer, pendant de longs siècles, à des opinions absurdes sur la construction de l'univers, par exemple, ou encore sur l'histoire générale des hommes. Quand Copernic proclama le double mouvement de notre planète et sa vraie situation dans le système solaire, il dut, tout à la fois, contrarier le récit donné par Dieu de l'œuvre des six jours et s'inscrire en faux contre les apparences que le spectacle des choses célestes, telles que Dieu les a organisées, présente au témoignage de nos sens. Il en fut de même quand nos navigateurs découvrirent deux nouvelles parties du monde et quand nos voyageurs et nos érudits firent surgir d'un oubli vingt et trente fois séculaire les civilisations de l'Egypte, de l'Assyrie, de l'Inde et de la Chine. Elles sont toutes de beaucoup antérieures à l'époque où la Révélation mosaïque s'est produite, ce qui implique que le Révélateur a eu des motifs pour nous donner, par prétérition, une vue inexacte de l'ensemble des annales humaines. Mais, me dira-t-on, il n'y a plus de calvinistes ; et aujourd'hui ces opinions sur Dieu bon et vrai « soulèveraient toutes les âmes bien nées ». Soit ; mais leur valeur dialectique n'est pas diminuée pour cela.

l'exégèse ; mais, même ainsi réduites, elles suffisent pleinement à ma présente démonstration, laquelle ne vise que les chances de crédibilité. Assurément, la découverte que les cinq livres mosaïques sont des fragments de toute provenance, agencés en corps d'histoire, plusieurs siècles après l'époque qu'ils sont supposés raconter, par des hommes qui poursuivaient un but de propagande religieuse, politique et patriotique, ne concerne en rien l'existence ou la non-existence d'un Dieu créateur de tout, essentiellement moral, révélé par voie directe aux fils d'Israël. De même, le fait des fausses attributions relatives aux écrits évangéliques, de leur date erronée de composition, des assertions inexactes ou contradictoires qu'ils renferment, n'a sans doute rien à démêler avec la question de savoir si Jésus est ou n'est pas le Messie Rédempteur, fils de Dieu, égal à Dieu. Mais, d'autre part, si l'on considère que cette double croyance en la révélation sinaïtique et en la rédemption messianique a toujours eu pour fondement que les divers livres inscrits au canon des deux Bibles seraient l'écho strictement fidèle, dans leurs moindres parties comme dans leur ensemble, de la parole divine, chacun peut aussitôt mesurer la profonde répercussion que les conclusions de l'exégèse ont dû inévitablement exercer sur le domaine entier de la foi. Toute l'ancienne apologétique s'en est trouvée ébranlée ; et nos donneurs de conseils, en passant sous silence cette question de l'inspiration, qui domine le problème, ne voient pas que leur langage équivaut, pour les esprits mis en éveil, à une invitation à prendre la Lune avec les dents. Réduisez, comme je l'ai fait, les résultats de l'exégèse à un extrême *minimum*. Admettez que cinq fois sur dix, neuf fois sur dix, si vous voulez, elle se soit montrée ignorante ou injuste quand elle avance que les deux Testaments fourmillent d'erreurs, qu'ils confon-

Même réduits à leur *minimum*, ils ruinent la doctrine de l'inspiration première.

La seule question de chronologie a mis à bas toute l'apologétique.

dent les pays et les époques, qu'une histoire ordinaire ainsi rédigée serait classée parmi les documents purement poétiques et fictifs. Soit, elle se trompe presque toujours ; mais enfin, elle ne se trompe pas toujours. Elle y a vu juste quelquefois, et cela suffit pour ruiner la doctrine théopneustique de fond en comble. Cette doctrine qui proclame l'inspiration plénière des livres juifs et, par suite, les appelle saints, n'est susceptible ni de minimum, ni de maximum. Elle est impérative et absolue. Pour la détruire dans sa totalité, la plus petite erreur de date, de nom ou de fait suffit. Que Dieu se soit montré ignorant, incohérent, injuste, mille fois, cent fois ou seulement une fois, la conséquence est la même. On ne s'y est jamais trompé dans le camp théologique. Si ce fondement de toute orthodoxie s'ébranle, la Rédemption et l'Incarnation vont bientôt s'effondrer irrémédiablement. Les églises dissidentes sont, en ce point, tout aussi rigides que l'Eglise romaine. Elles le sont beaucoup plus, car la parole divine, directement reçue par chaque fidèle, seule les gouverne (1), alors que les catholiques ont, en outre, la tradition. En Suisse, en Allemagne, en Suède, en Angleterre, en Amérique, partout où il existe des communautés chrétiennes organisées, on estime que l'abandon plus ou moins partiel de la doctrine théopneustique est toujours le prélude de l'abandon total de la foi, la plus mince concession, le fait d'admettre la plus minime erreur impliquant aussitôt que Dieu s'est trompé, ou qu'il a voulu tromper ; ou qu'ayant parlé avec exactitude, il a permis que sa parole fût falsifiée. La difficulté n'est pas de celles que l'on surmonte en payant d'audace (2). Je crois que ceux

(1) « Pas d'interprétation qui vaille la parole de Dieu lui-même, » dit Calvin (*Institutions divines*).

(2) Elle est plus grande encore quand c'est Jésus en personne qui a émis l'opinion dont on souhaiterait se débarrasser. Cf. t. Ier, p. 287, ce

qui nous disent dans les revues et dans les journaux que les conclusions de l'exégèse, fussent-elles avérées, ne signifient rien contre la révélation, n'y ont pas mûrement pensé. Pour assurer leur marche dans ce retour vers les principes chrétiens dont ils assument l'initiative, ils feront sagement de prendre langue soit à Rome, soit à Genève, soit à Stockholm, soit à Oxford (1). C'est très bien de railler les opinions vacillantes de la critique, quant aux origines positives de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y a sept ou huit systèmes sur l'auteur et sur la date de la composition du Pentateuque, mais il n'y a qu'une voix pour affirmer que Moïse n'a point écrit les livres qui portent son nom et que ces livres, tels que nous les possédons, sont d'une rédaction relativement récente. On propose plusieurs procédés pour assigner au quatrième évangile son véritable rédacteur et pour fixer l'époque précise où ce rédacteur

qui est dit de l'obligation étroite d'accepter au pied de la lettre le récit fantastique de Jonas et de la baleine, le Christ ayant lui-même authentiqué ce récit. Je lis (*Times* de janvier 1892) dans une déclaration contre le « criticisme moderne », signée par les membres les plus éminents de l'Eglise d'Angleterre : « En même temps que nous croyons que le sceau de l'Esprit-Saint a été imprimé sur toutes les sentences canoniques comme la vérité du Dieu vivant, nous répudions spécialement et nous abhorrons toutes suggestions de faillibilité dans la personne de notre béni Seigneur Jésus-Christ, relativement à l'usage qu'il a fait des livres de l'Ancien Testament : *We specially repudiate and abhor all suggestions of faillibility on the person of our blessed lord.* » (Declaration on the truth of the Holy Scripture, etc., déc. 1894.)

(1) Pour Rome, inutile de citer un texte. Pour Oxford, relire la précédente note; quant à Genève, le *Formulaire de consentement des Eglises réformées de Suisse* déclare que les livres hébreux, « transmis par l'Eglise judaïque, à qui les oracles de Dieu furent autrefois confiés, sont authentiques tant par rapport à leurs consonnes que par rapport à leurs voyelles ». Ils sont aussi « divinement inspirés tant pour les choses mêmes que pour les expressions ». Cette doctrine fut, un temps, celle de Schérer ; il disait : « L'existence du christianisme dépend de l'inspiration. En dehors du dogme théopneustique, pas d'autorité. » (Cf. p. 81 de la remarquable étude de M. Gréard : *Edmond Schérer*.) C'est l'évidence même; et lorsque Schérer cessa d'admettre l'inspiration, il cessa d'être chrétien.

écrivait ; mais l'opinion est à peu près unanime à exclure Jean et à indiquer les premières années du second siècle comme la date où ce document, tout imbu de l'esprit de Philon, a été écrit. Les hésitations de la critique reconstructive laissent donc intactes les assertions de la critique négative ; et, théopneustiquement, c'est la négation seule qui importe. Elle importe tellement, que rien que sur cette question, après tout inférieure, d'attributions et de chronologie, elle suffit à mettre à bas l'édifice des anciens apologètes. Souvenez-vous de l'assurance avec laquelle, depuis Tatien, Théophile et Tertullien jusqu'à Pascal, Cuvier et Monseigneur Freppel, ils font porter le gros de leur argumentation sur la très haute antiquité des écrits juifs. « Son suprême mérite, affirme Pascal en parlant du Pentateuque, c'est d'avoir été rédigé par un témoin presque oculaire de la création. » « C'est le plus ancien livre que nous possédions sur l'histoire primitive des hommes, » disait Monseigneur Freppel (*les Apologistes*, t. I[er], p. 115). Or, nous connaissons aujourd'hui des textes sacrés, soit égyptiens, soit assyriens, d'une impeccable authenticité, puisqu'ils sont gravés sur la brique, le marbre ou la diorite, et qui ont précédé le Pentateuque de plusieurs milliers d'années, même en admettant pour certaine l'opinion traditionnelle que Moïse aurait écrit ses cinq livres vers l'an 1500. Les choses se présentant ainsi, il n'est guère sérieux de dire que le travail des exégètes n'a rien modifié. Il est précisément en train de dissoudre, en Angleterre, cette école qui a été comme la réforme de la Réforme, le puseysme, si longtemps dominant chez nos voisins (1). Mais restons chez nous et

Conséquences radicalement destructives de cette opération.

(1) J'ai cité plus haut le volume d'*Essais* publié par M. Gore et ses collègues de Pusey-House. On y dit, il est vrai, que les nouvelles opinions scientifiques « sont compatibles avec l'inspiration réelle », et n'entraînent aucun changement dans l'usage spirituel des livres saints.

constatons simplement, parce que ce fait résumera tout, que l'action la plus réellement révolutionnaire qui se soit produite en France dans ces derniers trois quarts de siècle, c'est Ernest Renan qui l'a exercée. En vain peut-on arguer qu'il n'est pas une thèse rétrograde dont Renan, par suite de la pleine anarchie mentale où il vivait, n'ait entrepris la soutenance à certains moments. Oui, mais il a amené devant le grand public les questions d'histoire religieuse; il a fait connaître à ce public, qui ne s'en doutait pas, les résultats de l'exégèse biblique; et cela suffit à justifier le brevet d'agent, essentiellement efficace, de révolution, que je viens de lui décerner. Je ferai toutes les réserves que l'on voudra. Le fameux livre de Strauss avait été traduit; les écoles de Strasbourg et de Montauban avaient publié de fort estimables travaux. Seulement, la *Vie de Jésus* de l'écrivain allemand était peu lue et assez mal comprise. On crut généralement que Strauss démontrait que le fils de Marie n'avait jamais existé, à peu près comme Dupuy qui place des mythes solaires partout, ou comme cet imitateur ironique de Dupuy qui établit par les mêmes procédés la non-existence de Napoléon. Quant aux écrits des Reuss, des Colani, des Réville, des Nicolas, peut-être supérieurs par la valeur scientifique, nul ne les connaissait en dehors du petit milieu protestant qui lit les textes bibliques, si profondément étrangers au reste de la France. Pour s'intéresser à la critique d'un livre, il doit vous être familier. Mais les choses changèrent d'aspect avec Renan. Il ne fit pas lire l'Ancien Testament par les Français, mais il poussa les gens « comme il faut » à se

Comme quoi Ernest Renan a été, sans le vouloir ni le savoir, un actif agent de Révolution.

Comment il mit l'exégèse à la mode.

Il s'agirait simplement d'admettre que Dieu a condescendu à employer « des méthodes littéraires » imparfaites, même regrettables, mais appropriées à une époque grossière et peu développée. Cette subtile doctrine n'a pas eu de succès auprès des orthodoxes. C'est contre elle qu'est dirigée la virulente déclaration dont on vient de lire un extrait.

donner l'air de l'avoir lu. L'aimable romancier Amédée Achard disait devant moi à l'éditeur Michel Lévy, au moment où on apportait les premiers exemplaires de la *Vie de Jésus* dans la boutique de la rue Vivienne : « Ça doit être rudement embêtant ! » Six mois plus tard, mon ami Achard n'eût pas répété ce propos, il était trop du monde pour cela. Or, tout le monde voulait avoir lu les études religieuses de Renan. Beaucoup même faisaient semblant de lire celles de ses prédécesseurs, qui trouvèrent dès lors, avec une facilité bien nouvelle, des libraires pour les imprimer. Renan se fit d'abord écouter de la société polie. Bientôt la foule suivit ; et alors on l'entendit comme s'il avait parlé du haut des toits. Renan n'est ni un grand historien, ni un penseur original, encore moins un philosophe. L'amitié passionnée que je lui portais ne m'a jamais abusé sur ce point. Mais son incroyable souplesse, son ouverture d'esprit étonnamment encyclopédique, étant donné le peu qu'il savait, son sens admirable de l'élégance et de la beauté, sa faculté de tout absorber pour ensuite tout restituer sous des formes ravissantes, l'ont mis en état de rendre de tels services, qu'on peut signaler les plus grandes lacunes de cette riche intelligence sans craindre de la diminuer. Il nous a communiqué le goût éclairé et délicat des choses de la religion, précédemment traitées chez nous avec une pénible boursouflure, ou avec une plus fatigante scurrilité. Ce voltairianisme moisi qui exaspérerait Voltaire, Renan nous en a presque délivrés. On ne le rencontre encore que parmi les francs-maçons qui, eux-mêmes, n'existent plus que comme rouage électoral. Avec un talent incomparable, Renan a su aborder ces sujets sur un ton de supériorité élégante et dégagée, par où, dès le début, il subjugua les gens « distingués » de toute catégorie. Il nous accoutuma ainsi à des manières de parler et d'apprécier dont l'effet

Et de ce qui s'ensuit.

fut de transformer la positivité religieuse, jusque-là véritable *terra incognita*, en un terrain sympathique et familier. L'événement se produisit à la fois très doucement et très vite. On vit les gens « comme il faut » se mettre à causer, librement et sans embarras, de matières qui, la veille, leur paraissaient exclusivement réservées aux bavards d'estaminet. Les libres-penseurs, de leur côté, commencèrent à s'entretenir de ces mêmes questions sans satire, sans invectives, sans licencieuses plaisanteries. Je me flatte d'avoir, un des premiers, compris le revirement capital qui se produisait. On pourrait lire dans le journal *la Gironde* un compte rendu de l'unique leçon faite par Renan au Collège de France en 1862. Il porte cette épigraphe : *Ce cours est une révolution.* Je n'ai jamais eu le goût des grands mots, même quand j'étais journaliste. Ici, sauf les défalcations indispensables, l'expression était exacte. Avec une modération exquise, avec une distinction parfaite où la philologie et la poésie se mêlaient délicieusement, Renan venait de prendre le taureau par les cornes en refusant d'admettre la divinité de Jésus. Cette vieillerie de l'esprit philosophique — qui traîne partout, puisque le point de départ nécessaire de toute philosophie est l'exclusion du miracle et que l'existence d'un dieu-homme est le miracle des miracles — se trouvait, par le lieu où elle était prononcée, par l'accent, par la situation, par l'entourage, par les origines de celui qui la prononçait, éclater comme une énorme nouveauté. Un partisan de la renaissance catholique disait récemment qu'après tout la question majeure est de croire ou de ne pas croire à la divinité de Jésus. Rien de plus contestable que cette proposition en pays protestant ; en Amérique, par exemple, où le christianisme fait, sous le nom d'unitarisme et d'universalisme, des efforts prodigieux, non tout à fait stériles, pour reprendre vie

De la puissance de certains mots prononcés à un certain moment et à une certaine place.

Jésus officiellement destitué de sa divinité par le Collège de France.

en remontant par deçà le concile de Nicée. Mais en ce pays « françois » qui est le nôtre, et que la réforme protestante a laissé à peu près intact, le problème se pose bien tel qu'il vient d'être dit : *Jésus est-il Dieu, ou ne l'est-il pas?* C'est l'alpha et l'oméga de nos préoccupations religieuses. Renan, dès sa première parole de professeur officiel, le tranchait dans le sens négatif.

Il n'est pas besoin d'être versé à fond dans la psychologie de l'opinion publique, chez nous, pour comprendre qu'étant données les habitudes de réserve de l'homme, l'influence spéciale qui l'avait porté au professorat, les diverses circonstances qui caractérisaient alors la situation générale, le retentissement de cette parole dut être immense. On le vit bien lorsque, un peu plus tard, en 1863, le livre le plus demandé, le plus acheté, le plus répandu se trouva être un in-octavo, bourré de notes grecques et latines, et racontant la vie de Jésus avec tout l'appareil de la critique historique et philologique. Ce n'est pas l'habitude en France de se disputer les publications de ce genre. Celle-ci fut tirée à plus de cent mille exemplaires. L'exégèse était devenue à la mode; plus qu'à la mode, populaire. Il fallut dégager l'in-octavo de ses surcharges bibliographiques et en faire un petit in-18 à la portée des intelligences moins développées et des bourses moins bien garnies. Quand on connaît la France, ces détails sont extraordinairement significatifs. Ils expriment la nature et la mesure de l'action de Renan. Ceux qui, au lieu d'essayer de les comprendre, nous disent que l'exégèse n'est qu'une débauche d'érudition dépourvue d'efficacité, feront bien de retourner à leurs études de critique littéraire à la manière de Laharpe ou de Villemain. L'évolution religieuse, la philosophie sociale sont pour eux lettre close. L'histoire vraiment humaine n'est pas leur fait. Ils la voient comme Jean-

Cet arrêt confirmé par un plébiscite de Librairie.

Jacques voyait Zulietta, la petite Vénitienne : *Zanetto, lascia le donne e studia la mathematica.*

La ruine du Biblicisme traditionnel a entraîné celle du théologisme tout entier.

Le mouvement dont je viens de décrire les débuts en caractérisant l'initiative, consciente ou inconsciente, de Renan, a, depuis lors, suivi son irrésistible cours. Sous des formes variées, à travers des canaux multiples, aidé par la liberté totale de presse et de parole ultérieurement survenue, il a pénétré partout. Petits bourgeois, petits propriétaires, petits patrons, les ouvriers, les femmes, peut-être les paysans, tous les rangs ont été atteints. L'émancipation du biblicisme traditionnel est devenue chose universelle. Avec le biblicisme, comme il était inévitable en pays catholique, le déisme et le théisme ont été mortellement compromis. La pâle et exsangue divinité des métaphysiciens n'aura jamais chez nous de dévots sérieux. Même pendant les dix-huit années où elle fut officiellement prêchée avec Victor Cousin pour pontife, avec un clergé officiel qui comptait dans ses rangs des hommes tels que Jules Simon, on n'a point voulu d'elle. Ce ne sont pas les ligues contre l'athéisme qui feront du dieu des philosophes un être vivant et agissant. L'athéisme est tout autant usé et théoriquement inférieur au théologisme. C'est en face du nihilisme religieux que nous nous trouvons, c'est-à-dire qu'une des fonctions de l'humanité, qui lui est aussi essentielle que celle qu'accomplissent le foie ou le poumon, risque de rester insatisfaite. Pour ma part, en dépit de la certitude doctrinale avec laquelle j'envisage l'avenir, il y a des heures où je me sens effrayé par la rapidité et l'étendue de cette ultime crise de démolition ; car elle est évidemment suprême et finale. Je mesure la distance qui nous sépare encore de l'entière possession du dogme nouveau par lequel seul l'ancien dogme pourra être remplacé ; et nos chances de franchir, sans trop de dégâts, cette tout à fait dernière, mais très périlleuse transition, me paraissent souvent

Impuissance du dieu des philosophes contre le nihilisme religieux.

bien petites. En tout cas, elles ne verront venir aucun secours du côté de ces débiles rétrogradateurs qui, doués eux-mêmes d'une faculté de croire plus que vacillante, nous invitent néanmoins à maintenir et à restaurer la vieille foi. Une telle tâche exigerait la belle plénitude de confiance dont j'admirais tout à l'heure l'expression dans Sulpice, à qui Martin en avait fourni le modèle. Nos donneurs d'avis en sont à mille lieues. Peut-être même fait-elle presque autant défaut à ceux-là qui, tout autrement résolus et préparés, défendent l'ancien culte par profession et obligation. Assurément, ils croient aux vérités de ce culte dont ils sont les ministres ; mais pas à un degré suffisant pour rester préservés contre l'universelle contagion. A vrai dire, des croyants énergiques, étrangers au doute, ne soupçonnant pas même que le doute existe, jouissant comme Sulpice et Martin d'une calme et paisible solidité, il me semble qu'il n'en existe plus. J'ai étudié les apologistes de mon temps, je n'y ai pas trouvé la certitude absolue, sans paille ni fissure, qui amène les grands succès et dont Rabelais avait inscrit la formule au fronton de l'abbaye de Thélème :

Il y faudrait la belle ardeur de Sulpice et de Martin.

Mais ce genre de foi a disparu.

Entrez ; qu'on fonde icy la foi profonde.

C'est là un état d'âme qui a de nouveau changé de place. Martin et Sulpice en présentèrent un spécimen irréprochable à une époque fort ressemblante à la nôtre. Alors aussi, le vieux culte était entouré de dévots. Il avait pour lui la foule des gens pieux. Les conservateurs réclamaient son maintien au nom des ancêtres ; et ce thème rendait éloquent et chaleureux le très sec et très ennuyeux Symmaque. Les philosophes n'avaient aucune peine à démontrer l'immense supériorité de sa culture sur la culture nouvelle. Les lettrés s'épuisaient en inventions ingénieuses pour le rajeunir et le mettre au goût du jour. Ils firent des prodiges en vue d'établir que l'exé-

gèse hostile, à laquelle la critique monothéiste avait soumis les anciennes théogonies, laissait intact le dogme de la pluralité divine et l'hellénisme ou culte des dieux. Un moment, tout ce passé, expurgé et remis à neuf, se galvanisa sous la main d'un empereur qui avait pour lui la jeunesse, le cœur, la probité, le génie. Les masses accoururent, heureuses de rentrer librement dans la chère vieille ornière. Il y eut encore d'autres péripéties, longues, douloureuses, qui retardèrent un dénouement attendu depuis plus de six siècles. Mais ce fut finalement la foi de Martin et de Sulpice qui l'emporta. Ou plutôt il a changé de place.

André Lavertujon.

JOHN STUART MILL

(Suite et fin.)

Le court traité sur l'*Utilitarisme* est également un résumé du système de morale de Mill, élaboré pendant plusieurs années et revu avec beaucoup de soins. Commencé en 1854, il fut revisé et publié enfin en 1861 et 1863. Il renferme une somme énorme de pensées, il a exercé une grande influence et il n'a manqué ni de critiques, ni de commentateurs. Il reste, toutes déductions et corrections faites, l'exposé de beaucoup le plus complet et le plus rationnel du principe du Plus Grand Bonheur considéré comme le fondement de la Morale. Il est mieux raisonné, plus développé, plus convaincant et plus élevé qu'aucune des productions de Bentham et de son école. Si l'on avait pu l'isoler complètement des formules et des souvenirs de Bentham, si le type de moralité sociale qu'il présente avait été plus amplement développé pour devenir sa doctrine centrale, s'il avait été plus exclusivement l'œuvre de Mill lui-même et s'il avait eu pour but de définir et d'exposer sa propre doctrine du Bonheur — peut-être aussi s'il avait porté un autre titre — il aurait été l'œuvre de Mill la plus importante et la plus influente.

Ce qu'il a de plus mauvais, c'est son titre-expression que Mill adopta pour décrire le principe benthamiste du plus grand bonheur du plus grand nombre. En dépit de tout ce que Bentham, Mill et leurs disciples ont écrit, l'homme du commun continuera, d'une manière

perverse, à confondre l'*Utilité* avec l'*avantage de chacun*, avec l'intérêt personnel, avec la valeur matérielle et les commodités pratiques. C'est là une preuve d'ignorance, de déloyauté, un manque de sincérité, mais c'est absolument humain. On doit admettre au contraire qu'*Utilitarisme* est un terme malheureux qui représente la poursuite du bien-être le plus élevé de l'Humanité, qui exprime ce que l'on a si heureusement appelé — le service de l'Homme — et qui comprend tout le dévouement envers les autres que nous voyons dans les vies d'Alfred le Grand ou de Washington — nous pourrions même ajouter, de Socrate, de saint Paul et de Jésus-Christ. Est-ce que ce sont là des types de moralité utilitaire ?

En résumé, le livre de Mill est un plaidoyer en faveur de la morale, considérée comme une science démontrable, fondée sur l'analyse et l'expérience de l'homme, en tant qu'être social éminemment propre au développement social. Lorsqu'il dit que nos actions sont justes dans la mesure où elles tendent à assurer le bonheur, et que par bonheur il veut dire le Plaisir, il explique clairement ensuite que, par Bonheur, il entend, au meilleur sens du mot, le bien-être le plus général et le plus noble de l'Humanité, et que le Plaisir, au sens le plus vrai et le plus élevé, est la satisfaction des plus nobles instincts humains, de la bienveillance et du dévouement. Ainsi compris, le livre est une solide et convaincante contribution à la philosophie morale, en dépit de son titre et des souvenirs qui y sont liés.

Le défaut de l'argumentation se trouve évidemment dans le manque d'une définition plus scientifique du Bonheur et d'un exposé plus complet des éléments qui constituent et qui produisent le Bonheur. Un *hiatus* plus sérieux encore se trouve dans l'absence de toutes ces mêmes explications en ce qui concerne le Plaisir.

Qu'est-ce qui constitue le Bonheur? Comment est-il produit, conservé et perdu? Quels Plaisirs sont nobles? Quels autres sont bas? Quelles sont les diverses qualités du Plaisir et comment pouvons-nous les distinguer? Il est bien évident que Mill se fait du Bonheur une conception à la fois pratique et élevée, compromis raisonnable entre le bonheur de *chacun* et celui de *tous;* il est bien évident que sa conception du Plaisir nous offre une harmonie pleine de sagesse et de noblesse entre les plaisirs personnels et les plaisirs altruistes; mais il n'en donne aucune exposition systématique, il ne fait que l'esquisser et ne nous présente pas par conséquent un système réel de morale.

Que la conception que Mill se fait du Bonheur et du Plaisir soit d'un ordre très rationnel et très élevé, cela ressort de toute sa discussion, mais spécialement de ce passage vraiment noble du troisième chapitre où il revendique comme la base naturelle de la moralité les sentiments sociaux d'humanité et le désir d'être en communion avec nos semblables, et où il s'efforce de démontrer que l'état social est la destinée normale et qu'il deviendra, sous l'influence de la civilisation, l'habitude instinctive de l'Humanité. La véritable base de la morale est celle qui, suivant Aristote, prend pour point de départ la conception du Bonheur qui doit être normalement atteint par le libre développement de la fonction naturelle de l'homme, celle-ci consistant à jouer son rôle comme membre du corps social. Comte a complété cette vue en établissant que la fonction naturelle de l'homme consiste dans le contrôle systématique des impulsions personnelles par les instincts bienveillants, pour le service et avec l'aide de tout l'organisme humain. Mill est d'accord avec cette théorie dont il est comme saturé et à laquelle il n'a certainement rien à objecter; mais il n'a pas élaboré une théorie

de l'Ethique aussi complète que Comte et qu'Herbert Spencer même ne l'ont fait.

Comment il arrive à réconcilier l'accent de son individualisme militant dans *la Liberté* avec celui de son Altruisme enthousiaste dans *l'Utilitarisme*, c'est une chose que Mill lui-même ne parvient pas à nous expliquer ni dans son *Autobiographie*, ni ailleurs. Les deux ouvrages furent l'un et l'autre composés à la même époque — le temps si court de son mariage — et ils furent publiés presque à la même date. Il ne se doutait pas évidemment qu'il y eût entre ces deux livres la moindre divergence de vue. Nous ne disons pas qu'il y a entre eux une contradiction formelle ou directe, nous ne soutenons pas qu'ils ne coïncident pas en beaucoup de points; mais l'importance suprême donnée aux sentiments sociaux comme le solide fondement de la moralité ne paraît pas compatible avec l'*esprit* de *la Liberté,* qui est d'affirmer la souveraineté de l'individu et l'indépendance absolue de chaque homme et de chaque femme. Prenons ce passage si noble du troisième chapitre de *l'Utilitarisme :*

« L'état social est à la fois si naturel, si nécessaire « et si habituel à l'homme que, sauf dans quelques « circonstances extraordinaires ou *par un effort d'abs-« traction volontaire*, il ne peut pas se concevoir autre-« ment que comme membre de ce corps, et cette asso-« ciation devient de plus en plus forte, à mesure que « l'humanité s'éloigne davantage de l'état sauvage d'in-« dépendance primitive. Une condition, par conséquent, « qui est essentielle à l'état de société, devient de plus « en plus une portion inséparable de la conception que « se fait chaque homme de l'état de choses au milieu « duquel il est né et qui est la destinée même de l'être « humain.

. . . .

« Dans un état perfectionné de l'esprit humain, les « influences qui tendent à créer dans chaque individu « le sentiment de son unité avec le reste de l'humanité « augmentent sans cesse, *et ce sentiment, s'il était* « *parfait, ferait que l'individu ne souhaiterait jamais* « *ou ne désirerait jamais une situation qui, étant avan-* « *tageuse pour lui-même, ne le serait pas en même temps* « *pour ses semblables.* »

Ce bel élan de sentiment altruiste est aussi vrai qu'éloquent. Il est en conformité absolue avec la nature même de Mill et avec toute l'histoire de sa vie, il inspire tout l'esprit de *l'Utilitarisme* dont il constitue la partie la plus noble et l'idée maîtresse. Un disciple de Comte dirait même que, dans la dernière phrase, que nous venons de citer, il y a une exagération de l'altruisme et une méconnaissance des droits légitimes de l'Egoïsme. On sait que Mill appelait Comte « un homme ivre de moralité », qu'il disait que « toute question est, pour Comte, une question de moralité, et que d'après lui nos actions ne doivent pas avoir d'autres mobiles que la moralité ». *Potest retorqueri ;* Mill semble en effet, dans le passage cité, ivre, lui aussi, non pas tant de moralité que d'altruisme. Mais si cette fusion des sentiments personnels avec les sentiments altruistes est si naturelle, si complète, dans un état élevé de civilisation, si essentielle à la stabilité de la moralité, que devient cette audacieuse souveraineté de l'individu « dont l'indépendance, dans toute cette partie de sa conduite qui ne regarde que lui, est de plein droit et absolue » ? Dans *l'Utilitarisme*, on nous dit qu'un homme d'une haute culture morale, vivant dans un état de civilisation perfectionné, arrive à se sentir lui-même, à se considérer non pas comme un individu isolé, mais, d'une manière habituelle et toute naturelle, comme une partie intégrante de l'organisme social. Comment arriver

à réconcilier *la Liberté* de Mill avec son *Utilitarisme?*

J'arrive maintenant au dernier de ses ouvrages achevés, *l'Assujettissement des femmes* (1869), à plusieurs points de vue le plus éloquent de ses livres, le plus caractéristique, et peut-être celui qui a eu l'influence la plus directe et la plus immédiate. De même que *la Liberté*, il fut écrit longtemps avant d'être publié et il était, à un très haut degré, le produit d'une collaboration. Son biographe, le professeur Bain, dit avec beaucoup de justesse « qu'il renferme l'exposition la plus complète de ce qui fut le thème de la vie tout entière de Mill, les abus de pouvoir ». Et M. John Morley l'appelle « le meilleur exemple des meilleures et des plus riches qualités de l'esprit de son auteur ». « Il est heureux, ajoute-t-il, qu'un sujet d'une aussi incomparable importance nous ait été pour la première fois présenté, d'une manière efficace pour la discussion, sous une forme aussi riche et aussi féconde. »

La forme est en effet féconde et digne, à tous les points de vue, d'un sujet qui nous touche tous de si près et qui porte si loin et si haut. C'est en effet un de ces très rares exemples d'un court traité sur un sujet important, tout plein de pensée accumulée et écrit avec une conviction ardente. Un système de morale sociale s'y trouve condensé en quatre petits chapitres. C'est, sous sa forme logique et passionnée, « le produit le plus remarquable de l'époque de sa vie la plus accomplie, la plus noble et la plus inspirée ». Son influence pratique sur la législation, les mœurs et l'opinion, a été incontestablement plus grande que celle de toutes les autres œuvres que Mill donna à sa génération. La loi a déjà été amendée sur plusieurs points qui excitaient son indignation et sa satire. Un grand nombre des incapacités des femmes, nées du préjugé, de l'habitude ou de l'apathie, ont été supprimées en pratique. Du moins

ne reste-t-il aucune barrière légale ou morale pour les femmes ambitieuses, sauf dans un ou deux cas exceptionnels. La littérature, l'art, la médecine, la science, le droit, les universités, les exercices athlétiques, les sports, l'agitation politique, les administrations publiques sont maintenant ouverts aux femmes. Leur admission au Parlement, à l'électorat, au barreau, aux grades universitaires est encore une question discutée, qui serait immédiatement tranchée en leur faveur si la majorité des femmes se décidait sérieusement à les demander. Il n'y a rien maintenant qui empêche une femme qui le désire d'entrer en compétition avec les hommes pour composer un poème épique, pour jouer au match de polo, pour prononcer des discours en public, pour construire une cathédrale, pour diriger un hôpital, pour inspecter une manufacture, pour siéger dans un conseil municipal ou dans un comité pour l'enseignement primaire. Une ou deux incapacités subsistent encore, en réalité, parce qu'un grand nombre des femmes les plus éminentes de notre pays sont très sérieusement opposées à leur disparition. Les changements dont la génération actuelle a été témoin en fait de droit, de pratique et d'opinion, sont surtout dus à l'école de ces réformateurs passionnés dont Mill fut l'inspirateur et en très grande partie au petit livre où toutes leurs aspirations se trouvaient résumées.

Ce n'est point le lieu de discuter jusqu'à quel point ces changements sont salutaires, le but de ce court Essai étant d'appeler surtout l'attention sur l'influence que Mill a exercée sur son temps. Il est impossible de ne pas reconnaître dans cet éloquent traité ce que M. Morley appelle justement « la sagacité de ses maximes sur la conduite individuelle et le caractère » et « la beauté des aspirations vers la vie sociale collective ». Il y a là des pages entières qui pourraient fournir la matière à

douze sermons sur la grossièreté, la cruauté, l'arrogance, que les hommes montrent trop souvent à l'égard des femmes qui sont sous leur dépendance, vis-à-vis des femmes de leur propre famille, de leurs sœurs, de leurs filles, constamment vis-à-vis de leurs femmes, parfois même vis-à-vis de leurs mères. C'est une accusation écrasante, et peu d'hommes oseraient soutenir qu'ils n'ont point eu sous les yeux quelques-uns de ces odieux exemples des brutalités qu'il décrit. Tous les honnêtes gens reconnaîtront qu'il y a peu de maisons où cette insolence du sexe fort ne fait pas de temps en temps son apparition, que la répression de cette conduite est réellement le premier devoir de la moralité et de la religion, que jamais discours plus entraînant ne fut prononcé sur ce sujet.

Cependant, le livre sur *l'Assujettissement des femmes* n'est pas un simple sermon sur l'arrogance masculine, c'est aussi un effort systématique pour refondre toute notre vie domestique, sociale et politique, et c'est à ce point de vue que nous avons à l'envisager. La véritable question n'est pas de savoir si le livre contient plus d'un avertissement salutaire et de nobles aspirations, mais bien s'il apporte des motifs suffisants d'accomplir une vaste révolution dans la loi, l'opinion, les habitudes et les aspirations, dans la vie privée comme dans la vie publique. La vie civilisée est-elle basée entre les deux sexes sur une égoïste tyrannie? Doit-elle être réformée de fond en comble? Ici, quelques-uns de ceux qui honorent le plus la mémoire de Stuart Mill refusent tout assentiment. Qu'il ait dénoncé avec une noble indépendance les tendances grossières dans notre vie sociale et domestique, rien de plus vrai; mais c'est une exagération monstrueuse que de les présenter comme si énormes, si universelles et si empoisonnées; c'est aussi encore une illusion plus dangereuse que de soutenir

qu'elles ne peuvent être détruites que par la terrible révolution qu'il prêche. *L'Assujettissement des femmes* n'est qu'un sophisme de sensiblerie nerveuse, et le remède qu'il propose n'est qu'une anarchie sociale et morale.

Toute la discussion à laquelle il se livre est un exemple de ce que nous connaissons trop : la dénonciation enflammée d'une erreur ou d'un vice trop communs, que l'on doit écraser révolutionnairement. Presque tout ce que disent les membres des sociétés de tempérance sur l'ivrognerie est vrai, mais il ne s'ensuit pas que nous devions faire des lois pénales pour empêcher les hommes de se procurer de l'alcool. Il n'est pas rare que le mariage devienne un cruel purgatoire pour l'un des conjoints, même pour tous les deux à la fois, mais il ne s'ensuit pas que tous les mariages doivent se rompre à volonté, et pour de futiles prétextes. Il y a bien des cruautés exercées sur les animaux, et on en fait des hécatombes à plaisir; il ne s'ensuit pas que nous puissions qualifier crime tout acte qui consiste à frapper ou à tuer un animal vertébré, même dans le but de sauver une existence humaine ou de se procurer des aliments. Jugé froidement et considéré comme une contribution sérieuse à la sociologie, *l'Assujettissement des femmes* participe de la fanatique extravagance des Abolitionistes, des Végétariens et des partisans de l'Amour libre; les faits sur lesquels repose le plaidoyer sont des caricatures de la vie réelle, d'une grotesque extravagance, et les résultats vers lesquels il tend amèneraient logiquement la dissolution de toute la vie civile et domestique telle que l'a lentement élaborée la civilisation.

On dit que le livre provient d'une « collaboration », mais en réalité il est bien plutôt l'œuvre d'une femme que celle d'un homme. Mill, lui-même, avait un cœur doué d'une sensibilité toute féminine; son cœur était

même plus riche que son cerveau. Excité et indigné à la vue des outrages et des obstacles dont les femmes sont souvent victimes, son pouvoir aigu de raisonnement s'enflamma. Il y a vraiment dans le livre quelques passages écrits à l'encre rouge où il nous semble reconnaître l'esprit étroit et rancunier de quelque femme qui aurait vieilli, ruminant les torts qu'on a pu lui faire, et vivant sans contact avec la vie réelle, et même son propre sexe. Ces Hécubes, pour qui le mariage fut une faillite, ou qui ne le connurent jamais, peuvent railler la perversité des hommes avec une burlesque exagération qui ne trouble personne, et que personne ne méprise plus complètement que les femmes sensées, aimables, la bonne moyenne des femmes. Nous sortons à peine de la satire conventionnelle sur les femmes qui déshonora le siècle de Swift, de Pope et de Congrève, et voilà qu'on nous présente la caricature de l'homme, traitée au point de vue féminin. A cause de ce nouveau trouble apporté à notre vie paisible, Mill, lui, ses inspiratrices et ses imitateurs, ont à répondre à la barre du bon sens et du vrai sentiment.

Une révolution assez vaste pour embrasser les relations mutuelles des sexes ne saurait être décidée par rapport à une seule contrée et à une seule génération. Le soulèvement général des femmes contre la tyrannie des hommes n'est encore qu'une boutade pour les autres nations civilisées de l'Europe. Prétendre que les femmes sont esclaves aux Etats-Unis serait simplement ridicule. Dans ce qui constitue la plus grande partie des races de langue anglaise, nous sommes certains que la femme est l'absolue maîtresse de la situation, et que l'homme commence honteusement à s'abaisser. Les jeunes Américaines, qui acceptent si librement des Anglais pour époux, ne sont point regardées, par leurs sœurs, comme se dégradant au rang d'esclaves. Les

anomalies des lois féodales, qui ont traîné longtemps dans nos codes, et qui étaient pour la plupart des survivances des mœurs antiques, ont été corrigées, dans la pratique, par des modifications appropriées. Mill donne une preuve de ce manque féminin de balance, de savoir et d'impartialité, lorsqu'il appelle ces modifications de la vieille loi des « contrats spéciaux pour tourner la loi ». Les règles de l'équité et le système des contrats sont, d'ailleurs, aussi bien la loi véritable que les anciennes lois normandes, et au lieu d'être faits « pour tourner la loi », ce sont des perfectionnements à la loi apportés par des légistes et appliqués par des juges. Il est puéril de demander un changement qui ébranlerait chaque ménage jusqu'en ses fondements les plus lointains, à cause d'une doctrine tombée en désuétude, qui survit encore dans les vieux textes de l'ancien droit anglais, mais qui n'affecte plus sérieusement aucune famille. La loi anglaise fourmille d'anomalies pour tout ce qui concerne la propriété, la famille, l'Eglise et l'Etat, et nous connaissons une douzaine de types variés d'agitateurs qui proposent des changements radicaux à cause de ces anomalies surannées et paradoxales. On éprouve une certaine tristesse à trouver un sociologue aussi éminent que Mill à la tête de l'une de ces révolutions de rhéteurs.

Gardons-nous, si c'est possible, d'une erreur de conception sur cet épineux sujet. Nous admettons que bien des changements sont nécessaires dans les lois, dans l'opinion, dans nos habitudes, avant que toutes les facultés de la femme puissent être entièrement développées. Les invectives de Mill conservent toute leur valeur contre la tyrannie de l'homme dans le passé, contre son arrogance dans le présent; ses attaques passionnées ne sont ni sans noblesse, ni sans vérité, mais elles ne justifient point la révolution sexuelle radicale dont il se fait le héraut. Il serait presque aussi facile de rédiger un

acte d'accusation mérité contre la cruauté, l'égoïsme et la bassesse des femmes — non par les moyens brutaux, communs aux hommes méchants, mais par les voies félines, communes aux méchantes femmes. — Il y a, hélas! de mauvaises épouses, de mauvaises sœurs, mères et filles, et dans toutes les classes, bien que les mauvaises le soient d'une façon moins sauvage que les hommes mauvais, et que les bonnes soient souvent plus nobles que les meilleurs d'entre nous. Les hommes du monde connaissent autant de foyers détruits par la faute des femmes que par l'arrogance des hommes. L'égoïsme, hélas! est commun aux deux sexes, et trop souvent latent dans les ménages ordinaires où il ne saute pas aux yeux. Il prend des formes différentes chez les uns ou les autres, mais il n'y a guère de choix entre le secret égoïsme des femmes et l'égoïsme dominateur des hommes. Les vices des uns et des autres doivent être attaqués non par des révolutions sociales et d'anarchiques expériences d'une vie nouvelle, mais par une morale plus pure, des manières plus nobles, et par la religion. Soutenir qu'il est nécessaire de bouleverser nos institutions sociales pour vaincre l'arrogance masculine serait aussi insensé que de soutenir que la bassesse de certaines femmes justifie leur asservissement tel qu'il a été réellement pratiqué chez les anciens, par les Romains, et chez les modernes, par les Musulmans.

Je n'ai pas l'intention de discuter ici les changements spécifiques recommandés par Mill; il serait vain d'aborder ici des problèmes aussi vastes et aussi universels. Les institutions sur lesquelles repose la Famille et les relations des sexes intéressent la race humaine tout entière et la marche générale de la civilisation; il y aurait pédanterie à les discuter uniquement au point de vue de l'Angleterre d'aujourd'hui. Un argument favori des orateurs d'académie explique cette vaste révolution

sociale par la proportion légèrement supérieure du nombre des femmes, phénomène insignifiant en lui-même, dû pour un temps à l'émigration dans l'Empire britannique, mais renversé pour les mêmes raisons aux Etats-Unis et dans quelques autres pays. L'argument fameux, qu'il est impossible de dire ce que les femmes deviendront un jour, puisque pendant plusieurs générations elles ont toujours été privées de toute espèce de chances, ressemble beaucoup à celui des Spirites lorsqu'ils prétendent que la présence d'une seule personne incrédule fait manquer toute expérience. Une génération tout entière s'est élevée au milieu de ce mouvement nouveau que Mill a inspiré, et bien peu des incapacités légales qu'il dénonçait sont restées effectives. Il est difficile de croire que, pendant ces vingt-neuf années, les femmes se soient montrées très supérieures à leurs mères et à leurs grand'mères, et que le passage de l'état d'esclavage à celui de liberté ait produit des changements bien remarquables, si ce n'est la perte légèrement perceptible d'un peu de tendresse, de modestie, de charme, et un gain trop marqué du côté de l'agitation continuelle, de la suffisance et de l'entêtement.

Les propositions de l'auteur ne peuvent être prises en considération tant que nous restons en présence de la fausse conception sur laquelle elles sont fondées. Non, les femmes ne sont point une race sujette et asservie dans l'Europe civilisée et en Amérique, elles ne sont ni des esclaves, ni des victimes; non, les hommes ne sont pas des tyrans, des maîtres durs et jaloux, des brutes inhumaines. Le plaidoyer en faveur d'un vaste changement social est fondé sur cette même théorie de l'Individu qui est l'erreur fondamentale du livre *la Liberté*. Rien ne peut être fait de juste en sociologie, tant que l'on considère la société comme composée d'individus au lieu de familles. Si cette doctrine individualiste est logiquement

poussée au bout, un mari et une femme ne sont que des associés temporaires avec des droits identiques et des existences distinctes, et le mariage monogamique, tel qu'il est compris maintenant, doit disparaître. Mill perdit, pour une fois, son courage accoutumé quand il n'osa aborder franchement le problème du mariage. Certainement, il était tout préparé à ce que ses lois et ses conditions actuelles soient relâchées d'une manière considérable. Mais le mariage n'est qu'une de ces institutions auxquelles ces dogmes absolus de l'individualisme porteraient un coup mortel. La Famille, en tant qu'institution, serait dissoute; la fine fleur de la féminité serait corrompue; la brutalité de l'homme deviendrait alors une hideuse réalité et l'asservissement des femmes ne serait plus une épigramme, mais un fait.

Avec tous ses défauts, le livre a de grandes beautés et un mérite durable. Tout ce que pouvait un esprit généreux, pur et noble, partant d'une théorie vicieuse, Mill l'a fait. Cela me rappelle tel sermon de saint Bernard sur les dons miraculeux des saints ou quelque autre fiction transcendante. En tant qu'homélie d'occasion, c'est beau et impressionnant, mais comme philosophie, l'œuvre est viciée non seulement par cette sorte d'apothéose métaphysique de l'individu, mais encore par des données physiologiques, cérébrales et morales, tout à fait malsaines et dangereuses. La vérité n'est pas dans l'*égalité*, mais dans la *dépendance mutuelle* des sexes; elle n'est pas dans leurs *identités* ou leurs *similitudes*, mais dans leurs *hétérogénéités* et leurs *corrélations*. La belle âme de Mill tend continuellement à lui faire affirmer cette vérité, tandis que le roman de son existence personnelle l'entraîne vers les plus extravagantes illusions. La coopération de l'homme avec la femme n'a jamais été plus finement décrite que dans la peinture du mariage idéal d'après Mill lui-même : « C'est le cas de deux personnes aux

facultés cultivées, ayant mêmes opinions et mêmes buts, entre lesquelles existe cette espèce d'égalité supérieure, cette similarité de forces et de capacité avec une supériorité réciproque, de sorte que chacune d'elles connaît le bonheur d'admirer l'autre, et de conduire et d'être alternativement conduite dans son développement. » Remarquez que cette description reproduit l'esprit, et même les mots, de la peinture que Comte a faite du mariage idéal. Cet idéal est à la fois le joyau du livre de Mill et sa réfutation. Ce n'est point là, comme il l'imagine, « le rêve d'un enthousiaste » ; c'est réellement un idéal atteint souvent même de nos jours, dans sa perfection, et ceux qui ont eu le bonheur de connaître un pareil état savent fort bien qu'il est le type normal et naturel auquel les relations des deux sexes tendent à se conformer, même jusqu'à un certain point dans les relations de famille, d'amitié et d'association, en dehors et par delà l'union matrimoniale. La véritable fonction des hommes et des femmes est de se compléter mutuellement ; tout effort vers leur assimilation est un pas vers la barbarie.

Ce n'est point le lieu de parler des grands ouvrages de la première manière de Mill — *la Logique* et *l'Economie politique*. Ce sont encore là des ouvrages classiques que tous ceux qui étudient ces sciences doivent posséder à fond ; ils ont exercé une influence prépondérante sur tout le monde des penseurs et ils continueront encore quelque temps à influencer l'esprit des hommes d'étude. Il est certain que leur autorité a décliné rapidement depuis la mort de Mill, et ils sont maintenant peut-être autant dépréciés comme manuels de la vérité dernière et absolue qu'ils furent autrefois démesurément célébrés. Il y a quarante ans, ces ouvrages étaient les livres classiques de toute une école nombreuse et influente, principalement à Oxford, et comme c'est l'infortuné destin des livres

classiques, ils étaient regardés par les jeunes philosophes comme une révélation infaillible. Naturellement, ils ne sont point cela, et ni l'un ni l'autre de ces ouvrages ne peut être considéré comme l'exposé d'un système de pensée complet et cohérent. Dans *l'Economie politique* spécialement, nous trouvons deux plans de pensée incompatibles, et le premier et le second volume de *la Logique* ne sont pas absolument conséquents entre eux. La vérité est que Mill, sous son armure apparente de sèche logique, était sans cesse agité par ce qui a été appelé « la logique du sentiment ». Il était sensible à l'excès et par conséquent très impressionnable, entraîné ainsi souvent par des idées nouvelles et des sentiments violents. Dans le cours de sa vie, il passa sous la terrible meule de Bentham et la machine de fer de James Mill, pour finir dans les utopies sociales et l'idéalisme. On a dit du grand Condorcet qu'il était un volcan sous la neige; Mill avait quelque chose de ce tempérament : au dehors, une logique sévère; au dedans, d'intenses sympathies avec des aspirations vers un nouvel idéal. On trouve la trace des unes et des autres dans beaucoup de ses écrits, sous forme d'antinomies qu'il ne put harmoniser et dont il n'eut évidemment pas conscience lui-même.

Cela est surtout marqué dans son *Economie politique* qui passa par trois modifications successives, comme l'a expliqué le professeur Ingram qui a décrit admirablement ce qui fait la faiblesse et la force de ce livre. Il a été, dit-il, la source où la plupart de nos contemporains ont puisé leur connaissance de cette science et il reste le plus important livre classique anglais de la vieille école. En réalité, il marque une époque. Si, en effet, on ne peut y voir une introduction aux nouvelles méthodes par lesquelles notre génération aborde les problèmes économiques, ce livre rompt définitivement avec le canon des vieilles méthodes dans sa forme définitive, en effet, plus

encore si on le rapproche des dernières doctrines économiques de Mill ; il admet et encourage cet idéal d'une société future qui fait trembler le sol sous les pieds de la vieille école orthodoxe, des dogmes abstraits et de la compétition sans limites. Mill lui-même avait conscience de cette tendance qu'il reconnaissait avoir puisée à l'école de Saint-Simon et de Comte. Mais si le manque d'un plan parfaitement déterminé et suivi dépare *l'Economie politique*, il faut reconnaître qu'il nous offre à la fois une manière saine de raisonner en économie politique et une sérieuse tentative pour faire entrer la science des richesses dans la sociologie, et cela en fait le plus remarquable traité général que notre pays a produit en ce siècle.

L'*Examen de la Philosophie de sir W. Hamilton* est si plein de finesse, d'intérêt, d'une argumentation si puissante, que l'on se prend à regretter que la principale œuvre métaphysique de Mill ait été donnée sous la forme d'un livre de controverse. Il eût été bien mieux d'exposer ses propres idées dans un corps systématique de doctrines. Il n'a ainsi point donné complètement satisfaction à des penseurs de sa propre école, tels que le professeur Bain, G. H. Lewe et Herbert Spencer. Peu de métaphysiciens, hélas ! réussissent à satisfaire entièrement leurs confrères en philosophie. Quoiqu'il y ait beaucoup de parties dans cette intéressante critique de Hamilton qui n'ont point eu l'assentiment général et ont été peu suivies, le livre renferme des pensées si caractéristiques et si inoubliables, il unit à tant de subtilité un bon sens si merveilleux, qu'il prend encore plus de valeur à cette époque de réaction de l'école intuitive et au milieu de cette avalanche d'hypothèses mesquines dans lesquelles on prétend de nos jours que consiste la vraie philosophie.

A propos du livre *Auguste Comte et le Positivisme*, je ne dirai rien, car le sujet a été épuisé dans l'excellente réplique du Dr Bridges et j'en ai parlé ailleurs suffi-

samment pour n'avoir rien à y ajouter. Je m'associe entièrement aux idées exposées par le Dr Bridges. Il a montré amplement combien ces deux esprits s'accordent complètement sur les points fondamentaux et comment Mill s'est assimilé les idées d'Auguste Comte sur la philosophie, la morale, la société et la religion. M. Leslie Stephen dit très exactement : « L'influence de Comte sur Mill fut évidemment très grande et surtout dans ses vues générales sur le développement de la Société. » Les professeurs Bain et Ingram ont remarqué que Mill fut influencé par Comte bien plus qu'il n'était disposé à l'admettre lui-même. Les lecteurs de la *Vie de Mill* par Bain et de l'*Autobiographie* remarqueront à quel point l'influence de Comte sur Mill fut précoce, intime et profonde. La grande différence — ce qui les fit se séparer — fut que Mill était (en théorie) un individualiste, tandis que Comte était (philosophicalement parlant) un socialiste. Le but de Comte était la synthèse, celui de Mill l'indépendance. L'un et l'autre s'efforcèrent de concilier la liberté et le devoir ; mais Mill voulait avant tout la liberté, tandis que Comte donnait au devoir la première place.

Au point de vue suprême des aspirations religieuses, ils s'accordaient sur les points essentiels. Du concours de tous les témoignages, il résulte clairement que Mill aspirait à ce qu'il décrit dans le dernier de ses plus importants ouvrages : « cette religion réelle, quoique purement humaine, qui s'appelle parfois la religion de l'Humanité et parfois la religion du Devoir. » Dans sa dernière entrevue avec John Morley, il a exprimé la même pensée qui se trouve exposée et développée dans ses trois *Essais* posthumes *sur la Religion*. Ecrits à quelque vingt ans d'intervalle, ils manquent un peu de consistance et, pour Bain et Morley, il y a eu quelques difficultés à les concilier entre eux et aussi avec ce qu'ils savent de l'écrivain. Le dernier *Essai sur le Théisme*

admet, d'une manière quelque peu vague et sentimentale, la *concurrence* d'un certain théisme purement hypothétique pouvant aider et colorer la religion du devoir, chose que Comte n'avait certainement pas en vue et que tous les chrétiens, comme la plupart des théistes, rejetteraient avec mépris. Mais la religion de Mill ne ressemblait pas à celle de Comte, quoiqu'elle tendît virtuellement au même résultat. Loyalement considérés, les trois *Essais sur la Religion* ne varient guère plus que le développement d'un esprit pendant un laps de vingt ans ne permet de l'expliquer. Ils concordent pour rejeter toute forme de croyance au surnaturel, à la révélation, au christianisme et concluent tout en acceptant la religion de l'Humanité comme devant être, sous une forme ou sous une autre, la religion définitive de l'avenir.

Nous n'avons pas à nous occuper du rôle et des écrits politiques de Mill; ils appartiennent à sa propre génération, non à la nôtre, et quelque lumière ou quelque guide qu'ils procurent sur les agitations qu'ils fondèrent ou inspirèrent, leurs effets n'ont été ni si importants ni si persistants que ceux de ses livres. Toute sa conduite publique fut celle d'un citoyen courageux, consciencieux, d'un noble esprit qui donna à ses contemporains un rare exemple de la manière dont doit se jouer le rôle toujours si périlleux d'un philosophe législateur. Qu'on accepte ou non toutes ses vues, sa conduite fut toujours une combinaison de patience, de justice, de haute moralité, de courage inébranlable.

En récapitulant les rares facultés de Mill et les services rendus par lui à la pensée anglaise, il semblerait que son œuvre marque une certaine transition ou un mélange entre deux mouvements fort différents, et, de plus, comme un retour vers un essai de fusion entre les idées françaises et anglaises. Hume, Gibbon, Priestley, Godwin, Bentham et leurs disciples nous avaient saturés des

idées philosophiques et politiques de la France. Scott, Coleridge, Carlyle nous saturèrent du romantisme et de la philosophie allemandes. L'influence de Mill fut presque toute française, fort peu allemande. En dépit du formalisme de son raisonnement et de sa méthode, en dépit de la laborieuse précision de son style, il pourrait difficilement revendiquer une place très élevée comme penseur original ou systématique; il ne l'est ni autant que Bentham ni autant que Spencer. Presque toute son œuvre porte la marque de courants contraires qui n'ont pas été complètement harmonisés. Sa philosophie sociale lui vient de Bentham et de Comte, ses idées économiques sur la science des richesses sont tempérées de socialisme, sa métaphysique est tout entière basée sur celle d'Hamilton, soit qu'il la combatte, soit qu'il l'accepte; son livre sur la *Liberté* se colore fortement des souvenirs de son père, et celui sur l'*Assujettissement des femmes* est un reflet de sa romanesque dévotion à son épouse.

Si l'on revient maintenant sur l'ensemble des travaux de Mill en Philosophie, en Métaphysique, en Morale, en Economie, en Sociologie, en Politique, en Religion, on ne peut s'empêcher de penser qu'un pareil monument gardera toujours sa place dans la pensée anglaise, bien qu'il ne puisse jamais retrouver sa vogue première. En tous cas, le nom de Mill restera le nom le plus important dans la philosophie anglaise, entre Bentham et Spencer. Mais pour le groupe chaque jour décroissant de ceux qui l'ont connu, la noblesse de sa nature, plus que la puissance de son esprit, est ce qui se gravera le plus profondément dans leur mémoire. Ceux qui ne l'auront pas connu devront lire dans son *Autobiographie* le récit modeste, mais fidèle d'une existence faite de travail infatigable, d'effort consciencieux et de splendides aspirations. Sa sensibilité, son désir d'amélioration sociale, la nature passionnée de ses affections qui le portait à exagérer la

supériorité de ceux qui lui étaient chers et à s'aventurer dans de graves révolutions sociales, lui enlevèrent de son autorité et l'entraînèrent à des inconsistances qu'on attendait peu de la forme extérieure de sa logique et patiente induction. Inconsistances et sophismes seront un peu oubliés, mais les grands services qu'il a rendus à la pensée et sa foi sympathique en l'Humanité seront de plus rappelés et mis en honneur.

Frédéric Harrison.

(Traduit de la « Nineteenth Century » par L. Baraduc.)

BULLETIN D'ANGLETERRE

COMITÉ POSITIVISTE ANGLAIS

RAPPORT POUR L'ANNÉE 1897 — 109

I. — Les principales Commémorations de l'année ont été :

1er janv. — *La Fête de l'Humanité*, par Frédéric HARRISON.
5 sept. — *L'Anniversaire* de la mort d'Auguste Comte, d°
3 nov. — *Le Sacrement du Mariage*, d°
31 déc. — *La Fête des Morts*, d°

Les Réunions et les Conférences du dimanche ont continué à avoir lieu, conformément au programme ci-dessous :

3 janv. — *Le XVIIIe siècle*, par S.-H. SWINNY.
10 » — *John Wesley*, d°
15 » — *Samuel Johnson*, d°
24 » — *Edmond Burke*, d°
31 » — *Olivier Goldsmith*, par le Dr J. KAINES.
7, 14, 21, 28 févr. — *Les Précurseurs de la Révolution*, par F.-S. MARVIN.
7 mars. — *La Nature et l'Homme*, par R.-G. HEMBER.
14, 21, 28 mars. — *La Renaissance de l'Intérêt pour les choses du Moyen Age*, par le juge VERNON LUSHINGTON.
25 avril, 2, 9, 16, 23, 30 mai. — Conférences du professeur BEESLY pour l'étude du « Discours sur l'*Esprit positif* » de Comte.
3, 10, 17, 24, 31 oct. — *La Civilisation Gréco-Romaine*, par le professeur BEESLY.
Nov. et déc. — *Les véritables Héros de l'Histoire moderne*, par Frédéric HARRISON :
7 nov. — *Alfred le Grand.*
14 » — *Godefroy de Bouillon.*
21 » — *Saint Louis.*
28 » — *Jeanne d'Arc.*
5 déc. — *Colomb.*
12 » — *Guillaume le Taciturne.*
19 » — *George Washington.*

II. — Durant les mois d'été, les Réunions à Newton-Hall ont été remplacées par des Pèlerinages aux lieux historiques et aux musées, avec conférences appropriées.

13 juin. — National Gallery : *L'Art italien primitif*, par le juge LUSHINGTON, Q. C.
27 » — South Kensington Museum : *La Sculpture ancienne*, par Frédéric HARRISON.
11 juillet. — Muséum d'Histoire Naturelle : *Conférence*, par le Dr T. FITZ-PATRICK.
25 » — Hampton Court : *Cromwell, Guillaume III*, par Frédéric HARRISON.
4 sept. — *L'Abbaye de Westminster* : Conférence, par Frédéric HARRISON.

La classe de chant et le chœur ont été dirigés par M. Herbert Swain.

III. — La SOCIÉTÉ POSITIVISTE s'est réunie sous la présidence du professeur Beesly, le dernier vendredi de chaque mois. Voici la liste des questions traitées, avec les noms des rapporteurs :

29 janv. — *Récentes expériences dans le Collectivisme* : HEMBER.
26 févr. — *La Famine dans l'Inde* : professeur BEESLY.
26 mars. — *La Question crétoise* : Dr BRIDGES.
30 avril. — *Les Armées modernes* : professeur BEESLY.
28 mai. — *Rites funéraires* : Frédéric HARRISON.
25 juin. — *Indemnités pour accidents* : Mr NEWMAN.
30 juillet. — *Le Jubilé* : professeur BEESLY.
27 août. — *La Conférence d'Education éthique* : S.-H. SWINNY.
24 sept. — *La Fédération impériale* : professeur BEESLY.
29 oct. — *La Politique française* : Paul DESCOURS.
26 nov. — *La Rivalité de la France et de l'Angleterre en Afrique* : F.-S. MARVIN.
17 déc. — *Réunion spéciale pour l'admission de nouveaux membres.*

Des soirées, avec thé et musique, ont été données le second lundi de chaque mois et aussi le 4 septembre.

IV. — La Société des Jeunes Gens de Newton-Hall a continué à se développer, ainsi que cela ressort du compte rendu annuel de son président, M. S.-H. Swinny. Outre les classes mentionnées ci-dessous, elle a tenu diverses réunions et a visité plusieurs lieux intéressants. Sa bibliothèque s'est enrichie de quelques dons de livres, mais aurait encore besoin de nouvelles donations.

La Société des Dames a tenu ses réunions habituelles, consacrées soit à la discussion des questions sociales intéressant la femme, soit au chant, soit à la musique, etc., et a pu procurer à plusieurs de ses membres le bienfait d'une semaine de repos à la mer.

Les conférences suivantes ont été faites :

Quelques grands livres (8 conférences), par Mme Fréd. HARRISON.

L'Histoire de l'Angleterre durant les cent dernières années (3 conférences), par Mmes F. HARRISON et HAMILTON.

Les Premiers soins à donner en cas d'accidents, par Mme Herbert DRAPER.

La Lecture et l'étude des pièces de théâtre anglaises, par Me H. FLETCHER.

La Gymnastique suédoise, par Miss WHITEFIELD.

V. — Les publications positivistes se trouvent en vente chez M. W. Reeves, 185, Fleet Street, E. C. London, qui en délivre gratuitement le catalogue. La *Revue occidentale*, éditée par Pierre Laffitte, paraît tous les deux mois, à Paris. Les Anglais qui désirent s'y abonner sont priés d'envoyer leurs souscriptions au Dr C.-G. Higginson, 3, Burlington Road, Withington, Manchester.

La *Positivist Review*, dirigée par le professeur Beesly, date du 1er janvier 1893. Elle a continué à paraître tous les mois, au prix de 3 d. le numéro, ou par abonnement de 3 s. 6 d. les 12 numéros. L'éditeur est M. W. Reeves, 185, Fleet Street, E. C., auquel on peut s'adresser pour avoir les numéros déjà parus.

VI. — La Société positiviste de Manchester, associée à Newton-Hall, a continué ses travaux sous la présidence de M. C.-G. Higginson, qui a publié un rapport complet sur son fonctionnement, pendant l'année.

VII. — Avec l'aide de souscripteurs français et anglais, M. Laffitte a pu acquérir la possession de la maison de la rue Monsieur-le-Prince, dans laquelle est mort Auguste Comte, au prix de 190,000 francs. Cet événement important garantit le maintien et la préservation de l'appartement du Maître et des reliques associées à sa mémoire. Il a maintenant soldé la somme de 50,000 francs laissée en hypothèque par le vendeur.

On trouvera ci-dessous un exposé sommaire des recettes et des dépenses. Le Fonds anglais pourvoit au loyer, à l'éclairage et aux autres dépenses matérielles de Newton-Hall, car l'enseignement est gratuit. Les frais de la classe musicale et de l'organiste ont été supportés par une contribution spéciale de deux membres.

Le Fonds parisien est directement transmis au trésorier du *Subside international*, pour être employé, conformément à la volonté d'Auguste Comte, comme contribution a la conservation et à l'entretien de son appartement, et aussi pour assurer le service de l'indemnité attribuée à M. Pierre Laffitte, Directeur du Positivisme. Signalons, à ce propos, que M. Laffitte, dans une séance solennelle, tenue le dimanche 25 avril, 10, rue Monsieur-le-Prince, a publiquement désigné M. Charles Jeannolle comme son futur successeur à la direction du Positivisme.

IX. — Les publications de l'année ont été : un *Discours funéraire* (Jame Darkin), prononcé par M. Frédéric Harrison, et une conférence du même sur *la Réaction théologique*, qui avaient déjà paru comme suppléments dans la « Positivist Review » de janvier et de février.

Le Fonds typographique est réservé pour l'impression, la publication, la distribution des œuvres de Comte traduites en anglais et des autres travaux positivistes. Les bénéfices servent à l'extension du mouvement. Le trésorier de tous ces fonds est Edward Spencer Beesly, 53, Warrington Crescent, London W.

La bibliothèque positiviste est ouverte et il n'y a qu'à s'adresser

au bibliothécaire, M. Hember, pour consulter ou emprunter les ouvrages qu'elle possède.

X. — Le juge Vernon Lushington, Q. C., trop absorbé par ses occupations, a été obligé de résigner ses fonctions de membre du Comité; il a été remplacé par M. Hember.

C'est un des principes fondamentaux de la propagande positiviste de donner gratuitement l'enseignement religieux et scientifique, d'offrir sans condition notre système d'éducation à quiconque veut l'accepter, et de substituer les mobiles sociaux aux mobiles personnels dans tout le domaine de l'éducation. Mais cela ne peut être obtenu sans l'aide des personnes qui acceptent ces principes. Aussi le Comité, faisant appel à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation populaire reposant sur une base sociale, leur demande-t-il de l'aider de tous leurs pouvoirs.

Le Comité :

Frédéric Harrison, *président*. — Dr J.-H. Bridges. — E.-S. Beesly, *trésorier*. — C.-G. Higginson. — S.-H. Swinny. — F.-S. Marvin. — R.-G. Hember, *secrétaire hon.*

Newton-Hall, Fetter Lane, E. C., 24 janv. 1898 (24 Moïse 110).

FONDS ANGLAIS.

Recettes :

	L.	s.	d.
Rente	40	0	0
Intérêts du legs de M. Morison	14	19	8
Souscriptions	177	4	0
Argent en caisse	9	7	1
	241	10	9

Dépenses :

	L.	s.	d.
Loyer (moins l'impôt)	116	0	0
Assurance	2	10	0
Taxes et impositions	34	13	8
Gaz	11	7	3
Charbon	2	2	5
Eau	3	0	0
Annonces	4	9	10
Impressions	4	9	0
Frais de poste et honoraires	2	0	6
Entretien	36	8	0
Dépenses musicales	11	19	0
Réparations et nettoyage des fenêtres	1	13	6
Faux frais	1	18	6
	232	11	8
Déficit de 1896	6	2	3
	238	13	11
Reste en caisse	2	16	10
	241	10	9

FONDS CENTRAL DE PARIS.

	L.	s.	d.
Souscriptions.	131	17	6
Transmis au trésorier de Paris.	131	17	6

FONDS TYPOGRAPHIQUE.

Recettes :

	L.	s.	d.
En caisse de 1896	70	5	11
Ventes dans la salle	11	12	11
Dû par les libraires	13	2	6
	95	1	4

Dépenses :

	L.	s.	d.
Impressions	8	15	9
Achats pour revendre	5	2	10
Reliure	2	2	0
Annonces	1	0	0
Commission aux libraires	2	3	4
	19	3	11
Reste en caisse	75	17	5
	95	1	4

E.-S. Beesly, *trésorier.*

Examiné avec les pièces à l'appui et trouvé correct.

A.-S. Andrews.

BULLETIN DE FRANCE

I. — 40me COMMÉMORATION ANNUELLE DE LA MORT D'AUGUSTE COMTE.

Comme les années précédentes, la journée du 5 septembre dernier a été consacrée par les positivistes parisiens à la célébration de l'anniversaire de la mort du Maître.

Ils se sont réunis, le matin, au cimetière du Père-Lachaise pour se rendre à la tombe d'Auguste Comte. M. le Dr Delbet a rappelé les motifs de cette visite et s'est félicité de la persistance d'un tel hommage et du caractère d'universalité qu'il tend à prendre de plus en plus. Il a justifié ensuite, par les signes incontestables de la pénétration des idées positivistes et de la faveur croissante qu'elles ont conquise, notre ferme espoir dans le succès final de l'œuvre de régénération qu'Auguste Comte a osé entreprendre et que poursuivent ses disciples.

M. Numa Raflin a pris ensuite la parole devant la tombe de Fabien Magnin, dont il a retracé les incomparables services.

L'assistance s'est rendue ensuite auprès de la sépulture de Clotilde de Vaux et de celles de Mme Robinet et de son fils Gabriel. M. le Dr Delbet s'est fait, sur chacune d'elles, l'interprète des sentiments des positivistes.

Dans l'après-midi, à trois heures, une deuxième réunion s'est tenue dans l'ancien appartement d'Auguste Comte, 10, rue Monsieur-le-Prince. Le discours d'usage a été prononcé par M. Ch. Jeannolle, qui s'est attaché à mettre en lumière le caractère éminemment relatif du Positivisme. En voici le résumé :

« Auguste Comte a d'abord reconnu que les sociétés de l'Occident européen, et principalement la France, sont depuis longtemps tourmentées par un besoin légitime de réorganisation qui n'a pu être encore pleinement satisfait, faute d'avoir été exactement apprécié, le remède étant d'ordre essentiellement théorique et non purement pratique, comme on l'a cru et comme beaucoup le croient encore.

« Il s'est alors donné pour tâche de déterminer, d'après une étude attentive du passé, les conditions fondamentales d'existence des sociétés humaines et les lois essentielles de leur évolution historique.

« Cela fait, il s'est appliqué à tracer le tableau de ce que doit être nécessairement, en vertu de ces lois, l'avenir humain.

« Il dressa enfin le plan général de la transition qui conduira graduellement notre espèce de son état actuel à la situation finale, caractérisée par l'unité religieuse, seule réalisable.

« Cette construction synthétique, qui exigeait, pour être entreprise et menée à bien, la plus extraordinaire puissance mentale jointe au plus énergique dévouement social, ne constitue — Auguste Comte l'a soigneusement déclaré à la fin de la préface du quatrième volume de son *Système de politique positive* — qu'une première approximation, qu'il jugeait pouvoir suffire pendant un temps plus ou moins long; mais elle devra être quelque jour précisée davantage pour répondre aux nécessités nouvelles que le développement social amènera immanquablement.

« Il se peut que, malgré tous ses efforts, Auguste Comte — on le lui a reproché — n'ait pas toujours réussi à se dégager suffisamment des particularités de son temps et de son milieu ou de sa propre personnalité, et que certaines de ses vues doivent, de ce fait, subir quelques modifications. Il serait bien étrange qu'il en fût autrement; mais ces rares imperfections de détail, jusqu'ici plutôt soupçonnées que vraiment constatées, n'infirment nullement la certitude des prévisions générales, auxquelles il a été logiquement conduit par sa découverte des grandes lois sociologiques. L'avenir sera essentiellement tel qu'il l'a prédit, ou bien il n'y aurait pas encore de science sociale, notamment pas de *loi des trois états*; c'est ce qui a été dit, mais non prouvé, et ce qui ne le sera pas.

« Le tableau de l'avenir humain, tracé par Auguste Comte, aura beau être réduit à l'état d'esquisse, il n'en sera pas moins l'indication certaine du but vers lequel ont tendu jusqu'ici spontanément les sociétés humaines et vers lequel l'Humanité doit désormais tendre d'une façon consciente et méthodique. L'avènement de ce qu'Auguste Comte a appelé *l'état normal* reste la destination invariable des efforts positivistes.

« Quant à la transition, il est dès maintenant certain qu'elle ne pourra s'effectuer entièrement d'après le programme d'Auguste Comte. La partie initiale de cette transition, c'est-à-dire l'avènement du Positivisme en France et l'établissement de la Répu-

blique occidentale sous la présidence morale du nouveau pouvoir spirituel, se fera beaucoup plus lentement et par d'autres voies. Il faut observer à ce sujet qu'Auguste Comte, n'étant pas dans le secret des chancelleries européennes, ne pouvait émettre que des conjectures sur les événements ultérieurs. Aussi fit-il, conformément au précepte logique qu'il avait lui-même formulé, l'hypothèse la plus simple que comportât l'ensemble des renseignements connus du public : il supposa que la situation de l'Europe au moment où il écrivait persisterait sans grands changements et que la pénétration des idées positivistes se ferait graduellement et sans oscillations notables. Rien alors ne l'autorisait à prévoir que, peu d'années après sa mort, l'Europe allait être en proie à une violente réaction militaire et théologique, que la France cesserait d'être la nation prépondérante et serait même gravement menacée dans son existence.

« Comte raisonnait en philosophe et non pas en homme d'Etat. Placé au point de vue de l'ensemble des choses humaines, il les voyait de haut et de loin, et les détails devaient nécessairement lui échapper. Bien plus, il était obligé d'en faire abstraction et de s'en tenir aux faits essentiels pour parvenir à les lier entre eux. Ses prévisions devaient ainsi garder le même degré de généralité que les observations qui leur avaient servi de base. Aller au delà eût été de sa part une faute logique et l'on peut affirmer qu'il ne l'a pas commise. Les indications précises qu'il a cru devoir donner doivent donc être considérées, moins comme des prescriptions formelles, que comme des exemples didactiques propres à fixer les idées et à mieux faire ressortir l'esprit des méthodes. Le public s'y est généralement mépris et parfois aussi des disciples d'Auguste Comte. De là certaines critiques vraiment trop superficielles et des défections dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont préjudiciables au succès d'une œuvre tellement vaste et difficile qu'elle exige impérieusement l'entente et le concours de tous.

« Au fond, la tâche d'Auguste Comte consistait à déterminer le but, les conditions générales à remplir et la direction à suivre ; ses disciples en ont une très différente, celle de marcher effectivement vers le but indiqué, en frayant la route au travers d'obstacles que la théorie ne pouvait ni ne devait prévoir. L'ardeur du sentiment social et l'énergie du caractère sont assurément, en pareil cas, des facteurs importants et même nécessaires ; mais rien ne peut dispenser d'efforts intellectuels, parce que les difficultés qui se présentent sont le plus souvent de véritables

problèmes à résoudre. Il faut sans doute tenir le plus grand compte des conseils du Maitre ; mais il faut aussi être prêt à suppléer à l'indétermination plus ou moins grande qu'ils laissent inévitablement, non pas, comme certains semblent portés à le faire, en rapprochant et combinant des textes, à la façon des théologiens, pour en tirer des conclusions applicables aux faits nouveaux, mais en étudiant directement ces faits sans aucun autre souci que de connaître la réalité, sauf à compléter et même à amender, s'il y a lieu, dans la mesure convenable, la théorie correspondante : tel est le véritable esprit positif.

« Nous avons eu la bonne fortune d'avoir à notre tête M. Pierre Laffitte ; c'est ainsi que nous l'avons vu procéder et nous savons quels immenses services il a ainsi rendus. Mais nous savons aussi que peu d'hommes sont à la hauteur d'un tel rôle, qui exige une combinaison exceptionnelle d'aptitudes intellectuelles supérieures et de qualités morales éminentes. Puisse-t-il nous être longtemps conservé ! Pour nous, nous suivrons, dans la mesure de nos forces, l'exemple qu'il nous a donné. »

La journée s'est terminée par le banquet traditionnel au Palais-Royal. Des toasts ont été portés à nos confrères anglais que représentait M. Swinny, à M. Laffitte absent, aux dames positivistes, etc. Il a été donné connaissance d'une adresse envoyée de Nancy par M. Keüfer et Mmes Kaiser ; d'une seconde envoyée par M. Mignoneau, au nom du groupe positiviste bordelais ; enfin, de celle de M. Agustin Aragon, nous annonçant que l'anniversaire de la mort d'Auguste Comte se célèbre pour la première fois à Mexico en même temps qu'à Paris et que nous recevrons prochainement le discours prononcé en cette circonstance par M. le Dr Parra, chef reconnu du groupe positiviste mexicain.

II. — ADRESSE

DU CERCLE DES PROLÉTAIRES POSITIVISTES DE PARIS

En faveur de la revision du procès Dreyfus.

Nous recevons communication du Cercle des prolétaires positivistes de Paris de l'adresse suivante, publiée dans le journal parisien *l'Aurore* du 17 septembre dernier :

« Paris, 15 septembre 1898 (6 Shakespeare 110).

« *A Monsieur Brisson, Président du Conseil des ministres, à Paris.*

« Monsieur le Président,

« En présence de la gravité des circonstances que traverse actuellement la France, le Cercle des prolétaires positivistes, qui n'a pas vu jusqu'ici la nécessité d'intervenir publiquement, estime que c'est aujourd'hui un devoir pour tous les citoyens d'affirmer nettement leur opinion.

« Notre pays subit une redoutable agitation, les esprits sont inquiets sur l'issue de cette obsédante affaire Dreyfus et, aux funestes divisions qui menacent la paix publique, il faut ajouter la répercussion que ces tristes événements produisent à l'étranger.

« Le pouvoir exécutif, en de pareilles conjonctures, a une lourde responsabilité à endosser, quelle que soit la résolution à laquelle il se décidera. Il faut qu'il prenne enfin une courageuse décision.

« Tous les républicains, ceux qui ne se contentent pas de la forme gouvernementale, mais qui veulent aussi les conséquences des principes républicains, affirment résolument la nécessité de la revision du procès Dreyfus.

« La furieuse campagne antisémite, sournoisement dirigée par le parti clérical, est la négation honteuse de l'une des plus importantes conquêtes de la Révolution : *la liberté de penser*. Cette campagne barbare exige une manifestation très catégorique du droit pour tous les Français d'être traités sur le pied de la plus entière égalité devant la justice, *militaire* et civile. Il faut absolument que la sécurité des individus soit garantie, quelles que soient leurs convictions religieuses, politiques ou sociales.

« Les récentes et stupéfiantes révélations sur l'attitude de certains officiers supérieurs, les mesures disciplinaires prises contre eux par leurs chefs, entachent gravement la légalité du procès de 1894. La partie de l'opinion publique qui conteste, à la suite des faits révélés, la valeur des témoignages produits contre Dreyfus, augmente chaque jour. Enfin, l'impérieuse nécessité de mettre un terme aux angoisses de la population, aux dangereuses suspicions dont l'armée tout entière pourrait subir le contre-coup.

Pour tous ces motifs, les membres du Cercle des prolétaires positivistes expriment l'espoir que le ministère actuel, présidé par vous, prendra l'énergique résolution de procéder, au nom de la justice, à la revision au grand jour du procès Dreyfus.

« En agissant ainsi, Monsieur le Président, vous rendrez un inappréciable service à la France, vous ramènerez le calme dans notre pays qui a tant besoin de stabilité et — mesure extrêmement urgente — vous affirmerez ce principe essentiel que l'armée,

comme tous les services publics, doit être, à tous les degrés de sa hiérarchie, rigoureusement subordonnée au pouvoir civil et soumise à son contrôle — dans un pays qui tend de plus en plus à remplacer le régime théologique et militaire du passé par le régime scientifique et industriel de l'avenir.

« Dans l'espoir que vous voudrez bien prendre notre opinion en considération, veuillez agréer, Monsieur le Président du Conseil, l'assurance de notre entier dévouement à la République.

« *Pour le Cercle des prolétaires positivistes de Paris,*

« Auguste Keufer,
« Ouvrier typographe, président,
« rue Liancourt, 43. »

III

SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR

10, rue Monsieur-le-Prince. — DIRECTEUR : M. Pierre LAFFITTE

Conformément au programme publié dans le numéro du 1er juillet 1897 de la *Revue Occidentale*, le docteur Cancalon a continué ses conférences d'hygiène et de médecine, à 8 heures et demie du soir, 10, rue Monsieur-le-Prince, aux dates suivantes :

Mardi 14 juin : *Hygiène de la Respiration.*
Jeudi 23 » : *Hérédité et Mariage.*
Samedi 9 juillet : *Théorie de l'Infection et de la Contagion. — Applications à l'Hygiène publique et privée.*

VARIÉTÉS

I. — LES FEMMES DE LA BIBLE (1)

I

Du livre d'Esther et des métamorphoses de l'Histoire.

Le livre d'Esther est connu par une version hébraïque et par deux versions grecques très différentes l'une de l'autre, celle des Septante étant de beaucoup la plus ample, sans compter les documents à forme officielle qui l'accompagnent. Les textes grecs donnent au roi le nom d'Artaxerxès, comme le fait Sulpice; tandis que l'hébreu l'appelle Assuérus, ou plutôt Aksuvarsu, Xerxès (cf. M. Oppert). Il ne semble pas que Sulpice se soit servi de la version des Septante, du moins telle que je la connais par l'édition Jager-Didot; mais je ne voudrais rien affirmer, attendu l'extrême liberté avec laquelle il a employé le texte original, quel qu'il soit. Jusqu'ici, on n'aurait guère pu le surprendre modifiant la narration primitive en vue de ménager les susceptibilités du lecteur occidental et chrétien. Avec Esther, au contraire, il transforme, altère ou supprime dans l'intention évidente de ne pas scandaliser. L'idée de faire d'Esther une épouse légitime capable d'influer sur la politique intérieure ou extérieure de

(1) Extrait du second volume (*inédit*) de La Chronique de Sulpice Sévère.

« son mari » n'a certainement pas d'autre objet. L'Artaxerxès qui entrava la réédification du temple ne saurait être le même que celui qui épousa Esther, affirme-t-il, car celle-ci n'eût pas souffert une semblable conduite, *neque passura fuerit si in illius matrimonio fuisset*. Cette assertion bizarrement tranchante et l'audacieux emploi des mots *conjugium* et *matrimonium*, — il arrive au comique, pour qui connaît leur sens romain, — invitent à remonter un instant vers le texte original. Peut-être bien ce sera une nouveauté pour plus d'un lecteur. On n'est guère familier avec la Bible chez nous.

Donc, sur le conseil de Mamucha, l'un des sept chefs médo-perses qui, à l'instar des sept Ameshâ spentâ de la hiérarchie céleste, voyaient la face du roi (1, 14), Artaxerxès ordonne de rassembler dans son harem, *in domum feminarum* (2, 3), les filles qui sont vierges et qui sont belles, afin que l'eunuque Egeus, gardien des concubines royales, *custos mulierum regiarum*, puisse les rendre présentables et les approprier aux plaisirs du souverain. Ce n'était pas une petite affaire, soit parce que les femmes de l'empire achéménide vivaient dans une extrême négligence des soins de leur corps, soit à cause du très grand raffinement et des excessives exigences des monarques médo-perses sur ce chapitre. Pendant six mois, l'aspirante au lit impérial était traitée à l'huile de myrrhe ; pendant six autres mois, elle était soumise au régime des pâtes parfumées et des aromates. Cet apprentissage accompli, — *expletis omnibus qui ad cultum muliebrem pertinebant*, — il lui était permis de s'embellir d'ornements de toute sorte, afin d'augmenter ses chances de succès. C'est le soir qu'elle pénétrait dans la chambre du roi, et, quand elle en sortait, elle était placée entre les mains de Suzagazus, eunuque spécialement préposé aux concubines, *qui concubinis præsidebat*, et qu'on ne doit point confondre avec le *custos virginum* Egeus, car tout se faisait méthodiquement et par hiérarchie en Perse. Il existait un harem d'attente et un autre harem d'exercice régulier. Il n'y a pas à douter que, sous ces minutieux détails, ne se cache un fond de vrai, bien qu'il soit ridicule d'en avoir voulu tirer, comme cela a été fait récemment, la preuve de l'historicité du livre d'Esther. Les roman-

ciers juifs s'entendaient en couleur locale, voilà tout. Seulement, on peut se demander ce que des Romains du temps de l'empire pouvaient penser de semblables cérémonies et s'il leur était possible d'y rien voir qui leur rappelât la théorie du mariage telle qu'ils la concevaient et qu'ils nous l'ont transmise.

Evidemment, Sulpice éprouve des appréhensions à ce sujet. C'est pourquoi il se décide prudemment à brusquer la situation. Ainsi, pour marquer avec fidélité le rôle d'Esther, il aurait dû constater qu'elle fit, dans le harem préparatoire, non pas seulement le séjour exigé par les règlements, mais aussi que, pendant cette période, elle fut l'objet de soins tout à fait particuliers de la part d'Egeus, en conséquence de l'intimité de son oncle, Mardochée, avec les domestiques du palais. Etant très bien faite et remarquablement belle — *formosa valde et incredibili pulchritudine* — Esther aurait pu peut-être se passer du talent des eunuques. Mais les préparatifs de toilette ne sont jamais inutiles. Dans le cas présent, ils furent amplement récompensés. A la différence des nombreuses vierges qui l'avaient précédée et qui, entrées dans le lit royal afin d'y être mises à l'essai, s'étaient vues ensuite reléguées entre les mains de Suzagazus pour y attendre la chance de quelque autre épreuve, Esther, en une seule nuit, obtint le rang de sultane favorite. Du même coup, elle fut installée dans un logis particulier dont la richesse et la somptuosité étaient en accord avec sa nouvelle « place », — le mot est de Racine (1); — mais ce traitement, tout favorable qu'il fût, n'avait pourtant aucun rapport avec le *connubium* ou le *matrimonium* des coutumes latines.

Sulpice coiffe, en outre, la favorite d'un *diadema muliebre*, insigne d'association à l'empire ; puis il la revêt d'un habit de pourpre, prérogative réservée aux personnes royales. A l'aide de toute cette défroque, empruntée à la garde-robe des souverains romains pendant le IVe siècle, il espère pouvoir établir

(1) Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place.
(RACINE, *Esther*, I, v. 180.)

qu'Esther avait été une épouse sur le modèle des impératrices de son temps. Seulement, pas une ligne du récit biblique n'autorise ces fantaisies, sorties de l'imagination de notre auteur. Tout ce qui y est concédé à Esther, c'est l'influence, parfaitement charnelle et positive, d'une belle et jeune créature sur un roi ardent et passionné.

Selon la coutume des Juifs, qui ne perdaient jamais de vue la continuité de la race, Mardochée avait, tout d'abord, préparé sa nièce en vue de son propre usage. Il la dressait pour en faire sa femme, disent les Septante, en un langage très cru : *erudivit eam sibi in mulierem* (2, 7), quand l'incident de Vasthi survenant lui suggéra le plan d'un plus fructueux emploi. Lié avec les eunuques en sa qualité de familier de la cour, — *inter proximos regis*, — ceux-ci durent, ainsi qu'il a été remarqué, accorder une attention particulière à la nièce de leur collègue et diriger l'éducation de la fillette de façon à lui assurer un bon accueil du maître dont ils connaissaient les goûts. Bientôt, grâce à cette jolie femme adroitement stylée, les Juifs posséderaient l'oreille du chef de l'Etat et sauraient en tirer avantage pour eux et pour leurs amis. Rien de mieux combiné, de plus pratique et aussi de plus patriotique. Orientalement parlant, Mardochée mérite des éloges. Le narrateur ne les lui épargne pas. Mais, au point de vue occidental, romain, chrétien, c'est-à-dire en jugeant les choses de la place que Sulpice occupait, rien de moins ragoûtant que ce vieux Juif qui spécule sur les charmes de sa parente — sa « promise » — et, cyniquement, en fait un appeau tendu à la lubricité royale. Après tout, Esther pouvait ne pas « réussir ». Et alors elle serait tombée au même rang que les tristes concubines dont le second harem était encombré. Cette ignominie paraît avoir été soupçonnée par l'un des commentateurs grecs, plus délicat ou, peut-être, moins patriote, et qui lisait Esther sans éprouver les violentes sensations des rédacteurs primitifs de ce pamphlet. Dans une prière ultérieurement interpolée, — on a remarqué que le nom de Dieu s'y trouve prononcé pour la première et unique fois, — ce commentateur fait dire à Esther : « O Seigneur ! tu sais que j'ai horreur du lit des circoncis, tu connais la contrainte que je

subis. » C'est là que Racine a pris l'idée de sa délicieuse et touchante tirade :

O mon souverain Roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi!

Mais ce tardif placage fût-il aussi authentique qu'il est évidemment fabriqué et en contradiction avec ce qui le précède, l'impression de répugnance n'en serait pas diminuée. Peut-être même y pourrait-on voir un trait ignoble de plus. Sulpice s'en est rendu compte. En conséquence, faisant trêve à sa réserve ordinaire, il passe résolument l'éponge sur ces laideurs, n'en laissant subsister qu'une seule — déjà bien choquante, il est vrai, pour un admirateur du martyre tel que lui. Je veux parler de l'ordre donné par Mardochée à sa nièce de cacher son peuple et sa religion : *præceperat ei ut de hac re omnino taceret* (2, 11). Cela, c'est du vieil hébreu tout pur. Abraham et Isaac, ces parfaits gentlemen selon Renan, y eussent applaudi (cf. t. Ier, p. 165 : *La véracité et la dignité conjugale chez les Abrahamides*). Mais le niveau moral s'était haussé; les Macchabées en auraient eu honte. En sorte que c'est pour moi un regret d'être obligé de constater que Sulpice rapporte le fait sans avoir l'air d'en être autrement scandalisé (1).

Quoi qu'il en soit, on peut remarquer pour ce dernier détail, comme pour tous ceux qui précèdent, qu'Esther, jusqu'à présent, est restée passive, se laissant diriger par son oncle et par les amis de ses oncles. Le rôle qu'elle a joué n'est certes ni noble, ni sympathique; mais elle en a été jus-

(1) Un commentateur anglais, dont je me servirai plus loin, pour mieux marquer les divers degrés de la loi d'édification et qui s'est préoccupé spécialement de ce que pourraient penser les jeunes filles en lisant la Bible, dit au sujet de l'injonction adressée à Esther par Mardochée : « La convenance est douteuse, si le motif est bon. Nous ne devons jamais avoir honte de notre religion ni de notre peuple. D'autre part, Esther était subordonnée et devait obéir. Que les jeunes filles apprennent d'elle à déférer aux instructions de leurs parents. *Let young women learn from her to pay a due deference to the instructions of their parents*. Bien des maux seraient évités si, comme Esther, les jeunes filles obéissaient toujours. » *Condensed commentary and family exposition of the Holy Bible, containing the authorized version of the old Testament with the most valuable criticims of the best biblical writers and practical reflexion, etc., by the Rev. Ingram, Cobby* (*M. A.*).

qu'ici, pour ainsi dire, irresponsable. Maintenant que la voici « mariée » et maîtresse de sa conduite, nous allons pouvoir mieux apprécier la valeur du type féminin qu'elle représente. Elle se met à l'œuvre pour tirer son peuple des griffes de l'agagite Aman, l'ennemi héréditaire des Juifs. L'aventure a deux phases : c'est d'abord un petit drame intime qui se passe autour de l'alcôve ou dans la salle à manger. La sultane favorite, forte de sa beauté et de l'empire qu'elle lui garantit, entre résolument en campagne contre le vizir favori. Avec l'adresse et l'astuce d'une Maintenon, elle lui tend un piège; puis, sans délai, c'est avec le sang-froid effronté et dépouillé de scrupules d'une Montespan qu'elle l'y roule, désemparé et vaincu. Sulpice n'efface pas trop le caractère réaliste de ces scènes. Il laisse même subsister la prétendue tentative de viol qui nous montre Esther comme passablement impudente et Assuérus comme un parfait imbécile. En revanche, tout le côté tragique et sanglant de l'histoire est, par notre auteur, écarté ou dissimulé. Son exposé ramènerait les choses simplement à ceci : grâce à Mardochée et à son « illustre » nièce, les Juifs ont pu échapper aux embûches mortelles dressées contre eux par un ministre scélérat. Aman est puni, Mardochée reçoit une récompense, et tout finit là : *Aman cruci affigitur, omnia bona ejus Mardocheo data; judei sunt absoluti.* Mais il y a vraiment autre chose. Je ne me fais aucune idée exagérée de la sagacité de Sulpice, non plus que de l'attention qu'il portait aux textes abrégés par lui. Pour si petite cependant que soit la part qu'on veuille lui concéder en matière de critique, on ne peut absolument pas admettre qu'il n'ait point vu que le livre d'Esther était une prédication de haine, de sang et de vengeance, la plus féroce et la plus atroce qui se rencontre dans la littérature du monde entier. Quand il s'agit de haïr, aux Juifs la palme. C'est pour cela qu'on peut les défendre, comme je l'ai fait toute ma vie, et soutenir que le degré de tolérance qu'un pays leur accorde marque l'étiage exact de la civilisation de ce pays. Mais les aimer est impossible. Si on avait su que Jésus était Juif, il n'aurait pas été aimé. Le plus gros des sympathies lui est venu de ce que les Juifs l'avaient martyrisé.

Les rabbins considèrent le livre d'Esther comme le « Mégillah » par excellence. Si grande est leur vénération qu'ils affirment qu'après la venue du Messie, tous les autres livres seront détruits à l'exception de la Tora et d'Esther. Samuel, David, Salomon, Job, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, tous les historiographes, les prophètes, les hagiographes tomberont en désuétude comme inutiles. On ne lira plus les psaumes, ni les proverbes, ni les visions; mais le récit des gestes glorieux de la nièce de Mordecaï, avec l'inextinguible émission de formules haineuses qui les encadre; Israël, même régénéré et maître de l'univers, ne pourrait s'en passer. Il le lira pendant les siècles des siècles, aussi assidûment que les volumes sacrés du Pentateuque, expression directe de la parole de Dieu (1). Or, comprenez bien ceci : le but prin-

(1) Cette opinion est attribuée (dans *Old Path*, qui cite le texte hébreu) à Moyse Maimonide, la plus grande autorité de la Synagogue en un temps où la Synagogue se couvrit d'éclat. Au XIIe siècle, on disait de lui : « Entre Moyse et Moyse, il n'y a pas d'autre Moyse. » Je viens d'exprimer ici, plus nettement, mon appréciation en réponse à un aimable contradicteur qui s'est plaint de ma trop grande sévérité sur ce point; c'est plutôt le reproche d'indulgence que j'aurais mérité. Les Juifs sont dans l'histoire les représentants par excellence du sentiment le plus antisocial qu'il y ait au monde. La prédominance de ce vice mental paraît les avoir empêchés de former une société durable. Le mot que j'ai cité (t. Ier, p. 298) de Spinoza a été par moi trop adouci. Ce grand observateur de la nature humaine et ce grand cœur, qui n'eut rien de juif, disait de ses compatriotes que l'aversion dont ils accablaient les autres peuples donna naissance parmi eux à une haine qui ne s'apaisa jamais, *continuum*, s'enracinant au plus profond de leur âme, et s'y développant sans cesse, identifiée qu'elle était avec la piété et la dévotion : *odium ex magna devotione seu pietate ortum*. Les passions haineuses furent chez les Juifs, on vient de le voir, l'objet d'une culture spéciale qui, peut-être, se pratique aujourd'hui encore, à en juger d'après leurs catéchismes et leurs livres scolaires. Aussi ne se sont-elles déployées nulle part ailleurs avec autant de violence et d'opiniâtreté : *quo sane nullum majus nec pertinacius dari potest*. (*Tract. théol. polit.*, XVII, 20.) J'ajoute que l'atrocité de sentiments dont ont fait preuve les chrétiens en certaines matières est de source biblique. Quand le pseudo-Esdras dit que les âmes des justes, dans le Paradis, jouissent de sept joies dont la plus sensible est de contempler les supplices subis par les damnés, il parle en juif. Tertullien s'approprie cette effroyable opinion avec une extrême énergie : *malim ad eos conspectum insatiabilem conferre* (*De Spectaculis*, 30). Mais nul ne l'a exprimée avec une plus affreuse tranquillité que Bossuet : « Dieu et ses serviteurs se riront d'eux et leur insulteront... » (*Sermon sur le Jugement dernier.*) « C'est, direz-vous, pousser la vengeance jusqu'à la cruauté. Je l'avoue; mais tous

cipal ou plutôt unique du livre d'Esther est d'exposer les origines de la fête des *Pourîn* (οἱ φρουραι, Septante), laquelle se résume en la célébration d'un massacre.

Aman ayant été mis en croix et Mardochée se trouvant élevé au rang de prince, des lettres scellées de l'anneau royal furent expédiées vers les cent vingt-cinq provinces de l'empire achéménide, invitant les Juifs à piller et à détruire les maisons de leurs adversaires, préalablement mis à mort, y compris les femmes et les enfants : *ut omnes inimicos suos cum conjugibus et liberos suos interficerent atque delerent* (8,10). Cette opération était autorisée à jour fixe. En conséquence, le 13me adar, douzième mois de l'année, il y eut, rien que dans Suze, quinze cents personnes égorgées, plus les dix fils d'Aman l'agagite. Un nombre proportionnel de victimes succomba dans les provinces avec le concours des juges, généraux et procurateurs de tout grade (9, 3), car la terreur de Mardochée et du nom juif avait tout envahi (8, 17). Le roi rendit compte de ces premiers résultats à sa jeune concubine et lui demanda : « Que veux-tu de plus ? Je donnerai les ordres qu'il te plaira. *Quid ultra postulas ? et quid vis ut fieri jubeam.* » (7, 19.) Celle-ci lui répondit : « Si cela ne te déplaît pas, j'aimerais bien qu'on recommençât encore pendant une journée, et aussi que les fils d'Aman fussent accrochés au gibet de leur père. » (9, 24.) Il en fut fait ainsi.

En ce bout de dialogue explicatif de la seconde tuerie, qui porta le total des morts à soixante-quinze mille, *ut tantum in septuaginta quinque millia occisorum implerentur* (9, 26), Esther se présente décidément sous un jour peu racinien. L'air « féroce et doux » avec lequel elle lape le sang de tant

les justes entreront dans cette dérision. » *(Elévation sur les mystères.)* A la fin d'une des lettres faussement attribuées à Sulpice, notre auteur est censé avoir écrit à sa sœur Claudia quelque chose d'analogue à la phrase de Bossuet. Ç'a été une de mes raisons pour moi de n'admettre les *Septem epistulæ* qu'à titre apocryphe dans l'œuvre du biographe de Martin. J'ai montré que Sulpice avait lu l'Ancien Testament du bout du doigt ; encore pourtant s'en est-il quelque peu ressenti ; mais cette dureté de cœur qui découle de la Bible, il en est resté exempt. La fréquentation de Martin et la supériorité morale de cet être d'une si exquise tendresse purent le préserver.

de victimes, ses gestes concentrés et discrets à la manière des animaux de race féline, auraient pu faire grand'peur aux demoiselles de Saint-Cyr. Nous-mêmes, ils nous porteraient à voir en elle une mégère abominable, n'était que nous la connaissons comme l'héroïne d'une fiction patriotique inventée pour stimuler la résistance contre Antiochus. Car, vous entendez bien que, tout comme les exterminations effroyables du temps des juges et des rois, ces lugubres statistiques, où les morts se chiffrent par milliers de milliers, sont aussi fausses que sont chimériques les événements au milieu desquels on les rencontre. Imaginez les nobles et majestueux souverains de la dynastie achéménide autorisant d'aussi sauvages désordres. Néanmoins, il n'en faudrait pas conclure que cet évident défaut d'historicité ait jamais été soupçonné par les Juifs. Au temps de Jésus, notamment, la fête nationale, originairement instituée par Mardochée et par Esther (9, 27), — le texte biblique fait d'eux de vrais législateurs, — était célébrée avec grand enthousiasme (1), et les traits les plus horribles du récit traditionnel se redisaient à satiété comme des motifs de délectation. J'ai déjà signalé le penchant des écrivains bibliques pour les hécatombes humaines. Ils savaient que c'était le plus efficace moyen de rendre populaire la fête nationale. Le Talmud décide expressément que tout homme pieux « est obligé de s'enivrer de

(1) La vénération qui a toujours entouré Esther et Mardochée s'atteste par ce fait que leur tombeau supposé, situé en Perse, près d'Hamadan, est resté un lieu constamment visité par les pèlerins juifs pendant le moyen âge. (Porter's, *Travels in Persia*, II, 107.) Dans un roman qui justifie tout ce que j'ai dit des audaces de l'imagination juive, Disraëli fait naître auprès de cette tombe le héros de son roman intitulé *Alroy*, un personnage qu'il présente comme historique et à qui il attribue modestement la conquête de l'empire des califes de Bagdad. Au XII[e] siècle, ce David Alroy, descendant des anciens rois et « prince de la captivité », se serait emparé avec une poignée de Juifs de l'immense domaine du Caliphat, alors défendu par les sultans Seljoucides. Disraëli, qui raconte cela en faisant semblant de croire qu'il l'a vu dans l'histoire, ne pouvait pas ne point rapprocher ces faits du souvenir d'Esther : « J'ai donné Hamadan pour résidence à Alroy, dit-il, cette ville étant une place favorite à cause de la tombe d'Esther et de Mardochée, *from being the burial place of Esther aud Mordecai.* » (*Alroy* a romance by B. Disraëli.) M. P.

vin aux Pourin, de façon à ne plus discerner entre : maudit soit Aman et : béni soit Mordecaï (1) », les deux formules que l'on chantait infatigablement au cours de la fête. A la même place, le Talmud raconte très gravement cette amusante histoire : Deux rabbins illustres, Zira et Rabba, passent les Pourin ensemble, s'enivrent comme il convient; puis, Rabba, rendu furieux par le vin, tue le malheureux Zira. Cependant, quand il le voit étendu sans vie à ses pieds, sa raison se réveille et aussitôt il adresse à Dieu son ardente prière pour la résurrection de Zira. Cette faveur lui est concédée. L'année suivante, Rabba propose à Zira de recommencer la fête en célébrant une fois de plus avec lui la solennité nationale. Sur quoi, le judicieux Zira répondit : « Les miracles ne se font pas tous les ans. » (*Ibid.*, fol. 8.)

Sans aucun doute, le sentiment de la conservation de la race est un mobile assez généreux et énergique pour ennoblir les choses les moins relevées, et c'est l'effet qu'il peut produire sur un Juif de naissance en ce qui concerne la figure d'Esther. Je suis convaincu qu'en 1793 et 1794, l'intégrité et la gloire de ma patrie que j'adore furent maintenues et fortifiées par l'atroce et sanguinaire énergie du gouvernement conventionnel. Je ne serais pourtant pas très satisfait si notre droit public avait institué une cérémonie civique et religieuse pour célébrer tous les ans le souvenir de la Terreur. J'en serais même affligé et humilié, bien que nous ayons des voisins qui se livrent avec entrain à des pratiques analogues. Ils sont, il est vrai, grands lecteurs de la Bible, et c'est un peu d'elle qu'ils tirent leur conception de la civilisation. Moi, je suis Français; c'est du sang de Gallo-Romain qui coule dans mes veines; ou plutôt ce sont les idées gréco-latines qui forment mon oxygène intellectuel, l'air respirable qui m'environne. Je ne crois pas à l'utilité de la haine, pas même comme procédé de conservation, ainsi que Spinoza la qualifie. En tout cas, si elle a pu produire parfois quelques avantages, je n'en veux ni pour moi ni pour les miens. Cependant, tout bien pesé, je puis comprendre sans trop de peine

(1) Cité ainsi dans *Old Path :* Talmud Tr. Megillah, fol. 7, col. 2.

l'admiration des Talmudistes et de ceux qui, pendant vingt siècles, ont suivi leurs leçons. La patrie avant tout, principalement quand elle se confond avec la foi religieuse. Mais Sulpice, lui, était trop peu enclin à glorifier la descendance d'Abraham pour adopter un semblable point de vue (1). Il n'était pas davantage disposé, on le sait, à recourir aux artifices de l'allégorie, en imitation de ceux qui voyaient dans Esther une préfiguration de l'Eglise et dans Assuérus une symbolisation de Jésus. Un troisième procédé s'offrait à lui, et voici dans quelles conditions il l'adopta : au récit littéral, il emprunte tout ce qui lui paraît, à la rigueur, admissible ; les détails contradictoires, il les accommode et les ajuste de son mieux; les couleurs trop vives, il les adoucit ou les éteint; quant aux traits décidément répulsifs et choquants, il les fait totalement disparaître. Grâce à ce travail de sélections, de nuances et de suppressions combinées, il construit un type féminin qui fut très vite accueilli par l'imagination chrétienne. De tant de métamorphoses que le régime nouveau opéra sur les matériaux anciens, je n'en vois guère aucune qui se puisse comparer à ce changement d'une narration haineuse, sanguinaire et athée en une prédication de tendresse, de modestie et de piété. Telle est bien, en effet, l'Esther qui nous est devenue familière après avoir, au préalable, ravi les pensionnats de demoiselles. Mais ce type de femme quasi-chrétienne avant le Christ, ou plutôt — car notre Esther est à peine femme — ce type de jeune fille courageuse par soumission, timidement hardie par humilité, douce, désintéressée, tendrement pieuse, si Racine l'a merveilleusement idéalisé, c'est d'après la *Chronique*, non d'après l'Ecriture; car Sulpice, le premier, avait su la mettre en scène après l'avoir dégrossie, assainie et purifiée.

(1) Les « pères » contemporains de Sulpice n'ont pas les mêmes hésitations, en s'abstenant, bien entendu, d'entrer dans le détail. Au moyen âge, on trouve des poèmes qui racontent épiquement le mariage d'Esther avec Assuérus et la déconfiture d'Aman. M. Ebert en cite un en trimètres archaïques, qui est très chaud et se termine par ces mots : « Le Christ a sauvé son peuple de la ruine; gloire à lui, le roi invincible ! » (*Histoire de la littérature latine-chrétienne*, II, p. 349.)

II

De l'héroïsme chez les femmes et de l'idéal féminin à propos du livre de Judith.

Il a déjà été parlé *(in Ascetisme et Ascetes)* de l'étrange impression que causent, sous la plume d'un être aussi pur que Sulpice Sévère, les louanges décernées aux « mœurs » de Judith. Ici, il l'élève au sommet de la gloire, *summis laudibus celebrata*. Un tel langage appliqué à des actes où la fourberie, le mensonge et sans doute l'impudicité — car que serait-il advenu si Holopherne ne s'était pas rendu impuissant à force de boire? — servent à préparer un assassinat accompli en traîtrise, n'a rien après tout qui puisse nous beaucoup étonner, maintenant que nous avons vu Sulpice admirer Esther et Mardochée. Il est vrai qu'il se donne infiniment moins de peine pour pallier les côtés odieux de l'action de la virago juive, ayant sans doute jugé impossible d'en atténuer la rebutante impression. Mais ce fut toujours un grand embarras pour les pères. Ambroise est douloureux à écouter sur ce chapitre. On sent que ce membre éminent de la haute société romaine ne sait comment s'y prendre pour donner des éloges à une telle créature. Et cependant, de toute nécessité, il lui fallait la louer, car les catéchumènes milanais étaient là, prêts à lui dire : « Mais alors, cette Judith était une coquine? » Il essaya donc de leur expliquer que l'honnêteté faisait une loi aux habitants de Béthulie de combattre l'ennemi babylonien, et que c'était une grande gloire pour une simple femme d'avoir courageusement obéi à cette prescription : *honestatem Judith secuta est, et dum eam sequitur, utilitatem invenit*. Ceci se lit dans le *De Officiis ministrorum* (III, 13). C'est un ancien grand fonctionnaire, un jurisconsulte qui parle. En trompant Holopherne, en l'enveloppant de séductions et d'appels à la volupté, afin de l'assassiner plus commodément, Judith suivit l'honnêteté; en l'assassinant effectivement, elle rencontra l'utilité. Je ne sais pas si on pourrait relever, chez ces profes-

seurs d'immoralité politique que l'Italie mit en vogue au XVI[e] siècle une maxime aussi révoltante. Le grand évêque la reproduisit pourtant dans un livre d'enseignement après l'avoir, au préalable, débitée devant de jeunes aspirants au baptême, de l'un et de l'autre sexe. J'entends bien qu'Ambroise, par honnêteté, comprend que Judith a empêché le peuple de Dieu de devenir païen, ce qui serait infailliblement arrivé si l'armée persane eût été victorieuse; et alors on tombait dans le plus grand des maux. Aussi ce ne sont pas les sentiments de l'évêque que je mets en cause. Plus aisément, ils sont explicables par les idées de son temps, plus fortement s'atteste le genre d'influence exercée par les livres juifs sur la moralité gréco-romaine. J'ai déjà relevé de bien singuliers changements introduits dans le parler latin par le vocabulaire ecclésiastique; mais en est-il un plus étrange que cet emploi du mot *honestas?* Dans Cicéron surtout, dans ce *De Officiis* qu'Ambroise plagiait et démarquait, je lis vingt passages où l'honnêteté est définie comme contenant la notion de probité, de dignité, de vertu, d'honneur; c'est le το καχον des Grecs. « Où est la dignité, sinon là où est l'honneur? » est-il écrit dans une lettre à Atticus; et c'est précisément le *De Officiis* qui flétrit les hommes dont la bassesse va jusqu'à mesurer le souverain bien à leur intérêt, non à l'honnêteté (1). Un autre classique latin, qu'il faut toujours consulter pour obtenir la vraie signification des mots un peu complexes, disait aussi : « Ce qui est permis, ce qui est juste, ce que commande la piété, l'équité, la douceur, tout cela peut être rapporté à l'honnêteté (2). Dans la 75[e] lettre de Sénèque, je lis : ***nihil esse bonum nisi honestum.*** Et plus tard, Tacite, pour enfermer en une formule unique la morale stoïcienne, qui s'appellerait mieux la morale de tous les grands cœurs de l'époque

(1) *Ubi est autem dignitas, nisi ubi honestas?* (*Attic.* 7, II.) — *Qui summum bonum suis commodis, non honestate metitur.* (*De Officiis*, I, 25.) Notre « honnête homme » du XVII[e] siècle est une conception pleinement romaine, bien que l'on ait récemment découvert que l'honneur avait été inventé par l'Ancien Régime.

(2) *Fas, justum, pium, æquum, mansuetum quoque subjici possunt honestati* (*Quintilliani institutiones*, 3, 5, 26, cité par Freund).

impériale, disait dans sa langue lapidaire : *sola bona quæ honesta*. On pourrait ainsi continuer, de période en période, jusqu'au moment où vécut Ambroise, et citer encore quelques-uns des beaux vers où Claudien exprimait, pour la dernière fois, ces hautes leçons, et présentait le vrai, le clément et l'honnête comme l'essence de la piété. Maintenant, si l'évêque de Milan écrivait en assez mauvais style, par excès, je crois, d'improvisation, — il a toujours l'air de courir au plus pressé, et même, quand il transforme ses allocutions en *tractatus* d'après un procédé dont j'ai donné la clef, on s'aperçoit, comme nous dirions aujourd'hui, qu'il relisait trop vite ses épreuves; — il est pourtant incontestable qu'il possédait à fond les classiques de Rome, qu'il savait très bien le latin et qu'il en possédait toutes les ressources. Il ne serait donc pas trop raisonnable d'admettre que, lorsqu'il formula son appréciation sur Judith, il ignorait à quel point les agissements de cette femme tombaient en contradiction avec l'*honestas* de Cicéron, de Sénèque, de Tacite, de Claudien; et quelle entorse c'était donner à la langue que de qualifier d'honnêteté des choses aussi déshonnêtes. Ceci me ramène un moment à mes recherches de moralité comparative.

J'eusse autant aimé les tenir pour complètes et n'y point revenir. J'en ai reçu des reproches qui m'ont affligé et des compliments plus pénibles que ces reproches. Ayant à apprécier l'influence d'un livre qui contribua à familiariser le public occidental avec les écritures juives, je devais examiner de quelle manière ce nouvel idéal put réagir sur l'idéal ancien contenu dans les documents grecs et romains. C'est ce que j'ai tenté à l'aide de confrontations multipliées et au moyen de témoignages principalement empruntés au génie systématique d'Augustin et à l'esprit pratique d'Ambroise. Je les ai ensuite rapprochés de l'humble et sincère langage de Sulpice, étranger, lui, à toute préoccupation extérieure. Par ce moyen, j'ai pu montrer de quel poids l'adoption des livres hébreux, comme source de la révélation primitive et comme expression de toute sagesse, pesa sur le renouvellement des idées morales telles que la littérature gréco-romaine les avait formulées. Ce poids fut, parfois, bien lourd. Mais

qui s'en étonnerait? La moralité antique, provenue d'un développement historique croissant et continu qui avait duré vingt-cinq siècles, ne pouvait pas ne pas être plus large, plus ample, plus élevée que celle du petit peuple juif, chronologiquement et socialement si inférieure; car le temps et l'étendue des relations sont des facteurs importants dans l'élaboration de la morale. Le contact entre ces deux formations inégales amena donc des dégâts; et ce fut celle qui valait le plus qui se trouva atteinte, l'autre s'étant présentée avec un caractère divin. Néanmoins, parmi les faits de cet ordre que nous avons eu à constater, aucun ne pourrait diminuer la révérence due à la Bible en tant qu'Ecriture consacrée par l'ancienneté. Que l'on retire aux livres juifs l'inspiration divine, l'infaillibilité, la prétention d'être une règle des mœurs, des lois et de la politique; que l'on démontre que les doctrines exposées dans ces livres, les narrations merveilleuses qu'ils déroulent, les légendes qui s'y rencontrent, ont tout juste autant de valeur et d'authenticité que celles dont sont remplis les livres païens, c'est là une besogne de critique qui a été entamée à l'heure où elle était urgente et accomplie de façon à rendre inopportune et vulgaire toute tentative de la recommencer. Mais il faut bien se rendre compte qu'au fond rien d'essentiel n'a été changé, sauf le point de vue, lequel avait vieilli et faussait les appréciations. La lecture de la Bible nous met toujours en face d'une des plus riches sources de beauté, de vérité, de noblesse, de justice, ou mieux, pour tout dire par un mot, de grande et profonde humanité. Vous pouvez en juger par notre *Chronique*. Cet insignifiant opuscule, à quoi dut-il de devenir, un temps, comme une espèce de viatique d'usage universel, sinon à ceci qu'en condensant les livres juifs, il mit à la portée des ignorants et des simples une quantité énorme de notions, d'un prix infini, jusque-là réservées à quelques privilégiés : l'idée, par exemple, que l'homme est un être de très antique origine; que son domaine s'étend sur de très vastes contrées, dans un monde créé pour lui; qu'il a formé des peuples nombreux dont le passé remonte à travers les âges, et qu'il a devant lui un impérissable avenir. Ce sont ces vues d'ensemble, grandioses et réconfortantes, qui, pas-

sant de la Bible dans les écrits chrétiens, les placèrent tout de suite fort au-dessus de tous les livres précédemment connus, non à titre de chefs-d'œuvre littéraires, mais comme d'incomparables instruments d'éducation populaire. Qui n'a pas le sentiment de l'immense et bienfaisante révolution que ce seul fait représente ne saura jamais en quoi consiste le vrai progrès. En tout cas, ce sentiment, je l'éprouve, moi, avec une grande intensité ; et alors, comment pourrais-je me complaire en de frivoles attaques, imitées du *Dictionnaire philosophique*, et pitoyablement dépourvues des raisons d'opportunité et d'utilité par lesquelles le *Dictionnaire philosophique* se justifiait. Quand donc je me suis vu louer « pour avoir recloué au pilori, qui est sa vraie place, tout ce personnel biblique, encore plus grotesque que haïssable » ; j'en ai été désagréablement affecté. A Dieu ne plaise que jamais je mérite un semblable compliment. Mes intentions étaient toutes différentes, et c'est sans en avoir changé que je vais, de nouveau, essayer de marquer le point d'étiage de la moralité générale au IVe siècle, en étudiant Esther et Judith.

J'ai dit que l'inégalité de niveau entre les idées bibliques et les idées gréco-romaines était, sur certains points, assez considérable pour provoquer des risques sérieux ; et j'ai ajouté que les risques eussent été plus grands encore si l'instinct social des nouveaux chefs spirituels ne les avait poussés à s'opposer le plus qu'ils purent à ce que la Bible devînt un aliment intellectuel de consommation courante sous sa forme directe et toute crue. Il serait instructif de constater, date par date, comment ce point de vue devint plus dominant dans l'Eglise à mesure qu'elle comprenait mieux que sa mission était au moins autant sociale que céleste. Au IVe siècle, le mouvement est déjà assez prononcé. Jérôme invite fréquemment ses correspondants et ses correspondantes à lire les livres saints, mais il multiplie les réserves : la Genèse et Ezéchiel ne doivent être abordés que très tard (1). Il faut se

(1) *Melius est aliquid nescire secure, quam cum periculo discere* (*Epist.* 17).

garer des effets désastreux que pourrait produire sur les sens le Cantique des Cantiques (1). Basile se prononçait plus nettement : « Aimez surtout la lecture du Nouveau Testament, écrivait-il au moine Chilon; celle de l'Ancien est souvent nuisible, non que ce qui a été écrit puisse, par lui-même, causer quelque préjudice, mais parce que l'esprit de ceux qui en sont blessés est faible. » Ces aveux suffisent pour expliquer et justifier mes conclusions.

On le vit bien plus clairement au xv[e] et au xvi[e] siècle, lorsque les partisans de la Réforme furent conduits par la logique de leur thèse à cette colossale erreur : proposer aux peuples les plus avancés de l'Europe de guider leur conduite privée et publique d'après les livres juifs, consultés par chacun sous leur forme textuelle. C'était mettre la direction de la civilisation entre les mains d'écrivains déjà très arriérés au début de notre ère et devenus de purs barbares par suite des progrès que l'Europe venait de réaliser. Cet acte insensé — les hommes du xv[e] siècle après Jésus, écoutant comme inspirée et souveraine la parole des hommes des v[e], vi[e] ou vii[e] siècles avant Jésus — ne fit cependant pas autant de mal qu'il en aurait pu faire si la matière biblique n'avait été mastiquée, triturée et rendue moins indigeste par la longue période de discipline sacerdotale récemment traversée. Il y eut néanmoins de lamentables rétrogradations. J'en désignerai une seule qui rentre dans notre présente étude de la valeur des types féminins bibliques. Il s'agit de l'introduction du divorce dans les mœurs occidentales, auxquelles il répugnait si profondément. La Bible fut la grande autorité invoquée pour faire accepter cette reculade. Elle aurait aussi bien pu justifier la polygamie, comme on lui fit plus tard sanctifier l'esclavage. C'est sur elle, après tout, que s'est appuyée la néo-réforme de Joé Smith, le messie mormon. Il faut savoir gré aux réformateurs du xv[e] siècle de n'y avoir pas songé.

Bien entendu qu'on doit se garder, en semblable matière, des propositions absolues. Je crois, par exemple, que l'imita-

(1) *Ne, sub carnalibus verbis, spiritualium nuptiarum epithalamium non intelligens, vulneretur* (*Epist.* 15).

tion des modèles bibliques engendra en Allemagne des inconvénients presque sans compensation; tandis qu'en Angleterre, cette influence finit assez vite par bien tourner. Il y a chez nos voisins d'outre-Manche des écrivains qui, sous le nom de « sécularistes », dénoncent l'Ecriture comme un livre à condamner et à expulser impitoyablement. Il me semble qu'ils se trompent de date, faute de se rendre compte des merveilleux effets que peut produire ce que j'ai appelé la loi d'édification. Cette loi qui, d'ailleurs, a besoin de la collaboration du temps et des circonstances, peut amener un peuple à déverser dans les livres — quels qu'ils soient — qu'il a adoptés, ses aspirations les plus ardentes, ses pensées les plus nobles, ses espérances les plus hautes. C'est ce qu'ont fait les Anglais à l'égard de l'Ancien Testament modifié, ennobli, enrichi par eux de tout ce que dix générations successives avaient pu rêver de meilleur. Loin que l'Ecriture juive soit aujourd'hui en Angleterre une mauvaise lecture, s'il était possible d'en provoquer l'abandon instantané, il y aurait une déperdition immense de force morale et les garanties de discipline seraient très compromises. Ainsi s'explique l'extrême opiniâtreté avec laquelle les Anglo-Saxons d'Europe et du nouveau continent s'attachent à maintenir intact le cadre biblique, même quand ils répudient la presque totalité des dogmes qui y sont enveloppés. Jusqu'ici, surtout visible aux Etats-Unis, cette élaboration caractéristique est devenue très saillante, même en Angleterre, où le *cant* national et le vieux frein de la High Church lui font obstacle. C'est un spectacle profondément intéressant, bien qu'en France nous n'ayons pas l'air d'en soupçonner l'existence (1).

(1) Il se caractérise aux Etats-Unis par le mouvement « universaliste » auquel se rattachent de nombreuses congrégations et qui se formule par une littérature prodigieusement abondante. La théologie de l'universalisme consiste à démontrer que les deux Testaments ne contiennent ni le péché originel, ni la rédemption par Jésus, ni le jugement dernier, ni les peines éternelles, ni les démons, ni le diable, ni la Trinité, ni la divinité du Christ. Le mal natif en l'homme, le salut, œuvre vicariale des souffrances de Jésus, l'éternité des châtiments ne sont que des métaphores à expliquer et à bien interpréter. Jamais plus étonnante reviviscence de cette méthode allégorique dont j'ai plusieurs fois

Ces remarques, jetées en passant pour abriter mes appréciations contre le reproche d'étroitesse et d'exclusivisme, je rentre dans mon sujet immédiat, la loi d'édification, en remarquant qu'aucune des circonstances auxquelles la Bible dut plus tard son succès parmi les Anglais n'existait dans l'Occident du IVe siècle. Les livres juifs constituaient alors une absolue nouveauté pour la masse du public, même chrétien; et comme ils étaient remplis de détails capables de grandement heurter un civilisé gréco-romain, si leur lecture s'était tout à coup généralisée, l'effet aurait pu être déplorable; d'autant plus dangereux que l'attention se portait toujours vers les portions les moins saines de l'ancienne Ecriture. On a pu en juger par l'abrégé de Sulpice, et maintenant encore par la

entretenu mon lecteur (cf. notamment t. Ier, p. 161). A vrai dire, l'universalisme, c'est la Bible vidée de tout ce qu'elle était censée contenir, sauf le dieu un, et néanmoins fermement maintenue comme base indispensable de toute vie morale et religieuse. Je suis surtout un quasi-manuel intitulé : *Theology of universalism being an exposition of its doctrines and Teackings*, Boston. On peut y voir, en résumé, ce que la religion de l'incarnation est en train de devenir dans les pays protestants. — Quant à l'Angleterre, pour se renseigner, je conseille la lecture d'un gros volume édité, il n'y a pas longtemps, par M. Charles Gore, « Principal of Pusey house and fellows of Trinity college, Oxford ». Entouré des professeurs de l'institution qu'il dirige, et qui est la citadelle de l'orthodoxie puseyste, M. Gore a mis au jour une série d'Essais portant sur les questions les plus graves de l'exégèse biblique et des rapports entre la science et la religion. Le titre général du livre *Lux Mundi*, emprunté à l'Evangile de Jean, signifie, dans le plan des auteurs, que toute lumière est bonne et *doit* s'harmoniser avec la foi chrétienne, « même l'éclairer encore plus ». On devine ce que devient le dogme pour des hommes très loyaux et très éclairés qui se déclarent convertis à l'évolutionisme. L'Essai sur les résultats obtenus par la critique, en étudiant l'Ecriture comme un simple document littéraire, est tout à fait curieux à parcourir. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce volume de 500 pages, sur des matières aussi sérieuses et rédigé par des Puseystes en sens diamétralement opposé aux vues que Pusey voulut répandre et maintenir, a eu dix éditions en douze mois (voir le *Times* de 1890 ou 1891; j'ai perdu ma note). Il y a aussi des livres de M. Balfour, leader du cabinet Salisbury, dans la Chambre des communes. Cet orateur éminent est tourmenté de préoccupations religieuses et sociales qui l'honoreraient fort, même en ne tenant pas compte de son talent d'écrivain; et il en a beaucoup. M. Balfour défend le christianisme orthodoxe; mais il est moins représentatif que ces messieurs de Pusey house. Il s'agit plutôt d'une opinion individuelle qui n'est pas tant de la philosophie et de la religion que de l'opportunisme religieux et philosophique.

place de faveur qu'il accorde aux livres d'Esther et de Judith (1). Or, ces livres, si on les juge comme romans à prétentions historiques, sont remarquables; Walter Scott, le grand maître du genre, n'a rien fait de plus vivant. Si on les apprécie au point de vue national, il faut admirer le souffle ardent qui s'en exhale et va remplir les âmes de l'horreur du joug étranger. Mais au point de vue de la moralité générale, ce sont de très méchants livres respirant uniquement la haine, la duplicité, la ruse, la bassesse, la cruauté; et comme, de ces trois aspects, le dernier seul pouvait apparaître aux lecteurs du temps de Sulpice, on devine le résultat. C'étaient les plus mauvaises passions de la nature humaine placées sous l'étiquette de l'inspiration divine. Aussi, notre auteur, d'ordinaire assez peu sensible sous ce rapport, met-il ici instinctivement en jeu, surtout en ce qui concerne Esther, toutes les finesses de sa méthode de prétérition, afin de pallier tant de laides choses. Peut-être après tout y a-t-il, dans sa manière de procéder, moins de parti pris que je ne l'ai dit. J'aurais dû faire plus ample la part des résultats qu'avait déjà obtenus le besoin d'édification qui tourmentait les âmes.

Ce mot d'édification mériterait — honneur qui lui a été jusqu'ici refusé, ce me semble — d'être étudié par quelque maître en philologie religieuse. Encore à la fin du IVe siècle, il conservait exclusivement sa signification classique pour marquer l'acte de bâtir un temple, un palais, une maison. L'excellent dictionnaire de Freund nous le montre pour la première fois avec un sens moral dans Cassiodore (fin du Ve siècle). C'est que l'éminent lexicographe allemand connaît mieux les classiques que les pères. Je lis dans la seconde lettre de Jérôme à Paulin : « La rusticité savante ne sert qu'à elle-même; par l'exemple qu'elle donne, elle édifie l'Eglise; mais, d'autre part, elle lui nuit, en ne résistant pas aux destructeurs : *quantum edificat ex vitæ merito, tantum nocet si*

(1) Bossuet, dans un de ses sermons : *Elévation sur les mystères*, parle de « ces choses si peu convenables à la majesté de Dieu et à l'idée de perfection qu'il nous a donnée de lui ». On les rencontre principalement dans les livres où le pittoresque historique domine : et j'ai donné ailleurs les chiffres comparatifs entre la *Chronique* et le texte original.

destruentibus non resistit. On voit poindre ici, sous forme antithétique, le sens figuré qui fera passer le mot *edificatio* de l'acte de bâtir à l'acte de fonder la discipline, en portant à la vertu et à la piété par le bon exemple. J'ai encore un autre texte antérieur à Cassiodore, et c'est Sulpice ou plutôt le pseudo-Sulpice des lettres apocryphes qui me le fournit : « Ton langage, écrit-il à sa sœur Claudia, doit être réservé, de manière à ce qu'il *édifie* plus qu'il ne *détruise* ceux qui t'écoutent, *qui edificet semper magis quam aliquando destruat audientes* (II, 17, 18). Il est clair que « détruire des auditeurs » serait une image parfaitement absurde, comme aussi « les construire », s'il n'était sous-entendu qu'il s'agit d'élever dans leurs cœurs l'édifice de la vérité et de la piété par de bonnes paroles, comme de l'y renverser par des paroles mauvaises. Je pense que nous tenons ici le premier chaînon de la curieuse transformation qui va se produire. L'antithèse entre *edificet* et *destruat* sera abandonnée. On dira édifier tout court ; et rien ne met mieux en relief la nature de l'œuvre qui s'accomplissait alors. C'est la bonne doctrine, les bonnes mœurs, la bonne discipline que l'on construisait comme un monument capable d'abriter les âmes contre le péché et les bas instincts. Comme elle exprimait très fortement cette haute besogne, la métaphore, dont j'éclaire ici la naissance, émergea avec une vigueur inouïe. Non seulement on la vit entrer tout de suite dans le langage courant, mais elle en expulsa totalement la signification primitive. J'ai cherché des indices de la transition : je n'en ai pas trouvé. Quant à l'exhérédation, elle fut étonnamment complète. Au XVII[e] siècle, le célèbre Guez de Balzac s'étant avisé, dans son *Aristippe*, de prendre le mot édification au sens propre, fut aussitôt dénoncé par le Père Bouhours. Ce vigilant préposé à la police de la langue éleva ses plaintes vers les Quarante de l'Académie : « Il m'avait semblé jusqu'à cette heure, Messieurs, qu'*édification* et *édifier* n'étaient guère employés... on dit l'édification du peuple, édifier le prochain ; on ne dit pas l'édification d'un palais, édifier pour bâtir (1). » Et, de fait, c'est le Père Bouhours qui

(1) *Doutes sur la langue française* proposés à Messieurs de l'Académie par un gentilhomme de province (3[e] édition, sans date ni signature).

a eu raison et qui l'emporte aujourd'hui encore. Je me trompe sans doute ; nous sommes tous portés à magnifier nos plus minces trouvailles ; mais ce petit détail de philologie amusante me paraît gros comme une maison.

Quoi qu'il en soit, il faut partir de là que tout peut être matière à édification. L'histoire religieuse est pleine d'épisodes où l'on voit les actes et les objets les plus incongrus devenir, grâce à ce procédé, très vénérables. Wolf, le premier, a montré comment les chants d'Homère, qui parurent plus tard indécents et immoraux, — ils affligeaient déjà le très archaïque Pythagore, et plus tard ils faisaient rougir Platon, — édifièrent néanmoins, pendant de longs siècles, même après Platon, la race la plus civilisée et la plus raffinée qu'ait vue le monde (1). Ce que Wolf ne pouvait pas dire, c'est que sa propre opinion sur la multiplicité des homérides et sur la non-unité des poèmes homériques devait produire, elle aussi, sur certains esprits, le contraire de l'édification. Barthélemy Saint-Hilaire qui croyait, non seulement à la personnalité absolue de « l'auteur » de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais aussi que ce même auteur avait « écrit » la *Batrachomyomachie* et le *Cyclope* — une parodie et un drame burlesque ! — ne parlait de Wolf qu'avec colère et mépris. C'est que, pour lui, dans sa religion littéraire, l'œuvre traditionnelle d'Homère était objet d'édification, et, sur ce terrain, notre sensibilité est extrême. Chants, récits oraux, livres, quand ils se présentent dans de certaines conditions, reçoivent de nous beaucoup plus qu'ils ne nous donnent ; et si quelqu'un s'avise d'y toucher pour en modifier l'arrangement et l'interprétation, c'est nous qu'il froisse et blesse. Cette proposition est un peu obscure ; je vais essayer de la débrouiller à l'aide de quelques aveux personnels.

Constatons d'abord que, parmi les conditions requises pour

(1) « La raison humaine est ainsi faite. Nos opinions, celles du temps où nous vivons, sont subordonnées aux livres lus pendant notre enfance, et quand l'usage populaire les a consacrés, la vénération qui les entoure nous empêche d'admettre qu'ils puissent contenir des choses absurdes et ridicules : *ac si populari usu jampridem consecrati sunt, ipsa obstat veneratio quo minus in iis absurda et ridicula esse credamus.* » (Wolfii Prolegomena, p. CLXIII.)

que le mystère édificatif se puisse produire, celle-ci est indispensable : le sujet impressionné, soit individuel, soit collectif, doit être dans la période d'enfance. A l'âge de huit ans, j'ai lu en cachette la *Jérusalem délivrée* et le *Télémaque*, qu'on m'interdisait pour mettre, je crois, un frein à mon goût précoce pour les lectures romanesques. Eucharis et Armide, Eucharis surtout, imprimèrent dans mon cerveau une image de l'amour coupable et malheureux extrêmement profonde et troublante. Fénelon ne visa jamais un semblable résultat : mais le fait est exact. Avec le moindre effort, je puis faire reparaître cette sensation d'inquiète souffrance. Si, au contraire, je m'adresse aux livres eux-mêmes pour la réveiller, elle ne se retrouve plus, ce qui prouve que c'est moins d'eux que de moi qu'elle provenait. Etant adolescent, au moment où l'on rêve des plans de vie, je fus remué tout à fait à fond par un roman de Jules Janin intitulé : *le Chemin de traverse*. Sans doute, il y eut quelque subtile correspondance entre ce récit et mon état intérieur, car la mémoire m'en est restée vive et forte. Or, tout récemment, à la sortie du Luxembourg, j'ai aperçu cette émouvante composition dans un étalage de bouquiniste à 25 centimes. Les mots me manqueraient pour en faire comprendre l'assommant ennui et l'inénarrable platitude. Cependant, même à présent encore, je peux, s'il me plaît, faire saillir l'ancienne empreinte, laquelle évidemment venait de moi, non du romancier. J'ai eu l'étrenne des drames d'après 1830, *la Tour de Nesle*, *Angelo*, *tyran de Padoue*, *Lucrèce Borgia*, *Kean*, *Antony*, sur un théâtre de petite ville. Je les ai ensuite revus à Paris avec Frédéric, Rachel, Mélingue, Bocage. Est-ce de ces acteurs en renom que je me ressouviens? point du tout. Ma mémoire a retenu, — elle peut m'en donner présentement encore le plein régal si je le souhaite, — les cris fous, les gestes déhanchés d'un certain Saint-Ange qui faisait Buridan, et ne se laissait égaler en exubérance de voix et de mimique que par un certain Saint-Eugène qui jouait Gauthier d'Aulnay. Nul ne m'a pu faire oublier, pas même Mélingue, la prodigieuse manière dont ce Saint-Ange disait : *Dix manants contre un gentilhomme, c'est cinq de trop!* Encore moins Rachel ni les autres grandes actrices ont-elles pu effacer

l'auréole de sombre et fatale poésie qui flottait au front — elle y flotte toujours, je n'ai qu'à fermer les yeux — de Mme Lefèvre, quand cette directrice de la troupe jouait la Tisbé ou bien Lucrèce, ou bien Marguerite de Bourgogne. C'était une grande femme blonde, déjà envahie par l'embonpoint, conséquence de maternités répétées. Peut-être l'auréole que je viens de dire pâlissait-elle un peu lorsque mon héroïne traînait nonchalamment à travers les rues sa nombreuse progéniture. Mais le soir, derrière les feux, d'ailleurs faiblement nourris de la rampe, tout rentrait dans l'ordre. Le charme, la grâce, la volupté, la terreur, la mélancolie s'unissaient de nouveau en un halo qui m'exaltait d'autant plus que, manifestement, je l'avais fabriqué moi-même. Solidement fabriqué, puisqu'il tient toujours bon. Ces mièvres réminiscences — *puerilia* — ont pour objet d'établir : *a*) que les enfants excitables mettent dans les impressions que l'extérieur leur envoie beaucoup plus de choses que ces impressions ne leur en apportent ; *b*) et c'est de même ce que font les peuples à l'état d'enfance sociale, quand ils sont, eux aussi, poétiquement disposés. Ce qui les émeut a beau être trivial (1) et vulgaire, ils y versent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tous les parfums de Galaad. C'est là une des grandes sources du phénomène de l'édifi-

(1) Je ne voudrais pas jurer même que la trivialité ne soit point un stimulant pour l'édification. A Florence, où le peuple passe pour très éveillé artistiquement, j'ai assisté à plusieurs reprises aux dévotions du mois de mai. Les églises et les chapelles s'emplissent tout le jour de fidèles très fervents à Marie. Chapelles et églises possèdent en surabondance des chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture représentant la mère de Dieu. Mais les images les plus vénérées et les plus fréquentées sont invariablement celles qui sont le plus étrangères à toute valeur d'art. En septembre 1870, quand la Commission des papiers des Tuileries, dont j'étais le président, pénétra dans l'appartement de l'impératrice Eugénie, nous pûmes constater que cette pieuse personne, qui avait à sa disposition les merveilles des peintres et des sculpteurs anciens et modernes, aimait mieux faire ses dévotions devant une de ces vierges en plâtre grossièrement colorié, fabriquées, je crois, dans les Pyrénées et qui, en tout cas, se rencontraient encore en abondance, il y a vingt-cinq ans, dans le sud-ouest de la France et dans le nord de l'Espagne. Placée au-dessus du prie-Dieu de l'alcôve, cette icone, grotesque pour des yeux non prévenus, mais familièrement et intimement adorée depuis l'enfance, produisait l'édification bien plus efficacement que tous les chefs-d'œuvre de l'art ne l'auraient pu faire.

cation ; à ce point que Zeus, soutenant avec Héré une querelle de marchand de légumes, ou Aphrodite se livrant auprès d'Hélène à des propos d'entremetteuse de basse rue, peuvent, aux yeux du sujet édifié, si le moment est favorable, paraître l'un infiniment majestueux, l'autre absolument ravissante.

Les temps qui s'écoulèrent entre la ruine, lentement accomplie, du polythéisme et la construction, très lente aussi, du monothéisme, furent extraordinairement propices à cette alchimie psychologique. Bien que marqués d'abord par un affaissement, chaque jour plus prononcé, du sentiment religieux, ils assistèrent ensuite — mieux vaudrait dire presque simultanément — à un véritable renouveau de ce sentiment régénéré. C'est sous ce rapport qu'ils furent une enfance. Le christianisme, notamment, apporta dans son évolution une étonnante fraîcheur d'impression. On s'en rend très bien compte à lire une biographie, pourvu qu'elle soit passablement faite, d'Augustin, en l'accompagnant de quelques fragments bien choisis des *Confessions*. C'est décisif pour montrer la puissance de métamorphose dont disposait l'imagination religieuse de l'époque. J'indique ailleurs le singulier *processus* que suivit l'âme héroïque et classique d'Hilaire de Poitiers pour s'élever aux plus hautes croyances en utilisant des éléments par eux-mêmes peu significatifs. Mais je ne connais pas d'exemple de transfiguration des idées, des choses et des mots plus remarquable que celui que présentement j'étudie.

Les deux femmes qui viennent de nous occuper, si elles n'étaient patriotes, ressembleraient fort à de féroces coquines. D'autre part, leur patriotisme, en tout état difficile à comprendre, était certainement inaperçu du lecteur gréco-romain et, par suite, ne pouvait servir à les excuser. Tout en elles, au contraire, était fait pour heurter, révolter un être aussi délicat que notre Sulpice et un public aussi raffiné que celui pour lequel Sulpice écrivait. Mais déjà, depuis près de trois siècles, les chrétiens avaient appris à contempler, avec une superstitieuse révérence, ces types juifs que les récits qu'on leur en faisait montraient entourés d'un grand mystère d'antiquité. L'auteur de la *Chronique* approche donc Esther

et Judith, un voile épais sur les yeux. Leur histoire, qu'il n'a jamais lue, il la connaît par ce vague et flottant ouï-dire qui est la pénombre de la tradition orale. C'est là aussi qu'il a vu l'amie de Salomon, cette reine de Saba dont il ne redit le nom qu'avec une craintive révérence. Au fond, sa résolution est arrêtée de tenir Judith et Esther pour admirables et vénérables. Il n'a point de peine à leur prodiguer mille qualités : *summis celebratæ laudibus*. C'est très sincèrement qu'il voit en elles toutes les vertus. Sans artifice, sans tromperie consciente, sans autre effort que quelques détails importuns à omettre, il fait de ces deux mégères des modèles d'idéalité féminine.

Qu'une telle métamorphose s'excuse et s'explique plausiblement, je viens, je pense, de le démontrer. Qu'elle fût innocente dans l'intention de celui qui l'opérait, c'est incontestable. Mais fût-elle, de même, inoffensive quant à son action sur le public qu'elle tendait à familiariser et à réconcilier avec des choses ouvertement antioccidentales, cela, c'est douteux. Dans les papiers d'Auguste Comte, on a recueilli quelques notes préparatoires d'un travail, malheureusement inachevé, sur la morale et où le type chrétien de la femme est représenté comme construit d'après la gradation suivante : Pureté, Tendresse, Energie. Ce qui signifie, je suppose, qu'avant tout, la femme doit se tenir à l'abri de toute souillure ; qu'ensuite elle doit aimer et se dévouer ; et que, une fois ces deux conditions remplies, elle peut agir. Le philosophe tenait ce type pour supérieur à celui que, précédemment, on avait cru noble entre tous et qui s'établissait ainsi : Tendresse, Energie, Pureté. Aimer d'abord ; puis, agir ; en dernier lieu, pourvoir à la purification de l'être moral et matériel. Mais ni l'une ni l'autre de ces combinaisons n'atteignait le niveau moral auquel il est permis d'aspirer aujourd'hui. Il exige, en effet, que l'inépuisable don d'aimer tienne le premier rang, ce don caractéristique de la femme et qui lui a conquis sa haute place. Il doit aussitôt être suivi de la faculté purificatrice, source féconde de moralité et de civilisation ; et ensuite se voir couronner par le courage, activement compris et exercé. On pourra arguer de subtilité ces arrangements à variation ternaire que j'ai peut-être,

d'ailleurs, imparfaitement exposés. Mais c'est qu'il m'a semblé non inutile de soumettre Esther et Judith à cette mesure de la Pureté, de la Tendresse et de l'Energie, afin de mieux apprécier ce que les traditions juives peuvent avoir fourni de matériaux pour la formation de notre idéal féminin. Impossible de parler de la pureté, puisqu'il est manifeste que nos deux héroïnes — par des motifs, il est vrai, très altruistes — firent métier et marchandise de leurs charmes! Que dire de la Tendresse, alors que ce mot grimacerait affreusement si on essayait de l'accoupler à des créatures plus proches de l'hyène que de la femme? Reste l'Energie. Sur ce point, la revanche est complète. Si c'est de courage et de virilité (1) que l'on entend se préoccuper, on en aura « à grand planté », comme disait notre vieux françoys, conservé par le langage anglo-normand. Les réformateurs qui, aujourd'hui, réclament au nom du progrès une série de changements, — tous également absurdes et rétrogrades, car ils visent à donner un rôle d'homme à la femme, qui, de protégée, deviendrait égale et rivale, — peuvent se retourner vers les anciens écrits juifs. De femmes-hommes, de viragos, la Bible en est pleine. Tellement que Sulpice en a supprimé deux sur lesquelles je vais un peu revenir, car elles comptent parmi les plus notoires. Il s'agit de Déborah et de sa collaboratrice Jaël, ce qui rend le silence prémédité de la *Chronique* assez significatif.

En racontant (*Chr.*, 1, 24, 5) les malheurs que les Hébreux s'étaient attirés par leur ingratitude envers Dieu, Sulpice expose « qu'ils étaient tombés si bas, qu'ils durent se laisser défendre par une femme : *ut muliebri auxilio defenderentur*. Ce langage, très romain, marque clairement une admiration

(1) « Qui trouvera la femme forte ? son prix dépasse toute limite... son mari ne manquera pas de dépouilles... elle se lève la nuit pour surveiller ses domestiques... elle plante une vigne du fruit de ses mains... ses reins sont ceints de courage : elle fortifie son bras... L'audace est son vêtement et sa passion. Elle rêve à l'heure de sa mort. » Ce portrait de la femme idéale juive se lit dans les Proverbes attribués à Salomon, chap. XXXI, mais je l'ai tiré du *Breviarium romanum* (Saison d'été, p. 434) qui, du reste, a rangé de copieux extraits du livre de Judith, comme destinés à être lus et relus obligatoirement par les membres du sacerdoce.

plus que médiocre pour les femmes soldats ou chefs d'Etat. Il a été dit, *ad locum*, que la phrase de la *Chronique* qui fait de Déborah une préfiguration de l'Eglise est un glosséma. Mais ce qui suit est plus caractéristique. Non seulement Sulpice déblaye, en deux lignes presque dédaigneuses, l'éclatante défaite de Jabin, roi d'Atzor, et de Sisara, son général ; mais il ne prononce même pas le nom de Jaël, la femme d'Aber le Cinéen, tant célébrée (1) pour avoir mis à mort, avec un clou et un maillet, Sisara qui s'était réfugié sous sa tente. L'omission d'un tel épisode dut, sans aucun doute, coûter beaucoup à Sulpice, car, documentairement, surtout littérairement, il est du plus grand prix. Impossible de mieux peindre l'affreuse et tranquille énergie de la vie sauvage. Quand Déborah entonne son chant de triomphe : « Ecoutez-moi, vous, rois, prêtez l'oreille, vous, princes ; je chanterai le Dieu d'Israël... » et qu'elle raconte avec une terrifiante précision le haut fait de Jaël, elle est admirable : « Il demandait de l'eau, elle lui donna du lait ; elle lui porta un plat seigneurial de beurre ; puis, dès qu'il dormit, elle choisit un clou, prit un marteau de forgeron et, avec, elle perça la tempe de Sisara,

(1) Je dis « tant célébrée » en pensant aux lignes suivantes qui se lisent dans *Rob-Roy*, un des romans les plus populaires de Walter Scott. Traçant le portrait d'Hélène Mac-Gregor, il raconte qu'elle ressemblait, dans sa sauvage dignité, aux héroïnes de l'Ecriture, sauf qu'elle n'était pas encore assez belle pour une Judith, et qu'elle manquait de cet air inspiré qu'avaient Déborah et Jaël : « *She was not, indeed sufficiently beautiful for a Judith, nor had she the inspired expression of features given to Deborah or to the wife of Heber the Kenite...* » (Edit. Tauchnitz, p. 393.) Je poursuis ici mon idée de montrer les effets divers de l'édification combinée avec le procédé de consultation directe et individuelle du texte biblique. Ce que le romancier écossais présente comme des souvenirs de poésie et de gloire, en pays français, on ose à peine en parler ; et, même dans nos livres protestants d'instruction, l'épisode de Jaël, que je vais narrer en détail, est passé sous silence. En revanche, je montrerai tout à l'heure, en me servant d'une Bible anglaise avec commentaires autorisés, que lorsque l'auteur de *Rob-Roy* admire Jaël, il n'est que l'écho fidèle des théologiens les plus réputés de l'Eglise anglicane. J'en répète le titre : *The condensed commentary and family exposition of the Holy bible, containing the authorized version of the old and new testaments ;* with most valuable criticisms of te best biblical writers and practical reflexion. (By the Rev. Ingram Cobby, M. A. London, 1852. Très bel in-quarto de 1,400 pages, beau papier, belle impression, avec cartes géographiques, plus un portrait gravé du commentateur.)

elle troua sa tête tout au travers, brisant la tempe. Celui-ci s'étendit mort à ses pieds. Bénie soit entre les femmes, Jaël, la femme d'Aber le Cinéen. » Un moment, la voyante s'arrête d'exulter dans sa victoire. Son ennemi est écrasé, mais il lui faut autre chose ; elle veut se repaître des souffrances que la mort de Sisara a pu causer à ceux qui l'aimaient, à sa mère, par exemple. Elle cesse donc un instant ses éjaculations de triomphe pour dire : « Cependant, la mère de Sisara regarde par la fenêtre ; à travers le treillis elle crie : Pourquoi le char de mon fils est-il si lent à venir ? Qu'est-ce que ses chariots ont à retarder ainsi ? Autour d'elle, les sages dames lui répondent que Sisara ne se hâte pas, qu'il partage le butin : à chaque homme, une captive ; au général, de riches habits et des colliers... » Cette subite entrée en scène de la mère du mort, trompant son attente anxieuse avec des illusions de victoire, est d'un effet dramatique très poignant. On cherche les raisons du succès des livres juifs. Il y a celle-là. Des qualités esthétiques, incomparables dans leur originalité, car elles ne sont ni grecques ni latines. Déborah termine son prodigieux air de bravoure en criant : « Ainsi périssent tous les ennemis d'Israël ! » C'est vraiment très beau, très chaud, très vivant.

Maintenant, quittons l'art et l'histoire pour juger l'effet moral et d'édification. Puisque j'ai déjà cité Walter Scott et ma Bible anglaise *(Condensed Commentary and family Exposition)*, comme ce volume porte sur sa garde une élégante épigraphe d'écriture féminine avec la date de Paris, 1872, pourquoi ne supposerais-je pas que la jeune miss qui le posséda avant moi, ayant choisi pour sa lecture sanctifiante du matin les chapitres IV et V des *Juges*, m'a permis de deviner ses impressions ? Naturellement, elle est préparée à admirer Déborah, prêchant, sous le palmier d'Ephraïm, la guerre contre Jabin, et promettant à ses auditeurs la mort de Sisara. Cependant, quelques mots, un peu trop farouches pour des lèvres de femme, étonnent et troublent notre lectrice. Elle consulte le *Family Commentary :* « Ceci constitue sans doute un langage et des actes masculins, répond l'oracle ; mais qui oserait demander à Dieu les motifs de son bon plaisir ? Déborah juge, Jaël va exécuter ; tous les palais du monde ne

valent pas le palmier de Déborah. » Des réflexions, si directement adaptées à la question en litige, sont faites pour apaiser tout scrupule. La lectrice reprend la suite du récit sacré qui lui montre Sisara battu, fuyant à travers la campagne. Il se dirige vers les tentes d'Aber ; il sait que le Cinéen est lié par un acte de dévouement au roi Jabin, leur commun maître : *Erat enim pax inter Jabin, regem Atzor et domum Aber Cinei* (4, 17). Sa confiance est entière, Jaël, la femme d'Aber, lui fera bon accueil ; car l'engagement sur lequel il se fie et qu'elle connaît bien ne pourrait être violé que par une trahison abominable. En effet, Jaël reçoit Sisara les bras ouverts : « Viens chez moi, mon seigneur ; ne crains rien. » Elle lui donne son lait le meilleur ; elle le cache sous son manteau ; pendant qu'il dormira, elle promet de veiller. Ces circonstances, particulièrement le fait de la paix jurée, capital dans la moralité barbare, sont exposées avec une si franche netteté, que notre jeune miss n'a aucun pressentiment de ce qui va arriver. Aussi est-ce avec horreur et stupeur qu'elle voit Jaël, tout à l'heure si obséquieuse, choisir un des grands clous de la tente et s'avancer à petit bruit, en rampant, *cum silencio et abscondite*, vers le soldat endormi. La pointe est posée sur la tempe ; le maillet fait son office ; le crâne, percé d'outre en outre, se trouve cloué au sol (1). Dans cet horrible récit, la traîtrise, toujours si laide, devient plus hideuse par les détails qui l'ont précédée et l'accompagnent. Notre lectrice, perplexe, interroge la *Family Exposition :* « Assurément, Jaël, avant d'opérer cette noble exécution, « doit ressentir quelques doutes, éprouver certaines craintes. « Mais à quoi bon les lâches frayeurs et les frivoles fantaisies « de *civility ?* Jaël a dû se dire : Oui, Sisara est en alliance « avec ma maison ; mais, en même temps, il est en lutte avec « Dieu. Est-ce pour rien que Dieu l'a conduit sous ma tente? « Non, il me dit de frapper. Je ne retiendrai pas mon bras. « Sisara dort son dernier sommeil. Je vais lui donner sa fatale « récompense. » Ces paroles d'une *civility* (je n'essaie pas de

(1) *Posuit supra tempus capitis ejus clavum, percussumque malleo defixit in cerebrum usque ad terram* (*Judic.*, 4, 21).

traduire ce mot) vraiment peu avancée et qui mettent Dieu en scène pour commander à une femme de mentir, de trahir et de tuer, ne datent pas du IVe siècle. Ce n'est point Ambroise de Milan qui les a dictées, c'est un révérend docteur d'Oxford, appartenant à cette Haute Eglise anglicane du présent XIXe siècle, laquelle avait pour champion M. Gladstone et qui se pique de largeur d'esprit. Si, après les avoir lues, on met encore en doute l'influence déprimante que l'acceptation des livres juifs put causer parmi nous, Occidentaux, il y a quinze cents ans, quand nous remplaçâmes Homère, les Tragiques et Platon, Virgile, Cicéron, Sénèque et Pline, par Moyse et ses divers collaborateurs, il n'y a qu'à tirer l'échelle. Toute autre démonstration serait inutile. D'autre part, et c'est l'objet que je poursuis plus spécialement à l'heure actuelle, émerveillez-vous de l'énorme puissance de la loi d'édification. Je ne voudrais pas risquer un jugement téméraire en essayant de conjecturer ce que la jeune personne anglaise, jadis propriétaire de mon *Condensed Commentary*, a pu penser en lisant les appréciations ci-dessus au sujet de la conduite de Jaël. S'il s'agissait d'une de mes compatriotes, je n'hésiterais point ; je suis bien sûr que l'immense majorité de nos femmes françaises sentiraient leur cœur se lever de dégoût à ces maximes inhumaines et profondément antiféminines. Mais c'est qu'elles ne connaissent le livre des Juges, comme celui d'Esther, que par Royaumont, prieur de Sombreval. N'oublions pas ce qui a été dit plus haut, d'abord de la naturalisation de la Bible chez nos voisins d'Outre-Manche comme lecture nationale ; ensuite, des prodiges d'hallucination qu'aidé par le temps, le phénomène de l'édification est capable de provoquer. Pour le cas actuel, la probabilité, c'est que le « Commentaire de famille » aura finalement satisfait notre jeune miss. En sorte qu'en terminant sa lecture, elle aura pu s'associer de bon cœur à Déborah, qui termine son cantique en demandant que l'héroïne au clou et au maillet soit « bénie entre toutes les femmes ». C'est la formule qu'on appliquera plus tard à la douce mère de Jésus. Jaël et la Vierge Marie, quelle Association ! N'importe, je parierais presque que, du même coup, la pieuse jeune lectrice n'a pas

craint de s'approprier l'exclamation finale de Déborah : « Ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jahveh ! » Sans doute, l'Evangile ordonne tout le contraire. Nous devons prier pour nos ennemis. Mais le « Commentaire de famille » a réglé aussi ce point par la plume respectable du Dr Henry, l'un des théologiens les plus fréquemment cités : « Prier pour *nos* « ennemis, oui, nous le devons. Mais les ennemis *de Dieu*, « quand nous les voyons prostrés et abattus, l'occasion est « bonne de prier pour qu'il en advienne autant à tous ceux « qui leur ressemblent. La prière de Déborah est donc et « restera celle de l'Eglise pour tous les siècles. » Il y a des gens qui s'imaginent que la casuistique, si mal comprise de Pascal, est une création exclusive des Pères de la Société de Jésus. Vous pourriez feuilleter longtemps Sanchez, Escobar et les autres avant d'y rencontrer une aussi preste façon de faire passer un texte du blanc au noir, sans d'ailleurs y rien changer. En fait de « cas » et de distinctions, le précepte : Prier pour son ennemi, transmuté en la faculté illimitée de maudire et de ruiner cet ennemi, moyennant qu'on le qualifie d'ennemi de Dieu, est un assez joli travail. Il m'inspire un grand regret que la version autorisée de la Bible anglicane n'admette pas le livre de Judith. On y aurait pu glaner quelques autres exemples de ce que peut la consultation directe de l'Ecriture sainte combinée avec le procédé d'édification. Néanmoins, ce qui précède suffira, je pense, à solidement établir que ni le Testament d'avant la Captivité, ni celui d'après la Captivité, ne peuvent rien nous apprendre sur les origines du type féminin élaboré par le moyen âge et consacré par la pensée moderne, — refoulées à l'écart, bien entendu, les divagations éphémères et inconsistantes dont on nous fatigue présentement.

A vrai dire, cette conception, telle qu'elle existe aujourd'hui, constitue l'une des plus saillantes dissemblances entre nous et le monde antique. Seulement, sur ce terrain, alors que la distance est grande, sans doute, de nos mœurs à celles des Gréco-Romains, toute filiation n'est cependant pas rompue ; tandis que nul lien quelconque ne se discerne, s'il s'agit des Juifs. Entre eux et nous, impossible de trouver un

rapport analogue, par exemple, à celui qui rattache notre femme idéale aux personnifications de l'Epopée et de la tragédie grecques. Après tout, cette femme aimant son mari, n'aimant que son mari, l'aimant jusqu'à la mort, c'est Alceste. L'épouse, âme du foyer conjugal, ménagère vigilante et prudente, providence de ses enfants, fidèle à l'époux avec une inébranlable simplicité, c'est Pénélope. La mère dévouée à ses enfants autant qu'à celui qui leur a donné l'être, c'est Andromaque. La fille se sacrifiant à son père, et, pour lui, faisant héroïquement tête aux hommes et aux dieux, c'est Antigone. La sœur défendant ses frères dans la proscription et jusques après la tombe, c'est encore Antigone et aussi Electre. Et cette énumération pourrait longtemps se poursuivre à travers les poètes, les dramaturges et les historiens de la Grèce et de Rome : la femme de Candaule, Lucrèce, la mère de Coriolan, Virginie, Cornélie, Portia. En elles se trouve la primitive image de notre idéal, presque toujours porté, du premier coup, à sa perfection, entouré qu'il est de ce prestige incomparable de la famille monogamique que les Juifs ignorèrent totalement. Une civilisation nourrie dès le berceau de traditions semblables, soit légendaires, soit historiques, n'a pas pu ne point contribuer puissamment à former une morale domestique tout à fait supérieure. Ne vous laissez pas égarer par des textes législatifs ou par des anecdotes tendant à montrer la subordination humiliante des femmes grecques et le débordement scandaleux des femmes romaines des derniers temps de la République. En ces matières, la tradition et la poésie, par le cercle indéterminé qu'elles embrassent, ont plus de prise et de poids que des règlements publics ou des lois, toujours difficiles à dater et qui, d'ailleurs, ne valent que dans la limite de leur date. Le dévouement d'Alceste n'est peut-être pas d'une historicité absolue ; mais il y a quelque chose qui est pleinement historique, c'est le drame d'Euripide, un poète accusé de trop de réalisme, qui écrivait au sein de la corruption grandissante, et qui, évidemment, a voulu peindre dans l'épouse d'Admète la femme telle que ses contemporains et lui la comprenaient et la souhaitaient. L'acte de dévouement d'Alceste est fabuleux, soit : mais il en

reste ce portrait, tracé au IVᵉ siècle avant Jésus-Christ, d'une maîtresse de maison admirable, dévouée à tout ce qui l'entoure, équitable envers ses esclaves, laborieuse et enseignant aux autres l'amour du travail, attentive à la santé de ses enfants, au bien-être de ses serviteurs (1). Et ce n'est pas non plus la dignité qui lui manque, car elle se sait haut placée dans l'estime de son mari : une associée qui le complète ; compagne, non servante. Au besoin, les économistes et les philosophes se joindraient aux dramaturges pour la rassurer, si elle doutait de ses droits (2).

Ce spectacle est à Rome encore plus frappant qu'en Grèce. Le mariage patricien, celui qui constituait à la manière catholique un vrai serment symbolisé par la « Confarreation », — *uxor Farreatione viro juncta*, — liait l'homme à la femme pour toujours. Les écrivains de l'empire parlent de la famille fondée sur la *Confarreatio* avec une admiration sans doute exagérée par l'esprit de critique rétrospective. Mais ce n'est point imagination pure, quand Valère Maxime affirme que, pendant cinq siècles et des années, le divorce resta inconnu. Le premier mari qui y eut recours eut beau présenter une excuse très valable, la stérilité de sa conjointe, il fut tout de même atteint par le blâme universel (II, 1-2, 5-6, et IV, 3-3). « Selon l'opinion de nos ancêtres, la foi conjugale se plaçait

(1) « Nul trésor plus précieux pour l'homme dans la maladie que l'affection d'une épouse qui, experte à gouverner sa famille, écarte de son mari les soucis et les chagrins, dût-elle user de quelque innocente ruse... » — « La plus grande douceur pour la femme dont le mari est accablé par la mauvaise fortune, c'est de souffrir avec lui, prenant sa part des tristesses comme elle a pris part des joies. » — « La beauté n'est rien dans un homme ; même laid, un mari est toujours beau, s'il est bon ; car ce ne sont pas les yeux, c'est le cœur qui juge la beauté... » — J'ai choisi les passages les plus simples et je les ai plutôt analysés que traduits, visant uniquement à montrer que les côtés doux et intimes de la vie domestique n'étaient pas inconnus de l'antiquité. C'est d'ailleurs un cas où il est tout à fait permis de dire aux gens : allez-y voir, Euripide étant aussi abordable que Racine ou les *Fiancés* de Manzoni.

(2) Cf. Xénophon, *Economiques*, 1, 3, 7, 9 ; et voyez dans l'*Ethique à Nicomaque* (V, 10, et VIII, 13) les passages où Aristote, rien moins que tendre et sentimental, demande que le mari adultère soit frappé d'infamie, et puni plus fortement si son méfait se produit pendant la gestation.

même au-dessous du légitime désir d'obtenir des descendants, » dit l'anecdotier romain, copiant d'ailleurs presque textuellement Denys d'Halicarnasse. Il est bien vrai qu'à l'époque qui nous occupe, tout avait fort changé. Le mariage religieux était devenu rare. Précisément pour satisfaire à ces idées d'égalité que l'on invoque tant aujourd'hui, on avait donné à la femme un droit de maîtrise trop absolu sur sa fortune. La pudeur et la « sanctimonie » des matrones baissèrent notablement; d'autant plus que les circonstances politiques poussaient les maris vers le luxe et la débauche. Le divorce devint fréquent. L'adultère fut continuel, n'étant pas réprimé par le sentiment public. La forte famille romaine tombait en dissolution. Néanmoins, même alors, quand les mœurs sont perdues, la mémoire de l'antique austérité revit dans les livres, dans les lois, dans les discours. On la révère et on l'exalte à mesure qu'elle était plus méconnue et foulée aux pieds. Il en résulte qu'au IV[e] siècle, par exemple, un jeune homme bien élevé, ayant régulièrement fréquenté les écoles, et qui portait en sa mémoire ce que les lettres grecques et latines contenaient de meilleur, avait présents à l'esprit ces délicieux modèles de la grâce, de la bonté, de la vertu, de la dignité féminine dont tout à l'heure nous nous entretenions. Mais les circonstances religieuses sont, à ce moment, troubles et instables ; la vieille foi a perdu sa saveur et notre jeune étudiant, spécialement préparé par sa culture gréco-latine (cf. Hilaire, Augustin, vingt autres), se convertit au christianisme. C'est exactement le cas de Pontius Meropius Paulinus et de Sulpicius Severus (1). Que va-t-il se passer? Ils ont la tête remplie, cela se voit à chaque ligne de leurs écrits, de réminiscences classiques. Il va falloir les oublier. Heureux, si on ne leur enjoint pas de rejeter

(1) Ce fut aussi le cas d'Eusebius Hieronymus Sophronius, que j'appelle ordinairement Jérôme. Quoique hors de mon sujet, il faut que je le mentionne au moins en note. Ayant à défendre la cause de la continence contre Jovien, Jérôme, d'ordinaire si violent à l'égard des païens, consacre tout un chapitre à établir que la virginité fut toujours mise au premier rang parmi eux : *virginitas apud Ethnicos principatum tenuit*, et il parcourt, avec une érudition endiablée, les histoires grecques ou latines, accumulant les noms, les exemples, les anecdotes qui démontrent que toujours « les matrones *unicubes* furent

au fond de l'enfer leurs vieux maîtres intellectuels ; avec eux, les enchanteresses créatures, nées de leur plume, et Pénélope, et Andromaque, et Nausicaa, et Alceste, et Antigone, et Porcia. Cependant, une jeune imagination ne saurait vivre d'abstinence. La troupe des femmes venues de Judée s'offre à eux. Ils n'ont qu'à choisir entre Sarah, Agar et Cethura ; ou bien entre Rébecca, Rachel, Dinah et Thamar ; ou bien entre Déborah, Jaël et Bethsabée. Douloureuse mutation d'idéal ! On s'y résigne ; mais cela se fait-il sans déchéance morale ? Pas un de ces nouveaux personnages féminins qui ne porte quelque grosse tare de dureté, de duplicité, d'impudicité, de perfidie, ou pire encore ; et toujours avec des marques d'inexprimable bassesse. Essayez de mettre Rébecca travestissant son fils en bouc poilu et lui enseignant à tromper son père moribond, ou bien Rachel s'accroupissant sur les objets qu'elle a volés et abritant son larcin sous des paroles où l'impudeur s'ajoute au mensonge (1) ; essayez, dis-je, de placer ces figures affreusement vulgaires en regard des élégantes et délicates images qui évoluent dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* et le théâtre grec. Il faut bien, en outre, remarquer que cette vulgarité est fondamentale, congénitale à la race. Ni Noémi avec ses roueries de belle-mère forte en droit, ni Ruth avec ses manèges

aussi nombreuses qu'honorées et qu'on doit les imiter dans les sacrifices qu'elles offraient à la Fortune féminine, *Fortunæ muliebri* ». Voir *Contra Jovinianum*, I, 3, et surtout la fin : « *Imitentur Theano, Cleobulina, Claudia, Cornelia*, etc... » Jérôme élevait aux nues Porcia la jeune pour avoir dit : « Une matrone vraiment pudique ne se marie qu'une fois. »

(1) Josèphe, comme Sulpice — et plus que Sulpice, parce qu'il vivait au Ier siècle, non au IVe, et qu'il écrivait pour la cour des premiers Flaviens, non pour le public déjà moins raffiné auquel la *Chronique* était destinée, — Josèphe, dis-je, rougissait, lui aussi, des détails grossiers contenus dans la Bible et s'efforçait d'écarter toute mauvaise impression. Seulement, au lieu de procéder par suppressions, nuances ou prétéritions, il ne se gêne pas pour mentir tout à plat, retournant le texte sacré de façon a lui faire exprimer le contraire de ce qu'il contient. Sur cet épisode d'une si ineffable trivialité, voici comment s'explique le chapitre 31 de la Genèse : Au moment de quitter furtivement avec son mari la maison de Laban, Rachel vola les idoles paternelles : *furata est idola patris sui* (19). Laban court après son beau-fils : « Pourquoi m'as-tu dérobé mes dieux ? » lui dit-il : *cur furatus es deos meos* (30) ? « Je ne t'ai point pris tes dieux, réplique Jacob.

autour du lit d'un sexagénaire, n'en sont exemptes. On pourrait leur intenter un procès en captation, comme à Bethsabée une poursuite en cour d'assises. La chance est unique qu'il se soit trouvé un romancier grec, à vues plus relevées, pour inventer la sympathique et gracieuse Shoshannah, ce lys de pureté. Aussi les vrais Juifs ne voulaient-ils pas d'elle, dit Jérôme, ne la reconnaissant pas pour une des leurs (cf. *supra*, p. 130). Sans elle pourtant, notre liste resterait toute noire ; car nous n'avons plus à y inscrire qu'Esther et Judith.

J'ai souvenir d'un livre d'étrennes, moitié prose, moitié gravures, comme on en publie beaucoup aujourd'hui vers le premier de l'an. Ils étaient infiniment plus rares dans ma première jeunesse ; car alors, quoi qu'on dise, nous étions bien moins riches et il n'est pas vrai du tout que la République ait ruiné la France. Ce volume, format grand in-folio, s'appelait : *les Femmes de la Bible*. Je me souviens, c'est tout ce que j'en ai retenu, d'un « portrait » en pied de Judith, une tête coupée dans la main gauche, un sabre rougi dans la droite, avec, au front, une perle liquide, goutte de sueur fort admirée tant elle était parlante. Je donnerais quelque chose pour revoir ce volume qui, ayant sans doute un but d'édification, se proposait de fournir aux jeunes écolières des types à imiter. Ce qui me tourmente, c'est comment l'auteur avait pu s'y prendre pour réaliser un tel plan. J'imagine très bien un livre sur les *Femmes de la Grèce*, et les leçons qui en pourraient sortir. Je n'ai nulle peine à concevoir un recueil de morale en action intitulé : *Vierges et Matrones romaines*. On peut dire : imitez Pénélope ; imitez Andromaque ; imitez Antigone ; imitez Alceste ; imitez Cornélie. Mais inviter nos femmes ou nos filles à

Cherche-les, et si quelqu'un de nous les recèle, qu'il soit mis à mort : *necetur coram fratribus suis* » (32). Laban fouille partout et finit par entrer dans la tente de Rachel. Celle-ci, qui avait fourré les idoles sous un bât de chameau et s'était assise par-dessus, dit à son père : « Ne sois pas offensé, mon seigneur, je ne puis me lever ; il m'arrive ce que tu sais selon la coutume des femmes : *juxta consuetudinem feminarum accidit mihi. Sic delusa sollicitudo patris* » (35). Voici maintenant la traduction de Josèphe : « Rachel prit les idoles de son père, non pas pour les adorer, Jacob l'avait détrompée, mais pour servir à apaiser sa colère en les lui rendant, s'il les poursuivait dans leur fuite. » (*Archéologies judaïques*, 18, 8.)

prendre exemple sur Sarah, sur Rébecca, sur Rachel, sur Bethsabée, même sur Ruth, qui s'en aviserait ? Qui surtout ne reculerait devant l'obligation de dire : Ressemblez à Esther et à Judith ? La vérité, c'est qu'étant supposée la moindre familiarité avec les textes originaux, nul ne se risquerait même à narrer un peu exactement, devant un auditoire féminin, les faits et gestes de ces héroïnes. C'est affaire à Racine, préparé et mis sur la bonne voie par les adroits dégrossissements de notre *Chronique*. Déjà, ainsi qu'il a été remarqué (tome I[er], page 297), la mutation de nos ancêtres gréco-romains en aïeux israélites — *parentes nostri*, disaient Ambroise et Paulin — avait grand'peine à se faire admettre. Mais substituer les types féminins juifs aux ravissantes créations de la Grèce et de Rome, cela paraissait impossible. Plus impossible encore, sans une lamentable chute, était l'acceptation de la famille sémitique, celle dont le prototypique Israël, Jacob, avait fourni le cadre ; cette polygamie incestueuse où le harem s'emplit de sœurs et de concubines. Elles se présentent vraiment trop en contradiction avec ces mœurs antiques d'où était sortie la pure conception monogamique, si glorieusement symbolisée dans l'*Odyssée*. Aussi arriva-t-il que les chrétiens, d'une part, empêchés de conserver la tradition polythéiste, d'autre part, n'osant répudier ouvertement la tradition biblique, se tirèrent d'embarras en frappant de suspicion tout en même temps, les femmes et le mariage. Là gît l'explication — une des explications et non la moindre, bien qu'elle n'ait, ce me semble, jamais été signalée — de l'étrangement dangereuse attitude que prit d'abord le culte nouveau.

Par ses exemples, en désaccord absolu avec le *crescite et multiplicamini* de la Genèse, Jésus avait posé l'abstinence des rapports sexuels comme principe idéal. Aussi faut-il voir comment le mariage — que nous tenons, à juste titre, pour la prérogative humaine par excellence, les ménages animaux sont rares et très imparfaits — est qualifié dans les écrits évangéliques et apostoliques. Ce moyen incomparable de perfectionnement intime et d'amélioration sociale, Jésus, tout en le définissant dans des termes très en avance sur Moïse, en donne une telle description, que ses disciples concluent qu'il

n'est pas bon de se marier : *non expedit nubere* (Mathieu, 19, 10). Ce lien précieux qui, en complétant deux êtres l'un par l'autre, constitue une unité supérieure exigeant la présence et procurant la durée de l'amour et du dévouement, Paul croit le classer avec indulgence quand il l'admet comme un humiliant pis aller : *melius nubere quam uri*. Jamais les femmes n'avaient été aussi durement traitées. Le même apôtre, le seul qui ait émis sur ce sujet des opinions positives, parle comme si tout contact avec l'autre sexe était un péril. On alla jusqu'à condamner les femmes en bloc, en les montrant accablées depuis l'Eden, sous une sentence divine trop méritée : « Ce sont des portes du démon, » disait Tertullien. Il y eut quelque chose qui ressembla à une tentative de mettre hors la vie honnête une moitié du genre humain. Toute l'admiration allait vers ceux qui *neque nubent neque nubentur*. Je ne sais comment traduire décemment cette phrase, pourtant appliquée aux anges. On mettait en un singulier relief la race odieuse et très antioccidentale des eunuques, qui, petit à petit, prenaient grand pied dans les institutions impériales. Jésus les avait si imprudemment loués, que le noble Origène crut bien faire en s'émasculant lui-même (1). Où auraient pu conduire des doctrines aussi radicalement antisociales, propagées par les plus influents et les plus vertueux directeurs de l'opinion ? Quelques hommes réfléchis se le demandaient ; de très bons chrétiens, mais trop mêlés aux affaires pour tabler, comme faisaient la plupart des Pères, sur la fin prochaine du monde (2). Le danger paraissait immense. Du temps de Sulpice, les grandes

(1) *Sunt Eunuchi qui seipsos castraverunt propter regnum cælorum. Qui potest capere capiat* (Math., 19, 12). Les disciples avaient dit : Mieux vaudrait peut-être ne pas se marier ? C'est à cette interrogation que Jésus répond qu'il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour gagner le ciel ; puis il ajoute : Comprenne qui pourra. Le propos était pourtant fort clair. Origène le prit au pied de la lettre. Tout ce que l'on a dit, pour établir qu'il eut tort, reste sans valeur, s'il est vrai que les préceptes de Jésus doivent être obéis.

(2) Voir ce qui est dit *infrà*, p. 105, de Macédonius, préfet d'Afrique. Quant à l'influence exercée sur les doctrines du genre de celle que je relève ici par la croyance à la fin du monde, ce n'est pas ma besogne de le faire ressortir. Mais il est bien clair que cette influence est la clef de tout ce que les discours de Jésus contiennent d'utopique.

autorités, même le très pratique Ambroise, sont unanimes. Martin, tout en se montrant modéré, proclamait hautement l'infériorité de l'état de mariage. L'homme qui lui ressemble le plus par la largeur du cœur, Jean Chrysostome, disait que le lien conjugal, autrefois utile, avait perdu toute valeur. Il est fait pour les faibles et les lâches, ajoutait-il (1). Aussi ce que nous devons constater et admirer ici, c'est l'invincible puissance de la filiation historique.

Un instant suspendue ou détournée de son cours, elle ne plia jamais complètement, même quand des forces en apparence irrésistibles marchaient contre elle ; et, peu à peu, elle reprit le dessus. De ces femmes de la Bible dont un effort puissant, mais artificiel, avait voulu faire nos aïeules, il ne subsistera rien : pas un souvenir exact ; pas un trait un peu précis ; rien, si ce n'est quelques noms. Il y aura des Sarah, des Rébecca, des Esther, des Judith, mais sans ressemblance aucune avec leurs homonymes bibliques. Déjà les Marie de l'Evangile, des Actes et des Epîtres n'ont aucun rapport avec les Myriam de jadis. Les femmes qui entourent ce Jésus, si sévère pour le sexe féminin, les sœurs de Lazare et la sympathique Maria de Magdala, ses amies à vrai dire ; celles qui vivent auprès de Jean, le disciple favori, telle Electa ; celles qui se pressent en foule autour de Paul : Phœbé, *sororem meam*, Lydia, *purpuraria*, la vigilante teinturière en pourpre, Tryphema, Persidis, Tryphosa, et Junia, et Julia, et Olympias et cette autre Maria — *qui laborabat in vobis*, — toutes sont des femmes vraiment femmes, n'ayant rien de la prophétesse ou de la virago. Elles sont aimantes, elles sont douces, dévouées, soumises. Il ne leur importe guère que Jésus les ait théoriquement exclues de son œuvre, et que Paul les condamne à la solitude. Elles savent que la religion nouvelle a pour base l'amour ; et, par là, une place très ample leur est assurée. La coopération qu'elles ambitionnent n'a d'ailleurs rien de masculin. Elles ne visent pas à être prêtresses, mais

(1) Cf. *Saint Jean-Chrysostome*, p. 75, remarquable étude de M. Aimé Puech, un des rares écrivains qui, en étudiant le IVe siècle, se soient rendu compte de la valeur de Martin. Je reviendrai sur cette question du mariage et de la virginité dans mon commentaire du dialogue II.

simplement diaconesses, ou plutôt « veuves », ce mot latin ayant remplacé le mot grec. Il s'agit de travaux d'ordre matériel, de soins de ménage, de charité pratique. En ceci, et avec, bien entendu, les inépuisables trésors de leur bienveillance infatigablement prodigués, consiste leur office. Or, sous ces espèces nouvelles, le sexe féminin reçoit des marques de sympathie et d'estime auxquelles la tradition juive ne l'avait guère habitué. On l'appelle à coopérer à l'œuvre commune; il remplit sa mission avec dévouement, abnégation, humilité et aussi en pleine liberté. Il y a là une nuance capitale. Le christianisme a été accusé d'avoir méconnu et dégradé la femme en lui retirant le sacerdoce que le polythéisme aimait à lui confier. Cette critique rentre dans la catégorie des erreurs que commettent les avocats des prétendus droits féminins. Où il faudrait viser à assurer le meilleur développement des facultés morales, affectives et esthétiques de la femme, en la débarrassant d'obligations contraires à sa nature, — celle, par exemple, de fournir elle-même à son alimentation, — on parle d'une égalité aussi désastreuse pour celles qui en seraient dotées que pour la société humaine dans son ensemble. La femme n'est pas plus apte aux fonctions sacerdotales qu'au métier militaire. Un des indices le moins douteux du développement civilisé se reconnaît dans la tendance de plus en plus accentuée à l'exclure des offices publics. Dans l'existence sauvage, la femme fait presque tout le travail ; elle prend part aux choses de la guerre ; il n'est pas rare qu'elle gouverne ; les différences fondamentales qui séparent les deux sexes apparaissent à peine, étouffées qu'elles sont sous l'accablante fatalité. Mais à mesure que la vie sociale s'élève, l'activité pratique des femmes diminue. C'est une loi qui résulte de phénomènes biologiques et psychologiques non susceptibles de deux interprétations. Là où se montrent des faits en désaccord avec cette loi, soyez sûr qu'il s'agit de quelque survivance vicieuse et insolite d'un passé cent fois et à juste titre répudié. Telle est l'occupation du trône d'Angleterre par une personne infiniment respectable, mais qui ne s'en trouve pas moins personnifier un usage purement barbare. L'identité est complète, *mutatis mutandis*,

entre Ranavolo Manjaka et Victoria, impératrice des Indes; avec cette différence que la reine d'Angleterre, bien que tout autant subordonnée à son premier ministre que sa noire collègue, n'est cependant point tenue de l'épouser. On peut bien dire, sans manquer aux convenances, que ce règne de soixante ans était possible seulement sous un régime où le personnage royal équivaut tout juste à un portrait de famille posé sur un certain fauteuil, que nul, parmi les membres actifs du corps politique, ne doit occuper. La vieillotte anomalie devient ainsi inoffensive; mais on ne saurait oublier que la suppression de cette coutume des peuplades non civilisées, opérée avec une admirable et à jamais louable précocité par le droit français, a valu à notre pays sa formation si merveilleusement rapide en un vigoureux corps de nation. Quant à l'idée de mettre une femme à la tête d'un gouvernement moderne dégagé des liens de l'ancienne histoire, elle est tout juste aussi raisonnable que si l'on proposait de créer une armée d'amazones, à l'instar de celles de Béhanzin.

Jamais le Catholicisme, qui, dans sa période de croissance, eut tant d'inspirations de haute sociabilité, n'attesta mieux sa capacité à préparer le progrès réel et positif qu'en fermant très nettement aux femmes l'abord de l'office sacerdotal. Ce coup droit porté à l'une des plus fâcheuses survivances du système des castes peut être mis en comparaison avec une autre réforme, celle-là aussi très mal comprise, grâce aux préjugés protestants, et qui, en instituant le célibat des prêtres, fit du sacerdoce le prix du mérite, le fruit de l'élection et rendit à jamais impossible la reconstitution des anciennes familles sacerdotales. Mais au même moment où cette interdiction frappait les femmes, on voyait surgir des tendances absolument nouvelles concernant la condition sociale à leur accorder. Dès le IVe siècle, il est facile de s'assurer qu'un type féminin se forme qui sera supérieur de beaucoup à celui qu'il va remplacer. Seulement, il restera dans la ligne de filiation de nos vrais ancêtres. L'Orient et la Judée ne lui auront rien apporté. Je laisse à part les fictions parfois nobles et charmantes auxquelles donna naissance le premier élan de la

littérature martyrologique, Cécile, Agnès, Thécla (1). Mais parmi les souvenirs pleinement historiques, je veux au moins rappeler l'adorable personnalité de sainte Monique, la mère d'Augustin, vraie, vivante et moderne, bien qu'elle rappelle cette Andromaque dont Racine a pu faire une mère sublime sans lui rien ôter ni lui rien ajouter, à la différence de ce qu'il avait fait pour Esther. Contre mon habitude, je l'appelle sainte, celle-là, avant qu'il y eût des saintes, parce qu'elle fut véritablement, en dehors de toute convention religieuse, la pure image de l'amour maternel, éclairé par une belle intelligence et échauffé par un grand cœur, sous des formes de simplicité toute bourgeoise, comme nous dirions aujourd'hui. Il y a bien dans le nombre des femmes martyres quelques mères mélodramatiquement féroces, qui pourraient se réclamer du second livre des Macchabées (2); mais elles sont rares et, on le reconnaît sans peine, presque toujours de pure invention. Quand Jérôme essaie de donner cette physionomie implacable à Mélanie qui, à l'entendre, aurait refusé de pleurer sa petite fille morte, — ce que ce maître déclamateur feint d'admirer très fort, — je ne

(1) Je cite ces saintes, d'abord parce que deux d'entre elles furent en rapports surnaturels avec Martin, ensuite parce que leurs biographies, principalement celle de Thécla, sont des récits très intéressants pour ma donnée. On trouvera des détails au commentaire du Dialogue II. Je me borne à puiser dans les extraits fort soigneux que j'ai dû faire, en étudiant le grand recueil des Bollandistes, quelques chiffres assez instructifs. Entre le Ier siècle de notre ère et l'an 1000, j'ai compté 220 femmes sur les listes du Martyre et de la Sainteté. Thécla serait du Ier siècle; mais les *Acta Sanctorum* connaissent plusieurs Théclas. Agnès était du IVe. Antérieurement à l'an 400, je recueille 46 noms : 18 pour le Ier siècle. Ce sont à peu près exclusivement ceux qui figurent dans les Evangiles, les Actes des Apôtres et les Epîtres (Marthe, Madeleine, l'Hémorrohisse, Phœbé, Lydia, etc.); 3 seulement pour les deux siècles suivants ; 23 pour le IVe, parmi lesquels Monique, dont je viens de parler; Hélène, la mère de Constantin, que tout à l'heure Sulpice va mettre en scène ; et Macrine, le véritable auteur de cette curieuse Vie de Grégoire le Thaumaturge, qu'elle dicta à son neveu, Grégoire de Nysse, et qui fait une si singulière figure dans les origines de l'Hagiographie (cf. t. III, *les Quatre Vies*).

(2) Cf. la passion de sainte Félicité et de ses enfants, dans le *Bréviaire Romain*, partie d'automne, p. 513. C'est un décalque du chapitre 8 de Macchabées II.

crois pas un mot de cette rhétorique (1). La femme chrétienne est donc, dès le premier temps, antibiblique, antisémitique, antiorientale, et tout est prêt en elle pour qu'elle puisse devenir une Occidentale dans le sens le plus étendu de ce mot. Et si cela est vrai au point de vue de la pureté et de la tendresse, ce n'est pas moins exact au point de vue de l'énergie. Car nous avons eu, nous aussi, nos héroïnes, et si l'on voulait continuer le parallèle jusque sur ce terrain, il n'y aurait qu'à établir une comparaison entre Jeanne d'Arc et Judith.

Je devrais terminer ici cette recherche sur les femmes d'autrefois qui ont contribué à former la femme d'aujourd'hui, en parlant de celle qui les résume et les idéalise toutes, la Vierge, mère de Jésus. Elle a été et elle reste la créature la plus aimée qu'il y ait eu dans le monde ; nulle Déesse païenne, fût-ce la rayonnante Pallas-Athéné, ne l'égala en influence ; — tout de même que son fils a été et reste encore le plus aimé des Dieux connus pour une raison pareille : tous les deux, ils surabondent d'humanité. Or, l'humanité a été et restera, pendant les siècles des siècles, la plus pure essence des choses divines. Mais je vais bientôt avoir à expliquer que, dans ce premier avènement de la femme à l'influence sociale, manifesté du temps de Sulpice, celle qui devait en être plus tard l'incarnation suave et parfaite n'existait encore qu'à l'état de naissant avenir ; si bien que ses hautes destinées ne furent pas même entrevues par Martin et par son biographe. Elles avaient pourtant commencé à poindre. Jérôme eut l'insigne honneur — je le constate d'un cœur sincère, ayant si souvent à le blâmer — d'être un des premiers à s'en rendre compte. J'en dirai ici ce seul mot, parce qu'il confirme ma thèse : c'est que les

(1) Il prétend qu'aimer trop ses enfants est une impiété, puisque Abraham mit à mort avec joie son fils unique : *Grandis in suos pietas, impietas in Deum est : Abraham unicum filium lætus interfecit.* C'est pourquoi il réclame l'admiration de tous les Chrétiens pour Mélanie qui, devant le corps de sa petite fille, ne versa pas une larme, se mit à rire et dit : « O Dieu ! je vais te servir plus à mon aise, puisque tu m'as débarrassée de ce fardeau... *Lacrymæ gutta non fluxit arrisit : expeditur servitura, Domine, qua tanto me onere liberat.* » (Epistola XXII, ad Paulam, sur la mort de Blesilla.)

premières tentatives d'un culte ayant les femmes pour objet furent aussi chaudement accueillies là où dominait la culture gréco-latine, que violemment dénoncées et repoussées par les chrétiens restés imbus de l'esprit juif (cf., *infra*, *Premiers indices de mariolâtrie*).

André LAVERTUJON.

II. — LE MOUVEMENT SYNDICAL EN ANGLETERRE

(*Suite*).

IX

LA SITUATION SYNDICALE AU 31 DÉCEMBRE 1895.

Comme complément à l'aperçu historique qui précède, résumons très sommairement la situation syndicale en Angleterre, au 31 décembre 1895. Ces renseignements sont puisés dans le *Huitième Rapport sur les Trade Unions*, publié en 1896 par le correspondant en chef du travail, fonction de l'Office du travail anglais *(Labour department)* qui, nous l'avons dit, est occupée par M. John Burnett, ancien secrétaire général de la puissante Société des Mécaniciens.

Ce document officiel présente toutes les garanties d'exactitude et d'authenticité, car il est établi à l'aide des rapports et des comptes rendus financiers adressés par les Comités des Unions à leurs sociétaires, et communiqués régulièrement à l'Office du travail anglais.

Les statistiques contenues dans le Huitième Rapport de l'Office du travail ne portent pas sur la totalité des ouvriers syndiqués. En effet, par suite de la liberté d'association, les Syndicats sont libres de déclarer ou non leur existence à l'administration. Dès lors, celle-ci les divise en deux classes : les Unions enregistrées et les Unions non enregistrées.

Il existait, en 1895, 573 Unions enregistrées qui, au terme de la loi sur les Trade Unions, sont tenues de fournir à l'Office du travail les renseignements statistiques les plus complets. De plus, 677 Unions non enregistrées ont, volontairement, fourni les mêmes renseignements. Soit un total de 1,250 Unions formant, sinon la totalité, du moins l'immense majorité des Unions et des ouvriers syndiqués.

Les 1,250 Unions que nous pouvons étudier groupent 1,330,104 ouvriers, répartis comme suit :

Angleterre.	1,218,359	ouvriers.
Ecosse.	94,269	—
Irlande.	17,476	—
Total des 1,250 Unions	1,330,104	ouvriers.

Classement des Unions d'après leur effectif.

		Nombre de Sociétés	Nombre de Membres
Unions comptant	Moins de 100 membres	477	23,317
	De 100 à 500 membres . . .	464	101,038
	De 500 à 1,000 — . . .	108	78,566
	De 1,000 à 2,000 — . . .	73	98,674
	De 2,000 à 5,000 — . . .	79	234,971
	De 5,000 à 10,000 — . . .	24	162,497
	De 10,000 à 20,000 — . . .	14	191,061
	De 20,000 à 50,000 — . . .	8	252,067
	Au-dessus de 50,000 — . . .	3	187,913
	Totaux. . .	1,250	1,330,104

Nombre de Sociétés et nombre de Membres dans chacune des Industries principales.

INDUSTRIES	NOMBRE DE SOCIÉTÉS	NOMBRE DE MEMBRES
Bâtiment	208	186,605
Métaux et mécaniciens	219	178,865
Constructeurs de navires		64,204
Fabricants de voitures	89	26,086
Mines de charbon	78	260,727
Mines de fer et carrières		7,657
Cigares et tabacs	40	17,442
Verrerie et cuirs	61	19,216
Papier, imprimerie et reliure	53	48,674
Textile	211	197,035
Chaussures	61	46,369
Vêtement		37,454
Transports, terre et mer	56	60,241
Chemins de fer		50,843
Ouvriers et manœuvres	44	75,458
Autres métiers	130	53,228
Totaux	1,250	1,330,104

Les deux tableaux suivants donneront une idée précise de l'importance du mouvement syndical en Angleterre. Le premier tableau contient le nombre des membres, le montant des recettes et des dépenses, du 1er janvier au 31 décembre 1895, pour les *100 Fédérations et Unions principales* existant dans les diverses industries et groupant ensemble 911,866 ouvriers. Le second tableau donne le détail des dépenses pour l'année 1895 de ces *100 Unions*, pour leurs différents services : Caisses de chômage, grèves, maladies, accidents, retraites, funérailles, frais d'administration, etc.

TABLEAU I. — **Nombre de membres, recettes, dépenses et fonds en caisse des 100 Fédérations et Unions principales, groupées d'après l'industrie de chacune d'elles.**

Nos DE GROUPES	INDUSTRIES	NOMBRE DE SOCIÉTÉS	NOMBRE DE MEMBRES	RECETTES DE 1895	DÉPENSES DE 1895	FONDS EN CAISSE AU 31 DÉCEMBRE 1895
				Francs	Francs	Francs
1	Bâtiment	15	152,458	6,511,275	5,910,000	5,833,300
2	Métallurgie et construction de navires	14	188,149	14,451,900	13,574,350	12,950,450
3	Fabricants de voitures	6	15,214	844,525	735,625	819,200
4	Mines et carrières	13	196,499	5,363,825	4,693,875	5,941,800
5	Cigares et tabacs	3	8,918	165,325	151,475	175,975
6	Verreries, cuirs et peaux	3	5,735	572,300	488,250	853,700
7	Papier, imprimerie	7	35,994	1,612,275	1,352,325	2,271,325
8	Textile, coton et laine	14	90,979	3,804,300	2,571,875	6,395,400
9	Vêtement (y compris la chaussure)	6	67,710	2,266,450	3,006,500	1,196,450
10	Transport, terre et mer	10	85,234	2,160,925	1,480,500	5,668,900
11	Ouvriers et manœuvres	5	58,778	845,600	822,250	442,950
12	Diverses (Brossiers et conducteurs de machines)	4	6,198	243,925	221,375	113,475
	Totaux	100	911,866	38,842,625	35,008,400	42,662,925

TABLEAU II. — **Détail des dépenses, pour 1895, des 100 Fédérations et Unions inscrites au tableau I.**

(Les numéros d'ordre indiquent les groupes de Sociétés du premier tableau.)

Nos d'ordre des groupes de Sociétés	Chômage	Grèves	Maladies	Accidents	Retraites	Funérailles	Frais d'administration	Dépenses diverses
	Francs	Francs	Francs	Francs	Francs	Francs	Francs	Francs
1	1,345,475	511,575	1,534,000	130,625	482,725	389,925	1,406,825	108,850
2	5,181,375	790,175	2,594,375	326,350	2,162,675	680,025	1,564,275	275,100
3	263,650	32,425	79,525	1,250	120,600	49,775	160,275	28,125
4	1,642,725	1,122,125	596,050	»	»	199,950	877,175	255,850
5	52,850	1,100	17,450	»	»	21,600	56,100	2,375
6	287,250	3,375	20,225	»	87,725	23,075	44,675	21,925
7	738,575	44,525	71,525	»	143,375	102,575	240,325	11,425
8	1,116,900	385,925	55,225	77,775	»	119,175	552,000	264,875
9	90,850	1,617,800	643,825	»	170,875	123,725	308,800	41,625
10	87,625	75,550	149,625	35,950	49,775	105,425	793,700	182,850
11	250	173,550	152,550	79,650	325	67,250	336,150	12,525
12	92,375	700	30,650	»	20,800	9,425	64,525	2,900
Totaux.	10,899,900	4,758,825	5,945,025	651,600	3,247,875	1,891,925	6,404,825	1,208,425

Tableau des principales Fédérations (*Amalgameted*) **et Chambres syndicales d'Angleterre**, indiquant le nombre de leurs Sections, de leurs membres, le taux de la cotisation par membre et par an, le total des fonds en caisse *au 31 décembre 1895.*

Les Associations qui possèdent une Caisse de chômage, une Caisse de maladie et une Caisse de retraite sont indiquées par trois astérisques (***); celles qui ont deux Caisses (maladie et retraite) sont indiquées par deux astérisques (**), et celles qui ont seulement la Caisse de chômage sont indiquées par un astérisque (*).

NOMS DES SOCIÉTÉS	Nombre de Sections adhérentes	Nombre de Membres	Cotisation par membre et par an	Fonds en Caisse
			Francs	Francs
Union amalgamée des boulangers.	»	4.627	9.10	70.125
Union fédérale des boulangers d'Ecosse	35	2.370	8. »	49.525
Ouvriers du bâtiment.				
Société des maçons (de briques)**.	275	24.123	35.65	1.516.875
Société des maçons (de briques) unis*	87	3.500	29.40	136.475
Société amalgamée des charpentiers et menuisiers ***.	692	44.155	64.15	2.164.450
Année 1895 (1) : Recettes, 2,995,400 fr. — Dépenses, 2,855,675 fr.				
Société des peintres et décorateurs de maisons.	68	3.337	28.20	116.325
Société amalgamée des peintres et décorateurs de maisons et de navires***.	127	6.754	41.40	270.650
Association nationale des plâtriers **	151	8.486	24.90	287.775
Association des plombiers unis **.	163	8.146	19.30	242.450
Société amicale des maçons (de pierres) ***. . .	310	16.174	30.35	460.725
Association des maçons d'Ecosse.	77	9.329	12.40	221.075
Union des manœuvres du bâtiment	38	5.427	9.40	48.825
Union amalgamée des manœuvres du bâtiment.	32	4.134	23.65	65.000
Association des ébénistes (*l'Alliance*)*.	81	3.863	53.15	87.700
Association des ébénistes et chaisiers d'Ecosse*.	16	1.574	36.95	25.850
Association mutuelle de cigariers*.	»	1.921	42.65	56.325

(1) Le montant des recettes, dépenses, etc., que nous donnons pour les principales Fédérations ne s'applique, cela va sans dire, qu'à la Société placée immédiatement au-dessus.

NOMS DES SOCIÉTÉS	Nombre de Sections adhérentes	Nombre de Membres	Cotisation par membre et par an	Fonds en Caisse
			Francs	Francs
Habillement (chaussures comprises).				
Union nationale des ouvriers en chaussures . .	61	40.720	25.15	785.350
Année 1895 : Recettes, 1,116,825 fr. — Dépenses, 1,874,000 fr. Frais de grève, 1,152,450 fr.				
Trade Union des chapeliers***.	8	1.311	77.65	34.125
Société amalgamée des chapeliers (feutres)*. .	7	3.123	44.96	125.800
Société amalgamée des tailleurs***.	322	15.005	38.75	183.850
Société des tailleurs d'Ecosse***.	68	4.165	36.15	45.650
Société des fabricants de voitures***.	135	5.675	53.75	415.825
Société nationale des verriers ***	23	2.146	88.10	286.800
Société des verriers (bouteilles) du Yorkshire *.	15	2.525	109.30	390.325
Union nationale des ouvriers du gaz et des hommes de peine	175	23.522	7.35	198.675
Union amalgamée des hommes de peine	150	21.267	15. »	42.100
Société des hommes de peine de Bristol, etc.**.	127	8.099	31.25	184.650
Métallurgie.				
Fédération nationale des forgerons	»	4.175	6.15	3.000
Association des ouvriers du fer et de l'acier . .	22	5.000	12.20	127.375
Société amicale des fondeurs en fer.	121	15.176	99.60	556.325
Année 1895 : Recettes, 1,562,550 fr. — Dépenses, 1,348,125 fr.				
Association des mouleurs en fer de l'Ecosse. . .	17	6.612	65.25	648.400
Société amalgamée des mécaniciens *** (grève, chômage, maladie, accidents, retraites, funérailles, etc.).	534	79.134	80.15	5.152.800
Année 1895 : Recettes, 7,424,000 fr. — Dépenses, 6,886,150 fr. — Frais de chômage, 2,725,725 fr. — Frais de grève, 408,825 fr. — Frais de maladie, 1,179,975 fr. — Frais de retraite, 1,474,775 fr.				
Société des constructeurs de machines à vapeur***	102	7.085	62.40	761.950
Association des modeleurs-mécaniciens***. . .	61	3.160	67. »	198.075
Société nationale amalgamée des ouvriers du cuivre ***	20	5.751	30.65	149.550

NOMS DES SOCIETES	Nombre de Sections adhérentes	Nombre de Membres	Cotisation par membre et par an	Fonds en Caisse
			Francs	Francs
Mineurs.				
Association des mineurs du Durham ***.	»	58.400	35.15	1.310.300
Année 1895 : Recettes, 2,073,750 fr. — Dépenses, 2,284,025 fr. Frais de chômage, 985,300 fr.				
Association des mineurs du Northumberland* .	»	20.522	13.65	793.550
Association des mineurs du Yorkshire *.	»	50.379	30.65	2.341.425
Année 1895 : Recettes, 1,650,400 fr. — Dépenses, 1,276,425 fr. Frais de grève, 631,175 fr.				
Association des mineurs du Derbyshire.	»	19.675	20.65	647.875
Association des mineurs du Nottinghamshire.	»	13.363	27.30	307.475
Travailleurs du livre.				
Association des typographes*	114	13.593	31.35	1.054.925
Année 1895 : Recettes, 461,850 fr. — Dépenses, 430,975 fr. Frais de chômage, 231,175 fr.				
Société des compositeurs de Londres ***.	»	10.280 (Il y a eu, en 1895, 2,336 chômeurs.)	66.60 (Ou 5 fr.55 par mois.)	810.850
Année 1895 : Recettes, 712,975 fr. — Dépenses, 511,600 fr. Frais de chômage, 298,275 fr.				
Association des typographes de l'Ecosse ***. . .	30	3.216	32.85	166.725
Année 1895 : Recettes, 110,725 fr. — Dépenses, 108,875 fr.				
Société amalgamée des imprimeurs lithogr[es] ***. .	47	2.822	43. »	68.125
Société consolidée des relieurs de Londres ***. .	»	1.241	64.40	22.950
Année 1895 : Frais de chômage, 52,650 fr.				
Union consolidée des relieurs et régleurs* . . .	»	3.373	29.60	138.200
Ouvriers des ports.				
Union générale des ouvriers des docks	60	9.000	15.05	168.550
Union nationale des ouvriers des docks.	15	10.871	12.35	28.525

NOMS DES SOCIETES	Nombre de Sections adhérentes	Nombre de Membres	Cotisation par membre et par an	Fonds en Caisse
			Francs	Francs
Constructeurs de navires.				
Société des constructeurs de navires***	257	39.629	67.60	3.851.150
Année 1895 : Recettes, 2,943,525 fr. — Dépenses, 3,031,050 fr. Frais de chômage, 964,550 fr. — Frais de grève, 112,850 fr.				
Société des charpentiers de navires***.	108	13.747	38.20	983.050
Textiles.				
Association amalgamée des fileurs de coton du Lancashire*.	33	18.234	108.55	3.803.000
Association des tisseurs de Burnley*	»	11.023	22.05	339 275
Société amalgamée des tisseurs à la mécanique du Lancashire*.	7	11.516	16.65	445.975
Employés de chemins de fer.				
Société amalgamée des employés de chemins de fer***	469	38.119	23.25	3.968.150
Année 1895 : Recettes, 1,195,025 fr. — Dépenses, 735,375 fr.				
Société des mécaniciens et chauffeurs*	113	7.920	39.70	1.185.325
Association des employés de tramways	»	3.970	26.15	109.625

Les Ouvriers des ports. — On a vu dans l'historique (page 68) que, lors de la grève des *dockers*, en 1889, le mouvement syndical prit, parmi ces travailleurs, une très grande extension. En 1890, en effet, le nombre exact des syndiqués était de 87,923, répartis en cinq Unions, dont les deux principales groupaient, à elles seules, 81,978 membres. Depuis, ce mouvement a considérablement décru ; au 31 décembre 1895, l'effectif total des ouvriers des ports syndiqués était de 28,885 membres, dont 10,871 à l'Union nationale des docks et 9,000 à l'Union générale des manœuvres des docks.

X

LES SALAIRES ET LES HEURES DE TRAVAIL DANS QUELQUES PROFESSIONS DE LONDRES.

Dans le chapitre précédent, nous avons donné, à l'aide de documents authentiques, un aperçu suffisant, quoique sommaire, de la force acquise par le mouvement syndical anglais.

Les deux tableaux suivants permettront au lecteur de se faire une opinion sur l'importance des résultats dus en grande partie à l'action syndicale : ils contiennent les modifications qui se sont produites à diverses époques, quant au salaire et à la durée de la semaine de travail dans quelques professions de Londres. Ces chiffres sont empruntés à diverses publications de l'Office du travail anglais et à la *série des salaires* établie pour les ouvriers occupés, soit par adjudication, soit en régie, par le Conseil de comté de Londres. Pour éviter toute confusion avec la série actuelle de la ville de Paris, il faut dire que la série de Londres, qui ne fait que reproduire les salaires ordinairement payés, d'après les tarifs des syndicats, aux travailleurs de l'industrie privée — comme la série de la ville de Paris, avant 1882 — est strictement appliquée dans les adjudications du Conseil de comté de Londres et des diverses administrations de cette ville.

Nous appelons tout spécialement l'attention des travailleurs français sur le Tableau II, relatif à la durée de la semaine de travail. Ils y pourront constater l'un des plus précieux résultats acquis par les syndicats anglais, en même temps que l'infériorité manifeste des ouvriers français, et même parisiens, comparativement à leurs camarades londoniens.

TABLEAU I. — **Taux du salaire** dans quelques professions, à Londres, en 1830, 1877, 1883 et 1895.

PROFESSIONS	1830 Salaire de la semaine	1877 Prix de l'heure	1883 Prix de l'heure	1895 Prix de l'heure
	francs	francs	francs	francs
Charpentiers et menuisiers. . . .	20.85	0.90	0.90	1. »
Briqueteurs (Maçons de briques).	20.85	0.90	0.90	1. »
Maçons (pierres)		0.90	0.90	0.95 à 1.025
Peintres et vitriers	18.75	0.85	0.85	0.85
Plâtriers.	»	0.90	0.90	1. »
Manœuvres du bâtiment	10. »	0.575 à 0.60	0.60	0.65
Chaudronniers	22.50	»	»	0.85 à 0.90
Forgerons.	13.75	0.90	»	0.90 à 1. »
Plombiers.	»	1. »	1. »	1.10
Couvreurs.	»	0.90	0.90	0.90
Charrons et fabricants de voitures.	»	45 à 50 fr. la semaine	»	0.95
Gaziers	»	45. » la semaine	45.60 à 47.70 la semaine	0.95
Ferblantiers et zingueurs	18.75	»	»	0.95
Ebénistes	20. »	»	»	0.80
Typographes	26.25	45. » la semaine	»	47.50 la semaine
Mécaniciens.	»	»	»	0.85 à 0.90

Tarif des heures supplémentaires. — Voici le tarif appliqué en 1895, à Londres, dans le bâtiment et la plupart des corporations inscrites au tableau : *Jours de semaine :* jusqu'à 10 heures du soir, 1/4 en plus; après 10 heures, prix double. *Samedis après midi, dimanches et jours de fête :* jusqu'à 4 heures, la moitié en plus ; après 4 heures, prix double.

TABLEAU II. — **Nombre d'heures de travail, par semaine**, dans les mêmes professions, à Londres, en 1877, 1883 et 1895.

PROFESSIONS	1877	1883	1895
	heures	heures	heures
Charpentiers et menuisiers (1)	52 1/2	52 1/2	50
Briqueteurs	d°	d°	d°
Maçons (pierres)	d°	d°	d°
Peintres et vitriers	d°	d°	d°
Plâtriers	d°	d°	d°
Manœuvres du bâtiment	d°	d°	d°
Chaudronniers	»	»	54
Forgerons	52 1/2	50	50
Plombiers	d°	47 1/2	47
Couvreurs	56 1/2	56 1/2	50
Charrons et fabricants de voitures	55 1/2	»	»
Gaziers	»	78	50
Ferblantiers et zingueurs	»	»	50
Ebénistes	»	»	50
Typographes	54	54	54
Mécaniciens	»	»	54

F. FAGNOT.

(1) Pour les corporations du bâtiment, ce sont les semaines d'été qui ont été inscrites.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

CONNAISSANCES, AMIS, PROTECTEURS D'AUGUSTE COMTE

RELATIONS D'AUGUSTE COMTE AVEC Mme AUSTIN LA QUESTION FÉMININE PAR A. COMTE

Je publie tous les documents que j'ai pu me procurer sur les relations d'Auguste Comte avec Mme Austin. Ils fournissent de précieuses indications sur la manière dont Auguste Comte appréciait le rôle de la femme dans la société moderne.

Cette question n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour ; elle se lie intimement à la question sociale, car un problème capital et qui doit être résolu est celui du rôle de la femme dans la vie industrielle. C'est une chose grave que la tendance croissante à considérer la femme comme ouvrière. La fonction de la femme à cet égard a été abordée d'une manière à la fois brutale et dangereuse par les économistes qui, ne se plaçant jamais au point de vue social, établissent une sorte d'identité de la femme avec l'homme dans l'ordre industriel. Elle n'y jouerait nécessairement qu'un rôle subordonné et souvent anarchique, car sous prétexte de liberté, elle nuirait aux justes revendications de l'ouvrier.

Il est certain, incontestable, malgré les observations des

économistes, que le grand problème actuel est, non pas de supprimer les différences naturelles, mais de savoir les utiliser pour les faire concourir à l'harmonie universelle. C'est ainsi que nous sommes, au point de vue social, en face de deux propositions qui semblent contradictoires et qu'il faut cependant concilier. D'un côté, la richesse est sociale dans sa source et doit l'être, par suite, dans sa destination ; mais d'un autre côté, tout progrès de la société suppose la propriété individuelle, avec un certain cortège inévitable d'abus qu'il faut tendre à régler. Les socialistes, et parmi eux les vrais, qui sont les communistes, ont adopté la première de ces propositions, mais ne peuvent se décider à admettre la seconde. Et de même, au point de vue politique, à mesure que l'évolution tend, malgré les perturbations militaires profondes qu'ont fait surgir les luttes de l'Allemagne et de la France, à faire prévaloir l'avènement du régime industriel, on sent de plus en plus la nécessité de combiner l'indépendance individuelle avec le concours nécessaire de toutes les nations. Cela va devenir de plus en plus évident quand la question chinoise, dont j'ai signalé l'importance il y a près de quarante ans, se manifestera de plus en plus.

Mais ce n'est pas le lieu d'aborder ici cette question systématiquement et je reviens à mon sujet.

Auguste Comte a parlé de ses relations avec Mme Austin dans la préface du premier volume du *Système de Politique positive* et dans sa correspondance avec John Stuart Mill, qui était lié avec M. et Mme Austin. Je vais citer ces divers documents.

La sympathie de Comte pour Mme Austin coïncidait, d'après l'aveu même qu'il m'en a fait et que je puis proclamer maintenant sans l'ombre d'un inconvénient quelconque, avec une disposition affective spéciale dont il ne trouva l'application que dans sa liaison avec Mme de Vaux.

La Mennais avait dit d'Auguste Comte : « C'est une belle âme qui ne sait où se prendre. » La Mennais s'exprimait ainsi relativement au rôle social d'Auguste Comte ; mais il en était de même dans le cas de la vie privée. Comte cherchait. Une affection noble et élevée pour Mme Austin tendait à surgir

chez lui de cette disposition intérieure. C'est ce qui résulte pour moi des aveux mêmes d'Auguste Comte dans quelques conversations privées qui eurent lieu dans les circonstances suivantes.

Après le cours d'Auguste Comte, j'accompagnais celui-ci jusque chez lui, rue Monsieur-le-Prince, où je logeais moi-même dans le voisinage. Nous suivions le boulevard des Italiens, d'où nous gagnions le boulevard Montparnasse. Auguste Comte causait volontiers et familièrement, et, naturellement, j'écoutais avec avidité toutes les diverses communications qu'il voulait bien me faire. Je ne connaissais nullement M. et Mme Austin, que je n'ai jamais vus, mais je savais leurs noms et aussi, à un certain degré, leur vie par les causeries mêmes d'Auguste Comte. Il me donna même quelques détails sur Mme Austin, sur son courage vigilant pour faire face aux besoins du ménage, que l'état impotent de M. Austin, à ce moment, rendait plus urgent et plus actif.

Je pus comprendre alors l'élévation comme les difficultés de l'existence de Mme Austin, l'estime particulière et l'affection vraiment idéale qu'elle inspirait à Auguste Comte. Tout cela était infiniment honorable pour tous les deux et ne peut qu'augmenter notre respectueuse estime.

Voici le passage qui se rapporte à Mme Austin dans la préface du premier volume de la *Politique positive :*

« Les immenses améliorations que le Positivisme vient spontanément apporter dans la condition féminine, notre haute appréciation du sexe aimant, comme principale personnification du vrai Grand-Etre, et notre développement systématique de la culture affective, excitent déjà des sympathies décisives. Un mois après la publication de mon *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, une dame anglaise, dont les vertus domestiques sont aussi connues à Londres que les talents littéraires, sanctionnait pleinement ma théorie de la femme. « Je n'ai pas eu le temps, m'écrivait-elle « en français, de lire votre livre comme je le lirai, mais j'ai été « enchaînée par quelques pages sur mon sexe. Sur ce sujet, *il n'y « a que vous*. Les autres, ou donnent à la femme une position « subalterne, subordonnée aux besoins matériels de l'homme, ou « lui en assignent une en dehors de sa nature et de ses instincts.

« Vous seul, Monsieur, vous savez combiner sa dignité morale et « intellectuelle comme compagne avec sa nature physiquement « et moralement dépendante. Enfin, vous concevez le *lien con-* « *jugal*, qui renferme soumission et ascendant, pureté et ten- « dresse. » (Préface du tome Ier de la *Politique positive*, page 21.)

On verra, par la correspondance, que Mme Austin se liait à cette société d'élite de Grote, E. Molesworth, etc., qui a joué un rôle dans la vie d'Auguste Comte. Du reste, Comte y a fait allusion lorsqu'il a cité spécialement les efforts de Molesworth et de ses amis pour la réhabilitation de Hobbes, contre qui on avait accumulé tant de déclamations. Auguste Comte, avec sa profondeur habituelle, avait fait ressortir la puissance des vues de Hobbes sur le rôle de la force dans la vie sociale et leur supériorité sur les déclamations sentimentales habituelles sur ce sujet.

C'est Stuart Mill qui avait mis en relations Mme Austin avec Auguste Comte, comme cela résulte de la correspondance de Comte avec Mill. Nous rapportons à cet égard les deux passages suivants de cette correspondance :

« J'ai eu la satisfaction, il y a quelques semaines, de recevoir M. Austin, que je vous remercie beaucoup de m'avoir fait connaître et qui m'a paru un homme très recommandable, soit par la rectitude et la solidité de son intelligence, soit par la loyauté et l'élévation de son caractère moral. En lui rendant sa visite, j'ai eu le plaisir de causer avec sa femme, qui m'a semblé une personne vraiment distinguée, je n'oserais pas dire supérieure, assurément fort aimable, quoiqu'elle ne soit peut-être pas assez exempte de cette tendance *blue* qui faisait tant frémir Byron; ses sentiments me paraissent d'ailleurs encore plus satisfaisants que ses idées. Vous pouvez compter que je ne négligerai aucune occasion d'entretenir d'aussi intéressantes relations, qui me seraient vraiment précieuses au milieu d'un isolement habituel que vous savez maintenant être indépendant de toute disposition misanthropique; malheureusement, la diversité de nos habitudes et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent guère d'espérer que ces agréables entrevues puissent devenir aussi fréquentes que je le désirerais. » *(Lettre d'Auguste Comte à Stuart Mill, du samedi 23 décembre 1843.)*

« Je dois vous renouveler mes sincères remercîments pour le

plaisir que vous m'avez procuré en me faisant connaître la famille Austin. Non seulement, je sens de plus en plus combien M. Austin mérite l'estime intellectuelle et morale que je lui ai d'abord vouée, mais j'apprécie aussi, encore mieux qu'au début, le rare ensemble de qualités qui caractérise l'aimable Mme Austin. Je conviens maintenant que je l'avais primitivement jugée avec un peu trop de sévérité, surtout quant au *bluisme*, qui, au fond, est loin de sa nature et même de ses habitudes; je lui trouve maintenant, au contraire, beaucoup de ce que nous autres Français appelons *bonhomie*, et ce n'est pas un petit mérite, à mes yeux, surtout chez une dame. Vous pensez bien d'ailleurs que cette modification de ma première opinion résulte seulement d'une appréciation plus complète et plus attentive, sans aucun mélange de la petite inclination favorable qui doit résulter de l'assiduité de cette aimable dame à mes séances du dimanche. Je regrette réellement que l'ensemble de nos habitudes respectives et l'éloignement de nos domiciles ne me permettent pas de fréquenter davantage des personnes aussi intéressantes à tous égards, avec lesquelles je me sens déjà presque aussi à l'aise qu'après plusieurs années de relations, ce qui est pour moi une condition fort importante et pour ainsi dire indispensable, que j'ai vu très rarement remplie envers vos compatriotes. » *(Lettre d'Auguste Comte à Stuart Mill, du 6 février 1844.)* (1)

Mill est, comme l'on sait, mort à Avignon, où il faisait sa principale habitation, près de la tombe de Mme Taylor, dont la sienne est voisine. Il est à remarquer que la correspondance d'Auguste Comte avec Mme de Vaux a fourni à Mill tout au moins des imitations de forme. Il a subi l'influence de Comte dans ce cas intime comme dans le cas philosophique, malgré leurs divergences relativement à la subordination féminine. Mill, comme Condorcet et à l'inverse d'Auguste Comte, tendait à placer trop haut l'indépendance de la femme par rapport à l'homme.

Au reste, Comte a toujours conservé pour Mill une grande estime. La publication des lettres de Comte à Stuart Mill jette sur ce sujet toute la lumière désirable. Nous publierons tout ce que nous pourrons trouver de documents à ce sujet. Outre

(1) Extraits de *Lettres d'Auguste Comte à Stuart Mill* (1841-1846), 1 vol. in-8°, prix : 10 francs.

leur intérêt historique, ces publications ont actuellement même un intérêt dogmatique.

Nous publions ce que nous possédons de la correspondance de Comte avec M. et Mme Austin. Il y a neuf lettres d'Auguste Comte à Mme Austin et une à son mari. Ces lettres m'ont été procurées par M. Henry Dix Hulton, qui les tenait de Mme Ross, fille de Mme Austin. Il nous manque la réponse d'Auguste Comte à la lettre de Mme Austin sur la France (29 septembre 1848).

Le lecteur nous saura gré, je l'espère, du contingent de documents que nous fournissons sur ce sujet. M. le Dr Bridges nous a fourni sur Mme Austin des renseignements que nous joignons à cette notice. Voici la note de M. Bridges :

John Austin, né dans le comté de Suffolk (1790). A seize ans, il se fit soldat, servit cinq ans, puis devint étudiant en droit. Reçu avocat en 1818, il gagna l'amitié de James Mill et de John Stuart Mill (fils de James). En 1820, il épousa Mlle Sarah Taylor.

En 1826, M. Austin accepta la chaire de jurisprudence à *University College*, à Londres. Il publia en 1832 un traité sur ce sujet, qui attira plus d'attention dans sa seconde édition publiée par sa veuve après sa mort. M. Austin visita beaucoup l'Allemagne. Pendant les quatre années 1844-48, il habitait Paris, qu'il quitta après la Révolution. Il mourut à Weybridge, dans le comté de Surrey, en 1859.

Sarah Austin (née Taylor) naquit à Norwich, en 1793, d'une famille très instruite et cultivée. Après son mariage, son salon à Westminster était très fréquenté par les Mill (père et fils), Jeremie Bentham, Carlyle, le poète Rogers, Sydney Smith et par beaucoup d'autres écrivains distingués. Ce fut une personnalité charmante, pleine de dignité, de grâce et de distinction. Elle s'occupait beaucoup de traductions, surtout de l'allemand. En publiant en 1834 une traduction du mémoire adressé par Cousin au comte de Montalivet, sur l'*Etat de l'instruction publique en Prusse*, elle l'accompagna d'une préface remarquable. « La société, » dit-elle, « n'est plus un fleuve paisible, elle est devenue une mer orageuse. On ne respecte plus ni la tradition ni l'autorité. Mais est-il donc possible de nier que l'éducation nationale est devenue d'urgence extrême. »

Après la mort de son mari, en 1859, elle fit beaucoup d'efforts

pour mettre en évidence la valeur intellectuelle de celui-ci en publiant ses cours et son Traité de jurisprudence, efforts qui réussirent pleniement. Mme Austin est morte en 1867.

Cet ensemble de documents éclaircira cette partie intéressante de la vie de Comte.

Pierre LAFFITTE.

126, rue d'Assas.

Paris, 21 janvier 1898 (21 Moïse 110).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Ce Dimanche, avenue Marbeuf, n° 23.

MONSIEUR,

C'est avec un regret extrême que j'ai trouvé hier, à mon retour d'une petite promenade, que vous m'aviez fait l'honneur de me chercher en vain. Je sors si peu, que c'est un *ill luch* particulier. Mon mari allait à l'Institut, et je profitai de son escorte pour marcher un peu. Il est on ne peut plus contrarié de vous avoir manqué, et c'est lui qui m'a engagée, Monsieur, à vous écrire, pour vous témoigner notre grand désir de réparer notre perte aussitôt que possible.

On me dit que vous aviez la bonté d'indiquer lundi comme le jour où nous pourrions espérer de vous voir. Vous me trouverez à la maison à toute heure que vous voudrez. Peut-être que le soir vous conviendrait mieux. Dans ce cas-là, nous serons seuls autour de notre petite *table* à 8 heures, charmés de vous voir et de jouir d'autant de votre société que vous pourrez nous accorder.

Je dis nous, car il y a si longtemps que j'entends parler de vous,

Monsieur, avec une admiration très rare chez mon mari, que je commence à m'arroger le droit de vous connaître.

Je vous prie d'agréer l'assurance de mon très grand respect.

Sarah Austin.

P.-S. — Ne croyez pas une réponse nécessaire.

L'enveloppe porte la suscription suivante :

Monsieur
M. Auguste Comte
Rue Monsieur-le-Prince, n° 10

Au dos, *de la main de Comte :*

(Reçu le *Dimanche soir* 3 *décembre* 1843.)

N° 2

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Ce Dimanche 3 mars.

Mille grâces, Monsieur, de votre précieux souvenir; trois fois mille grâces, puisque je suis chargée par mon mari et ma belle-sœur de vous prier d'accepter les leurs. Vous savez déjà combien tout ce que vous dites nous intéresse; vous savez le profond respect que votre courageux amour de la vérité inspire à des personnes qui aiment aussi la vérité; respect auquel quelques différences d'opinions ne nuira jamais; — vous avez dû voir, j'espère, que le sort de cette pauvre espèce humaine les occupe assez pour leur rendre cher tout homme qui cherche vraiment à l'améliorer. Ainsi vous n'avez aucun besoin d'assurances du prix que nous attachons ni à votre livre, ni à votre société.

Vous n'avez pas une très haute opinion des femmes, je le vois, Monsieur, et ce *nous* vous paraîtra un peu arrogant; mais je vous dirai que, puisque mon mari m'a fait l'honneur de me l'accorder depuis vingt-deux ans, je ne permets à aucun homme, même à vous, Monsieur, de me le contester. Je n'ai d'autre sujet de fierté que celui d'avoir été censée digne de l'écouter, et capable de le comprendre, — mais avec cela, je me pense l'égale de qui que ce soit.

Ainsi ne croyez pas que c'est en *femme libre* que je prends la li-

berté de vous parler, de vous admirer, et même de différer de vous, Monsieur. Je n'ai pas la moindre prétention de la sorte.

Je vais me mettre à traduire les morceaux admirables et salutaires dont je parlai, et je les enverrai à mon cher fils John Mill — car c'est ainsi qu'il est pour moi depuis qu'il a 14 ans. J'ai de ses nouvelles. Il m'assure qu'il n'y a aucune raison d'inquiétude pour sa santé. Il ne veut demander de congé que dans l'été.

Voici une grande lettre, au lieu de deux lignes de remerciements. — Après avoir dit grâces, je dis pardon, et je vous supplie, Monsieur, de croire à mon profond respect.

Sarah AUSTIN.

En marge :

Nous espérons vous revoir bientôt; mais annoncez-vous toujours.

Au dos de l'enveloppe, *de la main de Comte :*

(Reçu le dimanche soir 3 *mars* 1844.*)*

(Répondu le lendemain.)

RÉPONSE D'AUGUSTE COMTE.

MADAME,

En rentrant hier soir fort tard, j'ai trouvé chez moi la charmante lettre par laquelle vous avez bien voulu récompenser mon petit envoi, dont je n'eusse jamais osé espérer un tel fruit. L'attention spéciale que vous comptez accorder à ce travail augmente ma sincère gratitude pour votre scrupuleuse assiduité à mes séances initiales. Je regrette seulement que cette lecture ne puisse suffisamment remplir votre désir naturel au sujet du passage que vous avez bien voulu remarquer sur les dangers du *déclassement* envers le peuple proprement dit; car, ce développement, spontanément ajouté sous l'impulsion orale, ne se trouvait pas dans la rédaction écrite un mois auparavant. Si toutefois vous croyez devoir le reproduire, je m'en rapporte entièrement, sur ce sujet, soit à l'exactitude de vos souvenirs, soit surtout à votre intelligente sympathie, pour suppléer à cette omission, que votre impression me fait maintenant regretter.

L'importante explication entamée dans votre lettre d'hier me fournit, Madame, une heureuse occasion de me justifier directe-

ment d'une sorte de reproche, dont je serais très affligé, et que je ne crois pas avoir jamais mérité, sur ma prétendue tendance à une insuffisante appréciation de la valeur des femmes en général, et de la vôtre en particulier. Quoique je sois très convaincu que l'office social de votre sexe doit rester essentiellement distinct de celui du nôtre, pour le bonheur normal de tous deux, je pense néanmoins avoir rendu, et avec une vive satisfaction, aux qualités morales et même intellectuelles qui sont propres aux femmes, une exacte justice fondamentale qui, au reste, deviendra naturellement plus explicite dans le grand traité spécial sur la philosophie sociale, que je vais commencer cette année. La condition générale des femmes dans la sociabilité moderne, d'accord avec leurs caractères organiques, les rend, à beaucoup d'égards, spécialement propres à mieux apprécier une véritable rénovation philosophique, en sorte que l'on devrait se défier extrêmement d'un système de philosophie, surtout sociale, qui ne trouverait, chez les femmes, aucune profonde sympathie. Sans remonter au delà de notre grand Descartes, je n'oublierai jamais que, malgré la nature abstraite et austère de ses principales conceptions, qui laissaient trop en dehors les questions sociales, les femmes ont été réellement les premières à le comprendre et à le protéger, par une heureuse conséquence de leur situation à la fois plus impartiale et plus dégagée des préjugés philosophiques. Peut-être ne faut-il guère compter, parmi ces généreuses patronnes, la célèbre Christine, probablement déterminée surtout, dans ces démarches, par son métier de reine ; mais on ne peut élever aucun doute sur le zèle constant et désintéressé de l'aimable princesse palatine, qui, dès l'origine, sut apprécier intimement la grande révolution mentale à laquelle Descartes mettait son sceau. Quant à moi, Madame, j'ose assurer que, dans les cinquante personnes environ en Europe dont je me suis proposé, depuis vingt ans, d'obtenir la profonde sympathie comme la principale garantie et la plus noble récompense de mes travaux philosophiques, j'ai toujours pensé qu'il se trouverait une forte proportion de dames. Mais, outre cette sorte d'aveu général, je dois surtout vous exprimer, avec une douce reconnaissance, combien je suis spécialement honoré et touché de l'approbation décisive que vous avez cru devoir m'accorder essentiellement, malgré d'inévitables divergences. Sans

avoir encore eu la satisfaction de vous entretenir autant que je l'eusse désiré, j'espère que vous me reconnaîtrez assez de goût et de discernement pour avoir déjà apprécié votre éminente valeur, à la fois intellectuelle et morale. Je n'ai pas manqué de remercier, avec ma sincérité accoutumée, notre cher ami John Mill de m'avoir procuré une aussi heureuse relation que celle résultée du noble et cordial échange de pensées et de sentiments qui s'est déjà opéré de ma part envers vous et votre digne époux. Quoique ma vie soit bien solitaire, j'avais eu auparavant plusieurs occasions de connaître des dames vraiment distinguées par leur portée intellectuelle ; mais vous êtes jusqu'ici la seule, Madame, qui m'ayez procuré le bonheur de voir réunie la délicatesse morale à l'élévation mentale. Celles chez qui je trouvais assez de vraie supériorité pour se placer au-dessus des habitudes *blue* m'offraient le grave désappointement d'une déplorable tendance vers les aberrations de la *femme libre*.

Permettez-moi, Madame, de vous témoigner ma vive reconnaissance pour la satisfaction que vous m'avez enfin procurée de contempler l'heureuse réunion des deux attributs que je regarde comme également indispensables, mais qui sont aujourd'hui presque toujours en opposition. Cette alternative déplorable entre deux sortes de travers qui me répugnent pareillement résulte si naturellement de l'ensemble de votre situation actuelle, que je dois être spécialement disposé à admirer la précieuse nature qui, sans aucune affectation, s'est également éloignée de tous deux.

Veuillez, Madame, agréer l'assurance bien sincère de l'affectueux respect de

Votre dévoué serviteur,

Lundi 4 mars 1844. Auguste COMTE.

Mes hommages, je vous prie, à Miss Austin.

Je suis confus, Madame, que vous attachiez assez d'importance à mes visites pour insister sur le soin de vous les annoncer. Quoique je m'en sente très honoré, cette attention me laisse toujours la crainte de troubler la disposition spontanée de votre temps ou de celui de M. Austin. Lorsque nous nous connaîtrons mieux, j'espère que vous voudrez bien me traiter avec moins de solennité et me permettre, suivant l'usage universel, de venir quelquefois

m'exposer à perdre mon temps devant votre porte. Toutefois, votre gracieuse insistance à ce sujet me détermine encore à user d'un tel privilège pour vous annoncer franchement que j'aurai le plaisir de me présenter chez vous *jeudi* prochain, vers midi, à moins que, d'ici là, vous ne croyiez devoir changer cette petite convention.

En vous priant de présenter à M. Austin mes affectueuses salutations, je vous serai fort obligé, Madame, de lui demander sa bonne intervention pour me faciliter l'envoi à Londres de quelques exemplaires de mon *Discours*, annoncé depuis un mois à notre ami Mill. Les ayant envoyés ce matin à la poste, je comptais bien que la barbarie antérieure de notre commerce de livres avec l'Angleterre se trouvait maintenant réparée. Mais j'ai su ainsi que l'arrangement postal, dont on m'avait parlé comme accompli l'an dernier, ne concernait que les journaux, et que la poste ne se chargeait même plus du tout d'aucune autre sorte d'écrits pour l'Angleterre. Si M. Austin, par l'ambassade ou autrement, peut me faciliter cet envoi, je lui en serai d'autant plus obligé que Mill doit certainement, d'après mon annonce, s'étonner de ne l'avoir pas encore reçu, en sorte que j'y perds surtout une de ses précieuses lettres, parce que, sans doute, il attend cette arrivée pour me répondre. Il est vraiment honteux, pour celui des deux gouvernements d'où provient cette grossière imperfection matérielle du commerce intellectuel, qu'on ne puisse aujourd'hui envoyer librement à Londres, quoique plus près de Paris que ne l'est Lyon, ce qu'il est déjà loisible d'expédier commodément à Vienne, à Berlin, et peut-être même à Pétersbourg.

COMITÉ DE LA STATUE D'AUGUSTE COMTE

COMMISSION EXÉCUTIVE

Pierre LAFFITTE, Président; — Ch. JEANNOLLE, Vice-Président; — Em. ANTOINE; — Em. CORRA; — Dr Constant HILLEMAND; — A. KEUFER; — C. MONIER.

COMITÉ DE PATRONAGE

Dr J. ALBARRAN, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux (*adhér. positiv.*); — Guilio ALESSIO, Professore nella Universita di Padova, Deputato al Parlamento; — Dr ALTAMIRANO, Professeur à l'Instituto Medico Nacional de Mexico; — J. ANGELÉ, typographe, membre de la Commission de Surveillance de l'Ecole Estienne, Paris; — Agustin ARAGON, Professeur à l'Ecole des Ingénieurs de Mexico (*adhér. positiv.*); — Roberto ARDIGO, Professore nella Universita di Padova; — A. ASTURARO, Professore nella Universita di Genova; — AUDIFFRED, Député au Parlement français (*adhér. libre*); — A. AULARD, Professeur à la Sorbonne, Paris; — AVEZAC-LAVIGNE, Sous-Inspecteur des Douanes à Bordeaux (*adhér. positiv.*); — A.-G. D'AVEZEDO SAMPAIO, Rio de Janeiro; — AYMONIN, Sculpteur, Paris.

L. BARADUC, Substitut du Procureur de la République à Moulins (*adhér. positiv.*); — Dr G. BARBEZIEUX, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Paix* » (*adhér. positiv.*); — Dr L. BARD, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Horacio BARREDA, Mexico (*adhér. positiv.*); — Professor Dr Paul BARTH, Privat Docent an der Universität zu Leipzig; — J. BASTIDE, Administrateur du Cours professionnel de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Teixeira BASTOS, Redactor du « *Seculo* », Lisbonne (*adhér. positiv*); — Pierre BAUDIN, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — BAUMÉ, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine; — E. Spencer BEESLY, M. A. Oxon., lately Professor of History, University College, London, Editor of « *The Positivist Review* »; — BEMY, Directeur de la Société des Imprimeurs sur étoffes de Lyon; — BÉRARD père, ancien Député de Lyon; — BERROND, commerçant, à Lyon; — A. BERTHELOT, Député de Paris; — M. BERTHELOT, membre de l'Académie des sciences, Sénateur, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Affaires étrangères (*adhér. sc.*); — Alexis BERTRAND, Professeur de Philosophie à l'Université de Lyon; — Constantin BILLEBERQ, Ingénieur à Stockholm (*adhér. positiv.*); — Adrien BLATRI, Trésorier de la Fédération française des Travailleurs du Livre; — Paul BOELL, Chef de Service au Gouvernement général de l'Indo-Chine (*adhér. positiv.*). — BOITEL, Directeur de l'Ecole municipale Turgot; — A. BOLL'

ancien Conseiller municipal de Paris (*adhér. positiv.*); — Colonel Bombard (*adhér. positiv.*); — Dr Bonmariage, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, Directeur de l'Institut d'Hygiène; — Ch. Bos, Député de Paris; — Giovanni Bosio, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento; — P.-V. Bosson, membre fondateur de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Ch. Bouchard, Professeur de Pathologie générale à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie des sciences (*adhér. libre*); — Léon Bourgeois, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres; — J.-B. Bourrec, à Lyon; — Theophilo Braga, Professor du Curso superior de Lettres, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — Bretin, ouvrier corroyeur, à Lyon; — V. Breton, typogr., Professeur technique à l'Ecole Estienne, Paris; — Briat, Secrétaire du Syndicat des ouvriers en instruments de précision de Paris; — Dr J.-H. Bridges, M. B. Oxon., formerly Fellow of Oriel Coll. (*adhér. positiv.*); — Brisson, Maire de Cognac; — Dr D. Brunet, Directeur, Médecin honoraire des Asiles publics d'aliénés (*adhér. positiv.*).

A. Caduc, Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — Camélinat, ouvrier bronzier, ancien Député au Parlement français; — Dr Cancalon, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur, à Charenton (Seine); — Ferdinand Castels, Doyen de la Faculté des Lettres, ancien Maire de Montpellier; — J. Cazot, Sénateur au Parlement français, ancien Ministre de la Justice; — Dr Giovanni Cesca, Prof. ord. di Storia della filosofia all'Universita di Messina; — A. Chabot, Voyageur de commerce, Paris; — T. de Chaignon, propriétaire, Lyon; — Jules Chapon, Conseiller général de la Drôme (*adhér. libre*); — Dr A. Charrin, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Professeur remplaçant au Collège de France, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Ezequiel A. Chavez, Avocat, Professeur à l'Ecole nationale préparatoire de Mexico, Sous-Chef de Bureau de l'Instruction publique au Ministère de l'Instruction publique (*adhér. positiv.*); — *Le Chêne*, Société d'Etudes économiques et sociales, Lyon; — Dott. Prof. Mario Cermenati, Presidente del Circolo dei Naturalisti, Roma; — Em. Clairin, Conseiller municipal de Paris; — G. Clémenceau, ancien Député au Parlement français, Rédacteur du journal parisien « *L'Aurore* »; — Jose Augusto Coelho, Director da Eschola normal, Lisbonne; — Dr Napoleone Colajanni, Direttore della « *Rivista di Politica, Lettere e Scienze sociali* », Deputato al Parlemento, Roma; — Gabriel Compayré, Recteur de l'Université de Lyon; — Conelleux, négociant, Lyon; — Dr Francesco Cosentini, Bibliotheca Brera, Milano; — Dr Luigi Credaro, Professeur ordinario di Storia della Filos. R. Universita di Pavia, Deputato al Parlamento Nazionale; — Crescent, Professeur au Lycée de Lyon; — Dr J. Curtillet, Professeur Agrégé des Facultés, Chargé du Cours de Clinique des Maladies des Enfants à l'Ecole de médecine d'Alger.

Giuseppe d'Aguanno, Professeur à l'Université de Palerme, Director del periodico « *La Liberta e La Pace* »; — Roger Danglar, Directeur du journal parisien « *La Cloche* »; — Déandreis, Sénateur de l'Hérault au Parlement français; — Delabrousse, ancien Conseil-

ler municipal de Paris; — Delamarche, ancien Maire de Mont-le-Frânois (Haute-Saône); — Dr E. Delbet, Maire de la Ferté-Gaucher, Conseiller général de Seine-et-Marne, Député au Parlement français, Directeur du Collège libre des Sciences sociales (*adhér. positiv.*); — Dr Pierre Delbet, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — P. Deluns-Montaut, Chef de la Division des Archives au Ministère des Affaires étrangères, ancien Député au Parlement français, ancien Ministre des Travaux publics (*adhér. positiv.*); — Hector Denis, ancien Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Membre de l'Académie royale de Bruxelles, Député au Parlement belge; — Hector Depasse, Publiciste, ancien Conseiller municipal de Paris; — Dequaire, Agrégé de philosophie, à Lyon; — Dr Louis Dor, ex-Interne des Hôpitaux de Lyon, ancien Chef du Laboratoire de Clinique chirurgicale (*adhér. positiv.*); — Dr Frant. Drtina, Docent filosofie pri ceské université v Praze; — Dr Dubois, ancien Président du Conseil général de la Seine, Député de Paris; — Antonin Dubost, Président du Conseil général de l'Isère, Sénateur, ancien Ministre de la Justice; — Dubost, clerc d'avoué, Lyon; — Dr P. Dubuisson, Médecin en chef à l'Asile Sainte-Anne, Paris (*adhér. positiv.*); — Dr Dumas, Agrégé de l'Université, Professeur de philosophie au Collège Chaptal; — Dumay, ouvrier mécanicien, ancien Député au Parlement français, Administrateur de la Bourse du Travail de Paris; — Dr Ernest Dupré, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris; — Duval, professeur de musique, à Lyon.

Dr G. Escande, ancien Député au Parlement français, Bordeaux (*adhér. positiv.*).

Fagot, Conseiller prud'homme, à Lyon; — Louis Farges, Chef du Bureau historique aux Affaires étrangères; — Maurice Faure, Député de la Drôme au Parlement français, Vice-Président de la Chambre des Députés; — Celso Ferrari, Advocat, Sampierdarena (Genova); — Dr G.-M. Ferrari, Prof. di Filosofia nel R. Liceo V. E. di Napoli; — Enrico Ferri, Professore nella Universita di Roma, Deputato al Parlamento; — Ferrier, limonadier, à Lyon; — Ch. Ferry, Député des Vosges au Parlement français (*adhér. libre*); — Professore Giuseppe Fiamingo, Direttore della « *Rivista di Sociologia* », Roma; — Isidore Finance, Chef du Bureau des Syndicats professionnels et des Etudes d'Economie sociale, à l'Office du Travail (*adhér. positiv.*); — L. Flocard, Président de la Chambre syndicale typographique lyonnaise; — Fournière, Député au Parlement français.

Aug. Gaillard, ancien Député de l'Isère au Parlement français; — Louis Gallet, Librettiste; — Dr Ern. Gaucher, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Claude Gaule, typographe, Secrétaire adjoint de la Fédération du Livre; — Dr Gautrez, Directeur de la Maternité du Puy-de-Dôme, Conseiller municipal de Clermont-Ferrand; — Giordan, Directeur de la « Mutuelle nationale », à Lyon; — Prof. Achille de Giovanni, Direttore della Clinica Medica generale nella R. Universita di Padova; — J. Girard de Rialle, Ministre plénipotentiaire de France au Chili; — Gustave Gounouilhou (*adhér. libre*); — Henri Gounouilhou, Capitaine d'Artillerie dans l'Armée territoriale (*adhér.*

libre); — Guillaume DE GREEF, Recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles; — Hugh Mac GREGOR, lately Gen'l President of the American Federation of Labor, New-York (*adhér. positiv.*); — GRIMANELLI, Préfet de la Loire (*adhér. positiv.*); — Dott. Alessandro GROPPALI, Director della « *Rassegna di Sociologia e Science affini* », Cremona; — Nicolas GROTE, Président de la Société psychologique de Moscou, Professeur de Philosophie à l'Université; — A. GUY, artiste peintre, à Lyon.

Frederic HARRISON, lately Professor of Jurisprudence (Council of Legal Education, London), Alderman London Country Council, President of London Positivist Committee; —Dr Ch. Gaskell HIGGINSON, M. B., University of London, President of Manchester Positivist Committee; — Harald HOFFDING, Professeur de Philosophie à l'Université de Copenhague; — Ed. HUSSON, Avocat, Paris (*adhér. positiv.*).

Dr JABELY, Benevent; — Dr L. JAGOT, Professeur à l'Ecole de médecine d'Angers; — Paul JANSON, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Bruxelles, Sénateur au Parlement belge; — V. JEANVROT, Conseiller à la Cour d'Appel d'Angers (*adhér. positiv.*); — JUGE, employé de banque, à Lyon.

Ahmed ben KADDOUR, Licencié en Droit, Alger; — J. KAINES, Sc. D., London (*adhér. positiv.*); — Auguste KEUFER, Secrétaire de la Fédération française des Travailleurs du Livre, membre du Conseil supérieur du Travail, Président du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris; — J.-L. KIN, Architecte à Buenos-Ayres; — E. KOCH, négociant, ancien Conseiller municipal de Lyon; — Maurice KUFFERATH, Publiciste et Critique d'Art, Bruxelles; — Samuel KUN, Président du Cercle positiviste de Budapest.

Dr LABORDE, Chef des Travaux physiologiques de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine; — Dr A. LACASSAGNE, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris, Directeur des « Archives de l'Anthropologie criminelle » (*adhér. positiv.*); — F. LAFAY, ouvrier typographe syndiqué de Paris; — LAMPUÉ, Conseiller municipal de Paris; — Fern. LATASTE, ancien Professeur de Zoologie à l'Ecole de médecine de Santiago du Chili (*adhér. positiv.*); LAVENIR, Directeur de l'Association des ouvriers corroyeurs de Lyon; — André LAVERTUJON, Ministre plénipotentiaire de 1re classe, ancien Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — G. LAVOINNE, agriculteur à Boudeville (S.-Infre); — Dr P. LE GENDRE, Médecin des Hôpitaux de Paris; — J. LÉVEILLÉ, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien Président du Conseil général de la Seine, ancien Député de Paris; — Dr Léonce LEVRAUD, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — Dr Enrique F. LHURIA, à Madrid; — Achille LORIA, Professore nella Universita di Padova; — Dr LOVY, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin de l'Hôpital arabe, à Tunis; — Judge Vernon LUSHINGTON, Q. C., M. A. Trin. Coll. Cambridge (*adhér. positiv.*).

Miguel MACEDO, Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit, Président du Conseil municipal de la ville de Mexico (*adhér. positiv.*); — Pablo MACEDO, ancien Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit de Mexico, Député au Parlement mexicain (*adhér.*

positiv.); — MALFAIT, Trésorier de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Giov. MARCHESINI, Professore nella Universita di Ferrara; — Dr A.-B. MARFAN, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — MARIET, employé, Lyon; — Errico DE MARINIS, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento; — Prof. Luigi MARINO, Preside della Facolta di Lettere e Filosofia, R. Universita di Catania; — Dr Th.-G. MASARYCK, Professeur à l'Université Tchèque de Prague; — Robert DE MASSY, Substitut du Procureur de la République, à Orléans (*adhér. positiv.*); — Julio DE MATTOS, Director du Manicomio do Conde de Ferreira, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — J. MAYNIER, Secrétaire de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr J.-R. DE MENDONÇA, ancien Président de la Société positiviste de Rio de Janeiro; — MEYNARD, ancien Adjoint au Maire de Lyon (*adhér. positiv.*); — A. MEYNIER, architecte, Lyon; — Ph. MILLET, Directeur de la « Sellerie lyonnaise »; — Dr MONPROFIT, Professeur à l'Ecole de Médecine et Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Angers; — MONSEUR, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Dr A. MONTI, Professeur à la Faculté de Médecine de Pavie; — J. MOREL, journaliste, Lyon; — John MORLEY, Conseiller Privé de la Reine, membre du Parlement britannique, ancien Ministre L. L. D.; — Professor Enrico MORSELLI, Directeur de la Clinique des Maladies mentales, à l'Université de Gênes, Direttore della « *Rivista di Filosofia scientifica* » et della « *Rivista di Scienze biologiche* ».

V. NEVEUX, Statuaire, Lyon; — NICOLAS, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Anton NYSTROM, Directeur de l'Institut Ouvrier de Stockholm (*adhér. positiv.*).

Dr PACTET, ancien Maire de Mont-sous-Vaudrey, Conseiller général du Jura (*adhér. positiv.*); — PAILLASSON, Conseiller général, Lyon; — Maffeo PANTALEONI, Professeur à l'Université de Genève; — PARCHÉ, ouvrier charpentier, membre du Conseil supérieur du Travail; — Dr Porfirio PARRA, Professeur d'Anatomie à l'Ecole de médecine de Mexico, membre de l'Académie de médecine, Médecin de l'hôpital Juarez, Député au Parlement mexicain (*adhér. positiv.*); — J. PASQUELIN, Rédacteur au journal parisien « *La Presse* »; — Dr Marius PAULALION, Professeur de Biologie au Collège libre des Sciences sociales; — Camille PELLETAN, Député au Parlement français; — Dr G. PENNETIER, Professeur à l'Ecole de médecine de Rouen, Directeur du Musée d'Histoire naturelle (*adhér. positiv.*); — Raph. PETRUCCI, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Dr Ad. PIC, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Edmond PICARD, Sénateur au Parlement belge; — Dr Sam. POZZI, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, Sénateur au Parlement français (*adhér. libre*); — *Le Progrès de Lyon :* Charles MANGIN, rédacteur en chef; Arm. BASSET, A. GIROD, A. ROCHE, rédacteurs; F. BULARD, RICHIER, correcteurs; BROYER, metteur en pages; Aug. ABEL, ANDRIER, F. BARBIER, BATTÉRON, BONFILS, BROICHOT, F. COSSON, DUCOTÉ, Just. FERROUILLON, FEUILLAT, GRENIER, GROSSE, F. LAHILLE, A. LIÈVRE, LIPRANDI, L. LUBRANO, PÉLISSIER, Phil. PETIT, ROMAIN, typographes;

— G. **Prunières, membre de la Société positiviste d'Enseignement** populaire supérieur; — L. Puech, Député de Paris, ancien Vice-Président du Conseil municipal.

Ranc, Sénateur de la Seine; — Albert Regnard, Publiciste, Paris; — Joseph Reinach, Conseiller général des Basses-Alpes, ancien Directeur du journal parisien « *La République française* », ancien Député au Parlement français (*adhér. positiv.*); — J. Renouard, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Renouvier, ancien Directeur de la Revue « *La Critique philosophique* »; — Em. Rigolage, Ingénieur des Arts et Manufactures, Agrégé de l'Université, Principal de Collège honoraire (*adhér. positiv.*); — Ch. Ritter, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, en retraite (*adhér. positiv.*); — Dr Ant. Ritti, Médecin en chef à la Maison nationale de Charenton, Secrétaire général de la Société Médico-Psychologique de Paris, Directeur des « Annales médico-psychologiques » (*adhér. positiv.*); — Ahmed Riza, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, Rédacteur en chef du « *Mechveret* », organe de la Jeune-Turquie; — E. de Roberty, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles; — Dr Robinet, ancien Maire du VIe Arrondissement de Paris (*adhér. positiv.*); — Jules Roche, Député au Parlement français, ancien Ministre du Commerce et de l'Industrie (*adhér. libre*); — Dr H. Roger, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Rossignol, Conseiller municipal de Lyon; — Rousselle, Conseiller municipal de Paris; — Dr Roussy, Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, au Collège de France (*adhér. positiv.*); — Maurice Rouvier, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres (*adhér. libre*).

Sante de Sanctis, Professor all'Instituto secundo di Roma; — Bernard Saint-Just, Ingénieur civil, à Lyon; — J.-B. Sars, Professeur d'Histoire à l'Université de Christiania (*adhér. libre*); — F. Saulnier, Architecte, Satigny près Genève (*adhér. positiv.*); — R. Schiattarella, Prof. ordinario all Universita di Palermo; — Dr L.-A. Segond, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris (*adhér. positiv.*); — Dr Paul Segond, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — L. Siffert, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Libanio da Silva, Lisboa; — Léon Simon, Rio de Janeiro; — Joaquim-Michel-Martins de Siqueira, Agriculteur à Jacarehy; — Paul Strauss, Sénateur de la Seine; — Hte Stupuy, ancien Conseiller municipal de Paris, Conservateur des Collections artistiques de la Ville (*adhér. positiv.*); — Sully-Prudhomme, de l'Académie française (*adhér. libre*).

Gabriel Tarde, Publiciste, Paris; — Dr Giuseppe Tarozzi, Libero Docente di Filosofia teoretia nell' Universita di Roma; — H. Tarry, Inspecteur des finances en retraite, en mission à l'Ecole polytechnique; — Tassel, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Abel Tinayre, Membre de la Chambre consultative de Majunga, Madagascar; — L. Tinière, Chef de Bureau à l'Assistance publique, Paris; — Louis Tissier, Maître de Conférences a la Sorbonne; — Albert Tournier, Bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; — Tridon, Secrétaire gé-

néral de l'Alliance des Savants et des Philanthropes; — J. TROUBAT, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, Paris.

L. VAGANAY, Avocat à la Cour d'appel de Lyon; — A. VAILLANT, Chef de Division à l'Administration générale de l'Assistance publique, Paris (*adhér. positiv.*); — C. VALLIS, Professeur de Pathologie à l'Institut Caroline de Stockholm. Député au Parlement suédois (*adhér. libre*); — Emile VANDERVELDE, Député au Parlement belge; — Dr VARIOT, Médecin des Hôpitaux de Paris; — VAUTHIER, Ingénieur des Ponts et Chaussées, ancien Représentant du Peuple français; — Francis VELLY, Président du Tribunal à Briançon (*adhér. positiv.*); — VIGUIER, Conseiller municipal de Paris; — G. VILLARD, artiste peintre, à Lyon; — VINCK, Secrétaire général de l'Institut des Sciences sociales, à Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Filippo VIRGILII, Professore nella Universita di Siena, Direttore della « *Rivista di Sociologia* »; — A. VORBE, Conseiller municipal de Paris, Conseiller général de la Seine (*adhér. positiv.*); — E. WINDESHEIM, Conseiller municipal du Havre; — René WORMS, Directeur de la « *Revue internationale de Sociologie* », Paris; — G. WYROUBOFF, ancien Directeur de la Revue « *La Philosophie positive* »; — Dr ZIZEOS, Bucarest (*adhér. positiv.*).

Note : Nous rappelons, pour expliquer les mentions qui suivent certains noms, que, par suite d'un malentendu, deux formules de demandes d'adhésion, rédigées en des termes différents par deux des membres de la Commission exécutive, furent d'abord simultanément mises en circulation : — l'une, dans laquelle on demandait aux destinataires de faire partie du Comité de patronage, soit à titre *d'adhérents positivistes*, soit à titre *d'adhérents libres*; — l'autre qui, seule, fut maintenue comme étant plus simple, dans laquelle, tout en sauvegardant suffisamment l'indépendance des divers adhérents, on réclamait une adhésion pure et simple.

Or, les noms suivis de l'une ou de l'autre des mentions en question sont ceux des personnes auxquelles fut adressée la première formule et qui y répondirent (Voir *Revue Occidentale* de mai).

C. H.

SOUSCRIPTIONS

3e LISTE.

Kün (Samuel)	10
Mendonça (Dr)	20
Lacaze (Lucien)	5
Godard (L.)	10
Legoux	20
Parché	2
Trébuchon	1
Bastian	1
Grimanelli (P.)	200
Reinach (Joseph)	50
Vital	0.50
Samson	0.50
Chocarne	20
Fagnot	20
A reporter	360

Report.		360
Mme Fagnot.		5
Renard		1
Montagne (J.)		1
Calcas.		5
Siqueira (J.-M.).		300
Vignau		2
Mme Cattin		1
Cattin.		2
Cattin (René)		1
Bidart.		2
Mme Edger et ses fils		5
Cardozo (H.)		40
Dubut.		10
Monney		20
Brisson		20
Cazavan.		20
Bruhay		3
Henry (E.).		5
Prunières (Gaston)		40
Mme Prunières (G.)		20
Prunières (Louis)		5
Simon (Léon)		100
Mme Simon (Sophie).		50
Simon (Bertha)		25
Simon (Sereth)		25
Simon (Emile).		25
Mme Simon, pour sa fille Elisa		25
Luigi Credaro (Dr), professeur et député		5
A. Monti (Dr), professeur		5
Ber (Bernard).		5
Calliste de Paula Souza.	50	
J.-C. d'Avezedo Sampaio	25	
Alvaro M. Rosa	10	
Amaro Egydio Oliveira	10	
Joao Jose da Silva.	5	
A.-G. d'Avezedo Sampaio.	100	
Picard (Gaston)	10	
Levy (Lucien)	50	
Levy (René).	20	
Antonio Medeiros	10	
Platao d'Albuquerque (Dr).	20	
Total.	310 milreis.	272.75
55 souscriptions, ensemble		1.405.75
55 *id.* montant des listes précédentes. .		1.584
110 Total		2.989.75

30 octobre 1898.

Le Trésorier,
Emile Antoine.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. Laffitte.

Hui –

TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIX-[redacted]TIÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 4

Pages.

Commémoration du Dr Gabino Barreda *(Le Positivisme au Mexique)*, par Agustin ARAGON 1

Bulletin de Hongrie. — *Rapport du Cercle positiviste de Budapest* (1897), par Samuel KUN 52

Bulletin de France. — I. Discours de M. E. VORBE, *à la Distribution des récompenses aux élèves de l'Ecole professionnelle de la Chambre syndicale des Ouvriers en voiture.* — II. *Le Positivisme à Lyon.* — III. *Nécrologie* 53

Variétés. — I. *Projet d'organisation des Ecoles pratiques d'Enseignement secondaire*, par E. RIGOLAGE. — II. *Le Mouvement syndical en Angleterre* (suite), par F. FAGNOT. — III. *Thepsis fin-de-siècle*, par PRIMOGUÉ 58

Bibliographie. — I. *La Chronique de Sulpice Sévère* (suite), par André LAVERTUJON. — II. *Paris, d'Emile Zola*, par Daniel BRUNET. 82

Matériaux pour servir à la Biographie d'Auguste Comte. — *Lettres d'Auguste Comte à M. de Constant-Rebecque*. 121

Nouvelles. — La Statue d'Auguste Comte à Paris : 1° *Formation du Comité international de patronage;* 2° *Deuxième liste de souscriptions*. 139

N° 5

John Stuart Mill, par Frédéric HARRISON. 149

Le Fumier barbare, par André LAVERTUJON 169

Bulletin de France. — I. *Le Banquet d'adieux de M. Agustin Aragon*, par ROUSSEAU : *Allocutions de MM. Corra, Aragon, Pierre Laffitte, Keüfer, Delbet.* — II. Le Positivisme à Lyon : *Compte rendu d'une Conférence du Dr Paul Dubuisson à la Société démocratique d'Etudes économiques* le Chêne, par FAGNOT. 215

Variétés. — I. *Un républicain sous Honorius et Arcadius*, par André LAVERTUJON. — II. *Projet d'organisation des Ecoles pratiques*

Pages.
d'Enseignement secondaire (suite), par Em. RIGOLAGE. — III. *Le Mouvement syndical en Angleterre* (suite), par F. FAGNOT. . . 228
Bibliographie. — I. Samuel KUN : *Une appréciation d'Auguste Comte par E. Dühring* 268
La Statue d'Auguste Comte à Paris : *Formation du Comité de patronage* 293
Nécrologie 299

N° 6

L'Ascétisme et les Ascètes, par André LAVERTUJON. 301
Du Rôle des Textes sacrés et de la Foi intermittente qu'on leur prête, par A. LAVERTUJON.. 319
John Stuart Mill (suite et fin), par Frédéric HARRISON 342
Bulletin d'Angleterre. — Rapport de la *Société positiviste de Londres* (*Newton-Hall*), pour l'année 1897 362
Bulletin de France. — I. Compte rendu de la *Célébration du 40e anniversaire de la mort d'A. Comte*, par la Société positiviste de Paris. — II. Adresse du *Cercle des Prolétaires positivistes de Paris*, au Président du Conseil des Ministres, en faveur de la revision du procès Dreyfus. — III. Programme des conférences du Dr Cancalon, sur l'*Education médicale de la Femme*. 368
Variétés. — I. *Les Femmes de la Bible*, par André LAVERTUJON. — II. *Le Mouvement syndical en Angleterre* (suite), par F. FAGNOT. 374
Matériaux pour servir à la Biographie d'A. Comte. — *Sa Correspondance avec Mme Austin*. 431
Nouvelles. — La Statue d'A. Comte à Paris : 1° *Formation du Comité international ; 2° Troisième liste de souscriptions* 443

Versailles. — Imprimerie AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les 21 premiers volumes

DE LA REVUE OCCIDENTALE

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

Dans les 21 premiers volumes

DE LA

REVUE OCCIDENTALE

(Mai 1878 à Janvier 1889)

PAR

LE Dr J. CLÉMENT



PARIS

AU SIÈGE SOCIAL DU POSITIVISME

10, rue Monsieur-le-Prince, 10.

—

1888

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les 21 premiers volumes

DE LA REVUE OCCIDENTALE

(Mai 1878 à Janvier 1889)

PREMIÈRE PARTIE

Rédacteurs et Liste de leurs articles

ACCARIAS, Ed. — Compte rendu d'une conférence de M. P. Laffitte à Clermont-Ferrand, 1887, v.

ANTOINE, Emile. — Compte rendu d'une conférence de M. P. Laffitte au Havre, sur la morale positive, 1879, I. — De l'instruction primaire obligatoire, 1879, VI. — Discours commémoratifs sur la tombe d'Auguste Comte et des positivistes, 1880 et 1881, VI. — Le Positivisme en Normandie. — A propos de morale, 1881, VI. — La fête de Jeanne d'Arc à Rouen (organisation, compte rendu), 1881, VI; 1882, IV; 1883, IV; 1884, IV. — La fête civique de Jeanne d'Arc : constitution d'un comité républicain de célébration, 1887, IV. — Le culte de Jeanne d'Arc, 1887, V. — La fête de Jeanne d'Arc à Paris : discours, 1887, VI. — Jeanne d'Arc et l'Eglise, 1887, I; 1888, I, III (à suivre). — Laïcisation de la maison de Jeanne d'Arc et pétition pour la..., 1888, II. — Pèlerinage à Bourg-la-Reine : fête de Condorcet, 1888, V.

ARAUJO, O. — Discours commémoratif sur la tombe de Mme Clotilde de Vaux, 1881, VI. — Aperçus sur la chimie de M. Alvaro de Oliveira (article bibliographique), 1884, IV. — La grande industrie, 1885, I, II.

AUZENDE, A.-M. — Sur l'enseignement de la musique : considérations générales sur les tonalités, 1885, II. — Invocation à l'Humanité : hymne, paroles et musique, 1888, IV.

BARDOULET. — Premier rapport du Cercle positiviste de Nouméa, 1888, III.

BARTON, F.-B. — La religion du sens commun, 1886, II. — La question des salaires, 1879, V.

BAZALGETTE, S. (docteur). — De la doctrine démocratique et de ses origines, 1878, IV. — Les sociétés animales : compte rendu analytique d'une thèse, 1879, V.

BEESLY, E.-S. — La grève du Lancashire, 1878, II. — Le traité anglo-turc à la Société positiviste de Londres, 1878, III. — Le Positivisme et la classe ouvrière, 1878, IV. — La question de l'Afghanistan, 1878, IV. — Protestation des positivistes anglais contre la guerre de l'Afghanistan, 1879, I. — La fête de l'Humanité à Londres, 1878, II. — La guerre des Zoulous (protestation contre), 1879, II, III. — L'empire britannique, 1879, IV. — Discours commémoratif sur la tombe de Mme Clotilde de Vaux, 1879, VI. — Bulletin de la Grande-Bretagne, 1880, II. — Protestation de la Société positiviste de Londres contre le bill de coërcition irlandais, 1881, II. — Protestation de la Société positiviste de Londres contre la guerre du Transwaal, 1881, II. — De quelques aspects publics du Positivisme : discours, 1881, IV. — L'expédition tunisienne à la Société positiviste de Londres, 1881, IV. — Compte rendu du Comité positiviste de Londres, 1882, II. — Adresse de la Société positiviste de Londres aux juifs anglais, 1882, III. — Protestation de la Société positiviste de Londres contre la guerre en Egypte, 1882, VI. — Le jugement d'Arabi (adresse de la Société positiviste de Londres à M. Gladstone), 1882, VI. — Edmond Wallace Jones, Burnell et Arthur (nécrologie), 1882, VI. — Bulletin de Grande-Bretagne, 1883, II. — Adresse de la Société positiviste de Londres relative à la loi sur le gouvernement municipal de Londres, 1883, III. — A propos de condamnations pour « outrages à la morale religieuse » : Poursuites contre M. Bradlaugh (cours du ban de la reine), 1883, IV. — La situation en Egypte ; manifeste de la Société positiviste de Londres, 1883, V. — Affaires d'Egypte, 1883, V. — Sur le gouvernement français et le roi Alphonse (lettre), 1883, VI. — Conseils sur l'Egypte, 1884, III. — Célébration du troisième centenaire de Guillaume d'Orange ; adresse de la Société positiviste de Londres, 1884, V. — Vie et œuvres d'Auguste Comte : discours commémoratif, 1886, I. — L'intervention de la police dans les meetings socialistes ; protestation de la Société positiviste de Londres, 1886, I. — Home Rule, 1886, IV. — Le centenaire de Frédéric II ; adresse de la Société positiviste de Londres au maire de Berlin, 1887, I. — Protestation de la Société positiviste de Londres contre le bill de coërcition relatif à l'Irlande, 1887, VI.

BÉNARD. — Discours commémoratif sur la tombe de A. Comte, 1880, VI.

BOELL, Paul. — Le Positivisme en Irlande (article bibliographique), 1881, I. — Une conférence à Bolbec, 1883, VI. — La religion du sens commun (bibliographie), 1886, II.

BOLL. — Discours à la distribution des prix de l'Ecole Colbert; *id.* de l'Association polytechnique, 1888, II.

BOUDEAU, E. — Le procès des Dantonistes, par le docteur Robinet (article bibliographique), 1879, V. — Madame J. Finance (article nécrologique), 1880, III.

BRECVILLE. — Discours commémoratif sur la tombe de L. Granjon, 1881, V. — Les Pèlerinages positivistes : plan de pèlerin. parisiens, 1887, VI.

BRIDGES, J.-H. (Dr.) — Du rôle du Positivisme dans les relations occidentales et planétaires, 1878, I. — Harvey et les vivisections, 1878, II. — Discours aux funérailles de madame Ellis, 1879, II. — Prière et travail, discours, 1879, IV. — Des rapports du Positivisme avec les autres croyances actuelles, 1880, VI. — L'Irlande, l'Egypte, 1882, V. — L'Homme création de l'Humanité, 1882, VI. — Le Socialisme anglais, 1883, I. — Les limites de concordance dans le régime positif, 1885, II. — La marche de la Russie vers l'Afghanistan, 1885, IV. — Discours commémoratif sur la tombe de A. Comte, 1886, VI.

CALDESAIGUES. — Lettre sur la crise industrielle et financière, 1883, III.

CAZIN. — Deux conférences à Stenay (compte rendu analytique), 1885, VI.

CHARDOILLET, J.-F.-E. — Danton, par G. Lennox : appréciation, 1878, III. — Le centenaire du capitaine Cook, 1879, II. — Camille Desmoulins (à-propos du drame de M. E. Moreau), 1879, III. — Le théâtre et l'Occidentalité, 1879, IV. — La parenté simienne de l'homme, 1879, V. — Une découverte (sur le transformisme et ses conséquences sociologiques), 1880, II. — La fête nationale du 14 juillet, 1880, IV. — Chronique du Progrès (3 articles dont 2 de morale et 1 de polémique), 1881, VI. — Le cimetière de l'Avenir, 1882, II. — Chronique du Progrès (Rosia, Lucien, Gabrielle, Marin, Fouilles au cimetière Saint-Joseph). — Propagation du Positivisme, 1882, VI. — L'Egalité. — Les gros budgets et la fin des pauvres. — Vive Rousseau, 1883, II. — Réflexions d'un médecin de campagne sur la pratique des accouchements, 1883, III. — Un baptême républicain à Paris, 1883, III. — Le mouvement anti-vivisectionniste en France, 1883, VI. — Patience et longueur de temps, etc., 1883, VI. — La nuova antologia. — Le Consulat ouvrier de Milan, 1883, VI. — Qui trompe-t-on ici? (le Positivisme au conseil municipal de Paris), 1884, I.

COMTE, Auguste. — Voir documents et matériaux, par P. Laffitte.

CORRA, Emile. — Les loyers parisiens, 1882, V. — Le Positivisme à l'Académie (à propos de la réception de M. Pasteur), 1882, V. — La sociabilité des sauvages, 1882, VI. — L'instruction obligatoire, 1883, . — L'enseignement populaire supérieur, 1883, I. — La Religion

civique, 1883, v. — La vivisection, 1883, vi. — La civilisation chinoise, 1883, vi. — Discours commémoratifs sur la tombe d'Auguste Comte et les tombes des positivistes, 1883, vi; 1885, vi; et 1887, vi. — Les positivistes français à Londres, 1887, iv. — La diplomatie française, compte rendu analytique de trois conférences de M. P. Laffitte, 1887, v. — Plan de pèlerinages parisiens, 1887, vi. — Anniversaire de la défense de Châteaudun et discours, 1887, vi.

CROMPTON, H. — De l'organisation industrielle en Angleterre, 1878, iii. — Les armateurs de bateaux à vapeur de Liverpool, leur action dans divers troubles, etc., 1879, iv.

DATELLE, J. — Aux soi-disant sans scrupules qui nous traitent de rêveurs, 1881, vi. — La chambre syndicale des mouleurs de la région d'Anzin, 1884, ii.

DELBET (Dr). — Discours à la fête nationale à la Ferté-Gaucher, 1880, v; 1882, v. — La fête nationale au village, 1883, v. — Programme politique de candidature à la députation, 1885, vi.

DELPEY, H. — A propos de concessions faites aux Indous des droits civils et politiques..... possibilité d'étendre la même mesure aux Arabes, 1882, i. — A propos de la conférence de M. P. Laffitte sur le grand Frédéric, 1882, iii.

DENIS, H. — Lettre au congrès de la Libre-Pensée d'Anvers: L. Feuerbach et le rôle social des religions, 1885, vi.

DESCHAMPS, Paul. — Compte rendu du cinquième congrès ouvrier au cercle d'études sociales positives de Paris, 1882, ii

DUBUISSON, Paul. — Le Positivisme depuis la mort d'Auguste Comte, 1878, i. — Le matérialisme contemporain, d'après la « Philosophie » de M. André Lefèvre, 1879, ii. — La circulaire annuelle du directeur du Positivisme, 1878, iii. — Conférence pour l'inauguration du cercle des cuisiniers de Paris, 1879, iv. — Le pèlerinage civique de Versailles, 1879, v. — Le culte des morts et les cimetières, 1880, i. — J. Mahy (nécrologie), 1880, iii. — Le troisième centenaire de Camoëns, 1880, iii. — De l'unité dans le Positivisme (à-propos de la Société de l'Humanité de New-York), 1880, iv. — Question du divorce, 1880, iv. — Le Positivisme à Rouen, 1880, iv. — Le congrès ouvrier socialiste révolutionnaire de la région du centre, 1880, v. — Quelques mots au sujet de l'organisation du Positivisme, 1880, vi. — Sur les prétendus dangers présentés par les cimetières (compte rendu bibliographique), 1880, vi. — Question d'Orient et l'interpellation A. Proust, 1881, ii. — A propos de la discussion du projet de loi Naquet tendant à rétablir le divorce, 1881, ii. — La fête de l'Humanité, 1881, ii. — Le cercle des positivistes orthodoxes de Mons, 1881, ii. — La Philosophie positive par le docteur Robinet; bibliographie, 1881, iii. — Le directeur du Positivisme à Londres, 1881, iv. — La Philosophie positive d'Auguste Comte, condensée par J. Rig (appréciation de), 1881, iv. — La morale matérialiste, 1883, iii. — J.-G. Mills (article nécrologique), 1883,

iv. — Adieux, 1883, v. — L'instruction populaire supérieure et M. Spuller, 1884, iv.

EDGER, N. — Collectivisme et Positivisme; lettre, 1880, iv. — Intérêts sociaux et enseignement populaire supérieur; conférence, 1884, i.

ELLIS, H. — Le devoir filial, 1879, iii.

ESPINAS, A. — Les sociétés animales (voir Bazalgette), 1879, v.

FILI. — Adresse à J. Ferry contre le projet d'emprunt municipal, 1883, iii.

FINANCE, I. — Le Positivisme au congrès ouvrier de Lyon (deux discours), 1878, ii. — Des expositions industrielles, 1878, iii. — La loi contre les socialistes en Allemagne, 1879, i. — Le travail à la minute (lettre), 1879, i. — Le congrès ouvrier de Marseille; compte rendu et discours, 1880, i-ii. — Opinion du cercle des prolétaires positivistes parisiens sur les caisses de retraites peur les vieux ouvriers, 1880, vi. — Le congrès ouvrier du Havre : rapport à la Société positiviste, 1881, i. — Programme de la Société positiviste de Paris pour les élections municipales, 1881, i. — Programme pour les élections législatives, 1881, v. — Question tunisienne : adresse aux députés, 1881, vi. — Fondation du cercle d'études sociales des travailleurs de Saint-Dié et conférence, 1882, iv. — Adresse de la chambre syndicale des ouvriers peintres en bâtiments au conseil municipal de Paris (travaux, emprunts), 1883, iii. — Discours aux funérailles de M. F. Magnin, 1884, iii. — Pétition de la chambre syndicale des ouvriers peintres en bâtiments contre le projet d'Exposition universelle en 89, 1884, iii. — Reconstitution du cercle des Prolétaires positivistes de Paris : statuts, 1885, vi. — Lettre pour refuser la candidature aux élections législatives, 1885, vi. — Rapport annuel du cercle des Prolétaires positivistes, 1886, ii. — Lettre à M. Dautresme, protestation contre le projet d'Exposition universelle en 89, 1886, ii. — Pétition du cercle des Prolétaires positivistes contre le projet d'Exposition universelle, 1886, iii. — Edouard Machy, discours funèbre, 1887, i. — Les chambres syndicales ouvrières et les travaux de la ville : lettre au conseil municipal de Paris, 1887, i. — Arsène Clair : discours funèbre, 1887, ii. — Deuxième rapport annuel du cercle des Prolétaires positivistes de Paris, 1887, iii. — Troisième rapport annuel, *id.*, 1888, iii.

FOUCART, J.-B. — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1878, vi; 1879, vi. — La Toussaint, poème, 1878, ii. — Le projet Dufaure sur le droit d'association, 1880, iv. — Discours aux funérailles de madame Robinet, 1881, vi. — La Cité nouvelle, poésie, 1884, iii. — La religion de l'Humanité, conférence au Havre, 1884, iii.

FOUCART, Paul. — Le centenaire de Voltaire (deux conférences), 1878, iii-iv. — La statue de Charlemagne, 1879, iii-iv. — Viollet-le-Duc (nécrologie), 1879, vi. — Sophie Germain, 1880, iii-v. — Les dessins de Viollet-le-Duc à l'hôtel-de-Ville, 1880, iv. — De la fonction in-

dustrielle des femmes, 1881, I-III. — La République et le Prolétariat, 1881, IV. — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1881, VI. — Louis Cons (nécrologie), 1882, I. — Discours à l'inauguration du monument funèbre de L. Cons, 1883, I. — Etude sur Diderot, programme et plan, 1884. I. — Diderot et son siècle (en collaboration avec M. P. Laffitte), 1884, II-III-IV. — Note sur le travail des femmes en France, 1884, V. — Antoine Wateau et centenaire d'Antoine Wateau, 1884, VI. — Les caisses de retraites pour la vieillesse, conférences, 1885, I. — Le square Wateau à Valenciennes, 1885, II. — Les salons du XVIII[e] siècle (deux conférences), 1885, III. — Les ouvroirs laïques, mémoire lu au 5[e] congrès de la ligue de l'enseignement à Lille, 1885, IV. — Le gaspillage financier sous l'ancien régime : conférences, 1885, V. — Une fermière générale, madame d'Epinay, conférence, 1886, II. — La prise de la Bastille : conférence, 1886, VI. — Les enfants héroïques, conférence, 1888, III. — Rapport au cercle des Prolétaires positivistes parisiens comme délégué au congrès international rationaliste de Londres, 1888, I. — Etex (étude sur), 1888, V.

FOURÈS, Elie. — Le midi à Paris : M. Laffitte (article biographique), 1886, VI.

GAZE. — Discours aux funérailles de M[lle] Pauline Colombié, 1881, IV.

GOUGE, A. — Le chemin de fer métropolitain de Paris devant la société des ingénieurs civils, 1884, III.

HADERY, A. — La fête nationale du 14 juillet à Saint-Lothain, 1880, V. — Auguste Comte à l'Académie; appréciation du discours de réception de M. Pasteur, 1882, V. — De l'importance de l'utilisation des vidanges des villes et des campagnes, 1885, IV.

HARDOUIN, F. — Quelques mots sur le divorce, 1879, IV. — De l'impôt, 1883, I.

HARRISON, F. — Le congrès ouvrier français, 1878, II. — Le Positivisme et le Matérialisme, 1878, III. — Georges-Henry Lewes : art. nécrologique, 1879, II. — Bulletin de Grande-Bretagne, 1879, V, VI; 1880, I, III, V, VI; 1881, II, III, V; 1882, I. — La loi martiale à Caboul, 1881, I. — Le présent et l'avenir, 1883, III. — James C. Geddes (nécrologie), 1883, III. — Pétition du Comité positiviste anglais sur la question de l'opium, 1883, III. — La situation en Irlande, 1882, I. — Gambetta : conférence à Newton-Hall, 1883, II. — Rapport sur la situation du Positivisme en Angleterre, 1883, III. — La Société positiviste de Londres à Newton-Hall, 1884, I. — Le nouveau calendrier des grands hommes : plan-programme, 1884, III. — La fête des morts et de l'Humanité en Angleterre, 1884, III. — Rapport annuel sur le Comité positiviste de Londres, 1884, III. — Refus de candidature à la Chambre des communes, 1884, IV. — Polémique avec M. Herbert Spencer; le fantôme de la religion; métaphysique agnostique ; M. H. Spencer et l'agnosticisme, 1885, I, II, IV, et 1886, II. — Rapport sur le fonctionnement du Comité positi-

viste de Londres, 1886, III. — Le pèlerinage britannique à Paris, 1886, V. — La situation de la France : lettre, 1887, III. — Rapport du Comité positiviste de Londres (Newton-Hall), 1887, III. — La bibliothèque positiviste d'Auguste Comte, 1887, V. — La célébration d'un mariage positiviste à Newton-Hall, 1887, V.

HARRISON, Mme. — *In memoriam :* éloge de Mme Robinet.

HIGGINSON, Ch. — Le Positivisme et la Bible : résumé de trois conférences de M. Bridges, 1885, VI, et 1886, I, III. — Les sciences, leur nature et leur développement : résumé de douze conférences, 1886, I. — Bulletin de Grande-Bretagne : protestation contre l'intervention de la police dans les meetings socialistes, 1886, I.

HUTTON, Henry-Dix. — Le Positivisme en Irlande (voir Boell) : l'Humanité véritable objet de foi, de culte et de dévouement, 1881, V. — Une lettre sur la crise irlandaise : appréciation et résumé, 1882, III.

INGRAM, J.-K. — Le travail et les travailleurs, 1881, II.

JABELY (Dr). — Réflexions à propos du nouveau projet de loi sur l'exercice de la pharmacie, 1881, VI.

JAMESON, A. — L'Ecosse et M. Gladstone, 1880, IV.

JEANNOLLE, Ch. — Nécessité d'une nouvelle réglementation des industries dangereuses, 1878, II. — Réflexions à propos de la dernière fête nationale, 1878, III. — De l'éducation publique en France, 1880, II. — La loi sur l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1880, IV. — De l'enseignement secondaire des jeunes filles, 1881, I. — Algérie et Tunisie, 1881, VI. — Hommage spécial de la bibliothèque positiviste aux morts illustres de la Libre-Pensée, 1882, I. — La Bourse du travail et la participation des ouvriers dans les entreprises de travaux publics, 1882, V. — De l'élection des juges : réflexions sur le discours de M. J. Roche, 1883, II. — Le Positivisme et les sociétés de Libre-Pensée ; réponses aux questions du congrès : 1° programme intégral d'instruction ; 2° le meilleur moyen de combattre une religion quelconque ; 3° les droits et le rôle de la femme dans la démocratie ; 4° capital et travail, de la meilleure solution de la question sociale ; 5° de la suppression des armées permanentes, 1885, I, II. — De la suppression du baccalauréat, 1885, II. — De l'utilisation des vidanges, par Hadery : appréciation, 1885, IV. — L'enseignement supérieur et le Positivisme, 1885, IV. — De l'esprit de gouvernement dans la démocratie, 1885, IV. — Discours commémoratif sur la tombe de Mme Robinet et tombes sacrées, 1885, VI, et 1886, VI. — Réception du Président de la République à Mont-sous-Vaudrey, 1887, V. — Deux soirées familiales positivistes à Paris, 1888, III. — Discours sur la tombe d'Auguste Comte, 1888, VI.

JUNDZILL, Ch. — A Auguste Comte : poésie, 1882, VI.

KAINES (Dr). — Premier rapport annuel de la Société positiviste du Nord de Londres, 1888, I.

KEUFER, Auguste. — Le quatrième congrès régional de l'Union fédérative du Centre, compte rendu, 1883, IV. — Dangers de l'introduction des femmes comme compositrices typographes : conférence, 1884, I. — Manifeste des prolétaires positivistes de Paris pour les élections municipales, 1884, IV. — Rapport sur l'Exposition de Boston, 1885, I. — Discours commémoratif sur les tombes de Mmes Clotilde de Vaux et Robinet, 1886, VI. — Congrès annuel de l'Union fédérative du Centre : compte rendu, 1887, V. — Discours à une fête en l'honneur de M. Laffitte donnée par le Cercle d'études sociales, 1884, III. — Rapport sur l'Exposition de Boston, 1885, I. — Discours aux funérailles de F. Magnin. — Le huitième congrès du parti ouvrier, 1888, I. — Le chemin de fer métropolitain de Paris, 1888, I. — Rapports des délégués du Cercle des prolétaires positivistes au Congrès du parti ouvrier en 1888, 1888, VI. — L'Heureux : article nécrologique, 1888, VI.

KIRCHMAN. — Parallèle entre la philosophie d'Auguste Comte et la philosophie du *Faust* de Gœthe, 1884, IV.

KRAUSE, A. — Protestation des Positivistes havrais contre la candidature du citoyen Lefèvre, 1881, V.

KUN, S. — Le programme de l'avenir, 1885, III.

LACORD. — Discours aux funérailles de Mme Robinet, 1881, VI.

LAFFITTE, Pierre. — Nécessité de l'intervention du Positivisme dans l'ensemble des affaires humaines, 1878, I. — La guerre turco-russe, 1878, II. — Les travaux publics et M. Freycinet, 1878, II. — Question d'Orient, 1878, III. — Circulaire annuelle, 1878, III. — Vue d'ensemble sur l'état de la religion positive, ses progrès, ses besoins : discours, 1878, IV. — Sur l'évolution sociale en Occident et spécialement en France depuis le moyen âge, 1878, IV. — De la division des deux pouvoirs, et spécialement du rôle de la femme dans l'état normal, 1879, I. — La Roumélie orientale et la diplomatie européenne, 1879, III. — La politique anglo-française en Egypte, 1879, IV. — Observations sur la procédure parlementaire à propos de la proposition Naquet relative au divorce, 1879, IV. — De l'aménagement des eaux dans ses rapports avec la géographie : article bibliographique, 1879, V. — Des devoirs professionnels, 1879, VI. — Considérations générales sur l'ensemble de la politique républicaine, 1880, I. — Discours pour l'incorporation de M. Piéton, 1880, II. — Considérations générales à propos d'un incident au conseil municipal de Paris, 1880, II. — De l'Union communale : discours, 1880, III. — L'Etat et la Commune, 1880, IV. — La question sociale et les travaux de Paris, 1881, I. — Considérations générales sur l'ensemble de la politique extérieure de la France, 1881, I. — H. d'Olier : discours funèbre, 1882, II. — Le sacrement de la destination (discours pour conférer le), 1881, III. — A propos du discours prononcé par Gambetta à la Sorbonne, 1881, I. — Question chinoise, 1881, III. — J.-S, Bazalgette : discours nécrologique, 1881, IV. — De

l'Union nationale : discours, 1881, v. — La diplomatie française (compte-rendu de trois conférences), 1881, v. — Considérations sur la question islamique et la politique de la France à cet égard, 1881, v. — Discours funèbre : Mme Robinet, 1881, vi. — Discours pour conférer le sacrement de la destination à M. Krause, 1882, i. — De l'enseignement populaire supérieur, 1882, i. — Spinoza et la Hollande, 1882, ii. — Le quatrième centenaire de Louis XI, 1882, ii, et 1883, iv. — Louis XI : conférence, 1884, i. — Du rôle des individus en politique, 1882, ii. — Protestation contre le renversement du ministère du 14 novembre, 1882, ii. — Adresse à Gambetta par la Société positiviste de Paris, 1882, ii. — Toussaint-Louverture : leçon rédigée par P. Dubuisson, 1882, iv. — De l'institution subjective de la sociologie par la prépondérance de la morale, 1883, i. — De la Commune et spécialement de l'organisation municipale en France, 1883, i. — Gambetta (article nécrologique), 1883, i. — Conférence sur Gambetta, 1883, vi. — Le Fétichisme (rédaction Corra), 1883, iii. — Richelieu : leçon (rédaction Delpey), 1883, iv. — Célébration du centenaire de Diderot, formation d'un comité, circulaires, 1884, ii. — La célébration du centenaire de Diderot : discours, 1884, v. — Diderot et son siècle (en collaboration avec M. P. Foucart), 1884, ii, iii, iv. — Le nouveau calendrier des grands hommes, par F. Harrison (bibliographie), 1884, iii. — La politique planétaire, 1884, iii. — Inauguration de la statue de Gambetta à Cahors : discours, 1884, iv. — Port-Royal : pèlerinage à..., 1884, vi. — Le centenaire de 89 et le projet d'Exposition universelle, 1885, i. — Commémoration funèbre de A. Hadery, 1884, v. — Traduction en allemand de la condensation J. Rig de la Philosophie positive (bibliographie) et en portugais par Texeira Bastos (bibliographie), 1883, vi. — Des dangers de l'action de l'Occident sur le reste de la planète, 1885, i. — De la stabilité ministérielle, 1885, i. — De l'électorat, 1885, ii. — De l'électorat des femmes, 1885, iii. — La chute du ministère Ferry, 1885, iii. — Du public politique, 1885, iv. — Danton et les massacres de septembre par A. Dubost (article bibliographique), 1885, iv. — La rue A. Comte, 1885, iv. — De l'invention du calcul infinitésimal : 1° du calcul différentiel, 1885, v et 1886, ii. — Conseils motivés sur les élections législatives, 1885, v. — De l'enseignement positiviste populaire supérieur, 1886, ii. — De l'enseignement de l'histoire des sciences, 1886, ii. — Gustave d'Eichthal (article nécrologique), 1886, iii. — Considérations générales sur la Philosophie troisième (encyclopédie concrète), 1886, vi. — Centenaire de Frédéric II, 1887, i. — Appréciation de Buffon (Philosophie troisième), 1887, iv. — Ch. Cauzard (nécrologie), 1887, iv. — Hoche et Quiberon : à propos d'un poëme de M. L. Durocher, 1887, v. — Gabriel Robinet (nécrologie : discours funèbre), 1887, v. — Réponses à quelques objections sur le Positivisme, 1888, i. — La célébration de l'anniversaire de la bataille d'Iéna, 1888, ii. — A propos

d'un article du *National*, 1888, III. — Hoche, 1888, V. — Inauguration de la statue de Gambetta à Paris, 1888, V. — La révision de la Constitution, 1888, VI. — Nécessité de l'effort sur soi pour s'améliorer : discours, 1888, VI. — *Documents et matériaux* sur la vie et les œuvres d'Auguste Comte (voir *Matériaux*). — Cours rédigés de Philosophie première, morale théorique, pratique. — Plan, programme de cours (voir *Matériaux*, *Cours*, *Plan*).

LAGARRIGUE, J. — Une revue positiviste en Portugal, 1879, II. — Une conversion à la religion de l'Humanité, 1879, III. — Le Positivisme au Brésil, 1879, III, et 1881, VI. — Le Positivisme au Mexique, 1881, II. — Le culte positiviste au Brésil, 1881, III. — Le troisième centenaire de Camoëns, 1880, V. — Calderon de la Barca et Centenaire de... 1881, IV, V. — Deux thèses positivistes à Rio de Janeiro, 1882, II. — Bulletin du Chili, 1882, VI. — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1882, VI. — Discours pour conférer le sacrement de présentation à Rio de Janeiro, 1883, VI.

LAPORTE, Emile. — Du marchandage à propos d'une lettre des ouvriers selliers au ministre de la guerre, 1879, I. — Compte rendu du congrès de Reims, 1882, II. — Le déisme obligatoire devant le conseil général de la Seine, 1883, I. — Les travaux de Paris : lettre à l'*Opinion*, 1884, I,

LECOMTE. — La Révolution et M. Taine, appréciation bibliographique, 1878, III. — La diplomatie française, 1879, I, III. — Mémoires du prince de Metternich, appréciation bibliographique, 1880, III. — Danton et la politique contemporaine de A. Dubost, appréciation bibliographique, 1880, IV.

LEMONNIER. — Adresse de la Ligue internationale de la paix à MM. les membres de la Conférence égyptienne, 1884, IV.

LEMOS, Miguel. — Bulletin du Brésil, 1880, III; 1881, I, III, IV, V; 1882, I, II, III, V, VI. — Bulletin du Mexique, 1883, I, II, V. — Rapport sur la situation du Positivisme au Brésil, 1883, III, IV. — Luis de Camoëns, appréciation de sa vie et de son œuvre dans leur rapport avec l'ensemble de l'évolution portugaise, 1880, V, VI, et 1881, I, II. — Protestation contre le projet de création d'une Université au Brésil, 1881, II. — Protestation de la Société positiviste de Rio contre les principes émis par M. S. de Mendonça, 1881, V. — Sainte Thérèse, 1883, I.

LENEVEU, H. — L'édilité parisienne : lettre à la commission municipale de voirie, 1879.

LINDESTROM, H. (Mlle). — Le Dr Nyström et ses luttes philosophiques, 1888, II.

LONCHAMPT, Joseph. — Discours commémoratifs sur les tombes des Positivistes, 1879, VI; 1880, VI; 1884, VI.

MAHY, Jules. — Fête universelle des morts : poésie, 1879, I. — M. Sully-Prudhomme et son poème « la Justice », appréciation, 1878, III. —

Du mode de nomination de la magistrature assise, projet J. Favre, 1879, III. — La liberté de l'enseignement supérieur et la loi Ferry, 1879, IV. — A propos de Lakanal, 1879, V. — La vie meilleure de M. de Pomairols, appréciation, 1879, V. — Du colportage des livres et des gravures, 1879, V. — Du mariage et du divorce, 1879, VI. — Quelques mots sur la peine de mort, 1880, I.

MAGNIN, Fabien. — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1878, IV. — Questions sociales. — De l'organisation industrielle et de ses rapports avec toutes les autres branches de l'activité sociale : 1re partie : les grèves, 1878, I ; 2e partie : les services, 1879, I, II ; 1880, I, IV ; 1881, III ; 3e partie : le prolétariat, origines, principales causes de son développement, etc., 1881, VI ; 1882, V ; 1883, II. — Acte de transmission de la présidence de la Société positiviste de Paris à M. I. Finance, 1880, VI. — Protestation de la Société positiviste contre la guerre en Egypte, 1882, V. — Rapport en 1848 à la Société positiviste par la commission chargée d'examiner la question du travail, 1883, V. — Protestation de la Société positiviste contre l'expédition tunisienne, 1881, VI. — Projet de programme pour le congrès ouvrier de Marseille, 1879, III.

MARC, Eugène. — La célébration du centenaire de Diderot, à Nîmes, compte rendu, 1885, I.

MEHAY. — L'écriture chimique, 1884, V, VI ; 1886, I, III, V, VI ; 1887, I, II, III.

MIGNONEAU. — Manifeste positiviste affiché à propos du divorce, 1882, II. — Du gouvernement et de ses attributions actuelles (affiche), 1882, III. — Manifeste électoral, 1885, VI. — La question financière, lettre à M. Fernand Faure, 1887, III. — Lettre de Mme de Pompadour à Diderot, 1888, III. — Rectification à l'article précédent, 1888, V. — Pèlerinage au château de Michel Montaigne, 1888, V.

MONIER, Camille. — Les devoirs nouveaux qu'introduit dans le monde le Positivisme, 1878, II, et 1879, IV. — La presse et la finance, 1881, III. — La décoration du Panthéon, 1879, V. — La question économique : le rapport sur l'Exposition de Boston, 1884, II. — Une statue d'Auguste Comte à Montpellier, 1885, III. — A propos du congrès de la Libre-Pensée de Liège, 1886, II. — Le journal *le Soleil* et un discours funèbre à Vervins, 1887, I.

MORISON, Cotter-James. — Appréciation anglaise de Jeanne d'Arc, 1879, I, II. — Saint Bernard, abbé de Clairvaux, 1883, IV.

NYSTROM, A. (Dr). — Le Positivisme au Congrès ouvrier de Stockholm, 1879, V. — Bulletin de Suède, 1880, II, III, V, VI ; 1881, II, III, IV, V ; 1882, I, II, V ; 1883, II, V ; 1884, III. — Adresse de condoléance à M. Spuller après la mort de Gambetta par la Société positiviste de Stockholm, 1884, II. — Histoire de la civilisation, 1888, III.

OTTER, Francis. — La Révolution française : conférence à Londres, 1883, III.

PAEPE (De) (Dr). — L'enseignement supérieur et le Positivisme, 1885, IV.

PAGÈS. — Auguste Comte et la vétérinaire, 1882, VI. — Bourgelat : conférence, 1884, VI.

PELLETAN, E. — L'inauguration de la statue de Gambetta à Paris, 1888, V. — Discours sur la tombe de Clotilde de Vaux, 1888, VI.

PÉTILLON. — Les Bordelais à Paris : article bibliographique sur M. P. Laffitte, 1887, IV.

PICAUD, A. — L'invention des allumettes chimiques, par le Dr Sauria, 1888, II.

POMAIROLS (de), Ch. — « La vie meilleure », 1879, V. — « L'art humain », sonnet, 1880, II. — « Les humbles fonctions », 1881, I. — « Le présent et l'avenir », poésies, 1881, II.

REYNOUARD. — Le cinquième congrès régional de l'Union fédérative du centre : compte rendu, 1884, IV. — Discours commémoratif sur la tombe de F. Magnin, 1884, VI.

REHM. — Toujours les cimetières : à propos d'une discussion au conseil municipal de Paris, 1882, III.

ROBINET (Dr). — La politique intérieure de la France, 1878, I. — Le ministre de la guerre et la République, 1878, III. — Le centenaire de Rousseau, 1878, III. — Le rétablissement de l'ordre dans la presqu'île des Balkans, 1878, IV. — Le monument de Bougival, 1878, IV. — La statue de l'empereur, 1878, IV. — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1878, IV. — Nos souhaits pour l'année 1879, 1879, I. — L'avènement de la République, 1879, II. — Finissons Paris : observations sur l'édilité contemporaine, etc., 1879, II. — L'attentat de Saint-Pétersbourg, 1879, III. — Les Tuileries, 1879, III. — Encore l'emprunt municipal de Paris, 1879, IV. — Bulletin de France, 1879, VI. — La République française à l'extérieur et M. Littré, 1880, II. — Les congrégations et l'enseignement, 1880, III. — Qui trompe-t-on ici ? à propos d'une conférence à Saint-Pétersbourg, 1880, III. — Questions sociales : les grèves, l'union fédérative des ouvriers, 1880, IV. — Les avant-coureurs de la Révolution, 1880, V. — Avant la rentrée des Chambres, 1880, VI. — Les élections municipales de Paris, 1881, II. — La politique coloniale, 1881, III. — Littré et le Positivisme, 1881, IV. — Midhat-Pacha, 1881, IV. — Une statue à Danton, 1881, VI. — France : bulletin, 1881, VI. — La morale laïque, 1882, I. — L'ennemi public : à propos de la chute de Gambetta du ministère, 1882, II. — Haïti, 1882, III. — Encore la vénalité de Danton, 1882, III. — La guerre, 1882, III. — La mort de Garibaldi, 1882, IV. — La situation politique, 1882, V. — Le jugement d'Arabi, 1882, VI. — Rousseau *for ever!* 1883, I. — Gambetta positiviste, 1883, II. — La République d'Haïti et ses visiteurs, par le Dr L.-J. Janvier : appréciation bibliographique, 1883, II. — L'armée coloniale, 1883, V. — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1883, VI.

— En démocratie : où allons-nous? 1883, VI. — Pour les nègres : lettre à M. de Bismarck, président de la confédération africaine, 1885, II. — La fête de Jeanne d'Arc (organisation d'un comité républicain pour célébrer la), 1887, IV. — La maison de Danton, 1887, V.

ROBINET, Gabriel. — Vœu au conseil général de la Seine pour la suppression du timbre sur les affiches non commerciales, 1882, IV.

SAINT-DOMINGUE. — Discours commémoratif sur la tombe de F. Magnin, 1886, VI. — Arsène Clair : discours funèbre, 1887, II.

SAURIA, Ch. (Dr). — Le général Mallet, 1883, II. — Une statue au général Mallet et lettre de M. Victor Considérant, 1884, II. — Hadery : nécrologie, 1884, V. — Réflexions sur la crise agricole, 1885, III. — Transformation de la plaine de Poligny en jardins maraîchers, 1885, IV. — Discours au comice agricole de Poligny, 1888, I.

SIMON, H. — Les spiritualistes, 1885, V.

VAILLANT. — Articles nécrologiques sur H.-G. Karser, H. Bessot, P.-J. Valat. — La fete de Jeanne d'Arc à Rouen, 1882, IV. — Vœu au conseil général sur la suppression du timbre sur les affiches non commerciales, 1882, IV. — Un opuscule inédit d'Auguste Comte publié dans la revue « la Critique philosophique », 1882, V et 1883, V. — Le Positivisme au palais Mazarin, 1882, V. — La fête nationale dans le VIe arrondissement, 1882, V. — Vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Auguste Comte, 1882, VI. — La question du Soudan au conseil municipal de Paris, 1883, IV. — La fête de Jeanne d'Arc à Rouen, 1883, IV. — Une page inconnue de la Révolution de 1848, 1883, V. — Note sur l'Exposition et le placement à l'hôpital des Enfants-Trouvés de Jean-le-Rond (d'Alembert), 1885, V.

VELLY, F. — La question du divorce : réponse à la réponse de M. Naquet, 1880, III. — Pierre Airault : ordre et instruction judiciaire. — — Progrès de la procédure en France, ouvrage de Victor Jeanvrot, analyse bibliographique, 1882, I. — La réforme judiciaire, 1883, I.

DEUXIÈME PARTIE

Questions traitées

ABSTRACTION. — Théorie de l'... (**Cours de Philosophie première**) (1), 1878, II.

ACTIVITÉ. — Théorie de l'... (**Cours de morale théorique**), 1885, V, VI. — Loi d'évolution (**Cours de Philosophie première**), 1887, VI.

ADOLESCENCE. — Théorie de l'... (**Cours de morale pratique**), 1886, V.

ADMISSION. — (**Sacrement** d'), 1886, V.

AFFECTIVE (Vie). — **Personnalité, Sociabilité, Moralité** (**Cours de morale théorique**), 1885, IV.

AFGHANISTAN. — La question de l'... *Beesly*, 1878, IV. — Protestation contre la guerre de l'..., 1879, I. — La loi martiale à Caboul : *F. Harrison*, 1880, I. — Adresse au duc de Westminster : *F. Harrison*, 1880, II. — La marche de la **Russie** vers l'..., *Dr Bridges*, 1885, IV.

AGITATION. — Théorie de l'... (**Philosophie première**), 1887, IV.

AGNOSTICISME. — Métaphysique agnostique, polémique entre MM. F. Harrison et H. Spencer, 1885, I, II, IV. — M. Spencer et l'agnosticisme : *F. Harrison*, 1886, II.

AGRICOLE. — Réflexions sur la **crise** agricole : *Ch. Sauria* et *Camille Monnier*, 1885, III. — Discours au Comice agricole de Poligny : *Dr Ch. Sauria*, 1888, I. — **Travail** agricole et rapports entre **ouvriers** des villes et des campagnes : *I. Finance*, 1878, II.

ALEMBERT D'. — Note sur l'exposition et le placement à l'hôpital des Enfants trouvés de Jean-le-Rond : *Vaillant*, 1885, V.

ALGÉRIE. ARABES. — Algérie et **Tunisie** : *Ch. Jeannolle*, 1881, VI. — Concessions de droits civils et politiques à faire aux Arabes : *Delpey*, 1882, I. (Voir **Islamisme, Colonies, Soudan, Orient, Egypte**, etc.).

ALLEMAGNE. — Relations d'Auguste Comte avec l'Allemagne (matériaux) : *P. Laffitte*, 1882, II. — La **loi** contre les **socialistes** en Allemagne, 1879, I.

AMÉNAGEMENT. — De l'... des eaux dans ses rapports avec la géographie, etc. : *P. Laffitte* (voir **Bibliographie**), 1879, IV.

ANNIVERSAIRE. — De la défense de Châteaudun (discours) : *E. Corra*, 1887, VI. — La célébration de l'anniv... de la bataille d'Iéna : *P. Laffitte*, 1888, II. — Célébration du 25e anniv... de l'avènement de M. Laf-

(1) Les mots imprimés en caractères spéciaux sont ceux auxquels le lecteur devra se reporter pour avoir le renseignement qu'il désire.

fitte à la direction du Positivisme, 1883, II. — Le 90e anniv... de la naissance d'Auguste Comte : 1888, III. — Anniv. de **Hoche** : *E. Antoine*, 1888, V (voir **Fête, Commémoration, Centenaire**, etc.).

APPRENTISSAGE. — Théorie de l'... (**Cours de morale pratique**), 1886, V.

ARBITRAGE. — Les armateurs de bateaux à vapeur de Liverpool, etc. : *H. Crompton*, 1879, IV.

ARMÉE. — De la suppression des armées permanentes : *Ch. Jeannolle*, 1885, II. — L'armée **coloniale** : Dr Robinet, 1883, V.

ARTS. — Qui agissent sur l'homme; leurs relations avec la **morale** (**Cours de morale pratique**), 1886, I.

ASSOCIATION. — Le projet Dufaure et le droit d'..., 1880, IV. — Des associations **coopératives** : discours : *I. Finance*, 1880, II.

AVENIR. — Le **Présent** et l'Avenir, discours : *F. Harrison*, 1880, III. — Le programme de l'avenir : *S. Kun*, 1885, III.

BACCALAURÉAT. — De la suppression du..., *Ch. Jeannolle*, 1885, II.

BASTILLE. — La prise de la..., conférence, *P. Foucart*, 1886, VI.

BERNARD Saint-. — Saint Bernard, abbé de Clairvaux : *C. Morison*, 1883, IV.

BIBLE. — Le **Positivisme** et la... : *Dr Bridges* et *Ch. Higginson*, 1885, I et 1886, III.

BIBLIOGRAPHIE (1). — TAINE, La Révolution française : *Lecomte*, 1878, III. — G. LENNOX, Danton : *Chardoillet*, 1878, III. — Dr ROBINET, Le procès des Dantoniens : *E. Boudeau*, 1879, V. — A. DUBOST, Danton et la politique contemporaine : *Lecomte*, 1880, IV. — A. DUBOST, Danton et les massacres de septembre : *P. Laffitte*. — Dr ROBINET, Mémoires sur la vie privée de Danton : *Vaillant*, 1884, IV. — AULARD, Les grands Français : *Vaillant*, 1884, IV. — Dr ROBINET, Danton émigré, recherches sur la diplomatie de la République, 1886, VI. — Dr SAURIA, Pièces et documents historiques sur les généraux Sauria et Malet : *P. Dubuisson*. — ESPINAS, Les sociétés animales : *Dr Bazalgette*, 1879, V. — CH. DE POMAIROLS, La vie meilleure : *J. Mahy*, 1879, V. — DE METTERNICH (prince), Mémoires du... par son fils : *Lecomte*, 1880, III. — SULLY-PRUD'HOMME et son poème « la Justice » : *J. Mahy*, 1878, III. — Une revue positiviste en Portugal : *J. Lagarrigue*, 1879, II. — VIOLLET-LE-DUC, Les dessins à l'Hôtel-de-Ville : *P. Foucart*. — COTARD, L'aménagement des eaux et de ses rapports avec la géographie, etc. : *P. Laffitte*, 1879, IV. — P. LAFFITTE et Dr ROBINET, La Révolution française : *P. Dubuisson*, 1880, VI. — G. ROBINET, Sur les prétendus dangers présentés par les cimetières : *P. Dubuisson*, 1880, VI. — V. JEANVROT, Une appréciation de Hobbes : *P. Dubuisson*, 1881, I. — Dr ROBINET, La Philosophie positive : *P.*

(1) Les noms des auteurs dont les écrits ont été analysés dans la « Revue » sont imprimés en petites capitales et précèdent immédiatement le titre de leurs ouvrages ; le nom du rédacteur qui apprécie est en italique.

Dubuisson, 1881, II. — V. JEANVROT, Pierre Ayrault et les progrès de la procédure criminelle en France : *F. Velly*, 1882, I. — H. D'OLIER, Table analytique du système de politique positive : 1882, I. — Deux thèses positivistes à la Faculté de médecine de Rio : *J. Lagarrigue*, 1882, II. — Dr JANVIER, La république d'Haïti et ses visiteurs : *Dr Robinet*, 1883, II. — KIRCHMANN, La traduction en allemand de la condensation de J. Rig, de la Philosophie positive : *P. Laffitte*; TEXEIRO-BASTOS, en portugais : *P. Laffitte*, 1883, VI. — F. HARRISON, Le nouveau calendrier des grands hommes : *P. Laffitte*, 1883, VI. — DIDEROT, Les Eleutheromanes : *Vaillant*, 1884, V. — TH. STANTON, Note sur le travail des femmes en France : *P. Foucart*, 1884, VI. — BARTON, La religion du sens commun : *P. Boell*, 1886, II. — Dr JABELY, Propagande de morale positive, Solutions sociales du Positivisme : *P. Laffitte*, 1888, I. — N. CALL, Traduction du discours préliminaire sur l'esprit positif : *P. Laffitte*. — Dr A. NYSTROM, Histoire de la civilisation : *Ch. Jeannolle*, 1888, III. — F. HARRISON, Olivier Cromwel : *P. Laffitte*, 1888, IV. — C. MONIER, Exposé populaire du Positivisme : *Ch. Jeannolle*, 1888, IV. — G. ESCANDE, Hoche en Irlande : *P. Laffitte*, 1888, V.

BIBLIOTHÈQUE. — La Bibl... positiviste d'Auguste Comte : *F. Harrison*, 1887, V. — Des éditions successives de la Bibl... positiviste d'Auguste Comte : *P. Laffitte*, 1888, III. — Bibl... positiviste de la rue Réaumur (voir **Documents historiques**, 2e partie).

BLAINVILLE DE. — Relations de... avec Auguste Comte (Voir **matériaux**).

BIOGRAPHIES. — Voir **Documents historiques, matériaux**.

BOURGELAT. — Conférence sur... : *Pagès*, 1884, IV.

BOURSE. — **La bourse** du travail, etc. : *Ch. Jeannolle*, 1882, V.

BRÉSIL. — Voir aux **documents historiques** les bulletins de MM. *M. Lemos* et *Lagarrigue*.

BRITANNIQUE. GRANDE-BRETAGNE. — **L'empire** britannique : *Beesly*, 1879, IV. — Bulletins de Grande-Bretagne par MM. *Beesly* et *F. Harrison* (Voir **documents historiques**).

BUDGET. — Deux articles d'Auguste Comte en 1819 (Voir **matériaux**), 1883, VI. — Les gros budgets et la fin des pauvres : *Chardoillet*, 1883, II.

BUFFON. — Appréciation : extrait du **Cours de Philosophie troisième** : *P. Laffitte*, 1887, IV.

CAISSES DE RETRAITES. — Opinion du **Cercle** des prolétaires positivistes sur les..., *I. Finance*, 1880, VI. — Les caisses de retraites pour les vieux ouvriers : conférence, *P. Foucart*, 1885, I.

CALCUL. — De l'invention du calcul infinitésimal : Calcul différentiel : *P. Laffitte*, 1885, V, et 1886, II.

CALDERON DE LA BARCA. — Etudes littéraires et biographiques, et **Centenaire** de... : *J. Lagarrigue*, 1881, IV, V.

CALENDRIER DES GRANDS HOMMES. — (Voir **Bibliographie**), 1883, VI. — Première édition inédite du Calendrier positiviste d'Auguste Comte (Voir **Matériaux**), 1888, IV.

CAMOENS (LUIS DE). — Appréciation de sa vie et de son œuvre dans leur rapport avec l'ensemble de l'évolution portugaise : *M. Lemos*, 1880, V, VI, et 1881, I, II (**Centenaire**).

CANDIDAT. CANDIDATURE. — Protestation des positivistes havrais contre la candidature du citoyen Lefèvre : *A. Krause*, 1881, V. — Candidature d'Auguste Comte au poste d'inspecteur du commerce, 1880, VI (**Matériaux**) ; — à la chaire d'analyse et de mécanique rationnelle à l'Ecole polytechnique (**Matériaux**), 1887, VI. — Lettre pour refuser la candidature à la Chambre des communes : *F. Harrison*, 1884, IV. — Lettre de refus de candidature à la députation : *I. Finance*, 1885, VI. — Candidature à la députation : programme politique : *Dr Delbet*, 1885, VI.

CAPITAL et **travail**. — (Voir **Travail**, voir **Social**), 1885, II. — Voir **Congrès**,, voir **Question sociale**.

CENTENAIRE. — Le centenaire de **Rousseau** : *Dr Robinet*, 1878, III ; — de **Voltaire** : *P. Foucart*, 1878, III, IV ; — de **Camoëns** : *P. Dubuisson* et *J. Lagarrigue*, 1880, III, V ; — de **Calderon de la Barca**, à Rio, 1881, IV, V ; — de **Louis XI** : *P. Laffitte*, 1882, II ; 1883, IV et 1884, I ; — du **capitaine Cook** : *Chardoillet*, 1879, II ; — de **Spinoza** : *P. Laffitte*, 1882, II ; — de **Diderot**, 1884, II, III ; 1884, V et 1885, I ; — de **Guillaume d'Orange**, 1884, V ; — de **A. Wateau** : *P. Foucart*, 1884, VI et 1885, II ; — de 89 et projet d'exposition, 1885, I, 1886, II ; — du grand **Frédéric**, 1887, I.

CERCLE. — Cercle des **prolétaires** positivistes de Paris, 1880, VI ; 1882, II ; 1885, I, VI ; 1886, II ; 1887, III et 1888, III. — Fondation d'un cercle d'études sociales des travailleurs à Saint-Dié : *I. Finance*, 1882, IV. — Cercle des cuisiniers de Paris, inauguration et discours, 1879, IV. — Cercle des positivistes orthodoxes de Mons, 1882, II. — Cercle d'études positives à Nouméa : *Bardoulet*, 1888, III.

(Voir : **Comité**, **Société**, **Chambres**, **Congrès** et **Documents historiques**.)

CHAMBRES. CHAMBRES SYNDICALES. — Des Ch. synd. **ouvrières**, discours au congrès de Marseille : *I. Finance*, 1880, II. — Avant la rentrée des Chambres : *Dr Robinet*, 1880, VI. — Adresse de la Ch. synd. des peintres en bâtiments : *I. Finance*, 1883, III. — Pétitions de la Ch. synd. des peintres en bâtiments contre le projet **d'exposition** en 89 : *I. Finance*, 1883, III ; 1884, I ; 1886, II. — La Ch. synd. des mouleurs de la région d'Anzin : *J. Datelle*, 1884, II. — Les Ch. synd. **ouvrières** et les **travaux** de Paris : *I. Finance*, 1887. I.

CHARLEMAGNE. — La **Statue** de... : *P. Foucart*, 1879, III, IV.

CHILI. — Bulletin du... : *J. Lagarrigue*, 1882, VI.

CHIMIE. — Aperçus sur la Chimie (**Bibliographie**) : 1884, IV. — L'Ecriture chimique : *Méhay*. 1884, V, VI ; 1886, I, III, V, VI ; 1887, I, II, III.

CHINE. CHINOIS. — La question chinoise : *P. Laffitte*, 1881, III. — La **Civilisation** chinoise : *E. Corra*, 1883, VI. — La question de l'**Opium**, 1883, III. — Colonisation chinoise au Brésil, etc., 1881, V.
CHRONIQUES (Voir à **Variétés**).
CHOMAGE et Crise industrielle, 1878, II. — Voir questions sociales, etc.
CIMETIÈRES. CRÉMATION. — Le **Culte** des **morts** et les cimetières : *P. Dubuisson*, 1880, I. — Les prétendus dangers présentés par les cimetières (**Bibliographie**), 1880, VI. — Les cimetières de l'avenir : *Chardoillet*, 1882, I. — Fouilles au cimetière Saint-Joseph, *J. E. C.*, 1882, VI. — Toujours les cimetières : *Rehm*, 1882, III. — Crémation : **laïcisation** de la sépulture (voir **Congrès** rationaliste de : *P. Foucart*, 1888, I. — Voir à Chronique du progrès, 1881, VI. — (Voir **Culte** des morts).
CIRCULAIRE. — La circulaire annuelle du directeur du Positivisme : *P. Dubuisson*, 1878, II.
CIVILISATION. CIVILISÉ. — La barbarie des civilisés : *Dr Robinet*, 1882, VI. — La civilisation **Chinoise**, 1883, VI. — Histoire de la civilisation : *Dr Nyström* (Voir **Bibliographie**), 1888, III.
CIVIQUE. — La **Vie** civique (**Cours de morale pratique**), 1887, VI. — la **Religion** civique : 1883, V. — Le **Pèlerinage** (voir ce mot) civique de Versailles : 1879, V.
COLLECTIF. — Théorie des êtres collectifs (**Cours de morale théorique**) 1885, IV.
COLLECTIVISME et **Positivisme** : *H. Edger*, 1880, IV (voir **Congrès**).
COLONIAL. — La **Politique** coloniale : *Dr Robinet*, 1881, III. — **L'armée** coloniale, 1883, V. — Pour les **nègres**, 1885, II.
COLPORTAGE. — Du colportage des livres et gravures : *J. Mahy*, 1879, V.
COMITÉ. — Comité positiviste de Londres. — Rapports annuels de comités divers (voir **Matériaux historiques** du Positivisme).
COMMÉMORATION. — Com. de F. Magnin, 1884, III ; — de A. Hadéry, 1884, V. — Commémorations, visites aux tombes sacrées, au 5 septembre : dernier fascicule de chaque année. — Commémoration de L. Granjon : *Breville*, 1881, V. — In memoriam : *Mme Ethel Harrison*, 1882, V.
COMMUNAL. COMMUNE. — De la Commune et de l'organisation **municipale** en France : *P. Laffitte*, 1883, I. — De l'**Union** communale : *P. Laffitte*, 1880, III. — L'**Etat** et la commune : 1880, IV.
CONFESSIONS annuelles d'Auguste Comte (**Matériaux**), 1886, V.
CONGRÉGATIONS. — Les congrégations et l'**enseignement**, 1880, III.
CONGRÈS. — Le Congrès ouvrier de Lyon : *F. Harrison* et *I. Finance*, 1878, II. — Projet de programme pour le congrès ouvrier de Marseille : *F. Magnin*, 1879, III. — Le congrès ouvrier de Marseille : *I. Finance*, 1880, I, II. — Le congrès ouvrier du Havre : *I. Finance*, 1881, I. — Le congrès ouvrier de Reims : *E. Laporte*, 1882, II. — Cinquième congrès ouvrier socialiste de Paris : *Deschamps*, 1882, II.

— Le congrès ouvrier socialiste révolutionnaire de la région du centre : *P. Dubuisson*, 1880, v. — Le quatrième et cinquième congrès régional de l'Union fédérative du centre : *A. Keufer*, 1883, iv et *Reynouard*, 1884, iv. — Le congrès du parti ouvrier socialiste révolutionnaire : son programme : *A. Keufer*, 1887, v. — Congrès universel des libres-penseurs socialistes de Liège : *Ch. Jeannolle*, 1885, i, ii. — Congrès ouvrier de Stockholm (le Positivisme au) : *Dr A. Nyström*, 1879, iv. — Congrès rationaliste international de Londres : *P. Foucart*, 1888, i. — Le huitième congrès du parti ouvrier : *A. Keufer*, 1888, i. — Rapports des délégués du cercle des prolétaires positivistes au congrès du parti ouvrier : *A. Keufer*, 1888, iv.

CONTEMPLATION. — Théorie de la contemplation active et passive **(Cours de philosophie première)**, 1882, ii. — Vie contemplative **(Cours de morale théorique)**, 1885, v.

CONSÉCRATION (Sacrement de). — **(Cours de morale pratique)**, 1882, i.

CONSTITUTION. — **Révision** de la... : *P. Laffitte*, 1888, vi.

COURS

COURS DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE :

ire Leçon. — Introduction, 1888, ii.

ire Leçon. — Nature et destination. — Méthode subjective — Du Matérialisme. — Plan, 1878, ii.

iie, iiie Leçons. — Théorie de l'abstraction, 1879, i, iv.

ive Leçon. — Première loi de philosophie première, 1879, v.

ve Leçon. — Deuxième loi. — Notion de la loi. — Dogme des lois immuables, 1880, i.

vie Leçon. — Troisième loi. — Théorie de la Modificabilité. — Dogme de la ..., 1880, iv.

viie Leçon. — Quatrième loi. — Théorie de la Sensation, 1881, ii.

viiie Leçon. — Cinquième loi. — Continuité des Images. — Contemplation. — Hallucinations, 1882, ii.

ixe Leçon. — Sixième loi. — Travail cérébral. — Incohérence, Agitation, Folie, Responsabilité, 1887, iv.

xe Leçon. — Septième loi. — Évolution intellectuelle. — Hiérarchie des conceptions abstraites, 1887, v.

xie Leçon. — Huitième loi. — Évolution de l'activité, 1887, vi.

xiie Leçon. — Neuvième loi. — Évolution de la sociabilité et relation entre les trois lois d'évolution mentale, active, sentimentale, 1888, i.

xiiie Leçon. — Dixième loi. — Loi de la Persistance, 1888, iv.

COURS DE MORALE THÉORIQUE : P. LAFFITTE.

viiie, ix, xe Leçons du cours. — De la stabilité humaine (Union, Unité, Continuité), 1885, iii.

XIVe, XVe Leçons. — Théorie de la vie affective (Personnalité, Sociabilité, Moralité), 1885, IV.

XVIe, XVIIe Leçons. — Théorie de la vie contemplative (Raison abstraite, concrète, Harmonie mentale), 1885, V.

XVIIIe, XIXe Leçons. — Théorie de la vie active (Pratique, Philosophique, Poétique), 1885, VI.

XXe Leçon. — Théorie de la Religion, 1885, VI.

COURS DE MORALE PRATIQUE OU TRAITÉ D'ÉDUCATION.

Ire, IIe Leçons. — But, Plan, Destination. — Relation avec arts agissant sur l'homme, 1886, I.

IIIe, IVe, Ve Leçons. — Première enfance, 1886, III.

VIe, VIIe VIIIe Leçons. — Deuxième enfance. — Culte privé, 1886, IV.

IXe, Xe Leçons. — Théorie de l'Adolescence. — Enseignement abstrait. — Apprentissage, 1886, V.

XIe, XIIe Leçons. — Jeunesse. — Mariage. — Domicile, 1886, VI.

XIIIe, XIVe, XVe Leçons. — Virilité. — Devoirs professionnels. — Constitution de la famille, 1887, I.

XVIe, XVIIe Leçons. — Maturité. — Vie publique : civique, planétaire, 1887, II.

XVIIIe, XIXe, XXe Leçons. — Vieillesse. — Retraite. — Mort, Incorporation, etc., 1887, III.

Voir plan, programme de cours.

CRISES. — La crise industrielle et financière et l'emprunt : *Caldesaigues*, 1883, III. — La crise agricole, 1885, III. — Crises industrielles et chômages : *I. Finance*, 1878, II.

CROYANCES. — Des rapports du Positivisme avec les autres croyances actuelles : *Dr Bridges*, 1880, VI.

CULTE. — Le culte des morts et les cimetières, 1880, I. — Le culte privé et public (Cours de morale pratique et théorique), 1880, VI, et 1886, IV. — Le culte des morts (Cours de morale pratique, 1887, III. — Le culte de Jeanne d'Arc, 1887, V.

DANTON. — Le procès des Dantonistes (bibliographie), 1879, V. — Danton (bibliographie), 1878, III. — Danton et la politique contemporaine (bibliographie), 1885, IV. — Danton émigré (bibliographie), 1886, VI. — Danton et les massacres de septembre (bibliographie), 1885, IV. — Une statue à Danton : *Dr Robinet*, 1881, VI. — Encore la vénalité de Danton : *Dr Robinet*, 1882, III. — La maison de Danton : *Dr Robinet*, 1887, IV.

DÉISME. — Le déisme obligatoire devant le Conseil général de la Seine : *E. Laporte*, 1883, I.

DÉMOCRATIE. — De la doctrine démocratique et de ses origines : *Dr Bazalgette*, 1878, IV. — Des droits et du rôle de la femme dans la démocratie : *Ch. Jeannolle*, 1885, II. — En démocratie! où allons-

nous? : *Dr Robinet*, 1883, VI. — De l'esprit de **gouvernement** dans la démocratie : *Ch. Jeannolle*, 1885, IV.

DESMOULINS CAMILLE. — A propos du drame de M. E. Moreau : *Chardoillet*, 1879, III.

DESTINATION (Voir **sacrement**).

DEVOIRS. — Des devoirs nouveaux qu'introduit dans le monde le **Positivisme** : *C. Monier*, 1878, II et 1877, IV. — Le devoir filial : *H. Ellis*, 1879, III. — Des devoirs professionnels : *P. Laffitte*, 1879, VI. — Théorie des devoirs professionnels (**Cours de morale pratique**), 1887, I. — Devoirs du **mariage** (**Cours de morale pratique**), 1886, II.

DIDEROT et son siècle, étude : MM. *P. Laffitte* et *P. Foucart*, 1884, I, II, IV. — **Centenaire** de Diderot. — Conférences sur Diderot, 1885, I. — Une lettre de Mme de Pompadour à Diderot à propos de l'Encyclopédie : *Mignoneau*, 1888, III. — Rectification à l'article précédent, 1888, V.

DIPLOMATIE. — La diplomatie française : *Lecomte*, 1879, I, III. — La diplomatie européenne et la Roumélie **orientale** : *P. Laffitte*, 1879, II. — La diplomatie française : résumé de trois conférences de P. Laffitte, par *E. Corra*, 1881, V et 1887, V. — La diplomatie dans ses rapports avec la morale (**Cours de morale pratique**), 1886, I.

DIVORCE. — Quelques mots sur le divorce : *F. Hardouin*, 1879, IV. — Observation sur la procédure **parlementaire** : à propos de la loi Naquet sur le divorce : *P. Laffitte*, 1879, IV. — Du **mariage** et du divorce : *J. Mahy*, 1879, VI. — La question du divorce : *F. Velly*, 1880, III. — La question du divorce : *P. Dubuisson*, 1880, IV. — Discussion sur la loi Naquet : *P. Dubuisson*, 1881, II. — Protestation-affiche contre le divorce : *Mignoneau*, 1882, II.

DOMICILE. — Théorie du domicile (**Cours de morale pratique**), 1886, VI.

DROIT. — Les **Droits** de la **femme** dans la **Démocratie**, 1885, II. — Le droit d'**association**, 1880, IV. — Des droits et du rôle de la **femme** : *Ch. Jeannolle*, 1885, II. — Le **droit** civil et le droit criminel dans leurs rapports avec la morale (**Cours de morale pratique**), 1886, I. — Droits civils et politiques à concéder aux **Arabes**, 1882, I.

ÉCOLE. — Positive. — Rapport en 1849 à la Société positiviste sur la nature et le plan d'une école positive (voir **Matériaux**), 1885, V.

ÉCOSSE. — L'Ecosse et M. Gladstone : *A. Jameson*, 1880, IV.

ÉDILITÉ. — L'Edilité parisienne : lettre : *A. Leneveu*, 1879, III. — Finissons Paris, ou observations sur l'édilité contemporaine : *Dr Robinet*, 1879, II. — Encore l'Edilité parisienne, 1879, III. — (Voir emprunt municipal, etc.)

EDUCATION. — L'Education publique en France : *Ch. Jeannolle*, 1880, III. — Traité d'Education ou **Cours de morale pratique**. — Des moyens de compléter l'éducation des **prolétaires** des deux

sexes : *F. Magnin*, 1879, III. — **Instruction** intégrale et éducation, 1880, II.

EGALITÉ. — L'Egalité : *Chardoillet*, 1883, II.

EGYPTE. — La politique anglo-française en Egypte : *P. Laffitte*, 1879, IV. — Protestation anglaise et française contre la guerre en Egypte, 1882, V. — L'Egypte : *Dr Bridges*, 1882, V. — Le jugement d'Arabi : *Dr Robinet*, 1882, VI. — La situation en Egypte (manifeste), 1883, V. — Affaires d'Egypte, 1883, V. — Conseils sur l'Egypte : *Beesly*, 1884, III. — Adresse de la Ligue internationale de la paix, etc., 1884, IV.

ELECTION, ELECTORAL, ELECTORAT. — La fonction électorale : *P. Laffitte*, 1879, V. — Les élections municipales de Paris : *Dr Robinet*, 1881, II. — Programme électoral de la Société positiviste de Paris pour les élections municipales, 1881, I. — Pour les élections législatives, 1881, V. — De l'élection des **juges**, 1883, II. — Manifeste électoral des prolétaires positivistes de Paris, 1884, IV. — De l'électorat : *P. Laffitte*, 1885, II. — De l'électorat des **femmes** : *P. Laffitte*, 1885, III. — Conseils motivés sur les élections législatives : *P. Laffitte*, 1885, V. — Manifeste électoral affiché : *Migneau*, 1885, VI. — (Voir **Candidat, Candidatures**).

EMPIRE. — L'**empire britannique** : *Beesly*, 1879, IV.

EMPRUNT. — Encore l'**emprunt municipal** : *Dr Robinet*, 1879, IV. — Adresse à M. Jules Ferry contre le projet d'emprunt municipal, 1883, III. — Adresse de la **Chambre syndicale** des peintres en bâtiments contre le projet d'emprunt municipal : *I. Finance*.

ENFANCE. — Théorie de la première..., de la seconde..., du **Cours de morale pratique**, 1886, III et IV.

ENFANT. - Les enfants héroïques, conférence : *P. Foucart*, 1888, III.

ENSEIGNEMENT. — La liberté de l'enseignement supérieur et la loi Ferry : *J. Mahy*, 1879, IV. — Les **congrégations** et l'enseignement : *Dr Robinet*, 1880, III. — La loi sur l'enseignement secondaire des jeunes filles : *Ch. Jeannolle*, 1880, IV. — L'enseignement secondaire des jeunes filles : *Ch. Jeannolle*, 1881, I. — De l'enseignement populaire supérieur : *P. Laffitte*, 1882, I, et 1883, I. — L'enseignement populaire supérieur : *E. Corra*, 1883, I. — Intérêts sociaux et enseignement populaire supérieur : *H. Edger*, 1884, I. — De l'enseignement de la **musique**, etc. : *A.-M. Auzende*, 1885, II. — De l'enseignement positiviste supérieur et de l'enseignement de l'histoire des **sciences** : *P. Laffitte*, 1886, II. — De l'enseignement systématique abstrait dans l'adolescence (**Cours de morale pratique**), 1886, II. — L'enseignement supérieur et le Positivisme : *Dr de Paepe* et *C. J.*, 1885, IV. — L'enseignement laïque : *P. Foucart*, 1888, I.

ENTREPRENEURS. — Du rôle des... dans la Société moderne, etc. — Séparation spontanée entre entrepreneurs et **travailleurs** : *F. Magnin*, 1879, III.

ERDAN, A. — Ses rapports avec Auguste Comte, 1882, II, et 1883, III (**matériaux**).

ETAT. — L'Etat et la **Commune** : *P. Laffitte*, 1880, IV.

ETEX, Ant. — Etude sur... : *P. Foucart*, 1888, V.

EVOLUTION. — L'Evolution **sociale** en **Occident**, etc.: *P. Laffitte*, 1878, IV. — Loi de l'Evolution, cours de philosophie première.

EXPOSITION. — Les expositions industrielles : *I. Finance*, 1878, III. — Le rapport sur l'Exposition de Boston : *C. Monier* et *A. Keüfer*, 1884, II, et 1885, I. — Lettres, adresses, pétitions contre le projet d'Exposition universelle en 89, 1885, I; 1886, II, III. — Le centenaire de 89 et le projet d'Exposition universelle : *P. Laffitte*, 1885, I.

FAMILLE. — La Famille : *H. Dix-Hutton*, 1881, I. — Théorie de la constitution de la Famille (**Cours de morale pratique**), 1887, I.

FÉDÉRATION, FÉDÉRATIVE. — Les **grèves** et l'**union** fédérative des ouvriers : *Dr Robinet*, 1880, IV. — (Voir **Congrès** fédératif.)

FEMME. — Du rôle de la femme dans l'état normal : *P. Laffitte*, 1879, II. — Du rôle de la femme dans la société moderne : *F. Magnin*, 1879, III. — De la fonction **industrielle** des femmes : *P. Foucart*, 1881, I, III. — Dangers de l'introduction des femmes comme compositrices typographes : *A. Keufer*, 1884, I. — Note sur le travail des femmes en France : *P. Foucart*, 1884, V. — De l'**électorat** des femmes, 1885, III. — Des **Droits** et du rôle de la femme dans la **démocratie**, 1885, II.

FERMIÈRE. — Une fermière générale au XVIIIe siècle (Mme d'Epinay), conférence : *P. Foucart*, 1886, III.

FÊTE. — Réflexions à propos de la dernière fête nationale : *Ch. Jeannolle*, 1878, III. — La fête de l'**Humanité** à Londres : *Beesly*, 1879, II. — La fête de l'**Humanité** : *P. Dubuisson*, 1881, II. — La fête nationale du 14 juillet en province : *Dr Delbet*, trois discours, 1880, 1881, 1883, V. — La fête nationale du 14 juillet : *Chardoillet*, 1880, IV. — La fête nationale dans le VIe arrondissement : *Chardoillet*, 1882, V. — La fête nationale à Saint-Lothain, discours : *A. Hadery*, 1880, V. — La fête des morts et la fête de l'**Humanité** : *F. Harrison*, 1884, III. — Deux soirées familiales positivistes à Paris : *Ch. Jeannolle*, 1888, III.

FÉTICHISME. — Le fétichisme : *P. Laffitte*, 1883, III. — Incorporation du fétichisme au Positivisme (**Cours de philosophie première**), 1879, IV.

FINANCE, FINANCIER. — La **presse** et la finance : *C. Monier*, 1881, III. — Le gaspillage financier sous l'ancien régime, conférence : *P. Foucart*, 1885, V. — Lettre sur la question financière : *Mignoneau*, 1887, III. — Lettre sur la **crise** financière, 1883, III.

FOLIE. — Théorie de la... (**Cours de philosophie première**), 1879, IV.

FOURNERAT. — Ses relations avec Auguste Comte, 1885, III (**Matériaux.**)

FRÉDÉRIC. — A propos d'une conférence de M. Laffitte sur le grand Frédéric: *F. Delpey*, 1882, III. — **Centenaire** de Frédéric, adresse de la Société positiviste de Londres, 1887, I.

GAMBETTA. — La chute du ministère...; « l'ennemi public » : *Dr Robinet*, 1882, II. — A propos du discours de Gambetta à la Sorbonne : *P. Laffitte*, 1881, I. — Adresse à Gambetta par la *Société positiviste de Paris*, 1882, II. — Protestation contre le renversement du ministère Gambetta : *P. Laffitte*, 1882, II. — « Gambetta », article nécrologique : *P. Laffitte*, 1883, I. —Adresse de condoléances à M. Gambetta père par la *Société positiviste de Paris*, 1883, I. — A M. Spuller par la *Société positiviste de Stockholm : Dr Nystrom*, 1883, III. — Gambetta positiviste : *Dr Robinet*, 1883, II. — Conférence à Newton-Hall sur Gambetta : *F. Harrison*, 1883, II. — Inauguration de la statue de Gambetta à Cahors, discours : *P. Laffitte*, 1884, IV. — A Paris, *E. Pelletan* et *Laffitte*, 1888, V.

GARIBALDI. — La mort de Garibaldi : *Dr Robinet*, 1881, IV.

GERMAIN (SOPHIE). — Etude sur... : *P. Foucart*, 1880, III, IV.

GŒTHE. — Parallèle entre la **philosophie** d'Auguste Comte et la **philosophie** du *Faust* de Gœthe : *Kirchmann*, 1884, IV.

GOUVERNEMENT. — De l'esprit de... dans la **démocratie**, 1885, IV. — Adresse relative à la loi sur le gouvernement **municipal** de Londres, 1883, III. — Le gouvernement français et le roi Alphonse (**Variétés**) : 1883, V. — Du gouvernement et de ses attributions actuelles, manifeste : *Mignoneau*, 1882, III. — Du gouvernement, ses rapports avec la morale (**Cours de morale pratique**), 1886, I.

GRÈVES. — La grève du Lancashire : *Beesly*, 1878, II. — Les grèves et l'**Union fédérative** des **ouvriers**, etc.: *Dr Robinet*, 1880, IV.

GUERRE. — « La guerre » : *Dr Robinet*, 1882, III ; — d'**Egypte, Afghanistan, turco-russe** (Voir **Orient**).

GUIZOT. — Ses relations avec Auguste Comte, 1879, IV (**Matériaux**).

HAITI. — Haïti : *Dr Robinet*, 1882, III. — La République d'Haïti et ses visiteurs, par le Dr Janvier (**bibliographie**), 1883, II.

HARVEY et les **vivisections** : *Dr Bridges*, 1878, II.

HOCHE. — « Hoche » : *P. Laffitte*, 1888, V. — Hoche et Quiberon (**poésie** et **bibliographie**), 1887, V. — **Anniversaire** de la naissance de Hoche et **pèlerinage** : *E. Antoine*, 1888, V.

HOMME, HUMANITÉ. — L'Humanité véritable objet de culte, de foi et de dévouement: *H. Dix-Hutton*, 1881, I. — Plan d'un grand temple de l'Humanité : *Auguste Comte*, 1880, I. — La **Fête** de l'Humanité, 1879, II ; 1881, I ; 1884, III. — L'homme, création de l'Humanité :

Dr Bridges, 1879, v. — Invocation à l'Humanité, hymne, paroles et musique : *Auzende*, 1888, iv. — Théorie de l'Humanité (**Cours de morale théorique**).

HYGIÈNE. — L'hygiène dans ses rapports avec la morale (**Cours de morale pratique**), 1886, i.

HYPOTHÈSES. — Théorie des... (**Cours de philosophie première**), 1879, iv.

IMPOT. — De l'impôt : *F. Hardouin*, 1883, i.

INCOHÉRENCE MENTALE. — (**Cours de philosophie première**), 1887, iv.

INCORPORATION du **fétichisme** au **Positivisme**, 1879, iv. — **Sacrement** de l'incorporation (théorie du), 1880, ii, et 1887, iii.

INDIVIDU. — Du rôle des individus en **politique** : *P. Laffitte*, 1882, ii. — (Voir **Personnalité**).

INDUSTRIE, INDUSTRIELLE. — De l'organisation industrielle en Angleterre : *H. Crompton*, 1878, iii. — Nécessité d'une nouvelle réglementation des industries dangereuses : *Ch. Jeannolle*, 1878, ii. — De la fonction industrielle des **femmes**, 1881, i, iii. — De l'organisation industrielle et de ses rapports avec les autres branches de l'activité sociale : *F. Magnin*, 1878, i ; 1879, i, ii ; 1880, iii, iv ; 1881, vi ; 1882, v ; 1883, ii. — La grande industrie : *A d'Aranjo*, 1885, i, ii. — Théorie de l'industrie (**Cours de morale pratique**), 1887, i. — **Crises** industrielles et **Chômages**, 1878, ii.

INSTRUCTION. — L'instruction primaire obligatoire : *E. Antoine*, 1879, vi. — De l'instruction intégrale et de l'**Education**, discours au congrès de Marseille : *I. Finance*, 1880, ii. — L'instruction obligatoire : *E. Corra*, 1883, i. — L'instruction populaire supérieure et les conférences de M. Spuller : *P. Dubuisson*, 1884, iv. — Programme d'instruction intégrale au point de vue de la **libre-pensée** : *Ch. Jeannolle*, 1885, i.

IRLANDE. — Protestation contre le bill de coërcition, *Société positiviste de Londres*, 1881, ii, et 1887, vi. — La situation en Irlande : *F. Harrison*, 1882, i. — La crise irlandaise (lettre sur) : *H. Dix-Hutton*, 1882, iii. — L'Irlande : *Dr Bridges*, 1882, v. — Home Rule : *Beesly*, iv.

ISLAMISME. — Considérations sur la question islamique et la **politique** à cet égard : *P. Laffitte*, 1881, v (Voir **Arabes**, **Orient**, **Egypte**, etc.).

JEANNE D'ARC. — Appréciation anglaise de... : *C. Morisson*, 1879, i, iii. — La fête de..., organisation, compte rendu : *E. Antoine*, 1881, 1882, 1883, iv. — La fête civique de... ; constitution d'un comité républicain pour la célébration de la fête de... ; statuts : *E. Antoine* et *Dr Robinet*, 1887, iv. — Le culte de... : *E. Antoine*, 1887, v. — La fête de... à Paris et discours : *E. Antoine*, 1887, vi. — Jeanne d'Arc et l'Eglise : *E. Antoine*, 1887, i ; 1888, i, iii (*à suivre*). — Laïcisation de la maison de Jeanne d'Arc et pétition à ce sujet : *Dr Robinet*, 1888, ii.

JÉSUITES. — Relation d'Auguste Comte avec la Société de Jésus, 1886, IV (**Matériaux**).

JEUNESSE. — Théorie de la... (**Cours de morale pratique**), 1888, VI.

JUGES, JUDICIAIRE. — Du mode de nomination de la **magistrature** assise, etc.: *J. Mahy*, 1879, III. — De l'**élection** des juges, 1883, II. — **La réforme judiciaire** : *Velly*, 1883, I. — Ordre et instruction judiciaire (*bibliographie*), 1882, I.

JUIFS. — Adresse aux Juifs de Londres, *Société positiviste*, 1882, III.

LAIQUE, LAICISATION. — **Enseignement** laïque, 1888, I. — Laïcisation de la sépulture (Voir **Cimetière**), 1888, I. — **Laïcisation de la** maison de **Jeanne d'Arc**, 1888, II. — **La morale** laïque : *Dr Robinet*, 1882, II.

LAKANAL. — A propos de Lakanal : *J. Mahy*, 1879, V.

LA MENNAIS (abbé de). — Relation de La Mennais avec Auguste Comte, 1880, V; 1886, I.

LIBRE PENSÉE. — Le **Positivisme** et les sociétés de libre pensée : *Ch. Jeannolle*, 1885, I, III. — Hommage spécial de la *Bibliothèque positiviste* aux morts de la « libre pensée », 1882, I. — Programme d'**instruction** intégrale au point de vue de la libre pensée, 1885, I. — A propos du congrès de la libre pensée d'Anvers, lettre : *C. Monier*, 1885, VI. — La Société des libres penseurs de Liège : *C. Monier*, 1886, II. — Du rôle de la libre pensée dans le présent, le passé et l'avenir (Voir **Congrès** rationaliste), 1888, I. — Concours par la Société de la libre pensée de Liège sur la question : « Exposé populaire de philosophie positive », 1887, II.

LITTRÉ. — Littré et le **Positivisme** : *Dr Robinet*, 1881, IV. — Littré et la **République** française à l'extérieur : *D Robinet*, 1880, II.

LOI. — De la notion de loi naturelle, théorie des lois immuables (**Cours de philosophie première**), 1880, I. — Projet de loi contre les **associations**, etc., 1880, IV. — La loi contre les **socialistes** en **Allemagne**, 1879, I. — Lois sur l'**enseignement**, 1880, IV. — Loi martiale à Caboul, 1880, I.

LOUIS XI. — Conférence sur Louis XI : *P. Laffitte*, 1884, I. — **Centenaire** de..., 1883, IV ; 1884, I.

LOYERS. — Le loyer parisien : *E. Corra*, 1882, IV.

MAGISTRATURE. — Voir Juges.

MAGNIN, Fabien. — Ses relations avec Auguste Comte (Voir **matériaux** et **nécrologie**), 1884, IV.

MALET (Général). — Le général Malet : *Dr Sauria*, 1883, II. — Une statue en 1884, V.

MARCHANDAGE. — Du marchandage ou **travail** à la pièce : *E. Lapo te*, 1879, I.

MARIAGE. — Du mariage et du **divorce** : J. Mahy, 1879, VI. — Théorie du..... **(Cours de morale pratique)**, 1886, VI. — Célébration d'un mariage positiviste à Newton-Hall : *F. Harrison*, 1887, V.

MARRAST, Armand. — Ses relations avec Auguste Comte, 1883, II, III **(Matériaux)**.

MATÉRIALISME. — Théorie du... (**Cours de philosophie première**), 1878, II. — Le **matérialisme** contemporain : *P. Dubuisson*, 1879, IV. — **Positivisme** et **matérialisme** : *F. Harrison*, 1878, III. — La **morale** matérialiste : *P. Dubuisson*, 1883, III.

MATHÉMATIQUES. — Essais sur la **philosophie** des mathém... : *Auguste Comte* et *P. Laffitte* (voir **matériaux**), 1879, I, IV, V ; 1881, II, VI. — Auguste Comte, professeur de mathématiques **(matériaux)**, 1883, II.

MATURITÉ. — Voir **Sacrement (Cours de morale pratique)**, 1887, II.

MÉDECINE. — La médecine dans ses rapports avec la **morale (Cours de morale pratique)**, 1886, I.

MÉDITATION. — Théorie de la... **(Cours de philosophie première)**, 1887, IV.

MÉMOIRES du prince de Metternich (voir **bibliographie**), 1880, III.

MÉTHODE subjective (Cours de philosophie première), 1878, II.

MÉTROPOLITAIN. — Le chemin de fer Métropolitain devant la Société des ingénieurs civils : *A. Gouge*, 1884, III. — Le Métropolitain de Paris : *A. Keufer*, 1888, I.

MINISTÈRE. MINISTRE. — Protestation contre le renversement du ministère, 1882, II, — De la **stabilité** ministérielle : *P. Laffitte*, 1885, I. — La chute du ministère **Gambetta**, 1882, II ; *id.* de **Ferry** : *P. Laffitte*, 1885, III. — Le ministère de la guerre et la **République** : *Dr Robinet*, 1878, III.

MODE. — La **mode** et le **salaire** : *P. Foucart*, 1884, I.

MODIFICABILITÉ (Théorie de la). **(Cours de philosophie première)**, 1880, IV (Voir **Transformisme**).

MORALE. — La morale **positive** : *E. Antoine*, 1879, I. — A propos de... : *E. Antoine*, 1881, IV, — **La** morale **matérialiste** : *P. Dubuisson*, 1883, III. — A propos de condamnation pour outrage à la morale religieuse : *Beesly*, 1883, IV. — **Responsabilité** morale et hypnotisme : *P. Foucart*, 1888, I. — De l'institution subjective de la **sociologie** par la prépondérance de la morale, 1883, I. — **La** morale **laïque**, 1882. I. — **Cours de morale théorique** ; — **pratique** ; et dans ces **cours** morale **personnelle, planétaire.** — **Moralité.**

MORT (Théorie de la) **(Cours de morale pratique)**, 1887, IV. — **Culte** des **morts**, 1887, III (voir **cimetière**). — **Fête** des morts, 1884, III.

MUNICIPAL. — Le **gouvernement** municipal de Londres, 1883, III. — Le Positivisme au conseil municipal de Paris : *Chardoillet*, 1884, I. — A propos d'un incident au conseil municipal de Paris : consid. général. : *P. Laffitte*, 1880, II. — De l'organisation municipale en France : *P. Laffitte*, 1883, I. — **Emprunt** municipal 1879, IV ; 1883, III.

MUSIQUE (De l'**enseignement** de la). — Considérations générales sur les tonalités : *Auzende*, 1885, II.

NATIONAL. — L'union Nationale : *P. Laffitte*, 1881, V.
NAVIGATION. — De la navigation intérieure de la France et de l'Angleterre : *Auguste Comte* (**matériaux**), 1885, I.
NÈGRES. — Pour les nègres : *Dr Robinet* (Voir **Soudan, Toussaint-Louverture, Haïti, Races**, etc.), 1885, II.
NYSTROM, Dr A. — Ses luttes philosophiques : *H. Lindeström*, 1888, II.

OCCIDENT. — De l'**Evolution sociale** en Occident et particulièrement en France depuis le moyen-âge : *P. Laffitte*, 1878, IV. — Le **théâtre** et l'occidentalité, 1879, IV. — Des dangers de l'action de l'Occident sur le reste de la **Planète** : *P. Laffitte*, 1885, I. — Du rôle du Positivisme dans les relations occidentales et planétaires, 1881, I.
ORGANISATION. — Quelques mots sur l'organisation du **Positivisme**, 1880, VI. — L'organisation **industrielle**, 1878, III ; *id.* en Angleterre (Voir **Service, Régime, Prolétariat, Salaires, Congrès**, etc., etc.).
ORIENT (Question d') : *P. Laffitte*, 1878, III. — La guerre turco-russe : *P. Laffitte*, 1878, II, III. — Le traité anglo-turc : *Beesly*, 1878, III. — Le rétablissement de l'ordre dans la presqu'île des Balkans : *Dr Robinet*, 1878, II. — Qui trompe-t-on ici? *Dr Robinet*, 1880, III. — La question d'Orient : *P. Dubuisson*, 1881, II. — Turquie : Midha pacha : *Dr Robinet*, 1881, IV (Voir **Egypte, Algérie, Arabes, Turquie, Islamisme, Afghanistan**, etc.
OPIUM (La question de l'), 1883, III.
OUVRIER. — Le **Positivisme** et la classe ouvrière : *E. Beesly*, 1878, II. — **Congrès** ouvriers des villes et des campagnes (Voir **Agricole-travail**), 1878, IV.
OUVROIR. — Les ouvroirs **laïques**, 1885, IV.

PANTHÉON (La décoration du) : *C. Monier*, 1879, IV.
PARLEMENT. — La rentrée du... : *Dr Robinet*, 1882, VI. — Avant la rentrée des **Chambres**, 1880, VI. — La procédure parlementaire, à propos du **divorce**, 1879, IV.
PASTEUR. — Sa réception à l'Académie française (deux articles) : *E. Corra* et *A. Hadery*, 1882, IV.
PEINE DE MORT. — Quelques mots sur la... : J. MAHY, 1880, I.
PÈLERINAGE. — Le P... **civique** de Versailles : *P. Dubuisson*, 1879, V. — P... de Port-Royal : *Delabrousse*, 1884, VI. — P... britannique à Paris : *F. Harrison*, 1886, V. — P.... des positivistes français à Londres : *E. Corra* et *Ch. Jeannolle*, 1887, IV. — Les P... positivistes : *Breville*. — Plan proposé de pèlerinages parisiens, E. Corra, 1887, IV. — Un nouveau P... à Sradfort-sur-Avon, 1885, V. — P... de **Hoche** : *E. Antoine*, 1888, V. — P... de **Condorcet** à Bourg-la-Reine : *E. Antoine*, 1888, V. — P... au château de Michel Montaigne : *Mignoneau*, 1888, V.

PERSONNALITÉ. — Théorie de la... **(Cours de morale théorique)**, 1885, I.

PHARMACIE. — Réflexion sur le projet de loi sur l'exercice de la... : *Dr Jabely*, 1881, VI.

PHILOSOPHIE. — Essais sur la Ph... des **mathématiques**, 1879, I, IV, V; 1881, II, VI, — Parallèle entre la Ph... d'Auguste Comte et la Ph... du *Faust* de **Gœthe**, 1884, IV. — Philosophie première **(Cours de). Philosophie troisième** : Considérations générales et plan, 1886, IV. — Opuscules de philosophie **sociale** d'Auguste Comte **(bibliographie)**, 1883, V.

PLANÈTE. PLANÉTAIRE. — La politique planétaire : P. Laffitte, 1884, III.—La politique **occidentale** et planétaire, 1885, I.—La vie planétaire (théorie de la) du **cours** de **morale pratique**, 1887, II. — Des dangers de l'action de l'**Occident** sur le reste de la planète, 1885, I. — Rôle du **Positivisme** dans les relations occidentales et planétaires, 1878, I.

PLANS DE COURS. — Programme du cours de géométrie différentielle en 16 leçons, 1879, I. — Mécanique générale en 22 leçons, 1882, I. — Biologie en 40 leçons, 1883, V. — Sociologie statique en 20 leçons, 1882, VI. — Sociologie dynamique en 20 leçons, 1883, VI. — Morale théorique en 20 leçons, 1878, IV. — Morale pratique — ou traité d'éducation, 1879-1885. — Plan général et considérations générales de philososophie troisième 1886, VI. — Cours de philosophie troisième, 1re année (la terre) en 20 leçons 1886, VI. — 2e année (l'Humanité), 1887, VI. — 3e année (l'industrie) 1888, VI. — « Appréciation des grands Types » du Moyen âge. — Catholicité, féodalité, 1880, V. — La politique moderne, 1882, I.

PLANS. — **Programmes** de conférences, cours, fêtes, pèlerinages, etc. (voir documents historiques du positivisme.

POÈMES. POÉSIES. — La Toussaint : *J. Foucart*, 1878, IV. — La Cité nouvelle : *J. B. Foucart*, 1884, III. — Hoche et Quiberon : *L. Durocher*, 1887, V. — A Auguste Comte : *Jundzill*, 1882, VI. — Fête universelle des morts : *J. Mahy*, 1879, I. — La justice (extraits) : *Sully Prud'homme*, 1878, III. — La vie meilleure, 1879, V. — L'art humain, 1880, II. — Les humbles fonctions, 1881, I. — Le présent et l'avenir, 1882, II : *Ch. de Pomairols*. — Sonnet, *G. P.*, 1888, I.

POINSOT. — Ses relations avec Auguste Comte **(matériaux)**, 1886, II.

POLICE. — De l'intervention de la police dans les meetings **socialistes** : *E. Beesly*, 1886, I.

POLITIQUE. — La Politique intérieure de la France : *Dr Robinet*, 1878, I. — Considération générale sur l'ensemble de la politique **républicaine** : *P. Laffite*, 1880, I. — Bulletins : situation politique de la France : *Dr Robinet*, 1879, I, VI; 1881, VI; 1882, V. — **L'Islamisme** et la politique à cet égard, 1881, V. — Du rôle des **individus** en politique, 1882, II. — La politique **coloniale**, 1881, III. — Du public politique, 1885, IV. — Politique **planétaire** et **occidentale**, 1884, III,

— Considération générale sur l'ensemble de la politique extérieure de la France : *P. Laffitte*, 1881, I. — La rentrée du **Parlement**, 1882, VI. — Avant la rentrée des **Chambres**, 1880, VI.

POSITIVISME. — Nécessité de son intervention dans l'ensemble des affaires humaines : *P. Laffitte*, 1878, I. — Le Positivisme et la classe **ouvrière**, 1878, IV. — Du rôle du Positivisme dans les relations **occidentales** et **planétaires** : *Dr Bridges*, 1878, I. — Positivisme et **matérialisme**, 1878, III. — Le Positivisme au **congrès** de Lyon, 1878, II. — L'**Incorporation du fétichisme** au Positivisme, 1879, IV. — Le Positivisme depuis la mort d'Auguste Comte (**documents historiques**), 1878, I — Positivisme et **Collectivisme**, 1880, IV. — Le Positivisme et les sociétés de **Libre-Pensée**, 1881, I, II. — De quelques aspects du Positivisme : *Beesly*, 1881, IV. — Des rapports du Positivisme avec les autres **croyances** : 1880, VI. — De l'**Unité** dans le Positivisme : *P. Dubuisson*, 1880, IV. — Le Positivisme et **Littré**, 1881, IV. — Le Positivisme et la **Bible**, 1885, I, et 1886, I, III. — Considération générale à propos d'un incident au conseil **municipal** de Paris, 1880, II. — Réponses à quelques objections contre le Positivisme, 1888, I. — Des **devoirs** nouveaux introduits par le Positivisme, 1878, II, 1879, IV. — **Positivisme, Matérialisme** et **Libre-Pensée**, 1888, I. — Le Positivisme depuis la mort d'Auguste Comte : discours commémor. : *E. Corra*, 1887, VI. — Le Positivisme aux **Congrès ouvriers**, — au Mexique, — au Chili, etc. (voir documents historiques). — Le Positivisme à l'**Université** de Genève, 1888, I.

POUVOIR. — De la division des pouvoirs et spécialement du rôle de la **femme** : *P. Laffitte*, 1879, II.

PRÉSENT et **avenir**, 1880, III.

PRESSE. — La presse et la **finance**, 1881, III. — La liberté de la presse : *Auguste Comte* (**matériaux**), 1883, VI.

PRIÈRE et **travail** : *Dr Bridges*, 1879, IV.

PROLÉTARIAT. — La **République** et le prolétariat : *P. Foucart*, 1881, IV. — Le prolétariat (voir **industrie**) : *F. Magnin*, 1881, VI ; 1882, V ; 1883, III ; 1883, II, — Du rôle des prolétaires dans la Société moderne : *F. Magnin*, 1879, III. — Des moyens de compléter l'**Education** des prolétaires, 1879, III.

PUBLIC. — Du public politique : *P. Laffitte*, 1885, IV.

PRUD'HOMMES. — Etude de la législation et de la jurisprudence relatives aux prud'hommes : *F. Magnin*, 1879, III.

RACE. — Des races en général et de la race **nègre** en particulier, 1882, IV.

REGIME. — Les limites de concordance dans le régime positif : *Dr Bridges*, 1885, V. — Etude sommaire sur notre régime **industriel**. 1879, III.

RÉGLEMENTATION des **industries** dangereuses : 1878, II.

RELATIONS. — Rôle du Positivisme dans les relations **occidentales** et **planétaires** : 1878, I.

RELIGION. — Vue d'ensemble sur l'état de la religion positiviste, etc.: *P. Laffitte*, 1878, IV. — Une conversion à la religion de l'Humanité : *J. Lagarrigue*, 1879, III. — La religion *civique* : *E. Corra*, 1883, V. — La religion de l'**Humanité** : 1884, III. — Le fantôme de la religion (voir **agnosticisme**), 1885, II, III. — Les meilleurs moyens de combattre une religion quelconque, 1885, VI. — Le rôle social des religions et Feuerbach : *H. Denis*, 1885, VI. — La religion du sens commun (**bibliographie**), 1886, I. — Plan général d'un grand temple de l'**Humanité** : 1881, I. — Théorie de la religion (**Cours de morale théorique**, 1885, VI et **pratique**, 1887, III.

RÉPUBLICAIN. — République. — La République et le **prolétariat**, 1881, IV. — La **politique** républicaine, 1880, I. — L'avènement de la République : *Dr Robinet*, 1879, II. — La République française à l'extérieur et **Littré** : *Dr Robinet*, 1880, II. — Le **ministère** de la guerre et la République, 1878, II.

RESPONSABILITÉ. — Théorie de la... (**Cours philosophique pour**), 1887, IV. — Responsabilité **morale** et hypnotisme, 1888, I.

RETRAITE. — Théorie de la... (**Cours de morale pratique**), 1887, III.

RÉVISION de la Constitution : *P. Laffitte*, 1888, VI.

RÉVOLUTION. — La révolution française (**bibliographie**), 1880, VI. — La révolution française et M. Taine (**bibliographie**), 1878, III. — Les avant-coureurs de la Révolution : *Dr Robinet*, 1880, V. — La Révolution française, conférence : *F. Otter*, 1883, III. — Une page inconnue de la Révolution de 1848 : *Vaillant*, 1883, V.

RICHELIEU. — Leçon extraite du Cours des grands types *P. Laffitte*, 1883, IV.

ROUSSEAU. — Le **Centenaire** de 1878, II. — Vive Rousseau : *Chardoillet*, 1883, II. — Rousseau, for ever! *Dr Robinet*, 1883, I, II.

RUSSIE. — La marche des Russes vers l'**Afghanistan**, 1885, IV.

SABATIER. — Ses relations avec Auguste Comte (**matériaux**), 1880, IV, — 1886, III.

SACREMENT. — Institution et théorie de sacrement positiviste (**Cours de morale pratique**), 1886, III. — Sacrement de présentation 1886, III, et discours pour conférer le... : *J. Lagarrigue*, 1883, VI. — Sacrement **d'initiation** (**Cours de morale pratique**), 1886, V. — Sacrement **d'admission** (**Cours de morale pratique**), 1886, V; — de **destination**, 1887, I; — de **mariage**, 1886, VI. — Célébration d'un **mariage** positiviste à Newton-Hall, 1887, V. — Sacrement de **maturité** (**Cours de morale pratique**), 1887, III; — de **retraite**, 1887, III; — de **transformation**, 1887, III, et d'incorporation, discours pour conférer le... à M. Piéton : *P. Laffitte*, 1880, II.

SAINT. SAINTE. — **Bernard**, 1883, IV. — **Thérèse**, 1883, I.

SALAIRE. — La question du... : *J.-B. Barton*, 1879, V. — **La mode** et le... 1884, I. — Du salaire, ce qu'il est, ce qu'il doit être, etc., *F. Magnin*, 1879, III.

SALON. — Théorie du... **(Cours de morale pratique)**, 1887, I. — Les Salons au XVIIIe siècle : *P. Foucart*, 1885, III.

SCIENCE. — Les sciences, leur nature, leur développement : résumé de douze conférences : *Ch. Higginson*, 1886, I. — De l'**Enseignement** de l'histoire des sciences, 1886, II.

SITUATION politique, 1882, V. — De la France : lettre sur la : *F. Harrison*, 1887, II.

SOCIAL. SOCIALISME. SOCIALISTES. — La loi contre les socialistes en **Allemagne**, 1879, I. — **Evolution** sociale en **Occident**, 1878, IV. — La question socialiste et les travaux de Paris : *P. Laffitte*, 1881, I. — Le socialisme anglais : *Dr Bridges*, 1883, I. — Intérêts sociaux et **Enseignement** populaire supérieur, 1884, I. — De la meilleure solution de la question sociale : *Ch. Jeannolle*, 1885, II. — Questions sociales, 1878, I; 1879, I, II; 1880, I, IV; 1881, III, VI; 1882, V. — Du rôle social des **Religions**, 1885, VI. — De l'intervention de la police dans les meetings socialistes, 1886, I.

SOCIABILITÉ des sauvages : *E. Corra*, 1882, VI. — De la barbarie des civilisés : *Dr Robinet*, 1882, VI. — Loi d'Evolution de la... **(Cours de philosophie première)**, 1888, I.

SOCIÉTÉ. — Les sociétés animales **(bibliographie)**, 1879, V. — Société positiviste de Paris, Londres, New-York, du Brésil, Mexique, Nouméa (voir documents historiques du positivisme, relation, fêtes, pèlerinage, culte, etc...)

SOCIOLOGIE. — De l'institution de la... par la prépondérance de la **morale** : *P. Laffitte*, 1883, I. — Plan d'un **cours** de Sociologie statique et dynamique, 1882, VI; 1883, VI.

SOUDAN. — La question du Soudan au conseil **municipal** de Paris : *Vaillant*, 1884, IV.

SPINOZA et la Hollande : *P. Laffitte*, 1882, II. — Voir **centenaire**.

SPIRITUALISTES. — Les Spiritualistes : *H. Simon*, 1885, V. — Spiritualisme et **positivisme**, 1888, II.

STABILITÉ. — De la stabilité humaine : *P. Laffitte*, 1885, III. — Stabilité **ministérielle**, 1885, I.

STATUE. — La statue de **Charlemagne**. — Inauguration des statues de **Gambetta**, 1884, IV; 1888, V. — Une statue à Auguste Comte, à Montpellier : *C. M.* 1885, III. — Une statue à **Danton**, 1886, VI. — Pétition pour l'érection d'une statue à Condorcet, 1888, II.

SUBJECTIVE. — Un erratum d'Auguste Comte à la Synthèse subj. **(matériaux)**, 1880, IV. — De la méthode... **(Cours de philosophie première)**, 1878, II. — Vie subj. — Théorie de la... **(Cours de morale pratique)**, 1885, IV.

THÉATRE. — Le Théâtre et l'Occidentalité : *Chardoillet*, 1879, IV.

THÉRÈSE (Ste). — Etude par *M. Lemos*, 1883, I.

TIMBRE. — Vœu pour la suppression du timbre sur les affiches non commerciales, 1882, IV.

TOUSSAINT-LOUVERTURE. — Leçon du **Cours des Grands types** : 1882, IV (Voir **Haïti, Nègres, Races,** etc.).

TRANSFORMATION. — Sacrement de... **(Cours de morale pratique),** 1887, III.

TRANSFORMISME. — La parenté simienne de l'homme : *Chardoillet*, 1879, V. — Une découverte sur le **Transformisme** et ses conséquences sociologiques : *Chardoillet*, 1880, II. — (Voir **Matérialisme, Modificabilité, Biologie, Races,** etc.).

TRAVAIL. TRAVAILLEURS. — Le travail et les travailleurs : *J.-K. Ingram*, 1881, II. — Le travail à la minute : *I. Finance*, 1879, I. — Le **Marchandage** ou travail à la pièce, 1879, I. — Les travaux publics et M. de Freycinet : *P. Laffitte*, 1878, II. — **Prière** et travail, 1879, IV. — De la participation des ouvriers dans les entreprises de travaux publics : 1882, V. — La question du travail en 1849 à la Société positiviste de Paris : *F. Magnin, Jacquemin, Belpaume*, 1883, V. — La question **sociale** et les travaux de Paris, 1881, I. — Les travaux de Paris : *E. Laporte*, 1884, I. — **Capital** et Travail : *Ch. Jeannolle*, 1885, I. — De la séparation spontanée en **entrepreneurs** et travailleurs, 1879, III. — Travail **agricole** et rapports entre **ouvriers** des villes et des campagnes : *I. Finance*, 1878, II. — Les travaux de Paris et les **chambres syndicales**, 1887, I.

TUNIS. — L'Expédition tunisienne : *E. Beesly*, 1881, IV. — Question tunisienne, adresse : *F. Magnin*, 1881, VI. — **Algérie** et Tunisie, 1881, VI. — Aux soi-disant sans scrupule, etc., etc. : *J. Datelle*, 1881, VI.

UNION. UNITÉ ET CONTINUITÉ. — (Leçons du **Cours de morale théorique**), 1885, III. — De l'Union **communale**, 1880, III ; — nationale, 1881, V. — De l'Unité dans le **Positivisme**, 1880, IV.

UNIVERSITÉ. — Protestation contre le projet de fondation d'une Université au Brésil, 1881, II. — L'Université de Genève et le **Positivisme**, 1888, I.

VARIÉTÉS. — La statue de l'empereur d'Allemagne : *Dr Robinet*, 1878, IV. — Le monument de Bougival : *Dr Robinet*, 1878, IV. — Nos souhaits pour l'année 1879, 1879, I. — Les Tuileries. — L'attentat de Saint-Pétersbourg : *Dr Robinet*, 1879, III. — L'histoire moderne par la gravure : *Chardoillet*, 1879, IV. — Qui trompe-t-on ici ? *Dr Robinet*, 1880, III. — Sous le titre « Chronique du progrès », trois articles, 1882, VI. — Rosia, Lucien, Gabrielle, Marin, les fouilles du cimetière Saint-Joseph, 1882, VI. — Réflexions d'un médecin de campagne sur la pratique des accouchements, un baptême républicain à Paris, 1883, III. — Adieux : *P. Dubuisson*, 1883, V. — Patience et longueur de temps, etc. : *Chardoillet*, 1883, VI. — Le **gouverne-**

ment français et le roi Alphonse, 1883, VI. — La nuova antologia, — Le consulat ouvrier de Milan : *Chardoillet*, 1883, VI. — La rue Auguste Comte à Paris : *P. Laffitte*, 1885, IV. — Le Midi à Paris, article biographique sur M. P. Laffitte : *E. Fourès*, 1886, VI. — Le Journal *Le Soleil* et un discours funèbre à Vervins ; — la politique en province ; — la Religion de l'avenir : *C. Monier*, 1887, I. — Lettre sur la France : *F. Harrison*, 1887, III. — Réception du président de la République à Mont-sous-Vaudrey : *Ch. Jeannolle*, 1887, V. — Les Bordelais à Paris (article biographique sur M. P. Laffitte) : *Pétillon*, 1887, V. — L'invention des allumettes chimiques par le docteur Sauria : *A. Pécaud*, 1881, I. — Discours à la distribution des prix à l'école Colbert et à l'Association polytechnique : Boll, 1888, II. — Une lettre inédite de Mme de Pompadour à **Diderot**, et une rectification, 1888, III ; 1888, V. — Un article du *National* : *P. Laffitte*, 1888, IV. — Les maisons des grands hommes à Paris : *Lefebvre*, 1888, V.

VÉTÉRINAIRE. — Auguste Comte et la... : *Pagès*, 1882, VI. ; *Bourgelat*, 1884, VI.

VIDANGES. — De l'utilisation des vidanges des villes et des campagnes : *B. Hadery* et *Dr Sauria*, 1885, IV.

VIEILLESSE. — Théorie de la... **(Cours de morale pratique)**, 1887, III.

VIVISECTIONS. — **Harvey** et les... : *Dr Bridges*, 1878, II. — Le mouvement antivivisectionniste en France : *Chardoillet*, 1883, VI. — La vivisection : *E. Corra*, 1883, VI.

VOLTAIRE. — Etude sur... ; deux conférences : *P. Foucart*. — **Le centenaire de...**, 1878, III, IV.

WATEAU, Ant. — Etude sur... : *P. Foucart*, 1884, VI. — Le square Wateau à Valenciennes, 1885, II. — Centenaire de..., 1884, VI.

ZOULOUS. — La guerre des..., — Pétition contre la guerre des... : *Beesly*, 1879, II, III.

TROISIÈME PARTIE

Renseignements sur l'Histoire particulière du Positivisme

A. — MATÉRIAUX. — DOCUMENTS RELATIFS A AUGUSTE COMTE

Publiés, commentés et appréciés par M. P. LAFFITTE.

1879, I, IV, V et 1881, II, VI. — Essais sur la philosophie des mathématiques par Auguste Comte.

1879, V. — Document biographique sur Auguste Comte et Guizot par M. Valat.

1880, I. — Plan général d'un grand temple de l'Humanité par Auguste Comte. — II. Une lettre d'Auguste Comte à de Blainville. — IV. Un erratum d'Auguste Comte à la synthèse subjective. — Lettre à Sabatier. — V et 1886, I. Relations d'Auguste Comte avec l'abbé de La Mennais. — VI. Candidature d'Auguste Comte au poste d'inspecteur du commerce.

1881, I. — Deux lettres d'Auguste Comte et une lettre de Pierre Laffitte sur l'enseignement populaire supérieur.

1882, II. — Relations d'Auguste Comte avec l'Allemagne et avec la Hollande. — II. Une lettre d'Auguste Comte à Alexandre Erdan. — Lettre d'Alexandre Erdan à Auguste Comte 1883 (III).

1882, III, IV. — Série nouvelle de documents (période de 1816 à 1822).

1882, V et 1883, V. — Un opuscule inédit d'Auguste Comte, observations sur cet opuscule.

1883, II. — Auguste Comte, professeur de mathématiques. — II, III. Relations d'Auguste Comte avec Armand Marrast. — III. Quelques remarques de François Arago sur Auguste Comte. — IV. Série d'articles d'Auguste Comte, publiés dans le « nouveau journal de Paris » en 1828. — V. Un mémoire d'Auguste Comte publié en 1818 dans « le Politique », journal de Saint-Simon. — VI. Deux articles d'Auguste Comte en 1819 « du Budget » avec une lettre servant d'introduction à un autre article sur « la liberté de la presse » signé B***, ancien élève de l'école polytechnique.

1884, I, II, III, V et 1885, I. — Relations d'Auguste Comte avec Saint-Simon. — Travaux publiés dans « l'Industrie » en 1818.

1884, IV. — Correspondance d'Auguste Comte avec F. Magnin. — VI, Correspondance d'Auguste Comte avec A. Hadery.

1885, II. — Article du « Censeur Européen » 1819. — La navigation intérieure de la France et de l'Angleterre. — III. Relations d'Auguste Comte avec Charles Fournerat. — V. D'un rapport à la société positiviste sur la nature et le plan d'une école positive en 1849.

1886, II. — Relations d'Auguste Comte avec L. Poinsot. — IV. Relations d'Auguste Comte avec la Société de Jésus par l'entremise de Sabatier. — V. Confessions annuelles d'Auguste Comte. — Vue d'ensemble de sa vie. — V. Relations d'Auguste Comte avec M. Pierre Laffitte. — De l'enseignement populaire supérieur.

1887, II. — De la publication du cours de philosophie positive. — VI. Carrière polytechnique d'Auguste Comte. — Candidature à la chaire d'analyse et de mécanique rationnelle.

1888, I. — Publication de la « Politique positive ». Auguste Comte et M. Mellet. — III. Des éditions successives de la « Bibliothèque positiviste. » — IV. Marche du travail intellectuel d'Auguste Comte. — Du mode de composition. — IV. Première édition inédite du « Calendrier positiviste » d'Auguste Comte.

B. — ACTES. — DOCUMENTS HISTORIQUES. — NOUVELLES. — ENSEIGNEMENT. — PROPAGANDE DU POSITIVISME.

Année 1878.

Le Positivisme depuis la mort d'Auguste Comte, *Paul Dubuisson*, I. — La circulaire annuelle du directeur du Positivisme, *Paul Dubuisson*, III. — Deux conférences de Pierre Laffitte à Cadillac sur l'évolution occidentale et française, IV. — Conférence de Pierre Laffitte au Havre, IV.

1879.

FRANCE. — Inauguration du cercle des cuisiniers de Paris, conférences, IV. — Le pèlerinage civique de Versailles, V.

ANGLETERRE. — La fête de l'Humanité à Londres : *Beesly*, II. — Programme de conférences, cours, fêtes, pèlerinage, etc., à la « the cooperat. institut., », IV. — Deux bulletins « Grande-Bretagne » *F. Harrison*, V, VI.

SUÈDE. — Un bulletin « Suède ». Dr *A. Nyström*, III.

PORTUGAL. — Une revue positiviste en Portugal, *J. Lagarrigue*, II.

BRÉSIL. — Le Positivisme au Brésil : *J. Lagarrigue*, III.

1880.

FRANCE. — Conférences et pèlerinage « l'Hermitage et le salon de M. d'Epinay », P. L., IV. — Création de la bibliothèque positiviste de la rue Réaumur, IV. — Programme de 13 conférences sur l'ensemble du positivisme à la salle Réaumur, VI. — Acte de transmission de la présidence de la Société positiviste de Paris, VI. —

— Deux conférences à *Rouen* sur Jeanne d'Arc — et « Morale scientifique », IV, V. — Conférences positivistes au Havre et Rouen (fonction industrielle des femmes), VI. — Etudes du cercle des prolétaires positivistes de Paris, VI. - Quelques mots sur l'organisation du Positivisme, VI. — A propos d'un incident au conseil municipal de Paris (livre nouveau), II. — Cours de M. Laffitte salle Gerson. — Grands types moyen-âge. — Cours, rue Monsieur-le-Prince (annonce), sur l'ensemble de la hiérarchie scientifique, VI.

ANGLETERRE. — Programme détaillé, plans de conférence à « Cavendish-Rooms (hiver) », II. — Bulletins par MM. *Harrison* et *Beesly*, I, II, III, V, VI.

SUÈDE. — Bulletins, par Dr *Nistrôm*, II, III, V, VI.

BRÉSIL. — Bulletins, M. *Lemos*, III.

1881.

FRANCE. — Programme de la Société positiviste de Paris pour les élections municipales, I. — Plan-programme détaillé de trois conférences à la Bibliothèque Réaumur sur le prolétariat : *F. Magnin*, II, IV. — Trois conférences à la Bibliothèque du VIe arrondissement. — Question sociale. — Travaux de Paris. — Incorporation du prolétariat : *P. Laffitte*, II. — Une conférence sur Turgot pour le Centenaire : salle Gerson : *P. Laffitte*, II. — Cours de géométrie différentielle, professé rue Monsieur-le-Prince : *P. Laffitte*, II.— Série de trois conférences à la Bibliothèque populaire du XIVe arrondissement sur la Diplomatie française : *P. Laffitte*, II. — Trois conférences à la Bibliothèque Réaumur. *Divers :* Ploutocratie américaine; — Lavoisier; — Calderon, IV. — Célébration du centenaire de Calderon, rue Monsieur-le-Prince, IV. — Le Positivisme en Normandie (Enseignement, Culte) : *E. Antoine*, IV. — Célébration du centenaire de Turgot à Paris et au Havre, IV. — Bibliothèque de la rue Réaumur (Compte rendu de son fonctionnement), V. — Programme de la Société positiviste de Paris pour les élections législatives, V. — Cours des grands types salle Gerson (la politique moderne), VI.

ANGLETERRE. — Programme de conférences pour l'hiver à Cavendish-Rooms, London, I. — Rapport annuel du Comité positiviste de Londres. — Location de Newton-Hall, III, — Trois bulletins de M. Harrison, II, III, V. — Le directeur du Positivisme à Londres. Trois conférences : *P. Laffitte*, IV.

BELGIQUE.— Création d'un cercle des positivistes orthodoxes à Mons, IV.

SUÈDE. — Trois bulletins : Dr *Nystrôm*, III, IV, V.

MEXIQUE. — Bulletin : *J. Lagarrigue*, III.

BRÉSIL. — Bulletins : *Lemos* et *Lagarrigue*, II, IV, VI.

1882.

FRANCE. — Bibliothèque de la rue Réaumur, programme de conférences pour l'hiver 1881-1882, I.—Cours professés, salle Gerson et rue

Monsieur-le-Prince, grands types, Mécanique, VIII. — Conférence à Vitry-le-François (résumé), *P. Laffitte*, I. — Conférence à Paris sur Murillo : *P. Foucart*, II. — Compte rendu du cercle des prolétaires positivistes parisiens, II. — Fondation d'un cercle d'études sociales de prolétaires à Saint-Dié et conférences, IV. — Trois conférences salle Gerson. — Mahomet et l'Islamisme : *P. Laffitte*, IV. — Protestation de la Société positiviste de Paris contre la guerre en Egypte, V. — Conférence à Périgueux sur Auguste Comte et le Positivisme : *P. Laffitte*, VI.

ANGLETERRE. — Compte rendu annuel du comité positiviste de Londres, II. — Protestation de la Société positiviste de Londres contre le bill de coërcition irlandais et guerre du Transwaall, II. — L'enseignement positiviste à Newton-Hall, I. — Protestation de la Société positiviste de Londres contre la guerre d'Egypte, V. — Bulletin, M. *F. Harrison*, I.

SUÈDE. — Quatre bulletins : Dr *A. Nyström*, I, II, IV, V.

BRÉSIL. — Six bulletins. — Plans-programmes de cours, conférences, I, II, III, IV, V, VI.

CHILI. — Un bulletin de *J. Lagarrigue*, VI.

1883.

FRANCE. — Adresse de condoléance de la Société positiviste à M. Gambetta, père, I. — Cours de sociologie dynamique, salle Gerson, II. — Comptes rendus, — Résumé de conférences, plan de conférence et cours au Havre, II, III, VI. — Essai de fondation d'une bibliothèque positiviste à Neuilly, I. — Conférence au XIe arrondissement sur la théorie du gouvernement : *P. Laffitte*, III. — Conférence sur Gambetta à la bibliothèque du VIe arrondissement : *P. Laffitte*, III. — Bibliothèque de la rue Réaumur : programme de cours, conférences, etc., hiver 82-83, III. — Conférences à Bordeaux : Auguste Comte, — Montesquieu, — La religion, — A. Gambetta (résumées et appréciées) : *P. Laffitte*, II, III, IV. — Célébration du 25e anniversaire de la direction de M. P. Laffitte, III. — Résumé de conférences à Bolbec, VI. — Conférence de M. Machy à Amiens, II. — Programme d'un cours à Valenciennes. — Routes de l'Europe vers l'Inde et Chine : *Cornillon*, III. — Adresse de la Société positiviste de Paris contre le projet d'emprunt municipal, III. — Programme de conférences et plan d'un cours à la bibliothèque du Havre, III.

ANGLETERRE. — Rapport annuel du comité positiviste de Londres, III. — Programme de cours, conférences, fêtes, etc. (hiver) à Newton-Hall, I. — Commémoration de Mozart (Fête, description, et progrès), I. — Programme de cours, conférences, etc., du dimanche à Newton-Hall, IV. — Conférence à Newton-Hall sur Gambetta, résumé : *F. Harrison*, II. — Plan d'un cours de biologie professé à Newton-Hall, II. — Bulletins de Grande-Bretagne : *MM. Harrison et Beesly*,

II, III, IV. — Première célébration à Newton-Hall de la commémoration d'Auguste Comte, VI. — Programme de cours, conférences, fêtes, année 1883-1884, VI.

SUÈDE. — Bulletin. — Adresse de condoléance à la mort de Gambetta, II, V.

BRÉSIL. — Quatre bulletins. — *M. Lemos*, II, III, V.

1884.

FRANCE. — Trois conférences au XIVe arrondissement: Watt. — Situation actuelle. — Prolétariat : *P. Laffitte*, I. — Conférence au XIXe arrondissement sur Diderot : *P. Laffitte*. — Série de trois conférences sur le système financier de la Révolution à la Bibliothèque du XIVe arrondissement : *P. Laffitte*, VI. — Plan-programme détaillé de sept conférences sur la question politique et sociale, Bibliothèque Réaumur : *A. Dubuisson*, I. — Programme de quinze conférences à la salle de la Bibliothèque Réaumur, II. — Refus de subvention par le conseil municipal à la Bibliothèque populaire positiviste, I. — Résumés de treize conférences au Havre, I, II, III. — Conférence de M. Spuller à Lille, I. — Conférence à Saint-Quentin sur la mode et le salaire : *Foucart*, II. — Programme de six conférences à la Société républicaine d'instruction de Chartres, II. — Conférences à Bolbec, Evreux, Nîmes, la Châtre (sur Diderot), III. — Manifeste du cercle des prolétaires positivistes pour les élections municipales, IV.

ANGLETERRE. — Rapport annuel du comité positiviste de Londres, III. — Bulletins de Grande-Bretagne, I. — Programme-plan de conférence, cours, fêtes, pèlerinages de Newton-Hall, V.

SUÈDE. — Bulletin : *Dr Nyström*, III.

HONGRIE. — Une conférence, résumé, à Presbourg : *Edger*.

1885.

FRANCE. — Programme et plan de cours, fêtes, conférences, etc., à la Bibliothèque positiviste du Havre, I. — Programme de conférences à la SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, III, VI. — Conférences à Saint-Quentin, — Turcoing, — Douai, — Treth Saint-Léger : *P. Foucart*, II, IV. — Conférences à Stenay : *H. Cazin*, III. — Lettre à MM. les membres du conseil municipal à propos de la Bibliothèque positiviste, I.

ANGLETERRE. — Rapport annuel du comité positiviste de Londres, III. — Programme de cours, conférences, fête, pèlerinage, etc., à Newton-Hall, III.

BELGIQUE. — L'enseignement supérieur et le Positivisme : *Dr de Paëpe*, IV.

1886.

FRANCE. — Rapport annuel du cercle des prolétaires positivistes, II.

— Résumé des séances du Comité d'enseignement supérieur (du 9 septembre 1884 au 1er janvier 1886), II. — Programme de deux séries de conférences à la mairie du Ier arrondissement, II. — Programme des cours et conférences du comité d'enseignement populaire supérieur pour 1886, III. — Conférence sur les Vieillards et l'Assistance publique, *I. Finance*, III. — Conférence à Bordeaux sur Gambetta : *P. Laffitte* V. — Conférences à Douai, à Onnaing, (la prise de la Bastille) : *P. Foucart*, V, VI.

ANGLETERRE. — Rapport annuel du Comité positiviste de Londres, III. — Programme des cours, conférences, fêtes, etc., « Newton-Hall », IV. — Le pèlerinage britannique à Paris, le 24 Saint-Paul 98, V.

BELGIQUE. — Concours ouvert par la Société de Libre-Pensée d'Anvers sur la question. — Exposé populaire de philosophie positive, II.

ETATS-UNIS. — Organisation à New-York de la societé des « Humanistes ».

1887.

FRANCE. — Rapport du cercle des prolétaires positivistes, III. — Programme des cours et conférences de la Société positiviste d'enseignement populaire supérieur, II. — Le pèlerinage français à Londres, IV. — Programme des pèlerinages positivistes parisiens, VI. — Conférences à Bordeaux et Clermont-Ferrand : *P. Laffitte*, VI.

ANGLETERRE. — Rapport annuel du comité positiviste de Londres, III. — Programme des cours, fêtes, conférences, etc., à Newton-Hall, II, VI.

ETATS-UNIS. — Rapport de la Société des Humanistes de New-York, II.

1888.

FRANCE. — Programme des cours et conférences de la Société positiviste d'enseignement populaire supérieur, I. — Trois conférences de M. P. Laffitte à Paris et à La Réole, I. — Programme des pèlerinages parisiens, III. — Adresse à M. Jules Ferry, I. — Fondation à Nouméa du cercle d'études positiviste, III. — Troisième rapport annuel du cercle des prolétaires positivistes, III. — Conférence de P. Foucart à Lille. — Discours du Dr Sauria à Poligny, I.

ANGLETERRE. — Rapport de la Société positiviste du Nord de Londres, II. – Programme des cours, conférences, etc., de la Société positiviste de Newton-Hall, II. — Rapport annuel du comité de Newton-Hall, IV. — Programme des cours, conférences, etc., de la Société positiviste du nord de Londres, II.

ETATS-UNIS. — Société des Humanistes de New-York (Prières en usage), III.

C. — NÉCROLOGIE ET DISCOURS FUNÈBRES.

1879. — Mme Ellis : *Dr Bridges.* — G. H. Lewes : *F. Harrison.* — Viollet-le-Duc : *P. Foucart.*

1880. — J.-C. Geddes : *F. Harrison.* — J. Mahy : *P. Dubuisson* et *P. Foucart.* — Mme Finance : *Boudeau.*

1881. — Mme Robinet : *P. Laffitte, J.-B. Foucart, F. Magnin, Lacord, A. Bonnet.* — M. d'Olier : *P. Laffitte, Farabeuf.* — L. Cons : *P. Foucart.* — Dr Bazalgette : *P. Laffitte.* — Mlle P. Colombié : *Gaze, F. Magnin.*

1882. — H.-G. Kayser, — Bessot : *Vaillant.* — J. Valat : *Vaillant.* — E. Wallace-Jones, — Arth. Burnell : *Beesly.* — Stiévenart, Arth. H. : *Vaillant.*

1883. — J.-G. Mills : *P. Dubuisson.* — Mme Nerrières : *Vaillant.*

1884. — F. Magnin : *I. Finance, Keufer, P. Laffitte.* — E.-P. Cornillon *P. Laffitte.* — A. Hadery : *Vaillant, P. Laffitte, Dr Sauria, Richard.* — A. Cutler, à Londres : *F. Harrison.*

1885. — Mme A. Crompton : extrait du *Liverpool Daily Post.*

1886. — G. d'Eichthal : *P. Laffitte.*

1887. — Ed. Machy : *I. Finance, Clouet.* — Cazin : *P. Laffitte.* — Arsène Clair : *P. Laffitte, I. Finance, Saint-Domingue.* — Jeanne Saint-Domingue, Henri et Jeanne Keufer : *Ch. Jeannolle.* — Ch. Cauzard : *P. Laffitte, Dr Robinet.*

1887. — Gabriel Robinet : *P. Laffitte, Hovelacque, Jacques, Strauss, Depasse, Joffrin,* etc. — *Dubois, Michelin,* B***, *Bertol-Graivil,* etc.

1888. — J. Cotter Morison : *P. Laffitte* et *F. Harrison.* — Allou : *P. Laffitte.* — H. Edger : *Ch. Jeannolle.*

Versailles. — Imp. de E. AUBERT, 6, Avenue de Sceaux.

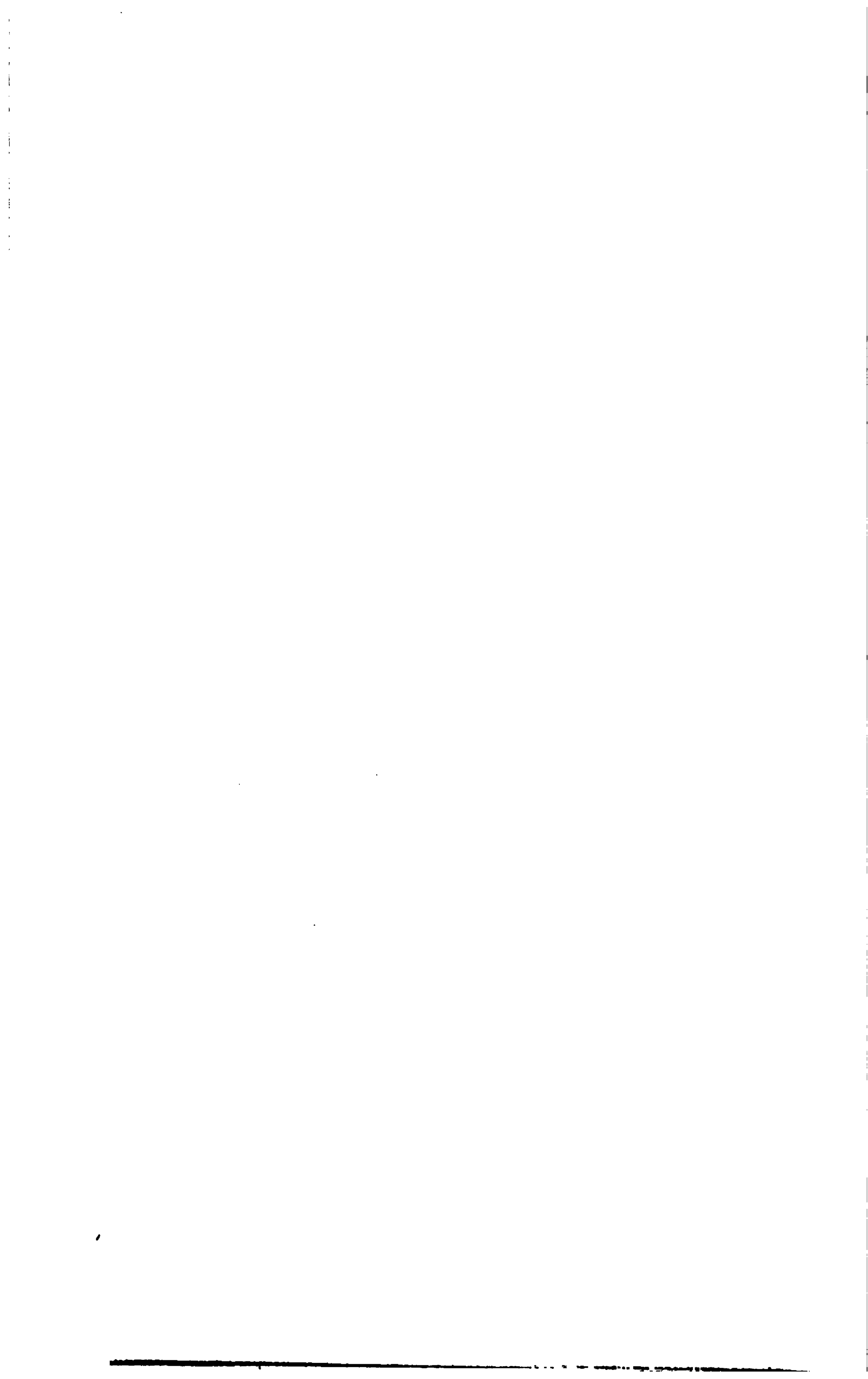


TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les tomes I à IX de la 2e série

DE LA *REVUE OCCIDENTALE*

SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR
10, rue Monsieur-le-Prince. — DIRECTEUR : M. Pierre LAFFITTE

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

Dans les 10 derniers volumes

DE LA

REVUE OCCIDENTALE

(Janvier 1889 à Janvier 1894)

PAR

LE Dr J. CLÉMENT



PARIS

AU DÉPOT DE LA *REVUE OCCIDENTALE*

10, rue Monsieur-le-Prince, 10.

—

1893

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les tomes I à IX de la 2e Série

DE LA REVUE OCCIDENTALE

(Janvier 1889 à Janvier 1894)

PREMIÈRE PARTIE

Rédacteurs et Liste de leurs articles

AHMED-RIZA bey. — L'Islamisme, 1891, I (115) et II (251). — Discours anniversaire sur la tombe d'Auguste Comte, 1891, VI (388). — Discours de remerciement lors de la clôture du cours libre de M. Laffitte.

ANTOINE, Emile. — La fête de Danton à Arcis-sur-Aube : compte-rendu et discours, 1889, I (53). — La théorie positive de la Révolution française et M. Aulard, 1893, II (253). — Danton à la Sorbonne, 1893, III (429). — Jeanne d'Arc et l'Eglise (IVe article), 1889, III (353). — Fête civique de Jeanne d'Arc, 1889, IV (253). — Le monument de Jeanne d'Arc à Rouen, 1891, V (253). — Le culte civique de Jeanne d'Arc, 1892, VI (396). — Pèlerinage à Bourg-la-Reine : à la recherche de la tombe de Condorcet, 1890, IV (87). — Les derniers jours de Condorcet, 1890, II (124). — La fête de Condorcet : discours : portrait de Condorcet par Mme Suard, 1891, IV (67). — La fête de Condorcet, 1892, IV (99). — Condorcet : son testament : conseils à sa fille : épître à sa femme : lettres de Mme Condorcet sur la sympathie, etc., 1893, V (285).

ARAUJO (d'), O. — Monisme et Positivisme, 1889, VI (287). — Silva-Jardim (art. nécrol.), 1891, V (294). — Les antécédents de la République au Brésil, 1892, I (143). — Benjamin Constant, le fondateur de la République au Brésil, 1892, II (195). — L'idée républicaine au Brésil, 1893, I (108). — L'Agnosticisme de E. Roberty (art. bibliog.), 1892, V (310). — La géométrie de Clairaut (confér.), 1892, VI (315).

*

— Signes des temps, 1893, I (103). — La morale du cœur (bibliog.), 1893, I (99). — Education et Positivisme (bibliog.), 1893, I (95).

AULARD. — Appréciation du cours de M. Laffitte sur la RÉVOLUTION FRANÇAISE, 1892, II (221).

BEESLY, E.-S. — William Frey (art. nécrol.), 1889, II (188). — Le Positivisme devant le congrès de l'Eglise anglicane, 1889, III (428). — La Réforme (4 confér.), 1891, II (194). — Le jour des Morts (confér.), 1891, IV (154). — La situation en Europe au point de vue positiviste, 1892, II (194). — La question de l'Ouganda, 1893, I (60). — Frédéric le Grand (confér.), 1893, IV (89). — Cromwell (confér.), 1893, V (238).

BIGNON, E. — De l'Opéra moderne, 1891, III (328).

BOCKET. — Le salaire raisonnable (confér.), 1890, V (197). — *Adam Bede* de G. Elliot (confér. sur le roman de), 1891, I (83). — La vie de l'ouvrier, ce qu'elle est et devrait être (confér.), 1893, I (44).

BŒLL, P. — Mme S. Kun (art. nécrol.), 1889, II (205). — La circulaire annuelle de M. R. Congrève, 1889, II (430). — Le congrès international ouvrier, 1889, V (270). — « Auguste Comte fondateur du Positivisme », par le P. Gruber, S.-J. (art. bibliog.), 1890, I (93).

BOURGEOIS, Léon. — Discours à la distribution des prix au Concours général, 1891, V (268).

BRECVILLE. — Discours devant les tombes de la famille Robinet, 1890, V (290).

BRIDGES, J.-H. (Dr). — La Révolution française (disc.), 1889, VI (367). — Discours commémoratif sur la tombe d'Auguste Comte, 1889, VI (404) = et 1892, VI (384). — Le conflit anglo-portugais, 1890, II (104). — Pythagore et son école (confér.), 1891, VI (359). — Hipparque et astronomie grecque et arabe (confér.), 1892, IV (93). — Harvey et ses successeurs, 1893, II (199).

CARDOSO, Licinio (Dr). — Le Positivisme au Brésil.

CLÉMENT, J. (Dr). — Discours anniversaire sur la tombe d'Auguste Comte, 1893, VI (452). — Table analytique des 10 derniers volumes de *la Revue*, VI (468).

COMPAYRÉ. — Appréciation des cours libres de M. Laffitte, au Collège de France, 1890, I (36).

CORRA, E. — Le culte civique de Jeanne d'Arc (disc.), 1889, IV (441). — Les positivistes au Collège de France, 1892, I (106).

COMTE, Auguste. — Voir matériaux.

DARLOT. — Discours à l'inauguration de la statue de Danton, 1889, I (81).

DARLUT. — Discours à la distribution des prix du Concours général, 1890, V (245).

DELBET (Dr). — Discours commémoratif de la naissance d'Auguste Comte, 1889, II (219). — Le Progrès humain (confér.), 1891, I (63). — L'Epopée de la Pucelle (disc.), 1891, VI (400).

DESCOURS, P. — Discours anniversaire de la mort d'Auguste Comte,

1890, vi (281). — Appréciation de G. Elliot et de son roman *Romalo*, 1891, i (76). — Le Positivisme en Italie, 1890, iv (125).

DRAPER. — Discours commémoratif sur la tombe de Clotilde de Vaux, 1889, vi (416).

DUBUISSON, P. (Dr). — La Révolution française (disc.), 1889, vi (375). — Programmes des cours faits à la Faculté de droit de Paris : 1° Sur les caractères distinctifs de l'aliénation mentale et de la criminalité, 1891, i (121); — 2° De la criminalité chez les aliénés, 1892, ii (223); — 3° Signes distinctifs de la criminalité et de l'aliénation, 1893, i (129).

DUGUET. — Auguste Comte et la célébration du Centenaire de la Fondation de l'École polytechnique, 1892, iv (150).

ELLIS, H. — Révolution française et Positivisme, 1889, vi (388). — Divers types de théories historiques : Bossuet, Condorcet, de Maistre, Auguste Comte (suite de quatre confér.), 1890, v (197). — Le plan du général Both pour combattre la misère, 1891, ii (206).

FAGNOT, F. — Allègre : discours nécrologique, 1891, iv (117). — Les syndicats : discours à l'association des syndicats à Clermont, 1892, iv (109). — De la réduction des heures de travail (disc.) 1893, v (267).

FALRET. — Discours sur la tombe du Dr J. Cotard, 1889, iv (470).

FINANCE, I. — Adresse du Cercle des prolétaires positivistes de Paris contre le projet de revision, 1884, ii (208).

FOUCART, J.-B. — « Les Germes » (poésie), 1893, i (106).

FOUCART, Paul. — Lazare Hoche (confér.), 1889, i (131). — Dumouriez avant Valmy, 1889, iii (422). — Les fêtes révolutionnaires à Valenciennes, 1890, i (96). — Discours à la fête de Condorcet, 1892, iv (99). — Discours sur l'éducation et l'instruction à Saint-Amand, 1892, v (304).

FOX, G.-W. — Nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts (poésie), 1889, ii (237).

FOURÈS, E. — Le Midi à Paris (art. biograph. sur M. Laffitte), 1889, iii (434).

GOMPERS, S. — Adresse de l'*American federation of labor* au congrès international ouvrier, 1889, v (272).

HALL, John Carey. — Confucius précurseur du Positivisme, 1890, iv (43).

HARRISON, Fr. — Le centenaire de la Révolution française (disc.) à Newton-Hall, 1889, iii (424). — Fête commémorative de la Révolution française à Newton-Hall et discours, 1889, vi (438). — La République industrielle (disc.), 1890, iii (249). — La France en 1789 et en 1889, 1890, iv (27). — Le roi Alfred (disc.), 1890, vi (316). — Les marbres du Parthénon, 1891, i (110). — Virgile et les poètes romains, 1891, iii (365). — Discours en conférant le sacrement de Maturité, 1891, iv (44). — Le socialisme moral et religieux (disc.), 1891, v (196). — Une ère nouvelle (disc.), 1892, i (1). — Coup d'œil sur le xiiie siècle,

1892, IV (1). — Discours pour conférer le sacrement de Présentation, 1892, VI (364). — L'émancipation des femmes (disc.), 1893, IV (60).

HEMBER, M. R. G. — La Révolution française (disc.), 1889, IV (402).

HIGGINSON, Ch. — Conférence sur le roman de G. Elliot par Félix Helt, 1891, I (58). — La théocratie initiale (confér.), 1891, V (225). — Bradlaugh; Parnell (art. nécrol.), 1892, II (201). — La religion de l'Humanité, 1893, I (64). — Les maximes d'Auguste Comte, 1893, V (306).

HILLEMAND, C. (Dr). — Le Dr J. Cotard (art. nécrol.), 1889, VI (460). Condorcet (disc.) à Bourg-la-Reine, 1890, IV (86). — Le Positivisme et l'Université, 1890, V (245). — Les marbres du Parthénon, 1891, I (110). — Auguste Comte médecin, 1891, III (379), IV (91), 1892, I (122). — Discours (anniversaire de la naissance d'Auguste Comte), 1892, II (205).

HUSSON, Ed. — La philosophie expérimentale en Italie (bibliog.), 1893, III (421). — Le pessimisme de Schopenhauer, 1893, IV (140). — Dédoublement de l'unité de Dieu, 1893, V (214).

JABELY (Dr). — Propagande morale et philosophique du Positivisme, 1890, I (104). — De l'éducation dans l'Université et le Positivisme, 1892, II (224).

JARDIM SILVA. — Discours à Bourg-la-Reine, 1891, IV (83).

JEANNOLLE, Ch. — De la conciliation entre l'Humanité et la Patrie (disc.), 1891, II (151).

KAINES (Dr). — Auguste Comte en Angleterre (confér.), 1890, III (206). — La Sociolâtrie résumé de conférences, 1891, II (209). — Shakespeare (confér.), 1892, III (427). — J. Gutemberg et l'Industrie moderne, 1893, III (400).

KEUFER, A. — Etienne Dolet (discours à l'inauguration de la statue d'), 1889, IV (123). — Le centenaire de la Révolution (disc.), 1889, VI (400). — Discours commémoratif sur la tombe de F. Magnin, 1889, VI (408), et 1893, V (464). — Discours sur la tombe de J. Cotard, 1889, VI. — Discours à l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte, 1890, II (55). — Socialistes et positivistes, 1893, III (415). — Nécessité de l'organisation *ouvrière* (disc.), 1893, V (248).

KINON. — Discours à la clôture du cours libre de M. Laffitte, 1893, II (243).

KUN, S. — Le 14 juillet à Budapest, compte rendu et discours, 1889, VI (455). — Le rôle de la France, 1891, III (257). — Adresse à J. Ferry, président de la société du centenaire de la Révolution, 1891, III (452). — A J. Ferry, président du Sénat, 1893, II (249). — Voir Cercle positiviste de Budapest. (*Voir Matériaux. B.*)

LAFFITTE, Pierre. — L'Athénée (documents biog. relatifs à Auguste Comte), 1889, I (1). — Du parti gouvernemental, 1889, I (82). — Formation d'un parti de gouvernement, 1889, II (231). — Ministère Jules Ferry, 1889, I (136). — Sur une proposition de réduction du

nombre des députés, 1889, III (406). — Le centenaire de 1789-1889, III (241). — De la souveraineté, 1889, IV (31). — Une rectification à propos de la bibliothèque positiviste, 1889, IV (173). — La circulaire annuelle du directeur du Positivisme, 1889, V (245). — La Révolution et le Positivisme (disc.), 1889, VI (420). — Lacunes dans la Révolution française (disc.), 1889, VI (394). — La République au Brésil, 1890, I (1). — Du rôle social de la guerre, 1890, I (10) et 1892, VI (227). — Cromwell et Bonaparte, 1890, I (25-29). — Du socialisme, 1890, III (155). — La question islamique et le général Cavaignac, 1890, IV (1). — Nécessité de l'avènement du Positivisme (confér.), 1890, V (214). — Henri IV et son œuvre (confér.), 1890, V (221). — Catéchismes et C. positiviste, 1890, V (230). — L'appel aux conservateurs, traduction anglaise (bibliog. positiviste), 1890, VI (326). — Le jésuitisme et le Positivisme (bibliog.), 1891, I (1). — Auguste Comte et le Positivisme (confér.), I (59). — La métaphysique et le Positivisme, 1891, IV (1). — Discours à l'inauguration de la statue de Danton à Paris, 1891, V (241). — Louis XIV (confér.) à Versailles, compte rendu, 1891, V (265). — A propos d'un article biographique sur Auguste Comte dans la Revue encyclopédique (V. bibliog., biograph.), 1891, V (275). — Le *Faust* de Gœthe, 1891, VI (303). — La princesse de Clèves (bibliog.), 1891, VI (405). — Championnet : fête à Antibes et discours, 1892, II (157). — De la stabilité de l'ordre économique, 1892, IV (35). — De la fondation de la chaire d'histoire des sciences au Collège de France (Voir *Matériaux A*), 1892, V (257). — Théorie de la distraction et des jeux, 1892, VI (382). — La Révolution de 1848 (bibliog.), 1892, VI (315). — De la représentation de la France, 1893, I (1). — Discours au Comice agricole de Cadillac, 1893, I (84). — De la circulation des ouvrages d'Auguste Comte. — De l'opuscule fondamental, 1822-1824 (Voir *Matériaux A*), 1893, V (315). — M. Fili (nécrolog.), 1893, V (335). — Rédaction du cours libre au Collège de France sur le catholicisme. — 1° Vue d'ensemble sur le moyen âge, 1893, I (22). — 2° Saint Paul : fondation, 1893, II (129). — 3° Saint Augustin : élaboration dogmatique, III (310). — 4° Hildebrand : élaboration politique, 1893, IV (1). — 5° Saint Bernard : théorie générale et dogmatique de la vie monastique. — 6° Résultats essentiels de la vie monastique au moyen âge, 1893, VI (337). — Plan-programme du cours libre au Collège de France sur la féodalité, 1893, VI (437). — 7° Du cours officiel : Histoire générale des sciences, 1893, VI (406).

LOCKROY. — Discours à l'inauguration de la statue de Danton à Arcis-sur-Aube, 1889, I (76).

LONCHAMPT, Joseph. — Précis de la vie et de l'œuvre d'Auguste Comte, 1889, III, (271); IV (1); V (135). — L'Humanité (esquisse historique), 1891, V (162); 1892, I (28); III (235).

LUSHINGTON (VERNON). — Conférences sur l'astronomie, 1891, II (290); — *saint Paul*, confér. résumée, 1892, II (190). — Le Pouvoir

spirituel (2 confér. résumées), 1892, IV (75). — L'Etat (2 confér. résumées), 1892, V (237). — Mozart (disc.), 1893, III (385).

MARCONDES, Urbano (Dr). — Les antécédents de la République du Brésil, 1890, II (38).

MIGNONEAU. — La publication des œuvres inédites de Montesquieu (bibl.), 1891, III (447). — Pèlerinage au château de Michel Montaigne, 1892, IV (119).

MOMENHEIM, Lucien. — Discours à la clôture du cours libre de M. Laffitte, 1893, II (245). — Appréciation de la fête du 5 septembre, 1893, VI (446).

NEWMANN. — La religion de l'Humanité (confér. résumée), 1892, I (95).

NYSTROM, A. (Dr). — Discours au banquet de l'Association nationale républicaine, 1889, IV (13). — Le Positivisme et le synode général de Suède, 1889, VI (449). — De l'abolition des facultés de théologie, (disc.), 1890, I (48). — Une nouvelle attaque contre l'Institut ouvrier, 1890, V (185).

PACTET (Dr). — Discours à l'inauguration de la statue de J. Grévy, 1893, V (280).

PELLETAN, E. — Anniversaire de l'assaut de Paris (J. d'Arc, disc.), 1889, I (134). — Soirée familiale à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte (compte rendu), 1889, II (217); — 1890, II (50). — La fête commémorative positiviste internationale de la Révolution à Paris et à Versailles (compte rendu), 1885, VI (437). Disc. commémoratif sur les tombes de la famille Robinet, 1889, VI (414), et de F. Magnin, 1891, VI (392). — La statue d'Auguste Comte au Salon, 1891, V (286).

RAFLIN, Numa. — Discours de remerciement à la clôture du cours libre de M. Laffitte au Collège de France, III (423).

REHM. — Rapport sur le *Cercle positiviste* de Versailles, 1891, I (57).

REINACH, Joseph. — La dernière ressource, 1889, II (234).

RITTI (Dr). — Discours sur la tombe du Dr Cotard, 1889, VI (461). — Sophie Germain et Clotilde de Vaux (art. bibliog. du Dr H. Gœring), 1890, II (117). — Le Positivisme d'après les dispositions primitives (appréciation de l'ouvrage de M. Brütt, professeur à Hambourg), 1890, IV (114). — Sophie Germain, 1890, VI (350).

ROBINET (Dr). — Discours à l'inauguration de la statue de Danton, 1889, I (78). — Les Etats-Unis du Brésil, 1890, I (6). — Adresse et mémoire pour constituer une fête scolaire nationale de Jeanne d'Arc (comité républicain), 1892, V (276), et pour acquisition des ruines du château de Vaucouleurs, 1890 (123 et 131).

ROUSSEAU. — Procès-verbal d'une réunion du Cercle des prolétaires positivistes, 1890, II (69).

SARDIN, H. — Discours à l'inauguration de la statue de Danton à Arcis, 1889, I (32), et à Paris.

SAURIA (Dr). — Discours à la Société d'agriculture de Poligny, I (42); — 1892, I (115). — « On ne fait rien pour l'agriculture », 1890, V (240). — Discours à la Société d'agriculture de Poligny, 1893, V (282).

SEGOND, L.-A. (Dr). — Prière au destin (musique de la), 1889, II, (241). — Physiologie de la parole, etc., 1889, III (309).
SWINNY, M.-S. — La formation de la nation irlandaise, 1890, II (78). La République au Brésil, 1890, IV (70). — Conférence sur le roman de G. Elliot « Le Moulin sur la Flon », 1891, I (80). — Mahomet (confér.), 1891, VI (367).
STUPUY. — Sophie Germain (disc.), 1889, V (276) et 1890, VI (357). — Discours à la distribution des prix du collège Rollin, 1892, VI (387).
TEZENAS. — Discours à l'inauguration de la statue de Danton, 1889, I (73).
VORBE. — Adresse relative à l'érection d'une statue à Christophe Colomb, 1891, VI (402). — Anniversaire de la défense de Châteaudun, 1892, VI (391).
YUNDZILL. — Ode à l'Humanité, 1891, II (222).

DEUXIÈME PARTIE

Questions traitées

ALFRED LE GRAND. — **Pèlerinage** (1) et discours à Winchester : *F. Harrison.*
ALGÈBRE UNIVERSELLE. — (Voir **Matériaux**), 1891, VI.
AGNOSTICISME. — L'... de *E. Roberty* (bibliog.) : *O. d'Araujo,* 1892, V (310).
AGRICOLE. AGRICULTURE. — Discours à la Société d'agriculture de Poligny, 1890, V (241) ; 1891, I (41); 1892, I (115) : Dr *Ch. Sauria.* — Discours au Comice agricole de Cadillac : *P. Laffitte*, 1893, I (84).
ALIÉNATION MENTALE ET CRIMINALITÉ. — Trois programmes de cours, 1891, I (121); 1892, II (223); 1893, I (124) : Dr *P. Dubuisson.*
ANNIVERSAIRE. — De l'assaut de Paris (**Jeanne d'Arc**), discours : *E. Pelletan.* — **Fête** anniversaire de la naissance d'Auguste Comte, 1889, II (216); 1890, II (50); 1891, II (220); 1892, II (205); 1893, II (238). — De la mort d'Auguste Comte (chaque VIe fascicule annuel). — De la défense de Châteaudun (disc.) : *Vorbe,* 1892, VI (391). (Voir **Fête, Commémoration, Centenaire, etc.**).
ARRANGEMENTS (théorie des) et de la *Hiérarchie.*
ASTRONOMIE. — Conférence sur l'..., *Vernon Lushington,* 1891, II (190). — L'... des Grecs et Arabes : Dr *Bridges* (Voir **Hipparque**).
ATHÉNÉE. — L'... : *P. Laffitte* (Voir **Matériaux**).
AUGUSTIN (saint) : *P. Laffitte* (Voir **Cours, Catholicisme**), 1893, III (310).
BERNARD (saint) : *P. Laffitte* (Voir **Cours, Catholicisme**), 1893, V (149).

(1) Les mots imprimés en caractères spéciaux sont ceux auxquels le lecteur pourra se reporter pour avoir des renseignements plus complets.

BIBLIOGRAPHIE (1). — DE ROBERTY, L'Agnosticisme de : *O. d'Araujo.* — Le R. P. GRUBER, S.-J., Auguste Comte et le Positivisme : *P. Boell* et *P. Laffitte.* — ANGOT DES ROTOURS, La morale du cœur : *O. d'Araujo.* — THAMIN, Education et Positivisme : *O. d'Araujo.* — Le Positivisme en Italie : *P. Descours*, 1891, IV (225). — HARRISON, FR., Olivier Cromwell : *P. Laffitte.* — La Philosophie expérimentale en Italie : *Ed. Husson.* — SCHOPENHAUER, Le Pessimisme : *E. Husson.* — PAULHAN, Métaphysique et Positivisme : *P. Laffitte.* — VIROUBOFF, Auguste Comte dans la grande Encyclopédie : *P. Laffitte.* — SPULLER, La Révolution de 1848 : *P. Laffitte*, 1892, VI (315). — MONTESQUIEU, Publication des œuvres inédites de : *Mignonneau*, 1892, IV (119). — BRUTT, Le Positivisme, etc. : Dr *Ritti.* — Dr H. GOERIN, Sophie Germain et Clotilde de Vaux : Dr *Ritti*, 1890, II (117). — Dr ROBINET, Danton, homme d'Etat : *P. Boëll.* — Dr ROBINET, Condorcet, sa vie, son œuvre, 1893, V (311). — M. MASARYC, De la Classificat. des sciences, 1891, III. — F. DRTINA, Traduct. en tchèque de la Condensation de J. Rig. — Dr ROUSSY, La Pathogénie de la fièvre : *Dr Hillemand.*

BIBLIOTHÈQUE. — La bibliothèque positiviste : une rectification : *P. Laffitte*, 1889, V (173).

BIOGRAPHIE. — Précis de la vie et des écrits d'Auguste Comte : *Joseph Lonchampt*, 1889, III (271) ; IV (1), et V (135). (Voir sur Auguste Comte **Documents historiques, Matériaux**). — Le Midi à Paris (M. Laffitte) : *E. Fourès.*

BRÉSIL. — La république au... : *P. Laffitte*, 1890, I (1).— Les Etats-Unis du... : Dr *Robinet*, 1890, I (6). — Adresse des positivistes français à Benjamin Constant, 1890, I (46). — Société positiviste de Stockholm au gouvernement de la république du Brésil, 1890, I (59). — Les antécédents de la république au... : *Marcondès*, 1890, II (38). — La république au... : *Swinny*, 1890, I (59). — **Réforme** de l'**enseignement** militaire au... : décret, 1890, IV (133).— Célébration du premier anniversaire de la fondation de la république au..., 1891, I (118).— Honneurs rendus par le gouvernement b... à la mémoire de Benjamin Constant ; constitution brésilienne, 1891, III (376). — Les antécédents de la république au... : *O. d'Araujo*, 1892, I (143). — Benjamin Constant Botelho de Magalhaës : *O d'Araujo*, 1892, II (175).

CATÉCHISME. — Les catéchismes et le catéchisme positiviste : *P. Laffitte*, 1890, V (239).

CATHOLICISME. — **Cours** libre au Collège de France : appréciations diverses de ce cours, 1893, I (78). — Elaboration dogmatique, 1893, III (310). — Evolution politique du..., 1893, IV (1).

CAVAIGNAC (général). — Le général C... et la question de l'*Islamisme.*

(1) Les noms des auteurs dont les écrits ont été analysés dans la « Revue » sont imprimés en petites capitales et précèdent immédiatement le titre de leurs ouvrages ; le nom du rédacteur qui apprécie est en italique.

CENTENAIRE. — Le. . de 1789 : *P. Laffitte*, 1889, III (241). — C... de la Révolution française à Newton-Hall : *F. Harrison*, 1889 (424). — Célébration internationale du... à Paris et Versailles : discours du Dr *Delbet;* Dr *Bridges;* Dr *P. Dubuisson; H. Ellis; P. Laffitte; A. Keufer; R.-G. Hember*, 1889, VI (353). — Le C... du 14 juillet à Budapest : discours : *S. Kun*, 1889, VI (445). — Adresse du Cercle positiviste de Budapest à J. Ferry, président du... de la grande révolution : *S. Kun*, 1891, III (452). — C... de la mort de Mozart : discours : *V. Lushington*, 1893, III (384).

CERCLE. — Des prolétaires positivistes de Paris : adresse au Parlement contre le projet de révision de la Constitution, 1889, II (208). — Sa participation au congrès international ouvrier, 1889, V (270). — Procès-verbal de la session du 3 Archimède 102 : 1890, IV (106). — Adresse à *M. Spuller*, 1890, III (247). — Statuts du... 1890, VI (294). — C. positiviste de Versailles, 1891, I (573).

CERCLE POSITIVISTE DE BUDAPEST. — Fondation 1891, II (252). — Adresse du C..., 1891, III (52). — Rapport annuel de 1892 : 1893, II (250). (Voir *S. Kun.*).

CHAMPIONNET. — Discours à la fête d'Antibes : *P. Laffitte*, 1892, II (157).

COLOMB, Christophe. — Adresse pour érection d'une statue à Paris à... : *Vorbe*, 1891, VI (402).

CIRCULAIRE. — La... annuelle du directeur du Positivisme, 1889, V (245) : *Pierre Laffitte*. — La C... annuelle de M. B. Congrève : *P. Boell*, 1889, III (431).

COEXISTENCE (loi de la). — 1889, II (145).

CLAIRAUT. — Appréciation de Cl... et géométrie : conférence, 1892, VI (245).

CLASSEMENT. — Loi du..., 1890, VI (246).

COMITÉ. — C... républicain de la fête civique de Jeanne d'Arc, 1889, IV (129). — Adresse et mémoire sur l'institution d'une fête annuelle scolaire et sur l'annexion au domaine public des ruines de Vaucouleurs : Dr *Robinet, président*, 1890, III (228 et 231).

COMTE, Auguste. — Précis de la vie et des écrits d'Auguste Comte : *Joseph Lonchampt*, 1889, III (271); IV (1); V (135). — Auguste Comte médecin : Dr *C. Hillemand*, 1891, III (378); IV (91); 1892, I (122); IV (126). — Une appréciation de Comte dans la grande Encyclopédie (Voir bibliographie) : *P. Laffitte.* — Auguste Comte et la célébration du centenaire de la fondation de l'Ecole polytechnique : *Duguet*, 1892, II (237). (Voir **Matériaux, documents relatifs à Auguste Comte**, 3e partie, *P. Laffitte*). — Les maximes d'Auguste Comte : *C. Higginson*, 1893, V (306).

CONCILIATION (loi de la). — 1890, V (137).

CONDORCET. — Les derniers jours de... : *E. Antoine*, 1890, II (124). — Pèlerinage à Bourg-la-Reine et fête de... : discours : Dr *Hillemand*, 1890, IV (86). — La fête de... : compte rendu et discours : *E. An-*

toine, 1891, IV (67). — Portrait de... : *Mme Suard*, 1891, IV (67). — La fête de... : 1892, IV (99) : *E. Antoine*. — Condorcet : son testament; conseils à sa fille; épître à sa femme; lettre de Mme C... sur la sympathie : *E. Antoine*, 1893, V (285).

CONFUCIUS. — Un précurseur du Positivisme : *J. Carey-Hall*, 1890, IV (43).

CONGRÈS. — La participation du Cercle des prolétaires positivistes parisiens au C... international ouvrier de Paris : 1889, V (270).

COURS RÉDIGÉS DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE :
XIVe leçon (loi de la coexistence) : 1889, II (145).
XVe leçon (loi de l'équivalence) : 1889, V (184).
XVIe leçon (loi de la conciliation) : 1890, V (137).
XVIIe leçon (loi du classement) : 1890, VI (246).
XVIIIe leçon (loi de l'intermédiaire) : 1891, I (27).
XIXe leçon (Théorie des arrangements de la hiérarchie des sciences, etc.) : 1891, IV (23).
XXe leçon (Conclusion) : 1891, V (133).
Préface et table des matières : 1892, IV (30).

COURS LIBRE RÉDIGÉ SUR LES GRANDS TYPES DU CATHOLICISME :
Ire leçon. *Saint Paul :* 1° Vue d'ensemble du moyen âge, 1893, I (22).
IIe leçon. — 2° Fondation du catholicisme, 1893, III (129).
IIIe leçon. *Saint Augustin* : Elaboration dogmatique du catholicisme, 1893, III (310).
IVe leçon. *Hildebrand :* Elaboration politique du catholicisme, 1893, IV (1).
Ve leçon. *Saint Bernard :* Théorie générale historique et dogmatique de la vie monastique, V (150).
VIe leçon. — Résultats essentiels de l'évolution monastique au moyen âge, VI (337).

COURS SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES SCIENCES : 1° Discours d'ouverture, 1893 (297). — 2° Programme du... : 1893, VI (406). — Discussion au Sénat relativement à la création de la chaire d'histoire générale des sciences au Collège de France. — Appréciations diverses de la Presse, 1892, I (106).

CRIMINALITÉ.— La... et l'aliénation mentale. Programme de 3 cours, par le Dr *Dubuisson*.

CROMWELL. — Appréciation du livre de M. F. Harrison (bibliographie). — C... et Bonaparte : *P. Laffitte*, 1890, I (25-29). — C..., conférence : *Beesly*, 1893, V (238).

CULTE. — Le culte civique de Jeanne d'Arc, 1889, VI (441). — Soirée familiale à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte (Voir Pèlerinages à Bourg-la-Reine, Condorcet). — Culte des morts. — Anniversaires, statues.

DANTON. — Les fêtes de... à Arcis-sur-Aube, *E. Antoine*. — Discours divers, 1889, I (53). — Inauguration de la statue de... à Paris : discours : *P. Laffitte*, *Levraud*, *Pétrot*, *Sardin*. — La glorification

de... : *E. Pelletan*, 1891, v (249). — Célébration de l'anniversaire du 10 août 1892, v (274). — La théorie positive de la Révolution française et M. Aulard : *E. Antoine*, 1893, II (253). — Danton à la Sorbonne (Aulard) : *E. Antoine*, 1893, III (429).

DÉPUTÉS. — Sur la réduction du nombre des..., 1889, III (406) : *P. Laffitte.*

DIEU. — Dédoublement de l'unité de... : *Ed. Husson*, 1893, v (214).

DISTRACTION. — Théorie de la... et des jeux, etc. : *P. Laffitte*, 1892, VI (382).

DOLET, Etienne. — Discours à l'inauguration de la statue de... : *A. Keufer*, 1889, IV (123).

DUMOURIEZ. — D... avant Valmy : conférence : *P. Foucart*, 1889 (422).

ÉDUCATION. — De l'... dans l'**Université** et le **Positivisme** : Dr *Jabely*, 1892, II. — E... et **Positivisme (bibliogr.)** : *O. d'Araujo*, 1893, I (95).

EGLISE. — **Jeanne d'Arc** et l'Eglise : *E. Antoine*, 1889, III (353. — Le **Positivisme** devant le congrès de l'... anglicane : *E. Beesly*, 1889, III (428). — Le **Positivisme** et le synode général de Suède : Dr *Nyström*, 1889, VI (449).

ELIOT, Georges. — Conférences sur le Positivisme contenues dans quelques romans de..., 1891, I (76).

EMANCIPATION. — E... des **femmes** : Discours, *F. Harrison*, 1893, IV (60).

ENSEIGNEMENT. — **Réforme** de l'Enseignement militaire au **Brésil**, 1890, IV (133).

ÉQUIVALENCE (Loi de l'), 1889, v (184).

ÈRE. — Une E... nouvelle : *F. Harrison*, 1892, I (1).

ETAT. — L'..., deux conférences de *V. Lushington*, 1892, v (237).

EUROPE. — La situation de l'... au point de vue positiviste : *Beesly*, 1892, II (194).

FAUST. — Le F... de Gœthe : *P. Laffitte*, 1891, VI (303).

FEMMES. — **Émancipation** des ..., 1893, IV (60). — Le Travail de nuit des *femmes* au Cercle des prolétaires positivistes, 1890, II (71).

FERRY, Jules. — Discours au banquet de l'association des Etudiants, 1890, IV (111). — Appréciation de ... **(nécrologie)** : *P. Laffitte*, 1893, III (298). — Le ministère Jules Ferry : *P. Laffitte*, 1889, I (131).

FRANCE. — La F... en 1789 et en 1889 : *F. Harrison*, 1890, IV (27). — Le rôle de la France : *S. Kun*, 1891, III (257). — De la **représentation** de la F... : *P. Laffitte*, 1893, I (1).

FRÉDÉRIC LE GRAND. — Conférence : *E. Beesly*, 1893, IV (89).

GERMAIN, Sophie. — Deux discours : *Stupuy*, 1889, v (276), et VI (357). — Sophie G... et Clotilde de Vaux, vies et pensées : Dr *Hugo Gœring* **(Art. bibliog.)** : Dr *Ritti*, 1890, II (117).

GOUVERNEMENT. — Du parti gouvernemental : *P. Laffitte*, 1889, I (87). — De la formation d'un parti gouvernemental : *P. Laffitte*, 1889,

II (231). — Nature et plan du nouveau gouvernement révolutionnaire (1848, présenté à la Société positiviste) (Voir **Documents**) et : *Littré, Magnin, P. Laffitte*, 1891, IV (86).
GUERRE. — Du rôle social de la ... : *P. Laffitte*, 1890, I (10), et 1892, V (227).
GUTENBERG, Jean. — G... et la **grande industrie** conférence : *Dr Kaines*, 1893, III (400).
HARVEY.—H... et ses successeurs : conférence : *Dr Dridges*, 1893, II (119).
HELVÉTIUS. — A la mémoire de Mme H... : *E. Antoine*, 1890, VI (291).
— Le monument de Mme H... au cimetière d'Auteuil et discours : *E. Antoine* et *Gallois*, 1893, IV (107) (**Culte**).
HIÉRARCHIE (Théorie de la) et des *arrangements*, 1891, IV (23).
HILDEBRAND. — L'élaboration politique du **Catholicisme (Cours** sur les Grands types), 1893, IV, (1) : *P. Laffitte*.
HIPPARQUE. — H... et les astronomes grecs et arabes; conférence : *Dr Bridges*, 1892, IV (93).
HOCHE. — Conférence sur H... : *P. Foucart*, 1889, I (131).
HUMANITÉ. — H... et inhumanité : discours : *Dr Nyström*, 1890, I (54).
— Ce qui a été fait pour l'H... en 1889, 1890, II (107). — De la conciliation entre l'H... et la **Patrie** : *Ch. Jeannolle*, 1891, II (151). — Ode à l'H... : *Ch. Yundzill*, 1891, II (222). — L'H..., esquisse historique : *Jh. Lonchampt*, 1891, V (162); 1892, I (28), III (335).
INSTITUT ouvrier de Stockholm : **10e anniversaire** de sa fondation *Dr Nystrom*, 1890, IV (73). — Une nouvelle attaque contre l'institut ouvrier : *Dr Nystrom*, 1890, V (185).
INTERMÉDIAIRE (Loi de l'), 1891, I (27).
IRLANDE. — La formation de la nation Irlandaise : *Swinny*, 1890, II (78-82-86). — Le Bill Balfour : *E. Beesly*, 1890, IV (69).
ISLAMISME. — La question islamique et le général Cavaignac : *P. Laffitte*, 1890, IV (1). — L'Islamisme et le **Positivisme** : *Dr C. Hillemand*, 1891, I (114). — L'Islamisme : *A. Riza*, 1891, I (115), et II (251). — L'I... et l'**esclavage** : *P. Laffitte*, 1891, II (129).
ITALIE. — Le Positivisme en Italie (**bibliog.**) : *P. Descours*, 1890, IV (125).
— La **Philosophie** expérimentale en Italie (bibliog) : *Husson*, 1893, III (421).
JEANNE D'ARC. — **Anniversaire** de l'assaut de Paris; discours : *E. Pelletan*, 1889, I (134). — J... et l'Eglise (IVe article) : *E. Antoine*, 1889, III (353). — Fête civique de... à Rouen, 1889, IV (253).
— Le monument de... à Rouen, *E. Antoine*, 1891, IV (253). — L'épopée de la Pucelle : *Dr Delbet*, 1891, VI (406). — La fête de... dans les écoles primaires, lettres et mémoire, 1892, V (275). — Le **Culte** civique de J... : *E. Antoine*, 1892, VI (396).
JÉSUITISME. — J... et Positivisme et le livre du P. Gruber sur **Auguste** Comte et le Positivisme (**bibliog.**) : *P. Laffitte*, 1891, I (1).
LOGIQUE des Sentiments. — (Voir **Matériaux**), 1891, VI.
LOUIS XIV. — Confér. à Versailles, analysée : *P. Laffitte*, 1891, V (205).

MAHOMET. — Conférences : *Swinny*, 1891, VI (367).
MATURITÉ. — **Le Sacrement** de Maturité : *P. Harrison*, 1891, IV (44).
MÉTAPHYSIQUE. — M... et **Positivisme** (Voir **bibliog.** Paulhan, *P. Laffitte*, 1891, IV, (1).
MIDI. — Le M... à Paris, art. **biograph.** sur M. Laffitte : *E. Fourès*, 1889, III (434).
MONISME. — M... et Positivisme (**bibliog.**) : *O. d'Araujo*, 1889, VI (287).
MONASTIQUE. — Evolution M... au *Moyen-Age*, 1893, IV (1). — Résultats de l'évolution..., 1893, VI (337).
MOYEN-AGE. — Vue d'ensemble du..., introduction au **Cours** sur le **Catholicisme** : *P. Laffitte*, 1893, I (22). — Coup d'œil sur le XIIIe siècle : *Fr. Harrison*, 1892, IV (1). — Evolution monastique au... (Voir *Catholicisme*, *Hildebrand*), 1893, IV (1).
MONTAIGNE, Michel. — Pélerinage au château de... *E. Mignoneau*, 1892, IV (148).
MORALE. — La M... du cœur (**bibliog.**) : *Araujo*, 1893, I (99).
MORTS. — A la mémoire des... : discours : *Fr. Harrison*. — Fête universelle des morts poètes : *J. Mahy*, 1891, I (54). — Le jour des m..., conférence : *E. Beesly*, 1891, IV (54). — Comptes rendus annuels de la **fête** des ...
MOZART. — **Centenaire** de la mort de..., **discours** : *V. Lushington*, 1893, III (384).
MUSIQUE. — ... de la « Prière au Destin », par *L.-A. Segond*, 1889, II (241).
NÉCROLOGIE (Voir IIIe partie *C*).
OPÉRA. — L'opéra moderne : *E. Bignon*, 1891, III (318).
OUGANDA.. — La question de l'.,. : *E. Beesly*, 1893, I (60).
OUVRIER. — La vie de l'..., ce qu'elle est et doit être, conférence : *Bocket* (Voir **Institut** ouvrier, **Congrès**). — Le mouvement O... 1893, V (246). — Organisation ouvrière (disc.) : *A. Keüfer*, 1893, V (246).
PAROLE. — **Physiologie** de la... : *Dr L.-A. Segond*, 1889, III (309).
PARTHÉNON. — Les marbres du P... : *F. Harrison*, *Dr Hillemand*, 1891, I (110).
PATRIE. — De la conciliation entre l'Humanité et la ... : *Ch. Jeannolle*, 1891, VI (151).
PAUL (Saint). — Conférence : *V. Lushington*, 1892, II (190). — **Cours** sur les Grands types, Catholicisme : *P. Laffitte*, 1893, III (129).
PÉLERINAGES. — **Montaigne**, 1892, IV (148). — Voir Condorcet, Alfred le Grand, etc.
PHILOSOPHIE. — **Philosophie première** : Lois universelles du monde (Voir **Cours**). — La... expérimentale en **Italie** (**bibliog.**), *Ed. Husson*, 1893, III (421).
PHYSIOLOGIE de la **parole**, etc., 1889, III (309) : le *Dr L.-A. Segond*.
PLANS DE COURS. — De la philosophie moderne (20 leçons), 1889, III (335). — Le drame moderne (20 leçons), 1890, VI (297), *P. Laffitte*. — **Du cours** : **théorie positive** de la **Révolution** française (20 le-

çons), 1891-1892, *P. Laffitte*, 1891, VI (372). — D'un cours sur l'histoire générale de la civilisation (20 leçons) à Newton-Hall, 1889, II (227).

PORTUGAL. — Le conflit anglo-portugais à la *Société positiviste* de Londres, *P. Descours*, 1890, II (104).

POSITIVISME. — L... devant le congrès de l'**Église** anglicane, *Beesly*, 1889, III (428). — **Monisme** et P..., *O. d'Araujo*, 1889, VI (287). — Le P... et la Révolution française, 1889, VI, *P. Laffitte*. — Le P... et le synode de Suède, *Dr Nystrom*, 1889, VI (449). — Propagande morale et philosophique du P..., *Dr Jabely*, 1890, I (104). — Auguste Comte en Angleterre, *Dr Kaines*, 1890, III (206). — Le P... primitif Dr **Brütt** (bibliogr.), *Dr Ritti*, 1890, IV (114). — Le P... et l'**Université**, *Dr C. Hillemand*. — Le P... au concours général, *L. Bourgeois*, 1891, V (268). — Le P... au Brésil, *Dr L. Cardoso*, 1890, VI (363). — P... et **Jésuitisme** (bibliog. : voir **Grüber**), *P. Laffitte*, 1891, I (1). — Auguste Comte et le P... (confér.), *P. Laffitte*, 1891, I (59). — Auguste Comte et le **Progrès** moderne (confér.), *Swinny*, 1891, I (89). — Le P... et la **Métaphysique** (bibliog.), *P. Laffitte*, 1891, IV (1). — Le P... en **Italie**, *P. Descours*, 1891, IV (125). — **Education** et P... (bibliog.), *Araujo*, 1893, I (95). — **Socialistes** et P..., *A. Keufer*, 1893, III (415).

POUVOIR. — P... spirituel (2 confér.), *V. Lushington*, 1892, IV (75).

PRESSE. — Sur la **liberté** de la..., *P. Laffitte*, 1890, II (1).

PRÉSENTATION. — Disc. en conférant le sacrement de... : *F. Harrison*, 1892, VI (365).

PRINCESSE DE CLÈVES. — Lettre préface à l'édition de la..., *P. Laffitte*, 1891, VI (405).

PROGRAMME de **réunions, cours, conférences, fêtes, pèlerinages**, etc. (Voir **Documents** historiques du Positivisme). — Programmes détaillés : 1° du cours officiel au Collège de France sur l'histoire générale des sciences ; 2° du cours libre du dimanche sur la *Féodalité*, VI (406) et (437) Voir *Plan*.

PROGRÈS. — Le P... humain (confér.), *Dr Delbet*, 1891, I (63). — Auguste Comte et le progrès moderne surtout en Angleterre, *Swinny*, 1891, I (89).

PYTHAGORE. — P... et son école (confér.), *Dr Bridges*, 1891, VI (359).

RECTIFICATION. – Une rectification, *P. Laffitte* (Voir **Bibliothèque** positiviste), 1889, V (173).

RÉFORME. — La... (4 confér.), *E. Beesly*, 1891, II (194).

RELIGION. — La... de l'**Humanité**, *Newmann*, 1892, I (95). — La R... de l'Humanité, *Higginson*, 1893, I (64).

REPRÉSENTATION. — La... de la France, *P. Laffitte*, 1893, I (1).

RÉPUBLIQUE. — La... industrielle (disc.), *F. Harrison*, 1890, III (249). — La République au **Brésil**, *Swinny*, 1890, IV (70).

RESSOURCE. — La dernière..., *J. Reinach*, 1889, II (234).

RÉVISION. — R... de la constitution. Adresse du Cercle des prolétaires positivistes contre la..., 1889, II (208).

RÉVOLUTION FRANÇAISE. — La R... et le **Positivisme** (disc.), *P. Laffitte*, 1889, VI (420). — La R... de 1848 (**bibliog.**), *P. Laffitte*, 1892, VI (315). — La théorie positive de la R... et M. Aulard, *E. Antoine*, 1893, II (253).

SACREMENT. — De **Maturité**, discours pour conférer le.., *F. Harrison*, 1891, IV (44). — ... de Présentation : discours pour conférer le..., *F. Harrison*, 1892, VI (364).

SCHOPENHAUER. — Le **Pessimisme** de... (**bibl.**), *Ed. Husson.*

SHAKESPEARE. — Conférence du Dr Kaines, 1892, III (427).

SOCIOLATRIE. — Conférence, résumé : Dr Kaines sur la..., 1891, II (209).

SOCIALISME. SOCIALISTE. — Du S..., *P. Laffitte*, 1890, III (155). — Du soc... moral et religieux, *Fr. Harrison.*
— S... et **positiviste**, *A. Keüfer*, 1893, III (415).

SOUVERAINETÉ. — De la..., *P. Laffitte*, 1889, IV (31).

STABILITÉ. — De la S... de l'équilibre économique, *P. Laffitte*, 1892, IV (15).

STATUE. — (Voir **Danton**; **J. d'Arc**; **Christophe Colomb**; **Comte**), 1891, V (286) et 302).

SYNDICATS. — Du rôle des... (disc.), *Fagnot*, 1892, IV (109). Voir Organisation ouvrière, 1893, V (247).

THÉOCRATIE. — La T... initiale (Moïse, Numa, Bouddha, Confucius : conférences, *Higginson*, 1891, V (285).

THÉOLOGIE. — De l'abolition de la faculté de T... en Suède, *Dr Nystrom*, 1890, I (48).

TRAVAIL. — Réduction des heures de travail (disc.), *F. Fagnot*, 1893, V (267).

UNIVERSITÉ. — Les fêtes de l'... de Montpellier et le discours du ministre de l'instruction publique, M. Bourgeois, *A. Ritti.* — L'U... et le Positivisme : Discours de M. Darlut à la distribution des prix du concours général, 1890, V (245).

VIRGILE. — V... et les poètes romains (confér.), *F. Harrison*, 1891, III (365).

TROISIÈME PARTIE

Renseignements sur l'Histoire particulière du Positivisme

A. — MATÉRIAUX. — DOCUMENTS RELATIFS A AUGUSTE COMTE

Publiés, commentés et appréciés par M. P. LAFFITTE.

1889. — L'Athénée, I (1). — Candidature d'Auguste Comte à la chaire d'analyse et mécanique à l'Ecole polytechnique, I (123).
1890. — Histoire des vues politiques d'Auguste Comte (2e document). — Organisation du gouvernement transitoire, I (71 et 76). — Lettres d'Auguste Comte à M. R. Congrève, I (85). — Auguste Comte, répétiteur d'analyse et de mécanique à l'Ecole polytechnique, III (272).
1891. — Auguste Comte, répétiteur d'analyse et de mécanique, etc., suite, II (322). — Mode général de composition d'Auguste Comte. — De la logique du sentiment. — Algèbre universelle, VI (413 et 421).
1892. — Auguste Comte et le Centenaire de l'Ecole polytechnique, IV (150). — Auguste Comte et l'Association des élèves de l'Ecole polytechnique (avril 1816), 1892, IV (152). — Relations d'Auguste Comte avec de La Mennais, IV (154). — Création de la chaire d'histoire des sciences, V (157). — Du temps dans le travail intellectuel, VI (229).
1893. — Auguste Comte et la célébration du Centenaire de l'Ecole polytechnique, II (237). — Acte de mariage d'Auguste Comte, I (92). — De la circulation des ouvrages d'Auguste Comte. — L'opuscule fondamental (1822-1824), 1893, V (315).

B. — ACTES. — DOCUMENTS HISTORIQUES. — NOUVELLES. — ENSEIGNEMENT. — PROPAGANDE DU POSITIVISME. — CULTE.

Année 1889.

FRANCE. — Cours libre de M. Laffitte sur l'Industrie positive au Collège de France, I (141). — 3 conférences de M. Laffitte à la bibliothèque de Montrouge sur la politique française, I (141). — Conférence sur Lazare Hoche à Valenciennes : *P. Foucart* (131). — Célébration de l'anniversaire de la naissance d'Auguste Comte (soirée familiale), II (217). — 3 conférences à la mairie du VIe arrondissement sur la philosophie, la politique, la morale positive, II (237). —

Sacrement de Présentation conféré à 2 enfants, III (436). — Conférence sur Dumouriez avant Valmy : Valenciennes : *P. Foucart*, 1889, III (422). — Participation du Cercle des prolétaires positivistes au Congrès international ouvrier à Paris, V (270). — Célébration du Centenaire de la Révolution française. — De l'anniversaire de la mort d'Auguste Comte, VI (353).

ANGLETERRE. — Cours en 10 leçons (programme) professé à Newton-Hall sur l'histoire générale de la civilisation, II (227). — Pèlerinage et fête pour l'été 1889; programme, V (283). — Programme de conférences, fêtes, réunions de l'année, à Newton-Hall, VI (447). — Programme des cours, conférences, fêtes, réunions, etc., à la Société positiviste du Nord de Londres, VI (448). — Fondation d'une société positiviste à Manchester, sous la direction de M. Higginson, VI (449).

SUÈDE. — Bulletin de Suède. — Action du groupe positiviste de Suède. — Luttes avec le synode. — Adresse aux libres penseurs du Reichstag. — Célébration de la fête du 5 septembre à Stockholm, IV (449).

HONGRIE. — Célébration du 14 juillet à Budapest, IV (455).

1890.

FRANCE. — Conférences sur la liberté de la presse et sur le socialisme à la bibliothèque du XIVe arrondissement : *P. Laffitte*, I (42). — Célébration de l'anniversaire de la naissance, II (50); de la mort d'Auguste Comte, VI (279). — Inauguration d'un Cercle positiviste à Versailles, II (61). — Inauguration d'une série de conférences-lectures à la Société positiviste d'enseignement populaire supérieur, II (61). — Programme de ces conférences pour l'année, III (246). — Conférence de M. P. Laffitte sur la théorie de la Patrie et spécialement de la France à la bibliothèque du VIIIe arrondissement, II (63). — Programme des pèlerinages historiques de l'année 1890, II (63). — Conférence de M. Laffitte à Clermont : Nécessité de l'avènement du Positivisme. — — Conférence de M. Laffitte à Pau : Henri IV. — Plan-programme du cours libre professé au Collège de France sur les grands types : le Drame moderne. — Statuts du Cercle des prolétaires positivistes de Paris, VI.

ANGLETERRE. — Programme des cours, conférences, réunions, etc., de la Société positiviste de Newton-Hall, I (61). — Programme des causeries, cours, conférences, etc., de la Société positiviste du Nord de Londres, II (77). — Rapport du Comité positiviste de Londres pour 1889, IV (58). — Compte rendu des réunions de la Société positiviste de Londres du 25 avril et du 30 mai 1890, IV (69). — Société des dames et Société des jeunes gens à Newton-Hall : Rapports, 1890, V (189-191). — Conférences du dimanche à Newton-Hall, compte rendu, V (197). — Programme d'hiver de la Société de Newton-Hall, VI (321). — De la Société positiviste du Nord de Londres, VI (323).

